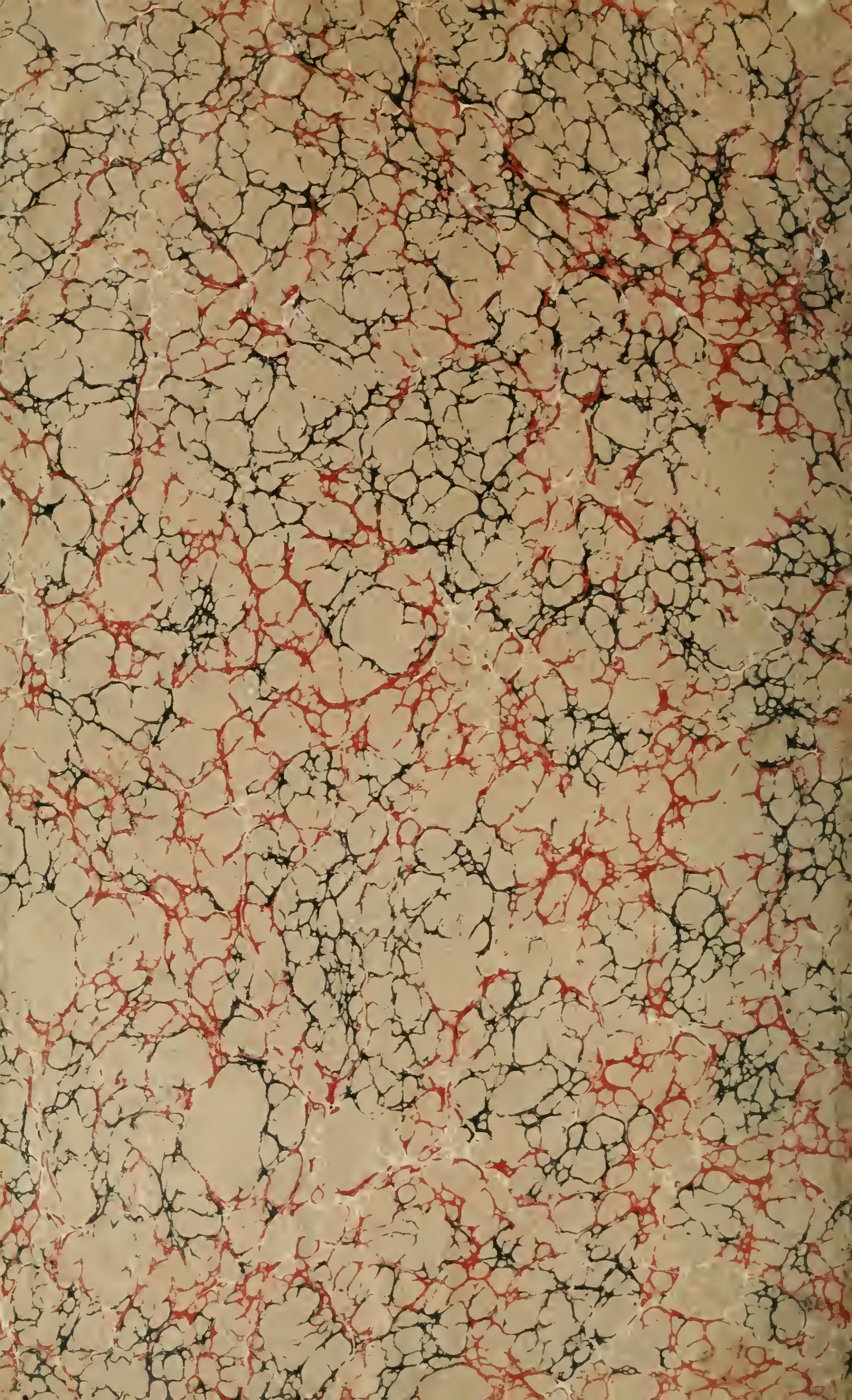
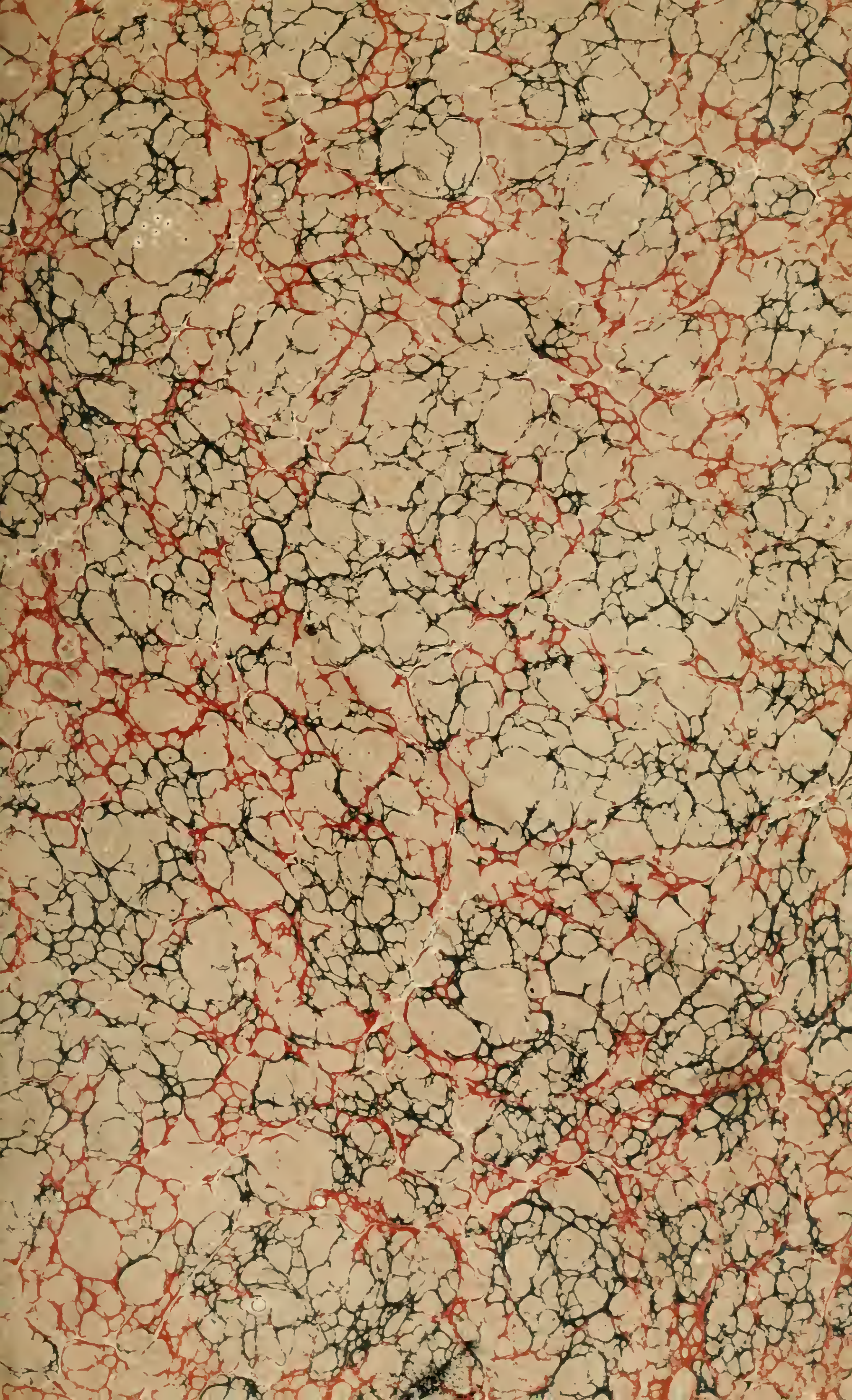






[3 Gravures de Mode après 64, 160, 352]

"Belges peints par eux-mêmes" 29

Berlioz 30-31

Louise Colet "Bruxelles" 29 + p. 79

[illegible] : La Dame Blanche 42

[illegible] de Paris . 61-63
(voir Exposition)

- Delacroix p. 154

W. Scott de la Jeunesse 191

Mlle Taglioni 223

Critique des "Français peints par eux-mêmes" 22[illegible]
(voir Éloge au 1839)

Le Procès Lafarge 318-319

Musique - Paroles de Dumas - Musique de Marie [illegible]
après p. 352

JOURNAL

DES

JEUNES PERSONNES.

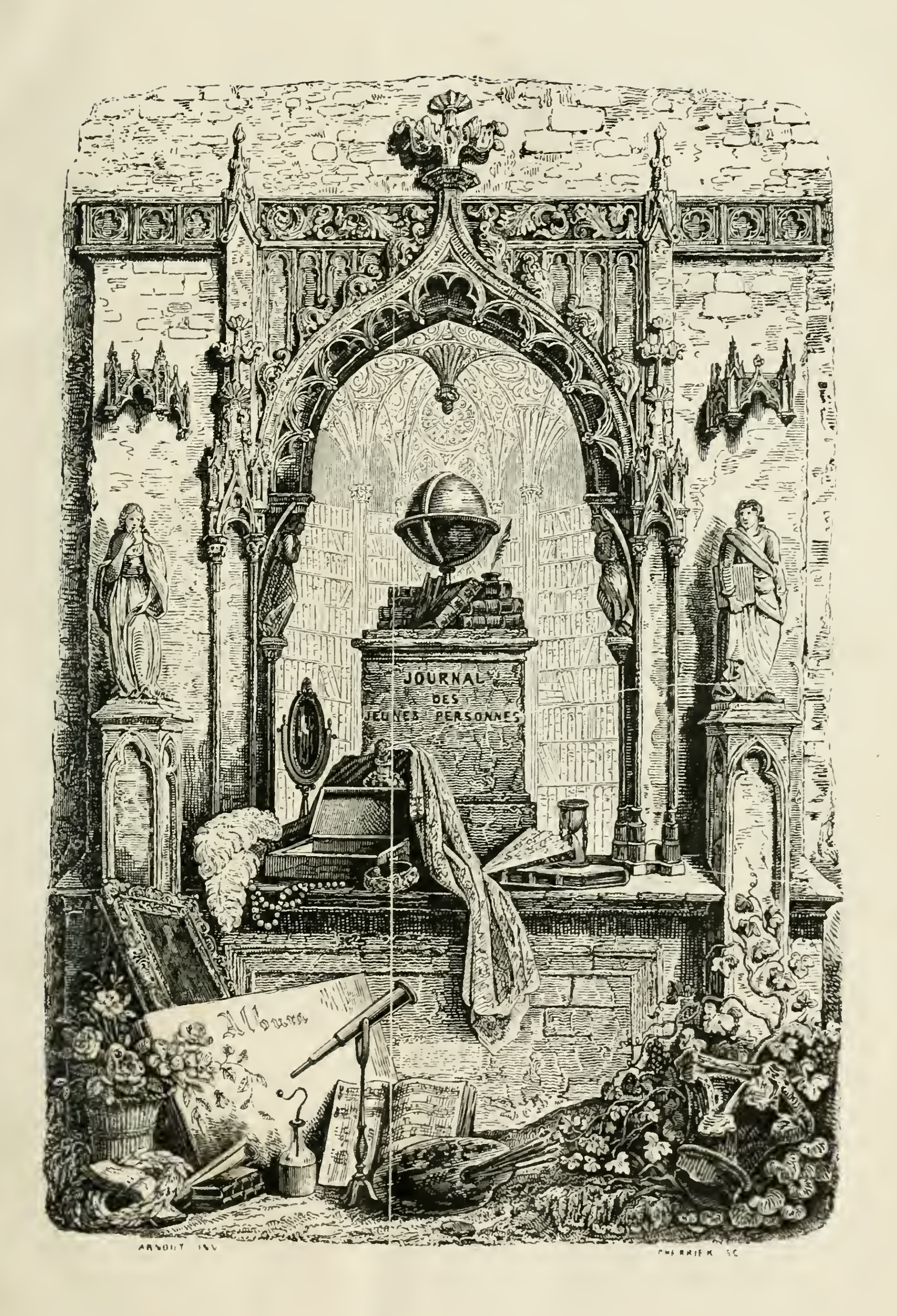
TOME VIII.

ANNÉE 1840.

Paris,

Au Bureau du Journal, rue Cassette, N° 13.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER.
RUE DE VERNEUIL, N° 4.


JOURNAL
DES
JEUNES PERSONNES
Album
ARNOUT INV

JOURNAL

DES JEUNES PERSONNES.

LE JARDINIER

DU CHATEAU DE SAINT-OUEN.

Louis Roussel était un brave et laborieux ouvrier maçon ; il travaillait le lundi et ne s'enivrait pas le dimanche. Le travail, lorsqu'il marche de front avec l'intelligence et une bonne conduite, porte presque toujours d'heureux fruits.

Louis Roussel s'était marié ; il avait trois enfants et songeait à assurer le sort de sa famille. Son zèle, son activité, et le talent qu'il mettait à manier la truelle et à diriger souvent le travail de ses camarades, le faisaient rechercher de tous les maîtres maçons ; il était aimé, considéré, et ne passait pas un seul jour sans rapporter à sa femme le prix de sa journée. Vivant modestement et de peu, il fit des économies, acheta un petit coin de terre, et se trouva au bout de douze ans maître maçon lui-même.

Établi à Saint-Ouen, joli petit village au bord de la Seine, Louis Roussel y vit naître et grandir ses enfants, deux filles et un garçon. Louise, l'aînée de ses filles, devint et resta toujours l'objet d'une préférence qui fut peut-être la première cause du peu d'affection que lui témoignait sa mère.

Louise grandit en idolâtrant son père et en craignant sa mère. C'était sans contredit une des plus jolies filles du village. Elle avait près de quinze ans lorsque son père tomba malade. Ce fut alors que Louise comprit qu'elle n'était pas venue dans ce monde seulement pour rire, jouer, se parer et danser le dimanche. Les soins qu'elle donna à son père, les tristes réflexions qu'elle fit pendant les longues nuits que, malgré son jeune âge, elle passait au chevet de son lit, lui montrèrent la vie sous une tout autre face ; elle devint grave, attentive aux moindres choses, et ne voulut se livrer à aucune distraction.

« Tu tomberas malade, pauvre enfant, lui disait son père en attachant sur elle un regard plein d'amour et de tristesse.

— Non, cher père, répondait-elle ; je suis forte, et Dieu me soutient.

— Voilà cinq nuits de suite que tu me veilles.

— Je ne dormirais pas si j'étais dans mon lit. Mon père, il me semble que personne, pas même ma mère, ne peut deviner comme moi tout ce dont vous avez besoin.

— Chère petite ! reprit Roussel, il est vrai que tu devines jusqu'à mes désirs, et

je ne trouve rien de bon que ce que ta main me présente.

— Oh ! guérissez bien vite, mon père; vous voir souffrir me cause tant de peine !

— J'y fais mon possible, ma Louise; mais le mal est tenace, et, tu le vois, rien ne peut suspendre cette vilaine fièvre. Que veux-tu, chère enfant ! à la grâce de Dieu ! si c'est sa volonté que je m'en aille de ce monde.

—Oh ! ne dites pas cela, mon père, interrompit Louise en pleurant; ce n'est pas à votre âge qu'on meurt; vous êtes jeune encore.

— L'âge n'y fait rien, enfant.

— Allons, Louise, dit madame Roussel en entrant, te voilà comme toujours, faisant causer ton père, augmentant son mal. Entêtée que vous êtes ! si le médecin était là, il vous dirait comme moi, vous le tuez, ce cher homme, vous avancez la fin de ses jours.

— Taisez-vous, femme, reprit Roussel en essayant de se mettre sur son séant; vous dites là de mauvaises paroles. Et toi, Louise, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille qui sanglotait, calme-toi, et ne crois pas que tu me fasses trop parler. Les moments que je passe avec toi sont les seuls où j'oublie un peu mon mal. Donne-moi à boire, ma Louise. »

La jeune fille essuya ses larmes, se baissa vivement près du foyer, prit dans l'âtre une petite cafetière et versa de la tisane dans un bol que sa main tremblante faisait vaciller.

« Maladroite ! dit avec humeur la mère Roussel; vous en jetez la moitié par terre; ça coûte pourtant assez cher !

— C'est bon, c'est bon, reprit le malade; si c'est cher, on le paiera. Grâce au ciel, je n'en suis pas réduit à me plaindre un peu de mauvaise tisane ! Donne, ma Louise, et ne pleure pas; c'est ça qui me fait du mal.»

Roussel eut toute la nuit un grand redoublement de fièvre; il avait fait de bien tristes réflexions, et, dès qu'il sut que sa femme était levée, il dit à Louise de la prier de venir lui parler; et comme elle entrait suivie de sa fille, il fit signe à cette dernière de les laisser seuls.

Madame Roussel était une femme de trente-huit à quarante ans, grande et forte, et d'une figure rouge et commune; à cela près, elle avait d'assez beaux traits.

— Madeleine, lui dit le malade, il faut que je cause avec toi tandis que j'en ai encore la force. Je sens que je m'en vais et que je ne me relèverai pas de ce lit. »

Il fit une pause et regarda sa femme.

« Ne va pas te mettre des idées comme ça en tête, s'écria madame Roussel; voilà le beau temps qui va venir.

— Je ne le verrai pas, le beau temps, dit Roussel en tournant vers la fenêtre un regard qui semblait un dernier adieu fait aux arbres dépouillés de feuilles qui se voyaient dans son petit jardin. C'est pourtant triste de s'en aller au moment où les bourgeons vont s'ouvrir, où les premières violettes percent sous l'herbe. Si du moins j'avais marié ma Louise !

— Tu ne penses qu'à elle, interrompit Madeleine avec aigreur.

— Hélas ! c'est qu'elle est d'âge à me pleurer et à savoir ce qu'elle perd en me perdant. Mon petit François et ma petite Désirée sont encore trop enfants pour s'affliger beaucoup, et je n'en suis pas en peine; tu les aimes et tu les soignes, ceux-là.

— Tu m'as pourtant dit que j'étais une mauvaise mère.

— Pas pour eux, Madeleine, tout le contraire; mais pour ma pauvre Louise. Ah ! çà, tu es souvent par trop dure envers elle.

— Pardi ! je le crois bien. Le moyen de garder sa patience ! une mijaurée qui ne songe qu'à s'amuser, qui ne m'aide en rien dans le ménage, qui fait la dame ni plus ni moins que si elle avait des rentes.

— Et n'en a-t-elle pas en effet? interrompit Roussel; n'ai-je pas amassé de quoi la mettre à l'abri de la misère ?

— Oui, si elle travaille avec ça, si elle prend un état; mais elle n'a de goût pour

aucun de ceux que je veux lui faire apprendre.

— Cela viendra, femme, il ne faut pour cela qu'une parole de moi ! Peut-être ai-je eu tort de l'élever trop douillettement ; à présent que je vois qu'il faut la quitter et ne plus songer à veiller sur elle, je sens que j'aurais mieux fait de ne pas tant la gâter. Écoute, Madeleine, c'est ma faute et non pas la sienne ; promets-moi que tu la prendras par la douceur, que tu n'augmenteras pas le grand chagrin qu'elle va avoir, que tu te rappelleras que tu es sa mère, que tu l'as portée dans ton sein et que tu l'as nourrie de ton lait... » Roussel s'arrêta tout essouflé de fatigue et incapable de dire un mot de plus.

« Tu t'achèves, dit sa femme un peu émue, et cela pour l'amour de ta fille ; comme si j'étais une marâtre ! comme si j'allais la rouer de coups !

— Ah ! je ne dis pas ça, murmura Roussel d'une voix éteinte ; mais il y a des paroles qui font plus de mal que les coups ! »

La porte s'ouvrit dans ce moment et le médecin entra. Il jugea à la figure de Roussel qu'il était encore plus mal que la veille, et il tâta son pouls avec cet air sombre qui avertit avant la voix du danger que court un malade.

« Ça va mal, docteur, dit Roussel en se ranimant un peu, ça va mal, n'est-ce pas ?

— Mais, répondit le médecin, cela pourrait aller mieux ; vous vous agitez trop, père Roussel.

— Quand je le disais ! s'écria Madeleine.

— Il ne faut pas le contrarier, reprit le médecin, et s'il a envie de manger un biscuit, une orange, il ne faut pas les lui refuser.

— Ça va mal, ça va mal ! » répéta Roussel en voyant le médecin s'éloigner, suivi de sa femme. « Allons, pensa-t-il, puisque c'est le volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse ! Tout mon regret, c'est de laisser ma Louise, et puis aussi de n'avoir pas achevé cette maison que j'étais en train de faire bâtir. Jolie maison, ma foi ! Qui l'achèvera ? Ce que c'est que de nous, mon Dieu ! » Et se tournant du côté de la ruelle, il tomba dans un profond engourdissement.

Cependant Louise était rentrée sur la pointe des pieds, et, croyant que son père dormait, elle venait de s'asseoir auprès de la fenêtre, et elle regardait en souriant tristement de petits moineaux qui se disputaient sur les planches du balcon quelques miettes de pain qu'elle avait jetées le matin pour réjouir son père de leurs cris et de leurs joyeux battements d'ailes.

De temps en temps elle se tournait vers le lit et écoutait la respiration brève et saccadée du malade ; de grosses larmes alors roulaient sur ses joues pâles et amaigries par l'inquiétude et la fatigue. Ce fut dans un de ces moments qu'elle aperçut, sur le seuil de la porte, sa mère qui s'avançait, tenant par la main son frère et sa sœur.

Mettant vite un doigt sur sa bouche, elle leur fit signe de ne pas faire de bruit.

« Ne dirait-on pas, dit la mère en s'avançant toujours, que nous marchons comme des éléphants ?

— Il dort, ma mère, dit Louise bien bas.

— Est-ce que nous faisons plus de bruit que vous ? » répondit Madeleine avec humeur. A cette voix, qui le faisait toujours tressaillir depuis qu'il était malade, Roussel se retourna et fixa sur sa femme et sur ses enfants un regard morne et abattu.

« Approchez, mes bijoux, dit Madeleine en poussant François et Désirée près du chevet du lit ; embrassez votre père et demandez-lui sa bénédiction. »

Roussel à ces mots se dressa sur son coude, et, attirant à lui ses enfants, il les embrassa et les bénit ; puis, regardant sa femme, il lui dit :

« Aime Louise autant que je les aimais ; c'est tout ce que je te demande. »

Louise s'était approchée, et, voyant une

larme glisser le long de la joue de sa mère, elle se pencha vers elle et l'embrassa. Madame Roussel ne la repoussa point comme elle avait coutume de faire; au contraire, elle la retint dans ses bras et dit à son mari :

« Si elle est bonne fille, je serai bonne mère.

— Dieu t'entende! répondit le pauvre mourant. Et toi, Louise, fais aussi quelque chose pour moi : prends un état, suis les conseils de ta mère.

— Oh! oui, mon père, je le ferai! s'écria la jeune fille en sanglotant, car elle voyait bien que son père allait de plus mal en plus mal.

— Ne veux-tu pas voir M. le curé? » dit Madeleine un moment après.

Louis Roussel en entendant ces mots devint plus pâle.

« Est-ce donc, demanda-t-il, que la chose presse? »

Madeleine se détourna en pleurant, et Louise se précipita à genoux devant son père.

« Au fait, murmura-t-il, mieux vaut à présent que plus tard. » Et joignant les mains avec la résignation de l'homme de bien qui se voit mourir, il regarda sortir sa femme.

Les deux petits enfants se tenaient dans un coin; François avait huit ans, Désirée en avait dix; leurs petites figures étaient sérieuses, et l'on voyait qu'ils avaient le cœur gros.

« Appelle-les, Louise, » dit le père d'une voix émue. Louise fit signe aux enfants; ils s'avancèrent à petits pas, et s'agenouillèrent auprès de leur sœur aînée.

« Priez pour moi tous les trois, ajouta Roussel en les regardant avec des yeux auxquels l'amour paternel donnait seul encore de l'expression; priez pour moi, afin que Dieu me pardonne de n'avoir pas fait trois parts égales de ma tendresse. Pauvres petits, à présent que je vais les quitter, je sens que je les aime bien.

— Non, papa, s'écrièrent les enfants en pleurant, tu ne nous quitteras pas! Tu vas guérir, tu iras bien pour les fêtes de Pâques, et tu nous achèteras de beaux œufs rouges, dit le petit François en souriant au milieu de ses larmes.

— Voilà monsieur le curé; » et Louise se leva vivement en écartant son frère et sa sœur du lit de son père.

Mais Roussel ne l'entendit pas, il commençait à sentir ses idées se confondre et se perdre dans son cerveau affaibli par la fièvre, la diète et de longues insomnies!

Le curé s'approcha. C'était un digne prêtre, sévère à lui-même, indulgent aux autres; sa parole pleine d'onction pénétrait au fond des âmes, comme la rosée du ciel pénètre au fond du calice des fleurs. Il était aimé de ses paroissiens et sa charité ne connaissait ni veilles, ni fatigues, ni obstacles.

« Vous êtes donc bien malade, mon pauvre Roussel? » dit-il en se penchant vers le mourant. Et prenant sa main qui pendait au bord du lit, il ajouta : « Me reconnaissez-vous, mon ami? »

Roussel ouvrit ses yeux à demi voilés, et murmura : « Oui, monsieur le curé.

— Ne voulez-vous pas vous confesser?

— Je tâcherai de faire les réponses, » dit Roussel. Et comme sa femme et ses enfants allaient quitter la chambre, il leur fit signe de rester.

« Je n'ai rien à dire que vous ne puissiez entendre, » ajouta-t-il. Et alors il commença à se confesser, tandis que Madeleine et les enfants priaient à genoux.

« Hélas! dit-il d'une voix éteinte, je m'en vais à Dieu s'il lui plaît me faire cette grâce, sans avoir la conscience chargée de remords. Je n'ai qu'une chose à me reprocher peut-être : c'est d'avoir trop aimé cette pauvre enfant. » Et de sa main défaillante il désignait Louise.

« Allez en paix, mon fils, dit l'homme de Dieu; Louise se conduira de manière à ce

que le ciel s'ouvre pour vous! Qu'elle se rappelle toujours, ajouta-t-il d'une voix plus grave, que de sa conduite dépend votre entière absolution ; ses fautes retomberaient sur vous et seraient attribuées à votre trop grande faiblesse pour elle.

—Tu entends, Louise! » murmura Roussel.

Ce furent ses dernières paroles; le délire le prit presque aussitôt après qu'il eut reçut les derniers sacrements. Le bon curé récita près de lui les prières des mourants, et le veilla toute la nuit, entre Louise et Madeleine, qui pleuraient amèrement.

Vers le point du jour le malade sembla se ranimer un moment, comme on voit une lampe prête à s'éteindre jeter tout à coup une lueur éclatante et rapide. Durant ce court instant, il posa ses mains sur la tête de ses enfants pour les bénir, jeta un dernier regard à sa femme, et expira le front appuyée sur le sein de Louise.

Le jour vint; madame Roussel se retira, emmenant ses enfants; Louise resta en prière avec le bon curé. Sa douleur était si vive, si poignante, qu'elle en était pour ainsi dire accablée, et ne pouvait plus, dans l'engourdissement de ses forces et de ses pensées, comprendre toute l'étendue de la perte qu'elle venait de faire. Ce fut lorsque le temps eut ramené dans l'intérieur de la maison le repos qui en avait fui, et cette régularité d'action qui ne peut plus exister quand on donne tous ses soins à un malade, ce fut alors que Louise sentit le vide qui s'était fait autour d'elle, et que l'avenir lui apparut triste et désolé.

Les paroles du curé étaient toujours présentes à sa mémoire, et la jeune fille, docile aux moindres ordres de sa mère, mettait tout en œuvre pour s'en faire aimer.

Elle allait en apprentissage chez une couturière en robes, et quelle que fût sa répugnance pour un travail assidu, elle arrivait la première chez sa maîtresse et en sortait la dernière. Les progrès furent rapides, et au bout d'un an Louise taillait une robe avec plus de grâce et d'élégance qu'aucune des couturières établies à Saint-Ouen.

Louise avait seize ans, elle était jolie; mais ce qui plaisait surtout en elle, c'était un air décent et réservé qui la faisait remarquer entre toutes ses compagnes.

Il y avait au château de Saint-Ouen un brave garçon nommé Billard, il aimait Louise et l'avait demandée en mariage à son père peu de mois avant sa mort. Le père Roussel savait que Billard était un honnête ouvrier, un habile jardinier, au service de la comtesse du Cayla depuis cinq ans, et qu'il joignait à la bonne conduite dont il avait toujours donné des preuves quelques petites rentes dans son pays, situé à plusieurs lieues de Saint-Ouen. Ce mariage lui semblait donc pouvoir faire le bonheur de sa fille; mais elle était trop jeune, et il dit à Billard :

« Il faut attendre, mon garçon. »

Billard répondit : « Père Roussel, j'attendrai. »

Cependant Louise, ayant appris de son père ce qui venait de se passer, assura qu'elle n'épouserait jamais Billard, parce qu'il avait douze ans de plus qu'elle et qu'il ne lui plaisait pas.

Roussel fut affligé de ce refus; mais il ne voulut pas contrarier sa fille et le lendemain il dit au jardinier :

« Que veux-tu, mon garçon, j'avais bonne volonté, mais Louise ne veut pas. »

Billard s'éloigna le cœur gros de larmes, et pendant bien des jours il tailla ses arbres tout de travers et sema des graines de légumes pour des graines de fleurs. Enfin, las de faire bévue sur bévue, il tâcha de commander à son chagrin. « Après tout, se dit-il, il y a d'autres filles dans le pays! » Mais chaque fois qu'il revoyait Louise, soit à l'église, soit à la fenêtre, occupée à coudre ou à faire travailler sa petite sœur, Billard se troublait et murmurait : « Il n'y a ici qu'une mam'selle Louise! Ayons patience; peut-être, plus tard, voudra-t-elle bien de moi! » Et Billard prenait plus de soin de sa

toilette, et continuait à être sobre, rangé et bon travailleur.

Toutes les mères disaient : « Billard sera un bon mari; s'il pouvait choisir une de nos filles, elle serait sûre d'être heureuse! »

Mais Billard répétait à qui voulait l'entendre : « J'épouserai Louise Roussel, ou je ne me marierai point. » Et chacun, dans le village, pensait que Louise faisait bien *la dégoûtée* en refusant un aussi bon parti.

« Ça fait la dame, disaient les commères; ça regarde comme au-dessous d'elle un garçon jardinier; il lui faudrait un beau monsieur toujours ganté. Le tablier de coton bleu et la brouette, voilà ce qui fait tort à Billard! S'il avait pour deux liards de raison, il tournerait ses pensées d'un autre côté. »

Le temps s'écoulait; il y avait près de deux ans que le père Roussel était mort.

Louise avait quitté le deuil, et depuis quelques mois on disait dans le village qu'elle souriait plus souvent à François Bourdin qu'aux autres jeunes gens du pays.

François était un maître charpentier; il avait hérité du bien de son père et de ses pratiques; mais depuis deux ans qu'il était orphelin et qu'il dirigeait lui-même ses propres affaires, le bruit public était qu'il les dirigeait fort mal. François avait une jolie figure et des manières moins communes que celles de ses camarades; peut-être était-ce pour cela que Louise le remarquait et se sentait attirée vers lui; et puis il n'avait que ving-deux ans, et Louise pensait que, si sa mère le voulait, elle épouserait M. Bourdin bien volontiers.

Le jeune charpentier, de son côté, aimait beaucoup mademoiselle Louise, et profitait de la permission qu'il avait depuis longtemps d'aller chez le père Roussel pour y passer toutes ses soirées du dimanche. Cependant la mère de Louise le recevait de plus en plus froidement, car elle s'était aperçue que ce jeune homme plaisait à sa fille, et elle savait qu'il n'avait pour lui que sa jolie figure et un assez bon cœur.

Tout le monde s'accordait à dire que François était un paresseux, un garçon sans conduite, ne songeant qu'à s'amuser et faisant des dettes pour satisfaire son goût pour la toilette et pour les joyeuses parties de cabaret.

« Ce jeune homme n'est point ton fait, dit un jour madame Roussel à Louise; je ne veux plus qu'il vienne ici. » La jeune fille voulut justifier François; la mère tint bon; Louise pleura, mais elle obéit, et depuis ce moment la porte de madame Roussel ne s'ouvrit plus à François Bourdin.

« Il faut que je fasse ce sacrifice à la mémoire de mon père, pensait Louise; peut-être me parlerait-il comme fait ma mère, s'il vivait. »

Madame Roussel ne maltraitait plus sa fille, et s'avouait qu'elle faisait tout son possible pour lui plaire; mais au fond de son cœur elle avait pour ses autres enfants beaucoup plus de tendresse que pour Louise; car elle ne pouvait oublier que son mari avait toujours aimé cette enfant plus que son frère, sa sœur et elle-même.

« C'est une triste chose qu'une femme qui n'est appuyée sur aucun parent et qui reste veuve à mon âge, à la tête d'affaires qu'elle ne sait pas mener, et de trois enfants dont deux ne sont point encore élevés ! »

Voilà ce que depuis deux mois madame Roussel disait à ses voisines chaque fois qu'elle trouvait moyen d'amener la conversation sur son veuvage.

« Certainement, pensaient les voisines, la mère Roussel songe à se remarier; autrement elle ne parlerait pas ainsi. »

Et les voisines devinaient juste. Madame Roussel avait fait la connaissance d'un maître maçon nommé Duval; cet homme habitait les Batignolles, il était bon ouvrier et possédait un peu de bien. Pierre Duval pouvait avoir cinquante ans, et sa figure vulgaire, et d'une laideur peu agréable, préve-

nait mal en sa faveur. Cependant tout le monde disait qu'il n'était point méchant et qu'il avait de bons antécédents. Il avait songé à épouser madame Roussel parce qu'il savait qu'elle pourrait lui procurer toutes les pratiques du pauvre défunt et qu'elle avait en outre de fortes économies, ce qui faisait que madame Roussel était encore, malgré ses trois enfants, un fort bon parti.

De son côté la mère de Louise réfléchit qu'elle serait bien seule dans son ménage une fois sa fille aînée mariée, et que le bien et le travail de Duval, mis avec sa petite fortune, leur feraient *un avoir* assez considérable pour qu'ils pussent tenir une des meilleures maisons du village. Une seule chose l'embarrassait; elle ne savait comment annoncer à Louise qu'elle allait se marier, et elle remettait de jour en jour une confidence qui lui coûtait beaucoup. Mais Duval, ne comprenant rien à ces délicatesses, et s'ennuyant de tous ces retards, déclara que, s'il ne se mariait pas tout de suite, il ne se marierait pas du tout.

Madame Roussel s'arma d'une forte résolution, et, un soir que les enfants étaient couchés, et que Louise achevait auprès d'elle une robe pour une jeune fille du village qui se mariait le lendemain matin, elle prit occasion de cette robe de noce pour parler ainsi.

« Tu vas avoir dix-sept ans, Louise; tu es jeune encore, je le sais; mais tu es d'âge à te marier, et je voudrais que tu eusses fait de bonnes réflexions en faveur de Billard.

— Je suis heureuse comme je suis, ma mère, répondit Louise; j'ai un état et un petit commerce d'indiennes et de mouchoirs qui font que je ne vous coûte rien; laissez-moi vivre comme cela le plus longtemps possible.

— Je ne dis pas que tu me coûtes, Louise; je te rends justice, tu es devenue laborieuse, et je n'ai point à me plaindre de toi; mais je voudrais te voir bien établie, parce qu'enfin on ne sait pas ce qui peut arriver... je puis te manquer tout à coup, et alors...

— O ma mère! s'écria Louise en n'achevant pas de tirer son aiguille, Dieu ne voudra point me donner ce dernier chagrin, et, grâce au ciel! votre santé est parfaite; vous ne vous êtes jamais mieux portée! »

Madame Roussel toussa une ou deux fois et reprit: « Je ne pense point à mourir; ce n'est pas de cela dont je voulais parler; à mon âge on a, Dieu merci, d'autres idées! Mais enfin, Louise, on n'est pas pour toujours vivre ensemble, et si tu allais de ton côté, moi j'irais du mien. »

Louise regarda sa mère sans la comprendre.

« Penses-tu, reprit madame Roussel, que je puisse toujours rester comme je suis; les ouvriers n'obéissent point à une femme, ou du moins lui obéissent fort mal, et, au lieu d'augmenter ma petite fortune, je la vois diminuer tous les jours. Il faut un homme à la tête d'une maison, et puisque M. Duval a bien voulu penser à moi, je ne vois pas pourquoi je me refuserais à donner à mes enfants un protecteur. En un mot, ma fille, et sans y aller davantage par quatre chemins, je vais me marier.

— Vous marier, ma mère!.. » Louise, en disant ces mots, devint toute pâle, et son ouvrage lui tomba des mains.

« Eh bien! est-ce que ça te fait tort en quelque chose? est-ce que je ne te donnerai pas ta part si tu la veux? Qu'est-ce donc qui te fait pleurer?

— O ma mère! s'écria Louise en sanglotant, je ne tiens pas à l'argent; mais je n'appellerai jamais du nom de père un étranger, un homme qui viendra prendre ici la place de celui qui m'aimait tant!

— Et d'abord, reprit madame Roussel avec humeur, nous ne resterons pas ici; nous irons demeurer aux Batignolles.

— Ma mère, vous êtes bien libre d'agir comme bon vous semblera, dit Louise en essuyant ses yeux; mais je n'irai point de-

meurer chez un beau-père ; je ne quitterai point le toit qui m'a vue naître, la chambre où j'ai fermé les yeux à mon pauvre père, pour aller vivre là où je n'aurais peut-être que rebufades et mauvais procédés à essuyer !

— Ainsi vous préférez rester seule ici à venir avec moi et M. Duval aux Batignolles?

— Oui, ma mère ; et j'espère me conduire assez bien pour me faire respecter, quoiqu'il soit triste en effet et peu convenable peut-être de rester seule à mon âge. »

La mère et la fille se séparèrent alors. Madame Roussel n'était pas fâchée, au fond du cœur, que Louise ne vînt pas habiter avec elle et son nouveau mari ; c'est pourquoi elle n'avait pas insisté.

Louise pleura amèrement ; elle ne pouvait supporter la pensée que son frère et sa sœur allaient désapprendre à se souvenir de leur père pour réunir sur un étranger toutes leurs innocentes caresses et ne recevoir peut-être en échange que des coups. Elle veilla toute la nuit et acheva la robe de noces en la mouillant de ses larmes.

Un mois après, madame Roussel était madame Duval, et Louise se trouvait seule dans la maison paternelle.

La jeune fille comprit, avec une raison au-dessus de son âge, et qui prenait sa source dans une piété vraie et profonde, qu'elle devait se priver désormais des plaisirs les plus innocents, et cesser d'aller le dimanche se promener avec d'autres jeunes filles, dont la plupart n'étaient que des camarades. Elle se rendait à la grand'messe, et, tant que durait le jour, elle s'occupait de son petit jardin, qui lui rappelait son père ; puis elle passait ses soirées à lire quelques livres de piété ou d'histoire qu'elle tenait du curé.

Le temps lui semblait souvent bien long, et le travail le plus assidu parvenait seul à la sauver de l'ennui et de la tristesse qui accompagnent presque toujours une entière solitude.

Deux mois venaient de s'écouler ainsi. Personne dans le village ne pouvait trouver à redire à la conduite de Louise, et tout le monde blâmait sa mère.

François Bourdin avait essayé de se faire de nouveau recevoir chez mademoiselle Roussel ; mais la courageuse jeune fille, étouffant la voix de son cœur, refusa même de lui parler ! François, tout mauvais sujet qu'il était, aimait Louise ; il tâcha de mettre dans ses intérêts le père Duval ; il éprouva un nouveau refus, et revint à Saint-Ouen de fort mauvaise humeur.

Chaque fois que Louise sortait, elle le trouvait sur son chemin, et alors elle détournait la tête en rougissant. Il lui écrivit ; elle lui renvoya ses lettres sans les lire.

« Dieu et mon père me voient, pensait-elle. J'aime François ; mais j'ai tort de l'aimer, puisque je ne puis l'estimer, et je serais bien coupable si je cédais à ses prières et au penchant qui m'entraîne vers lui. Il faut, avant toute chose, qu'une femme puisse estimer son mari, et qu'elle ne s'expose pas à rougir de lui. François m'aime, mais combien de temps cela durera-t-il ? et qu'est-ce que c'est qu'un attachement qui ne donne pas le courage de se conduire honorablement ? une erreur du cœur, que la raison ne peut sanctionner, que Dieu ne peut bénir ! François va toujours au cabaret, et ne travaille presque jamais ; il mangerait le peu de fortune que mon pauvre père a gagnée à la sueur de son front, et je resterais dans la misère avec des enfants peut-être ! Pour quelques mois de bonheur j'aurais bien des années de chagrins et de larmes. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une jeune fille, c'est d'aimer un homme qui n'est pas digne d'elle ! La figure, l'esprit, les manières même, ne sont rien auprès de qualités solides et de vertus qui assurent l'honneur et le bien-être de la famille ! Il faut absolument que je parvienne à ne plus penser à ce jeune homme, et avec

du courage et une ferme volonté je sens bien que j'en viendrai à bout. »

Louise ne s'était pas trompée, et, à mesure qu'elle se détachait de Bourdin le charpentier, elle tournait sa pensée vers Billard, le jardinier du château.

Pour lui, dans le village, ce n'était qu'un concert de louanges, et depuis cinq ans qu'il était au château de Saint-Ouen, on n'avait que des éloges à donner à son zèle, à son activité, à son intelligence. Au lieu d'aller au cabaret, il passait ses heures de loisirs à étudier dans les livres l'art utile du jardinage, et il mettait de côté, chaque année, les trois quarts de ses gages et les petites gratifications qu'il recevait de temps à autre; car, de garçon jardinier qu'il avait d'abord été, Billard était arrivé par sa conduite et son talent à devenir jardinier en chef. Tout prospérait autour de lui; il avait vingt-neuf ans, et pensait à Louise comme au premier jour.

François et Billard ne s'aimaient point, et on ne les voyait jamais ensemble.

François, au fond du cœur, se rendait justice; il sentait qu'il n'était pas fait pour rendre une femme heureuse, et il ne conservait plus l'espoir d'épouser Louise, car il voyait qu'elle était aussi raisonnable que jolie. Mais sa haine pour Billard s'était accrue de toutes les rigueurs de Louise, et, ainsi qu'il arrive presque toujours aux êtres vicieux, il s'en prenait de ses fautes à celui dont la bonne conduite faisait ressortir davantage ce que la sienne avait de répréhensible.

Billard ne haïssait point François, mais il ne l'estimait pas, et il voyait avec joie Louise s'en éloigner tous les jours un peu plus. Aussi discret que fidèle, Billard regardait de loin la jeune fille tous les dimanches à la messe, et le soir il errait souvent dans sa rue, écoutant les voisins parler d'elle.

Les plus beaux bouquets du château se trouvaient chaque matin, comme par enchantement, sur la fenêtre de Louise, depuis que le jardinier du château savait qu'elle avait le courage de lutter contre son penchant pour le beau charpentier. Ces fleurs occupaient Louise, et venaient égayer sa solitude de leurs vives couleurs et de leurs doux parfums.

Les choses en étaient là lorsque madame Duval apprit par la rumeur publique que tout le village de Saint-Ouen s'était soulevé contre elle et l'accusait d'être mauvaise mère et d'avoir préféré se marier à garder auprès d'elle une fille aussi jolie que bonne, et qu'elle avait abandonnée à tous les dangers qui entourent la jeunesse lorsqu'elle n'a ni appui ni protecteur.

Madame Duval, fort irritée de ce qu'elle appelait des calomnies, prit le parti de retourner à Saint Ouen et d'exiger que Louise la suivît aux Batignolles, et vînt habiter avec son frère et sa sœur la maison de son beau-père.

Elle arriva le cœur plein de mécontentement, et déclara à sa fille, avec aigreur, qu'elle était lasse d'avoir à s'occuper d'elle, et qu'il fallait qu'elle optât sur-le-champ entre la suivre aux Batignolles ou se marier, et cela sans délai, pour faire taire les mauvaises langues et lui mettre enfin l'esprit en repos.

Louise réfléchit un moment; puis, relevant ses beaux yeux et les fixant sur sa mère, elle dit d'une voix douce et calme :

« Mon choix est fait. »

— Tu vas me suivre? reprit madame Duval.

— Non, ma mère, parce qu'en vous suivant il faudrait appeler M. Duval mon père, et que cela m'est impossible.

— Tu vas donc te marier?

— Oui, ma mère.

— Et avec qui, s'il te plaît? avec ce vaurien de Bourdin? A ton aise, entêtée; mets-toi dans la misère; ce sont tes affaires, après tout. »

Le cœur de Louise se grossit de larmes à la pensée que sa mère séparait ainsi son

sort du sien, et ce fut d'une voix altérée qu'elle prononça ces mots :

« J'épouserai M. Billard, s'il veut bien encore m'honorer de sa demande.

— C'était bien la peine de le refuser pour en venir là deux ans et demi plus tard ! s'écria madame Duval avec une surprise pleine de reproches.

— J'ai vieilli, ma mère, et j'ai réfléchi, reprit doucement Louise. M. Billard est un honnête homme ; je serai heureuse avec lui ; et je pense qu'il le sera aussi avec moi, ajouta-t-elle, car je ferai toujours mon devoir, et je serai reconnaissante de lui voir oublier un refus que je n'aurais pas dû faire.

— Tu es bien décidée? tu n'y auras pas de regrets?

— Non, ma mère. »

Madame Duval se rendit au château, fit demander Billard, et, après s'être assurée qu'il aimait toujours sa fille, elle lui dit :

« Louise vous a refusé parce qu'elle n'était qu'une enfant ; mais aujourd'hui elle a fait de sages réflexions, et elle pense que vous pourrez la rendre heureuse. »

Billard, à ces mots, jeta loin de lui sa bêche, son tablier bleu, et s'élança vers la porte du jardin.

« Où allez-vous, monsieur Billard? dit madame Duval étonnée.

— Où je vais! s'écria le jardinier en s'arrêtant un moment... je vais la remercier ! je vais lui dire que je l'aime ! que je l'estime ! que je ferai son bonheur ! et que je suis plus heureux qu'un roi !

— Il est poli, ce M. Billard ! » disait madame Duval en le voyant courir comme un fou dans la direction de la maison qu'habitait Louise.

La tête de la jeune fille se montrait à sa fenêtre, au milieu des plus belles fleurs du jardin du château. En voyant accourir Billard, Louise rougit et se retira toute confuse au fond de sa chambre.

Mais quand le jardinier entra, craintif et tremblant comme un enfant, ne sachant par quels mots exprimer sa joie, Louise fut à lui avec une timidité pleine de grâce, et, lui tendant la main, elle dit :

« Soyez le bienvenu ici, monsieur Billard ; il ne tiendra qu'à vous d'y être le maître, si vous voulez bien toujours me prendre pour femme.

— Si je le veux ! s'écria Billard. Oh ! mam'selle Louise, je vous aime deux fois plus qu'autrefois, car je sais tout ce que vous valez, et le sacrifice que vous avez su faire à la raison.

— Ne parlons pas de cela, monsieur Billard. Je serai, s'il plaît à Dieu, une bonne ménagère, et je ne vous donnerai jamais sujet de vous rappeler que j'ai pu un seul moment méconnaître vos bonnes qualités.

— Chère mam'selle Louise ! reprit Billard, je suis si heureux que j'ai peur de rêver ! A quand notre mariage? Il faut en fixer le jour si vous voulez que je croie à mon bonheur !

— O mon Dieu ! dit madame Duval en entrant, c'est bien facile : d'aujourd'hui en huit, si Louise le veut. »

Billard regarda la jeune fille d'un air craintif.

« Ce sera comme ma mère vient de dire, » reprit Louise en souriant et en rougissant.

Jamais préparatifs de noce ne furent plus vite faits ; madame Duval s'occupa du trousseau de sa fille et lui forma une jolie dot.

Tout fut prêt le huitième jour. Alors de bien grand matin on vit la petite porte du parc s'ouvrir sur la rue de Paris, et Billard, aidé d'un de ses camarades, pousser devant lui une brouette chargée de pots de fleurs et de caisses d'arbustes odoriférants.

« Qu'est-ce que tu fais donc, Billard? criaient les voisins en se mettant aux portes.

— Je vais parer l'église, » répondait Billard sans s'arrêter.

Durant deux heures on vit passer les plus

belles fleurs du château et de grandes branches d'arbres que l'heureux fiancé de Louise portait sur ses épaules, comme s'il eût voulu transplanter le parc dans l'église.

Tout le monde lui souriait et se disait : « C'est plaisir de voir la joie de ce brave garçon. »

A midi, le temps, qui avait été fort sombre, s'éclaircit, et le soleil parut comme pour rendre la fête complète et présager à Louise un heureux avenir.

Deux clarinettes et un violon se firent entendre, et une vingtaine de jeunes gens, parés de leurs habits du dimanche, ayant des gants blancs et une foule de petits rubans de toutes couleurs à leur boutonnière, s'arrêtèrent avec la musique devant la porte du château. Une demi-heure après l'on vit sortir une douzaine de personnes bien parées, bien joyeuses, hommes, femmes, enfants, toutes attachées au service des maîtres du château de Saint-Ouen, et ayant au milieu d'elles, *le marié*, l'heureux Billard, mis comme un seigneur, habit noir et pantalon noir du plus fin drap, gilet de piqué blanc, et force petits rubans rouges, bleus, blancs, roses, flottant à sa boutonnière. Le cortége se mit en route, musique en tête, au milieu d'une haie de curieux dont les regards et les voix souhaitaient à Billard tout le bonheur possible, et cela du fond du cœur; car le village a cela de bon : on n'y dit que ce qu'on y pense.

Louise attendait chez elle, entre sa mère, son beau-père, son frère et sa sœur; elle avait un long voile de tulle brodé, retenu sur sa tête par une couronne de fleurs d'oranger, une robe blanche de satin de laine broché, un bouquet semblable à sa couronne, des gants et des souliers blancs.

Elle était pâle, mais jolie comme beaucoup de dames de la ville voudraient l'être. Le cortége la prit en passant, et la noce se remit en marche aux sons aigus des clarinettes et du violon, auxquels se mêlait le bruit étourdissant des coups de fusil que les amis de Billard tiraient sur la place de l'église.

Le mois d'octobre touchait à sa fin, et la blanche parure de Louise était peu en harmonie avec les nuages grisâtres qui flottaient dans le ciel et les feuilles qui jonchaient la terre humide. Mais aux environs de Paris on ne voit aucune jeune fille se marier avec une robe de couleur, ainsi que cela se fait presque toujours en Bretagne, où le drap remplace, quelque chaleur qu'il fasse, la soie et la mousseline que l'on porte ici hiver comme été.

La noce entre dans l'église; la jeune mariée s'avance les yeux modestement baissés, et s'agenouille devant l'autel qui ressemble à une vaste et odoriférante corbeille de fleurs.

Un murmure flatteur s'élève autour d'elle. « Voyez, se disent les jeunes paysannes qui se pressent et s'entassent en montant sur les barreaux des chaises, à l'endroit où l'on peut apercevoir Louise, voyez comme elle est jolie; elle a l'air d'une petite vierge ! » Et les mères ajoutent : « Elle est jolie parce que Dieu l'a bénie, parce qu'elle a fait son devoir et s'est conduite comme toute fille qui veut être estimée et heureuse fera bien de le faire. Elle a eu de la raison, du courage, et voilà qu'à présent elle en recueille déjà le fruit; car elle a l'air d'être contente, et il y a sur sa figure un calme qui fait plaisir à voir.

— François Bourdin est-il là? demanda tout bas une des paysannes.

— Non, répondirent plusieurs voix à la fois, il a quitté Saint-Ouen hier au soir pour n'y plus revenir. Il ne veut pas voir le bonheur de Louise, et il craint le mépris que les honnêtes gens commencent à lui montrer. Si cela peut être une leçon pour lui, tant mieux. »

L'arrivée du curé mit fin à tous les commérages, qui commençaient à devenir nombreux et bruyants.

La mère de Louise pleura tant que dura la cérémonie; elle se faisait plus d'un re-

proche dans ce moment solennel, où la prière amollissait son cœur et l'ouvrait à des sentiments plus tendres pour sa fille. Le cœur d'une mère peut se refroidir, mais il ne se ferme jamais; les larmes de madame Duval et les regards pleins d'intérêt qu'elle jetait sur Louise firent le sujet de bien des remarques, et les personnes qui jusque-là avaient blâmé sa conduite se sentirent émues et prêtes à lui rendre leur estime.

Lorsque la messe fut achevée et que la noce se remit en marche, elle s'arrêta sur le seuil de l'église, et là, à la face du Dieu qui aime, bénit et pardonne, entre l'autel consacré aux saints mystères et la campagne qui se parait d'un dernier rayon de soleil, Billard embrassa sa femme! Madame Duval, son mari, ses enfants et les parents qui se trouvaient réunis autour d'elle, l'embrassèrent aussi. Les joues pâles de la jeune mariée étaient devenues toutes rouges, et l'on put remarquer, lorsque vint le tour de madame Duval, qu'une larme tomba des yeux de Louise sur le bouquet qui tremblait à son côté. La pauvre enfant pensait à son père qui n'était pas là pour la presser sur son cœur, à son père qui aurait été si heureux du choix qu'elle avait fait! « Ah! du moins, se dit-elle avec un sourire qui allait le chercher dans le ciel, il me voit, il me bénit, et c'est à son dernier vœu que je vais devoir le bonheur de toute ma vie. » Le regard de Louise à cette pensée se tourna vers son mari, et elle sentit qu'elle l'aimait.

Le jeune ménage habite depuis ce jour le château de Saint-Ouen. Billard a repris son tablier de coton bleu, Louise sa petite robe d'indienne; tous deux travaillent gaîment, et voient chaque heure qui s'écoule ajouter à leur bonheur!

Louise pense toujours à son père, et rend souvent grâce à Dieu qui lui a donné la force et la volonté de sacrifier ses goûts à ses devoirs.

Mélanie WALDOR.

LES ÉMIGRANTS[1].

De notre pays,
La douce Allemagne,
Tous, grands et petits,
Nous sommes partis.
Jusqu'à notre aïeul
Qui nous accompagne;
Car sur la montagne
Il fût resté seul!

(1) Nos lectrices connaissent sans doute ces émigrations de paysans allemands, suisses, alsaciens, que nous voyons chaque jour traverser la France pour s'embarquer au Havre. Victimes, pour l'ordinaire, de promesses menteuses, d'indignes spéculations, ces pauvres gens quittent leur pays par centaines, hommes, femmes, enfants, vieillards, emportant sur un chariot leur chétif avoir, qu'ils sont souvent obligés de vendre pour subsister, en attendant le départ du navire où ils s'entassent; et presque toujours, au lieu de l'aisance qu'ils allaient chercher, ils trouvent en Amérique la misère, la maladie, toutes les souffrances. C'est une véritable traite des blancs, qui mériterait bien, comme celle des noirs, que la philanthropie s'en occupât.

Dieu, dont la bonté brille
Par des bienfaits si grands,
Protége la famille
Des pauvres émigrants!

Le long du chemin,
Quel triste silence!
Chaque lendemain
S'offrait incertain.
Puis, devant nos pas
Apparut, immense,
La mer qui commence
Et ne finit pas!
Dieu, dont la bonté brille
Par des bienfaits si grands,
Protége la famille
Des pauvres émigrants!

Depuis deux longs mois
Ce vaisseau nous porte.
Adieu, nos grands bois
Et nos pauvres toits!
Quel air étouffant!
Notre chèvre est morte,
Et je suis moins forte,
Hélas! qu'un enfant.
Dieu, dont la bonté brille
Par des bienfaits si grands,
Protége la famille
Des pauvres émigrants!

Le monde prétend
Qu'une riche terre,
Un ciel éclatant
Là-bas nous attend.
Pays, mes amours,
Cabane si chère,
Plutôt la misère
Et vous voir toujours!
Dieu, dont la bonté brille,
Par des bienfaits si grands,
Protége la famille
Des pauvres émigrants!

Th. Muret.

UNE SOIRÉE A TIVOLI.

« Adèle, dépêche-toi, mon enfant; ton père va arriver; il dira avec justice que nous ne sommes jamais prêtes à l'heure indiquée.

— Me voici, maman; je mets mon chapeau. »

En effet, mademoiselle Daligny vint près de sa mère, et les dames s'assirent en attendant le papa, qui devait les conduire à Tivoli.

« Je voudrais bien à présent que mon père fût ici, dit Adèle; je brûle de voir ce Tivoli dont j'ai tant entendu parler. Ce doit être beau un feu d'artifice! un ballon! des danses sur la corde! »

Vous le voyez, mes chères lectrices, c'était la première fois que mademoiselle Daligny allait à Tivoli; malgré la fréquence de nos fêtes publiques, elle n'avait point encore vu un feu d'artifice, un ballon, des danses sur la corde, et cependant Adèle avait quinze ans. Mais, élevée par des parents sages, on voulait lui réserver des jouissances pour sa vie, et M. et madame Daligny s'étaient bien promis de ne l'initier aux joies de la ville que peu à peu et à mesure qu'elle pourrait les apprécier. Aussi jamais elle n'avait été au spectacle; une seule fois elle avait admiré le luxe d'un bal, et, bien différente de quelques demoiselles qui connaissent les plaisirs avant d'apprendre les devoirs, et, à vingt ans, blasées sur toutes les distractions du monde, ne peuvent cependant vivre que par elles, Adèle, habituée à son intérieur, sachant bien et fructueusement employer les instants du jour, n'éprouvait aucun ennui dans ses occupations de jeune fille, qu'elle savait varier et rendre nouvelles; et si, par hasard, elle sortait de ses douces habitudes pour goûter un plaisir qu'elle ne connaissait pas, elle le savourait avec plus de délices. Madame Daligny avait apporté la même prudence dans la toilette de sa fille; toujours bien mise, Adèle était cependant d'une simplicité extrême; peu de bijoux, point de dentelles, jamais de châles de prix, aucun objet de valeur; c'était encore une jouissance qu'on lui réservait pour l'avenir; c'était un attrait que la mère se serait crue coupable de dérober à celui qui plus tard obtiendait la main de sa fille. Ce soir-là donc, une robe de mousseline d'une grande blancheur, sans volants, sans garnitures, un mantelet bordé d'un velours noir, un chapeau de paille gracieux par la forme, mais orné d'un simple ruban, telle était toute sa parure, et elle ne la rendait pas moins jolie; à la grâce de son maintien, à l'élégante modestie de sa tournure, on n'en reconnaissait pas moins une jeune personne comme il faut; et fraîche, gracieuse, et même impatiente, aussitôt que son père arriva, elle l'entraîna dehors. Il était sept heures; le temps était superbe; madame Daligny désira faire la course en se promenant. Elle était longue, cette promenade : de la rue de Beaune à Tivoli! Pour comble de malheur, en traversant les Tuileries on rencontra quelques personnes qui retardèrent nos voyageurs; Adèle tirait parfois le bras de sa mère, qui riait en cédant avec complaisance à l'impulsion qui lui était donnée; mais au moment où on mettait le pied sur la première marche de l'escalier conduisant à la grille de la rue Castiglione, sept ou huit personnes entravèrent encore la marche de la famille; c'étaient d'anciennes, de vieilles connaissances

auxquelles il fallait bien accorder un instant. Pauvre Adèle! quel contre-temps! Heureusement, parmi ces survenants incommodes, une jeune fille, une amie, devina son empressement et sa crainte, et, apprenant qu'on se dirigeait vers Tivoli, se récria sur l'heure déjà avancée, en engageant sa société à rendre la liberté à mademoiselle Daligny; puis se ravisant promptement : « Pourquoi n'irions-nous pas tous? dit cette jeune fille, Caroline Bradelle. Maman, es-tu fatiguée?

— Non, ma fille; je ferai ce que tu voudras, répondit la mère, si ton père...

— Volontiers, reprit à son tour le papa.

— Eh bien ! partons ! dit Caroline.

— Eh bien! partons! » répéta la compagnie tout entière. L'on se mit en route.

Caroline Bradelle était fille du collègue de M. Daligny au ministère des finances. Liés dès leur enfance, ces messieurs ne s'étaient jamais perdus de vue; mais ils se visitaient peu, leurs habitudes étant tout-à-fait opposées. M. Daligny, comme nous pouvons le juger par sa conduite et ses principes sur sa fille, était un homme rangé, ne trouvant de vraie jouissance qu'au sein de sa famille, où il s'occupait lui-même de l'éducation de sa chère Adèle. Son ami, au contraire, homme du monde dans toute l'acception du mot, avait épousé une femme qui partageait ses goûts et ses désirs, en sorte que leur vie entière s'écoulait au milieu des fêtes et qu'ils négligeaient l'amitié. Malheureusement, madame Bradelle, dont le cœur excellent voulait le bonheur de tous ceux qui l'environnaient, n'avait jamais songé à exclure quelquefois sa fille des distractions qu'elle souhaitait pour elle-même; aussi Caroline, toute aux projets du soir, et fatiguée des plaisirs de la veille, avait peu de temps à donner aux travaux du matin, et bien moins encore à l'étude. Mais si elle n'était pas instruite, en revanche, pleine d'aisance et de grâce, elle se voyait sans cesse environnée de jeunes gens, sans être le moins du monde embarrassée de leur présence; ils riaient, folâtraient avec elle, qui soutenait la conversation avec facilité, la provoquait quelquefois, et les enchantait par la gracieuse familiarité de ses manières et la recherche élégante de sa mise; aussi ne sortaient-ils jamais de chez monsieur Bradelle sans s'écrier : « Qu'elle est gentille, mademoiselle Caroline! Il est agréable et flatteur de lui donner le bras à la promenade; elle a l'air et le ton d'une jeune femme à la mode. » Cependant, parmi tous ces jeunes gens, il en était un plus froid, plus réservé, qui semblait voir à regret l'entourage de la jeune fille et la futilité de ses occupations. Souvent même, quand, au milieu d'une fête, on annonçait une nouvelle partie pour le lendemain, on l'entendait dire, avec un sourire contraint : « Encore! »

Ce jeune homme, Charles Rivoir, était proche parent de madame Bradelle; il avait vu Caroline dès sa naissance et s'intéressait à elle depuis cette époque. Sans que les deux familles se fussent rien dit, elles semblaient charmées des sentiments de Charles, et mademoiselle Bradelle, tout en riant des légères observations qu'il osait parfois se permettre, rendait justice à son caractère et estimait ses vertus; car, âgé alors de vingt-cinq ans, monsieur Rivoir se montrait le modèle des fils. Depuis cinq ans, resté sans fortune avec sa mère, veuve d'un magistrat, il avait su par son travail créer une nouvelle aisance à cette mère chérie, et ses talents justement appréciés venaient de le placer dans une position honorable où il pouvait dignement rappeler le nom de son père et s'assurer un brillant avenir. Mais, nous le répétons, il était froid, souvent censeur, jamais prodigue de douces flatteries; ses manières simples n'avaient rien de l'élégante fatuité de nos fashionables, et Caroline préférait les aimables étourdis qui, tels qu'un essaim d'abeilles, bourdonnaient à ses côtés. Aussi avons-nous vu qu'au moment de la rencontre

des deux familles mademoiselle Bradelle n'était pas seule avec son père et sa mère; Charles faisait même partie de l'escorte. Mais alors Caroline, toute joyeuse d'être avec Adèle, abandonna gaîment ses cavaliers et vint s'attacher au bras de son amie; car le contraste apparent qui existait entre ces deux jeunes filles n'excluait pas l'amitié qui les unissait, et toutes deux également bonnes, également douces et franches, se seraient cherchées et vues plus souvent si la même éducation leur avait laissé une même liberté; et lorsque le hasard les réunissait, c'était à qui des deux se rendrait agréable à l'autre.

En arrivant à Tivoli Caroline s'empressa donc de faire connaître le jardin à son amie. Suivie de la société elle la mena partout, et chaque mouvement de surprise et de joie de la novice était un sujet de gaîté pour elle.

« Comment! mademoiselle ne connaît pas encore Tivoli! dirent quelques-uns des dandys en s'adressant à Adèle, qui, modeste et timide, osait à peine parler.

— O mon Dieu, non! répondit Caroline en riant.

— Mademoiselle n'est donc pas de Paris? » demanda Eugène Darville, le plus aimable et le plus recherché des jeunes gens admis chez monsieur Bradelle, et même un des plus assidus auprès de Caroline, dont il se montrait enthousiaste à l'excès, et, faut-il le dire? un de ceux aussi que la jeune fille voyait avec le plus de plaisir.

« Mademoiselle est de Paris, répondit encore Caroline, mais elle ne connaît guère que l'appartement de son père, où sans cesse elle s'occupe, soit de son instruction, soit de cent ouvrages divers.

— Bon Dieu! quelle vie! s'écrièrent ces messieurs.

— Avant de la plaindre, demandez à mademoiselle si elle se trouve malheureuse, dit M. Rivoir.

— Sans consulter mademoiselle, permettez-moi de vous dire que je regarde cette existence comme on ne peut plus monotone, répliqua Eugène; il me serait impossible de la supporter, et je crois que je ne suis pas le seul ici, ajouta-t-il en regardant Caroline avec un sourire.

— Je plains tous ceux qui pensent comme vous, reprit Charles: ils dépensent leur jeunesse sans rien amasser pour l'âge mûr.

— Mon cher ami, avec de la fortune on est toujours heureux.

— Souvent on la perd, et d'ailleurs l'or n'est pas toute la richesse de la vie.

— Merci, mon cher moraliste, merci, dit Eugène, nous verrons avec le temps. »

Charles haussa les épaules; puis, se tournant vers Adèle: « Puisque vous ne connaissez point ce lieu, lui dit-il, permettez, mademoiselle, que je sois votre cicérone. Malgré que mademoiselle Bradelle soit souvent venue ici, je doute qu'elle ait tout examiné.

— Vous avez peut-être raison, mon cousin, dit Caroline en souriant, je ne me pique pas d'être observatrice. Où allez-vous nous conduire?

— Je pense que ce que nous avons de mieux à faire est de nous diriger vers le ballon.

— Il ne part pas encore, observa un jeune homme.

— Nous en verrons les préparatifs, dit Charles.

— C'est vrai, reprit Caroline, je ne connais pas cela. Est-ce amusant?

—C'est curieux, du moins.

— Oui, comme une fabrique, reprit Darville avec dérision.

— Et une fabrique n'est certes pas la chose qui offre le moins d'intérêt, répliqua froidement M. Rivoir.

— Allons toujours, dit Caroline, nous verrons. »

Et l'on alla vers le carré fermé par des cordes, où l'on enfle et d'où part l'aérostat.

« Pourquoi donc ces tonneaux qui sont à droite et à gauche du ballon? Que contiennent-ils? demanda Caroline.

— Du fer pour former le gaz qui emplit l'aérostat, dit Adèle.

— Du fer pour faire du gaz! Rêves-tu?

— Non; mademoiselle a raison, reprit Charles; il paraît que, sans avoir jamais vu d'ascension, elle sait bien comment elles s'opèrent. »

Adèle baissa les yeux, et Caroline, simple et franche, au lieu de se piquer de cette observation qui semblait peu flatteuse pour elle, s'écria en souriant:

« C'est vrai, je vous l'ai dit, Adèle a employé son temps: elle connaît tout ce dont je n'ai vu que l'enveloppe. Mais, si vous êtes aimable, afin que je n'aie pas à rougir une seconde fois pour le même sujet, vous aurez la bonté de m'expliquer cela.

— Je suis persuadé que mademoiselle Daligny en est aussi capable que moi, et...

— Et... mademoiselle est très timide, reprit Caroline; je sais qu'elle le pourrait sans doute, mais elle n'est pas seule avec moi et elle n'oserait pas. Ainsi, veuillez me dire comment et pourquoi il s'élève.

— Vous n'y songez pas, mademoiselle Caroline; cela vous fatiguera.

— C'est donc ennuyeux?

— Il y a des personnes que la science captive et d'autres...

— Et d'autres... Achevez, monsieur Charles, reprit-elle un peu piquée; et d'autres probablement qui, ne comprenant rien, ne peuvent trouver de charmes que dans les plaisirs qui étourdissent sans attacher. N'est-ce pas là votre pensée?

— Non, ce n'est pas là ma pensée; il y en a quelque chose, mais le motif est faux.

— Allons, mon cousin, je ne me fâche pas, et je vous pardonnerai tout-à-fait si vous voulez commencer; d'ailleurs, peut-être y prendrai-je goût. Je fais donc de nouveau ma question: Pourquoi s'élève-t-il?

— Vous le voulez?... je cède.

« Vous savez que les corps légers, plongés dans l'eau, montent d'eux-mêmes jusqu'à sa surface; également un ballon s'élève, parce que l'air qu'il contient est beaucoup plus léger que celui qui l'environne et que nous respirons.

— Cet air est sans doute le gaz dont parlait Adèle?

— Oui, mademoiselle; on le nomme gaz hydrogène; il est quinze fois plus léger que l'air atmosphérique.

— Et comment le fer le produit il?

— Le fer, enfermé dans ces tonneaux, est en lames minces, des sortes de copeaux; on nomme cela *tournure de fer*. On jette dessus de l'acide sulfurique mêlé d'eau; on ferme hermétiquement les tonneaux. L'eau, composée de gaz oxygène et de gaz hydrogène, se décompose, l'oxygène s'attache au fer, et l'hydrogène se dégage, et, passant par les tubes que vous voyez, arrive dans le ballon et le gonfle.

— La découverte des ballons est-elle ancienne?

— C'est en 1783 que le premier essai en fut fait par les frères Montgolfier, manufacturiers d'Annonay; mais alors les ballons, qu'on nommait des montgolfières, étaient beaucoup plus volumineux que ceux que l'on fait aujourd'hui, parce qu'ils étaient remplis d'air chaud, et la chaleur ne dilatant l'air que de deux tiers en sus, c'est-à-dire ne le rendant que de deux tiers plus léger que celui qui circule à la surface de la terre, il en fallait beaucoup plus pour donner la force ascensionnelle.

— Comment pouvait-on y introduire l'air chaud?

— En allumant un grand feu de paille sous le ballon, qui était ouvert à son extrémité inférieure, et en y attachant un réchaud; mais ce mode présentait de grands dangers: le feu prit quelquefois à l'aréostat pendant l'ascension, et c'est ainsi que Pilâtre Desrosiers, qui le premier avait osé, le 15 octobre 1783, monter avec le marquis d'Arlande dans une nacelle suspendue, périt le 15 juin 1785, ainsi que Romain, son

compagnon, dans une autre expérience, en traversant la Manche, de Boulogne en Angleterre.

— Et jamais depuis on n'a voyagé avec ces machines?

— Beaucoup l'ont essayé, aucun n'a réussi parfaitement, parce que, jusqu'à ce jour, on n'a pas trouvé le moyen de se diriger dans l'air.

— Et quel est celui qui a employé le gaz hydrogène au lieu du feu?

— C'est M. Charles, dont le nom était déjà célèbre par de nombreuses et utiles expériences de physique. La première épreuve de son procédé fut faite le 27 août 1783. »

Au moment où M. Rivoir prononçait le dernier mot, le ballon s'enleva.

« C'est singulier, dit alors Caroline, il me semble que je le vois avec plus d'intérêt.

— Il en est ainsi de tout ce qu'on connaît, mademoiselle, répondit Charles; l'instruction double nos plaisirs. »

Caroline ne répondit pas; reprenant le bras de son amie, elle chercha à s'éloigner un peu de ces messieurs dont, sans deviner pourquoi, le babil lui semblait moins agréable que de coutume. Elle s'informa avec intérêt de la manière dont Adèle distribuait son temps, et s'étonna de la douceur avec laquelle s'écoulait sa vie.

« Oui, lui disait-elle; mais si tu savais ce que c'est que le bal, le spectacle! si tu avais contracté l'habitude des distractions sans cesse renaissantes!... Si tu connaissais l'attrait puissant de la toilette et des éloges que nous recevons dans le monde, tu ne pourrais plus vivre de cette vie paisible et froide; il te faudrait alors... »

Charles, qui depuis un moment examinait Caroline avec attention et venait de saisir ses dernières paroles, se rapprocha promptement d'elle en disant :

« J'entends ce que vous dites, mon aimable cousine; mais quelle erreur est la vôtre! Vous êtes bien jeune, sans doute! eh bien! dites avec franchise si, les premières fois que ces éloges vous furent donnés, vous n'éprouvâtes pas plus de plaisir qu'aujourd'hui où vous les recevez comme un tribut; dites si, les premières fois où vous avez été au bal, où vous avez goûté toutes ces distractions que vous vantez avec tant d'enthousiasme, vous n'avez pas eu des jouissances bien plus vives que vous ne les ressentez maintenant que ces plaisirs vous sont habituels et viennent chaque jour sans être ni désirés ni attendus. Ah! Caroline! vous, si bonne, vous ne savez pas combien ce bruit et ce mouvement continuel usent et fatiguent un cœur sensible!... Et quand même ces plaisirs sembleraient toujours neufs, vient enfin le moment où les hommages vous abandonnent, où le monde ne vous agrée plus avec la même faveur! Malheur alors à la femme restée constamment étrangère à la vie intérieure! Seule avec ses regrets, ennemie de toutes celles qui lui succèdent dans la carrière, elle voit s'éteindre ses jours consumés par l'ennui!... Et je ne vous dis point encore tout ce qu'elle a perdu de bonheur; car cette femme a-t-elle été épouse?... a-t-elle pu être mère?... Toutes ses affections concentrées sur elle-même...

— Allons, mon cher philosophe, dit un des jeunes gens en l'interrompant, vos paroles sont très belles, elles peuvent même être fort sensées, mais permettez-moi de vous dire qu'arracher mademoiselle à la société, c'est priver un parterre de sa plus belle fleur.

— Que voulez-vous, s'écria étourdiment Eugène Darville, Charles parle en ami, en époux peut-être, et nous, en jeunes adorateurs. Il demande des vertus, et nous cherchons des charmes. »

Oh! que cette légèreté fut cruelle pour Caroline! Quelles tristes vérités elle lui révélait! La pauvre jeune fille jeta un douloureux regard sur celui qui venait de parler, elle pressa le bras de son amie, et lui dit en laissant échapper quelques larmes :

« O ma bonne Adèle! je n'oublierai jamais la soirée de Tivoli.

— Ne l'oublie pas, ma chère Caroline, reprit Adèle, mais qu'elle devienne pour toi un doux souvenir.

— Elle sera du moins une leçon !... Adèle, permets-moi de venir chaque jour près de toi, apprendre, en te voyant agir, à aimer et à pratiquer les vertus qui font la femme respectable. Sois mon modèle et mon maître, et que je ne mérite plus ces futiles louanges que j'ai tant recherchées et qui deviennent aujourd'hui si pénibles pour mon cœur.

— Ces louanges, Caroline, elles t'accompagneront toujours, parce que toujours tu seras aimable et bonne, lui dit Adèle en lui serrant les mains. Mais, je le crois comme ton cousin, dans d'autres occupations tu connaîtras un bonheur plus réel et plus durable. »

La pensée d'Adèle se réalisa. Chaque jour les deux jeunes filles se réunissaient; Caroline, douce et soumise, imitait son amie. Bientôt elle connut et aima les occupations du ménage, s'adonna avec plaisir aux ouvrages de son sexe, et s'étonna d'y trouver une intéressante distraction.

« O mon amie ! disait-elle souvent à Adèle, je n'aurais jamais cru qu'on pût éprouver ce que je ressens dans cette vie intérieure qu'on croit si monotone; je suis heureuse, je suis fière quand je vois dans la maison de ma mère tout arrangé par moi, quand j'ai présidé à l'accomplissement de ce qu'elle commande; et plus tard, si, cherchant à m'instruire, je feuillette l'histoire et que je voie passer devant moi tous les siècles, je m'unis par l'imagination aux peuples de ces temps, je partage leurs joies, je frémis de leurs revers, je m'apitoie sur leurs malheurs; je vis avec eux, enfin. Oui, je le sens, tout dans l'étude parle à l'esprit et le captive. Tu avais dit vrai, mon amie, la soirée de Tivoli sera pour moi un doux souvenir. »

Elle le fut en effet, et pour toute sa vie. Sans perdre aucun de ses charmes, Caroline acquit toutes les qualités, toutes les vertus qui attachent. M. Rivoir, heureux du changement qu'il voyait s'opérer dans la jeune fille, le suivait avec attention, avec intérêt, et deux années après, Caroline, vêtue de blanc et la tête ornée d'une couronne de fleurs d'oranger, répétait encore en plaçant sa main dans celle de Charles et fixant sur lui ses beaux yeux pleins d'une indéfinissable expression : « La soirée de Tivoli sera toujours pour moi le plus doux souvenir! »

Baronne Amélie DE NOREW.

OUVRAGES DE FEMMES.

COIFFURES-PUGET[1].

Je me fais pour mes étrennes une douce illusion, mesdemoiselles (c'est la meilleure partie des étrennes et de bien d'autres choses, en général); je me figure vous voir venir à moi comme à une bonne tante,

(1) Nous croyons devoir nommer ainsi des coiffures faciles faites au moyen de peignes divers, inventés par M. Puget, coiffeur, rue des Francs-Bourgeois, 25, au Marais.

pas trop riche, pas trop brillante, mais aimante, dévouée, et vous donnant avec force caresses un tout modeste cadeau.

D'ailleurs le cadeau de la tante n'est point enveloppé de papier de soie, point lié de petits rubans, point imprégné de l'inévitable patchouli (que Dieu et le bon goût confondent!) comme les gracieux présents de ce jour. Simple et nu, il passe tout bonnement des mains de la tante dans celles des nièces, et la curiosité ne vient pas, comme pour ceux-là, donner des distractions à la reconnaissance.

Or, agissant de même que la tante, avec bonhomie et simplicité, je vous offre, sans préambule, mon instruction sur les coiffures, en guise de petit cadeau.

Il n'en est guère d'entre vous, mes jeunes amies, qui, les cheveux tiraillés, la tête chargée, piquée, martyrisée de cent longues épingles noires, n'ait entendu citer ce sot adage, moins sot encore que la chose qu'il veut exprimer : « Il faut souffrir pour être belle! » Qu'est-il de plus extravagant? Souffrir pour atteindre la beauté, elle qui réside surtout dans la santé, l'aisance, l'harmonie! et l'on s'y résigne communément! On fait de sa chaussure une angoisse, de son corset une gêne intolérable, de sa coiffure un tourment, et l'on atteint le but opposé... tandis que pour la seule chose où il soit profondément vrai que la souffrance conduise à la beauté, pour la beauté morale, on ne peut se résoudre à souffrir... Mais pardon, mesdemoiselles, ce n'est pas moi qui parle, c'est la vérité. Je sais trop ce que veulent le premier de l'an, mon sujet, votre âge; brisons là... Voici des rubans, des fleurs, des gazes; livrons-nous aux douces leçons; le temps donnera plus tard les autres. Je ne serai pas son interprète aujourd'hui.

Je vais donc vous dire en style d'affiche ou de prospectus : *Plus de martyre!* dans les coiffures, plus de mystère aussi. Un simple cordon a remplacé le cortége des grandes épingles; un coiffeur cesse d'être une espèce de sorcier dont nous sommes forcées, par respect pour son occulte savoir, de subir tous les délais, toutes les prétentions, tous les caprices; que nous attendons, maudissons, adorons un jour de bal... Son despotisme est passé, car nous pouvons, à la rigueur, suppléer à son talent, s'il vient à manquer de parole, et nous n'en serons pas plus mal coiffées pour cela. Suivez-moi chez l'inventeur; nous y verrons des modèles de coiffures pleines de grâce, de variété.

« Mais où donc? au Marais, dans la rue des Francs-Bourgeois? Comment trouver là de jolies choses?

— Encore quelques pas, s'il vous plaît. Je vous prierais bien d'oublier le quartier, fort peu élégant, la rue, fort peu fashionable.

— Eh! voyez donc quelle invention gracieuse! Voilà vraiment deux cabinets de toilette entre lesquels s'ouvre la porte d'un magasin de coiffeur. Exactement pareils, ils ont le fond et l'une des parois latérales revêtus de glaces, devant lesquelles tourne lentement une figure de cire en pied, représentant une jeune femme qui semble regarder avec complaisance sa fraîche toilette de bal. Sur le devant et l'autre paroi, une glace transparente laisse voir aux passants groupés les petits flacons et les vases dorés, mobilier parfumé de ces niches coquettes. Mais ne remarquez-vous pas, mesdemoiselles, sur le lambris incliné de cette devanture de magasin en boudoir, une multitude de peignes contournés, bouclés, cerclés, hérissés?

— Certainement; ils sont fort laids; nous n'y pouvons rien comprendre, et nous préférons examiner tour à tour la charmante coiffure nattée de la figure blonde vêtue de bleu-ciel, les brillantes coques de cheveux noirs de la figure vêtue de rose. C'est si gracieux, ces torsades luisantes en anneaux enchaînés, ces nœuds de chevelure en touffe

surmontée de nattes ! Que les fleurs s'y harmonisent bien, que les blondes en tombent légères !... »

Et tout cela dans la rue des Francs-Bourgeois, sur ces petits peignes bizarres ; car ils forment la base de ces élégantes coiffures, car ils en sont tout le secret. Vous désirez le savoir, je désire vous l'apprendre : l'inattention n'est guère probable maintenant. M. Puget, l'inventeur, m'a initiée lui-même. Donc, point d'obstacles. Rentrons bien vite et commençons.

Jetez d'abord les yeux sur cette collection de coiffures si différentes (voir *fig.* 1, 2, 3, 4, 5 et 6), sur ce choix de peignes si étrangement variés (*fig.* 7, 8, 9, 10, 11 et 12) ; comprendre, se rappeler tout cela, semble, au premier coup d'œil, bien difficile ; mais pour les unes des principes communs, pour les autres une classification fort simple, débrouillent le chaos très vite et font disparaître tout embarras ; car la méthode est bonne sur la tête comme dans la tête, soit dit en passant.

Nous allons donc diviser en trois parties notre instruction : 1° principes généraux, 2° classification des peignes, 3° classification des coiffures, applications.

1° *Principes généraux.* M. Puget est un terrible novateur ; il ne prétend à rien moins qu'à faire une révolution... en coiffure. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir banni les épingles noires, il supprime le *casque*, il proscrit le crêpé, il maudit la pommade. Il n'est pour lui ni *ours*, ni *lion*, ni *chameau* qui tiennent et qui graissent ; il veut remplacer toutes ces panacées-là par un coup de main, par un coup de peigne. Quel coup de tête ! Enfin le monde, en toute chose, appartient aux audacieux.

Que le front soit garni de boucles, de nattes ou de bandeaux, quel que soit le genre de coiffure, il ne fixe jamais les cheveux par-derrière à l'aide du tors dans lequel on enfonce le peigne, ce que l'on désigne ordinairement par l'expression *faire le casque.* A son exemple, nous agirons plus simplement, plus facilement. Les cheveux, parfaitement peignés et lissés, seront liés en arrière par une ganse plate, noire, ou plutôt de couleur assortie à la chevelure. Cette ganse, après avoir été nouée, devra tomber auprès des cheveux en longs bouts, attendu qu'elle fait absolument les fonctions des épingles noires ; elle fixe les coques, retient les contours des nattes, arrête les torsades à l'extrémité des cheveux, favorise toutes les combinaisons que peuvent fournir les peignes ; c'est en quelque sorte une main flexible toujours prête à servir doucement.

A moins que la nature sèche et cassante de la chevelure exige impérieusement l'emploi d'un corps gras, notre maître coiffeur, comme d'ailleurs beaucoup de ses confrères, y substitue une décoction mucilagineuse, soit de graine de lin, soit des pepins cotonneux du coing ; l'on dit ces derniers préférables. Quoi qu'il en soit, on trempe dans l'un ou l'autre liquide une brosse à dents, et l'on s'en sert à frotter la tête après avoir lié les cheveux, qui deviennent alors fort brillants. Ces deux substances, très peu coûteuses, remplacent avantageusement la liqueur parfumée nommée *brillantine*, dont on fait usage dans le même but.

Ces coiffures économiques sont égalements expéditives ; les nattes s'y font presque toujours à trois. C'est bien simple, c'est presque commun ; mais le soin de donner invariablement un coup de peigne, chaque fois qu'en tressant une portion des cheveux se croise sous l'autre, prête à cette natte bien ordinaire un luisant, un fini qui la rendent très élégante. J'invite mes jeunes lectrices à vérifier le fait.

L'innovation, qui respecte les bandeaux, agit médiocrement sur les boucles ; mais là encore c'est une heureuse modification. Vous savez combien de fois les petits peignes de côté relèvent les cheveux en désagréable draperie, combien il est mal aisé de

leur faire présenter sans déviation la ligne gracieuse d'un bandeau arrêté vers les tempes et couronné d'une masse de boucles légères. Vous serez sans doute bien aises de vaincre la difficulté.

A cet effet, aussitôt que vous aurez ôté vos papillottes, vous prendrez une petite mèche des cheveux tombant du milieu du front, puis les cheveux naissant les plus voisins de l'oreille, et vous les natterez ensemble, en serrant bien, au-dessous de la chevelure destinée aux boucles; de cette manière vous tracerez nettement, solidement, le bandeau, qui alors ne pourra dévier, ni lorsque vous bouclerez, ni lorsque vous placerez les petits peignes.

M. Puget emploie fréquemment la *torsade simple* de cheveux, que nous connaissons toutes, c'est-à-dire que, après les avoir bien lissés, il les rassemble tous dans la main droite, et leur donne un tors en les tournant de droite à gauche. Cela fait bien sur le peigne ordinaire (*fig.* 8); mais ce qui fait encore mieux sur ce peigne et sur beaucoup d'autres, c'est la *torsade double*. On l'obtient en divisant la chevelure en deux parties égales, en les lissant bien, puis en les tournant alternativement l'une sur l'autre, de gauche à droite, jusqu'à la fin. On remarque cette disposition sur les trois anneaux progressifs de la *fig.* 3.

Assez rapproché de ces deux torsades, un tors de cheveux est fort employé par notre docteur-ès-coiffures. Les cheveux lisses et aplatis en forme de ruban sont tournés en spirale autour d'un bourrelet qui surmonte beaucoup de peignes. L'élégant chaînon de la *fig.* 4 indique mieux que nos paroles cet effet gracieux.

Quant aux coques de cheveux, elles se font à l'ordinaire, sauf deux exceptions, qui sont une véritable délivrance. On ne les crêpe pas en dessous, à moins que l'exiguïté de la chevelure ne l'exige absolument; on les fixe, comme je l'ai déjà dit, à la base avec la ganse, au lieu de les attacher avec des épingles transversalement.

Maintenant étudions et classons les peignes sur lesquels s'arrange tout cela.

2° *Classification des peignes.* Objet d'un brevet d'invention pris récemment par leur auteur, ces peignes sont généralement d'une forme particulière et d'un aspect disgracieux. Leurs dents courtes et peu nombreuses (sept à neuf), les étranges contours qui les distinguent, les pointes multipliées qui les hérissent, les bourrelets qui les chargent, ne feraient pas croire assurément qu'ils ont pour but de rendre les coiffures plus promptes, plus simples, plus légères, et d'en bannir toute douleur; c'est leur but toutefois, et, nous devons le dire, c'est un but atteint.

Leur matière est pour l'ordinaire le fer verni; alors la forme en est délicate et le prix peu élevé; mais lorsqu'ils sont en écaille, ils sont un peu plus lourds de forme, et surtout beaucoup plus coûteux. Quelques-uns d'eux sont faits en buffle; tous portent l'estampille de l'inventeur.

On peut les classer en genres et en espèces: 1° peignes à dos, *fig.* 7; 2° à cercle, *fig.* 8 *a*; 3° à branches, *fig.* 3; 4° à bourrelet, *fig.* 4 *c* et 9; 5° à rayons, *fig.* 5 *e*; 6° à turban, *fig.* 6 *d*. Division très naturelle et très commode, qui n'empêche pas toutefois les genres de se rapprocher, de s'unir, puisqu'il y a des peignes à la fois portant des rayons et des branches, *fig.* 15; un cercle et un dos, *fig.* 10; un rayon et un bourrelet, *fig.* 11; un contour pour turban et toute autre base de coiffure, *fig.* 6. Qu'importe, pourvu que la clarté demeure et qu'on sache bien à quoi s'en tenir?

Les bourrelets ou tampons sont préparés communément en légère étoffe de petit fil de fer; mais si l'on ne veut pas multiplier les peignes, il est bien facile d'ajouter cette disposition à ceux que l'on possède déjà. Par exemple, l'on fera avec du crin, revêtu d'un morceau d'étoffe de soie noire, un bourrelet en forme d'arc; on l'attachera après le peigne

fig. 5 *e*, et l'on aura le peigne dessiné *fig.* 11.

De même, en fixant ainsi solidement des bourrelets après des peignes ordinaires, on obtiendra l'anneau double, *fig.* 4 *c*, et le double arc dessiné *fig.* 12.

Les coiffures sont naturellement assorties aux peignes. Ainsi, les peignes à dos soutiennent les nattes; à cercle, ils reçoivent des nattes et des torsades; à bourrelet, ils sont entourés d'une spirale en cheveux; à rayons, ils sont la base des coques. Mais ce principe admet de nombreuses exceptions fort utiles, car elles prouvent qu'il n'est point du tout nécessaire d'avoir un peigne pour chaque coiffure. Les exemples ne manquent pas; nous en donnerons beaucoup quand nous parlerons de la manière d'employer les peignes.

Autre ressource de coiffure qui convient peu à vous, mesdemoiselles, dont la chevelure est si jeune, si abondante; mais enfin une convalescence peut vous réduire momentanément à l'emprunt, et dans ce cas vous seriez fort aises de trouver chez M. Puget, ou ses correspondants de province, des peignes tout garnis de cheveux de toute couleur. La coiffure est toute prête, elle est pour ainsi dire achevée; il suffit de l'assortir et de l'appliquer sur la tête.

Au reste, ce genre de coiffure est très favorable à l'addition des faux cheveux. Il est si facile de les attacher par un cordon après la chevelure liée, et de les mélanger avec elle!

3° *Classification des coiffures; — applications.* Cette division n'est et ne peut être que le complément de la précédente; elle est pratique surtout, et pour la rendre telle, nous allons, après avoir indiqué le caractère des coiffures, enseigné l'art de les multiplier sur chaque peigne, dire à nos lectrices: « Agissez; faites, faites de telle sorte, et ne doutez pas du succès. »

Les coiffures usuelles, sans ornements, s'exécutent sur les peignes *fig.* 1 *f*, et *fig.* 2 *g*, car elles sont fort simples lorsqu'on se borne à entourer les deux cercles de l'un, les boucles de l'autre, avec des nattes comme nous allons bientôt l'expliquer. Lorsque, n'ayant qu'un cercle isolé, le peigne *fig.* 1 *f* devient celui de la *fig.* 13, il est moins simple dans l'application, parce qu'à raison de la nudité de la coiffure on y ajoute à l'ordinaire un nœud de velours ou de ruban; mais d'ailleurs ces trois genres sont très convenables pour coiffures habituelles et lorsqu'on quitte son chapeau dans une soirée sans apprêts. Les autres coiffures, présentant des anneaux, des coques, s'harmonisent bien avec les fleurs, les bijoux, les plumes, les dentelles, toutes choses qui, sauf les premières, ne conviennent nullement à votre titre gracieux et modeste de demoiselle. Nous croyons toutefois devoir les dessiner ici, car notre instruction doit être complète; vous pouvez remplacer ces fastueuses parures par les fleurs, votre douce et fraîche attribution; et puis, d'ailleurs, ne pouvez-vous pas essayer sur le front d'une amie nouvellement dame, le talent que je voudrais vous donner?

Ne laissons pas encore les peignes *fig.* 1 et 2, *f*, *g*; malgré leur peu de ressource apparente, ils vont me servir à démontrer comment un seul support peut fournir plusieurs coiffures. D'abord, ils peuvent se mettre tour à tour droits ou renversés, ce qui fait pour chacun deux coiffures différentes, également jolies. Ensuite le premier, qui ordinairement se garnit de nattes, peut servir à imiter la *fig.* 1, avec ou sans chignon; et, sur le peigne bouclé *g*, *fig.* 2, on met des coques au lieu de nattes, avec ou sans une petite couronne nattée au milieu.

Les peignes à rayons, *fig.* 5 *e*, et *fig.* 15, sont principalement destinés à superposer des coques; mais, dans ce système comme dans toute autre méthode, on fait beaucoup de coques sans leur secours. Et sans que nous ayons besoin de chercher ailleurs, la *fig.* 6, dont le peigne à support de turban, *d*,

n'a rien au-dessus des dents, n'en offre pas moins deux coques formant le nœud.

Je pense devoir m'en tenir à ces indications suffisantes pour mettre sur la voie des diverses modifications que l'on peut trouver dans la coiffure affectée à un seul peigne. L'inventeur prétend qu'elles peuvent aller jusqu'à vingt; et vraiment, en songeant à la flexibilité de ces peignes métalliques, qui se courbent en arrière, en avant, selon l'exigence particulière de la coiffure; en rappelant toutes les combinaisons naissant d'elles-mêmes à mesure que l'on s'occupe de cet agréable travail, je comprends très bien la possibilité de cette assertion, qui m'avait d'abord semblée fort exagérée.

Maintenant que nous connaissons parfaitement la méthode, nous allons l'exercer sans gêne et sans hésitation, tant les opérations y sont bien calculées, tant les mesures y sont bien prises; nous n'aurons qu'à les suivre ponctuellement, avec une attention intelligente, de laquelle, sans amour-propre, nous ne manquons pas. Si pendant quelques jours les nattes n'ont point assez de souplesse et d'éclat, si les coques ne sont pas unies, si les torsades sont trop serrées ou trop lâches, si, en un mot, un peu d'embarras se trahit dans notre manière d'agir, ne nous en inquiétons pas; la main de l'habitude est douce, elle est sûre; attendons-la; cette main qui lisse toutes choses aura bientôt lissé nos cheveux.

Coiffure, fig. 1 *f.* Peignez, lissez la chevelure, liez-la un peu bas derrière la tête avec un cordon de longueur assorti à la coiffure que vous voulez faire. Employez-vous une natte? qu'il soit de moyenne longueur. Voulez-vous un chignon, des coques? il doit être beaucoup plus long.

Enfoncez le peigne au-dessus de la ligature, et de telle sorte que le bout des dents ne touche pas tout-à-fait la tête et relève légèrement. Faute de cette précaution bien simple, ces dents métalliques gênent et pourraient blesser. D'ailleurs, avant de le placer, examinez bien quelle position vous voulez donner au peigne, car la position seule suffit parfois pour transformer toute la coiffure. Dans la chose qui nous occupe, voyez si vous voulez mettre le plus petit cercle en arrière ou en avant. Tout cela est relatif, au reste, à l'abondance, à la longueur de la chevelure.

La natte faite et lissée, vous la prenez de la main droite, et la placez sur les petites pointes du plus grand cercle, en revenant par-devant rejoindre le cercle plus petit et mis en avant. Placez sans hésitation d'une main ferme, car le moindre tâtonnement peut accrocher à faux les cheveux aux pointes et les hérisser odieusement. Pour terminer, vous prenez un bout de la ganse, vous le roulez à l'extrémité de la natte; puis, l'attachant à l'autre bout, vous enfoncez à la fois sous la natte la ganse roulée, son nœud, ses deux bouts, de façon que rien ne paraisse.

Pour faire la coiffure dessinée dans la *fig.* 1, vous agissez un peu différemment. Les cheveux liés, le peigne enfoncé et présentant le petit cercle en arrière, vous les prenez en leur donnant un tors de gauche à droite; vous les passez délicatement en dessous du grand cercle et les ramenez sur le côté; là, vous les roulez en torsade et les arrêtez par-derrière avec les bouts de la ganse. Ensuite vous les nattez ou les tordez, pour entourer le grand cercle au-dessus de la grande coque de cheveux que vous avez faite. Cela produit une jolie coiffure. Si vous voulez y ajouter un chignon comme le montre la figure, rien de si aisé. Avant de commencer votre grande coque, vous repliez les cheveux sur le cou et les arrêtez après la ligature, à l'aide de la ganse placée transversalement. Tous les chignons se font ainsi.

Coiffure, fig. 2. Les détails donnés précédemment nous dispensent d'expliquer en détail ce joli genre. Nous dirons seulement que des blondes nous semblent mal choisies pour l'accompagner: les nattes tombent

trop ; une branche de fleurs placée transversalement jusqu'au front, un bijou en forme de poignard enfoncé par-derrière, sont de bien meilleur goût.

Coiffure, *fig*. 3. Cordonnez, lissez, tordez, ou nattez les cheveux ; passez-les sur la première branche *i*, du peigne *b*, en revenant toujours du côté antérieur de la tête ; fixez les cheveux à la base de cette branche en les embrassant avec la ganse, afin de rendre la coiffure légère et solide à la fois. Agissez de même sur la branche *l*, puis sur la branche *m*. Arrêtez ensuite avec la ganse, comme je l'ai dit plus haut. Placez sous les anneaux de cheveux des plumes ou une demi-guirlande. Le peigne, *fig*. 14, donne une coiffure semblable à celle-là, et qui en diffère à peine pour l'exécution.

Coiffure, *fig*. 4. On peut garnir les bourrelets de torsades ou de nattes, mais il vaut mieux les entourer des cheveux, en spirale douce et brillante. La chose est facile quand les bourrelets sont en arc ouvert (*fig*. 12); elle l'est bien moins quand ils sont arrondis ; il faut alors passer, repasser les cheveux avec bien de la précaution ; lorsqu'ils sont trop épais, on les divise. Sauf les bijoux, les ornements de toute espèce vont très bien avec ces anneaux.

Coiffure, *fig*. 5. Quand ce peigne est resserré comme le montre la *fig*. 11, il sert seulement à faire un chignon; développé en *e*, il reçoit des coques. Dans les deux cas on passe doucement les cheveux au-dessus des rayons, on les replie, et l'on donne un tors à la naissance des dents du peigne. Ce tors est embrassé ensuite par la ganse bien nouée; puis l'on recommence de même une ou plusieurs coques, s'il y a lieu.

Coiffure, *fig*. 6. Après avoir lié la chevelure, vous la soulevez, et vous placez autour de la tête le cercle qui doit largement l'entourer en se relevant. Vous relevez ensuite la partie *n n* au-dessus des cheveux liés, et vous l'employez à soutenir les coques en forme de nœud que représente la figure. Vous prenez ensuite du crêpe lisse, et vous le chiffonnez selon votre goût, la mode, l'air du visage. C'est difficile, je le sais; mais je sais aussi que l'on réussit presque toujours quand on se dit : « C'est difficile ! » car c'est un appel à l'attention, et l'attention est le regard de l'intelligence.

Je pourrais vous parler encore de plusieurs autres peignes, car il y en a d'autres où les dents se trouvent au milieu d'un grand cercle; d'autres qui, au-dessus des dents, présentent une petite sellette propre à recevoir des nattes et des nœuds; d'autres... Mais à quoi bon? Vous connaissez les principes, et, quelques supports que l'on vous montre, vous ferez d'heureuses applications[1].

Et maintenant, mesdemoiselles, adieu, adieu jusqu'au carnaval qui s'approche. Lorsqu'en suivant mes conseils vous ferez votre coiffure bien lestement, que vous la porterez de même et la déferez sans effort, songez à moi, à moi, votre amie, qui voudrais, dans tous les sens, éloigner les ennuis de vos jeunes têtes, et qui s'occupe de l'accessoire en formant des vœux pour le principal.

Élisabeth CELNART.

(1) On trouve chez M. Puget de petits peignes fort légers, portant un tire-bouchon en fine cannetille noire. Ils ont pour objet de maintenir la frisure. La *fig*. 16 dessine cette gentille misère, qui a bien son utilité.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JANVIER.

An de Rome, 754. Commencement de l'ère vulgaire.

Bien que toutes les nations chrétiennes placent la naissance de Jésus-Christ à l'an 753 de Rome, les plus habiles chronologistes s'accordent à penser, avec les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, qu'il y a erreur dans cette manière de compter, et que le Sauveur est né cinq ans plus tôt que ne l'indique le calcul généralement adopté. Ils se fondent sur ces deux faits incontestables : Que Jésus-Christ est né sous Hérode, et qu'Hérode est mort vers la Pâque de la 42e année Julienne[1], c'est-à-dire de l'an 749 de Rome.

L'usage de compter les années par celles de Jésus-Christ n'a été introduit en Italie qu'au VIe siècle, par le moine Denis, que sa petite taille avait fait surnommer *le petit*. Ce religieux, qui devint abbé, et auquel ses ouvrages sur la théologie et la discipline ecclésiastique acquirent une fort belle réputation, mourut en 540, sous le règne de Justinien. Cette manière de compter les années ne fut adoptée en France qu'au VIIe siècle, et ne s'y établit même généralement que vers le VIIIe, sous Pepin et Charlemagne. Trois conciles, celui de Germanie en 742, celui de Liptines en 743, et celui de Soissons en 744, sont datés de l'Incarnation de Jésus-Christ, et depuis cette époque tous les historiens français, sans s'accorder parfaitement sur le commencement de l'année, datent les faits qu'ils rapportent des années de Jésus-Christ. — Nous ne ferons que citer en passant la malheureuse tentative faite à la fin du siècle dernier pour changer l'ère chrétienne en ère républicaine, dont la durée ne fut que de treize ans.

(1) L'ère Julienne date de la réforme du calendrier par Jules-César.

1er *janvier* 1677. Première représentation de *Phèdre*, tragédie de Racine.

Nous vous parlions il y a quelques mois, mesdemoiselles, de la comédie des *Fâcheux*, de Molière[1] ; la tragédie de *Phèdre*, de Racine, rappelle encore de plus intéressants souvenirs ; elle fut le signal de la retraite de Racine et de son entier divorce avec les sujets profanes. Trois ans s'étaient écoulés depuis la première représentation d'*Iphigénie;* douze ans se passèrent sans qu'il osât reprendre la plume ; quand il céda aux instances de madame de Maintenon, *Esther* dut le consoler des chagrins dont *Phèdre* avait été pour lui la cause et l'origine.

L'apparition sur la scène française de ce dernier chef-d'œuvre, dont le principal rôle est, sans contredit, le plus beau qui ait jamais été joué dans aucune langue, fait encore époque sous un autre rapport malheureusement inséparable de l'art dramatique ; il n'est pas sans intérêt de voir quel progrès avait déjà fait la cabale. Elle n'avait pas encore, il est vrai, les troupes réglées que nous l'avons vu organiser de nos jours, mais ses champions, pour être volontaires, n'étaient que plus redoutables ; elle disposait de moyens d'un ordre plus élevé, et sa tactique était plus savante ; les premiers personnages de la cour la dirigeaient et y attachaient autant d'importance qu'à de graves questions politiques. On n'oubliera jamais, assurément, que le duc de Nevers, la duchesse de Bouillon et leurs partisans, madame Deshoulières, et quelques autres personnes,

(1) Tome VII, page 252.

conspirèrent pour élever Pradon au-dessus de Racine, et que l'auteur de *Régulus* fut assez hardi pour accepter une lutte dans laquelle l'auteur du *Cid* et des *Horaces* avait lui-même succombé.

La *Phèdre* de Racine et celle de Pradon furent représentées à deux jours de distance, la première sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, la seconde sur celui de la rue Guénégaud. Or, voulez-vous savoir à quelle ruse eurent recours les protecteurs que le talent de leur protégé ne rassurait pas assez? — Pendant deux jours ils louèrent toutes les premières loges des deux théâtres; puis, le soir venu, ils remplirent de leurs amis celles de la rue Guénégaud, et laissèrent vides celles de l'hôtel de Bourgogne. Comment dès lors Pradon n'aurait-il pas joui d'un triomphe complet? Il est vrai que l'enthousiasme de ses admirateurs, formulé plus tard en *mémoire* à payer, ne coûta pas moins de 28,000 fr., valeur actuelle, et que la reprise de *Phèdre*, qui eut lieu l'année suivante, vengea complétement la gloire et l'amour-propre de Racine; mais sa sensibilité était excessive, on le sait, et l'injustice du public l'exila du théâtre.

Si chaque théâtre, si chaque auteur consentait à nous faire connaître ce que lui ont coûté, de nos jours, les succès souvent les plus incontestés, que de révélations piquantes nous aurions à vous faire! Mais ignorez, ignorez longtemps, mesdemoiselles, toutes ces petitesses auxquelles on a réduit l'art parmi nous; toutes ces intrigues sont trop avilissantes pour que vous n'ayez pas à regretter d'en entendre même parler.

1er *janvier*. Promenade des boudins.

Un singulier usage existait jadis à Kœnigsberg, en Prusse. Le jour de l'an, les bouchers, après avoir offert un énorme boudin aux boulangers, le promenaient avec pompe dans toute la ville. Voici quelques-unes des dimensions de ce boudin phénoménal; en 1558 il avait cent quatre-vingt-dix-huit aunes de longueur; quarante-huit personnes le portaient; en 1583 il était long de cinq cent quatre-vingt-seize, et porté par quatre-vingt-onze personnes; le plus beau d'entre les bouchers marchait en tête du cortége comme un tambour-major à la tête d'un régiment, le cou entouré de plusieurs cercles de boudin, dont le surplus posait sur les épaules de ses confrères, marchant trois par trois. En 1601, après dix-huit ans pendant lesquels on avait laissé tomber cet usage en désuétude, on le remit en vigueur, et le boudin n'eut pas moins de mille cinq aunes de long; cent trois porteurs pliaient sous leur fardeau. On le porta au palais; le cortége, précédé des tambours et des fifres, fut reçu par le prince et lui en offrit cent trente aunes. — Cette bizarre coutume n'existe plus depuis longtemps.

Mme de Frémont.

REVUE.

Ce ne sont plus des objets spécialement propres à être donnés et reçus en étrennes qui vont nous occuper aujourd'hui, mesdemoiselles, car ce jour de l'an si longtemps désiré sera déjà loin de nous quand vous recevrez ce premier numéro d'une nouvelle année de votre journal. C'est d'abord d'un ouvrage fort utile que nous avons le projet de vous entretenir.

Trouver sans aucune étude préalable, sans aucune difficulté, la famille, la synonymie et tous les usages d'une plante quand on ne connaît que l'un de ses noms botaniques ou vulgaires, et même celui d'une de

ses parties ou de l'un de ses produits, tel est le problème que M. le docteur Duchesne a fort heureusement résolu dans son *Répertoire des plantes utiles;* par un travail des plus ingénieux, il a su réunir dans un seul volume, et sous la forme la plus facile pour les recherches, tous les renseignements utiles qu'on ne trouverait qu'avec une grande perte de temps dans les nombreux traités de botanique. Ainsi son ouvrage renferme :

La synonymie et les noms vulgaires français de toutes les plantes utiles ;

Leur usage : en médecine humaine et en médecine vétérinaire, comme médicaments; en économie domestique, comme aliments ; en agriculture, comme nourriture des chevaux, des bestiaux, des volailles, des oiseaux de volière, des vers à soie, des abeilles, etc.; dans les arts ou dans l'industrie, à cause de leurs propriétés applicables à la peinture. à la teinture, à la sculpture, à la parfumerie, au tannage, à l'ébénisterie, aux constructions civiles et navales, etc.;

Leur rôle dans les pratiques religieuses des différents peuples ;

Celles sur lesquelles se trouvent certains produits animaux, comme les noix de Galles, la cochenille, etc.;

Les différents emplois auxquels on peut utiliser la même fleur, le même fruit, la même racine ou le même bois, et surtout les curieuses applications de certaines parties des plantes que nous négligeons parce nous ignorons la manière d'en profiter.

A cette nomenclature déjà si étendue, l'auteur a ajouté toutes les plantes vénéneuses qu'il est si important de distinguer à cause de leurs effets énergiques, pour ne point changer un médicament actif et salutaire en un poison mortel. L'article sur les champignons est traité de façon à éclairer pleinement sur la manière de reconnaître ceux qui peuvent servir d'aliment comme ceux qui peuvent être employés dans les arts.

L'ouvrage est précédé d'un *Traité sur les herborisations et les herbiers*, spécialement destiné et à peu près indispensable aux personnes qui s'occupent de botanique.

Pour donner une idée plus exacte encore et plus juste de la manière large et complète dont cet ouvrage a été composé, nous devons ajouter que ce *Répertoire*, qui a, dit-on, coûté à son auteur dix années d'études, comprend près de 6,000 plantes, et que la *table alphabétique* qui le termine contient plus de *trente mille* mots. Cette table, qui a exigé un très grand soin, est faite avec tant de précision que l'on y trouve tous les synonymes des plantes, la traduction française, les noms vulgaires et commerciaux des fleurs, des feuilles, des fruits, des racines, des écorces, des bois, des gommes, des résines, etc., et enfin tous les renseignements qui, d'une manière directe ou indirecte, peuvent conduire à la découverte de la plante dont on cherche la propriété. Avons-nous donc tort de vous signaler ce *Répertoire* comme un des ouvrages les plus dignes de vous être recommandés, et cette année surtout, qu'à nos leçons d'histoire naturelle vont succéder des leçons de botanique?

Il en est un autre, ouvrage historique et sérieux par conséquent, dont nous voulons aussi vous dire quelques mots : le *Sérapéon*, œuvre d'un jeune homme ; vous le devineriez sans doute, car l'inexpérience de l'écrivain se révèle souvent dans le cours de cet épisode de l'histoire de la religion chrétienne ; on voit que l'habitude manque encore à l'auteur, que ses forces ne répondent pas toujours à ses intentions. Cependant, le tableau qu'il nous offre est vaste, rempli d'animation, de vie, et souvent très brillamment coloré. Nous avons été frappé surtout de quelques passages que nous aimons à signaler ; ainsi la sédition d'Alexandrie, l'étonnement de la fille de Symmaque, encore païenne, quand elle se trouve au milieu des malades de cette ville ; l'entrevue dans laquelle, désabusée enfin, elle annonce

à son père sa résolution de se faire chrétienne; le massacre de Thessalonique, la procession et le sacrifice de Sérapis, nous ont rappelé plus d'une fois les meilleures pages de nos meilleurs auteurs. La lutte du christianisme naissant et du paganisme expirant, sous le règne du grand Théodose, a trouvé dans M. Brasseur de Bourbourg un historien dont chaque jour développera l'incontestable talent, et que nous suivrons avec intérêt dans ses efforts pour conquérir le rang distingué qui nous semble lui être assuré parmi les écrivains dignes de toutes nos sympathies.

Voyons maintenant, par une assez brusque transition, ou plutôt sans transition, ces figures fort bien dessinées et non moins bien gravées, ces culs-de-lampe, ces vignettes élégantes qui ornent les quatre brochures déposées sur notre bureau au milieu des livres dont nous avons à vous entretenir! Ne trouvez-vous pas là quelque trait de ressemblance avec les *Français*, dont nous nous sommes occupé il y a un mois! Effectivement, ces ouvrages sont frères, et voici leur filiation. — La librairie anglaise eut la première la pensée de publier des charges parfois comiques, mais souvent aussi par trop grotesques, sur les mœurs et les caractères des Anglais ; cette idée donna naissance à la publication dont le titre est, en français : *les Anglais peints par eux-mêmes* ; s'emparant de cette idée, mais la modifiant au point d'en faire un projet tout-à-fait nouveau, sinon pour la forme, du moins pour le fond, M. Curmer fit paraître *les Français peints par eux-mêmes*, et le plus grand succès accueillit sa publication et l'encourage chaque jour. Or, ces livraisons qui viennent de frapper nos regards sont les quatre premières des *Belges peints par eux-mêmes.* Hâtons-nous de dire qu'ici l'idée de M. Curmer n'a subi aucune modification ; c'est son plan tout entier qui a été adopté, mais qui, du reste, est fort bien exécuté. Texte, dessins, gravures, impression, papier, tout y est digne d'éloges. Les quatre livraisons parues contiennent *le Baes*[1], type tout flamand ; *la Fille de boutique*; *le Représentant*, qui correspond à notre député, et *le Marguillier.* Nous vous tiendrons au courant de ces publications, *les Français* et *les Belges* , qui ont, vous le voyez, plus d'un rapport entre elles. Les *Belges,* d'ailleurs, sujets autrefois de l'empire français, parlant la même langue que nous, ayant à peu près les mêmes usages, ne sont-ils pas la suite et comme le complément de la collection des études de mœurs contemporaines intitulées *les Français ?*

Un charmant volume de poésie, *Penserosa,* vient de paraître ; il est dû à une de nos spirituelles collaboratrices, dont vous connaissez toutes et la prose élégante et les vers harmonieux, à madame Louise Colet. Nous venons de le recevoir; à peine avons-nous pu le parcourir, et cependant nous y avons remarqué de bien belles pages, les accents les plus mâles à côté des accents les plus touchants. Oh! nous espérons bien que le poëte ne nous a pas dit son dernier mot, et que nous ne devons pas prendre à la lettre cette menace qui termine son livre :

Non, plus de vers, jamais! Ce monde où tout s'altère,
Ma Muse, a fait pâlir ton front pudique et saint;
Ton aile s'est brisée en touchant à la terre ;
Comme un oiseau blessé cache-toi dans mon sein.

Non, plus de vers, jamais! car les vers sont des larmes
Qui brûlent, en tombant, le cœur qui les forma,
Et les indifférents ne trouvent pas de charmes
A savoir de ce cœur qu'il souffrit, qu'il aima.

Vous qui venez sourire et pleurer dans mon livre,
Illusions d'un jour, beaux rêves que j'aimais,
A ce monde étranger en tremblant je vous livre,
Et je vous dis adieu! Non, plus de vers, jamais!

Nous avons cédé au plaisir de citer cette pièce, mais pour dire à l'auteur, avec vous, sans doute, mesdemoiselles: « Des vers, et de beaux vers, toujours! »

La saison des concerts a été ouverte cette année de fort bonne heure et d'une manière

(1) On appelle *Baes*, en Flandre et en Belgique, celui qui tient un estaminet.

très brillante. Déjà nous avons eu ceux de *la France Musicale*, du *Ménestrel*, et de M. Hector Berlioz; le plaisir que nous ont fait éprouver ces solennités musicales est tel que nous ne pouvons résister au désir de nous en occuper encore en vous en disant quelques mots. Celles d'entre vous qui ont pu y assister nous sauront gré peut-être de leur rappeler ces délicieux moments; les autres, de leur en donner une idée.

Par une heureuse innovation, les journaux spécialement consacrés à l'art musical offrent chaque année à leurs abonnés de Paris, et aux personnes auxquelles leurs abonnés de la province transmettent leurs billets, un ou plusieurs concerts dans lesquels on est assuré d'entendre quelques-uns des talents les plus distingués de nos premières scènes lyriques. *La France Musicale* a inauguré ce que nous appellerons la saison des concerts par un des plus beaux que nous ayons entendu. Devant l'élite de la société parisienne, l'élite des artistes de la capitale a admirablement exécuté les plus délicieux morceaux. Nommer, pour la partie instrumentale MM. Ch. Dancla, G. Hainl, Henri Herz, et pour la partie vocale madame Dorus-Gras, MM. Masset, Géraldi et Duprez, c'est dire que les instruments ont mérité autant de bravos que les voix. Le sentiment fort distingué avec lequel M. Masset a chanté deux romances de sa composition, l'admirable méthode et les ressources infinies que M. Géraldi a déployées dans une touchante mélodie de Schubert, la facilité avec laquelle, dans un grand air italien qu'accompagnait l'auteur, madame Dorus-Gras s'est jouée, suivant son habitude, des difficultés les plus ardues, les sons délicieux et d'une ravissante pureté du violon de M. Ch. Dancla, le doigté brillant de M. Litoff de Villalobos, jeune virtuose appelé, ce nous semble, à d'éclatants succès, la *Romanesca* arrangée et exécutée par M. Henri Herz, ont tour à tour obtenu les applaudissements d'une salle entière de *dilettanti* ; mais l'ovation, le véritable triomphe a été pour Duprez, qui, dans l'air de la *Dame Blanche*: *Ah! quel plaisir d'être soldat!* s'est montré tout à la fois chanteur, musicien et comédien parfait.

C'était là un précédent qui pouvait donner au *Ménestrel* quelques craintes pour son concert; si son directeur en a conçu, l'événement les a fort heureusement dissipées. L'ouverture de *Guillaume Tell*, brillamment exécutée à huit mains sur deux magnifiques pianos, deux jolies romances très bien chantées par M. Roger, un air de bravoure par madame Widemann, un air italien et des romances par mademoiselle d'Hennin, puis des variations sur des motifs de *l'Ambassadrice* par M. Henri Herz, un air varié pour le violon par M. Ch. Dancla, ont précédé un duo du *Châlet*, fort bien dit par MM. Roger et Inchindi, et un grand air de *Piquillo* admirablement chanté par M. Ponchard. Avant les chansonnettes qui ont terminé chacune des parties de cette belle matinée, M. Achard a ému la salle entière par la manière touchante dont il a fait valoir et les simples paroles et la jolie musique d'une romance intitulée: *le Rêve de Marie*, de Marie, pauvre fille bien innocente, bien candide, qui veut venir à Paris et que sa mère cherche à retenir auprès d'elle parce qu'à Paris, lui dit-elle, *on oublie sa mère et Dieu*. — Nous vous recommandons, mesdemoiselles, cette charmante composition, qui nous a paru facile à exécuter, qui ne demande même que fort peu de voix, et qui a le mérite, malheureusement trop rare, de vous convenir, paroles et musique.

Entre ces deux concerts nous avons assisté à la symphonie de *Roméo et Juliette*, musique de M. Hector Berlioz, paroles de M. Emile Deschamps. Que pourrions-nous vous dire, mesdemoiselles, qui vous fît comprendre tout ce qu'il y a par moments de sublime et de grandiose dans cette musique, qui par malheur redescend bientôt à des idées dont le contraste choque et surprend?

M. Berlioz est, on ne peut en disconveni, un des compositeurs les plus distingués de notre époque ; force, vigueur, harmonie, mélodie, orchestration savante, il réunit les plus heureuses qualités, et cependant ses ouvrages, admirables dans quelques-unes de leurs parties, n'ont le privilége ni de la séduction ni de la popularité. Ne serait-ce pas qu'entré dans une fausse route il persiste à la suivre et à vouloir faire exprimer à la musique, sans le secours des paroles, des situations que les paroles seules peuvent expliquer ? Dans *Roméo et Juliette*, immense composition dont cent chanteurs et cent instrumentistes ont été les interprètes, nous avons retrouvé les mêmes qualités et les mêmes défauts remarqués déjà par nous dans les précédents ouvrages de l'auteur, défauts moins saillants peut-être, il est vrai, et qualités plus distinguées et plus dignes d'éloges. Quelle belle place serait destinée à l'auteur de *Roméo* si, consentant enfin à rentrer dans le sentier battu, il n'appliquait plus à des œuvres exceptionnelles l'organisation puissante dont il est doué ! Réunies en un faisceau, les beautés éparses dans *Roméo et Juliette*, par exemple, dans la symphonie *fantastique* et dans *Harold*, ne constitueraient-elles pas un des chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'art musical ?

Puisque la musique occupe aujourd'hui une grande partie de notre *Revue*, permettez-nous de vous signaler les délicieuses mélodies que vient de publier pour le piano, sous le titre de *Chants du Crépuscule*, l'élégant auteur d'une des dernières romances de votre journal, M. Barrault de Saint André. — Serez-vous du même avis que nous? Parmi ces mélodies, remarquables par le charme de leur motif varié, la *Promenade dans la campagne* et la *Prière des vivants et des morts*, nous ont surtout frappé. Que ces *Chants du Crépuscule* doivent être ravissants à entendre, quand le jour baisse et quand la nuit n'est point encore close ! Le piano parle seul alors sous vos doigts agiles, et vous laisse une impression qui ne s'efface que longtemps après. Combien de compositeurs déjà célèbres, seraient heureux et fiers d'avoir produit cette œuvre que nous devons aux loisirs d'un simple et modeste amateur!

Nous comptions terminer cette *Revue* par quelques mots sur un portrait fort ressemblant de M. l'archevêque de Paris, peint par mademoiselle Pauline Perdreau, et lithographié par M. Llanta ; nous avions le projet de vous dire avec quel bonheur l'artiste a reproduit les traits du prélat sur la noble figure duquel règnent le calme et la résignation ; et voilà qu'après vous avoir parlé de chants joyeux et de douces réunions, nous sommes préoccupé de craintes qui vous affecteront toutes, nous ne saurions en douter. Il en est toujours ainsi, dans le monde moral et dans le monde physique ; la peine succède à la joie, le malheur au bonheur, les lugubres vêtements de deuil aux brillants habits de fête. Ce n'est point d'une famille seule, menacée de perdre un de ses membres, que nous voulons vous dire les cruelles appréhensions ; c'est de l'Eglise de Paris tout entière, à la veille peut-être de voir son premier pasteur enlevé à son affection que nous voudrions vous parler. Si l'espace nous le permettait, nous vous dirions tout ce qu'a eu de touchant l'administration des derniers sacrements reçus avec une ardente piété par l'auguste malade ; vous vous représenteriez, dans le modeste asile ouvert au prélat depuis bientôt dix ans, les membres vénérables du chapitre de la métropole environnant le lit de leur archevêque, et lui apportant, avec les derniers secours destinés par l'Église à ses enfants, un dernier témoignage d'affectueux respect. Qu'il nous soit du moins permis de citer les paroles que le pieux pontife a adressées aux assistants après cette sainte cérémonie ; elles ont, ce nous semble, un caractère de foi et de piété qui peint l'homme tout entier :

« L'obéissance et la soumission à la vo-

lonté de Dieu, qui m'est manifestée par l'organe des médecins, a dit le prélat, me ferment la bouche en ce moment; mais moins je puis prononcer de paroles, plus mon cœur se dilate. Je voudrais que vous pussiez y lire tous les sentiments de reconnaissance, de vénération, d'amitié sincère dont j'ai toujours fait profession pour mon chapitre, et que je lui renouvelle en ce moment. Je remercie MM. les grands-vicaires des secours spirituels qu'ils m'ont procurés en ordonnant des prières pour la conservation de mes jours; je les remercie surtout du service qu'ils me rendent aujourd'hui. J'espère qu'appuyé sur les mérites infinis de J.-C., et sous la conduite de *l'étoile de la mer*, j'arriverai au port; si j'ai ce bonheur, je prierai Dieu de me laisser sur le rivage de l'éternité pour vous y recevoir, messieurs, et pour vous donner, à votre arrivée, le baiser fraternel. »

TOILETTE.

Aujourd'hui vous voici, mesdemoiselles, encore entourées de présents et de souvenirs. Déjà vous avez reçu les cadeaux maternels, les surprises de vos sœurs et les échanges d'amitié. C'est au milieu de tous les présents de famille que nous venons vous trouver; nous allons causer de l'emploi de toutes les parures que vous avez pu recevoir.

Premièrement, voyez comme notre figurine a bien disposé le tulle appliqué! les biais vont à merveille à cette étoffe qui s'amollit facilement et qui a peu de soutien en volant. Les biais sont rappelés aux manches, où ils remplacent les engageantes.

La coiffure se compose de fleurs en velours de même couleur que le semé de la robe. La robe et les fleurs peuvent être facilement votre ouvrage, mesdemoiselles. Nous croyons vous avoir expliqué comment se font les applications, et comment les fleurs se découpent et se montent avec fort peu d'embarras. Il suffit d'avoir un modèle en carte fine que vous suivez avec des ciseaux. Quant à la façon de les monter, c'est simplement au moyen d'un fil de laiton très fin.

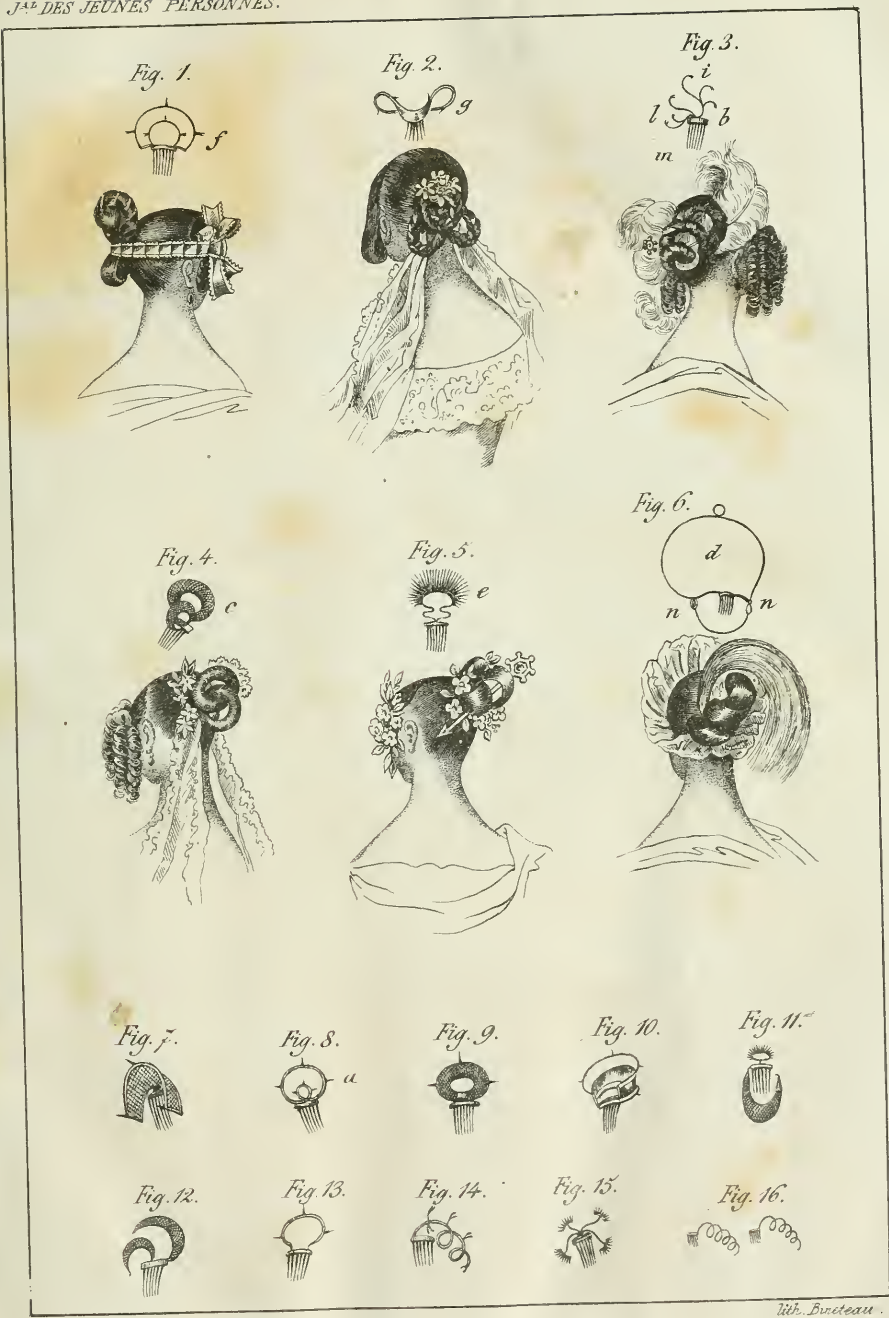
La robe en mousseline de laine est certainement un cadeau que quelques-unes d'entre vous auront reçu, avec la différence de nuance peut-être. Le bleu ciel, bleu Louise, rose, giroflée, est une jolie demi-toilette plus ou moins parée. Pour une petite toilette de bal, sans prétention, la mousseline de laine blanche est de très bon goût.

La mantille est un ouvrage bien facile et bien simple d'exécution, charmant de légèreté transparente. La fleur que porte notre figurine est une rose mousseuse en papier; vous savez à quelle perfection ces fleurs sont portées aujourd'hui.

Pour vos chapeaux de ville, tenez aux petites formes de velours garnies en velours; votre simplicité ne peut rien trouver de préférable.

Vos châles en satin ou taffetas, doublés de souci, de bleu, ou amaranthe, peuvent ou non avoir un capuchon; cette fantaisie est encore assez extraordinaire, et cependant, par une bizarre contradiction, c'est peut-être à votre âge qu'elle convient le mieux. Du reste, comme toutes les exceptions, elle demande à être appréciée, et, pour vous décider, rien n'est plus juste et plus certain, mesdemoiselles, que l'avis de vos mères.

Une fort jolie coiffure est la chenille mêlée aux cheveux. Avec une robe de mousseline de laine c'est un ornement tout-à-fait analogue. Vous faites suivre un des brins d'une chenille grosse comme le doigt, de sorte qu'elle se trouve confondue et figure à l'œil une espèce de résille. Il est possible, pour donner une physionomie espagnole à cette coiffure, de rejeter de côté des glands ou des houppettes en chenille venant effleurer le cou. Les nattes de devant peuvent également être mêlées de chenille; ceci serait assez original et siérait à merveille.

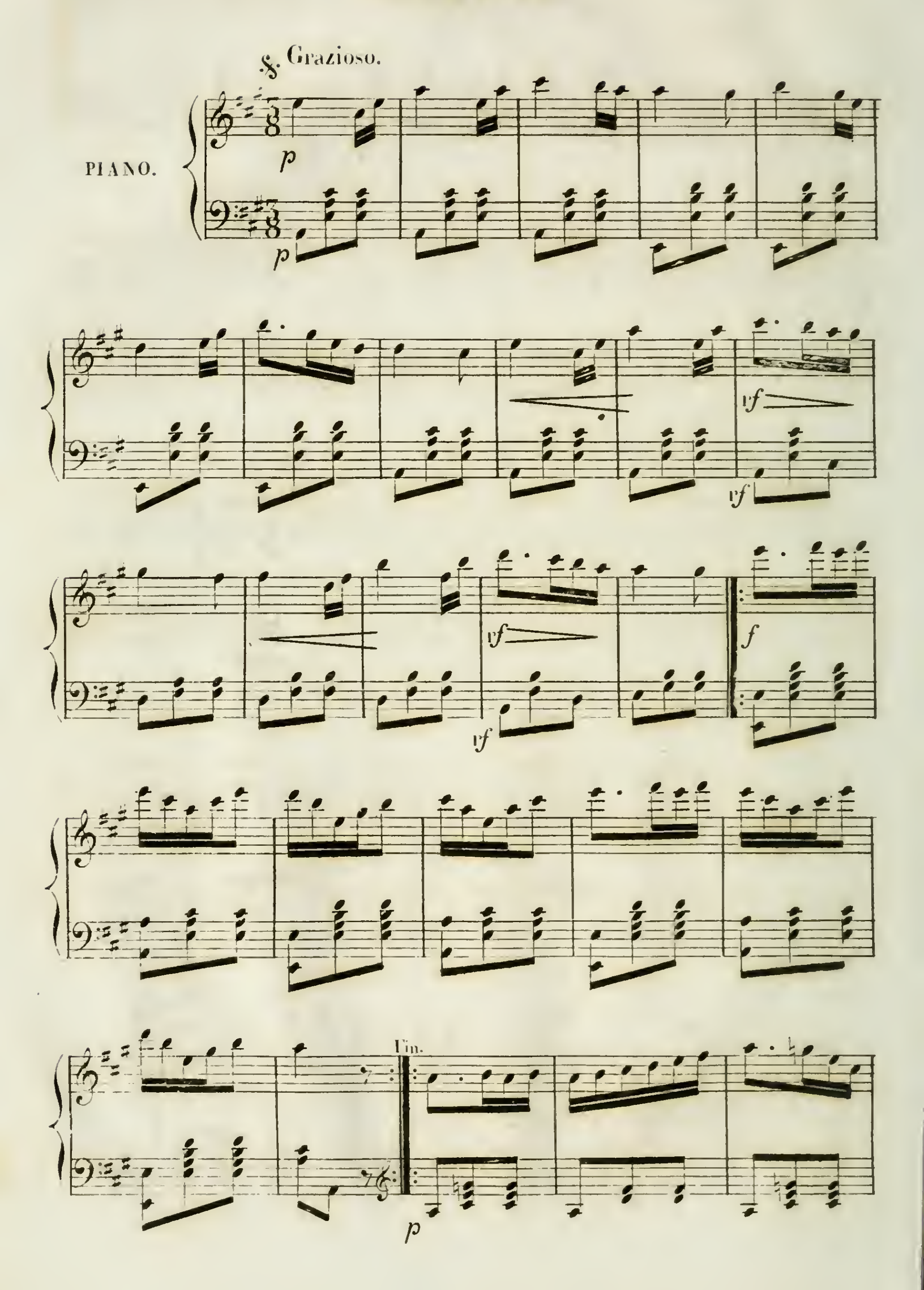


COIFFURES ET PEIGNES PUGET.



VALSE.

Par J. B. MURR.





f
f
sf
ff
ff
sf
sf
ff
ff
mf
crescendo.
f
ff
al segno.
D.C.

BEETHOVEN.

(SUITE ET FIN [1].)

1816.

Nous transportant à dix ans de cette scène, nous trouvons le grand compositeur marchant dans sa chambre et regardant autour de lui d'un air soucieux.

« Cet appartement est détestable. Pourquoi ne suis-je pas riche pour faire construire une maison à mon gré? Je n'aime pas la vue de cette rue. Cette pièce est d'ailleurs trop petite, trop peu aérée ; il faudra encore que je change. Toujours une perte imbécile de temps et d'argent! Mais je ne puis pas travailler ici ; j'y meurs d'ennui ; tout ce que j'y fais est mauvais et privé d'enthousiasme. La vie est une lutte où les petits cailloux vous arrêtent plus souvent que les montagnes. » Il s'assit devant une table sur laquelle était une lettre commencée. « Que disais-je à Ferdinand? » Il lut :

« Ma pension est de 3,400 florins en papier. Je paie 1,100 florins de loyer ; mon domestique et sa femme me coûtent 900 florins. Vient une autre charge : mon petit neveu, qui est au collége et qui me coûte 1,100 florins. Il n'y est pas bien ; je vais être forcé d'organiser un ménage pour le prendre dans ma maison. Combien il faut gagner pour vivre ici ! Cela ne finit jamais... »

Ce jour était celui où Beethoven devait payer son loyer. Il continua sa plainte en se remettant à marcher.

« Ne devrait-on pas naître avec sa maison pour s'abriter, puisqu'on n'a sur le corps ni plumes ni robe fourrée, et qu'on vient au monde nu? Je ne trouve pas d'argent plus sottement employé qu'à ce loyer, dont il ne me reste rien, pas même un souvenir agréable. Je n'ai pas eu un appartement à Vienne qui m'ait convenu deux jours; à peine y étais-je établi que les inconvénients s'y multipliaient. L'un avait trop de soleil, l'autre n'en avait point; j'étouffais dans celui-là, tant il avait peu d'espace et d'élévation ; j'étais glacé dans celui-ci, dont le plafond semblait un abîme au-dessus de ma tête; cet autre absorbait les sons. Mes amis ont toujours manqué d'intelligence pour me trouver ce qu'il me fallait; moi, je manque de temps et de patience. Quant à celui que j'occupe en ce moment, je ne sais rien de plus déplaisant : le jour est faux, les fenêtres étroites et basses; il me fait tout l'effet d'une prison. »

Le domestique apporta à Beethoven un papier plié en deux ; c'était une quittance de loyer.

« Six cents florins ! C'est une erreur ; j'ai loué onze cents florins par an. Faites entrer cet homme. »

Le porteur de la quittance entra. Après une explication assez longue et assez diffuse, où revint souvent un nom étranger, Beethoven reconnut que la quittance était pour un autre appartement qu'avait loué en son nom un ami maintenant absent, circonstance complétement oubliée par le compositeur. A peine s'était-il remis de cette contrariété que le domestique lui apporta une autre quittance de quatre cent quatre-vingts florins.

(1) Voir pages 327 et 353 du précédent volume.

« Est-ce encore un autre appartement loué en mon nom ? » se dit-il en fronçant le sourcil. Il examina le papier et vit qu'il s'agissait, en effet, d'un appartement situé dans un autre quartier que celui qu'il habitait. « Qui donc m'a joué ce tour ? » s'écria-t-il en colère. Ses yeux tombèrent sur un homme grand, mince et sérieux, qui était là depuis un moment. « Est-ce vous, Frank ?

— C'est moi, répondit M. Frank Wormser.

— Je vous rends grâce. Et quand donc avez-vous eu cette belle idée ?

— Avant ma maladie. Souvenez-vous, Beethoven, que je n'ai agi que d'après votre désir. « Cherchez-moi une maison, m'aviez-vous dit; je me déplais dans celle-ci. Ce que vous ferez sera bien. » Je vous trouvai une maison commode, simple, bien éclairée, tout-à-fait convenable, et...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti ?

— Je l'ai fait dans le temps ; je vous ai même pressé de venir la voir deux fois. Vous m'avez répondu que cela était inutile, que vous auriez tout le temps de la connaître quand vous l'occuperiez. Devais-je vous poursuivre de mon insistance ?

— Quand vous m'avez vu prendre un autre appartement, il fallait me rappeler votre engagement.

— J'étais malade alors. Vous êtes d'ailleurs rarement disposé à accueillir les observations.

— C'est bien, c'est bien, dit Beethoven impatienté; j'ai mieux à faire que d'écouter les riens des oisifs et les avis des orgueilleux. Ma tranquillité vous importe bien peu à tous ; convenez-en donc, au moins.

— Mais, mon cher Beethoven, il y a de l'injustice dans ce reproche ; je ne mérite pas que vous m'en vouliez.

— Ne vous donnez pas le change à vous-même sur la déloyauté de vos sentiments. C'est à qui aidera à ma ruine ; je ne trouve que de faux amis. « Travaille, travaille ! » me dit votre sollicitude féroce. Mais, misérables, cette symphonie que vous écoutez, vous, la tête froide, l'esprit calme et frivole ou disposé à la causticité, qui vous fait dire : « C'est bien, c'est mal, » cette symphonie m'a coûté à moi des veilles dévorantes ; je me suis brûlé le sang à la faire; j'y ai mis de mon cœur, de ma santé, de ma vie ; je vous ai donné en pâture ma florissante jeunesse. Pour vos petites exaltations et vos petits dédains j'ai accepté les infirmités d'un âge avancé, j'ai consenti à vieillir vite, à me détruire vite. Il m'a quelquefois pris des accès de haine contre ces hommes et ces femmes si gracieux, si parés, si bien disants, qui venaient entre un bâillement et une saillie juger une œuvre forte. »

Un coup de marteau se fit entendre à la porte extérieure, et le domestique de Beethoven entra, pour la troisième fois dans cette journée, un papier à la main. Le maître arracha le papier plutôt qu'il ne le prit ; il lut, et la colère fit explosion sur ses traits.

« Mon autre appartement... mais je l'ai quitté; mais je ne dois rien, puisque j'ai cessé de l'occuper.

— Avez-vous donné congé? demanda M. Wormser attentif.

— Est-ce que je le sais, moi ? Je composais mon dernier septuor. Peut-être oui, peut-être non.

— Faites entrer le porteur de la quittance, » dit M. Wormser au domestique.

Ce porteur était le propriétaire lui-même, tranquille créature s'il en fut jamais.

« Comment, monsieur Spieltz, vous me réclamez le terme d'un appartement où je ne suis plus ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Monsieur Beethoven, je vous demande ce qui m'est légitimement dû. Vous n'avez pas donné congé de l'appartement que vous occupiez dans ma maison ; il y reste même encore des meubles : un piano, une table, un fauteuil.

— Qu'on les vende, et qu'on ne vienne pas m'arracher les entrailles.

— Ils n'ont presque pas de valeur.

— Qu'en savez-vous? Connaissez-vous quelque chose à un instrument dont je me sers? Mais, dites-moi, ne pouviez-vous m'avertir de donner ce maudit congé quand je déménageais, par exemple?

— J'aurais cru vous faire un affront.

— Les voilà bien tous! Monsieur Spieltz, je n'ai pas d'argent à vous donner.

— Il m'en faut pourtant, monsieur Beethoven; j'ai un paiement à faire aujourd'hui.

— J'en ai un à faire aussi, monsieur Spieltz; car mon loyer d'ici n'est pas encore payé, et les propriétaires ne font pas grâce, vous le savez.

— Les affaires de l'autre propriétaire ne me regardent pas.

— Sors d'ici, vautour! » cria le compositeur exaspéré.

M. Spieltz faisait des façons; l'ami de Beethoven lui imposa silence d'un signe expressif. Beethoven surprit ce signe au passage.

« Que veut dire cet accord muet, monsieur? Vous allez sortir avec cet homme, l'emmener chez vous et le payer; puis vous direz dans le monde : « Ce pauvre Beethoven n'a rien; sans ses amis il ne saurait où reposer sa tête; c'est moi qui paie son loyer. Il travaille si peu! » Cela est infâme, monsieur. Que ce misérable attende, je vais lui donner son argent. » M. Spieltz, satisfait, partit en toute hâte. Beethoven s'abandonna à son humeur. « Je suis destiné à être trompé par tous ceux qui vivent le plus près de moi. Le comte de Brown m'avait donné un cheval si beau, si vif et si doux à la fois, que je le montai quelque temps; puis je m'en lassai comme on se lasse de tout ce qui ne dit rien à l'âme, et j'oubliai le cheval. Mon coquin de domestique ne l'oublia pas; il le loua à l'heure, à la journée; son effronterie n'eut point de bornes. Un jour on me présenta le mémoire du foin, de l'avoine, de la ferrure; ce fut alors que je me rappelai l'existence de la bête, et je la fis vendre tout aussitôt. Ce présent ne m'avait été qu'onéreux. Quant à vous, ajouta Beethoven en regardant son interlocuteur d'une manière particulière, je vous reconnais pour un ennemi.

— Vous n'y pensez pas, Beethoven; il y a douze ans que nous nous aimons.

— Cette amitié n'existe plus; on n'aime pas ceux qu'on veut humilier. J'ai appris beaucoup de choses.

— Prenez garde, Beethoven, à ce que vous disent vos frères. Ils veulent vous isoler de nous tous.

— Vous me croyez donc bien faible, monsieur? »

Une vive discussion s'engagea entre les deux amis; ils se séparèrent brouillés.

« Encore une affection de moins! » dit Beethoven ému.

Il prit son chapeau et alla, selon son habitude, faire deux fois le tour de Vienne. A son retour il se reposa chez son frère le pharmacien, où il ne puisa pas des sentiments doux.

En 1819 nous retrouvons le pauvre grand homme inquiet sur son existence. Il écrit à Ries, alors à Londres; il lui envoie une sonate pour être vendue à un marchand de musique. Sa plainte serre le cœur. « Il est dur d'être forcé d'écrire pour avoir du pain, » dit-il dans sa lettre. Il se plaint de sa santé, qui ne peut pas se rétablir dans ces conditions de travail et d'inquiétude.

DERNIÈRES ANNÉES.

Vienne, pour Beethoven, était un séjour si amer qu'il l'avait quitté pour Baden. Ce lieu convenait à la tristesse de son âme. Des bois, des eaux, la solitude, une nature sévère, que vouloir de plus quand le monde fatigue? La maison de Beethoven avait un caractère particulier; on ne pouvait voir des pièces plus nues, plus en désordre, plus mystérieusement silencieuses et plus faites

pour exprimer la grande tristesse du maître. Des partitions couvraient les tables, les chaises, les carreaux; partout de la musique et de la poussière. Une vieille servante errait silencieusement à travers ces trésors qu'elle avait appris à respecter, qu'il lui était d'ailleurs défendu de changer de place sous peine de quitter M. Beethoven. Il ne voulait pas voir les hommes puisque son infirmité le condamnait à ne pas les entendre. Quelques étrangers, curieux de dire : « J'ai parlé à Beethoven, » avaient pénétré jusqu'à lui. Il ne sentit que révolte contre cette curiosité de sa figure et de ses habitudes privées; il déclara insolent ce besoin de le visiter une fois, et il donna les ordres les plus rigoureux pour que nul être ne se présentât à lui sans qu'il l'eût préalablement agréé. « Je n'impose ma personne à qui que ce soit; pourquoi subirais-je celle des autres? Mes œuvres leur appartiennent, mais non pas moi. »

C'était pourtant un être à voir.

Sans communication avec ses semblables, il avait cessé de leur ressembler par des points essentiels. On ne se rappelait pas une figure qu'on pût comparer à la sienne. A force de vivre dans l'isolement et de se replier sur lui-même, à force de sonder le grand mystère de la vie présente, de la mort et de l'éternité, il avait contracté une expression particulière de traits. Sa voix différait aussi de la voix de tous ; elle avait certaines inflexions bizarres et mystérieuses quand il parlait bas, et, quand il s'emportait, elle laissait dans la mémoire une longue frayeur. On trouvait la pensée dans son regard, mais cette pensée ne se communiquait pas; née dans la solitude de l'âme, elle se produisait au dehors sans se répandre et sans féconder d'autres âmes. Il y avait comme un sceau mystérieux sur ses lèvres serrées. Son rire, bien rare d'ailleurs, ne faisait point de bruit; on eût préféré des larmes, tant ce rire était étrange, tant il s'accordait peu avec la haute et sombre expression de ses yeux et de tous ses traits. Il mangeait, il buvait, pour obéir à l'instinct de conservation; mais il ne semblait pas qu'un mets lui convînt mieux qu'un autre, qu'il sût même ce qu'il mangeait. S'il se plaignait d'un de ses repas, c'était par suite de son humeur et non par conviction. Quelque temps qu'il fît, ses instincts de tristesse l'appelaient dehors. Les vents et la pluie rafraîchissaient son front toujours en travail, toujours occupé de grandes intentions. Quand Dante Alighieri se promenait avec sa face verte et pâle dans les rues de Florence, les petits enfants se disaient d'un air d'épouvante : « Voilà l'homme qui est revenu des enfers. » Beethoven faisait naître aussi de ces sensations. Le paysan attardé dans les chemins solitaires, le rencontrait errant; le bûcheron, du fond de sa pauvre cabane, entendit bien des fois, dans la paix de la nuit, le pas rapide ou tristement lent de l'homme qui ne parlait jamais.

Un soir, Beethoven se trouva sur le bord d'un petit lac, à une grande distance de Baden. Le ciel, étoilé dans des espaces et assombri dans d'autres par de lourds nuages et des zones sombres, revêtait de clartés immobiles et mornes quelques endroits du lac; les arbres agités y secouaient des ombres mouvantes. Tout était sans bruit encore, mais la tempête se préparait. De grands oiseaux de nuit jetaient sur leur passage des cris tellement effrayants, qu'on aurait pu se demander s'ils appartenaient à ce monde; et de toutes parts sortaient des murmures et d'étranges et saisissantes voix. Beethoven sentait l'orage; un malaise invincible le tourmentait sourdement. Il marchait avec une vivacité frénétique, des gestes lui échappaient; une grande colère débordait de son sein et le soulevait par bonds. Le malheureux prenait en haine sa destinée si belle et si misérable à la fois. Ses yeux, creusés par la méditation, se levèrent vers Dieu comme pour lui demander compte de ses

longues angoisses. La révolte était dans son attitude, dans la pâleur hautaine de son front, dans l'inexprimable âpreté de son rire.

Tout à coup il fut saisi d'enthousiasme. Un nuage sombre qui ressemblait à une montagne était immobile à l'orient. De ce nuage partaient de magnifiques éclairs qui enflammaient l'horizon et s'éteignaient pour faire place à d'autres éclairs non moins splendides et non moins passagers. « C'est beau! » s'écria-t-il. Et, les bras croisés sur sa poitrine, la tête exaltée et belle, il regarda dans un silence ému ces feux sans cesse renaissants : spectacle magique, digne de Beethoven. Aux éclairs silencieux succédèrent les mugissements prolongés du tonnerre. L'ivresse de douleur le reprit. Il courut sur cette rive; il mêla sa voix puissante et désolée aux sifflements de l'air, aux sourdes agitations de l'eau et aux bruits formidables de la tempête. C'était horrible à voir, horrible à entendre. Epuisé peut-être, il tomba sur cette terre, et, la tête dans ses mains, il demanda du calme au passé, des souvenirs aimables à sa jeunesse qui avait fui si vite. Il revit la figure affectueuse et bonne de sa mère, il retrouva Minna avec toutes ses grâces d'enfant, courant dans la campagne et l'appelant de doux noms. Les jeunes filles de Bonn lui apparurent aussi, vives, fraîches et rieuses, marchant plusieurs ensemble, doucement enlacées, ou dansant dans la prairie, des fleurs dans leurs cheveux. Minna se distinguait de toutes par sa beauté charmante et digne.

« Doux rêves! murmura-t-il; ma mère et Minna dorment pour toujours, les jeunes filles de Bonn sont devenues des femmes sérieuses ou des mortes : elles ne dansent plus; la petite bruyère rose et la violette parfument toujours les bois, mais que sont leurs parfums comparés à la perte de chères affections! » Il se leva. « Pourquoi s'attacher à cette vie? De quelle importance est la minute de la terre comparée aux temps infinis? Angoisses de la vie, félicités et splendeurs de la vie, je veux me soustraire à votre loi; je veux m'élancer par le désir dans la région où tout est amour, beauté, délices éternelles. Appelez-moi à vous, mon Dieu! Dites à votre créature que vous la relevez de ses tristes épreuves, que vous consentez à lui donner place au banquet de vos élus! »

Les tendresses pour son art lui revinrent. N'avait-il donc plus rien à donner aux hommes? Son cœur, où étaient écloses tant de mélodies ineffables et puissantes, n'était pas muet encore.

« Quelques années de plus, mon Dieu! Que je ne quitte pas la terre sans y laisser d'autres œuvres!... Soin puéril! se disait-il avec dédain; une gloire humaine est-elle une séduction à opposer aux gloires toujours jeunes, toujours aimables, toujours senties avec transport, toujours adorées par l'être qui les éprouve? Y a-t-il quelque chose ici-bas qui doive subsister à jamais, dont la durée même ne subisse pas d'altération dans sa beauté et ne fasse pas sentir la lassitude bien avant qu'elle ait fini? De risibles attachements doivent-ils tourmenter une pensée forte? Hélas! ajouta-t-il, ma pensée est à la merci de tous les changements de la nature et d'une parole ou d'un regard que m'adresse un être aussi petit, aussi chétif, aussi peu durable que moi; je dépends de tout ce qui est. Vaut-il la peine, ô mon Dieu! de mettre tant de prix à des jours si vains et si inquiets? »

Il se prosterna.

La prière fervente, sanctifiée par de pieuses extases, éleva son âme au-dessus des ardeurs de la terre. Il chanta dans une langue merveilleuse la grandeur sacrée, éternelle de Dieu, les beautés infinies du ciel. Des mystères d'harmonie se révélèrent à lui. Les voix des anges, des saints et des vierges, s'unirent dans un commun amour à ce concert sublime. Quelques sons égarés çà et là vinrent enivrer la création entière. Alors tout prit une voix : les étoiles, les

vents, les flammes, la plaine, la montagne, le désert et les eaux, les animaux et les hommes, tous exaltèrent le Dieu qui les avait créés.

Le jour revint avec ses frais enchantements. Beethoven nota dans sa tête toutes ses sensations, puis il suivit à grands pas le chemin de Baden. Il arriva vers le soir sans avoir senti de fatigue. Sa vieille servante lui parla; il ne l'entendit pas et marcha vers une chambre dont il avait la clef. Il ferma les volets, alluma des bougies, et, se plaçant devant un piano, chef-d'œuvre mystérieux de Maëlzel [1], il joignit les mains dans un transport heureux. Ce fut sous la même impression qu'il ouvrit le piano, dont il ne se servait jamais, et là, seul avec Dieu, il se donna un concert d'une inexprimable beauté. Toutes les ivresses de désespoir et d'orgueil, toutes les mélancolies charmantes, toutes les extases de cette nuit affluèrent dans son âme et trouvèrent leur expression dans la musique. Quand il fut à l'hymne universel, il eut des harmonies dignes des harpes d'or des vingt-quatre vieillards qui se prosternaient devant le trône de Dieu en jetant leurs couronnes, dignes aussi des voix enchantées de ces milliers d'anges pressés autour de la splendeur éternelle [2].

Cette symphonie de Beethoven est la plus belle.

Longtemps il demeura sous l'énergie et la solennité de son impression, mélancolique, profonde, austère et splendide à la fois, le front éclairé de lueurs divines, un sourire ineffable sur les lèvres, reproduisant à distance les effets les plus animés. Quand il eut soulagé son ivresse d'harmonie, il ferma le piano et sortit de la chambre; la vieille servante était à genoux devant la porte.

« Que faites-vous là? demanda Beethoven, après avoir éclairé ce visage prosterné.

(1) Le mécanicien Maëlzel avait fait un piano acoustique qui pouvait apporter les sons à l'oreille de Beethoven.

(2) Apocalypse.

— C'est beau! » répondit-elle.

La simple créature avait senti quelque chose de l'œuvre profonde.

Beethoven traduisit ensuite par la puissance de l'orchestre cette symphonie où il avait réuni la richesse de mélodie, l'ardeur voluptueuse et tendre, la grandeur hardie de Mozart, et la majesté passionnée, religieuse et sombre, l'immensité de Hændel; çà et là s'y produisait aussi la grâce exaltée de Haydn avec ses délices d'émotion; Sébastien Bach y revivait dans sa naïveté forte.

Un monde d'instrumentistes fut évoqué par l'imagination du compositeur. Il les vit, soumis à sa puissance, obéissant, comme dans le passé, à un signe de lui. Violons, altos, flûtes, hautbois, trompettes, trombones, basses, contre-basses, tambours, clarinettes, timbales, cors; instruments à cordes, instruments à vent, instruments de cuivre, multipliaient les sons, donnaient à l'homme, en une durée courte, le spectacle le plus vaste et le plus merveilleux dont il lui soit permis de jouir, tout ce que le monde extérieur a d'expressions diverses, d'harmonies et d'effets inattendus, tout ce que le cœur peut contenir d'émotions. La voix de Beethoven retentissait au milieu de ce peuple fantastique. « Violons, plus de force! — Sonnez, trompettes, bas, bien bas! — Recommencez, basses, recommencez! ce n'est pas la vague, c'est du bruit. — Tambours, cet écho est détestable. L'écho si mélancolique et si beau! ajoutait-il en se parlant à lui-même, ce qu'il y a de plus merveilleux dans les sons [1]. » Et il battait la mesure avec les tambours, et il accompagnait d'un geste doux et cadencé les flûtes et les hautbois, et il imitait la voix souterraine des trombones [2]; et, selon son habitude, il se fai-

(1) Beethoven avait pour l'écho une sorte de tendresse; aussi excellait-il dans la manière de le produire.

(2) Nous lisons dans des pages anglaises, que l'on trouva dans les fouilles d'Herculanum un trombone dont l'embouchure était d'or et l'ouverture d'airain.

sait petit à mesure que les sons diminuaient; il s'effaçait complétement derrière le piano quand les sons devenaient lents, bien lents, et qu'ils mouraient enfin. Mais que l'harmonie reprît sa puissance, et il se dressait tout à coup, il grandissait, il devenait un dieu; et ses mains et sa voix exaltaient ses prodiges. *Tutti bravi! tutti bravi!* criait-il enivré.

. . . .

M. Frank Wormser, avec lequel Beethoven s'était brouillé pour l'appartement, le surprit dans cette grave préoccupation. Il attendit longtemps avant que le roi de la symphonie fût en état de l'apercevoir.

« C'est vous! Je ne comprends guère votre intention, monsieur; que venez-vous chercher ici?

— De l'affection, Ludwig, le retour de sentiments que je n'ai pas mérité de perdre.

— Je suis sourd, monsieur, vous le savez bien; parlez très haut. »

Frank chercha ce qu'il fallait pour écrire. Quelques lignes suffirent à Beethoven; il serra dans ses bras cet homme qui venait lui rendre de sa vie de cœur.

« Oui, j'ai été injuste, répétait-il avec effusion. Ne m'épargne pas, Frank; grondemoi fort, mais aime-moi toujours. »

L'ami venait de faire de longs voyages. Il avait fréquenté les artistes les plus surprenants de l'Europe; il savait une foule de choses qu'il disait bien, à mesure que les questions du maître les provoquaient.

« Vous êtes allé en Angleterre, dit Beethoven; parlez-moi de la salle de Hinchinbrook[1].

— J'y ai entendu le fameux *oratorio* de Hændel.

— Ce doit être grand.

— On ne se fait pas une idée de l'impression mystérieuse et formidable de ces sons. Quand ils résonnèrent dans l'étendue de la salle, je vis pâlir des visages d'homme; les cœurs les plus fermes s'émurent. Plusieurs femmes jetèrent des cris; il y en eut qui perdirent connaissance. C'est quelque chose d'inouï. »

Beethoven réfléchit un moment.

« Les moyens les plus simples amènent quelquefois des résultats qui tiennent du prodige et qui déconcertent la science. » Il cita à ce propos le trait qui avait étonné Baillot à Moscou. — Le prince Potemkin conduisit le grand artiste dans une galerie complétement obscure. Là, Baillot, familiarisé pourtant avec toutes les ressources de l'harmonie, entendit un concert tellement étrange, tellement différent de tout ce qu'il avait rêvé, qu'il avoua ne pas comprendre cette musique qui appartenait à un autre monde. Le prince fit apporter des torches; et le regard avide de Baillot aperçut deux cents soldats rangés sur une seule ligne et qui tenaient chacun une trompette.

« Épuisez donc votre génie d'artiste à faire des découvertes, ajouta Beethoven avec un sourire! Voilà qu'un homme du monde, un courtisan vous surpasse! »

Beethoven et Frank Wormser causaient depuis une demi-heure, quand tout à coup le premier tira sa montre et se leva.

« Frank, vous allez venir au marché avec moi.

— Au marché!... Pourquoi faire?

— Pour acheter les provisions du dîner.

— Mais ce n'est pas vous que ces détails regardent. »

Beethoven prit un air pénétré.

« Frank, depuis quelque temps je vais au marché et je fais ma cuisine moi-même.

— Vous voulez rire, Ludwig?

— Je parle sérieusement. Ma vieille ser-

Le roi de Naples l'offrit au roi d'Angleterre, Georges III, qui fit exécuter des trombones en cuivre sur ce modèle. Dès lors le trombone, dont les anciens se servaient dans leurs pompes militaires et dans leurs fêtes religieuses, et que les civilisations modernes avaient oublié, reprit l'importance qu'il n'aurait jamais dû perdre.

(1) Le comte de Sandwick avait fait tendre en parchemin tout un côté de cette salle pour y faire exécuter un *oratorio* de Hændel. On frappait sur ce parchemin comme sur un tambour.

vante paie toute chose un prix fou et achète mauvais, et je suis trop pauvre pour accorder beaucoup à la sottise ou à l'infidélité.

— Allons donc au marché! dit Frank; que je vous voie dans vos vertus d'économie. »

Ce qui ressortit nettement de cette bizarrerie de Beethoven, ce fut qu'il achetait tout lui-même à un prix exagéré et fort au-dessus de celui qu'aurait payé sa servante. Cela devait être. Frank lui en fit l'observation, il nia. Vinrent ensuite les apprêts du dîner. Beethoven, affublé d'un tablier blanc, se donna un mal infini pour faire une cuisine détestable. Les poulets étaient brûlés, le poisson tombait en eau à force d'avoir cuit, la salade manquait de tout, à l'exception du vinaigre. D'agréables incidents s'étaient mêlés au travail de Beethoven; ainsi, dans un de ses brusques moments, il brisa un bocal rempli d'huile, le feu prit deux fois à la poêle où il essayait de faire frire des pommes de terre; une assiette de fromage à la crème alla se briser sur le carreau.

« Je suis trop vif, dit-il; et puis, Frank, la joie de vous voir me trouble. »

Il dîna d'ailleurs avec toutes les apparences de l'appétit et du plaisir. Frank mangea très peu, ce qui fut remarqué par Beethoven.

« Mon cher Beethoven, lui dit le délicat convive, je vous conseille de rendre à votre ménagère le sceptre de la cuisine; vous avez trop de génie pour le porter avec grâce.

— C'est me dire que vous trouvez mon dîner mauvais. D'autres ont été moins difficiles.

— D'autres vous ont flatté, Ludwig; moi je vous aime trop pour le faire. Cette distraction est d'ailleurs tellement au-dessous de vous que, fissiez-vous des merveilles en cuisine, je regretterais de vous voir y perdre le temps même le plus court.

— Il est étrange que vous ne soyiez pas content de mes efforts; cela me blesse.

— Pauvre sublime! tu as donc aussi les ambitions vulgaires? » Il prit la main de Beethoven. « Ne t'abdique pas toi-même, je te le demande en ton nom.

— Eh bien! pour te complaire, Frank, je ne ferai pas le dîner tant que durera ton séjour ici.

— Merci, » dit Frank.

Onze jours se passèrent pour ces deux hommes en promenades et en affectueux entretiens. Quand Beethoven se retrouva seul avec sa pensée, il sentit les grands ennuis de cœur attrister de nouveau sa vie...

. . . .

Le 3 décembre 1826, un jeune homme se présenta tout agité chez le solitaire de Baden. Il était venu de Vienne avec une incroyable rapidité.

« Qu'as-tu? lui demanda Beethoven secrètement ému.

— Bien du chagrin, mon oncle.

— Encore de tes folies! Assieds-toi, et dis-moi vite ta peine, que je la soulage si je puis. » Le jeune homme hésitait. « Parle donc, je t'écoute. » Beethoven avança la tête, et, les yeux fixés sur les lèvres de son neveu, il devina les paroles plutôt qu'il ne les entendit.

La confidence l'atterra.

« Cela est grave, dit-il. Vous êtes bien peu soigneux du nom que vous portez; il est honnête pourtant. Se peut-il qu'on se respecte si peu? Des dettes qu'on sait bien ne pouvoir pas payer soi-même, qui vous mettent à la merci d'hommes trompés et justement irrités! des mensonges écrits! des abus de confiance!... Oh! vous êtes bien coupable! »

Le jeune homme se taisait; mais sa contenance et son air ne pouvaient s'empreindre de confusion. L'humeur perçait à travers les efforts qu'il faisait pour se montrer humble et patient.

« Mon oncle, dit-il, j'oserai vous rappeler que le temps est précieux.

— C'est bien, monsieur; je dois être à

vos ordres comme un valet. Ce trait manquait à votre conduite. Je t'ai bien aimé, Karle; j'ai supporté beaucoup de toi, et tu n'as jamais été qu'un ingrat. En ce moment encore tu n'as pas une parole de cœur à me dire. Depuis que je suis à Baden, je ne te vois que lorsque tu as besoin d'argent.

— Je crains vos reproches.

— Sache donc ne pas les mériter. » Il se fit un silence... Beethoven reprit : « J'irai à Vienne; je t'aime trop pour te laisser dans l'embarras. Que deviendras-tu, mon Dieu! quand je ne serai plus? Sais-tu que la pauvreté est une affreuse chose ! Tu es jeune, tu n'as jamais eu les soucis de l'existence matérielle ; tu sais bien peu de la vie. »

. . . .

La tempête était dans le ciel ; Beethoven, ne consultant que son cœur, se mit en chemin et marcha de toute sa vitesse, recevant la pluie à flots. Ses forces trahirent sa volonté ; il se vit contraint d'entrer dans une pauvre auberge; le mal le prit et le cloua sur un lit de souffrance. La fièvre, des douleurs de tête, un rhume violent, le retinrent plusieurs jours dans ce triste lieu. Ce ne fut pas son neveu qui lui donna des soins; ce furent des étrangers.

« Il est parti! se dit le malade. Quel prix de ma tendresse! »

A Vienne, où Beethoven, assez mal remis, s'était hâté de se rendre, il eut à gémir sur les désordres de son neveu et sur son absence. Une hydropisie vint mettre le comble à ses tristesses, et son neveu ne paraissait pas. Que faisait-il donc? pourquoi cet éloignement? Las de l'attendre de jour en jour, le malade conçut des inquiétudes sérieuses.

« Je veux savoir enfin pourquoi il m'abandonne; qu'on ne me taise rien. Est-il mort? est-il ingrat? C'est la vérité que je demande; l'incertitude me fait bien plus de mal que tout ce qu'on pourrait me dire. »

Ce fut avec des ménagements infinis qu'on apprit à Beethoven que le neveu dont il avait été le père était déshonoré et légalement chassé de Vienne. Le malheureux laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

« Qu'on me laisse mourir seul ; je ne veux voir ni indifférents ni amis. Je ne veux donner mes hontes de cœur en spectacle à personne. Ah ! cette fin est affreuse! »

Des pleurs inondèrent ses yeux. Il s'enfonça dans son lit; il y resta sombre et pensif, ne parlant que par signes et le plus rarement qu'il pouvait. La vue de cet homme, en proie aux douleurs aiguës du corps et aux supplices de l'âme, était quelque chose d'effrayant. Deux opérations ajoutèrent successivement à ses maux. Quand il se sentait moins accablé, il lisait Homère ou Walter Scott. Un jour, Hummel, qu'il avait offensé [1], accourut de Weiman. Beethoven, pressé dans les bras de cet ami, ne put conserver sa fermeté farouche, il eut des larmes.

« C'est un mort que tu viens voir, Hummel.

— Laissez-nous espérer. Vous avez des années encore à donner au génie et à vos amis. »

Beethoven secoua la tête.

« Il n'y a là que douleurs, dit-il en mettant la main à son front. Non, Hummel, non, je ne m'abuse pas sur la gravité de mon état. La vie de ton Beethoven était dans ses inspirations musicales; il n'en a plus. Je suis frappé d'impuissance, et cette impuissance, je la sens invincible. Comment pourrais-je m'en relever? J'ai souffert depuis des années à craindre de devenir fou. Mes enthousiasmes pour l'art me soutenaient, me défendaient des désespoirs absolus. J'ai trouvé même parfois dans la composition des félicités imprévues, je ne sais quoi d'enchanteur qui tenait à la fois de la terre et du

(1) Hummel exécutait un jour une de ses compositions sur le piano, quand Beethoven, que ce morceau touchait médiocrement, croyant que Hummel en était encore au prélude, lui dit avec impatience : « Quand commencerez-vous enfin? » Hummel garda plusieurs années le ressentiment de ce mot cruel.

ciel. » Il regarda Hümmel. « Dis-moi, ami, que voudrais-tu que je devinsse dans la vie, moi sourd, hydropique, usé par le chagrin, et pour lequel tout prestige est détruit? Ne sais-tu pas d'ailleurs que je porte en moi un bourreau qui ne me laisserait pas de trève: ma fierté! que souvent elle m'a rendu coupable de violences brutales! Faut-il te l'avouer, j'ai toujours eu peine à pardonner la plus légère insulte. Tiens, je garde encore rancune à une grande dame dans les salons de laquelle j'avais fait de la musique, et qui jugea de bon goût de m'exclure du dîner préparé pour toute l'assemblée. Me vois-tu, Hummel, passant dans la salle à manger et ne trouvant point de couvert mis pour moi! Beethoven était un paillasse, un baladin! Quand il avait satisfait d'oisives curiosités, son rôle était fini, il devait s'en aller. A quelques jours de là, le prince royal de Prusse me fit asseoir à table à côté de lui, sous les yeux étonnés de cette même femme. J'aurais dû être content, vengé; non, Hummel! je ne sentais que l'affront subi, et les bontés du prince me semblaient une bienveillante pitié. Il faut que je te confie une autre faiblesse qui m'est venue dans ces dernières années. Chaque fois que je voyais des hommes, mes semblables, mendier un morceau de pain ou de vieux vêtements, je sentais mon sang se refroidir à force d'horreur; il me semblait que la destinée de ces hommes serait un jour la mienne, qu'un jour j'aurais leurs misères; que je me traînerais comme eux, nu, affamé, honteux, sur les chemins; que les passants me jetteraient une aumône ou un dur regard. On s'éloignait de ces pauvres êtres si dénués, moi j'étais plein de tendresse de cœur pour eux; mais fatalement dominé par mes terreurs, je leur donnais peu. Ma sensibilité ne leur profitait guère plus que les mépris ou l'indifférence des autres. Ce n'est pas avec calme que je m'abandonne à ces souvenirs, ils m'inspirent le dégoût de moi-même. »

Hummel, voulant le distraire de ce triste sujet, le ramena aux bonheurs puisés dans l'art.

« Oui, des bonheurs; mais dans les derniers temps, par suite de cette maladie de l'âme, j'y mêlais des angoisses inouïes; il me prenait l'effroi de ce que je faisais; ces notes n'avaient plus de valeur pour moi; je ne comprenais pas qu'elles pussent être échangées contre l'argent qu'il me fallait pour me soutenir dans cette vie dure. Encore si je n'avais eu que moi, Hummel! ma vie était si simple! il me fallait si peu! Mais ce jeune insensé m'épuisait par ses folies sans cesse renaissantes; ses besoins allaient se multipliant avec mes efforts pour les satisfaire; je ne le voulais pas malheureux. Oh! j'ai dévoré bien des terreurs! Maintenant la mort se présente, je veux l'accueillir comme une amie. Que ferais-je sur la terre avec une santé détruite, une incapacité complète, un cœur devenu si exigeant qu'il n'existe pas d'hommes pour m'aimer comme je voudrais être aimé? » Il ajouta tout bas : « On trouvera de l'argent ici, caché dans un coffre, on dira que j'étais avare. Défends ma mémoire, Hummel, de cette horrible insulte. L'argent, c'est la liberté. Il faut une nature bien énergique pour soutenir la misère sans perdre rien de sa valeur morale. Rarement, dans nos sociétés modernes, l'humiliation extérieure n'atteint pas l'âme. Je me défiais de ma force. »

Ce long épanchement, écouté par Hummel avec une attention religieuse, fut suivi de violentes douleurs. Deux autres opérations achevèrent d'accabler Beethoven.

Schindler et Moschelès vinrent s'asseoir aussi au chevet du grand malade. Las de son lit, il désira se lever; mais dans cette maison, où l'insouciance de toutes les douceurs avait si longtemps régné, il n'y avait pas un siége commode. Schindler et Moschelès achetèrent un large fauteuil à bras et le firent apporter chez Beethoven. Il s'y trouva bien d'abord; le mal fit ensuite de tels

progrès que le malheureux devint un objet de compassion profonde pour tous ceux qui le voyaient. Assis dans ce vaste fauteuil, il ne disait rien, il n'entendait rien, il ne faisait pas un mouvement; ses yeux, vides de toute expression, ternes et fixes comme les yeux d'un mort, n'avaient point de regard; ce n'était plus qu'une apparence d'être vivant.

Dans la nuit du 26 mars 1827, une effroyable tempête tint éveillés les enfants et les mères, bien des hommes ne dormirent pas; Beethoven devait finir dans cette grande secousse. Son agonie fut sombre comme sa vie. On comptait ses surcroîts d'agitation par les coups de tonnerre. Une convulsion fut sa dernière expression de force et de déchirement, il expira.

Comme si Vienne avait eu à cœur de faire oublier son ingratitude envers Mozart, elle honora Beethoven de funérailles splendides. Des artistes en tous genres, des hommes de haute naissance et de mérites divers, accompagnèrent le génie à sa dernière demeure. Des milliers d'êtres se pressèrent sur le passage du convoi. La messe de *Requiem* de Mozart, exécutée sous les voûtes profondes de l'église des Célestins, eût fait tressaillir Beethoven, si les morts pouvaient reprendre aux impressions de la vie. Hummel, en jetant dans la fosse la couronne de laurier, resta muet de saisissement.

Un jour qu'on exécutait à Vienne la symphonie en *la majeur* de Beethoven, bien des personnes à organisation nerveuse et fébrile purent se distraire, malgré elles, de la beauté des sons, pour se préoccuper d'un homme tellement pâle et si bizarrement fait, qu'il semblait plutôt une apparition qu'un être vivant. La vue de cet homme, son regard surtout, frappait le cœur d'une émotion superstitieuse. Attentif, à demi incliné, il s'initiait par tous les sens à ce mystère d'harmonie. Tout à coup son visage se couvrit de larmes, et on l'entendit s'écrier: *E morto! è morto!* — Cet homme était Paganini.

Mme A. Dupin.

SOUVENIRS DE NORMANDIE.

JUMIÈGES.

Pendant un voyage de quelques jours que je fis à Rouen, on me proposa d'aller visiter les ruines de Jumièges; j'acceptai avec empressement, et le lendemain à sept heures du matin nous nous dirigions vers la vieille abbaye.

Nous étions partis de Rouen en voiture; mais, une fois arrivés sur la hauteur qui domine la vallée de Déville, nous mîmes pied à terre pour jouir du délicieux tableau que l'on a sous les yeux.

Un léger brouillard comme un voile de gaze couvrait le fond de la vallée industrieuse, et tandis que quelques parties étaient faiblement colorées par les rayons du soleil levant, d'autres semblaient fuir et disparaître dans le lointain.

Cette vallée qui s'éveillait active, intelligente, remplaçant les forces de l'homme par la vapeur qui déjà s'élançait dans les airs en longs tourbillons de fumée; ces fabriques aux murs rouges et pittoresques; ces toiles, peintes de mille couleurs, étendant leurs longues bandes comme autant

d'écharpes immenses sur la prairie ; ces pommiers à la physionomie si agreste, cette petite rivière serpentant comme un ruban d'argent à l'entour de toutes les fabriques, complétaient un ravissant paysage et rappelaient ces paroles de Fénelon : « Les arts et l'industrie font le bonheur et la richesse des nations. »

« Ah ! qu'ils soient heureux, m'écriai-je, les habitants de la belle Normandie, puisqu'en utilisant le riche pays que la nature leur a donné ils savent encore l'embellir ! et puisse cette petite rivière aux eaux argentées devenir pour eux un nouveau Pactole ! » Il me fallut m'arracher à mon admiration, et nous remontâmes en voiture.

Le pays que l'on parcourt de Rouen à Jumièges est sans discontinuité un jardin anglais ; ici des allées couvertes et ombreuses bordent la route ; plus loin des haies vives, hautes, bien taillées, entourent les propriétés. Puis le paysage s'agrandit, et vous le croiriez sans fin, n'était un épais rideau de bois semblable aux forêts vierges du Nouveau-Monde, tant les arbres en sont rapprochés et touffus. Quelques pas encore, et un nouveau paysage se déroule ; loin, bien loin de vous, vous apercevez le château de Robert-le-Diable, bâti à pic sur la roche aiguë.

Robert-le-Diable n'est plus, son château a été détruit ; c'est à peine si quelques pierres éparses rappellent au voyageur la demeure de ce fier guerrier de la Normandie ; mais le paysage qui l'entoure est toujours comme il était alors, toujours beau, toujours jeune. Mon Dieu ! nous vantons bien haut la supériorité humaine ; et nous périssons après avoir perdu successivement toutes les facultés qui font aimer la vie, tandis que cette touffe de bruyère qui croît dans la fissure du rocher se réveillera tous les ans plus jeune et plus fraîche ! O vanité !

En traversant le village de Saint-Georges-de-Boscherville, qui veut dire campagne des bosquets (nom que justifie bien le beau pays qui l'entoure), nous descendîmes de voiture pour visiter ce qui reste de l'abbaye, et l'église, qui est parfaitement conservée.

Une porte très simple, à plein cintre et de style roman , en forme l'entrée ; mais à peine a-t-on pénétré dans le sanctuaire que l'on éprouve ce saint recueillement qu'inspirent les vieux temples ; l'âme devient pensive en contemplant ces monuments d'un autre âge, et l'on aime à s'abandonner à la douce rêverie qui s'empare de vous.

Ce qui rend cette église une des raretés de la France, ce sont ses murs. Voyez-vous cette teinte rosée qui va fuyant sous les arceaux et qui pourrait faire croire qu'ils ont été peints comme l'étaient jadis les boudoirs de Louis XV? Regardez de plus près, et vous verrez que c'est la couleur naturelle de la pierre. Oui, la vieille église aux vieux souvenirs est toute teintée de rose. C'est un de ces effets qu'on ne peut dire, et que, pour bien comprendre, il est nécessaire de voir.

Toute encore sous le charme, et ne rêvant que moines et murs roses, je donnai mon offrande de remercîments à la conductrice qui nous avait accompagnés ; elle était charmante, et pourtant elle était coiffée... d'un bonnet de coton !... du bonnet de coton normand. N'allez pas rire cependant, mesdemoiselles ; car si vous l'aviez vue, modeste et jolie comme je la vois encore, vous lui auriez pardonné sa vilaine coiffure.

De Boscherville nous arrivâmes promptement à Jumièges, et comme nous allions prendre le chemin des ruines, nous vîmes venir M. de C***, propriétaire actuel de ce qui reste de l'abbaye. Il fut pour nous d'une bonté et d'une complaisance parfaites.

Vu de loin, Jumièges présente encore un aspect imposant, grâce à ses deux tours et à quelques constructions restées debout ; mais en pénétrant dans l'abbaye, en arrivant dans la grande église, on ne voit plus que des décombres, on n'aperçoit de tous côtés que la dévastation dans ce qu'elle a

de plus affreux, la dévastation commencée par les hommes et continuée par le temps!

Et cependant, Jumièges! qui pourra nous dire ce qu'on éprouve à la vue de tes ruines si belles, si imposantes, si saintes!... Ah! dites-le-moi; devant les plus beaux débris des temples païens pourrait-on ressentir l'émotion qui s'empare de vous à la vue du temple saint, du temple de Dieu mutilé!

A droite de la nef était la chapelle de la Vierge; un ange y est peint à fresque sur le mur : on dirait qu'il étend ses ailes vers vous... Au milieu de l'église, sous ce gazon que vous foulez aux pieds, étaient les dalles du chœur; vous êtes dans le sanctuaire... à genoux, à genoux! Qu'elles sont belles ces voûtes s'élançant jusqu'aux nues, ces ogives se multipliant, ces arcades qui fuient... Écoutez! n'entendez-vous pas les sons de l'orgue? ne voyez-vous pas les moines de Jumièges s'avançant deux à deux, un cierge à la main? On dirait qu'une cérémonie funèbre les rassemble, tant leurs chants sont tristes et plaintifs. Suivons-les : ils traversent le chœur, passent dans la chambre des gardes de Charles VII, arrivent dans le cloître, ouvrent une porte cintrée, descendent quelques marches, descendent encore, et se trouvent dans les profondeurs d'un caveau, grand, ténébreux, sans fin. La procession s'arrête dans une grande salle; des piliers en supportent la voûte. Mais pourquoi des anneaux de fer à ces piliers? Etait-ce donc la salle où l'ordre se réunissait pour juger les coupables, et ces anneaux servaient-ils à les attacher? Mais quels sont ces ossements? quel est ce cadavre? pourquoi cette crosse abbatiale se trouve-t-elle près de lui?

« Ce sont, me dit M. de C*** (car je ne rêvais pas, et, à part les moines que mon imagination seule avait évoqués, je venais de voir ce que je viens de dire), ce sont les restes de l'évêque[1] célèbre pour avoir figuré dans le procès inique de Jeanne d'Arc. Que Dieu lui pardonne! Mais, ajouta M. de C***, amoureux d'antiquités, voyez comme sa crosse est bien conservée; elle est brillante et dorée comme si elle était d'hier. Voilà ses sandales de cuir, voilà le galon d'or qui ornait ses vêtements; car alors, comme aujourd'hui, on enterrait les évêques revêtus de leurs habits sacerdotaux. »

Tandis que j'étais absorbée devant ces dépouilles mortelles que la main de l'homme a su ravir à la terre, j'entendis ces paroles et ce bel air de *Robert :*

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous, relevez-vous?

Un frisson qui n'avait rien d'humain parcourait tout mon corps; les yeux fixés sur le cadavre qui était devant moi, je crus le voir s'animer, je crus en voir d'autres s'avancer vers nous de toutes les profondeurs du souterrain. Oh! quel lieu fut jamais mieux choisi pour une pareille musique! et quelles paroles pour de tels lieux! Que ceux qui croient les connaître, ces chants magiques, viennent les entendre dans les caveaux de Jumièges. Toi-même, Meyerbeer, toi-même tu aurais tremblé! car tu aurais craint que ces chants, semblables à la trompette du jugement dernier, eussent évoqué les ombres des religieux ensevelis autour de toi.

En quittant les souterrains, M. de C*** nous dit qu'en faisant des fouilles dans le chœur de l'église il avait découvert la tombe de l'évêque, et qu'il en avait réuni les restes dans le caveau où nous venions de les voir.

Des deux tours de Jumièges, l'une est sans couverture; ce fut celle-là que nous visitâmes de préférence.

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque émotion en gravissant cette tour démantelée et tremblante, qui peut s'écrouler d'un moment à l'autre et ensevelir sous ses décombres le voyageur imprudent. L'escalier en spirale est si étroit qu'une per-

(1) L'évêque Cochon.

sonne à peine peut y passer; mais on est bien dédommagé de la fatigue par le délicieux paysage qui se déroule au pied de l'abbaye, et sur lequel, suivant l'expression de Buffon : « L'œil s'étend et le regard se perd. » En descendant nous nous arrêtâmes à la place où avait été l'orgue, et prîmes plaisir à traverser un balcon qui donne sur la campagne. Il fallut toute la sécurité de notre aimable guide pour nous décider à demeurer quelques instants sur ce balcon aérien, à jour de tous côtés, et presque écroulé au milieu.

Je demandai à M. de C***, l'explication de grands vides que j'apercevais dans le mur.

« A ces places, me répondit-il, il y avait des rosaces d'un travail si précieux qu'elles ont tenté des Anglais, et que la cupidité les leur a livrées à prix d'or. — Mais quelle est, lui dis-je encore, cette petite église si près de l'abbaye? — C'est l'église paroissiale du village. Avant la Révolution Jumièges jouissait du plus grand éclat; c'était une des plus riches et des plus populeuses abbayes de France. Mais 93 arriva, et sa fureur vint s'abattre sur la vieille Jumièges. Un moment cette fureur parut vouloir s'arrêter; on demanda alors au curé qui desservait la petite église que vous avez sous les yeux, s'il voulait la donner pour racheter Jumièges. La belle abbaye aurait été conservée pour servir de paroisse, et l'église du village eût été abattue. Le curé était pauvre, il était vieux; ces murs qu'on voulait abattre, il les avait vus vieillir avec lui. Il n'eut pas le courage de s'en séparer... il refusa. La belle abbaye, chêne superbe, fut abattue, et la petite église, faible roseau, resta debout. Mais il était écrit que la petite église serait toujours dominée; elle est encore debout, la paroisse du village, et personne ne s'en aperçoit, tant les ruines qui l'entourent l'écrasent de leurs souvenirs. »

Nous redescendîmes pour visiter la petite église de l'abbaye.

Dans la chapelle de la Vierge est le tombeau des *Énervés*. Vous le savez, mesdemoiselles, ils étaient fils du roi Clovis, qui, pour les punir de s'être révoltés contre lui, les fit abandonner sur une barque au courant de la Seine, après leur avoir fait couper les nerfs des bras et des jambes. La barque aborda à Jumièges, alors que ces malheureux princes ne donnaient presque plus signe de vie; cependant l'abbé les recueillit, et les soigna si bien qu'ils revinrent à la santé. Ils vécurent et moururent à l'abbaye où ils avaient pris l'habit de l'ordre.

Ils sont là tous deux, ces fils de roi; ils sont là, couchés sur la pierre, revêtus du costume de moine et la couronne en tête. La figure de l'un d'eux est intacte, et d'un beau et doux caractère.

Ces deux statues sont fort bien sculptées. L'année dernière, en passant à Jumièges, une dame laissa en souvenir aux Enervés son voile vert; on l'a mis auprès d'eux.

De tous côtés, autour de la chapelle, de petites statuettes mutilées se font encore remarquer par leurs physionomies variées, leurs contours gracieux et la perfection de leurs draperies; on y voit aussi le cercueil de pierre où reposaient les restes de l'évêque qui participa à l'horrible jugement de Jeanne d'Arc, et la pierre tumulaire qui le recouvrait. Il y est représenté de grandeur naturelle, et on y lit ses noms et ses qualités écrits en caractères gothiques.

Dans un des bas côtés de la petite église, des bancs en pierre sont creusés dans le mur; c'est là que les jeunes frères aimaient à se reposer, à se recueillir, à se laisser aller à ces douces extases du cloître, lorsque la lumière seule de la lune, pénétrant à travers les vitraux, venait éclairer la belle et imposante nef de l'église.

Les bancs y sont encore, mais il n'y a plus de frères... La nef est en ruines, les arceaux épars; la folie, la dévastation, le temps se sont disputé le ravage du temple; du milieu des décombres, l'oiseau des ruines, s'élevant majestueusement en agitant ses

ailes blanches, semblait protester contre la violation de sa demeure.

J'étais entièrement absorbée par cet imposant spectacle ! « Mon Dieu, me dit M. de C*** en venant vers moi, il faut que je vous distraye de cette préoccupation ; vous seriez, je crois, capable de vous faire moine, abbé ; que sais-je ? de rebâtir Jumièges ; et alors, adieu mes ruines chéries qui attirent des voyageurs des quatre parties du globe, et sans lesquelles je ne saurais vivre. Mais nous n'avons pas ici que des souvenirs graves et sévères. Il faut que je vous raconte la visite que me fit mon ami, notre célèbre Boïeldieu.

« Il vint le lendemain de la représentation des *Deux Nuits,* et comme il arriva fort tard, je m'empressai de le faire mettre à table en lui disant que je préférais qu'il visitât les ruines au clair de lune. — Et pourquoi ? — Les ruines de Jumièges au clair de lune, vous ne pouvez vous faire une idée de ce que c'est. Hélas ! la nuit vint bien, mais la lune fut infidèle ; point de lune ! Je crus que j'allais devenir fou ou me tuer comme Vatel. Enfin mon imagination me vint heureusement en aide ; je donnai l'ordre d'allumer et de disposer artistement des feux dans plusieurs parties des ruines, et lorsque tout fut prêt, j'y conduisis mon ami pour le faire jouir de tous les effets pittoresques qu'elles présentaient. Les flammes, se projetant sur les objets d'une manière bizarre, éclairaient vivement quelques parties tandis que d'autres demeuraient dans un jour douteux. C'était d'un merveilleux effet.

« Mais quel ne fut pas l'étonnement de Boïeldieu, lorsqu'il vit s'avancer vers lui, du fond des ruines qui étaient restées dans les ténèbres, une dame blanche ayant une couronne de lauriers à la main et arrivant à pas mesurés.

« Alors une musique à lui bien connue se fit entendre ; la dame blanche lui posa sa couronne sur la tête et disparut à ses yeux.

« Je m'approchai de Boïeldieu, qui était resté muet et immobile, et je lui dis ces vers :

Pendant *deux nuits,* dit-on, par un beau clair de lune,
Dame Blanche autrefois apparut en ces lieux.
Est-ce pour célébrer cette bonne fortune
Que nous voyons ici notre cher Boïeldieu ?
Pour ce chantre divin, *sonnez, cors et musette !*
Nos sens par ses accords tour à tour sont séduits ;
Mais nous doutons encor s'il faudra mettre en tête
La Dame Blanche ou *les Deux Nuits.*

—Ces vers sont charmants, dis-je à M. de C***. De qui sont-ils ? — De votre très humble serviteur. — Et qui faisait le revenant ? — Mon jardinier, qui me disait le lendemain : — Savez-vous bien, not' maître, que le biau monsieur de Paris a dû avoir peur, tout de même ; car, pardine ! moi qui faisais le revenant, je tremblais de tous mes membres. »

Tout en causant ainsi, nous étions arrivés à côté d'un tertre de gazon que surmonte un fût brisé de colonne gothique ; c'est tout ce qui reste du tombeau d'Agnès Sorel !

Oui, d'Agnès Sorel, de cette mie tant doulce et tant chérie d'un de nos rois, il ne reste plus qu'un tombeau abandonné !

Lorsque Charles VII venait en Normandie, il choisissait pour sa demeure l'abbaye de Jumièges qui était forte et puissante, qui avait droit de vie et de mort, qui avait des vassaux et des soldats. Aussi, il y avait à l'abbaye le dortoir du roi, la salle des gardes du roi, où les hallebardiers royaux s'amusaient, conjointement avec les jeunes frères, à jouer des tours de page aux vieux abbés.

Mais où était le roi venait aussi Agnès, qui savait l'art de dérider son front soucieux, de faire germer en son cœur de nobles projets, et de lui donner la force et le courage pour les exécuter.

Cependant Agnès ne pouvait demeurer à l'abbaye. Heureusement tout près du parc des bons pères était le joli manoir du Mesnil ; il devint celui de la belle des belles. De temps en temps, suivie seulement d'un page et

d'une dame, bien soigneusement enveloppée dans sa mante noire, elle s'introduisait dans le parc en ouvrant une porte dont elle seule avait la clef, et se dirigeait, comme dit la légende, vers le parloir royal.

Voici de médiocres vers qui étaient écrits sur la porte mystérieuse :

Agnès par cette porte arrivait du manoir;
Un page la guidait vers le royal parloir.
Agnès de Charles Sept ranima le courage;
Son nom cher à la France a passé d'âge en âge.
Belle était son surnom,
Et de la belle Agnès elle porta le nom.

Depuis longtemps Agnès n'est plus, et cependant on dit qu'à la clarté douteuse de la lune on voit encore la dame de beauté dans ce chemin qu'elle parcourut si souvent; tant, sous l'influence d'une douce pensée, on aime à faire revivre un souvenir plein de charme et de grâce!

Agnès Sorel est révérée par les habitants du village de Jumièges, et j'avais vraiment du plaisir à me voir entourée des souvenirs de la belle des belles, dont on a presque fait une sainte à Jumièges.

Dans un des derniers voyages que Charles VII fit à Jumièges, Agnès vint l'y rejoindre; elle arriva de Paris faible, souffrante, et, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, elle mourut quelque temps après au manoir du Mesnil, et fut enterrée dans l'abbaye par faveur spéciale.

Je cueillis une branche d'un lierre que Charles VII a planté, dit-on, et qui entoure de ses rameaux flexibles la croisée du caveau où fut jadis déposé le cœur de la douce Agnès. A la révolution le tombeau fut violé par des hommes avides qui venaient y chercher des trésors : mais ils n'y trouvèrent rien qu'une blanche colombe qui s'envola à leur aspect.

M. de C*** conserve précieusement un portrait d'Agnès Sorel et une mèche de ses blonds cheveux.

Qui ne se ferait le chevalier de cette belle des belles ? et qui ne serait prêt à s'écrier avec Théodore Maussin :

Agnès, doulce dame
De beaulté et d'amours,
Contre toi qui mal fame,
Te défendrai toujours.

Venez à Jumièges ! vous tous jeunes artistes, riches de talents et d'avenir ; venez à Jumièges ! vous inspirer de sa poésie, de ses ruines et de l'enseignement des âges.

Mme Constance DU PLESSIS.

QUELQUES LEÇONS
DE BOTANIQUE.

PREMIÈRE LEÇON. *Un mot des méthodes de Tournefort, de Linné et de Laurent de Jussieu. — Généralités.*

Depuis quelques jours seulement on était de retour à la campagne, lorsqu'un matin, en déjeunant, Laure rappela à son frère la promesse qu'il avait faite l'année précédente de lui donner des leçons de botanique; et elle ajouta avec un air satisfait d'elle-même : « Tu verras, mon frère, que je ne suis pas ignorante en botanique comme je l'étais en zoologie quand tu as commencé à m'en parler il y a un an.

— Qu'entends-tu d'abord par la botanique? demanda Ernest.

LAURE. Mais... j'entends... l'étude des fleurs d'après les différents systèmes que les botanistes ont établis.

ERNEST. En ce cas, ma sœur, je te dirai que tu n'en sais probablement pas davantage en fait de botanique que tu n'en savais il y a un an en fait de zoologie.

— Ah! voilà qui est fort! s'écria Laure, dont les joues se colorèrent d'une rougeur assez vive.

— La botanique, reprit Ernest, c'est l'étude des végétaux eux-mêmes, et non des systèmes des différents botanistes; car ces systèmes ne servent qu'à les classer plus ou moins naturellement.

LAURE. Mais ne m'as-tu pas dit toi-même, mon frère, qu'il faut un guide... que les classifications sont comme le fil d'Ariane....

ERNEST. Doucement, ma sœur! Je ne rejette ni la méthode, ni la nomenclature, ni les systèmes, ni les classifications; je me borne à te dire ce qu'on doit entendre par le mot botanique, et je soutiens que, si tu n'as pas étudié les végétaux, tu n'es pas plus botaniste aujourd'hui que tu n'étais zoologiste l'année dernière; voilà tout.

LAURE. Il me semble pourtant que c'est quelque chose que de connaître le système de Tournefort?

ERNEST. Le connais-tu, vraiment?

LAURE. Ah! vous en doutez, monsieur! Eh bien! vous allez voir! Tournefort classe les végétaux suivant qu'ils sont des herbes ou des arbres; suivant que leurs fleurs sont ornées d'une corolle ou qu'elles n'en ont pas; suivant que ces fleurs sont isolées ou bien rassemblées en bouquets...

ERNEST. Oserais-je, mademoiselle, vous prier de me citer un exemple de ces dernières?

LAURE. Mais... les marguerites. Enfin, Tournefort les classe encore suivant que la corolle est composée d'un seul pétale ou de plusieurs pétales, et suivant qu'elle a une forme régulière ou bien irrégulière.

ERNEST. A merveille, ma sœur! Je vois que tu as bien lu ton auteur! Passons au système de Linné.

LAURE. Mon frère, tu n'as pas perdu l'habitude de te moquer!

ERNEST. Je ne me moque pas, et je crois n'avoir pas besoin de te le dire. Mon respect est sans bornes, tu le sais, pour les hommes qui ont porté, les premiers, dans les sciences la lumière et l'ordre. Voyons si tu as aussi bien compris le système de Linné.

LAURE. C'est celui que je préfère, parce qu'il n'est question que des fleurs, et j'aime les fleurs par-dessus tout.

ERNEST. Mais la fleur ne constitue pas le végétal, et je t'assure, ma sœur, que le végétal tout entier est aussi intéressant à étudier que la fleur seule, qui n'en est que la partie terminale.

Mme DE CÉRAN. Allons, ma fille, dis-nous donc en quoi consiste le système de Linné.

LAURE. Oh! maman, rien n'est joli comme cela! D'abord les *phanérogames*, ou noces visibles: ce sont toutes les plantes qui fleurissent visiblement, c'est-à-dire qui ont un calice, une corolle, des étamines, un pistil; ensuite les *cryptogames*, ou noces invisibles: ce sont les plantes qui n'ont ni calice, ni corolle, ni étamines, ni pistil.

ERNEST. Et celles-là, sans doute, te paraissent indignes d'attirer tes regards, puisque tu n'aimes que les fleurs?

LAURE. Je n'en sais rien; seulement je n'ai pas trop compris comment on peut les classer; car la classification, d'après le système de Linné, est fondée sur bien des choses qu'on ne peut trouver que dans les fleurs; d'abord le nombre des étamines, leur grandeur relative, la manière dont elles sont soudées en faisceaux sur les divers points de la fleur où elles sont attachées, enfin d'autres caractères que je te dirai une autre fois, sans compter encore le nombre plus ou

moins grand des pistils. Comment donc classer les végétaux qui ne fleurissent pas *visiblement?*

ERNEST. Mais as-tu compris, du moins, ce qu'il faut entendre par la fleur proprement dite?

LAURE. Sûrement! C'est la fleur tout entière. »

Ernest se leva et alla prendre deux roses dont l'une dite églantine dans l'un des vases qui ornaient le buffet de la salle à manger; puis il revint s'asseoir entre sa sœur et sa mère.

« Examinons cette rose simple, dit-il, et tâchons de reconnaître chacun des organes dont elle se compose; nous déciderons ensuite ce que c'est que la fleur proprement dite. — La tige, tu le vois, est renflée et comme évasée au point où se trouvent attachées ces cinq petites feuilles d'un vert brillant au dehors et terne en dedans, que les botanistes désignent collectivement sous le nom de *calice*, et séparément par celui de *sépales*.

LAURE. Moi qui croyais que le calice se composait de la partie évasée et des cinq folioles qui la couronnent?

ERNEST. Sans doute, ma sœur, mais les sépales en font partie. Dans le bouton, les sépales du calice enveloppent les autres parties de la fleur; dans la fleur épanouie, ils soutiennent les pétales ou petites feuilles diversement colorées dont se compose la *corolle*, vulgairement appelée la fleur. La fleur complète se compose du calice, de la corolle, des étamines, du pistil; dans la fleur incomplète tantôt manque la corolle, tantôt manquent les étamines et les pistils. Mais continuons l'examen de cette rose églantine qui est une fleur complète. Otons les pétales de la corolle, et nous allons trouver les étamines. Ce sont, tu le sais, ces petits filaments ou *filets* déliés qui supportent à leur sommet ces deux petits sachets jaunes, rouges, blancs ou bleus, appelés *anthères*. Ces sachets renferment une poussière jaune, rouge, blanche ou bleue, qui s'en échappe lorsque le moment de la fécondation de la graine est arrivé.

LAURE. Ah! je comprends! Les étamines, voilà la fleur proprement dite!

ERNEST. Que tu es impatiente! Les pistils ne jouent-ils pas un rôle tout aussi important? Les voici au centre des étamines.

LAURE. Ah! oui! Je vois plusieurs petits filaments rouges un peu recourbés... Ah! pourquoi donc ôtes-tu toutes les étamines?

ERNEST. Pour te montrer que ces filaments sont la continuité d'autant de petits corps ovales, blancs et soyeux, insérés sur les parois intérieures de la partie renflée du calice couronnée par les sépales. Ces petits corps surmontés de leur filament, ce sont les pistils. Ils se composent de l'ovaire, qui est la partie renflée et soyeuse du style, qui est le filet, et du stigmate qui est cette petite glande ou glandule par lequel le filet se termine.

LAURE. Quel appareil!

Mme DE CÉRAN. Il y a des fleurs dont le pistil est tout-à-fait caché dans le calice et la corolle, comme chez les primevères, par exemple.

ERNEST. Oui, ma bonne mère, et c'est encore là un caractère important pour la classification, sans parler d'une multitude d'autres non moins remarquables, non moins prononcés. Les *pistils*, les *ovaires*, les filaments ou *styles*, le renflement ou *stigmate* spongieux qui termine chaque style, tout cela se désigne par un seul mot, celui de pistil.

LAURE. Il y en a plusieurs ici.

ERNEST. Tu dois le voir maintenant, ma sœur; la corolle qui attire les regards du vulgaire n'est donc que l'enveloppe brillante destinée seulement à protéger les étamines et les pistils qui servent à la fécondation de la graine renfermée dans les ovaires. Chez les cryptogames, corolle, étamines, pistils, sont *invisibles;* partant, point de fleurs pour les botanistes pas plus que pour le vulgaire.

LAURE. Mais il y a de la graine, pourtant...

ERNEST. Et probablement une action semblable, dans ses principaux points, à celle qui ouvre les anthères des étamines, qui lance le pollen qu'elles contiennent sur les stigmates des styles, et qui fait arriver cette poussière fécondante jusqu'aux ovules contenus dans l'ovaire. Regarde le pollen attaché à mes doigts... on dirait une poussière impalpable... Je t'en ferai voir au microscope, et tu te récrieras plus vivement encore, peut-être, que tu ne t'es récriée la première fois que je t'ai montré la *poussière* de l'aile d'un papillon.

LAURE. Oh! fais-m'en voir tout de suite, mon frère, je t'en prie!

ERNEST. Mes instruments d'optique ne sont pas encore arrivés; il faut donc que tu prennes patience et que tu m'en croies sur parole lorsque je te dirai que non-seulement chacun de ces grains de poussière impalpable présente une forme différente suivant la plante à laquelle le pollen appartient, mais qu'il renferme des milliers d'autres grains, lesquels en renferment d'autres milliers encore, et ceux-ci d'autres milliers, tant la divisibilité de la matière est au-dessus de tout ce qu'il est possible à l'imagination de se figurer!... Mais revenons à ce que nos yeux peuvent voir sans le secours d'aucun instrument, à ces fleurs si attrayantes par leurs formes variées, par leurs couleurs, par leurs parfums, et aux plantes qui les produisent.

Mme DE CÉRAN. Est-il vrai, mon fils, que les pétales des fleurs doubles ne soient autre chose que des étamines transformées, métamorphosées?

ERNEST. Ma bonne mère, nous pouvons découvrir dans la rose des quatre saisons que j'ai apportée avec la rose églantine, et que nous allons analyser, quelque chose qui résoudra à l'instant la question. Les principaux pétales étant ôtés, nous trouvons au centre de la fleur des filets bien visiblement étalés en petits pétales; en voici d'autres non moins visiblement transformés; mais le pétale qu'ils ont donné est resté, faute d'espace ou pour toute autre cause, replié sur lui-même et comme chiffonné. En voici d'autres enfin, également transformés, et sur le bord du pétale nous trouvons un rebord jaune, lequel est assurément un reste des petits sacs appelés *anthères ;* ces sacs se sont développés de leur côté et transformés à leur tour.

LAURE. Laisse-moi bien voir, mon frère... Oui, c'est vrai, et à présent je comprends pourquoi les fleurs doubles ne sont point la fleur proprement dite et ne peuvent porter ni graine, ni fruits... Il leur faut, pour fructifier, un certain nombre d'étamines munies d'anthères... Est-ce que le pistil subit aussi la métamorphose en pétale?

ERNEST. Oui, ma sœur. Dans quelques fleurs doubles on retrouve encore deux ou trois styles ou un seul, suivant que le pistil est simple ou multiple; tel, par exemple, l'œillet; dans d'autres fleurs, la rose dite à cent feuilles, la transformation des étamines et des pistils en pétales est complète. Mais là ne se bornent pas les transformations des feuilles vertes de la plante; car les fleurs ne sont que des rameaux terminés; leurs calices, leurs pétales, leurs étamines, leurs pistils ne sont pas autre chose que des feuilles vertes ordinaires métamorphosées. Le fruit pulpeux de la pêche et de la prune, la gousse du haricot sont formés par une seule feuille repliée sur elle-même et soudée par ses deux bords. Plusieurs feuilles semblables réunies et soudées entre elles, constituent les fruits capsulaires tels que ceux du colchique, par exemple, ou anis étoilé.

LAURE. Oh! quant à cela, je voudrais le voir pour le croire!

ERNEST. Pour arriver à le voir comme l'ont *vu* un poëte et un botaniste également célèbres, Gœthe et M. Turpin, il faut, ma sœur, étudier la botanique dans le grand

livre du Créateur, la nature, et non dans les livres, produits de l'intelligence humaine; il faut, la loupe et le microscope à la main, suivre l'organisation des végétaux, à commencer par le végétal le plus simple jusqu'au végétal le plus composé; organisation si admirablement *une*, et qui nous montre qu'ici, comme dans tout ce qui constitue l'univers, les phénomènes les plus grandioses, les effets les plus variés et les plus merveilleux sont produits par les moyens les plus simples... Mais comme je veux partir de faits positifs pour te *prouver* ce que je viens d'avancer, je dois attendre l'arrivée de mon microscope; avec son secours tu verras bien des merveilles et tu comprendras comment il a été possible de conclure que la fleur et le fruit qui en résulte ne sont, l'un et l'autre, que des feuilles vertes métamorphosées, et comment ce que nous appelons une *monstruosité*, dans ces roses d'où s'échappe un bouquet de feuilles, n'est qu'une seconde rose dont les pétales ont une grande disposition à reprendre la couleur verte. Ces monstruosités viennent chaque jour, pour ainsi dire, vérifier, solidifier cette opinion, qui d'abord a fait jeter les hauts cris. Je te dirai bien d'autres choses non moins surprenantes.

Laure. Oh! quel bonheur! j'aime tant le merveilleux!

Mme de Céran. Il me semble avoir lu quelque part qu'on a trouvé une fois une capucine bien singulière. Le calice, les pétales, les étamines, les ovaires et les styles avaient tous la forme de feuilles; mais ces feuilles se trouvaient placées dans la position qu'auraient dû avoir ces différentes parties pour constituer ce qu'on appelle vulgairement la fleur de la capucine, et l'on pouvait reconnaître que c'était réellement une de ces fleurs.

Ernest. Oui, ma mère; M. Richard cite ce fait dans ses *Éléments de Botanique*. Beaucoup d'autres plantes présentent de fréquents exemples, je le répète, de ce que nous appelons des monstruosités; ainsi il n'est pas rare de trouver, dans la fraxinelle, dans la clochette ou campanule bleue de la fausse raiponce, dans la scabieuse des prés, des pétales, des étamines, des pistils ayant *repris* la forme primitive des feuilles. Mais je n'oublie pas que Laurette nous doit encore une explication, celle de la méthode de Laurent de Jussieu.

Laure. Je ne l'ai pas étudiée autant que les deux autres, parce qu'elle me plaisait moins; aussi je me garderai bien de t'en parler, mon frère.

Mme de Céran. Pourquoi te plaisait-elle moins, ma fille?

Laure. Je ne pourrais pas dire précisément pourquoi... mais elle m'a paru bien plus difficile, bien moins claire que celle de Tournefort et de Linné surtout.

Ernest. La méthode de Laurent de Jussieu ne mérite pas ce reproche cependant, et il faut au moins savoir sur quels fondements elle repose. Celle de Tournefort, qui fit *fureur* à son apparition parce qu'elle donnait à la corolle qui frappe les yeux le rôle principal; celle de Linné, qui offrait aux poëtes l'occasion de chanter les suaves amours des fleurs, ne pouvaient satisfaire complétement les savants; Laure a déjà dû l'entrevoir par le peu que je lui ai dit de la fleur toute seule, puisque la fleur même proprement dite, n'est qu'une manière d'être du végétal à l'extrémité d'une de ses parties, soit tige, soit branche garnie ou non de feuilles. Le végétal se divise en deux parties principales et bien distinctes, la partie souterraine, appelée racine, la partie aérienne, qui se compose du tronc, des branches, des feuilles, des fleurs et des fruits. Laurent de Jussieu étudia toutes les parties du système aérien des végétaux, sans en négliger aucune; il chercha des ressemblances, des liens de parenté entre elles, et, après avoir divisé les végétaux en trois grands embranchements, il subdivisa ceux-ci en familles, se tenant toutes par la main, pour ainsi dire, et for-

mant une longue chaîne d'êtres végétaux, de même que, d'après la méthode de Cuvier, le règne animal forme une longue chaîne d'animaux. C'était entrevoir ce que Gœthe en Allemagne, ce que M. Turpin à Saint-Domingue avaient *vu*, c'est-à-dire que tous les végétaux ne sont que des transformations d'une seule et même matière végétale; que les fleurs comme les fruits sont encore des transformations successives de cette même matière végétale, transformations renfermées dans les lois auxquelles est soumise chaque espèce. Laurent de Jussieu, sans s'élever aussi haut, établit ensuite, par les rapports de conformation et de développement des graines, par ceux de la fécondation de celles-ci dans les fleurs et par l'absence des fleurs, les trois grands embranchements désignés sous les dénominations de *acotylédon*, de *monocotylédon* et de *dicotylédon*.

Mme DE CÉRAN. Ah! voilà les *grands* mots qui ont tant chagriné Laurette!

ERNEST. Chagrin qui aurait passé promptement si Laurette avait *pensé* à recourir au dictionnaire; elle sait déjà, il me semble, qu'un mot bien compris se grave facilement dans la mémoire.

LAURE. Ce qui m'a *révoltée* et fait jeter le livre, c'est que j'étais *indignée* de trouver dans le même embranchement et presque au même rang l'ignoble citrouille et l'oranger.

ERNEST. Comme s'il y avait quelque chose d'*ignoble* dans les œuvres du Créateur! comme si la citrouille était moins admirable dans son organisation, comme si elle était plus *vile* que l'oranger! comme si elle ne fleurissait pas aussi bien que ce dernier, et comme si ses fleurs ne présentaient pas, d'après Linné, le poétique phénomène de la fécondation des graines par le pollen des étamines! Mais passons; Laurette a fort à faire pour se délivrer de la multitude de petits préjugés qui altèrent la justesse de son esprit. — Le premier embranchement, les acotylédons ou cryptogames de Linné, renferme les végétaux qui ne portent, excepté les mousses et les fougères, ni fleurs ni fruits visibles, et qui poussent sans que leur germination s'annonce par un seul de ces cotylédons ou feuilles véritablement primitives dont une seule se montre chez les monocotylédons. Chez les dicotylédons, ces premières feuilles de l'embryon ou de la plantule, sont toujours au nombre de deux.

LAURE. Ah! je comprends aussi ces trois grands mots: *acotylédon*, *sans* cotylédon; *monocotylédon*, *un* cotylédon; *dycotylédon*, *deux* cotylédons.

ERNEST. J'ajouterai que l'embryon vulgairement appelé semence, graine, n'offre qu'un tout indivisible chez les monocotylédonés, tel le blé par exemple, tandis que chez les dycotylédonés l'embryon se divise en deux parties ou lobes, tels par exemple ceux de la citrouille, de la fève, etc. Comprends-tu maintenant, ma sœur, la méthode de Laurent de Jussieu? ou du moins entrevois-tu qu'elle est raisonnable et vraie, puisqu'elle rompt le moins possible les rapports naturels?

LAURE. Oui, j'entrevois... quelque chose... et je l'étudierai.

ERNEST. Je t'y engage; car cette méthode est la meilleure que nous possédions; aussi est-elle généralement adoptée.

LAURE. Mon frère, j'ai entendu parler de l'instinct des plantes pour chercher la lumière, de leur sensibilité et de leur sommeil; tout cela est-il vrai?

ERNEST. Je ne conçois pas que, toi qui es aux trois quarts et demi *physiologiste*, tu me fasses de semblables questions. Où est l'organe de la sensibilité chez les animaux? Dans le système nerveux tout entier. Où est celui de l'instinct, de l'intelligence? Dans le cerveau seulement. Les végétaux ont-ils des nerfs terminés par un cerveau? Non, assurément; ils ne peuvent donc avoir de sensibilité, mais ils ont de l'irritabilité, et une irritabilité encore moindre que celle des polypes. A cette irritabilité sont dus le déploie-

ment de leurs feuilles, de leurs folioles, l'épanouissement des fleurs, l'ouverture des gousses élastiques qui renferment les graines, et une foule d'autres phénomènes que je ne pourrais à présent énumérer. Tu dois comprendre que l'élévation et l'abaissement de la température, que l'humidité et la sécheresse contribuent puissamment à développer ou à diminuer cette irritabilité; ainsi, pendant le jour, l'irritabilité augmente : les feuilles alors se redressent ou se déploient; pendant la nuit, l'irritabilité diminue : feuilles et fleurs se ploient, se roulent, se ferment alors d'une manière prononcée, chez quelques végétaux du moins. Quant à l'instinct du végétal, il consiste seulement dans l'appétit ou *appétence* donné au système souterrain, la racine pour l'eau, et au système aérien, le tronc, les branches, les feuilles, pour l'air. Les racines éprouvent le besoin de se porter vers un terrain humide et riche en substance nutritive; ce besoin, cet appétit, les excite à tourner ici les obstacles, et leur donne ailleurs la puissance de les renverser afin de gagner un sol où abonde la pâture naturelle dont elles sont avides; et cette même appétence pour la nourriture que renferme l'air atmosphérique et pour la lumière, dans lesquels vit le système aérien, est l'unique source des *prodiges* qui ont fait jadis prêter une *âme* et une volonté aux végétaux. Tu le sais, ma sœur, chacun des êtres organisés et animés n'a reçu de Dieu que la dose d'intelligence ou d'instinct nécessaire à la conservation de son être, à la reproduction de son espèce et aux soins dont ses petits peuvent avoir besoin; comment donc supposer que les végétaux, auxquels a été refusée la *motilité* ou faculté de changer de place, de se mouvoir, ce qui les distingue d'une manière si prononcée de la plupart des autres êtres organisés, auraient reçu en partage ce dont ils n'ont nul besoin, l'instinct? L'irritabilité, l'appétit suffisaient à leur conservation; l'une et l'autre leur ont été donnés.

Mme DE CÉRAN. Mais, par exemple, mon fils, la respiration des plantes, la circulation de la sève, tout cela ne sont pas des *rêves?*

ERNEST. La respiration et la circulation, telles que nous pouvons les comprendre par ce que nous présente l'organisation du règne animal, n'appartiennent pas plus aux plantes que l'instinct et la sensibilité animale. Laure peut, je crois, te l'expliquer, ma bonne mère. Voyons, Laurette, que faut-il pour respirer?

LAURE. Mais... des poumons.

Mme DE CÉRAN, *en riant.* Une bouche et un nez d'abord, ou bien des stigmates, comme chez les insectes, si je ne me trompe.

LAURE. Cela va sans dire, maman.

ERNEST. Cependant il y a des animaux, les premiers ou les plus simples de l'échelle des êtres organisés, auxquels manquent les stigmates mêmes; ils ne font qu'absorber l'air par les pores dont leur peau est toute criblée, et chez ceux-là le sang n'est pas coloré. Maintenant, ma sœur, qu'est-ce qui colore le sang?

LAURE. Oh! tu m'en demandes beaucoup trop, mon frère.

ERNEST. Le sang noir veineux n'est-il pas coloré à la condition de venir dans les poumons se charger de l'oxygène de l'air? ne doit-il pas y être chassé par le cœur comme sang veineux, et ne doit-il pas être chassé de nouveau par le cœur comme sang artériel jusqu'aux extrémités du corps de l'animal? Il faut donc un appareil respiratoire, des veines, des artères, un cœur... Nous verrons si nous pourrons trouver cet appareil dans les végétaux, ou quelque chose d'équivalent, et alors nous nous prononcerons, mais avec réserve pourtant, sur le phénomène de la sève ascendante et descendante, si curieux et si fréquemment observé par les hommes les plus savants. Jusque-là, abstenons-nous.

LAURE. Mon frère, que me feras-tu voir d'abord au microscope?

ERNEST. Du pollen, je te l'ai promis; en-

suite la pellicule diaphane qui sert d'enveloppe à la chair verte des feuilles, appelée *parenchyme,* comme à la chair colorée des pétales de toutes les fleurs. Nous examinerons ensuite cette chair même et celle des fruits pulpeux qu'il sera possible de se procurer.

Laure. Voilà tout ? »

Ernest se mit à rire et répondit : « C'est bien ici le cas de dire avec Jacotot : *Tout est dans tout !*... En effet, tout est dans ce *tout* qui te paraît si peu de chose, et non-seulement pour le règne végétal, mais aussi pour le règne animal. Ainsi donc, ma sœur, je t'en prie, attends avant de faire la *dédaigneuse.* Je te promets des choses bien nouvelles, pour toi surtout, fort curieuses, et qui nous conduiront à comprendre, et l'irritabilité de la sensitive, ou *mimosa pudica*, et celle de la menthe sauteuse, et celle de la dionée ou gobe-mouche, et enfin les phénomènes électriques et phosphorescents que présentent une foule de végétaux.

Laure. En trouverons-nous des exemples dans les fleurs du jardin ou de la serre?

Ernest. Je l'espère.

Mme de Céran. Laure n'a rien perdu de son goût pour *voir*, pour s'assurer par ses propres yeux de la réalité des phénomènes dont on lui parle.

Ernest. Et moi, ma bonne mère, je n'ai pas perdu non plus l'habitude de lui *rabâcher* sans cesse : « Regarde en toi et autour de toi, observe par tes propres yeux ; c'est le meilleur moyen d'acquérir une instruction réelle et ineffaçable. »

Mlle S. Ulliac Trémadeure.

OUVRAGES DE FEMMES

MANIÈRE DE REMETTRE A NEUF LES BLONDES BLANCHES.

Si j'eusse vécu à cette époque où *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*, comme dit le grand Bossuet, où les chiens, les chats, les pierres avaient leur part d'adoration, où l'on déifiait la peur et la gourmandise, j'aurais fait aussi mon dieu comme tout autre... par brevet d'invention. Ce dieu eût été l'ordre, l'ordre que j'aime tant! non pas l'ordre éternel du monde (cela m'eût conduite au vrai Dieu, et je me suppose idolâtre), mais l'ordre intérieur, l'ordre dans la maison, dans les habitudes, dans la mise. Je lui aurais élevé un autel bien régulier, bien rangé, bien propre, à ce bon petit dieu, et de jeunes filles bien soigneuses en eussent été les prêtresses. Ce culte vigilant et doux se serait joint à celui des pénates, et vraiment, sans amour-propre, je suis toute fière de ma divine invention... surtout à propos de blonde blanchie ; car il s'agit de vous apprendre, mesdemoiselles, à rendre aux belles blondes blanches leur éclat primitif. Essayons.

Longtemps avant de songer à les savonner à l'ordinaire dans une eau tiède bien pure et légèrement azurée, faisons fondre dans de l'eau bien pure aussi des morceaux de gomme arabique, la plus blanche que nous pourrons trouver; couvrons le vase renfermant la dissolution future; agitons, dans l'eau propre à laver, de la poudre savonneuse ou un morceau de savon purifié très blanc, et, sans frotter les blondes, plongeons-les et ramassons-les dans cette eau,

puis rinçons et passons au bleu comme pour tout savonnage. Regardons si la gomme est dissoute (selon la température et la dose, il faut quelquefois tout un jour), et terminons en tendant les blondes comme s'il s'agissait de dentelles à blanchir à neuf.

A défaut de cerceau rembourré, une planche ou table garnie pour repassage recevra la blonde bien détirée. Nous fixerons la lisière par des épingles fines placées à quelque distance l'une de l'autre en travers; mais quant au *pied*, c'est autre chose, car il faut mettre une épingle dans chaque boucle du picot, travail très long, fastidieux, et selon moi fort inutile. Mieux vaut, quand la blonde est toute apprêtée, coudre très légèrement autour des dents, avec du fil à jour, un picot de blonde dont l'aune coûte dix à quinze centimes. On l'achète à Paris dans la rue aux Fers, et partout chez les merciers bien assortis.

Si nous nous décidons à cela, nous ne mettrons pas à fixer le pied beaucoup plus de soin qu'à la lisière.

Tandis que notre blonde ainsi tendue sèche sous un linge, nous allons nous occuper de la dissolution gommeuse sur laquelle s'est exercé mon génie inventif (car c'est là son océan, pauvre génie!). Enfin, n'importe, mesdemoiselles; versez comme moi quelques gouttes d'alcool sur l'eau de gomme, qui, par parenthèse, de froide qu'elle était, deviendra chaude tout à coup; tout à coup aussi la gomme, prenant une teinte argentée, se précipitera en tournoyant par lamelles au fond du vase. Passez alors la solution au travers d'un linge fin, et vous aurez une liqueur brillante tout-à-fait propre à rendre à la blonde l'éclat satiné de ses fleurs.

Alors, sans perdre de temps, humectez de cette liqueur une fine et petite éponge; puis promenez-la doucement dans le sens des fleurs, sur les dessins d'abord, puis sur toute la blonde, prenant bien soin que la solution reste toujours fluide et qu'elle soit appliquée bien également partout; car le moindre oubli à cet égard produit des taches brillantes du plus désagréable aspect[1].

L'addition d'un peu d'eau, un nouveau coup d'éponge suffisent pour prévenir le danger.

La blonde ainsi apprêtée, laissez-la sécher, ce qui se fait vite; enlevez ensuite les épingles, soulevez-la et vous la verrez fraîche, ferme, et reproduisant de la manière la plus heureuse les reflets nacrés et primitifs de ses belles fleurs.

Je fis l'année passée, au carnaval, cette petite découverte; je l'employai avec succès, puis l'indiquai à des amies qui rajeunirent, grâce à elle, ces hautes blondes si coûteuses de berthes, d'engageantes, de volants; et l'argent qui se fût éparpillé sur d'autres blondes glissa tout doucement dans la main du pauvre; et moi, aussi fière que s'il s'agissait du *Daguerréotype*, je me mis à encenser l'ordre, à lui élever un autel, autel vraiment respectable, puisqu'il étaie de sa paroi modeste le saint autel de la pitié.

TAPIS DE LAMPE A JOUR.

Mettons d'abord entre nous, mesdemoiselles, un petit dialogue sur le tapis.

« Nous venons de faire, dites-vous, les dernières visites de l'an, visites fort peu agréables, consacrées pour l'ordinaire aux gens qu'on ne voit qu'une fois l'année, à qui l'on ne sait que dire, que l'on voudrait bien ne pas rencontrer, mais à qui cependant l'on n'ose envoyer des cartes (impertinence polie, ou politesse impertinente, comme vous voudrez). Enfin, quant aux visites, nous n'avons pu choisir; nous rentrons ennuyées, harassées d'un parlage officiel, vide, contraint. Qu'allons-nous

(1) Je ne saurais donner précisément, ni la dose de gomme, ni la dose d'alcool (esprit-de-vin), mais la règle invariable est que la solution soit toujours liquide et nacrée. L'habitude indique bien vite quel est le mélange qui lui donne ces qualités. Cette eau de gomme alcoolisée perd son brillant en moins de deux jours.

faire? nous ne sommes ni en train de lire, ni en train de travailler. Si nous causons, nous parlerons de notre ennui, ce qui n'est pas un moyen de le guérir. Qu'allons-nous donc faire? »

Et moi, tenant en main des laines, je m'avance et dis :

« Mon Dieu ! j'ai là, mesdemoiselles, un petit ouvrage tout-à-fait propre à la circonstance. Il occupe à demi, sans effort, presque sans attention sitôt qu'on en prend l'habitude ; ses produits sont prompts, gracieux, et si vous voulez me permettre...

— Certainement.

— Eh bien! mettons nos tapis sur le tapis; asseyons-nous et travaillons avec zèle. »

Les matériaux sont : 1° de la soie plate blanche ou soie floche un peu grosse ; 2° de la laine à tapisserie de différentes couleurs. La laine sèche ou laine anglaise convient moins, quoiqu'on en fasse généralement usage; mieux vaut la laine de Berlin, qui gonfle davantage et rend les tapis plus épais.

Les instruments sont une grosse aiguille, des ciseaux; puis un petit cadre d'environ six pouces en tous sens, garni tout autour, à plat, d'une rangée de pointes en fer, laissant un bord large de quelques lignes, qui sert à manier le *métier*, ainsi se nomme cet encadrement.

Supposons maintenant que nous voulions faire un tapis en laine bleu-ciel. Nous commençons par en dévider une grosse pelote, car il ne faut pas être arrêté par le manque de laine, ni obligé de faire des nœuds. Cette laine, mise à terre auprès de nous, dans une corbeille, nous en prenons, de la main droite, le bout, et nous l'attachons après la quatrième pointe venant à la suite de l'un des angles du métier, que nous tenons par le bord avec la main gauche.

Dans cette position bien facile à comprendre, nous passons la laine de cette pointe à la pointe correspondante en face, tendant ainsi de l'une à l'autre la laine qui embrasse ainsi tour à tour les deux pointes, et cela trente-six fois, à moins que la laine ne présente accidentellement des parties plus fines ou plus grosses. Ces trente-six tours, qu'il importe de bien tendre également, font une *barre*. — Le nombre trente-six est de rigueur.

La première barre finie, on passe d'abord la laine à la pointe suivante (la cinquième de l'encadrement), puis à la pointe correspondante, et l'on fait une nouvelle barre comme je viens de l'expliquer. On agit ainsi jusqu'au bout du métier, c'est-à-dire en laissant à ce bout, comme à l'autre, trois pointes oisives, omission qui se répète à chaque angle, où cinq pointes restent toujours vides, et il ne serait pas mal, par parenthèse, de les supprimer tout-à-fait. — Nous verrons plus tard dans quel but ces coins ne reçoivent jamais de barres.

Les dix barres achevées dans un sens (le métier a quinze pointes sur chaque face), on les croise en formant d'autres barres dans le sens opposé. Cela présente un tissu grossier composé de petits carreaux libres qu'il s'agit maintenant de fixer à l'aide de la soie blanche, que l'on remplace souvent par de la soie assortie aux diverses couleurs du tapis.

Pour cela, on enfonce en dessous l'aiguille enfilée au milieu du point de jonction des deux barres croisées; on la tire par la pointe et on la passe à gauche dans la première case ou premier petit carreau. Un nœud arrête en dessous l'aiguillée, que l'on sort diagonalement dans la seconde case à droite, la pointe tournée vers soi. La soie ainsi passée forme sur la jonction des barres une boucle dans laquelle on passe l'aiguille; en tournant cette fois la tête de son côté on serre, et les deux barres se trouvent entre un nœud coulant. Alors on passe dans la troisième case à gauche l'aiguille, dont la pointe tournée à soi passe immédiatement par-dessous dans la quatrième case à droite, opération qui produit, comme précédemment, une boucle de soie dans laquelle on

passe de même l'aiguille pour obtenir un semblable nœud coulant dans un sens opposé et parvenir à faire une sorte d'X embrassant les deux barres. On termine en enfonçant perpendiculairement l'aiguille au centre du point dont on rassemble et fixe ainsi solidement les deux parties en tirant bien toute l'aiguillée de soie sous les laines. On va ensuite faire le même point à la jonction des barres suivantes, en coulant tout simplement par-dessous.

Lorsqu'on veut qu'une des deux couleurs choisies présente alternativement de grosses cases et des cases plus petites, il faut avoir soin, en faisant le point d'X, de soulever la barre de manière à la gonfler convenablement. Cette variété n'est pas difficile, mais elle réclame beaucoup d'attention.

Quand toutes les barres sont ainsi fixées, le tapis est terminé. Alors, passant l'index droit au-dessous de chaque barre voisine du bord intérieur du métier, on la soulève et on la fait quitter chaque pointe; cela s'appelle *démonter*.

A ce moment on a un joli carré de dix barres croisées (voir *fig.* 7, de la planche de broderies), entouré de longues boucles de laine, boucles produites par le chômage des cinq pointes de chaque angle, et qu'un coup de ciseau donné à leur repli va changer en frange gracieuse. Cet ornement léger et convenable entoure très agréablement notre petit tapis.

Le point de soie ou point d'X est la chose importante; de lui dépend toute régularité. Si en le faisant on néglige de tenir les barres également espacées, de le serrer partout de même, de faire les deux nœuds coulants parfaitement égaux, on a un tapis à cases alternativement trop resserrées ou trop larges, à points boiteux, jetant çà et là une petite patte auprès d'une grande jambe; enfin, comme dans toutes choses, on transforme, faute de soins, un joli travail en ébauche pitoyable.

Au lieu de tendre la laine en ligne droite, on peut la tendre en ligne diagonale; les barres alors présentent des losanges, et le tapis n'est que plus élégant; puis la frange présente de petites couches gracieusement superposées en biais qui font une charmante fantaisie.

Un autre degré d'élégance fort désirable consiste à varier les couleurs. Ainsi, l'on peut alternativement tendre une barre de laine verte et une barre de laine rose, que l'on contrariera en les croisant. On peut encore faire les trois premières barres du pourtour violet-clair, et les quatre barres centrales couleur orange. On peut faire toutes les barres d'un sens rouges, et les barres de l'autre sens noires. Vous sentez, mesdemoiselles, que ce sont là des suppositions et des exemples qui varient avec tous les goûts. Le goût est là maître absolu; s'il vous conseille d'employer de la fine soie noire sur la laine rouge, s'il vous prescrit d'autres innovations, écoutez-le, mais donnez-lui invariablement pour acolytes l'ordre et l'attention.

Elisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE FÉVRIER.

15 *février* 1583. Adoption en France du calendrier grégorien.

Depuis bientôt trois cents ans ce calendrier est le seul en usage dans presque toute l'Europe, et cependant peu de personnes connaissent l'origine et le motif de la ré-

forme du calendrier de Jules César, dont on se servit pendant plus de seize siècles, réforme qui a conservé le nom du pape Grégoire XIII, à qui on la doit.

Quelques notions sur cet objet auront sans doute de l'intérêt pour nos jeunes lectrices.

L'année que Romulus avait empruntée aux peuples latins était lunaire et ne se composait que de dix mois, dont mars était le premier. A ces dix mois Numa en ajouta deux autres, et les plaça au commencement et à la fin de l'année ; mais comme alors l'année se trouvait de onze jours plus courte que l'année solaire, Numa ordonna, pour tous les deux ans, une intercalation de vingt-deux jours qu'on plaçait après le mois de février, le dernier de l'année. Voici quels étaient alors l'ordre et les noms de douze mois :

1 janvier.	7 sextilis.
2 mars.	8 septembre.
3 avril.	9 octobre.
4 mai.	10 novembre.
5 juin.	11 décembre.
6 quintilis.	12 février.

Cette nomenclature avait cela de singulier, qu'elle conservait aux sept derniers mois des noms numériques, créés lorsque l'année n'était que de dix mois, et qui n'avaient plus de signification exacte depuis qu'un mois avait été ajouté à son commencement.

Sous les rois l'année subit d'autres modifications. Mais les pontifes chargés des intercalations les exécutèrent si mal que l'année de Numa n'offrit bientôt plus aucun rapport avec les saisons, et une éclipse, dont on a conservé la date, prouve que, l'an de Rome 565, 190 ans avant J.-C., le 1er janvier répondait au 15 octobre.

Jules César jugea une nouvelle réforme indispensable ; il la confia à l'astronome Sosigène, qui fixa la durée de l'année solaire à trois cent soixante-cinq jours et six heures, et celle de l'année civile à trois cent soixante-cinq jours seulement. Pour employer les six heures qui restaient encore, il imagina d'intercaler tous les quatre ans un jour qui devait être placé entre le 23 et le 24 février, le sixième jour des calendes de mars, *bis sexto kalendas martias*, d'où est venu le nom de *bissextile*.

Les Romains comptaient les jours autrement que nous, et il est utile de le connaître pour l'intelligence des auteurs. Chaque mois avait trois points fixes : les *calendes*, les *nones* et les *ides*. Les *calendes* tombaient régulièrement le premier du mois ; les *nones*, le 7 des mois de mars, mai, juillet, octobre, et le 5 des autres mois ; les *ides* tombaient le 15 du mois où les *nones* se trouvaient le 7, et le 13 de tous les autres mois. Par une bizarrerie dont nous n'avons pas l'explication, les jours de ces trois périodes se calculaient au rebours ; ainsi, le premier jour de janvier étant les *calendes*, le second jour se comptait comme le quatrième des *nones*, le troisième comme le troisième, le quatrième comme le second, et le cinquième comme le premier. Le sixième jour de janvier comptait comme le huitième des *ides*, et ainsi de suite en diminuant jusqu'au treizième jour, que l'on comptait comme le dix-neuvième des *calendes* de février. Le même mode s'appliquait à tous les autres mois. Les noms des mois, sous les empereurs romains, et le nombre de leurs jours étaient les mêmes qu'aujourd'hui.

La réforme de Jules César, qui avait rectifié une grande erreur, en avait fait naître une nouvelle en supposant l'année solaire plus longue de onze minutes neuf secondes qu'elle ne l'était réellement. Il résultait de là que les points *solsticiaux* et *équinoxiaux* devaient rétrograder d'un jour en 133 ans ; aussi l'équinoxe du printemps fixé par César au 25 mars, n'était plus qu'au 21 l'an 325, à l'époque du concile de Nicée, et se trouvait reculée au 10 mars, l'an 1582.

Pour remédier à cette grave erreur, le pape Grégoire XIII retrancha dix jours de cette même année 1582, de sorte que l'on compta le 15 octobre au lieu du 5, et il sta-

tua qu'à l'avenir on supprimerait *trois bissextiles* dans l'espace de quatre cents ans. Pour suivre un mode régulier, on fait ce retranchement sur toutes les années séculaires dont le nombre n'est pas divisible par 400. Ainsi, l'année 1600 fut *bissextile*, les années 1700 et 1800 ne l'ont pas été, l'année 1900 ne le sera pas non plus, mais l'année 2000 le sera.

La réforme grégorienne était à peine connue qu'elle fut admise sans difficulté dans presque tous les pays catholiques, en France, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Flandre; ailleurs elle éprouva quelque résistance. L'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, blessé de l'autorité que prenait le pape en lui imposant son calendrier, voulut en référer à la diète, qui, dans une délibération expresse, donna à son refus ce motif singulier : *que le monde ne durerait pas assez longtemps pour que Noël tombât en été ni la fête de saint Jean en hiver ; que sous peu Dieu y mettrait fin et ferait ainsi un vrai calendrier éternel*. Cependant le calendrier grégorien fut admis bientôt après. Les Etats catholiques de Suisse suivirent cet exemple en 1584, la Pologne en 1586, la Hongrie en 1587. Mais les Etats protestants ou luthériens rejetèrent toujours la réforme pontificale; cependant ils en comprenaient le besoin, et, sans reconnaître l'autorité du pape, même en cette matière, ils adoptèrent, en 1700, un calendrier presque semblable dans ses détails au calendrier grégorien et donnant les mêmes résultats. Les protestants de la Suisse l'admirent en 1701, les Anglais ne le reçurent qu'en 1752 et les Suédois en 1753.

Il n'y a plus aujourd'hui en Europe que les Russes et les chrétiens du rit grec qui conservent encore le calendrier de Jules César, et dont la manière de compter le temps diffère par conséquent de la nôtre.

16 *février* 1640. Mort de Gregorio Allegri, compositeur.

Il y a des familles privilégiées pour les arts; celle d'Allegri était déjà célèbre lorsque Gregorio Allegri vient y apporter une nouvelle illustration. Il descendait de cet Antonio Allegri, dit *le Corrége*, dont une plume habile vous a raconté l'intéressante vie dans ce journal[1].

Gregorio, entré dans l'état ecclésiastique, avait bientôt acquis une grande réputation comme compositeur de musique sacrée. Tout le monde a entendu parler de ce fameux *Miserere* qu'on exécutait deux fois chaque année pendant la semaine-sainte dans la chapelle Sixtine à Rome. On attachait tant d'importance à cette œuvre qu'il était défendu de la copier sous peine d'excommunication. La mémoire prodigieuse de Mozart sut éluder cette défense; vous avez vu dans la vie de ce grand compositeur[2] comment il avait retenu et copié cet admirable morceau.

Du reste, la manière dont le *Miserere* était exécuté devait singulièrement ajouter à son effet. Écoutons à ce sujet l'auteur des *Lettres sur Haydn*. « Au moment, dit-il, où il commence (*le Miserere*), le pape et les cardinaux se prosternent; la lumière des cierges éclaire *le Jugement dernier* que Michel-Ange peignit contre le mur auquel l'autel est adossé. A mesure que le *Miserere* avance, on éteint successivement les cierges. Les figures de tant de malheureux, peintes avec une énergie si terrible par Michel-Ange, n'en deviennent que plus imposantes, à demi éclairées par la pâle lueur des derniers cierges qui restent allumés. Lorsque le *Miserere* est sur le point de finir, le maître de chapelle qui bat la mesure la ralentit insensiblement, les chanteurs diminuent le volume de leurs voix; l'harmonie s'éteint peu à peu, et le pécheur, confondu devant la majesté de son Dieu et prosterné devant son trône, semble attendre en silence la voix qui va le juger. »

(1) Voyez tome II, année 1834.

(2) Page 1, du tome VIII, année 1839.

Aujourd'hui, que le *Miserere* est une œuvre connue, il faut bien convenir que son exécution, dépouillée de la pompe dont elle est entourée à Rome, est loin de produire une aussi forte impression.

Allegri ne fut pas seulement un bon musicien, il fut aussi un bon et vertueux ecclésiastique; doué d'une tendre piété, il visitait souvent les prisons et y pratiquait les œuvres d'une ardente charité. Sans doute ce fut dans ces pieuses occupations que son âme puisa quelques-unes des inspirations touchantes ou sublimes qui lui étaient si familières et que révèlent la plupart de ses compositions.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Nos craintes ne se sont que trop réalisées, mesdemoiselles; au moment même où nous vous en parlions, il y a un mois, l'Église de Paris, l'Église de France, disons mieux, l'Église universelle faisait une perte immense : M. l'archevêque de Paris, usé avant le temps par les longues luttes qu'il a soutenues pour la foi, rendait son âme à Dieu le mardi 31 décembre, à dix heures du matin. — Sa mort a si dignement couronné sa sainte carrière; il a montré en sa présence tant de résignation, de calme, de sérénité, que la relation de ses derniers moments doit rester comme le plus beau panégyrique de sa vie. — Nous vous avons dit avec quelle foi vive il reçut les derniers sacrements; suivez-le avec nous jusqu'à sa dernière heure.

Dans la nuit du 29 au 30 décembre, le vénérable prélat commença, avec l'ingénieuse précaution de la charité, à préparer à une séparation inévitable ceux qui avaient le bonheur de l'entourer et de lui rendre les services que son état exigeait. Dans cette même nuit, vers quatre heures et demie, il avait demandé la communion, qu'il recevait tous les jours à la même heure depuis l'administration des derniers sacrements. Elle lui fut portée par deux de ses secrétaires, auxquels s'adjoignirent quelques dames du Sacré-Cœur accompagnant le Saint-Sacrement, des flambeaux à la main. Assis dans son fauteuil (car depuis quelques heures, ne pouvant plus supporter le lit à cause des étouffements continuels qu'il éprouvait, il s'était fait mettre dans son fauteuil, où il est resté jusqu'à la fin), il se recueillit un instant, puis adressa aux religieuses ses derniers adieux, ses derniers remercîments pour l'hospitalité généreuse qu'elles ont exercée si longtemps envers lui, leur donna sa bénédiction, en leur recommandant de ne pas l'oublier dans leurs prières et dans leurs bonnes œuvres : « C'est votre père « mourant qui vous le demande, » ajouta-t-il. Il permit ensuite à chacune d'elles de venir baiser son anneau pastoral, et, au milieu des sanglots que ses paroles avaient fait éclater, seul il conserva son calme et sa sérénité ordinaires. Il appela ses deux secrétaires, les fit mettre à genoux à ses côtés, s'entretint avec eux de sa fin prochaine et les remercia des soins qu'ils prenaient de lui.

La journée qui suivit fut mauvaise; l'étouffement continuait toujours et augmentait de plus en plus. Pas une plainte ne sortait de sa bouche : calme et résigné à la volonté de Dieu, il supporta des douleurs atroces avec cette patience chrétienne que Dieu donne aux siens, et eut jusqu'au bout le courage de s'occuper des affaires du diocèse, de ses affaires particulières et des

dispositions relatives à ses funérailles, qu'il recommanda de faire avec la plus grande simplicité. Il ordonna surtout qu'on fît transporter son corps à la métropole, dans une chapelle ardente, en attendant le jour des obsèques, « afin, dit-il, d'être présent à toutes « les messes qui seront célébrées pour le « repos de mon âme. » Il reçut les adieux de sa famille fondant en larmes, lui fit les siens avec la tendresse dont son cœur était pénétré pour ceux qui lui appartenaient, et avec le calme qui ne l'a jamais quitté ; seulement il s'attendrit à la vue de deux jeunes enfants, son neveu et filleul et sa nièce, sur la tête desquels il posa la main, en leur recommandant d'être fidèles à Dieu et de se souvenir de lui. « Soyez dignes de votre « père et de votre mère, » et il les bénit. — Il ajouta, en s'adressant au vicomte de Quélen, son frère : « Surtout, mon cher « Alphonse, fais bien en sorte que l'on sache « qu'en mourant je n'emporte aucune amer- « tume contre qui que ce soit, et que je par- « donne de tout mon cœur à ceux qui m'ont « fait quelque mal. »

Il s'occupa ensuite avec ses grands-vicaires et ses secrétaires des affaires du diocèse, signa d'une main ferme encore la nomination d'un ecclésiastique qu'il affectionnait, à un canonicat vacant depuis la veille seulement, accueillit avec bonté et sans paraître fatigué de tant d'émotions toutes les personnes qui se présentèrent pour recevoir sa bénédiction, permit à ses anciens serviteurs de venir lui baiser la main, leur adressa quelques mots, et versa des larmes à la vue de son fidèle valet de chambre, attaché à sa personne depuis vingt-sept ans, et dont le dévouement sans bornes à son maître a été éprouvé dans la bonne et dans la mauvaise fortune. « Il faut nous quitter, « mon bon René, » lui disait-il en lui serrant les mains. — Plusieurs curés lui furent aussi présentés ; il les bénit, ainsi que leurs paroisses, en recommandant de faire prier pour lui. Les médecins qui l'avaient soigné avec tant de zèle furent l'objet spécial de sa reconnaissance à ses derniers instants ; il le leur répéta plusieurs fois, les pria de se souvenir de lui, comme aussi il les assura qu'il ne les oublierait jamais devant Dieu. Le docteur Caillard, son médecin ordinaire et son ami dévoué, fondait en larmes auprès de lui. « Ne vous désolez pas, mon ami, « nous nous reverrons, » lui dit-il.

Après une journée si fatigante, entièrement consacrée à la reconnaissance et à l'amitié, on lui conseilla de prendre quelque repos ; on le laissa seul avec la digne sœur de Bon-Secours, qui depuis huit mois lui prodiguait des soins assidus, et à laquelle il avait adressé la veille un de ces mots charmants qui peignent tout un caractère. « Je vous donne beaucoup de peine, ma « sœur, lui avait-il dit, mais si j'ai le bon- « heur de voir saint Vincent de Paul, vous « êtes la première personne dont je lui par- « lerai. »

Il voulut se coucher ; mais, à peine dans son lit, les douleurs de l'étouffement devinrent si fortes qu'il fut obligé de recourir de nouveau à son fauteuil pour ne plus le quitter. Le danger devenant de plus en plus imminent, il reçut de nouveau la communion, demanda qu'on lui récitât les prières des agonisants, répondit à toutes avec la plus grande présence d'esprit, achevant seul les versets des psaumes commencés, et ajoutant le nom de saint Hyacinthe, son patron, aux litanies des saints. Un moment de tranquillité ayant succédé à cette crise, il fit encore quelques dispositions relatives à son clergé.

Ses mains commençaient à se refroidir. Attribuant cet accident à la température, il pria qu'on lui fît chauffer des serviettes pour les envelopper. La vicomtesse de Quélen, sa belle-sœur, qui a partagé avec son mari le bonheur de servir dans ses derniers jours un frère qui leur était si cher, lui offrit son manchon. Monseigneur le prit et y mit ses mains. Se regardant dans cette

position, sa gaîté lui revint encore, et il plaisantait en considérant un archevêque en manchon. Cependant, le mal faisait de tels progrès que ce dernier moyen de le réchauffer lui parut trop lourd pour ses bras affaiblis. Il mit le manchon de côté; mais, pensant à la satisfaction qu'il procurait à sa belle-sœur en se servant, pour éprouver un peu de bien-être, d'un objet qui lui appartenait, il le reprit avec un sourire, en disant : « Je le porterai bien en-« core. »

Sa prière ne discontinuait pas au milieu de ses souffrances. C'est alors qu'il dit, avec la plus douce confiance, ces paroles touchantes : « Je vais paraître devant un « juge que j'ai toujours aimé et que j'aime « encore. »

Enfin le moment fatal arrivait. Il entra en agonie à neuf heures et demie, unissant ses souffrances à celles de notre Seigneur. On lui demanda alors sa dernière bénédiction pour son clergé, son diocèse et la France. « De tout mon cœur, » s'efforça-t-il de répondre; et, levant seul sa main défaillante, il eut encore la force de former la croix sur les assistants. Quelques minutes après, son secrétaire lui demanda s'il désirait recevoir l'absolution : « Non, mon « ami, je vous remercie, je ne crois pas en « avoir besoin, » dit-il d'une voix éteinte : dernier mot d'une âme pure, d'une conscience droite et d'un cœur confiant en Dieu.

Il rendit cette belle âme à son Créateur à neuf heures trois quarts, entouré de ses prêtres, de sa famille, de ses amis, dont les sanglots annoncèrent à ceux qui n'avaient pu entrer dans la chambre la perte que l'Église et le diocèse de Paris venaient de faire.

Un auteur dont le nom populaire et les précédents ouvrages sont un sûr garant de l'exactitude de son travail nouveau, M. d'Exauvillez, publie en ce moment une *Vie de M. de Quélen, archevêque de Paris;* nous vous la recommandons, mesdemoiselles, non-seulement parce qu'elle retrace avec fidélité les principales circonstances d'une carrière véritablement apostolique, mais aussi parce qu'elle est en même temps l'histoire abrégée de la religion en France depuis quarante ans.

— Nous appelons aussi votre attention sur les *Souvenirs d'un petit enfant*, par mademoiselle Elise Moreau, dont votre journal vous a fait connaître déjà de charmantes productions. C'est un petit volume qui sera recherché partout, parce que chacune des anecdotes qu'il renferme est un petit drame attachant qui, dans son allure amusante, conduit essentiellement vers un but moral et religieux. Le style en est tantôt simple, naïf comme la voix d'un enfant, tantôt poétique et harmonieux. Ce sont à chaque page d'utiles leçons données sous la forme la plus gracieuse, qui ne peuvent manquer de vous plaire et de vous attacher à double titre.

— L'espace nous manque pour vous parler cette fois du *Globe*, précieux *Atlas de Géographie ancienne et moderne;* nous y reviendrons prochainement.

— MM. *H. Herz* et *Géraldy* annoncent deux grandes soirées musicales qui préoccupent vivement l'attention du public dilettante; la première aura lieu le lundi 3 février et la deuxième le lundi 17 du même mois. Dans la première soirée, on entendra mesdames *E. Garcia* et *Labarre*, et MM. *Geraldy, Roger, Herz;* M. *Artot* se fera entendre sur le violon et Mad. *Labarre* sur la harpe. La belle scène d'*Iphigénie en Aulide* sera chantée avec chœurs et orchestre par M. *Géraldy.* Parmi les nouveaux morceaux de M. *H. Herz*, on cite une grande fantaisie de l'*Élisire d'amore*, et un *duo* à quatre mains qu'il exécutera avec M. *J. Herz.* L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. *Tilmant.* On trouve des billets à la manufacture de pianos de M. *H. Herz*, rue de la Victoire, 38, et chez tous les marchands de musique.

BRODERIES.

N° 1. *Rond de serviette.* Il faut exécuter ce dessin au *passé* en soies demi-torses, sur un ruban de taffetas, en donnant aux ornements une couleur uniforme; l'enveloppe et la tige des boutons de rose sont d'un vert tendre, le bouton d'un rose très vif et le vert des feuilles mêlé de tons brun-rouge, les *souvenez-vous de moi* bleu de Sèvres, à cœur jaune. On pourrait varier la broderie en mettant tous les ornements de ce modèle en applications de velours, et faisant le reste au *passé.* Sous l'envers du ruban on *bâtit* une toile empesée que recouvre une doublure en *florence.* Il serait facile de placer un chiffre entre ces deux guirlandes.

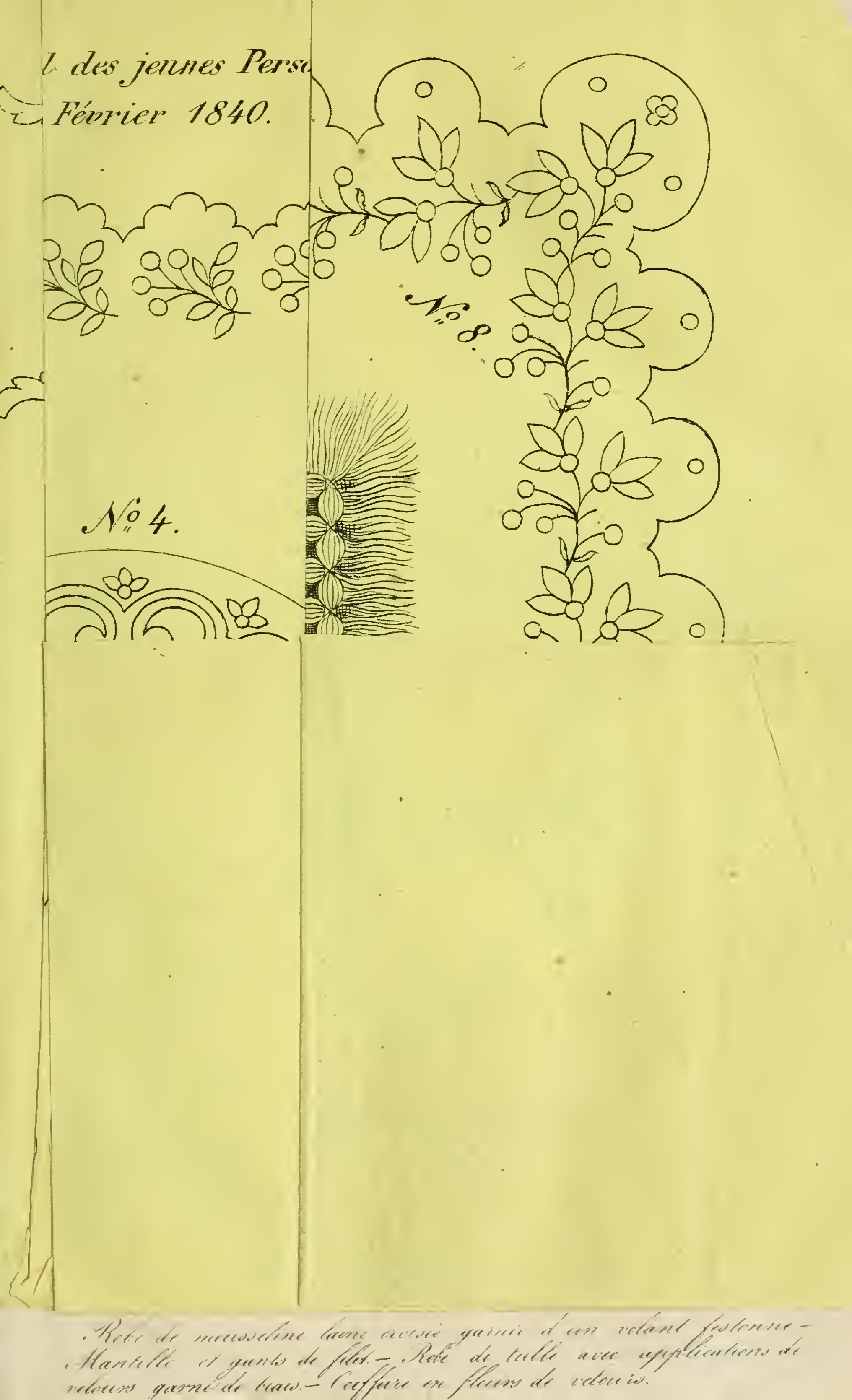
N° 2. *Boîte à ouvrages.* Les boîtes en palissandre ont, à la partie supérieure du couvercle, une pelote que recouvre une étoffe brodée. Ici, l'encadrement doit être en applications de velours bordées de fil d'or ou d'argent; le bouquet du milieu au *passé.* On sait que les fleurs du jasmin d'Espagne ont l'extrémité de leurs pétales terminée par une nuance de carmin qui se retrouve également à l'extrémité des boutons et au calice de la fleur; cette couleur doit se fondre insensiblement avec le blanc des pétales; les feuilles sont d'un vert très éclatant.

N° 3. *Bordure de mouchoir.* Les mouchoirs à vignettes sont toujours très recherchés. La dent de celui-ci doit être festonnée en rouge, la tige et les feuilles de branche au *plumetis* en coton vert, les fruits rouges.

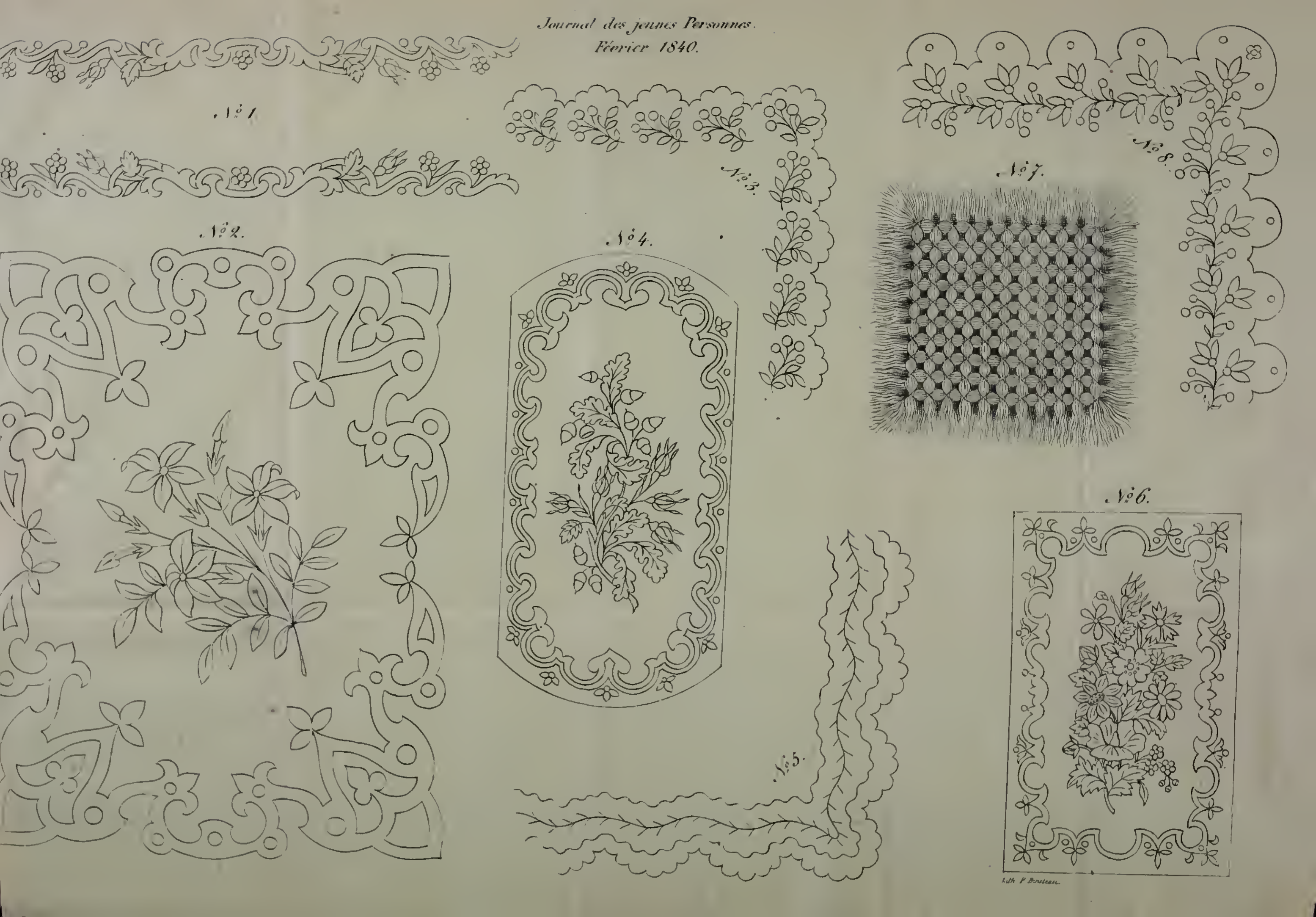
N° 4. *Porte-cigarres.* Ordinairement ces étuis sont en maroquin dont les bords, découpés et ornés de filets d'or, encadrent une étoffe de soie sur laquelle repose la broderie. Les feuilles de chêne sont d'un vert foncé, coupées par des nervures d'une nuance plus sombre; le gland d'un vert très pâle, tirant sur le jaune; la coque du gland est brune, et par-dessus la broderie on croise des fils de soie d'une nuance un peu plus foncée.

N° 5. *Autre bordure de mouchoir.* La dent doit être festonnée en coton bleu, les deux lignes ondulées seront brodées au crochet en coton brun, et la tige épinée placée entre ces lignes sera *cordonnée* en coton bleu.

N° 6. *Souvenir.* De même que le numéro 4, ce souvenir doit être en maroquin à bords découpés. Dans ce bouquet on retrouve une rose églantine, dont les étamines s'imitent par un double nœud en soie brune, des bluets, du géranium, un dahlia dont le cœur se compose de nœuds en soie, pressés les uns contre les autres, une reine-marguerite, une fleur de mauve et enfin des myosotis. Comme la monture de ces ouvrages peut présenter de grandes difficultés, dans les petites villes surtout, où l'on manque d'ouvriers habiles, nous conseillons de les faire entièrement en étoffe, en mettant en applications de velours la bordure qui encadre chaque bouquet.



Robe de mousseline laine croisée garnie d'un volant festonné — Mantelet et gants de filet. — Robe de tulle avec applications de velours garni de biais. — Coiffure en fleurs de velours.


N° 1.
N° 2.
N° 3.
N° 4.
N° 5.
N° 6.
N° 7.
N° 8.
Lith. P. Bineteau.



...p de P. Bineteau

(Janvier 1840.)

Robe de mousseline laine croisée garnie d'un volant festonné — Mantille et gants de filet. — Robe de tulle avec applications de velours garni de biais. — Coiffure en fleurs de velours.



VUE DES ENVIRONS DE MEUDON.

ANDREA ORCAGNA.

I.

Dans la longue et étroite strada qui va de la place du palais à la magnifique église de Santa-Croce, se trouvait, vers le milieu du quatorzième siècle, l'officine de l'huissier de la commune de Florence. Un jour la foule se pressait dans l'intérieur et affluait même jusqu'au milieu de la voie : on avait saisi le mobilier d'un Florentin, et la beauté de ce mobilier attirait les amateurs des objets de luxe à bon marché. C'étaient principalement de riches étoffes, des armes et des meubles d'un goût exquis qu'on adjugeait sur l'enchère la plus minime.

« On va ruiner cet homme, c'est certain! dit un tisserand du quartier del Carmine, en haussant les épaules.

— Si cet infâme duc d'Athènes ne nous avait pas dépouillés, repartit une femme de la bourgeoisie, comme il me serait facile d'acquérir une belle robe avec peu d'écus!

— Messer guardi y met de la méchanceté et de la mauvaise foi, ajouta le tisserand ; c'est évident.

— Dites plutôt que c'est odieux, mon brave homme, » répliqua un citoyen en s'approchant.

Ce citoyen était le propriétaire du mobilier saisi. Sa figure large, ouverte, ses manières douces et polies, annonçaient un homme probe et d'un commerce excellent ; il suivait attentivement la figure sournoise du guardi, l'huissier de la commune de Florence, et ce dernier, jetant sur lui des regards obliques à chaque minute, semblait heureux de sa silencieuse et impuissante colère. Enfin, ne pouvant plus se maîtriser, cet homme s'approcha du guardi et le pria d'exercer son ministère avec plus de lenteur et d'impartialité. L'huissier, qui haïssait cet homme à cause d'une ancienne rivalité d'amour, se contenta de sourire sans répondre, et il continua d'exercer sa charge avec une rigueur plus grande. Les citoyens étaient outrés des procédés odieux du guardi ; mais cela ne les empêcha nullement d'acheter à vil prix les riches étoffes, et, quand sa ruine fut consommée, le malheureux dépouillé s'avança d'un air triste, mais fier, vers la table sur laquelle la vente s'était faite.

« Citoyens de Florence, s'écria-t-il, Dieu sait, et aussi beaucoup de nos compatriotes, que jusqu'à présent ma vie s'est écoulée sans désirs de vengeance et sans haines. A partir de ce jour je renonce à cette calme existence ; à défaut de stylet ou d'épée, la nature m'a donné un pinceau pour arme ; je m'en servirai. Une pauvre femme de mes amies périssait faute de secours, j'ai répondu pour elle ; la mort l'a frappée avant qu'elle ait pu rembourser, et l'huissier de la commune s'est montré impitoyable ! Une bonne œuvre ne devrait pourtant pas causer la ruine d'un citoyen honnête... Mais vous l'avez voulu, messer guardi ; eh bien ! à mon tour, misérable, et j'en fais le serment devant Florence assemblée, je te plongerai tout vivant dans l'enfer ! »

Puis, écartant violemment la multitude étonnée, il sortit audacieusement et s'en alla vers Sainte-Marie-la-Nouvelle.

Les assistants firent une foule de suppositions ridicules à propos de cet homme. C'était peut-être, disaient tout bas quelques vieilles femmes en se signant, le fameux Cecco d'Ascoli, magicien redoutable,

ou le mystérieux esprit du Dante qui revenait pour tourmenter les ingrats Florentins. Mais toutes ces suppositions étaient absurdes, et ce citoyen était tout simplement un grand et illustre révolutionnaire, à la fois peintre, poëte, architecte et sculpteur, ayant pour nom Andrea Orcagna.

Orcagna commençait à jouir en Italie d'une grande et juste renommée. S'étant débarrassé des langes de la tradition byzantine et repoussant bien loin de lui le style du Giotto, ce noble artiste avait franchement et vigoureusement taillé à plein dans la magnifique épopée du Dante. J'ai le bonheur de posséder un tableau de ce grand maître, et en voyant ces blondes et naïves têtes d'anges, ces sévères figures de patriarches, on pressent déjà le style du Musacchio et du Ghirlandajo.

Andrea, dont le noble cœur égalait le génie, avait couvert de peintures précieuses la chapelle des Ricci, à *Santa-Maria-la-Novella*, celle des Cresci, dans l'église des Servites, la façade extérieure de Sant'-Apollinario, et beaucoup d'autres monastères; son habileté engagea les Pisans à le faire travailler à leur célèbre Campo-Santo, et ils lui confièrent une muraille commencée par Giotto et le joyeux Buffalmaco.

Andrea y laissa un *Jugement universel* et quelques compositions pleines d'originalité et de bizarrerie. On voit dans la première, à l'ombre d'une forêt d'orangers, sur l'herbe émaillée de fleurs, des seigneurs qui jouissent de tous les plaisirs du monde, tandis que les Amours dirigent en volant les flèches contre les cœurs de dames de haut parage, assises à côté de brillants cavaliers qui écoutent le son des instruments et regardent les danses joyeuses formées par plusieurs groupes de jeunes garçons et de jeunes filles. Parmi ces personnages, tous peints d'après nature, on reconnaît Castruccio, seigneur de Lucques, sous la figure d'un beau jeune homme qui, la tête couverte d'un chaperon bleu, tient un épervier sur son poing[1].

Ces peintures étonnantes, qui frappent encore l'imagination après cinq cents ans de durée, firent rappeler Orcagna par les Florentins, et c'est alors qu'il entreprit ses deux vastes compositions de *Santa-Croce*, le *Paradis* et l'*Enfer*. Le lecteur a vu combien Florence était ingrate pour son grand artiste, puisqu'elle laissait vendre ses meubles à l'officine de la commune. De retour à *Santa-Croce*, ne possédant plus rien que sa haine, Orcagna fit un croquis, et d'une main vigoureuse il traça et peignit le guardi dans son *Inferno*, au nombre des damnés. Un démon harponne avec un crochet ce malheureux, que l'on reconnaît aux *trois lys rouges* de sa barrette blanche. A côté du guardi se trouvent le notaire et le juge qui contribuèrent à la condamnation de notre artiste, et Cecco d'Ascoli, fameux magicien d'alors[2].

La vengeance d'Orcagna n'étant satisfaite qu'à demi, il prévint les seigneurs qui gouvernaient Florence que ses travaux de Santa-Croce étaient terminés et qu'ils l'honoreraient en venant assister à l'enlèvement des échafauds. Alors l'art était une haute et sainte mission; on ne voyait pas de ces ignobles ouvriers qui prostituent leur plume ou leur pinceau à un pouvoir tyrannique. Un demi-siècle s'était à peine écoulé depuis que la population florentine, ivre d'enthousiasme, avait promené par les rues la grande Madone de Giovan Cimabue, et, plus que jamais, elle était disposée à applaudir aux efforts du génie. La Seigneurie se rendit donc à l'invitation de l'artiste, et aussi une immense multitude; le guardi, amené par l'envie, se plaça au premier rang, mais il fut terriblement puni. Les majestueuses peintures excitèrent des transports inouïs; les nobles, les citoyens et les artisans ne

(1) Giorgio Vasari, traduct. de MM. Jeanron et Léclanché.

(2) Giorgio Vasari, *Vit. de' più celebri pittori*, etc

trouvaient que des cris d'admiration. La Seigneurie félicitait Orcagna quand tout à coup un immense éclat de rire retentit dans les vastes nefs, et à cet éclat de rire succède ce cri :

« Le guardi, le guardi! Enfin le voici en enfer! *Bravo pittore!* »

Le tisserand del Carmine, car c'était lui, montrait du doigt le damné, qu'il avait aperçu. Toute la populace applaudit, et l'huissier impitoyable, ayant reconnu ses traits horriblement contractés, poussa un rugissement, et, menaçant l'artiste qui souriait, il s'éloigna poursuivi par les huées de la multitude.

« Je suis enfin vengé! murmura Orcagna.

— Maître, prenez garde à cet homme! lui dit avec intérêt Sylvestro de' Medici, un des seigneurs; il possède la ruse et le venin du serpent.

— Je lui ai terriblement limé les dents,» répliqua l'artiste d'un air parfaitement insouciant.

— Guardi, sois-en sûr, Andrea, dit une voix, guardi te poursuivra jusqu'à l'éternité[1]! »

II.

Orcagna n'avait reçu du trésorier de Santa-Croce qu'un faible à-compte sur son œuvre gigantesque; quand il vit l'enthousiasme que cet œuvre inspirait, il alla plein de confiance trouver le moine, qui lui refusa son salaire, lui disant que l'Eglise était pauvre, que, la foi antique s'effaçant chaque jour, les fidèles ne donnaient plus de riches aumônes. Bref tout cela signifiait qu'il devait patiemment attendre. Andrea alla au fond des choses, et il reconnut la terrible influence du guardi.

Puis, ce furent de petites persécutions incessantes. Des misérables criaient à la médiocrité; quelques seigneurs firent succéder à leur enthousiasme une froideur inouïe qui dégénéra bientôt en doute injurieux. Tout cela était encore l'œuvre de ce guardi, qui dévorait sa rage en persécutant l'artiste. Les choses allèrent si loin que l'Orcagna prit la résolution de s'enfuir de Florence, et le malheur voulut qu'il le dît hautement.

Le grand peintre, avant de s'éloigner de son ingrate patrie, se mit à retoucher les fresques qu'il avait exécutées avec son frère Bernardo dans la *capella de' Strozzi*, à Sainte-Marie-la-Nouvelle ; alors elle était fermée, cette chapelle, et durant les travaux du peintre un reliquaire d'un grand prix et le ciboire rempli d'hosties consacrées disparurent. Comme le reliquaire contenait un ongle d'un saint très révéré, voilà Florence en révolution ; le premier jour on chercha le voleur, le lendemain le nom d'Orcagna circula dans les rues à voix basse; le troisième jour, guardi, heureux enfin d'avoir un motif pour perdre son ennemi, le prononça tout haut en présence du gonfalonnier de la république, et le célèbre artiste fut jeté aussitôt dans les cachots du vieux palais.

Dans le moyen-âge un vol de cette nature était puni de mort ou de la prison perpétuelle. C'était le crime du sacrilége, digne alors des plus terribles châtiments corporels. Le malheureux Orcagna était donc sous le poids d'une accusation épouvantable, et bien qu'il fût innocent, son cœur se laissait abattre par la crainte, tant il connaissait le caractère versatile des Florentins; et d'ailleurs il était déshonoré.

Durant les deux interrogatoires qu'il subit, Andrea protesta contre cette accusation de vol avec une véhémence qui allait jusqu'à la fureur. « J'ai pu commettre des fautes, dit-il à ses juges, mais descendre au niveau

(1) Andrea Orcagna est le premier peintre qui ait imaginé cette vengeance, terrible à une époque croyante jusqu'au fanatisme. Son exemple fut suivi depuis à Bologne, à Tolentino, à l'abbaye del Sesto, à Pise, etc. Andrea naquit à Florence en 1329, et mourut dans la même ville, en 1389.

des plus vils criminels, moi, l'Orcagna, c'est ce que vous ne devriez pas supposer, messeigneurs! La main qui a décoré Sainte-Marie-la-Nouvelle et Saint-Pierre-Majeur ne peut être celle qui nuitamment a dérobé les vases sacrés de la chapelle des Strozzi! Dans une autre cité que Florence on croirait l'Orcagna sur sa parole. »

Tout cela n'était pas convaincant pour des hommes imbus de préventions profondes; le guardi, ayant peu à peu gagné la confiance du gonfalonnier de la république, qui était de l'ordre populaire, l'excita ardemment contre le malheureux artiste, en lui disant qu'il fallait se hâter de le condamner, parce que l'ordre de la noblesse (et depuis l'expulsion du duc d'Athènes le gouvernement était entièrement aux mains du peuple), l'ordre de la noblesse tenterait tout pour l'arracher à la justice florentine. Le gonfalonnier, homme d'un sens étroit, ne comprit pas la pensée infâme qui faisait agir le guardi, et niaisement il le seconda avec la plus grande vigueur, croyant par là se venger de la faction guelfe. Le guardi triomphait, et déjà on se proposait d'appliquer la question à l'infortuné Andrea, quand un illustre citoyen de l'ordre populaire, Sylvestro de' Medici, fit rejeter la proposition et gagna quelques voix au grand artiste.

Cependant, quoi qu'il fît, rien ne pouvait vaincre la résistance du chef suprême de la république; le guardi ne le quittait plus, et ce misérable avait juré la perte d'Andrea. Enfin, le jour de la dernière séance du tribunal fut publié devant le vieux palais.

Quand Florence sut que l'échafaud allait lui ravir son illustre peintre, la vieille cité des arts s'émut, et ses plaintes retentirent jusque dans les villes éloignées dont elle était la métropole. Les Arétins, ceux d'Empoli vinrent en foule, et les Pisans députèrent deux de leurs magistrats vers la Seigneurie pour demander la grâce de cet Andrea qui avait immortalisé leur Campo-Santo... Tout fut inutile!

Le tribunal s'assembla pour faire entendre son arrêt. Il y avait une multitude immense; cet arrêt terrible, était suspendu aux lèvres de l'inflexible gonfalonnier; tous frémissaient, hormis le haineux guardi, qui souriait de son cruel sourire, quand tout à coup un jeune homme parvient à se précipiter dans l'enceinte réservée et interrompt la sinistre majesté du tribunal.

« Cet homme est innocent! s'écrie-t-il avec véhémence.

— Ah! Dieu soit loué! » dirent aussitôt mille voix émues.

Le guardi pâlit à son tour et se pencha vers le gonfalonnier, auquel il parla tout bas.

« J'étais dans le val de Chiusi, reprit l'inconnu, errant dans la campagne, quand j'ai appris le danger qui menaçait l'illustre maître; comme je savais qu'il était innocent, je suis venu.

— Qui donc es-tu? demanda le gonfalonnier, d'une voix sévère.

— On me nomme Ciro Sinistro, et je suis voleur de profession. Il y a trois mois, j'étais prisonnier à Florence. Une nuit j'entendis crier la porte de mon cachot, et un homme masqué m'apparut. « Je viens t'offrir ta délivrance, me dit-il, et de plus cinquante ducats à gagner. » A tout hasard j'acceptai et je suivis l'inconnu. Il s'agissait de voler le reliquaire des Strozzi. Je n'hésitai guère, et, m'étant laissé enfermer dans l'église, j'escaladai la grille et pris le reliquaire. Pendant que j'étais si bien en train, je brisai le tabernacle avec mon poignard et je m'emparai du ciboire, qui est à cette heure chez un juif de Ferrare. Quant au reliquaire, je le remis fidèlement à l'homme qui m'avait délivré; puis, prenant ses cinquante ducats, j'attendis le jour et je m'échappai vers Arezzo pour gagner Rome.

— Le nom de cet homme, son nom! s'écria Orcagna en se relevant de toute sa hauteur.

— Son nom? repartit le voleur, ma foi! je

l'ignore; mais ce que j'ai dit est la vérité, illustres seigneurs. J'ai eu honte de mon forfait quand j'ai su qu'il allait causer la mort ou la détention perpétuelle d'un peintre qui honore la république, et je suis venu vous apporter ma tête, me trouvant moins utile en ce monde que le brave Orcagna. »

Il se fit un mouvement singulier dans l'assemblée, et plus d'un noble cœur ressentit de l'intérêt pour le criminel. Mais cela bouleversait tous les plans du guardi qui s'écria d'une voix dure :

« C'est une histoire faite à plaisir, illustres seigneurs; on aura acheté ce misérable, afin de spéculer sur cette générosité apparente. L'Orcagna est criminel; il faut qu'il meure ! »

De violents murmures accueillirent ces paroles, et la voix vibrante du voleur vint redonner de bien puissantes émotions à cette multitude passionnée.

« Maître Orcagna, s'écria-t-il, vous m'avez demandé le nom de mon libérateur ; je ne le sais pas encore, mais dites-moi comment on appelle cet homme ? »

Et de son doigt il désignait le guardi avec frénésie.

« Le guardi! le guardi! s'écria Orcagna pour qui ce fut un trait de lumière.

— Eh bien ! c'est le guardi qui possède le reliquaire des Strozzi, c'est lui qui m'a ouvert les portes de la prison; j'ai reconnu la voix qui vint m'offrir ma liberté: un prisonnier n'oublie pas cela. »

L'huissier de la commune avait les yeux hagards; il protestait, il criait à la calomnie et se débattait en vain sous les terribles regards du voleur et d'Andrea.

« Que vos seigneuries veuillent bien se rappeler la haine aveugle que me portait cet homme, reprit l'artiste en essayant de convaincre les juges; on sait qu'il a juré ma perte, et d'ailleurs quel autre que lui aurait assez d'influence pour arracher un criminel aux ténébreux cachots de la république.

— Tout cela ne prouve rien, dit le gonfalonnier avec humeur.

— Mais ceci prouve que guardi est le plus criminel des hommes, » s'écria Sylvestro de' Medici qui arrivait du dehors. Et d'un air triomphant il éleva au-dessus de sa tête le reliquaire des Strozzi.

Pour sauver Orcagna, il avait pris quatre archers de la Seigneurie, et, violant le domicile du guardi, il venait de retrouver le précieux reliquaire.

L'huissier, en voyant la preuve palpable de son crime, tomba le visage contre terre en criant : « Merci ! » tandis que Medici disait d'une voix profonde à la multitude : « Voyez les cruels effets de la haine ! »

Orcagna fut reconduit en triomphe au monastère de Sainte-Marie-la-Neuve; depuis ce jour la Seigneurie le combla de bienfaits, et il y répondit noblement en édifiant l'admirable *Loggia de' Lanzi* et beaucoup d'autres monuments immortels.

Le guardi mourut fou, deux jours après la grande scène du tribunal, et l'honnête voleur obtint d'aller se faire tuer à la guerre contre les Siennois.

LOTTIN DE LAVAL.

PLANTES CÉLÈBRES[1].

LA ROSE[2].

Il n'est point un objet dans la nature qui ne porte l'empreinte de l'esprit de Dieu ; la splendeur des astres, l'immensité des mers ne redisent pas plus sa magnificence que le plumage du paon, le chant du rossignol et le parfum de la rose. Lorsque, dans le sein de la terre frémissante, se développaient les germes des céréales et des fruits qui sous tant de formes devaient suffire aux besoins de l'homme, Jéhova, dans son incommensurable bonté, voulut qu'il fût aussi pourvu aux plaisirs de sa créature, et la terre produisit les fleurs. Quelle ingénieuse providence choisit la plus parfaite des formes[3] et la plus riche des couleurs[4] pour que, d'entre toutes ces formes si variées, d'entre toutes ces couleurs si éclatantes, sortît l'emblème ravissant de la beauté et de la jeunesse! La rose rappelle partout une fille devenant l'orgueil de sa mère, l'amour de son père, la joie de sa famille, alors que, donnant déjà le bonheur, elle laisse encore l'espérance.

Le plaisir de considérer une rose et de respirer l'odeur qu'elle exhale a été accordé à tous les humains, et il n'est point de partie du monde où ne s'épanouisse, variée à l'infini, cette fleur destinée à réjouir nos sens ; on la trouve près de Bornéo et parmi les ruines du Parthénon, depuis le Kamtschatka jusqu'au Bengale, aux environs de la baie d'Hudson et sur les montagnes du Mexique[1], du Caire au cap de Bonne-Espérance; elle orne le palais et la chaumière, se jette effeuillée devant le *Saint des Saints*, et sert de jouet à l'enfant, qui frappe contre son front un pétale que son souffle a gonflé.

Les Hébreux en formaient des couronnes, et, dans les solennités, leur souverain pontife en ceignait sa tête pour entrer dans le temple.

Alors qu'il était inspiré par l'esprit divin, Salomon, en faisant l'éloge de Simon, fils d'Onias, dit : « Il a paru comme l'arc-en-ciel qui brille dans les nuées lumineuses et comme les roses qui poussent au printemps[2]. » Une autre fois, s'adressant à la poésie, ce même roi s'écrie : « Écoutez-moi, ô germes divins! et portez des fruits comme des rosiers plantés sur le bord des eaux[3]. » Et quand la Sagesse se loue elle-même, il lui fait dire : « J'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès et comme les plants des rosiers de Jéricho[4]. » Mais Salomon fait aussi parler l'impie, que l'amour du plaisir aveugle au milieu d'un banquet somptueux ; ces paroles sont dignes de

(1) Voyez page 359 de la 6e année (1838), et les 3e, 4e et 5e années (1836, 1837 et 1838).

(2) *Rosa.* — Tournefort, rosacée ;— Linnéus, icosandrie-polygynie ; — Jussieu, rosacée.

(3) La forme *sphérique*.

(4) Le *rouge*, fondu avec le blanc. « Le rouge, dit Bernardin de Saint-Pierre, donne la couleur de rose, nuance ravissante, qui est la fleur de vie. »

(1) MM. de Humboldt et Bonpland ont trouvé au Mexique, à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, deux nouvelles espèces de rosiers. On n'en a pas encore découvert dans l'hémisphère austral.

(2) Ecclésiastique. (3) *Idem.* (4) *Idem.*

remarque : « Nous sommes nés à l'aventure, et après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été... Opprimons le juste dans sa pauvreté, n'épargnons point la veuve, et n'ayons aucun respect pour la vieillesse et les cheveux blancs. Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien. Venez donc, jouissons des biens présents. Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-nous d'huile de senteur, couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent ! Qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale[1] ! » Ce langage est encore aujourd'hui celui de l'homme qui nie la Divinité, parce qu'elle le condamne.

Quand la reine de Saba vint visiter Salomon, elle employa différents moyens pour s'assurer non-seulement de sa sagesse, mais encore de la sagacité de son esprit. Un jour elle fit placer à quelque distance du prince deux roses, dont l'une était artificielle, mais si artistement imitée que la reine défia Salomon de décider entre ces fleurs quelle était celle produite par la nature. Salomon se fit apporter une abeille qui vola sur la fleur naturelle, et le roi, sans s'être approché, put prononcer.

L'époux, parmi les Hébreux portait une couronne de roses, ou de myrte, ou d'olivier, ou d'or ou d'argent, comme l'épouse.

La mythologie donnait à la rose la plus illustre origine. Au moment où Pallas était sortie du cerveau de Jupiter dans les cieux, la terre avait produit la rose pour la première fois : comme si les délices devaient être la suite de la sagesse.

Blanche d'abord, cette fleur devait, selon cette même mythologie, sa couleur purpurine à deux circonstances sur lesquelles les poëtes n'étaient point d'accord, mais qui étaient également tristes. Adonis, grand chasseur, ayant frappé un sanglier, cet animal furieux se jeta sur lui et le blessa mortellement ; le sang qui jaillit sur cette blessure tomba sur des roses, qui jusqu'alors avaient été blanches, et les colora pour toujours. Selon d'autres, Vénus, qui protégeait Adonis, ayant entendu ses cris, accourut, pour le secourir, à travers des épines et des ronces ; le sang de la déesse coula sur un rosier sauvage, et en empourpra les fleurs... Ces circonstances sans doute n'étaient point nécessaires pour que la rose fût spécialement consacrée à la fabuleuse déesse de la beauté. D'autres auteurs ont écrit qu'au milieu d'une fête donnée dans l'Olympe, l'Amour, d'un coup d'aile, renversa une coupe de nectar, dont la liqueur embaumée et vermeille se répandant sur les roses encore blanches, les teignit et les parfuma.

La mythologie raconte aussi que l'Amour fit présent à Harpocrate, dieu du silence, d'une belle rose, fleur que l'on n'avait point encore vue, afin qu'il ne découvrît point quelques espiègleries du petit dieu. De là vint la coutume de suspendre une rose au plafond des appartements où les familles se réunissaient, afin que la discrétion, représentée par la rose, devînt la sûreté et la garantie de tous les entretiens. *Nous sommes sous la rose* était un proverbe qui signifiait : *nous pouvons parler librement et sans inquiétude.*

Vénus et l'Amour, son fils, étaient représentés couronnés de roses. Une couronne de roses ornait la tête de Flore, déesse des fleurs, ainsi que celle de Comus, divinité qui présidait aux festins.

Aglaé, la plus jeune des Grâces, était représentée un bouton de rose à la main, comme un attribut de la beauté et de la jeunesse sortant de l'enfance.

Les Grâces, les Muses, Bacchus recevaient aussi en hommage des couronnes de roses ; leurs autels se décoraient de guirlandes de ces fleurs, et les dieux domestiques, les Pénates, en étaient parfois couronnés. De toutes les fleurs, c'était celle que l'on dédiait à un plus grand nombre de di-

(1) La Sagesse.

vinités, quoiqu'elles eussent chacune à peu près une plante qui leur était spécialement consacrée.

Un ancien, cité par le père Rapin, raconte que Rhodante, reine de Corinthe, pour se dérober aux prétentions de plusieurs princes qui aspiraient à sa main, se réfugia et se cacha dans un temple dédié à Diane et à Apollon. Les poursuivants ayant découvert la retraite de la princesse assiégèrent le temple, et Rhodante fut obligée de paraître; elle appela le peuple à son secours. On la trouva si belle que, renversant la statue de Diane, on déclara Rhodante déesse du temple. Mais Apollon, indigné de l'insulte faite à sa sœur, changea la princesse en rose, afin qu'elle n'excitât plus une admiration impie.

La première Heure du jour semait des roses sur le passage de l'Aurore, qui, à la vue du Soleil, son père, versait des larmes de joie sur ces fleurs; les poëtes de l'antiquité expliquaient ainsi les gouttes de rosée que nous voyons le matin trembler et scintiller sur une rose. Cette fleur désigne toujours la première heure de la journée; baignée de rosée, elle est l'emblème de la piété filiale.

Dans le Banquet des sept sages, Solon dit: « Les dieux ne firent que deux choses parfaites : la femme et la rose. » Des traducteurs qui rapportent ce passage, plusieurs sont d'avis que le sage Solon ne parla ainsi qu'après avoir dîné.

L'île de *Rhodes* dut son nom à la quantité de roses que produisait son terroir, et en outre au soin avec lequel les habitants y cultivaient ces fleurs.

On représentait la Paix tenant une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, et la muse Erato, qui présidait à la poésie lyrique, était couronnée de roses et de myrte.

Dès la plus haute antiquité la rose est nommée ; Homère parle d'une huile où l'on faisait infuser des roses, avant la destruction de Troie ; Hérodote dit que, dans les jardins de Midas, fils de Gordius, il y avait des roses à soixante feuilles qui croissaient d'elles-mêmes et avaient une odeur préférable aux autres.

Anacréon et Sapho firent tous deux des odes sur la rose, et la dernière, reprochant à une femme son air gauche et maussade, lui dit : « Non, les roses de Piérie[1] ne parèrent jamais ton sein. »

La consommation de roses, faite par les anciens devait être immense. Les temples, les prêtres, les victimes en étaient couronnés dans presque toutes les fêtes publiques. Lors des mariages, une couronne de roses se posait sur la statue de l'hymen et sur la tête des deux époux. On n'assistait aux festins que couronné de roses, et la table était souvent couverte des pétales de ces fleurs en guise de tapis ; le sol de la salle où l'on se réunissait en était jonché.

Par un raffinement de luxe qui semble devoir procurer peu d'agrément, et dont les résultats, toujours dangereux, sont quelquefois mortels, quelques habitants de Sybaris imaginèrent de coucher sur des feuilles de roses, et l'un d'eux, nommé Smindride, se plaignit un jour que le pli d'une de ces feuilles l'avait empêché de dormir ; c'est ce qui fit dire au philosophe Aristippe, respirant le parfum d'une rose : « Maudits soient les efféminés qui ont fait décrier de si douces sensations ! »

Non contents d'employer la rose dans toutes leurs réjouissances, les anciens s'en servirent aussi dans les circonstances les plus tristes. Ils mêlaient des roses aux cendres de leurs morts, quand, au sortir du bûcher, ils les recueillaient dans l'urne funéraire, et une rose effeuillée, dont les pétales s'éparpillaient, était l'emblème du trépas.

On ne rendit pas moins d'hommages à la

(1) Était-ce de *Piérie*, contrée de Macédoine? était-ce une partie du mont Piérus, où les Muses étaient nées, dit-on, et d'où elles prenaient le nom de Piérides? C'est ce que l'on n'explique point.

rose chez les Romains que parmi les Grecs. Pline dit que la terre de Labour l'emporte sur toutes les autres, car si on la laisse reposer, elle produit d'elle-même des roses sauvages dont l'odeur est plus suave que celle des roses cultivées ; et il attribue à ces fleurs une infinité de qualités médicinales qu'on ne leur accorde plus, entre autres celle de guérir de la rage, qui fut révélée en rêve à une pauvre mère, dont le fils avait été mordu ; elle préserva son enfant de la mort en employant des racines de rosier sauvage, ce qui a valu à cet arbuste le nom de *rosier de chien*.

Plusieurs espèces de roses étaient déjà connues à Rome quand Pline y écrivit son histoire naturelle ; il parle des roses de Préneste[1] et de Campanie ; de celles de Milet, qui sont nos roses de Provins ; de celles de Cyrène (roses musquées), dont on retirait un parfum délicieux. Les moins estimées étaient celles de Carie, peu odorantes et peu colorées.

Du temps de César on prétendait que les roses à *cent feuilles* répandaient peu de parfum et n'avaient pas de grâce sur un *chapeau*, à moins qu'on ne les y plaçât à un bout *comme de surcroît*.

Ces *chapeaux*, *chapels*, *chaperons* de roses, ainsi que traduisent les vieux auteurs à qui nous devons la connaissance de Pline, ne pouvaient être faits en guirlandes, comme les couronnes de fleurs de nos jours. Les fleurs devaient être entrelacées de manière à couvrir quelquefois la tête tout entière, et rappeler les couronnes des rois d'aujourd'hui, ainsi que celles déposées sur la tête des madones de villages. Cette forme explique ce que dit Pline d'un moment où la mode, à Rome, exigeait que les *chapeaux* fussent formés de roses seulement, et que cette mode devint *si folle qu'on ne tenait point compte d'un chapeau, s'il n'était uniquement fait en pétales de roses*. Pline parle de la manière dont les fleurs étaient *cousues* et parfois entrelacées de rubans de soie, d'or ou d'argent, qui retombaient par-derrière.

(1) *Pæstum*, dans le royaume de Naples.

On changeait jusqu'à trois fois de couronne dans un festin, prétendant qu'un chapeau de roses rafraîchissait la tête et préservait des fumées du vin ; mais on entassait tant de fleurs dans les salles où se prenaient les repas que leur odeur corrompait l'air et ne troublait pas moins la tête que l'excès des boissons spiritueuses. Dans ces mêmes banquets les Romains se faisaient servir des cruches d'or remplies de vins de Falerne et de Syracuse, sur lesquels on avait effeuillé des pétales de roses qui surnageaient.

C'était, couché sur des roses, dans une litière, que Verrès parcourait la Sicile, et Cicéron, quand il accusa le préteur de concussion et autres attentats, lui reprocha aussi sa mollesse.

En mourant, Marc-Antoine demanda à Cléopâtre de répandre des parfums sur sa tombe, et de la couvrir de roses.

Le hideux Héliogabale trouva le secret de rattacher un épouvantable souvenir à une des plus charmantes productions de la nature. Ayant réuni dans une salle bon nombre d'hommes et de femmes, compagnons accoutumés de ses indignes plaisirs, il fit tomber sur eux une pluie de pétales de roses qui ne cessa que lorsque les malheureux furent étouffés sous plus de vingt charretées de fleurs.

Avoir des roses dans toutes les saisons était un luxe à Rome qui coûtait prodigieusement, mais auquel se soumettaient ceux qui prétendaient suivre la mode. Les jardiniers, au reste, avaient beaucoup de temps à donner à la multiplication des roses, puisque dans les jardins on ne cultivait que cette fleur et les violettes.

Le philosophe platonicien Apulée a fait un conte intitulé *l'Ane d'or*, dans lequel le héros, changé en âne, ne peut reprendre la forme d'homme qu'après avoir mangé des roses.

Le goût des Orientaux pour la rose ressemble à un culte : les Indiens croient que Pagoda-Siri, l'une des femmes de Wishnou [1], fut trouvée dans une rose; et les musulmans font naître la rose et le riz de la sueur de leur prophète Mahomet.

Zoroastre [2], dit une fable indienne, fit croître sous les yeux de Darius, en peu de minutes, un superbe Cyprès, et dans plusieurs conjurations faites devant ce roi il employa une rose et une grenade.

On lit dans une histoire du Mogol que Nourmahal, princesse célèbre pour sa beauté et par son esprit, fit remplir d'eau de rose un canal sur lequel elle se promena avec l'empereur. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle, qui surnagea à la surface de l'eau, et c'est ainsi que l'on découvrit l'*essence de rose.*

Dans l'Inde, selon Donald Mouro, on se contente de mettre les pétales dans un vase d'eau exposé au soleil, et de ramasser avec du coton l'huile qui se montre à la surface. Cette huile se garde très longtemps sans s'altérer, et il suffit de ce qui se fixe à la pointe d'une épingle qu'on y trempe pour embaumer un appartement; mais elle est extrêmement chère, parce qu'il faut prodigieusement de roses pour en produire très peu. Cette essence, qui se vend à un prix fort au-dessus de l'or, n'est liquide que pendant les plus grandes chaleurs; elle a la consistance du beurre. La plus estimée est celle de Kachmyr; vient ensuite celle de Perse; celle de Syrie et des Etats de Barbarie est inférieure.

Le poëte Saadi a fait un poëme sur la rose, en langue persane, et plusieurs poëtes orientaux ont consacré leurs chants à cette fleur.

Il y a plusieurs poëmes orientaux dans lesquels on célèbre les amours du rossignol et de la rose.

(1) Dieu de l'Inde.

(2) On croit qu'il y eut plusieurs Zoroastres, législateurs dans l'Inde au temps d'Abraham, ou avant ce patriarche.

On raconte qu'à Amadan [1] il y avait une académie dont les statuts étaient conçus en ces termes : « Les académiciens penseront « beaucoup, écriront peu, et parleront le « moins possible. » Le docteur Zeb, célèbre dans tout l'Orient, étant arrivé trop tard pour obtenir une place d'académicien à laquelle on venait de nommer, le président, fidèle observateur de la règle, fit apporter devant le docteur un vase si exactement rempli d'eau qu'*une goutte* de plus l'eût fait déborder. Le solliciteur, ayant compris qu'il n'y avait plus de place pour lui, se retirait tristement, quand il aperçut une feuille de rose à ses pieds... Il la ramassa et la posa si délicatement sur l'eau qu'elle y surnagea sans la faire épancher. Cette ingénieuse manière de prouver qu'il ne serait point de trop ravit l'assemblée, et Zeb fut reçu aux acclamations de tous les académiciens.

En Turquie, un pétale de rose entrant dans la composition d'un *seylam* signifie : « Je pleure continuellement, mais vous « vous moquez de mes larmes. »

Il est assez singulier que l'on fasse exprimer une aussi sombre pensée à la rose. Cependant, en Turquie aussi, c'est une rose que l'on sculpte sur le tombeau des jeunes filles.

M. Michaud, dans ses *Lettres sur l'Orient*, rapporte qu'il y a à Smyrne la rue *des Femmes* et la rue *des Roses.*

Près d'Ispahan, le naturaliste Olivier a vu des rosiers en arbre qui avaient plus de trente pieds d'élévation ; le tronc de ces arbres était de la grosseur de celui d'un pommier.

Il appartenait à la religion chrétienne d'honorer dignement la fleur qui, entre toutes celles de la création, semble la plus merveilleuse en beauté. Saint Médard, évêque de Noyon, né à Salency, d'une illustre famille, voulut que chaque année une couronne de roses fût donnée comme prix de

(1) Jolie ville de Perse, que l'on croit l'ancienne Ecbatane.

vertu à la jeune fille du pays que ses compagnes reconnaîtraient comme la plus sage, la plus modeste et la plus soumise. Le prélat eut le bonheur de voir désigner pour la première *rosière* sa sœur, qu'il couronna en 532. Cette coutume, qui s'est perpétuée, a conservé longtemps, parmi les jeunes filles de Salency, une piété et une douceur de manières qui les distinguaient des filles de leur voisinage.

On montrait autrefois à Poitiers, dans l'abbaye de Sainte-Croix, une colonne que l'on avait élevée sur la tombe d'un jeune homme. On racontait que, le lendemain de son enterrement, on avait trouvé sur le lieu de sa sépulture un rosier fleuri ; pour conserver le souvenir de ce phénomène, que l'on considéra comme un miracle attestant les vertus du mort, on éleva la colonne.

On assure que l'on vit sortir une rose de la bouche de saint Louis, évêque, immédiatement après sa mort : cet évêque était neveu de Louis IX.

Sainte Dorothée ayant reçu d'un ange un bouquet de roses, les peintres la représentent dans cette circonstance favorable à leur art.

Une vieille mosaïque, dans l'église de Sainte-Suzanne, à Rome, représente Charlemagne à genoux, recevant de saint Pierre un étendard semé de roses.

C'est le pape qui bénit à Rome, le jour appelé *Dominica Rosæ*[1], un rosier fleuri tout en or, qu'il envoie à quelque souverain, ou donne à la personne la plus qualifiée qui se trouve à Rome. Les souverains, en recevant ce rosier, qui s'appelait la *Rose d'or*, faisaient don à celui qui le leur apportait de cinquante louis ; mais le rosier valait le double de cette somme par son poids seulement.

On appelle aussi à Rome *Dominica de Rosi*, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, soit parce que les roses fleurissent à cette époque, soit parce qu'on en jetait dans l'église où le pape officiait.

(1) Le quatrième dimanche de Carême. On ne fait pas mention de cette cérémonie avant l'an 1049.

Le nom de *Rose mystique*, ou mystérieuse, est donné à la mère du Sauveur dans les litanies où l'on invoque son intercession.

Une grande dame de Vérone, qui sous le nom de *Clizia*, célébra la première, dans un poëme qui n'est point sans mérite, la triste fin de *Roméo* et de *Juliette*[1], dit qu'au bal donné par les *Capuletti* la salle où l'on dansait était jonchée de roses et de violettes. Probablement que c'est *ornée, décorée*, qu'a voulu dire *Clizia*, car il serait difficile et dangereux de danser sur des fleurs.

On citerait bien peu de poëtes qui n'aient chanté les roses ou qui ne les aient fait intervenir dans leurs vers. Nous rappellerons ici la charmante description qu'en donne Torquato Tasso[2].

« Regarde, dit-il, regarde sortir de sa « verte enveloppe la rose, modeste comme « une jeune vierge; à la fois éclatante et ca- « chée, *moins elle se montre, plus elle est* « *belle.* » Ce dernier vers devint la devise de Louis XIV, dans un carrousel où il parut sous l'ancien costume des chevaliers, ayant fait peindre sur son écu une rose

(1) Romeo de' Montecchi et Juliette de' Capuletti s'unirent secrètement malgré la haine qui divisait leurs familles et fomentait la guerre civile dans Vérone, dont Romeo fut banni. Le père franciscain qui les avait mariés conseilla à Juliette d'avaler un somnifère qui la ferait paraître morte, et se chargea de la retirer de la sépulture pour qu'elle allât ensuite rejoindre son époux. Mais Romeo s'introduisant la nuit dans le caveau, et voyant Juliette sans mouvement, la crut morte, et avala un poison dont il s'était muni, au moment où Juliette reprenait ses sens et où le père Lorenzo venait la chercher. Juliette au désespoir se tua sur-le-champ en s'empêchant de respirer. Le père franciscain, révélant cette funeste castastrophe, en prit occasion de reprocher aux deux familles l'esprit de vengeance qui venait de causer la mort de ces deux infortunés, et fit ainsi cesser la guerre civile, vers 1303 environ.

(2) Poëte italien, auteur de l'admirable épopée de *la Jérusalem délivrée*, mort en 1595.

presque épanouie et à moitié cachée sous son feuillage, avec ces mots :

Quanto si mostra men, tanto è piu bella.

Toute la cour reconnut dans cette image mademoiselle de La Vallière, que le roi aimait déjà, et qui expia pendant trente-cinq années de pénitence un amour sur le scandale duquel elle ne s'abusa jamais.

La culture des roses, pendant de longues années, fut un droit qui s'achetait à Paris, et dont ne jouissaient que les faiseurs de *capiels*, *capels*, *chapels*, *chapeaux*, *chaperons*, auxquels on permettait d'avoir des rosiers dans leurs jardins ; ces marchands sont devenus les *chapeliers.*

Dans un vieux roman de Perceforêt, on voit une reine donner, après un tournoi, au chevalier vainqueur, un *chapeau de roses*, *comme le plus beau présent que puisse recevoir un chevalier courtois envers les dames.*

On lit dans le vieux roman de chevalerie, *Amadis des Gaules*, qu'Oriane, sa fiancée, prisonnière, ne pouvant lui parler ni lui écrire, lui jette du haut d'une tour une rose baignée de ses larmes.

Sous le règne de saint Louis, Guillaume de Lorris, poëte et jurisconsulte, écrivit un *Roman de la Rose*, qu'acheva Jean Clopinel, dit de *Meun*, lequel roman eut une grande célébrité, qu'il dut un peu au désagrément que s'attira Jean Clopinel. On dit que ce dernier poëte ayant singulièrement médit des femmes dans la continuation du roman, plusieurs vigoureuses dames se réunirent, et le battirent de façon à ce qu'il s'en ressentît longtemps ; cette étrange justice se fit sous le roi Philippe-le-Bel, vers 1300.

Nos aïeux nommaient *Chaperon de roses* un don léger qu'on faisait aux nouvelles mariées ; il en est résulté que, dans beaucoup de provinces, on dit encore, pour exprimer qu'une fille a peu de dot : *Son père ne lui donne qu'un chapeau de roses.*

Le roi d'Angleterre, Henri V, voulut que le collier de l'ordre de la Jarretière, créé par Édouard III[1], fût composé de roses rouges et blanches entrelacées de nœuds.

En 1453, sous le règne d'Henri VI, un descendant d'Édouard III, qui portait le titre de duc d'Yorck, et qui était d'*un degré* plus près du trône que Henri, le disputa à l'usurpateur. Ce duc d'Yorck portait sur son écu une rose blanche, tandis qu'Henri VI, de la maison de Lancastre, portait une rose rouge ; c'est de là que vinrent ces noms de *rose rouge* et de *rose blanche* qui désignèrent les partis pendant cette guerre civile qui désola l'Angleterre.

Il y avait autrefois dans Paris neuf fiefs qui dépendaient de l'archevêché, dont un, qui fut donné à la Sorbonne en 1284, s'appelait le fief des *Francs-Rosiers ;* parmi les anciens droits seigneuriaux, on trouvait beaucoup de redevances de roses ; il était même souvent spécifié que c'était pour *l'eau de rose* du seigneur.

Par une très ancienne coutume, dont on ignore l'origine, les ducs et pairs, soit qu'ils fussent princes ou fils de France, les rois et les reines de Navarre, étaient obligés de donner des roses au parlement en avril, en mai et en juin. On connaît peu les détails de cette cérémonie ; on sait seulement que le pair qui présentait les fleurs faisait joncher de roses, de fleurs et d'herbes odorantes, toutes les chambres du parlement, et donnait un déjeuner splendide aux présidents, conseillers, greffiers et huissiers de la cour. Il allait ensuite dans chaque chambre, faisant porter devant lui un grand bassin d'argent plein d'autant de bouquets naturels ou artificiels qu'il y avait d'officiers, et d'autant de couronnes de même rehaussées de ses armes. On lui donnait ensuite audience dans la grand'-chambre, et l'on entendait la messe.

Le parlement avait son *faiseur de roses*, que l'on appelait le *rosier de la Cour*, et les pairs devaient acheter de lui les roses

(1) En 1345 ou 1350.

qu'il leur fallait donner. On croit que le village de *Fontenay*, surnommé *aux Roses*, était en possession de fournir ces fleurs. Cette solennité, appelée la *Baillée des Roses*, cessa sans attirer l'attention ; on croit que ce fut pendant le ministère du cardinal de Richelieu.

Les apothicaires et parfumeurs de Paris continuèrent à s'approvisionner de roses à Fontenay ; mais les champs de ce village ne produisent pas plus de rosiers aujourd'hui que les environs de Suresne et de la Malmaison.

Pendant longtemps ce fut l'usage de porter aux baptêmes de grands vases remplis d'eau de rose. Bayle conte à ce sujet que, lorsque l'on allait baptiser le poëte Ronsard, sa nourrice le laissa tomber sur un tas de fleurs, tout en poussant la femme qui portait l'eau de rose et l'épancha sur l'enfant ; ces accidents furent considérés comme d'heureux présages, qui s'expliquèrent quand Ronsard remporta aux jeux Floraux *l'églantine* d'or. Mais la ville de Toulouse ne trouvant point ce présent d'usage digne des vers du poëte, lui envoya une Minerve en argent, que Ronsard donna au roi. Marie Stuart, reine d'Ecosse, pour prouver à cet écrivain l'estime qu'elle faisait de ses talents, lui fit don d'un rosier en argent d'une grande valeur qui portait cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Ce fut sans doute la reconnaissance qui dicta à ce poëte, dont on peut citer beaucoup de mauvais vers, une pièce sur la rose, qui en contient de très jolis, et qui commence ainsi :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait éclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu, cette vesprée ;
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.

Jean Bonnefons, lieutenant général de Bar-sur-Seine, qui cultiva, ainsi que son fils, les lettres avec succès, envoya à une dame, dont il s'occupait en vain, deux roses accompagnées de vers latins qui disaient :

« Je vous envoie deux roses, l'une blanche, l'autre du plus vif incarnat : l'une imite la pâleur de mon teint, l'autre vous peindra la flamme de mon cœur ; toutes deux vous rappelleront mon infortune. »

L'abbé de la Chassagne fit sur un bouquet de roses des vers plus moraux et plus mélancoliques :

Roses, en qui je vois paraître
Un éclat si vif et si doux,
Vous mourrez bientôt, mais peut-être
Dois-je mourir plus tôt que vous.
La mort, que mon âme redoute,
Peut m'arriver incessamment ;
Vous mourrez en un jour, sans doute,
Et moi peut-être en un moment.

Malherbe, dans les stances admirables qu'il adressa à son ami Duperrier pour le consoler de la mort de sa fille âgée de quinze ans, dit à ce père infortuné :

Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, Rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Par une antipathie que l'on ne peut s'empêcher d'appeler malheureuse, la reine Marie de Médicis abhorrait les roses, même en peinture, et l'aversion que le chevalier de Guise avait pour ces fleurs le faisait tomber en syncope à leur vue.

C'était bien avant le temps de ces deux personnages cependant, que le port d'une rose sur la poitrine avait été imposé aux Juifs comme signe de mépris. Il ne serait pas plus facile d'expliquer pourquoi il était permis de mépriser les Juifs que d'expliquer comment une rose, symbole de l'innocence, pouvait devenir une marque de flétrissure.

Une femme à laquelle on reprochait une conduite légère, mais dont le danger ranima le courage, et qui par ses discours hâta la chute des tyrans que l'on nommait *Terroristes*, en 1793 et 1794, madame Talien, morte princesse de Chimay, avait pris pour devise une rose avec ces mots : *Le méchant n'y voit que l'épine.*

Dans les caves du sénat de Brême, on a donné le nom de *Vin de Roses* à des vins de Hongrie qui passent pour les meilleurs d'Europe et en sont certainement les plus chers [1].

Bien que la rose ne jouisse pas, ainsi que dans l'antiquité, d'une réputation d'utilité extraordinaire, on en compose toujours des conserves, des miels, des onguents, des vinaigres, des sirops, des eaux [2], des sachets [3], des pastilles, des glaces, des crèmes, des ratafias, et une foule de préparations qui prennent beaucoup de temps aux pharmaciens, parfumeurs, confiseurs, etc.

Aussi n'est-il pas une fleur que les horticulteurs se soient complus à multiplier davantage. Que de variétés depuis la *rose pompon* jusqu'à la *rose des peintres*, qui a quelquefois, lorsqu'elle est épanouie, quatre pouces de diamètre! depuis le *rosier nain* jusqu'au *multiflore*, qui, avec un peu

(1) Voyez sur le prix du *Vin de roses*, de curieux détails, page 351 de la 7e année du *Journal des Jeunes Personnes*, (1839).

(2) Les jeunes personnes qui passent l'été à la campagne seront bien aises de savoir comment on fait d'excellente eau de rose sans alambic. Sur une terrine en terre on tend un morceau de toile quelconque, assez peu tendu pour qu'il creuse un peu vers le milieu; sur ce milieu on met plusieurs poignées de pétales de roses, nettoyés des étamines et de tout ce qui n'est pas pétale; sur les pétales on pose une feuille de papier assez épaisse, et sur le papier une chaufferette remplie de cendres chaudes qu'il faut entretenir. A mesure qu'en se flétrissant les pétales s'affaissent, on les recouvre de pétales frais. Cet appareil, entretenu de cendres chaudes et de pétales pendant une journée, donne le soir au fond de la terrine près d'un demi-verre d'eau de rose. Il ne faut pas oublier, en s'amusant à cette distillation, que le parfum des roses est aussi dangereux que celui des autres fleurs, et qu'il faut établir l'appareil dans une chambre bien aérée. A l'époque où l'empereur Napoléon habitait Saint-Cloud, un jeune garçon pharmacien, venu au château pour faire l'eau de rose, eut l'imprudence de coucher dans une chambre où l'on avait jeté les calices des fleurs que l'on avait épluchées; on le trouva mort le lendemain.

(3) On ôte l'*onglet* des pétales que l'on fait sécher, puis on les coud dans un petit sac de gaze ou de tulle.

de soin, recouvre la façade entière des maisons de plaisance [1]. Ce rosier multiflore fut donné à l'Europe par M. Evans, un des chefs de la Compagnie des Indes en Angleterre, qui le fit venir du Japon, tandis que lord Macartney en rapportait une autre espèce de la Chine.

C'est à madame de Genlis, qui la rapporta d'Angleterre, que la *rose mousseuse* dut sa vogue, quoiqu'elle fût depuis longtemps connue dans le sud de la France.

Le hasard qui conduisit un jardinier sur une montagne près de Dijon pour y couper du buis, la veille du dimanche des Rameaux de l'an 1735, lui fit trouver *la rose de Bourgogne*.

Ce fut M. Dupont de Nemours qui, à Paris, consacra le plus de soins à la culture des roses; son jardin en contenait plus de cent vingt espèces, et ce nombre est peut-être plus considérable aujourd'hui.

Du nom de la rose est dérivé le nom d'une immense famille de plantes: *les rosacées*. Presque tous les arbres fruitiers sont de cette classe, c'est-à-dire que leurs fleurs sont composées de cinq pétales, disposés en roue comme la fleur de l'*églantier;* car c'est ce charmant arbuste qui est le type primitif de la rose; et quand on voit dans les haies ses longues branches flexibles, chargées d'épines polies, de feuillage odorant, de boutons et de fleurs d'une nuance si douce qui réjouit les yeux, on ne conçoit guère comment la culture a pu ajouter à tant de beautés natives.

Ce fut une *églantine d'or* que Clémence Isaure, dame toulousaine, ajouta, ainsi qu'une fleur de *souci*, à la *violette* qui était donnée en prix aux jeux Floraux.

Une singularité remarquable du calice vert qui sert de berceau à la rose, c'est que, de ses cinq divisions, deux sont barbues à leurs bords, deux sont privées de barbe,

(1) Sur les bords du Loiret, *le Rondon*, jolie maison, était tapissée de ces roses jusqu'au toit.

et la troisième, barbue d'un côté, est lisse de l'autre.

Un auteur anglais [1], qui portait jusqu'à la manie la passion de l'égalité, mécontent des éloges unanimes que reçoit depuis si longtemps la rose, appelée généralement la *reine des fleurs*, a essayé de la détrôner en lui opposant l'*avoine* et le *chardon* qu'il place de beaucoup au-dessus de la rose.

(1) Darwing, dans son poëme des *Amours des Plantes*.

En langage héraldique on appelle *boutonnées* les roses employées dans les armoiries, quand le cœur est d'un émail différent, et *feuillées* ces mêmes roses quand elles sont représentées avec un feuillage ; lorsqu'elles n'ont que la queue, elles se nomment *tigées*.

Mme DE BRADI.

VERS

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE OCTAVIE BURTHE.

L'hiver couvrait Paris de ses plus sombres voiles,
Et mon regard au loin se portait tristement,
Quand je vis un cercueil couvert de blanches toiles
Sur un funèbre char s'avancer lentement.

De vieux soldats suivaient ; généraux de l'empire,
Leur âme forte avait porté plus d'un grand deuil ;
Ils savaient qu'ici-bas toute puissance expire,
Que tout passe et s'éteint, gloire, fortune, orgueil.

Tous avaient vu tomber dans nos grandes batailles,
Sous le fer étranger, quelque héroïque ami ;
Mais de nos guerriers morts, menant les funérailles,
Consolés par la gloire, ils n'avaient pas gémi.

Maintenant ils pleuraient sur une jeune fille,
Avant l'âge enlevée à l'amour maternel,
Ange qui bénissait le toit de sa famille,
Et qui prit à quinze ans son essor vers le ciel...

C'était la jeune enfant d'un de leurs frères d'arme,
Mort entouré d'honneurs, et dont le souvenir
A leur cœur intrépide arrachait une larme,
Quand la fille à son père allait se réunir.

Ils pleuraient en pensant à la douleur amère,
Au sombre désespoir dont ils furent témoins,
Quand l'enfant expira dans les bras de sa mère,
Qui ne put à la mort l'arracher par ses soins.

Pauvre mère! Longtemps dans sa tendresse avide
Elle eût voulu garder ce corps inanimé!
Mais désormais le lit funèbre est resté vide,
Et pour toujours, hélas! le cercueil s'est fermé!

Et tandis que le char emporte au cimetière
La vierge de quinze ans, au front chaste et divin,
Quel deuil, quel changement dans sa famille entière
Qui la cherche à toute heure et qui l'appelle en vain!

Du foyer maternel elle était l'espérance,
Elle en était l'orgueil, le charme, la gaîté;
Son jeune cœur semblait défier la souffrance,
Et s'ouvrait à la vie avec sérénité.

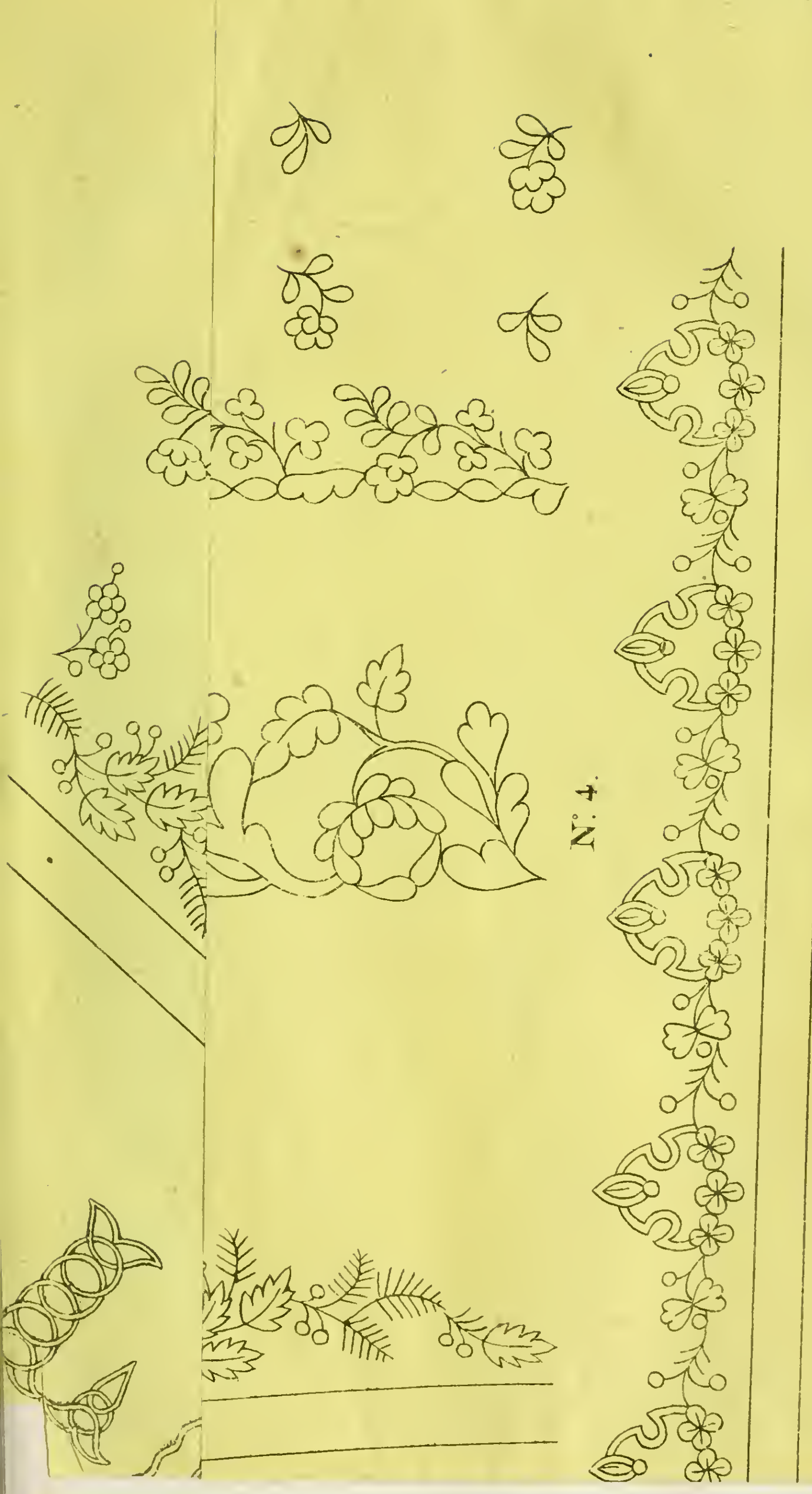
Belle d'une beauté par la candeur voilée,
Elle avait cet esprit qui de l'âme jaillit!
Colombe qui vers Dieu s'est soudain envolée,
Lys qui venait d'éclore et que la mort cueillit.

Son âme s'éveillait, tendre, ardente, féconde;
Elle avait tout compris, génie, amour, malheur,
Mais Dieu l'a rappelée, et le souffle du monde
Sur cette âme a passé sans en ternir la fleur!

Elle n'est plus! Pourquoi la chercher sur la terre?
La terre a pris le corps, qui n'est qu'un vêtement;
Mais son âme est au ciel, elle s'y désaltère,
Et dans le sein de Dieu vit éternellement.

Mme Louise Colet.

Janvier 1840.



S

nterval-
e. Voilà
ıusique;
:respond
ıe, notes
rois sons
ou dans
it par un
ugmente
ıusicaux.
der à la
stinguent
es motifs
que d'au-
t des au-
e eux, et
ts simul-
ındis que
nance. Si
notre cu-
aura jeté
ındamen-

plus ou
ou moins
i le pro-
ˈiser phy-
ɔyés dans
détermi-
· chacun
brations.
sons mu-

N° 1

N° 2.

N° 3

N° 4

N° 5.

LETTRES

SUR LES SCIENCES PHYSIQUES

ÉCRITES A UNE JEUNE PERSONNE PAR SON GRAND-PÈRE[1].

Lettre V. — *Origine de la Gamme.*

Puisque vous voulez bien m'assurer, chère enfant, que les explications scientifiques dont j'ai quelquefois hérissé ma correspondance ne vous ont jamais causé d'ennui, que vous y avez au contraire trouvé de l'intérêt, du plaisir même, je me fais de mon côté un vrai plaisir de les reprendre. La crainte de fatiguer votre jeune imagination en la fixant sur des objets trop sérieux avait seule pu me décider à interrompre ces leçons, qui me rappellent si agréablement celles dont vos questions faisaient si souvent naître l'occasion quand j'avais la satisfaction de vous posséder auprès de moi.

Comme vous me le rappelez dans votre charmante lettre, mes dernières explications étaient relatives à la cause physique de la différence que l'oreille perçoit entre les sons que nous appelons graves et ceux que nous appelons aigus. Cette cause, avons-nous dit, n'est autre que la différence de rapidité dans les vibrations qui produisent les divers sons. Ainsi, quand les vibrations sont plus rapides, le son est plus haut, plus aigu; quand elles sont plus lentes, le son est plus bas, plus grave.

Nous avons aussi observé que, dans la série presque infinie de sons que l'on pourrait produire en montant insensiblement depuis les plus graves jusqu'aux plus aigus, on en a choisi un certain nombre, séparés les uns des autres par des intervalles parfaitement sensibles à l'oreille. Voilà les seuls sons que l'on emploie en musique; et chacun d'eux, vous le savez, correspond à quelqu'une des notes de la gamme, notes qui peuvent représenter chacune trois sons différents suivant qu'elles sont, ou dans leur état naturel, ou modifiées, soit par un dièse, soit par un bémol; ce qui augmente de beaucoup le nombre des sons musicaux.

Nous allons maintenant demander à la physique: 1° les caractères qui distinguent chacun des sons musicaux; 2° les motifs qui ont fait choisir ces sons plutôt que d'autres; 3° la cause des sympathies et des antipathies que l'on remarque entre eux, et qui font que tel et tel son, produits simultanément, forment un accord, tandis que tel et tel autre forment une dissonance. Si la physique parvient à satisfaire notre curiosité sur tous ces points, elle aura jeté un grand jour sur les principes fondamentaux de la musique.

D'abord, puisque un son n'est plus ou moins élevé qu'à cause de la plus ou moins grande rapidité des vibrations qui le produisent, le seul moyen de caractériser physiquement les différents sons employés dans la musique, c'est évidemment de déterminer avec précision quel est pour chacun d'eux le degré de rapidité des vibrations. Mais vous savez que la valeur des sons mu-

(1) Voyez page 282, 7e année (1839).

sicaux n'a rien d'absolu, que c'est une chose purement relative. Ainsi, par exemple, l'*ut* de la première octave de votre piano pourrait être haussé ou baissé sans cesser de s'appeler *ut;* mais il faudrait hausser ou baisser en proportion toutes les autres notes. Il résulte de là que deux pianos peuvent être parfaitement justes, peuvent être accordés chacun de son côté, sans être d'accord l'un avec l'autre, sans produire l'un et l'autre les mêmes sons. Ce qui est essentiel, c'est que dans l'un et dans l'autre les rapports entre les divers sons, les intervalles qui séparent les divers sons les uns des autres, soient exactement les mêmes. Voilà ce qu'on entend quand on dit que les valeurs des notes sont purement relatives.

Vous me direz peut-être que la valeur ou le ton des notes n'est pas aussi variable que je le suppose, puisqu'il existe des diapasons fixes sur lesquels on accorde tous les instruments. Sans doute, pour éviter une trop grande confusion et surtout pour mettre les instruments en rapport avec la portée ordinaire de la voix humaine, on a tâché de s'entendre sur un point de départ, et c'est d'après cette convention que sont construits les petits instruments nommés diapasons. Mais cette convention, purement arbitraire, est loin d'être exactement la même partout. En passant d'un pays à un autre, d'un Conservatoire à un autre, d'un théâtre à un autre, on trouve souvent des diapasons différents. Que dis-je ? il suffit d'un changement dans la température pour faire varier en quelques instants un diapason aussi bien qu'un autre instrument quelconque; enfin, il arrive tous les jours que l'on chante ou que l'on joue un morceau un peu plus haut ou un peu plus bas que le diapason sans qu'on puisse pour cela être accusé de jouer ou de chanter faux, c'est-à-dire de ne pas produire exactement les sons que chaque note représente. Ainsi la fixation d'un diapason par l'effet d'une convention entre les musiciens d'un établissement, d'une ville, d'une nation, est une mesure d'une utilité incontestable, mais qui ne détruit nullement la vérité du principe que j'ai établi, savoir que la valeur ou le ton des notes est une chose arbitraire, variable, indéterminée, et qu'il n'y a en cela de fixe, de positif, de constant, que les rapports, ou, pour parler plus clairement, les intervalles qui existent entre les différentes notes.

De ce principe, sur lequel j'ai trop insisté peut-être, mais que j'ai cru essentiel de vous faire bien comprendre, il suit évidemment que la rapidité des vibrations pour chaque note ne peut être fixée que d'une manière relative. Ainsi, la physique ne nous dira pas combien de vibrations exécute pendant une seconde un corps sonore qui produit un *la*, car ce nombre varie suivant que l'on appelle *la* un son plus ou moins haut, plus ou moins bas; mais elle nous donnera les rapports qui existent entre le nombre de vibrations qui correspond au *la* et celui qui correspond à l'*ut*, au *ré*, etc., rapports qui sont absolument invariables.

Pour comprendre l'expérience au moyen de laquelle on parvient à déterminer ce rapport, il faut ne pas perdre de vue un fait que je crois vous avoir déjà indiqué, savoir : que si une corde, sans éprouver aucune variation dans la tension à laquelle elle est soumise, se trouve réduite à la moitié, au tiers, au quart, de la longueur qu'elle avait d'abord, la rapidité de ses vibrations deviendra double, triple, quadruple de ce qu'elle était avant ce raccourcissement. C'est ce que l'on exprime au moyen d'une phrase que vous comprendrez maintenant sans difficulté et qui a l'avantage d'être beaucoup plus concise que celle que je viens d'employer ; on dit que la rapidité des vibrations est en raison inverse de la longueur de la corde. Cette vérité est démontrée par les géomètres d'une manière absolument incontestable; mais les moyens qu'ils emploient pour cela sont de nature à ne pouvoir être compris que par les person-

nes déjà très avancées dans l'étude des sciences. Il n'y a donc d'autre parti à prendre que d'admettre ce fait sur leur parole, et vous pouvez le faire en toute confiance.

Cela posé, vous n'aurez certainement pas de peine à trouver de vous-même le moyen que l'on emploie pour déterminer les rapports qui existent entre les différentes notes, considérées sous le point de vue de la rapidité des vibrations. Il n'y a évidemment qu'à faire vibrer une corde, d'abord tout entière, puis en la raccourcissant successivement au moyen d'un chevalet, de manière à produire toutes les notes d'une octave, et en ayant soin de remarquer les points où il aura fallu placer le chevalet pour chaque note. On se sert pour cette expérience d'une corde de piano fixée sur une caisse, dont la résonnance permette de mieux saisir les sons; cette caisse porte en outre des divisions au moyen desquelles il est aisé d'observer avec précision les points où l'on place successivement le chevalet. Il résulte de tout cela une espèce d'instrument appelé monocorde ou sonomètre, dénominations tirées, l'une de sa construction et l'autre de son usage. Maintenant supposons qu'on appelle *ut* le son rendu par la corde entière, et qu'en plaçant convenablement le chevalet on produise successivement toutes les autres notes de l'octave; comparant ensuite les différentes longueurs qu'on aura données à la corde pour produire les différentes notes, on trouvera les résultats suivants :

ut la corde entière, représentons-la par 1.
ré la corde diminuée de 1/9 ou réduite aux 8/9 de sa long.

mi	—	1/5	—	4/5	—
fa	—	1/4	—	3/4	—
sol	—	1/3	—	2/3	—
la	—	2/5	—	3/5	—
si	—	7/15	—	8/15	—
ut	—	1/2	—	1/2	—

D'où il est aisé de conclure, en vertu du principe que nous avons admis il y a quelques instants, que, si l'on représente par 1 la rapidité des vibrations qui produisent l'*ut* d'en bas d'une octave, il faudra représenter la rapidité des vibrations,

Pour le *ré*, par 9/8
Pour le *mi* par 5/4
Pour le *fa*, par 4/3
Pour le *sol*, par 3/2
Pour le *la*, par 5/3
Pour le *si*, par 15/8
Pour l'*ut* d'en haut, par 2.

Ainsi, tandis qu'une corde qui donne l'*ut* d'en bas d'une octave exécute, par exemple, 120 vibrations, des cordes qui donneraient les autres notes exécuteraient les nombres suivants :

ré, les 9/8 de 120,	c'est-à-dire	135
mi, les 5/4 de 120,	—	150
fa, les 4/3 de 120,	—	160
sol, les 3/2 de 120,	—	180
la, les 5/3 de 120,	—	200
si, les 15/8 de 120,	—	225
ut le double de 120	—	240

Si vous aimez le calcul, ma chère enfant, vous pouvez vous exercer à retrouver de vous-même ce dernier tableau, ou bien à en faire de semblables en cherchant combien on aura de vibrations pour chaque note d'une octave pendant que l'*ut* d'en bas en exécute, par exemple, 360 ou 800. Si au contraire les chiffres vous font peur, rassurez-vous; j'espère n'en avoir plus que très peu à vous donner.

Des trois questions que nous nous étions proposées, la première est maintenant résolue: nous savons quel est, pour ainsi dire, le caractère physique de chacun des sons de la gamme; nous avons mesuré avec une exactitude mathématique les intervalles qui séparent ces sons les uns des autres; nous avons représenté par des nombres les rapports qui existent entre eux. Maintenant vous me demanderez peut-être quelle utilité on peut retirer de tout cela; cette utilité ne tardera pas à ressortir de ce que nous avons à dire sur les deux autres questions. Mais, avant d'aller plus loin, il faut bien remarquer un fait important qui résulte

de ce que vous venez de lire, savoir : que, si l'on compare une note quelconque à son octave supérieure, la rapidité des vibrations dans la note supérieure se trouvera toujours exactement le double de ce qu'elle est dans la note inférieure. Ce fait essentiel peut être vérifié de mille manières au moyen du sonomètre.

Hâtons-nous d'en venir à la seconde question, qui consiste à savoir pourquoi les sons que nous venons d'étudier ont été choisis préférablement à tous les autres; pourquoi surtout ces mêmes sons ont été adoptés dans tous les pays et par des hommes qui, n'ayant aucun rapport les uns avec les autres, n'ont pu évidemment former aucune convention et ne se sont trouvés d'accord sur ce point qu'en vertu d'une cause supérieure à toute convention humaine, d'une cause tenant à la nature elle-même et aux lois qui la régissent. Cette cause ne sera pas difficile à découvrir.

Lorsqu'on fait vibrer la corde d'un sonomètre ou bien une corde de basse ou de contre-basse, en un mot une corde assez longue pour rendre un son grave, on remarque aisément qu'outre le son principal, il s'en produit plusieurs autres plus faibles et plus aigus. Avec un peu d'attention, on distingue jusqu'à quatre de ces sons secondaires, et si l'on examine leurs rapports avec la note principale, on trouvera que l'un est son octave supérieure; le second, l'octave de sa quinte, en sorte que si l'on appelle *ut* le son principal, celui dont nous parlons sera le *sol* de la gamme supérieure; le troisième est la double octave du son principal; enfin le quatrième correspond à la double octave de sa tierce, en sorte que ce dernier son sera le *mi* de la troisième gamme. Maintenant cherchons quel est pour chacun de ces sons le nombre qui exprime la rapidité de leurs vibrations. D'abord, si nous représentons par 1 le son principal, que nous sommes convenus d'appeler *ut*, le premier son secondaire, qui est l'*ut* d'en haut, sera évidemment représenté par 2. Le son secondaire qui vient ensuite, étant le *sol* de la seconde gamme, devra être exprimé par un nombre exactement double de celui qui représente le *sol* de la première gamme; or, dans le second des trois petits tableaux que je vous ai donnés plus haut, vous verrez que le *sol* est représenté par 3/2; donc le *sol* d'en haut sera représenté par 3; car vous êtes sans doute assez forte sur vos fractions pour savoir que 3 est le double de 3/2. Pour le troisième son secondaire, qui est la double octave du son principal, nous aurons évidemment un nombre double de celui qui correspond à l'octave simple, c'est-à-dire 4. Enfin, pour le quatrième son secondaire, qui est la double octave du *mi*, il nous faudra doubler deux fois successivement le nombre qui exprime le *mi*, c'est-à-dire 5/4. Or, en doublant 5/4, nous avons 5/2, et en doublant 5/2, nous avons 5. C'est donc le nombre 5 qui exprime le quatrième des sons secondaires. Ainsi nous voilà arrivés à ce résultat curieux, que le son principal et les quatre sons secondaires sont entre eux comme les nombres 1, 2, 3, 4, 5. Les sons secondaires s'appellent aussi sons harmoniques; il faut en effet qu'il y ait bien de l'accord et de l'harmonie entre eux et le son principal et qu'ils se fondent bien parfaitement avec lui, pour qu'on soit arrivé jusqu'au dernier siècle sans s'être aperçu de leur existence.

Aussitôt que cette découverte fut connue, les physiciens se mirent en devoir de chercher la raison d'un phénomène aussi curieux, et, en réfléchissant sur les rapports numériques qui existent entre les sons harmoniques et le son principal, ils furent naturellement amenés à supposer qu'une corde mise en état de vibration se subdivise en deux, en trois, en quatre, en cinq parties égales, et même en un bien plus grand nombre, et que chacune de ces parties exécute ses vibrations à part, tout en participant aux vibrations de tout l'ensemble. Cette

conjecture fut bientôt appuyée par des expériences dont j'aurai occasion de vous parler plus tard, et qui rendent parfaitement sensibles ces subdivisions des cordes sonores et en général de tous les corps qui vibrent. Dès lors il fut aisé d'expliquer la formation des sons harmoniques. Tandis que la corde, en vibrant dans toute sa longueur, forme le son principal, représenté par 1, elle se subdivise en deux parties égales qui, vibrant chacune séparément, doivent évidemment exécuter des vibrations d'une rapidité double et par conséquent produire un son représenté par 2. Mais en même temps la corde se subdivise en trois parties égales, et chacune de ces parties, exécutant des vibrations dont la rapidité, comparée à celles de la corde entière, doit être représentée par 3, produit un son aussi représenté par 3, et ainsi des autres. Si cette série s'arrête au nombre 5, c'est parce que, les sons s'affaiblissant rapidement à mesure qu'ils montent, le nombre de ceux que l'on peut entendre est nécessairement fort limité. Du reste, en prenant de très grandes précautions, on peut en distinguer quelques autres encore.

Voilà donc l'existence des sons harmoniques établie et leur formation expliquée d'une manière très satisfaisante. Voyons maintenant les lumières que nous pouvons tirer de ce fait pour éclaircir le point que nous avons entrepris d'étudier.

D'abord, si l'on considère que l'octave d'un son est le premier et le plus fort de ses sons harmoniques, et qu'un son quelconque est avec son octave dans le rapport si simple de 1 à 2, on concevra sans peine pourquoi les musiciens ont été amenés par une force secrète, mais irrésistible, à regarder l'intervalle qui sépare une note de son octave comme quelque chose de complet, qui devait naturellement servir d'unité; en sorte qu'il ne s'est plus agi que de placer dans cet intervalle un nombre suffisant de sons qui, reproduits ensuite d'octave en octave, devaient former toute l'échelle musicale.

Or la nature elle-même a indiqué deux des sons qui doivent trouver place dans cet intervalle, savoir : la tierce et la quinte, ou, si l'on veut, le *mi* et le *sol*, en supposant que l'on ait donné le nom d'*ut* aux deux termes extrêmes de l'octave.

En effet, nous venons de voir qu'une corde qui produit un *ut* produit en même temps un *mi* et un *sol;* à la vérité ces deux notes n'appartiennent pas à la même octave que l'*ut;* mais un fait bien connu de tous les musiciens et dont nous avons déjà fait pressentir les raisons physiques, c'est qu'entre un son quelconque et son octave il existe tant d'accord, d'harmonie, d'affinité, que l'on passe de l'un à l'autre presque sans s'apercevoir du changement. On peut donc regarder l'accord d'une note avec sa tierce et sa quinte comme résultant presque immédiatement du fait des sons harmoniques. Ainsi cet accord d'une note avec sa tierce et sa quinte, accord si doux, si agréable à l'oreille, et que les musiciens ont désigné par le nom d'accord parfait, n'est pas le résultat d'une convention, d'un choix arbitraire ; c'est la nature elle-même qui l'a indiqué aux hommes, et les hommes de tous les pays l'avaient adopté des milliers d'années avant qu'on eût fait l'observation qui nous a donné l'explication de ce choix.

Nous avons donc maintenant intercalé deux sons dans l'octave, savoir : la tierce et la quinte. Pour en trouver d'autres que l'on puisse joindre à ceux-là, il est naturel de recourir encore à l'accord parfait, qui est, après l'accord d'octave, la base essentielle de toute harmonie. Ainsi, prenant l'accord parfait *ut*, *mi*, *sol*, cherchons, au-dessous et au-dessus de ces sons, d'autres sons qui forment aussi des accords de tierce et de quinte, d'un côté avec l'*ut*, de l'autre avec le *sol*. Si nous donnons à ceux qui se trouvent au-dessous de l'*ut* les noms de *fa* et de *la*, et à ceux qui sont au-dessus du *sol* les noms

de *si* et de *ré*, nous aurons une série de trois accords semblables, savoir :

fa, la, ut,
ut, mi, sol,
sol, si re.

ce qui nous donne en tout sept sons : *fa*, *la*, *ut*, *mi*, *sol*, *si*, *ré*. De ces sept sons, trois, c'est-à-dire *fa*, *la* et *ré* se trouvent en dehors des limites de l'octave, dans laquelle nous avons entrepris d'intercaler des sons. Mais, puisque l'on peut si aisément substituer à un son quelconque son octave supérieure ou inférieure, remplaçons le *fa* et le *la* par leurs octaves supérieures, remplaçons le *ré* par son octave inférieure, et nous aurons, dans les limites de l'octave que nous avons entrepris de remplir, les six sons *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*. Ces sons, réunis à l'*ut* qui commence l'octave, formeront les sept sons de la gamme ; quant à l'*ut* qui forme la limite supérieure de l'octave, il deviendra le premier son de la gamme supérieure.

Voilà donc la gamme déduite de l'accord parfait, et cet accord étant indiqué par la nature elle-même, il suit de là que la gamme tout entière est prise dans la nature. Nous ne devons donc plus être surpris de voir la gamme adoptée de la même manière dans tous les pays. Il est vrai qu'en adoptant ces sons les hommes ont uniquement suivi leur oreille, sans soupçonner en aucune sorte les causes physiques que je viens de vous dévoiler ; mais c'est parce que ces causes physiques existaient, que l'oreille a choisi, a désigné ces sons par préférence à tous les autres.

Voilà, ma chère enfant, des explications bien longues, et, je le crains, un peu difficiles à suivre. J'espère que l'intérêt de la question que nous avions à examiner vous aura fait supporter avec courage cette petite fatigue. Grâce à Dieu, ce sera la dernière fois que j'aurai à vous dire des choses aussi abstraites.

Oscar DE JUL.

OUVRAGES DE FEMMES.

FLEURS EN SOIE.

Depuis que Dieu forma les fleurs avec son souffle et la lumière, avec quoi n'en a-t-on pas fait? Batiste, satin, gaze, taffetas, velours, plumes, papier, paille, coquillages, perles, laine, cheveux, tout sert à leur imitation gracieuse [1]. Les matières semblent épuisées, et pourtant chaque jour on en découvre quelques-unes, tant l'imagination et le goût aiment à s'exercer sur les fleurs, se plaisent à jouer avec leurs guirlandes.

Et nous venons proposer à nos jeunes lectrices les fleurs en soie torse, après ces fleurs de toutes façons.

Trois qualités les recommandent, non pas seulement à votre attention, mais à votre émulation, mesdemoiselles : leur élégance d'abord, car elles rappellent les produits corrects et brillants de la plus belle passementerie ; leur solidité ensuite, puis enfin le peu de difficulté de leur travail. Voici bien des avantages, auxquels nous joindrons l'usage des instruments les plus simples et les plus usuels : dé, ciseaux, aiguilles ordinaires à tête un peu ouverte, *brucelles*, ou pince de fleuriste, de laquelle on peut se passer à la rigueur.

Les matériaux ne sont pas plus compliqués : fil de fer cuit assez ferme ; soie demi-

(1) Les cocons blancs du ver à soie employés autrefois en Italie en place de batiste ; la moelle d'une sorte de bambou, assez semblable à la moelle de notre sureau et mise en œuvre par les dames chinoises, ne doivent pas être oubliés.

torse, ou soie *floche;* soie plate pour imiter les nervures et les étamines; gros fil pour lier les pétales après la tige principale; voilà tout ce que j'ai rassemblé sur notre table à ouvrage. Ce n'est pas, vous le voyez, un bien formidable appareil.

Ces fleurs soyeuses sont divisées en deux genres : petites fleurs en étoile, telles que aubépine, myosotis ou *aimez-moi;* fleurs un peu plus grandes en cloche, telles que liserons, campanule, tulipe; tout cela très en diminutif, car les fleurs en soie sont communément fort petites. Elles se font les unes et les autres à l'aide d'un point croisé que nous apprendrons aisément.

La première chose à faire est de préparer les *supports* de pétales avec le fil de fer ou *canetille*, que vous frotterez préalablement d'un linge afin de ne pas vous noircir les doigts; vous le contournerez ensuite d'après la forme adoptée pour le pétale, et vous réunirez à la base les deux bouts par un *tors,* en ménageant une queue assez longue pour monter plus tard commodément la fleur. Tous vos supports ainsi préparés, vous les rassemblez selon leur genre et leur grandeur dans de petites boîtes.

Vous ne vous occuperez point du feuillage, ces fleurs en sont privées; vous le comprendrez facilement plus tard. Regardez seulement comment je vais m'y prendre pour remplir un des supports (*fig.* 1), représentant un pétale allongé.

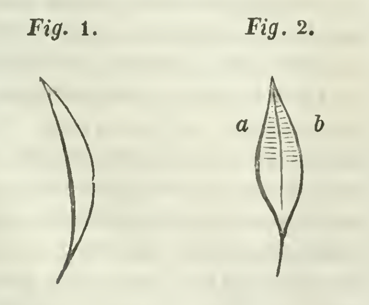


Fig. 1. *Fig.* 2.

Je le prends de la main gauche entre le pouce et l'index, la tige tournée vers moi; d'autre part je prends de la main droite, entre les mêmes doigts, une aiguille enfilée de soie floche blanche, dont j'arrête le bout par un point de boutonnière à l'extrémité supérieure du support; puis je fais tout le long un *point lacé* qu'on emploie à faire des reprises lorsque l'étoffe est coupée ou déchirée nettement; ce point est fort connu. Toutefois nous allons rapidement le décrire pour celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui l'ignoreraient par hasard.

Vous prenez votre aiguille par la tête, tournée vers vous, et la passez (*fig.* 2) sous la deuxième ligne *a* du support; puis, la tenant toujours de la même manière, vous tournez cette fois la pointe à vous, et la passez sous la première ligne *b*; ce premier point embrasse la ligne *a*, et quand vous recommencez à passer sous cette ligne l'aiguille, comme je viens de l'expliquer, le second point embrasse à son tour la ligne *b*. Continués ainsi près à près, ces points lacés couvrent alternativement les deux fils de fer, ou lignes de support, et présentent un double cordonnet de soie séparé par un léger sillon. Ils ne doivent pas être trop serrés, trop lâches, irréguliers, ou nuisibles à la régularité du pétale; mais il ne faut qu'un peu d'attention et d'habitude pour éviter tous ces défauts-là. On termine par arrêter la soie à la base du pétale alors rempli, et on le met soigneusement à part pour le monter avec d'autres pétales travaillés de la même façon.

Les pétales arrondis se garnissent exactement de même. Quelques personnes emploient la soie plate pour les pétales en cloche; elles ont tort : cette soie, qui s'épluche facilement, est loin d'offrir un résultat aussi élégant que la soie floche; elle convient seulement pour faire un long point sur le sillon du pétale et former ainsi nervure; alors sa couleur tranche fortement. Par exemple, sur un pétale blanc la nervure sera rouge ou verte.

Les couleurs, comme vous pouvez déjà l'entrevoir, sont une affaire de goût et de fantaisie; à l'exception de quelques fleurs consacrées, telles que pensées, jasmin, myosotis, adonide, que l'on reproduit avec leurs teintes naturelles, les autres sont nuancées avec un arbitraire gracieux. Ainsi nous ferons des campanules jaune d'or avec une nervure violet foncé, et autres semblables. C'est d'ailleurs une aberration dont on n'a nulle envie de se plaindre quand on voit ces jolis bouquets parmi la mousse des corbeilles ou les aigrettes des tapis.

Mais pour arriver là nous devons faire nos étamines et monter nos pétales après la tige de fil de fer un peu fort. Occupons-nous du dernier soin. Après avoir recourbé en arrière nos pétales allongés (ce qui leur donne une grâce charmante), nous les réunissons au nombre de cinq ou sept autour de la forte tige, et là nous les lions fortement par leur petite queue après la forte tige avec un gros fil; cette ligature est grossière. La forte tige est de fil de fer nu; cela importe peu, car tout cela sera perdu dans la mousse; nous n'y songeons donc point, et nous formons les étamines au milieu des pétales réunis et tout à la base de la fleur. Quelques points croisés, plus ou moins lâches, de soie plate assortie aux nervures, ou bien aux nuances des pétales, remplissent notre but à cet égard. Nous n'agirons pas différemment pour les fleurettes en étoile.

Ces gentilles et brillantes fleurs s'harmonisent très bien avec les houppes en laine, figurant des pavots ou des boules de neige, ou les arabesques en chenille épaisse qui entourent d'élégants tapis de vase, de lampes, de flambeaux. Leurs petites dimensions, leurs formes nettes, leur doux éclat contrastent agréablement avec ces touffes diverses, parmi lesquelles on dirait qu'elles se glissent et se reposent à la fois. Isolées, elles sont encore d'un heureux effet, mais à l'expresse condition de se perdre dans la mousse, faite, comme vous le savez toutes, avec de la laine tricotée, détirée ensuite, et fixée autour du petit tapis par de longs points en dessous. Essayez-les, mesdemoiselles, ces jolies fleurs; elles attachent sans fatigue, se font avec vitesse, se fanent avec lenteur; elles peuvent même parfois conduire à des idées de calme et de modestie; elles vous offriront peut-être un doux attrait en vous prouvant mon intérêt si tendre... C'est bien des choses sur un brin de soie! mais l'imagination et le cœur ne se fraient-ils pas une route sur un fil, sur un brin d'herbe comme sur un rayon de soleil?

RÉPARATION

DES CHAUSSURES ÉLÉGANTES.

Le luxe, quand on a quinze ans, est sans restriction une douce et brillante chose, et pourtant l'on peut reconnaître déjà une de ses plus fâcheuses influences, savoir : qu'à l'exception de quelques rares privilégiés il appauvrit presque tout le monde. En effet, les besoins qu'il crée sont sans limites : il faut un bijou après un bijou, une dentelle après une dentelle, des parures avec des parures, et ce n'est pas tout encore; ce n'est pas tout de multiplier, il faut varier. Capricieuse auxiliaire du luxe, la mode vient tout vieillir, tout renouveler, tout confondre. Quels trésors peuvent suivre cette progression?

Le luxe a bien encore un autre résultat que l'on trouve à quinze ans non moins déplorable : il empêche de s'amuser. Une lettre arrive, une invitation de bal. Quelle joie! Mais la maman a bien des charges; elle replie la lettre, et d'un ton peiné : « Chères petites, dit-elle à ses filles, tout mon désir serait de vous conduire à cette fête, mais il vous faudrait des fleurs fraîches, de nouveaux rubans, des gants neufs, de jolies chaussures, et cette dépense déjà faite plusieurs fois depuis quelques semaines, ne doit plus se renouveler. » A ces mots les

jeunes personnes, rouges d'espérance, rougissent de regret, et la mère se hâte de parler d'autre chose pour apaiser leur cœur et le sien.

Cependant si ces demoiselles reçoivent notre journal et que la contrariété ne leur ôte pas la mémoire, elles peuvent se souvenir qu'il existe un moyen de rajeunir les fleurs[1], de rendre aux gants leur fraîcheur native[2]; enfin, qu'elles ouvrent ce numéro, il leur indiquera la restauration des chaussures. O toilette de Cendrillon!

Que nos jeunes clientes, adolescentes encore, se contentent de souliers en prunelle blanche, qu'elles chaussent déjà le gros de Naples ou le satin blanc, nous allons leur venir en aide en leur enseignant à transformer ces chaussures salies en jolis souliers vert pâle ou lilas.

Bien! ne voilà pas mal de souliers portant les marques de la danse; mettez-les sur cette table, où j'ai rassemblé des formes, quelques couleurs, deux légers pinceaux qui trempent dans l'eau de ce verre; puis, mesdemoiselles, écoutez-moi.

Entrez d'abord, dans les souliers à teindre, ces formes en bois, ou ces formes rembourrées; les premières doivent être un peu plus courtes que la chaussure qu'elles vont soutenir, car autrement elles n'y pourraient pénétrer, n'étant que d'une seule pièce; on obtient les secondes en bourrant de coton un soulier ordinaire, que l'on recouvre ensuite d'étoffe tendue et cousue par-dessous. Les formes de bois justes, et nécessairement brisées en plusieurs morceaux rejoints, sont trop coûteuses[3] pour notre petite affaire, et d'ailleurs nous pouvons très bien nous en passer.

Les souliers ainsi placés sur le moule, quelle couleur voulez-vous leur donner? Voici du vert réséda, du vert naissant, du vert-olive obtenus avec un mélange approprié d'eau indigotée et de *terra merita*; voici également du lilas de toute nuance que nous a donné une décoction de bois de Brésil, dans laquelle j'ai jeté un peu de carmin ou de laque, et que j'ai plus ou moins étendue d'eau.

(1) Voyez page 25 de la 6e année (1858).
(2) Voyez page 377 de la 7e année (1859).
(3) Leur prix est de 15 fr.

Vous pourriez commencer à mettre sur la surface des souliers une de ces couleurs avec le pinceau humide, mais il vaut mieux appliquer d'abord un mordant. De l'eau dans laquelle vous aurez fait dissoudre un peu d'alun, sera ce mordant qu'une petite éponge vous servira à mettre sur le soulier. Lorsqu'il sera bien sec, ce qui ne tardera guère, vous passerez la couleur, dont vous laisserez de même sécher chaque couche avant d'en remettre une nouvelle. Deux couches suffisent, trois sont meilleures, quatre donnent une plus grande solidité.

Vous ne prendrez pas les deux couleurs différentes avec le même pinceau, même lavé; cela confond ou du moins ternit les nuances.

Vous glacerez les souliers reteints en les frottant, dans le sens de la longueur du satin, avec un morceau d'étoffe de laine. Essayez si la *stéatite*, ou poudre de Florence, agirait bien; je l'ignore, mais c'est possible.

Vous voyez donc quel bon parti vous pouvez tirer de ce procédé pour les brodequins flétris, car vous pousserez aisément ces deux couleurs au violet, au vert sombre; il ne s'agit que de les forcer et de combiner à volonté le mélange. Il est probable, il est même certain que les autres couleurs réussiraient d'égale manière, mais je ne l'ai point essayé.

Puisque nous nous occupons de chaussures, je veux vous indiquer un moyen commode, infaillible, de changer en souliers noirs tout neufs des souliers de maroquin tachés ou flétris, de réparer ainsi les injures d'une pluie subite sur des chaussures de couleur poussière, noisette, ou de toute autre couleur, qui dès lors ne peuvent servir. Ce n'est pas la saison, mais c'est l'occa-

sion ; à cela il n'est rien à dire, et d'ailleurs les petites sœurs, en s'évertuant au galop, pourront avoir besoin de la recette.

Rien de plus simple et de plus économique. Vous frottez toute la surface du soulier taché avec un morceau de pierre-ponce afin d'enlever bien également le glacé de la peau, car il empêcherait notre teinture de prendre. En cet état le soulier est fort laid ; vous le rendez encore plus laid, en lui appliquant au pinceau une couche de dissolution de sulfate de fer ou couperose bleue. Que ce nom chimique ne vous épouvante pas. Vous achèterez pour vingt centimes un morceau de couperose bleue chez un marchand de couleurs ou chez un pharmacien ; vous mettrez le tiers de cette substance dans une tasse d'eau froide, et quand, au bout de quelques heures, l'eau paraîtra jaunâtre, vous l'étendrez au pinceau sur le soulier. D'inégales taches noirâtres le couvriront alors partout ; laissez sécher. Recommencez quatre fois à mettre de nouvelles couches ; terminez par livrer le soulier au cirage ordinaire, et vous aurez un soulier noir parfaitement neuf et brillant.

J'ai l'expérience journalière de ces procédés que je recommande comme une excellente chose, espérant que ces souliers de luxe ainsi restaurés permettront à mes jeunes lectrices de donner un peu plus aux pauvres de chaussons en laine et de sabots.

Elisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE MARS.

2 *mars* 1788. — Mort de Gessner.

Né à Zurich en 1730 et destiné d'abord par son père à continuer le commerce de la librairie qu'il avait fait lui-même pendant toute sa vie, Salomon Gessner, dont le nom est devenu en quelque sorte la personnification de l'idylle comme le nom de La Fontaine celle de la fable, et qui devait enrichir l'Allemagne d'un genre de littérature dont l'antiquité nous avait laissé d'admirables modèles, mais qui n'avait pu refleurir au milieu des civilisations trop raffinées de l'Italie, de la France et de l'Angleterre, se vit condamné de bonne heure à végéter dans une obscure boutique de Berlin, où sa famille espérait voir s'évaporer, en quelque sorte, ses inspirations poétiques. Là, comme un autre Tantale, entouré de livres dont la lecture eût fait ses délices, et dont il ne pouvait connaître que les titres, il se vit réduit pendant plusieurs années aux travaux manuels les plus fastidieux. Tel fut l'ennui qu'il en éprouva qu'il rompit avec son patron et se retira dans une pauvre mansarde, afin de pouvoir à loisir faire des vers et des dessins de paysage.

Sa persévérance au travail, le succès des premières ébauches de son pinceau et ses premières œuvres poétiques ayant vaincu l'opposition de sa famille, il résolut de marcher sur les traces des Lessing, des Klopstock, des Wieland et de quelques autres fondateurs de la littérature allemande, et publia son premier poëme, intitulé *la Nuit*, ouvrage plus remarquable par la grâce des descriptions et la vérité des détails que par l'ensemble, et dont le succès fut loin de répondre à son attente. Ses idylles, qui paru-

rent en 1756, lui donnèrent la palme du genre pastoral parmi les modernes. Deux ans après, son chef-d'œuvre, *la Mort d'Abel*, vint offrir comme une miniature de l'épopée. On sait quel fut le succès éclatant, européen de cet ouvrage ; il suffirait, au besoin, pour en juger, de se rappeler les imitations nombreuses qu'il fit éclore, et à la tête desquelles il faut citer le *Joseph* de Bitaubé, et plusieurs productions de Florian, calques infidèles qui donnaient à peine une idée de l'éclat et de la pureté du coloris de l'auteur allemand.

« C'est dans *la Mort d'Abel*, dit un de ses traducteurs, qu'aux beautés de sentiment Gessner sut allier les beautés mâles de la haute poésie. Il a beaucoup imité Milton et la Bible ; c'est en se pénétrant des saintes lectures qu'il a pu rendre avec tant de vérité cette belle simplicité des mœurs pastorales. Mais, en rendant justice à ses talents, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'a pas assez fortement dessiné les caractères de ses héros, qu'il aurait dû éviter davantage les répétitions, qu'il a rempli ses poëmes de descriptions de la nature qui se ressemblent trop, et que, s'il a peint avec toutes les grâces du style les morceaux qui tiennent du genre de l'idylle, il n'a pas toujours rendu aussi heureusement ceux où il a fait agir les passions. Dans les scènes pathétiques, il prolonge trop longtemps les mêmes situations. Ce défaut, assez commun aux poëtes allemands, d'épuiser un sujet dans tous ses détails, est poussé à l'excès dans les longs discours de ses personnages. »

Quelle que soit la justice de cette critique, *la Mort d'Abel* n'a pas moins obtenu, pour l'étude de l'allemand, le même privilége que *le Vicaire de Wakefield* pour celle de l'anglais ; ces deux ouvrages sont devenus les livres élémentaires sur lesquels s'exercent les premiers efforts de l'intelligence des commençants, honneur qui peut d'abord provoquer un sourire, mais que les chefs-d'œuvre de Gessner et de Goldsmith doivent à l'élégance de la phrase et à la correction du style autant qu'à la pureté des sentiments et de la morale.

L'excessive sévérité de quelques reproches injustes affecta d'abord Gessner, dont la modestie égalait le talent : on l'accusait d'avoir falsifié la Bible, comme si *Esther* et *Athalie* n'avaient pas répondu d'avance à cette singulière observation. Fort heureusement les éloges qui retentirent de tous côtés le déterminèrent à ne pas abandonner ses travaux, et bientôt parurent : *le Premier Navigateur*, fiction ingénieuse, quoique un peu languissante ; de nouvelles *idylles*, moins naïves peut-être, mais plus philosophiques que les premières ; *la Matinée d'autrefois*, touchante image du bonheur de l'union conjugale ; enfin des *Contes* et quelques *Drames*, dont l'un a fourni à Marmontel le sujet de l'opéra de *Sylvain*.

Après un mariage d'inclination dans lequel il trouva le bonheur qu'il avait longtemps désiré, il revint à la peinture, modifia sa méthode, fit de rapides progrès, et l'Allemagne compta un bon peintre de plus sans avoir à regretter un de ses écrivains les plus célèbres. Il mourut de paralysie, à l'âge de 58 ans. On lui érigea un monument sur l'une des plus riantes promenades de Zurich, au confluent de la Lint et de la Limmath, dont il avait plus d'une fois parcouru les bords, dans ses excursions poétiques.

Il semble qu'on respire, dans les écrits de Gessner, tout ce que le cœur a de sentiments tendres et généreux, comme un parfum de vertu. C'est que l'imagination ne lui fournissait pas seule ses touchantes peintures ; il avait éprouvé lui-même toutes les émotions affectueuses dont il s'était fait le poëte ; c'est d'après son expérience qu'il retraçait avec tant de naturel la piété filiale, la tendresse conjugale, l'affection paternelle et les douceurs de la vie domestique.

11 *mars* 1672.— Première représentation des *Femmes savantes*, comédie de Molière.

Après la victoire remportée par Molière sur les *Précieuses*, un nouveau travers se développa parmi les femmes du grand monde ; la passion de la science détrôna la manie des lettres, et, comme dit l'historien de Molière, « l'astre de mademoiselle de Scudéry et de la Calprénède pâlit devant celui de Descartes. » Molière reprit donc son fouet et ses pinceaux, et, le 11 mars 1672, *les Femmes savantes* parurent sur la scène du Palais-Royal. Accueillie assez froidement aux premières représentations, cette pièce fut peu à peu entièrement abandonnée de la foule, moins frappée d'abord des beautés dont cet ouvrage est rempli que de l'apparente stérilité de son sujet. Mais plus tard l'autorité des hommes de goût fit revenir le public de ses injustes préventions, et ce chef-d'œuvre reprit, pour ne plus le quitter, le rang auquel il avait droit de prétendre.

L'auteur des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes* excellait dans l'art de choisir les acteurs qui devaient représenter ses personnages ; il fournit en cette occasion une preuve piquante et inattendue de ce discernement et de ce tact qui le distinguaient. Il avait opposé à sa Philaminte, à son Armande, à sa Bélise, la simplicité rustique, mais pleine de sens et de naturel de la bonne Martine. Or, il se garda bien de confier ce rôle à une des actrices de son théâtre ; il en chargea une de ses servantes, qui portait le nom de ce personnage, et qui, sans doute, avait, à son insu, fourni au génie observateur de son maître plus d'un trait pour le peindre. Dirigée par Molière et par la nature, cette actrice improvisée ne dut rien laisser à désirer.

Personne n'ignore que, sous les noms de Trissotin et de Vadius, Molière représenta l'abbé Cotin et Ménage. Le sonnet à la princesse Uranie et le madrigal sur un carrosse sont empruntés aux œuvres du premier, qui s'appelait d'abord dans la pièce Tricotin. La querelle entre les deux savants était une anecdote alors célèbre. Cotin avait provoqué la vengeance, d'ailleurs inexcusable, du poëte comique par des hostilités dirigées contre lui et contre Boileau, qui ne l'épargnait pas dans ses satires ; mais il expia cruellement le plaisir de s'être fait satirique à son tour. *Les Femmes savantes* le rendirent ridicule au point qu'il n'osait plus se montrer, et que ses amis l'abandonnèrent comme un courtisan disgracié. Il mourut dix ans après, et son successeur, quand il vint occuper son fauteuil à l'Académie, prononça à peine son nom, malgré l'usage, dans son discours de réception. Le directeur de l'Académie porta même plus loin la réserve : il ne le nomma pas du tout.

Quand on a reproché à Molière d'avoir exprimé ses propres opinions dans la doctrine étroite de Chrysale sur la destination des femmes et dans celle de Clytandre sur le peu d'utilité du savoir, on a oublié, sans doute, que telles étaient les idées de son siècle, dont l'illustre archevêque de Cambray, Fénélon, faisait si noblement justice dans son admirable traité de l'Education des filles, lorsqu'il invitait les femmes à se préserver de l'excès de l'indifférence pour toute espèce d'instruction, et de l'excès de présomption qui porte à affecter des connaissances qui ne sont ni nécessaires ni utiles. Quant aux femmes supérieures, que leurs talents doivent excepter de la règle commune, avec quel sentiment exquis des convenances de leur sexe le prélat leur rappelle « qu'il doit y avoir pour elles une pudeur sur la science presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice ! »

28 *mars* 1380.—Premier usage de la poudre à canon.

Il y avait peu de temps que *Berrhver Schwartz*, cordelier allemand, appelé le *moine noir*, avait inventé la poudre, lorsqu'elle fut employée pour la première fois, le 28 mars 1380, par les Vénitiens contre les Génois.

M[me] DE FRÉMONT

REVUE.

Nous avons cru être agréables à nos lectrices en enrichissant leur journal de la charmante gravure à *l'eau-forte* qu'elles viennent d'y voir ; œuvre d'une de nos jeunes abonnées, on dirait cette planche sortie de la main d'un artiste, tant le travail en est hardi et facile et l'effet bien entendu.

— Pour peu que nous ayons l'orgueil bien naturel et l'ambition bien légitime de connaître l'histoire de notre pays, nous devons étudier l'origine des grandes familles, les preuves de leur illustration et les vicissitudes plus ou moins dignes d'intérêt qu'elles ont subies jusqu'au moment de leur extinction ou jusqu'à nous. Ces recherches, souvent impossibles ou d'une excessive difficulté, ces travaux souvent fastidieux, le *Mémorial historique de la Noblesse* nous les épargne en nous donnant, dans la série de ses intéressantes livraisons, les généalogies de toutes les grandes maisons dont les noms brillent dans notre histoire et en plaçant à côté de ses investigations utiles et sérieuses une foule de renseignements d'un attrait général, d'une variété infinie, afin que ce qui instruit n'exclue point ce qui plaît. Ce n'est donc point ici, comme le titre pourrait vous le faire penser, une froide série d'arbres généalogiques savamment dressés ; ce sont des études nombreuses et souvent du plus haut intérêt sur les maisons nobles en particulier et sur la noblesse en général. Car la noblesse n'était pas seulement une condition privilégiée reconnaissable à ses armes, à son cri de guerre, à ses devises ; sa demeure n'était pas celle des autres hommes, puisqu'elle vivait isolée des grands foyers de population ; ses mœurs étaient toujours en avant ou en arrière de l'époque, selon que l'époque avait marché trop vite ou trop lentement ; son langage avait plus d'autorité dans les temps grossiers, plus de délicatesse dans les temps de François Ier, de Louis XIV et de Louis XV, que le langage épais et confus des classes secondaires riches ; ses habitudes, ses goûts et ses plaisirs ne ressemblaient en rien à ceux du peuple.

Or, que sait-on de ces habitudes, de ces goûts, de ces plaisirs ? Rien, ou peu de chose ; rien avec suite, rien avec ordre. De quelle manière vivait un gentilhomme ? comment annonçait-on sa naissance ? à quel âge commençaient et finissaient ses études ? qui en était chargé ? Voyageait-il ? où allait-il ? qui l'accompagnait ? à quel âge se mariait-il ordinairement ? quelle part avait sa volonté, quelle part avait celle de ses parents dans ce grand acte de sa vie ? comment vivait-il à la guerre ? quels étaient les gages de sa nombreuse domesticité ? A ces questions et à mille autres, les réponses bronchent ou font défaut, et cependant nous ne sommes pas séparés par trois mille ans des époques où la noblesse couvrait le royaume de ses châteaux, de sa souveraineté, de son éclat et de sa splendeur.

Vous le voyez, mesdemoiselles, le *Mémorial historique de la Noblesse*, s'il a sa place marquée dans la bibliothèque de vos parents mérite aussi que vous le parcouriez, autant comme moyen d'instruction que comme agréable délassement.

— Le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, édité par M. d'Orbigny, et dont les premières livraisons ont reçu il y a quelques mois un accueil si favorable, poursuit le cours de sa publication Le plan de ce beau travail,

la concision de ses articles, l'élévation des idées qui les dominent, peuvent être appréciés déjà ; cet ouvrage manquait, et nos premiers savants ne s'étaient pas encore associés ainsi pour résumer dans un cadre aussi complet les connaissances de l'histoire naturelle. L'ouvrage formera 8 volumes, renfermant la matière de 28 à 32. Ce champ est immense, et l'on conçoit que d'habiles professeurs, la plupart membres de l'Institut, peuvent seuls le parcourir. L'ouvrage qu'ils exécutent a même une portée que les dictionnaires précédents n'ont pas. Son instruction neuve et forte sera recherchée non-seulement par les savants, qui ont besoin d'avoir sous la main un recueil des faits épars dans une multitude de traités et d'ouvrages devenus rares, mais aussi par les gens du monde. La justesse de la critique, la nouveauté des faits la facilité que l'ordre alphabétique offre pour les recherches sont des qualités qui recommandent vivement la publication de M. Ch. d'Orbigny. Tout y manifeste des soins savants, un goût pur, le désir d'élever ce livre au rang de ceux qui honorent le plus les bibliothèques. Comme ce Dictionnaire tient compte de tous les progrès faits par les sciences, il est le complément naturel de toutes les éditions de Buffon, des iconographies du règne animal de Cuvier. Il renferme en outre l'étymologie et la définition des termes scientifiques et plus de 20,000 nouveaux articles. Un travail si remarquable, si nécessaire, est assuré d'un grand succès. L'atlas a été exécuté par les premiers dessinateurs et graveurs dans cette spécialité. Plusieurs des planches publiées sont des chefs-d'œuvre ; rien d'aussi fin, d'aussi achevé, n'avait encore signalé les progrès de la gravure et du coloriage en France.

— Nous venons de parcourir, malheureusement trop à la hâte pour vous en parler longuement, trois charmants ouvrages d'un auteur qui jouit à juste titre d'une heureuse popularité. *Thérèse, ou la petite Sœur de charité; Michael, ou le jeune Chevrier du Mont-Perdu* et *les Soirées du grand-papa*, par M. de Saintes, nous paraissent dignes de vous être recommandés parce qu'ils renferment une morale toujours pure, des tableaux variés et intéressants, et que le style en est simple et sans prétention, qualité précieuse quand on écrit pour la jeunesse. Vous lirez surtout avec plaisir, dans les *Soirées du grand-papa*, la jolie nouvelle intitulée : *une Amitié de Pension*, lutte touchante de vertus et de sentiments généreux entre deux jeunes personnes peut-être de votre âge.

— L'éditeur Victor Delarue, dont le fonds se compose principalement de publications religieuses, vient de mettre au jour deux nouvelles lithographies dues à l'habile crayon de Llanta ; l'une, d'après un tableau de Ziegler, a pour sujet le *Bon Pasteur ;* elle représente le Sauveur portant dans ses bras la brebis égarée qu'il ramène au bercail. Rien de suave comme les traits de Jésus-Christ ; c'est une figure que nous n'hésitons pas à placer à côté des plus belles têtes sorties du pinceau des grands maîtres ; aussi est-elle digne du pendant que l'éditeur lui a donné, et qui n'est rien moins que *la Mère du divin Sauveur*, d'après un tableau de Raphaël appartenant au grand-duc de Toscane. Dire que cette production du maître des maîtres ne le cède à aucune autre de son génie, c'est en faire le plus bel éloge. Ces deux lithographies méritent, par leur sujet et leur belle exécution, de trouver place dans les maisons religieuses comme dans les appartements des familles chrétiennes.

— Les concerts se succèdent, et chaque jour a le sien ; le mois qui finit a vu surtout deux de ces solennités musicales qui laissent d'agréables et longs souvenirs ; nous voulons parler des deux soirées offertes par MM. H. Herz et Géraldy, autour desquels étaient venues se grouper quelques-unes de nos plus hautes célébrités. La réputation de

M. Géraldy est faite; dès son début dans la carrière, cet habile artiste s'est montré le digne élève de l'illustre Garcia, et sa belle voix, son excellente méthode l'ont placé l'égal des premiers chanteurs de notre époque. Homme du monde autant qu'artiste éminent, on sait que M. H. Herz, comme pianiste, est un des premiers parmi les plus célèbres. Ces deux noms auraient seuls suffi pour remplir une salle plus vaste que l'élégante bonbonnière de la rue de la Victoire; mais les noms de mesdames Eug. Garcia, Dorus-Gras, Nathan-Treillet et Th. Labarre, ceux de MM. Artot et Haumann, Roger, Th. Labarre, Jacques Herz et Dorus, ont tellement ajouté à la puissance du talisman que par deux fois la jolie salle n'a pu contenir qu'à peine l'élégante foule qui s'y pressait. Les programmes ont tenu toutes leurs promesses; M. H. Herz s'est fait entendre dans deux concertos de sa composition; il les a rendus avec tout le talent qu'on lui connaît, c'est dire qu'ils ont été admirablement exécutés; le morceau à quatre mains qu'il a joué avec son frère n'a pas mérité moins de succès. *L'Ange déchu*, on le sait, est un des triomphes de Géraldy; il l'a chanté avec une telle pureté, avec un tel charme d'expression, qu'à la seconde soirée le public l'a accepté par acclamation, en remplacement du beau trio de la création d'Haydn, dont une subite indisposition d'Alexis Dupont a privé l'assemblée. C'est une heureuse pensée de ressusciter pour ces brillantes solennités quelques morceaux de ces illustres maîtres, éternelles gloires de l'art; ainsi, au premier concert, une scène d'*Iphigénie en Aulide*, avec chœurs, musique toute nouvelle pour la plupart des auditeurs, a pu leur donner une idée du mérite de cette grande composition de Gluck, dont la remise en scène est le vœu de tous les amateurs du beau. Madame Eug. Garcia s'est montrée digne du nom qu'elle porte, c'est tout dire; aussi trois salves d'applaudissements ont-elles suivi l'air d'*Otello*, dont l'exécution a ravi l'auditoire. A la première soirée, le violon d'Artot s'est fait entendre, et on a pu admirer la suavité et la pureté de son jeu, dans un air de *Lucie de Lammermoor;* il a cependant semblé moins parfait dans l'exécution des difficultés. Mais comment exprimer l'effet produit par Haumann? Il faut l'avoir entendu pour croire à tant de perfection. Quelle sûreté dans son archet! quelle expression dans son chant! Et jusque dans les choses de pur caprice, dans ce qu'on pourrait appeler des tours de force, quelle aisance et quelle vigueur d'exécution! L'espace nous manque malheureusement pour parler avec détail des autres artistes qui ont concouru à ces deux soirées. Mais leur éloge est dans leurs noms; tous les *dilettanti* connaissent l'admirable voix de madame Dorus-Gras, un grand nombre a souvent applaudi madame Nathan-Treillet, la digne élève de Duprez, et le monde musical a depuis longtemps apprécié le talent exquis de Th. Labarre comme harpiste. Disons seulement que tous se sont montrés supérieurs à leur renommée.

— De nouveaux plaisirs sont promis aux amateurs de belle musique. La *France Musicale* offre à ses nombreux abonnés, pour le jeudi 5 mars, dans l'élégante salle de M. H. Herz, une matinée musicale qui sera sans contredit un des plus beaux concerts de la saison. Citer pour la partie instrumentale MM. de Bériot, Alexandre Batta, Gallay, H. Herz et Th. Labarre, etc., et pour la partie vocale mesdames Eug. Garcia, Damoreau et M. Inchindi, c'est nommer les premières illustrations de l'époque. Il n'y a qu'un journal aussi bien posé que la *France Musicale*, et aussi répandu dans le monde artiste et dans les salons aristocratiques, qui puisse grouper autour de lui de si hautes célébrités, et offrir, sans augmentation de prix, à ses abonnés, de telles fêtes musicales, en outre des compositions des plus grands maîtres qu'elle leur adresse tous les quinze jours.

TOILETTE.

Voilà déjà, mesdemoiselles, des feuilles naissantes aux arbres, des bourgeons aux lilas, des fleurs aux amandiers... Mais la gelée dure encore, le soleil a peu de chaleur, et il n'est pas encore possible de se débarrasser des fourrures et des châles ouatés. Qu'allons-nous donc vous dire? Allons-nous vous parler d'une mode incertaine, celle qui occupe le plus les esprits inventifs, la mode toujours renaissante des manches plates? Si nous en disons quelques mots, ce sera comme un bruit et plutôt comme avertissement, que comme indication. C'est pour vous conseiller la prudence et vous dire : « Ne vous hâtez pas trop, et si vous avez quelque nouvelle robe à faire, craignez les regrets; car, nous le croyons, les manches plates ont un règne prochain. »

Dès qu'on a quitté les pantalons on peut adopter les volants; à seize ou dix-sept ans vous portez des robes de ville à peu près semblables aux robes simples de vos mères. Laissons passer ce mois sans parler de robes; jusqu'à la fin de mars le burnous de cachemire et le châle à capuchon cacheront la robe de laine ou la douillette foncée.

Ce que l'on se croit obligé de renouveler, ce sont les chapeaux. Il arrive souvent qu'à la fin de l'hiver le chapeau de velours est hors d'état de paraître à ces premiers soleils joyeux de mars; alors on a recours à la capotte d'étoffe complaisante qui tient en même temps et de l'hiver qui s'en va et du printemps qui arrive. Nous vous engagerons même à penser que cette capotte, cachée avec soin pendant les grandes chaleurs, peut se retrouver utilement comme intermédiaire entre le chapeau de paille et celui de l'hiver suivant. A celles de vous qui ont leur fraîcheur de quinze ans, le teint blanc et rose et des cheveux blonds, nous dirons une jolie nuance vert pré en reps ou en velours d'Afrique; dessous, mettez de la dentelle noire et des velours épinglés violette de Parme, ou des liserons des champs un peu lilas. La nuance violette de Parme est charmante aussi en chapeau avec une voilette de tulle noir et des dentelles noires dessous.

Comme châles, vous aurez quelque temps encore les pointes à capuchon. Mais nous ne pouvons vous rien conseiller; il n'y a rien à faire de nouveau.

Les collerettes plissées, suivant un corsage à cœur, ouvert, sont jolies et simples. C'est le pierrot d'après la forme des cols actuels.

BRODERIES.

N° 1. de la planche.—*Garniture* en imitation de point d'Angleterre, à broder en application de mousseline sur du tulle de fil très fin et à mailles serrées; après le cordonnet qui termine la bordure on attache un picot.

N° 2. *Manchettes.* Imitation de guipure à faire en application de batiste sur du tulle; on pourrait enrichir ce dessin en plaçant dans l'intérieur des fleurs et des médaillons des jours en points de dentelle.

N° 3. *Col.* Le peu d'étendue de notre planche n'a permis d'y placer que la moitié du dessin nécessaire à la broderie de ce col; mais il sera facile d'obtenir l'autre moitié en décalquant celle-ci à l'envers. Les pétales des *Souvenez-vous de moi* seront mis très en relief, le cœur à jour par un œillet; les épines finement tracées au cordonnet, les pois bien ronds et bombés. Un point turc encadre la totalité du dessin; après ce point on attache la garniture.

N° 4. *Manchettes.* A broder au plumetis sur de la mousseline ou sur de belle batiste; les tiges et les épines au cordonnet, les ornements bien réguliers; dans l'intérieur des médaillons il serait bien de placer des points à jour variés.

N° 5. *Chiffres.* Les lettres brodées en coton de couleur seraient fort élégantes pour *la marque* de mouchoirs du matin.

UN DERNIER CAPRICE.

Dans une chambre de la très modeste auberge des Trois Léopards, située à l'extrémité d'un petit village du comté de Galles, un homme, debout devant un secrétaire ouvert, restait, la main appuyée sur la clef, dans une attitude en même temps rêveuse et vigilante; car son oreille attentive entendit dans l'escalier un bruit si léger qu'un oiseau avec ses battements d'ailes en eût produit davantage. Ce fut assez ; le secrétaire se referma juste en même temps que la porte de la chambre s'ouvrit. L'homme se plaça dans un fauteuil et une jeune fille, couverte d'un élégant costume d'amazone, glissa plutôt qu'elle ne marcha vers lui, tant elle était aérienne.

« Mon père, vous avez mal dormi, » dit-elle en le regardant avec attention.

Cette remarque si simple dans la bouche d'une jeune fille inquiète pour son père fit naître sur la figure de M. Laing un étonnement presque joyeux.

« Vous qui d'ordinaire voyez à peine ce qui se passe autour de vous, vous êtes presque observatrice aujourd'hui, mon Arabelle, dit-il en posant un baiser sur son front. Dois-je en conclure que vous allez mieux ce matin, mon enfant ? » ajouta-t-il avec une tendre sollicitude.

Arabelle ne répondit pas; elle regardait avec distraction des chevaux sellés qui attendaient à la porte extérieure. Elle se retourna pourtant, et l'on put voir alors ses yeux cernés, ses joues aussi pâles que d'habitude. Le père n'interrogea plus, il se leva, Arabelle le suivit, et tous deux montèrent à cheval pour faire la promenade arrangée dès la veille.

Comme cette course fut longtemps silencieuse, nous pouvons laisser nos deux promeneurs absorbés dans leurs méditations, et retourner en arrière afin de savoir mieux ce qu'ils étaient et ce qu'ils pensaient.

M. Laing, autrefois banquier dans la cité, y avait fait, en peu d'années, une fortune assez considérable. Marié jeune à une femme charmante qu'il aimait avec un dévouement absolu, il eut la douleur de la perdre. Mistress Laing mourut en donnant le jour à la petite Arabelle; cette enfant devint ainsi l'unique intérêt, l'unique affection du banquier. D'une constitution faible et d'une humeur fantasque, son éducation morale et physique exigea de continuelles précautions. Une promenade peu longue lui donnait la fièvre, une contrariété légère amenait chez elle de graves accidents nerveux. A l'aide de cette délicatesse de sensitive, elle régna en véritable despote sur la volonté de son père qui s'abdiqua lui-même et ne vécut plus qu'en elle. Arabelle avait quatorze ans, quand une crise commerciale vint déranger la fortune de M. Laing; la peur de tout perdre en tentant de nouvelles chances le décida à quitter les affaires, à la grande joie d'Arabelle, qui ne vit dans cette retraite qu'une nouvelle marque de prospérité. La gaîté, les caresses de sa fille faisaient mal à M. Laing, qui pour rien au monde cependant n'eût permis qu'on la dissuadât.

« Père, disait-elle de sa douce voix qui prenait par instant un accent impérieux, père, vous allez être tout à moi maintenant; nous irons en France, en Allemagne, en Italie. Oh ! oui, en Italie surtout, car là, on devient forte et bien portante, ajouta-t-elle, comme frappée pour la première fois de l'idée qu'elle était malade. »

Malgré les nouvelles circonstances dans lesquelles M. Laing se trouvait placé, Arabelle parut à quinze ans dans les cercles brillants de la banque d'Angleterre. A l'enfant qui tenait déjà le sceptre domestique le monde se mit à décerner presque sans examen le sceptre de la mode, cette autre royauté devant laquelle il se fait esclave. C'est que peut-être ce monde si avide d'émotions croyait voir déjà autant de cyprès que de roses dans la double couronne placée par la faiblesse et le caprice sur ce front de seize ans. Plus l'idole est fragile, plus on l'encense et la divinise.

Si miss Arabelle Laing ne devint pas la plus insupportable des créatures vivantes, c'est qu'il y avait en elle un instinct de noblesse et de justice qui la gardait presque à son insu. Elle resta bonne parce qu'elle était grande et sensible ; mais ne fut pas moins convaincue, dans son orgueil, que sa main devait être enviée par tout ce que Londres renfermait alors d'hommes riches et élégants. La saison se passa tout entière au milieu de rêves d'avenir devant lesquels toutes les merveilles des *Mille et une Nuits* se seraient montrées pâles : et pourtant un seul homme, parmi tous ceux qui l'entouraient d'adorations et d'hommages, un seul demanda la main de miss Laing, et ce n'était ni le plus riche ni le plus noble. Arabelle refusa et pria son père de ne jamais prononcer son nom devant elle.

M. Laing et sa fille passèrent quelques mois à la campagne, puis revinrent à Londres dès que les salons commencèrent à se rouvrir. La beauté d'Arabelle s'était encore développée ; son grand œil bleu était devenu plus fier, ses mains l'eussent emporté en blancheur et en perfection sur le plus beau modèle antique. Cette fois encore on la proclama ravissante entre toutes ; mais aucun parti ne se présenta pour elle. La jeune fille se sentit mortellement blessée ; elle devint préoccupée, distraite, et l'expression de curiosité inquiète avec laquelle elle s'examina prouva bientôt que ses convictions sur elle-même étaient fortement ébranlées. Elle eut un soupçon de la vérité ; mais ce fut un éclair. M. Laing pouvait la rassurer en avouant tout ; mais cette lumière devait être celle de la foudre ; il en eut peur et se tut.

« Mon père, lui disait-elle, je suis riche, n'est-ce pas ?

— Oui, répondait-il alors, assez riche pour être indépendante. »

Dieu sait ce que devait être aux yeux d'Arabelle une fortune qui assurait l'indépendance ! Dès ce moment le monde où elle avait vécu devint une énigme pour elle ; riche, belle, on ne briguait pas sa main ! Qu'y avait-il donc ? Elle interrogea les battements de son cœur, la moiteur de ses mains. « Oui, oui, je souffre, se dit-elle avec désespoir... Et ils ont deviné que la mort était là !... » Elle croisa ses mains sur sa poitrine fatiguée et pleura ses premières larmes.

Cette crise fut longue ; la santé de miss Arabelle y succomba tout-à-fait, elle voyagea en France, en Italie, et ses souffrances devinrent telles que l'espoir s'éteignit dans l'âme de son père qui, sans se plaindre, sacrifiait à ses goûts de voyage les derniers débris de sa fortune. Pour satisfaire un désir de la capricieuse enfant, il eût donné mille fois sa vie, et quand, silencieuse à ses côtés, elle attachait ses yeux rêveurs sur le ciel étoilé, il eût voulu ramener sa pensée à des limites terrestres, et la forcer d'avouer qu'elle souhaitait encore quelque chose qu'il pût lui donner.

Une nouvelle fantaisie de malade avait ramené à Londres Arabelle et son père ; le printemps s'y était écoulé sans qu'elle manifestât un seul instant l'envie de changer de place ; mais, vers la fin du mois de juin, après quelques minutes de lecture inattentive dans le premier livre qui lui était tombé sous la main, Arabelle déclara qu'elle voulait aller passer l'été dans le comté de Galles.

« Mon enfant, dit M. Laing, nous n'y connaissons personne et je n'y possède rien; où descendrons-nous?

— Dans une auberge; on est aussi bien là qu'ailleurs, mon père. »

Le soir même, Arabelle voyageait sur la route du comté de Galles, et quelques heures plus tard M. Laing l'installait à l'auberge des *Trois-Léopards*. Un redoublement de souffrance avait d'abord forcé miss Laing à garder le lit; mais le jour où elle avait pu aller jusqu'à la fenêtre de sa chambre à coucher et jeter un coup d'œil sur le paysage qui se déployait devant elle, Arabelle avait été ravie, son cœur avait battu plus fort; le sang avait coloré ses lèvres pâles; un vague désir de bonheur s'était emparé de cette âme renfermée depuis si longtemps dans la simple ambition de vivre; elle voulait voir de près et parcourir avec son père les jolies vallées qu'elle avait aperçues. Sa volonté, vivement excitée, lui donna la force de monter à cheval; une promenade pour le lendemain fut décidée.

M. Laing et sa fille longeaient depuis près d'une demi-heure les murs très bas d'un parc planté d'arbres magnifiques; un vent doux et frais agitait leurs feuilles touffues; les rayons du soleil jouaient gaîment à travers les branches; ces tissus légers qu'on appelle toiles de la Vierge, se balançaient mollement dans l'air ou s'envolaient en spirale; les oiseaux étalaient en gazouillant leurs jolies ailes diaprées; il y avait de la chaleur, du mouvement et de la vie partout, même sur la ravissante figure d'Arabelle, que son père contemplait avec amour; ses lèvres s'étaient entr'ouvertes: elle admirait.

« Mon père, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, je voudrais mourir ici... Non, non, reprit-elle, je mens, je voudrais y vivre... » Puis, apercevant un délicieux bâtiment qui semblait caché derrière une masse de verdure, elle s'écria vivement en se dirigeant vers la grille: « Entrons, mon père; quel que soit l'heureux possesseur de ce lieu, il ne refusera pas de le laisser visiter par une malade que cette vue guérit. »

La grille était ouverte; nos promeneurs pénétrèrent dans la principale avenue qui conduisait à la cour d'honneur. Ils n'en étaient plus qu'à quelques pas, lorsqu'un vieillard parut et vint au-devant d'eux sans montrer la moindre surprise. « Vos seigneuries désirent sans doute visiter Nittling-House? dit-il en saluant avec respect.

— Oh! de grand cœur, répondit Arabelle, qui, aidée de son père, descendait déjà de cheval.

— Vous pouvez me suivre sans crainte pour vos montures, » dit leur introducteur qui en même temps appela John, après avoir frappé un léger coup à l'une des portes basses ouvrant sur le vestibule. Un palfrenier se montra et emmena les deux chevaux.

Miss Laing et son père visitèrent dans le plus grand détail les nombreux appartements de Nittling-House: tous étaient décorés avec un goût parfait; plusieurs ne paraissaient pas avoir été ouverts depuis plusieurs années. Dans le nombre de ces derniers, il y en avait un situé dans le pavillon de l'ouest, dont la serrure parut résister aux efforts que faisait le guide pour y introduire la clef; il la retira avec une sorte d'impatience. « Pardon, votre honneur, dit-il en s'adressant à M. Laing; mais la jeune dame ne pourra visiter ce côté; c'est impossible, la serrure est mêlée.

— Impossible! répéta miss Arabelle avec dépit, je vous en prie, essayez encore; je ne voudrais pas y renoncer, car de ces longues croisées l'on doit découvrir toute la vallée que nous venons de traverser, puis la mer à quelques pas au-delà. »

Il essaya de nouveau de faire tourner la clef. « Je ne peux rien, » répéta-t-il encore.

Arabelle eut un mouvement de chagrin et d'impatience; elle fit un pas en arrière avec découragement.

Le guide parut réfléchir. « Au fait, dit-il tout haut, c'est un enfantillage que cela; venez, madame... » La clef tourna sans obstacle.

M. Laing, plus observateur qu'Arabelle, avait compris qu'une répugnance extrême venait d'être vaincue par leur guide; il en fit la remarque d'une voix pleine de bienveillance.

« Pardon, votre honneur, répondit le vieillard, c'était plutôt un scrupule. Ce seuil n'a pas été franchi depuis quinze ans, et le dernier ordre que j'y ai reçu a été celui-ci : « Maintenant, Dick, vous n'ouvrirez plus ces portes que pour une nouvelle lady Nittling, ma femme; entendez-vous, Dick ! » Cet ordre donné par un enfant de treize ans a été respecté jusqu'ici, et je vous avoue, madame, continua-t-il en s'adressant à Arabelle, qu'il a fallu les circonstances présentes pour me décider à l'enfreindre ; mais enfin, vous voulez acheter, il est juste que vous voyiez.

— Ce château est donc à vendre? dit Arabelle avec un ravissement fébrile.

— Oui, *à vendre*, madame », répondit-il tristement.

Arabelle avait saisi le bras de son père; elle ne parlait plus ; mais rien n'échappait à sa silencieuse investigation. Arrivée dans un boudoir dont les siéges avaient conservé le désordre occasionné par une visite, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une causeuse placée devant la fenêtre; sa tête s'affaissa malgré elle sur l'un des coussins, puis sa vue erra sur ces petits meubles familiers qui décèlent si bien les habitudes de leurs propriétaires; tous semblaient destinés à la méditation et au travail. Elle regarda les vases de la cheminée encore remplis par des fleurs si sèches, que le moindre contact les aurait fait tomber en poussière. « On est bien ici », pensa-t-elle... Un cadre couvert d'un taffetas vert occupait l'un des panneaux; elle se leva pour l'examiner; le guide la prévint. « Ce portrait, dit-il sans soulever le voile, est celui de lady Nittling; il ne fait pas partie du mobilier; on l'enlèvera dès ce soir. Au reste, maître Doff, notaire du village et chargé de la vente, arrive demain avec des ordres, car déjà plusieurs acheteurs se sont présentés, et comme nos jeunes seigneurs, ajouta-t-il avec un soupir, sont tous deux pressés d'en finir, par des raisons bien différentes, ils donneront toutes les facilités possibles. »

Miss Laing et son père quittèrent Nittling-House, tous deux préoccupés d'idées qu'ils ne se communiquèrent point. Le front de M. Laing était soucieux ; celui d'Arabelle, légèrement pensif, s'éclairait par instant d'un de ces brillants rayons envoyés par l'espérance. Le reste de la journée se passa dans une réserve mutuelle ; Arabelle, fatiguée par sa course du matin, avait envoyé prévenir son père qu'elle n'assisterait point au dîner et désirait être seule. M. Laing fut donc libre de se livrer tout entier à ses réflexions. Il connaissait trop Arabelle pour n'avoir pas deviné à quel nouveau caprice elle venait d'abandonner son esprit. Ainsi l'animation qu'elle avait montrée dans cette visite à Nittling-House, loin d'être pour lui le signe d'un mieux même passager, ne lui semblait pas autre chose que l'exaltation momentanée d'un cerveau malade. Pour M. Laing, l'illusion n'était plus possible; car il se rappelait que lorsque, effrayé des rapides progrès du mal qui dévorait sa fille, il avait, d'une voix à peine intelligible, fait à la plus savante faculté de l'Europe cette question terrible : « Pour combien de temps encore la vie est-elle là? — Un an, deux ans peut-être, » fut la réponse qu'il reçut. Il n'avait donc plus que quelques mois à jouir de la présence bien-aimée de son enfant ! et il allait l'affliger ! Il en était sûr. « Du moins, se disait-il, elle ne me priera pas ; je n'aurai à résister ni à sa voix ni à son regard. Habituée à me voir comprendre son désir, elle se taira et saura souffrir en silence. Souffrir ! et m'accuser peut-être? Mon enfant

chérie! mon Arabelle! » Et comme si ce nom eût été un appel auquel elle voulait répondre, Arabelle, pâle, mais sereine, entra sur la pointe du pied. « Mon père, dit-elle en pliant presque les genoux, jusqu'ici, enfant gâté de votre tendresse, je ne l'ai jamais implorée; aujourd'hui, plus humble, mais non moins exigeante, je viens vous dire moi-même ce que je veux : mon père, je vous en conjure, achetez Nittling-House. C'est mon dernier caprice, ajouta-t-elle d'une voix réellement suppliante, car, je le sens, mon père, une crise s'opère en moi; est-ce la vie ou la mort qui vient? je ne sais, mais je désire de toutes les forces qui me restent.

— Arabelle, dit tristement M. Laing, votre père est malheureux; croyez-le, puisqu'il vous a laissé demander ce qu'il eût voulu vous offrir.

— Il est donc vrai que je vais mourir, dit-elle d'une voix basse et brisée, car si je devais vivre, vous n'hésiteriez pas. Mais vous vous dites, je le sais : Pourquoi caresser un caprice qu'elle n'a plus le temps de voir s'accomplir ? »

Elle s'assit froidement à quelques pas de son père; ses bras tombaient avec l'immobilité glacée de la mort.

« Mon enfant, si je vous prouvais que je suis trop pauvre pour acheter ce château, qui n'est d'aucun rapport, et que sa valeur est bien au-dessus de ce que je possède, que diriez-vous alors? Arabelle, continua-t-il en déposant sur les genoux de la malade une liasse de papiers, lisez, et sachez enfin que votre père est ruiné. »

Elle fit un geste qui exprimait une telle incrédulité que M. Laing comprit à l'instant même qu'une explication franche était inutile et dangereuse. Et quand elle se leva, pâle et frappée de la conviction que tout était fini pour elle, il ne tenta rien pour la retenir.

M. Laing passa cette nuit tout entière assis devant son secrétaire, encombré de papiers couverts de notes; ce qu'il avait dit était vrai : sa ruine était à peu près complète. Il envoya vers le matin chez l'homme d'affaires du village. Maître Doff était arrivé et rapportait avec lui une longue pancarte contenant les conditions de vente exigées par les possesseurs actuels de Nittling-House, lord Latimer et sir Georges.

Un quart seulement de la somme totale était exigé immédiatement après la signature de l'acte; le reste devait se solder en paiements à terme, dont le premier était fixé cinq mois après l'entrée en jouissance. Ce quart était tout ce que possédait M. Laing; sa résolution n'en fut pas moins prise. Son crédit n'avait point été ébranlé; lui seul savait qu'il était pauvre. Maître Doff n'éleva aucune difficulté; l'acte fut signé et déposé deux heures après sur les genoux d'Arabelle qui crut à la vie et entra, sans remords et avec une confiance absolue, dans la possession d'un bonheur qui ne lui était garanti que pour cinq mois.

Arabelle allait mieux; ses joues étaient moins pâles, ses regards plus animés. Conduite par le vieux Dick, dont elle était devenue en peu de jours la favorite et la confidente, elle faisait de longues courses matinales dans le parc et dans les magnifiques jardins de Nittling-House; Dick en connaissait si bien les beautés et les détours secrets! Nul cicérone n'aurait pu montrer plus d'exactitude ni plus d'éloquence peut-être, car miss Laing mettait à écouter le vieux domestique de Nittling presque autant de plaisir qu'il en semblait éprouver lui-même en revenant sans cesse sur les plus futiles détails. Maintenant elle savait aussi bien que Dick combien avaient été amères les larmes versées par lady Nittling à la mort de son époux, combien de soins et d'amour avaient été prodigués par elle à son unique enfant, l'aimable petit Henri Nittling; elle n'ignorait pas non plus la noble conduite de son beau-frère, qui la chérissait si tendrement; elle savait l'impartialité du noble

lord entre Henri Nittling, le futur héritier du nom de Latimer, et Georges Nittling, fils d'un autre de ses frères, et mort aussi depuis quelques années. Arabelle s'était fait raconter la douleur de Henri à la mort de sa mère; elle avait pleuré en écoutant le récit de ce qu'avait souffert à cette époque le premier favori de Dick. Puis venaient dans cette longue histoire la mort de lord Latimer, et la vilaine jalousie de Georges Nittling contre son cousin, jalousie injuste et pourtant si profonde, qu'il avait exigé la vente de Nittling-House, qui leur était légué à tous deux avec d'autres propriétés, plutôt que de se condamner à une jouissance commune.

« Oui, madame, disait alors Dick pour la centième fois, oui, je suis convaincu que notre jeune lord eût mieux aimé perdre le quart de sa fortune, que de voir cette propriété sortir de sa famille, lui qui ne quittait jamais que les yeux rouges de larmes ce kiosque du nord où vous voilà maintenant assise; c'est que c'était là aussi que lady Nittling passait une partie de ses matinées. »

Un jour que Dick, en sa qualité de favori, servait à déjeuner à M. Laing et à miss Arabelle, celle-ci s'aperçut à son air préoccupé mais plus prévenant encore que d'habitude, que l'excellent vieillard avait quelque chose sur le cœur ou peut-être une demande à lui adresser.

« Avez-vous appris une bonne nouvelle, Dick? demanda miss Laing avec bonté.

— Bonne, non pas absolument bonne, madame, et pourtant heureuse, puisque j'ai revu en santé sa seigneurie lord Latimer.

— Lord Latimer est dans le comté? dit M. Laing.

— Dans le village, monsieur, à la porte du château où il a passé de si joyeuses journées; et, certes, s'il plaisait à votre honneur, M. Laing, il ne refuserait pas de s'y promener une heure.

— Est-ce réellement le désir de lord Latimer?

— A vrai dire, monsieur, je pense que lord n'est pas venu pour autre chose dans le pays de Galles. La dernière séance du parlement a eu lieu mardi, il est ici depuis hier soir; vous voyez qu'il n'a pas perdu de temps pour venir dire adieu à Nittling-House. Sa seigneurerie n'a su qu'en arrivant que les nouveaux propriétaires fussent installés.

— C'est bien, Dick, » répondit M. Laing; et secouant la douloureuse préoccupation qui l'accablait depuis plusieurs jours, il écrivit un billet qu'il cacheta après l'avoir communiqué à sa fille.

« Vous porterez ce billet à lord Latimer, Dick.

— A l'instant même, monsieur.

— Où est-il descendu?

— Aux Trois-Léopards. »

Insoucieuse de tout ce qui n'était pas elle comme le sont en général les malades, Arabelle remarquait la profonde tristesse de son père sans que son âme à elle en reflétât rien. Elle l'aimait pourtant, mais une faculté manquait en elle, parce qu'elle ne l'avait jamais exercée : c'était celle du dévouement. Et puis il y avait, dans le retour à la vie auquel elle s'abandonnait tout entière, quelque chose de si enivrant qu'elle eût rejeté bien loin tout ce qui serait venu en distraire sa pensée.

Depuis huit jours à peu près lord Latimer, introduit par Dick, passait à Nittling-House une partie de ses matinées; il avait revu presque tous les lieux témoins des jeux de son enfance et des douces joies causées par la tendresse de sa mère. Les clefs du parc réservé avaient été confiées au jeune lord; Arabelle avait même, avec une générosité sans bornes, voulu y joindre celle du kiosque du nord; Dick l'avait rapportée à l'instant même.

Lord Latimer présentait ses hommages à miss Laing, mais il refusait de pénétrer

dans un lieu dont elle avait fait sa retraite favorite.

Arabelle pensa que le jeune lord, qui montrait une si exquise délicatesse, faisait preuve de hauteur ou de sauvagerie en ne manifestant aucun désir de se présenter lui-même chez M. Laing. Aussi ce fut avec un plaisir assez vif qu'elle apprit par Dick que le départ de l'étranger était fixé au mardi suivant. Peut-être ce plaisir ne resta pas aussi complet après lecture faite d'un billet que le vieux domestique venait de remettre à M. Laing; lord Latimer demandait à remercier lui-même le nouveau propriétaire de Nittling-House de son aimable hospitalité, et quelques heures après le noble lord se fit annoncer. Il parla de sa reconnaissance avec une expression si vraie, si bien sentie, que le père et la fille eurent presque un remords d'avoir fait si peu.

« Grâce à vous, grâce à miss Laing, dit-il, il semble que tous ces lieux déjà si riants se sont encore embellis.

— Ma fille s'est occupée presque seule de ces arrangements, répondit M. Laing; certes, je n'aurais jamais eu l'idée, par exemple, de faire mettre un piano dans le kiosque du nord, si loin!

— Milord ne l'a pas vu, dit Arabelle; » mais elle s'arrêta en se sentant rougir, et sa main, moins pâle, mais toujours jolie, saisit avec distraction la petite clef pendue à la chaîne d'or qui entourait son cou.

« C'est un impardonnable oubli, dit M. Laing, et si vous voulez le réparer, milord?... »

Arabelle détacha la chaîne.

« Non, non, miss Laing, dit vivement lord Latimer; je n'entrerai dans votre retraite que si vous poussez la générosité jusqu'à m'y conduire vous-même. »

Tous trois se levèrent en même temps et prirent le chemin du kiosque du nord. Cette vue ranima sans doute l'attachement déjà si profond que lord Latimer conservait pour Nittling-House, car il ne partit ni le lendemain, ni le jour suivant, et nous le retrouvons six semaines plus tard assis dans le salon de M. Laing, et bien près du métier à tapisserie occupé par Arabelle. Cette fois le front de M. Laing était plus calme, et les joues de sa fille étaient tout-à-fait rosées. Souvent M. Laing, miss Arabelle et lord Latimer faisaient ensemble de longues courses dans les environs et sur les bords de la mer, et chaque jour semblait ajouter au charme qu'ils trouvaient dans leur intimité. L'admiration qu'Arabelle avait inspirée à lord Latimer n'était un mystère pour personne, et M. Laing, confiant dans l'honorable caractère du jeune lord, n'en éprouvait aucune inquiétude. Un soir qu'une promenade jusqu'au village avait été décidée, miss Laing, montée chez elle pour prendre un chapeau et un châle, resta assez longtemps absente pour alarmer la tendresse de son père. Lord Latimer monta rapidement l'escalier du pavillon de l'ouest; il l'appela, n'osant par discrétion pénétrer jusque chez elle. Miss Laing ne répondit pas, et le jeune homme, inquiet à son tour, traversa sans plus hésiter une petite galerie bien connue, au bout de laquelle ouvrait la porte du boudoir; il s'avança sur le seuil, et seulement alors il put apercevoir celle qu'il cherchait.

Arabelle se tenait debout devant la fenêtre ouverte; son chapeau était à ses pieds, ses yeux suivaient avec une apparente attention le mouvement de la marée décroissante; mais il était évident qu'elle ne voyait ni la vague qui s'enfuyait, ni la grève qu'elle laissait nue; sa pensée tout entière se perdait dans la contemplation intérieure d'un autre tableau que son imagination seule avait évoqué, et quand lord Latimer parut à ses côtés, elle ne manifesta ni peur ni surprise, et sourit comme dans la continuation d'un rêve. Tous deux se penchèrent pour mieux voir, vers cette fenêtre dont Arabelle ne s'éloignait pas. Un homme debout sur la première terrasse

leva vers eux son regard perçant encore malgré les années ; il les salua, et un léger sourire épanouit ses lèvres ridées ; c'était Dick. Cette vue arracha miss Laing à sa somnolence ; elle se souvint et rougit de se trouver ainsi seule avec lord Latimer dans le boudoir de lady Nittling ; tous deux firent quelques pas pour en sortir ; l'émotion de lord Latimer était visible. Il jeta autour de lui un regard furtif ; un cadre couvert d'un taffetas vert occupait toujours le panneau qui faisait face à la cheminée ; il s'arrêta, et ses yeux inquiets interrogeaient Arabelle. Miss Laing se taisait sans relever la tête, qu'elle tenait baissée avec une timidité d'enfant ; mais cet embarras dura peu ; elle marcha vers le cadre, souleva le rideau, et dit d'une voix tremblante : « Vous le voyez, il est vide. Ne soyez pas jaloux, et pardonnez-moi d'avoir voulu que ce lieu restât tel que je l'avais vu la première fois.

— Miss Laing, dit lord Latimer en prenant la main d'Arabelle, il dépend de vous que le portrait de lady Nittling revienne occuper sa véritable place ; dites, voulez-vous qu'elle devienne aussi votre mère ? »

Certes, miss Laing sentait le prix de la tendresse qu'elle avait inspirée, et cependant elle arrêta sur ses lèvres les mots qui y venaient d'eux-mêmes ; ses déceptions passées et ses méfiances habituelles glacèrent son cœur.

Elle répondit avec une froideur presque moqueuse : « Lord Latimer oublie, je le vois, que les projets d'avenir ont été longtemps pour moi des rêves sans espoir. Mon père nous attend, » ajouta-t-elle ; et sans rien vouloir entendre elle descendit au salon.

Attristé, mais non pas découragé entièrement par la réponse d'Arabelle, lord Latimer eut, dès le lendemain, une longue conférence avec M. Laing, dans laquelle celui-ci se montra ce qu'il avait été toute sa vie, homme d'honneur et tendre père. Après avoir avoué sa position de fortune, il convint de même du bonheur qu'il éprouverait en remettant la destinée de sa fille entre les mains de lord Latimer. Depuis tant d'années que M. Laing gardait le secret de ses peines, il avait amassé bien des confidences, et les fit toutes à l'homme qui voulait devenir son fils ; il lui dit ses longues douleurs, ses craintes si vives et ses fugitives espérances. Alors il s'établit entre eux la confiance la plus absolue ; ils avaient un but commun : le bonheur d'Arabelle, et M. Laing paraissait sûr de pouvoir l'atteindre. Il croyait avoir lu dans le cœur de son enfant ; et cependant, quand il lui parla de ses vœux et de ses projets, il n'en reçut que cette réponse :

« Lord Latimer aime bien Nittling-House. »

Mon Dieu ! c'est de la folie ! pensa le malheureux père, qui s'abstint de répéter cette étrange réponse. Lord Latimer commençait à s'inquiéter d'une aussi longue résistance ; il en parla à M. Doff, qui venait souvent à Nittling-House, et en qui miss Laing semblait avoir confiance.

« Toutes les jeunes filles désirent se marier, répondit le vieux notaire, et je me charge, si vous le voulez, de faire dire oui à miss Laing. »

Lord Latimer serra la main de M. Doff, et, dès que l'occasion s'en présenta, il emmena M. Laing et laissa miss Arabelle seule avec le notaire, qui commença son rôle d'ambassadeur sans le moindre préambule.

« Je le vois, maître Doff, dit Arabelle d'un ton légèrement railleur, vous prenez à vos clients un intérêt de père, et vous aimez les filles qui apportent pour dot les propriétés égarées.

— Vous avez du courage, miss Laing, répondit M. Doff avec une véritable admiration ; car, je n'en doute plus, cette plaisanterie m'éclaire ; vous connaissez la position de votre père aussi bien que lui-même.

— Que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle en saisissant le bras de M. Doff avec une curiosité si vraie, si inquiète, que le maladroit notaire se crut joué.

— Très bien, très bien, miss, dit-il en riant, je vous devine à présent; vous voulez avoir l'air de ne rien savoir avec moi, et surtout vis-à-vis de lord Latimer. L'amour-propre, la dignité, c'est une très bonne politique. Miss Laing, vous étiez destinée à devenir la femme d'un diplomate. »

Arabelle était au désespoir; pour la première fois elle comprenait que sa position renfermait un mystère, et ce vilain homme, non-seulement refusait de l'éclairer, mais encore il l'accusait de duplicité. Elle sentait le rouge de l'indignation colorer ses joues; son cœur battait à se rompre, et le ricanement de M. Doff ne finissait pas. Arabelle était folle de colère. Elle se calma tout à coup. «Monsieur Doff, dit-elle, vous êtes un homme beaucoup trop fin pour qu'on réussisse à vous tromper.

— Je le pense ainsi, miss, dit-il; mais convenez que, si vous êtes habile actrice, votre père n'est pas un médiocre comédien. Imaginez que la veille de l'échéance du second paiement de ce beau château où vous voilà installée en dame et maîtresse, il vint chez moi et me dit : «Je n'ai rien, maître Doff, rien, entendez-vous, et cependant il me faut pour demain mille livres sterlings ; car, si je ne puis payer les héritiers du vieux lord Latimer, il me faudra quitter ce château, et ma fille, ma pauvre Arabelle, qui se croit riche et guérie, mourra loin du lieu qui est pour elle comme un talisman.» Il pleurait, oui, miss, de véritables larmes qui me firent pleurer à mon tour. Oh! j'en ris aujourd'hui à me rendre malade.» Et M. Doff riait en effet. «Je crus si bien à tout cela, continua-t-il dès qu'il put reprendre haleine, que j'en parlai dès le soir même à lord Latimer; il venait précisément de faire, grâce à vous, miss, sa promenade au kiosque du nord. »

Arabelle semblait suspendue aux paroles qui la brisaient; pâle, sans pouls, sans mouvement, elle sut forcer ses lèvres à sourire; puis elle put ajouter : « Et lord Latimer?

— Dupe comme moi, miss, il prêta l'argent sous le nom d'un autre, bien persuadé sans doute que sa jolie créancière lui paierait les intérêts intégralement.» Maître Doff admirait fort la finesse de cette dernière plaisanterie, et, pour juger de l'effet qu'elle avait produit, il jeta les yeux sur miss Laing. Mais ce regard de triomphateur prit bien vite l'expression de l'épouvante, car il la vit s'affaisser doucement puis tomber mourante à ses pieds.

« Morte! dit-il en essayant de la relever. Son père! mon Dieu!... lord Latimer! » Il ébranla toutes les sonnettes. Lord Latimer et M. Laing rentraient; ils se précipitèrent dans le salon. Quand miss Laing revint à elle, sa tête reposait sur la poitrine de son père.

« Que je vous ai fait de mal! » dit-elle; mais, apercevant lord Latimer, elle referma les yeux et parut se recueillir. Puis elle les rouvrit et dit lentement, mais d'une voix presque ferme :

« Milord, votre bonté m'a peut-être sauvée la vie et a rendu la paix à mon père; mais notre honneur à tous deux a été soupçonné, compromis par votre générosité. Milord, je n'ai été jusqu'ici qu'une orgueilleuse et fantasque créature. Je veux faire à présent mon premier acte d'humilité : cette main, que je vous refusais hier parce que je ne la croyais point assez désirée, je vous l'offre aujourd'hui que je me sais pauvre et compromise; je fais à mon père le seul sacrifice qui soit en mon pouvoir, celui de mon orgueil. »

Les explications ne furent pas longues; lord Latimer, au comble de ses vœux, les reçut assis aux pieds de miss Laing; on pense bien que maître Doff ne les avait point entendues; il s'était éclipsé dès le premier moment.

« Cet homme ne franchira plus le seuil de ma demeure, dit M. Laing.

— Mon père, dit Arabelle, croire au mal a été sa seule faute; convertissons-le en lui

montrant de l'indulgence et surtout en ne lui donnant que des exemples de vertu. »

Lady Latimer, guérie dans sa santé et guérie dans son orgueil, est devenue la plus tendre des filles. Toutes ses facultés d'observation sont maintenant tendues vers son père et vers son mari; elle étudie leurs goûts, devine leurs désirs, et remplit près d'eux ce rôle de dévouement que son père a si longtemps joué près d'elle. Enfin elle en est venue à mieux aimer encore Nittling-House, parce qu'il est un don de son époux; elle ne s'en éloigne que pour passer chaque année six semaines au château de Latimer et quelques mois à Londres. Elle s'y trouvait, comme femme d'un pair d'Angleterre, à l'époque du couronnement de la reine Victoria, et, parmi celles qui y ont paru avec avantage, nulle n'a déployé une grandeur plus noble et un luxe de meilleur goût.

Juliette Bécard.

QUELQUES LEÇONS

DE BOTANIQUE.

Deuxième Leçon[1]. *Pollen des anthères. — Tissu cellulaire et vasculaire. — Epiderme et stomates.*

Le jour même où Ernest reçut de Paris les caisses qui contenaient ce que Laure appelait *son bagage de savant*, elle accourut, très empressée de voir au microscope les merveilles dont il lui avait parlé. Mais Ernest ne songeait pas à rien déballer; il rangeait ses portefeuilles.

« Eh bien! et le microscope? demanda Laure. Et les pollens, et tout ce qu'avec son secours tu dois me montrer de l'organisation des végétaux? »

Ernest se mit à rire.

« Quand nous aurions à notre disposition mon microscope, dit-il, que pourrions-nous y observer, en fait de pollen surtout? Il faut donner aux embryons acotylédons, monocotylédons et dicotylédons, le temps de se développer, et, à leurs rameaux terminaux, ou, si tu l'aimes mieux, à leurs fleurs, celui de s'épanouir[2]. Cette année, je ferai mes *provisions*, c'est-à-dire que je renfermerai entre deux lames de verre les objets qu'on ne saurait se procurer dans toutes les saisons; d'ici là je ne peux, ma sœur, te montrer que quelques figures de ces objets vus au microscope.

Laure. Pourquoi ne l'avoir pas dit et ne

(1) Voyez la première leçon, page 48.

(2) L'embryon, abrité par un nombre variable d'enveloppes protectrices, est le corps destiné à reproduire l'espèce. Les botanistes, suivant que la tigellule est ou n'est pas pourvue de feuilles, l'ont distingué en quatre classes, savoir :

1° Les *acotylédons*, ceux simplement bornés à la tigellule sphéroïde, comme dans les conferves, les plantes marines, les lichens, les champignons.

2° Les *monocotylédons*, ceux qui sont munis d'*une* première petite feuille, comme dans le blé et autres graminées, les liliacées, les palmiers, etc.

3° Les *dicotylédons*, ceux qui offrent *deux* petites feuilles opposées, comme dans le haricot, le pepin de la citrouille, le gland du chêne, etc.

4° Les *polycotylédons*, ceux dont les embryons présentent sur leurs tigellules de *trois* à *dix* feuilles cotylées, comme chez les conifères ou arbres verts résineux.

les avoir pas montrées tout de suite? As-tu au moins de ces dessins?

ERNEST. Que tu es impatiente! Justement je songeais à en chercher un qui pût te préparer à comprendre les choses *extraordinaires* que te présenteront les verres grossissants.

LAURE. Veux-tu que je t'aide? cela ira plus vite. »

Et la jeune fille se mit à feuilleter avec vivacité l'un des portefeuilles.

« Sais-tu seulement comment est fait ce que tu cherches? demanda Ernest.

LAURE. Je cherche des pollens...

ERNEST. De la poussière jaune, n'est-ce pas? Mais une poussière vue au microscope, songes-y!... Je viens d'apercevoir ce dessin... Ne va donc pas si vite... Reprends ces feuilles que tu as tournées sans presque les regarder... Voilà! voilà!

LAURE. Cela? Mais c'est une armée de billes!

ERNEST. Lis la légende placée au bas du dessin, et tu verras ce que sont, depuis un jusqu'à cinq, ces prétendues *billes*. »

Laure fit ce que voulait son frère. A chaque chose qu'elle lisait, elle se récriait et elle s'extasiait sur la diversité de formes, de couleur, doutant quelquefois de la fidélité du dessinateur, et bien tentée de répéter ce qu'avait dit M. Derbigny à propos de la poussière de l'aile d'un papillon vue au microscope : *A quoi bon, puisqu'on n'en voit rien à l'œil nu?*

« Mais ces petites sphères avec leurs grains verts? » demanda Laure après avoir lu la légende un peu en courant, comme c'était assez son habitude.

« Occupons-nous des pollens, reprit Ernest; le reste viendra en son temps. Voici des *échantillons* en nombre suffisant pour te prouver la vérité de ce que je te disais l'autre jour : que ces poussières, que, dans notre ignorance souvent dédaigneuse, nous regardons comme parfaitement semblables les unes aux autres, diffèrent par les formes et la couleur; qu'enfin le pollen d'une fleur ne ressemble pas au pollen d'une autre. Il en est, tu le vois, dont chaque grain, car chacune de ces *billes* est un grain de pollen, se trouve armé de piquants comme l'enveloppe verte de la châtaigne ; chez un autre, ces pointes multipliées sont mousses; tel autre n'en a pas; tel autre présente une forme qui n'a rien de la forme habituellement sphérique.

LAURE. Mon frère, ce sont donc les petits grains, que renferme un grain de pollen, qui sortent, comme une fusée, de ce chapeau à trois cornes et de ce long tube que n'ont point les autres pollens?

ERNEST. Il faut d'abord que tu saches, ma sœur, que chaque grain de pollen est muni de deux enveloppes: la première est lisse ou réticulée, c'est-à-dire à réseaux, ou bien hérissée; la seconde, ou l'enveloppe intérieure, est une membrane qui s'allonge, dans quelques espèces, en un long tube fermé à son extrémité. Quand ce tube est parvenu au degré d'extension qu'il doit atteindre, il s'ouvre, et les granules s'en échappent en grande abondance, comme tu le vois. Quelquefois l'explosion a lieu par la déchirure subite des deux enveloppes, ainsi que te le montre ce grain de pollen de l'Onagraire bisannuelle; ceci arrive chez un grand nombre d'espèces qui ne développent jamais de tube membraneux.

LAURE. Selon ce que je vois aussi, le pollen de la Ruellie brillante est bleu, et celui de l'Onagraire bisannuelle est lilas. Je n'avais pas encore pris garde sérieusement à cette différence dans la couleur de la poussière des étamines.

ERNEST. Quelques pollens se décolorent vus au microscope. Ainsi celui du Lys blanc, par exemple, qui est, à l'œil nu, d'un si beau jaune, n'offre plus, vu au microscope, qu'une espèce de petit œuf également arrondi des deux bouts et d'une couleur de bistre.

Laure. Si l'on n'était pas averti, on pourrait bien ne pas en croire ses yeux, c'est-à-dire ne rien reconnaître. Je voudrais bien voir s'ouvrir un grain de pollen.

Ernest. C'est un spectacle fort curieux et que je peux te promettre. Des flocons de granules s'échappent sans interruption jusqu'à ce que l'enveloppe soit vide. Mais ce qui est non moins curieux, c'est l'agitation des granules; à les voir tourbillonner, aller et venir dans la goutte d'eau où le grain de pollen a été plongé entre deux lames de verre pour être soumis à l'observation microscopique, on les croirait transformés en animalcules.

Laure. Cela vient sans doute... de... l'effet de l'explosion des enveloppes?

Ernest. Ce mouvement dure encore longtemps après que les granules ont cessé de sortir de leurs enveloppes; et, ce qui va t'étonner bien davantage, c'est que les atomes qui composent la gomme-gutte, comme ceux de la poussière du marbre et de tous les corps bruts en général, étendus dans un peu d'eau, s'agitent de la même manière, et certainement on ne peut croire ici à l'existence d'un corps organisé.

Laure. En ce cas c'est une illusion d'optique.

Ernest. C'est du moins le phénomène que présentent les atomes dont la grosseur varie depuis un huit-centième jusqu'à un centième de millimètre.

Laure. Tu pourras bien me faire voir de la gomme-gutte... Tu ris, mon frère? Que veux-tu? j'ai la passion de voir, et de voir le plus tôt possible. D'ailleurs ce sera comme une représentation du mouvement que se donnent les granules d'un grain de pollen... Tu m'as dit, Ernest, que ces granules en renferment d'autres, et ceux-ci d'autres encore! Mais en est-on bien sûr?

Ernest. Il est, ma sœur, des choses que nous pouvons deviner, ou reconnaître, ou concevoir par analogie. Du moment que l'homme est parvenu à découvrir l'une de ces lois générales dont je t'ai parlé déjà tant de fois, et qui régissent l'organisation des êtres d'une manière si simple, si uniforme, il peut passer avec une sorte de certitude du connu à l'inconnu.

« Si nous examinons maintenant le parenchyme ou la chair verte des feuilles, et la chair dorée du potiron, nous y trouverons ce que tu vois ici (pl. 1, *fig.* 7): des vésicules renfermant la globuline, ou granules colorés sans lesquels le tissu cellulaire des feuilles, des pétales, des fruits, serait incolore et ne présenterait à nos yeux que des feuilles, des pétales, des fruits ayant la transparence du cristal.

Laure. Oh! voilà que tu me fais des contes, mon frère! »

Ernest se mit à rire et répondit : « Je conçois qu'au premier moment cette proposition ait tout l'air d'un conte ou d'une rêverie; mais avant d'accuser les gens de faire des contes ou de rêver, il faut leur donner le temps de s'expliquer; ce temps, je vais le prendre; seulement fais-moi le plaisir de me prêter quelque attention.

« Quand nous voudrons examiner au microscope la chair de la feuille du Lys blanc, par exemple, qui est représentée ici, nous commencerons par dépouiller une feuille de son épiderme, dont je te parlerai tout à l'heure; avec la pointe d'un canif nous détacherons la plus petite partie possible de cette chair, nous la mettrons entre deux lames de verre dans une goutte d'eau, puis sous le microscope, et nous verrons alors des vésicules éparses, comme il y en a ici (*fig.* 6), ou bien des vésicules contiguës (*fig.* 7). Ces vésicules étant plus transparentes que le verre, nous pourrons voir encore ce qu'elles renferment, et nous pourrons compter les grains de globulines qu'elles contiennent, lesquels grains sont seuls colorés. Ceci n'est pas un *conte* ni une *rêverie;* c'est un fait qu'il t'est possible de vérifier par tes propres yeux. Ce fait se reproduira pour la chair rose, jaune, bleue ou lilas des pétales

des fleurs ; les vésicules qui composent le tissu cellulaire ou chair de ces pétales, renferment de la globuline rose, jaune, bleue, lilas ou blanche, et c'est cette globuline qui forme la coloration des pétales. Prenons un peu de chair de potiron ; nous verrons que c'est encore cette même globuline qui la colore, et nous remarquerons en passant que plus elle est abondante, plus le potiron est jaune et plus il est nourrissant.

Laure. Que c'est donc extraordinaire ! Mais, Ernest, les vésicules ne sont pas de la même forme... En voici de rondes, de longues, et d'hexagones comme les alvéoles des gâteaux de cire?

Ernest. Les formes peuvent varier, mais les fonctions et la structure fondamentale restent les mêmes. Ovales, rondes ou hexagones, les vésicules qui contiennent la globuline ont toujours la transparence du verre, et la globuline est toujours ou colorée ou blanche, et toujours les unes et les autres contribuent, par contiguité, à former les masses du tissu cellulaire des végétaux. Fais attention, je te prie, à ce mot de *contiguité* que j'emploie pour la seconde fois ; les vésicules sont contiguës, mais ne tiennent pas l'une à l'autre ; elles peuvent se trouver simplement juxtaposées, comme dans cet exemple du tissu cellulaire du potiron (*fig.* 11), ou bien elles peuvent prendre la forme hexagonale, comme tu le vois ici (*fig.* 8), quand elles sont tellement multipliées que l'espace leur manque. Mais sur les bords de la masse cellulaire, n'éprouvant plus de gêne, elles tendent à reprendre la forme sphérique et même à s'allonger en une papille, en un poil simple ou cloisonné...

Laure. Ah ! c'est vrai ! je n'y avais pas fait attention d'abord. Ernest, je voudrais bien voir les méats dont parlent les botanistes, et qui servent, disent-ils, à la circulation dans toutes les parties du végétal.

Ernest. Tu en as sous les yeux.

Laure. Où donc ? Ah ! la figure 9?

Ernest. Du tout. Les méats ne sont autre chose que les petits espaces triangulaires qui se trouvent entre les vésicules sphériques de la figure 7.

Laure. Mais, Ernest, comment la sève peut-elle circuler?... Je croyais voir des conduits, des vaisseaux enfin.

Ernest. Le liquide nourrissant dans lequel les vésicules sont plongées circule autour d'elles, comme l'air circule entre toi et moi, cette chaise, cette table. Le mot de *méat*, adopté par les botanistes, n'indique et ne peut indiquer, je le répète, que ces petits espaces triangulaires que laissent entre elles les vésicules dans un tissu cellulaire peu compacte, comme l'est en général celui très aqueux des feuilles des liliacées. Je te l'ai déjà dit, ma sœur ; il ne s'agit point ici du règne animal, auquel on a trop voulu assimiler le règne végétal ; l'un et l'autre sont soumis, dans les généralités, à des lois identiques d'organisation ; mais il est des bornes bien tranchées où cette identité s'arrête. Ne perdons pas le temps à chercher, ce qui n'existe pas, les organes d'une circulation *inutile*, puisque, sans cet appareil, non-seulement chacune des vésicules-mères, mais encore chacun des globulins qu'elle renferme vit pour son propre compte en se bornant à absorber et à s'assimiler, sur le point qu'ils occupent, la nourriture qui leur est propre, à croître dans des proportions déterminées, et enfin à se reproduire ou à multiplier pendant la vie composée ou d'association, tu le vois, de la plante.

Laure. Oh ! je vois, mon frère, que je ne vois rien ; car tu viens de dire là une foule de choses que je ne comprends pas du tout.

— Je le crois, répondit Ernest en souriant ; mais tu vas me comprendre bien promptement ; et comme tu aimes singulièrement les comparaisons, je t'en rapporterai une qu'on dit être familière à M. Turpin, ce savant modeste et célèbre qui, le premier, a été porter le flambeau de la science

au-delà des limites où ceux qui l'avaient précédé prétendaient que ses clartés ne pouvaient atteindre.

« Tu as vu souvent de ta fenêtre un troupeau de moutons ou de gros bétail passer à quelque distance ; c'était comme une masse unique, formant un tout et dans laquelle on ne distinguait aucun des individus qui la composaient ; et pourtant chacun d'eux était bien distinct de l'autre, n'est-il pas vrai ? chacun vivait bien pour son propre compte ?

LAURE. Ah ! je devine... Mais non, je ne devine pas.

ERNEST. Tu ne devines point parce que tu te hâtes trop... Si tu avais pris une lunette d'approche, ou seulement ton binocle, tu aurais reconnu que cette masse se composait de moutons ou de gros bétail ; tu aurais distingué les têtes, les corps, les cornes, la toison, le poil même, puis une foule de détails, les espaces enfin qui séparaient chaque individu... Eh bien ! voilà ce que le microscope a fait pour les masses tissulaires des végétaux. Les masses se sont divisées en petites parties, celles-ci en plus petites encore, et chacune de ces plus petites parties a offert des vésicules-mères renfermant les vésicules à venir ; car le globulin, c'est la vésicule dans son enfance. Quelque jour la vésicule-mère, ou enveloppe diaphane qui contient les globulins, cessera de vivre en se dissolvant dans ses éléments ; tous les globulins en sortiront, et chacun continuera de vivre pour son propre compte, mais en liberté cette fois ; il grossira, grandira, s'arrondira, deviendra diaphane à son tour ; à sa paroi intérieure se développeront de nouveaux globulins, génération nouvelle destinée à vivre, à croître, à grandir, puis à se reproduire de la même manière, et à fournir en même temps à l'accroissement du végétal dont les vésicules-mères et les globulins forment le tissu cellulaire. Comprends-tu maintenant ce que je te disais tout à l'heure de la vie composée ou d'association de la plante ? Comprends-tu aussi que, grâce à la reproduction multipliée à l'infini du tissu cellulaire et du tissu vasculaire ou fibreux, la plante prendra du développement, que les feuilles grandiront, qu'elles augmenteront en nombre, qu'elles se transformeront en calices, en corolles, en étamines, en pistils, en fruits ? Si, armée du microscope, tu examines la plus petite portion de chacun de ces organes appendiculaires, tu retrouveras partout ce tissu cellulaire composé de vésicules-mères contiguës, renfermant des globulins vivant chacun pour leur propre compte, multipliant et concourant, *sans y penser* assurément, à l'accroissement de l'être végétal ou du corps végétal, de même que les individus, moutons, bœufs ou hommes, concourent à l'accroissement du troupeau ou du corps social.

LAURE. Ah ! par exemple, voilà une comparaison à laquelle je n'aurais jamais songé de ma vie !

ERNEST. Te paraît-elle juste, au moins ?

LAURE. Il faudra que j'y réfléchisse, car tout cela est si nouveau pour moi !...

ERNEST. Pour toi et pour bien d'autres, ma sœur. Les idées approuvées par la science, et devenues aujourd'hui en quelque sorte des lieux communs, ont été nouvelles dans leur temps, et elles ont fait jeter les hauts cris à ceux auxquels un homme de génie osait les présenter pour la première fois. Toi, tu te montres plus sage que la multitude, puisque tu te récries avec modération en demandant le temps de réfléchir à cette *nouveauté* dont on te parle. Je vais ajouter, à une comparaison fort juste, une démonstration qui dissipera tous tes doutes.

« Au premier échelon de l'échelle des êtres, dans le règne végétal, l'être végétal le plus simple ne se compose que d'un globule aussi transparent, quoique plein, que la vésicule-mère du tissu cellulaire ; puis vient le globule vésiculeux, c'est-à-dire creux. Chacun de ces végétaux vit, dans l'espace,

pour son propre compte. Il en est encore de même lorsqu'on les trouve parfois réunis en agglomérations assez nombreuses; alors ces agglomérations présentent l'image, et, pour ainsi dire, l'explication de ce tissu cellulaire incolore dont je te parlais il n'y a qu'un moment, et qui nous donnerait des arbres, des feuilles, des fleurs, des fruits aussi blancs, aussi transparents que le cristal. Maintenant, figure-toi par la pensée des globulins colorés se formant à la partie intérieure de ces végétaux vésiculeux; recouvre le tout d'une cuticule ou épiderme transparente, et tu as des feuilles, des fleurs, des fruits diversement colorés, suivant la couleur des globulins auxquels la vésicule-mère a donné naissance.

Cette peau, qui sert d'enveloppe au tissu cellulaire des végétaux, est elle-même composée d'une ou de deux couches de vésicules vides de globulines, sans couleur, aussi diaphanes que l'air qu'elles contiennent; de distance en distance se trouvent seulement de petites ouvertures bordées par deux vésicules recourbées en croissant, remplies de globuline colorée et qu'on appelle *stomates*.

Laure. Mon frère, c'est peut-être là ce que les botanistes nomment *les pores corticaux*, ou espèces de stigmates par lesquelles les feuilles respirent?

Ernest. A la manière des insectes, n'est-ce pas, puisque l'appareil respiratoire manque décidément aux végétaux?

Laure. Ah! voilà que tu vas commencer à te moquer!

Ernest. Moi! pas du tout; je me borne à te faire toucher du doigt la folie de vouloir retrouver dans les végétaux absolument la même chose que dans l'organisation animale. Bornons-nous à tâcher de voir ce qui est, et de le bien voir, sous la direction d'un homme qui n'a étudié d'autre livre que celui de la nature.

Laure. Mais, mon frère, voici des vaisseaux pourtant qui vont de l'une à l'autre... des stomates qu'on a représentées ici (*fig.* 9)!

Ernest. Ces prétendus vaisseaux ne sont que les bords des larges vésicules vides de globuline qui composent l'épiderme. Les intervalles allongés que tu vois entre ces bords contigus, mais qui n'adhèrent pas l'un à l'autre, ce sont ces mêmes méats qui se présentent sous la forme triangulaire dans la figure 7, et dans cette portion de tissu cellulaire qui tient encore à l'épiderme dans la figure 9.

Laure. Ah! voilà d'où sera venue l'erreur des botanistes au sujet des méats! Il y a de quoi s'y tromper!

Ernest. En outre du tissu cellulaire, les végétaux possèdent encore le *tissu vasculaire*, ou tissu véritablement composé de vaisseaux, si l'on peut donner ce nom à des tigellules internes, fermées de partout, et dont la distribution dans la masse du tissu cellulaire est variable. Chez les végétaux monocotylédons, ces tigellules ne présentent aucune symétrie; elles sont éparses et comme jetées au hasard. Dans les dicotylédons, au contraire, elles se dirigent de manière à former des cercles annuels et à ménager encore entre elles des espèces de rayons qui s'étendent, en se multipliant, du centre à la circonférence. Je te ferai voir de ces tigellules qui sont creuses ou tubuleuses. Il y en a d'une seule venue; d'autres sont cloisonnées; d'autres sont comme étranglées en chapelet; les unes sont unies, les autres sont ponctuées à leur surface. Il y en a de droites, il y en a de rameuses, il y en a de tournées en spirale, à la façon des trachées des insectes, ce qui a donné lieu de penser que c'étaient là les vaisseaux de la circulation aérienne; aussi les a-t-on appelées *trachées*, et les a-t-on supposées en communication avec les stomates ou pores corticaux, quoique tous soient indépendants les uns des autres. Jamais ces vaisseaux ne contiennent de globulines. Leur physiologie est aussi simple que celle de leurs compagnes, les

vésicules; mais tandis que celles-ci se reproduisent et multiplient par bourgeons *intérieurs*, les tigellules se reproduisent et multiplient par bourgeons *extérieurs*. Du reste, comme les vésicules, les tigellules ou vaisseaux des végétaux, vivent pour leur propre compte, absorbent, s'assimilent les sucs nutritifs, et arrivent, de même que les vésicules, à un point d'accroissement déterminé; comme les vésicules encore, ils sont, je le répète, clos de toutes parts; enfin on pourrait n'y voir que des vésicules allongées et en quelque sorte filées. Je te montrerai des végétaux, tels que les champignons, composés presque uniquement de tigellules qui représentent les vaisseaux de végétaux d'ordres plus élevés. On dirait que la nature, après avoir *globulisé* et *filé* la matière pour se préparer les organes élémentaires et composants d'une organisation future plus compliquée, a fait des essais d'organisation avec des vésicules seulement, et d'autres en n'employant que des tigellules, et qu'enfin elle s'est servie de ces deux sortes d'organes élementaires pour *tisser* tous les végétaux et tous les animaux, dans lesquels on ne trouve, en effet, que des globules et des filaments diversement combinés. Les filaments sont employés pour la chaîne, et les globules pour la trame.

Laure. Tout cela, mon frère, est bien nouveau et bien curieux; mais, j'ai beau faire, je ne vois pas comment la sève et l'air circulent...

Ernest. Les organes élémentaires que je viens de te faire entrevoir sont creux pour la plupart; appétents, ou doués d'appétit, ils attirent à eux l'air et la sève nutritive dont ils se remplissent et dans lesquels ils sont baignés. Ces deux grands agents de la vie végétale se portent seulement là où ils sont appelés par chacune des individualités dont la réunion forme l'être composé du végétal, et la circulation de la sève, de l'air, a lieu, tu le vois, mais avec cette simplicité, cette économie de moyens qu'on retrouve dans tous les ouvrages du Créateur : *Tout ce qu'il faut, et rien que ce qu'il faut*. Partout où la richesse d'une organisation complète est nécessaire, l'observateur est certain de la trouver; partout où elle est inutile, l'observateur la cherche en vain. De son obstination à mettre l'étroitesse de son génie à la place de l'Intelligence sans bornes qui créa l'univers, naissent les erreurs que l'obstination de ses descendants fait passer d'âge en âge, et c'est après des siècles de recherches vaines et de vaines disputes que la vérité, belle, simple et grande comme la création même, sort, majestueuse et paisible, des ruines de tant de systèmes soutenus trop longtemps avec ardeur.

« Maintenant résumons-nous. Qu'as-tu appris, Laurette, dans cette leçon donnée impromptu, car nos jours ne sont pas pris encore?

Laure. J'ai appris d'abord que la prétendue *poussière* du pollen se compose de petites sphères hérissées ou non, et qui en renferment chacune des milliers d'autres, et celles-ci d'autres milliers. Je le comprends maintenant.

Ernest. Il faut ajouter que ces petites sphères sont non-seulement creuses ou vésiculeuses, mais encore qu'elles sont *bivésiculeuses*, puisqu'elles se composent de *deux* enveloppes.

Laure. J'ai appris encore que la chair verte des feuilles et que la chair colorée des pétales des fleurs ne se compose que... d'un tissu cellulaire... qui est lui-même composé... de vésicules-mères... renfermant la globuline... Est-ce cela, mon frère?

Ernest. Oui, c'est cela. Va toujours.

Laure. Ce que je sais encore, c'est que les méats ne sont que les petits espaces que laissent entre elles, à cause de leur forme ronde, les vésicules-mères et sans doute aussi les globulins, Ernest?

Ernest. Sans nul doute.

Laure. Mais, mon frère, il n'y a plus de méats quand le tissu cellulaire est si compacte que les vésicules-mères s'emparent de tout l'espace et qu'elles prennent la forme hexagonale?

Ernest. Ils sont plus petits, et eux-mêmes changent de forme, voilà tout; mais dans ce cas même ils existent encore parce que les vésicules-mères conservent toujours leur individualité.

Laure. J'ai appris aussi que l'épiderme se compose de vésicules larges, longues et vides de globuline...

Ernest. C'est-à-dire l'épiderme de la feuille du Lys blanc; car tous les épidermes ne se ressemblent pas en ce qui touche la forme et la grandeur des vésicules. De là résulte que la forme des méats varie également et que les deux bords des vésicules présentent parfois des espèces de conduits, de vaisseaux.

Laure. Il y a pourtant des vaisseaux dans les végétaux, mais ce ne sont, tu me l'as dit, mon frère, que des vésicules allongées, filées, aussi bien fermées de partout que les vésicules globuleuses... ce qui fait que ces vaisseaux ne peuvent servir à la circulation... D'ailleurs c'était inutile, et ce qui est inutile n'existe pas... Mais, Ernest, que deviennent les restes des vésicules-mères quand elles meurent?

Ernest. Je t'ai dit qu'elles se dissolvent.

Laure. Alors, mon frère, c'est de tous ces... détritus, comme tu dis, ou de ces dissolutions que résultent les excrétions des plantes, n'est-ce pas?

Ernest. N'allons pas si vite, ma sœur! A peine nous commençons à entrevoir quelque chose de l'organisation végétale que déjà tu prétends arriver à en reconnaître les résultats! *Chi va piano va sano, e chi va sano va lontano*... Tu veux que nous allions loin, n'est-ce pas? eh bien! procédons lentement, sagement. J'espère qu'à la prochaine leçon tu seras en état de me rendre clairement compte de celle-ci. Tu pourras aider ta mémoire en recourant à ce dessin que je te prête, et qu'il t'est loisible de copier si tu en as l'envie.

— Oui, certainement, répondit Laure, et je le mettrai en tête de mes cahiers de botanique. »

Mlle S. Ulliac Trémadeure.

LE MIROIR MAGIQUE

OU

L'AVENIR DES JEUNES FILLES.

« En vérité! s'écria Mathilde en admirant la beauté singulière de la chevelure de Ludovic; jamais je n'ai rien vu de comparable à la perfection de ces cheveux-là; finesse, épaisseur, nuance, longueur, tout se trouve réuni sur ta tête, ma chère. N'est-ce pas, mes amies? ajouta-t-elle en s'adressant à plusieurs de ses jeunes compagnes présentes à la toilette de Ludovie.

— Oui, répondit Valentine en souriant, et elle pourrait se faire un vêtement de ses cheveux; car, en les laissant flotter, elle se trouverait de la tête aux talons à l'abri de tous regards indiscrets.

— Ce serait dommage, dit Angelica, car alors elle cacherait sa charmante taille si souple, si mince et si gracieuse.

— Mon Dieu! mesdemoiselles, interrom-

pit vivement Ludovie; vous voilà en verve de compliments, et il me semblerait entendre les propos des jeunes gens qui viennent aux soirées de ma mère si je ne voyais autour de moi mes meilleures, mes plus indulgentes amies.

— Il ne s'agit pas d'indulgence, s'écria Fanny, c'est la vérité que l'on proclame ici, et on a raison; car à quoi sert une fausse modestie quand notre miroir nous retrace nos attraits? Moi, j'avouerai naïvement que j'ai aussi de beaux cheveux, que ma taille est fine et bien prise, que j'ai de forts jolis yeux, » ajouta-t-elle en s'approchant de la glace fidèle qui reproduisait l'image de ce groupe de jeunes filles. Puis, arrêtant ses regards sur Célestine, elle dit: « Voyez, mesdemoiselles, si ce visage-là ne réunit pas l'éclat et la fraîcheur de la rose?

— C'est Marie qui mérite cette comparaison, » répondit Célestine en rougissant et en baissant les yeux.

Marie garda d'abord le silence, puis elle dit d'un ton grave: « Tout cela est fort bien, mes chères amies, et je conviendrai avec la même franchise que nous sommes toutes d'une figure agréable. Quelques-unes d'entre nous peuvent même se flatter d'être jolies; mais, moi, je pense toujours à la fragilité de ces agréments qui nous distinguent, et je ne puis m'empêcher de soupirer quand, par exemple, je regarde madame N***. On dit qu'elle a été charmante dans sa jeunesse; voyez comme elle est laide maintenant.

— Cela est vrai, s'écrièrent les jeunes filles, nous pouvons en convenir entre nous; mais, dit Angelica, il y a si loin de l'époque où nous sommes à la vieillesse, qu'il ne faut pas y songer.

— Moi, j'y songe souvent, répondit la jeune et espiègle Célanire qui étudiait un pas de danse dans l'appartement, et je serais bien curieuse de savoir comment nous seront étant vieilles.

— Oui, oui, répétèrent toutes ses compagnes en éclatant de rire, cela serait très curieux. »

Dans ce moment un léger bruit se fit entendre, un parfum délicieux se répandit dans le cabinet de Ludovie et une glace transparente se dessina sur la muraille.

« Je suis le génie révélateur, prononça une voix harmonieuse; soumis aux lois du temps, je préside à sa marche régulière, et il m'est permis de vous faire connaître ses décrets. Approchez-vous de ce miroir magique; il vous peindra d'une manière fidèle ce que vous serez dans votre vieillesse. »

Les jeunes filles, frappées de surprise et d'effroi, se serrèrent en tremblant les unes contre les autres et n'osèrent d'abord faire un mouvement; mais bientôt la curiosité l'emporta sur la crainte, et ce fut Ludovie qui s'avança la première.

« Ah! quelle horreur! s'écria-t-elle en pâlissant. Mes amies, venez voir ce que je serai avant l'âge de soixante-dix ans. Ces beaux cheveux que vous vantiez tant tout à l'heure ont disparu, et à leur place quelque mèches grises et blanches sont éparses sur ma tête. Le bas de mon visage est couvert de rides; mes yeux, d'un bleu si pur, sont ternes et d'une couleur effacée; mes cils si épais, si veloutés, ne sont plus, et vers le haut de chaque joue j'ai une bouffissure épouvantable. Je ne veux pas en voir davantage, » ajouta-t-elle en s'éloignant. Néanmoins elle ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil sur la glace fatale, et elle s'aperçut de plus que sa marche était lente, lourde, et ne ressemblait nullement à l'allure gracieuse de sa jeunesse.

Fanny se contempla à son tour. « Eh bien! dit-elle, je ne suis pas mécontente de ma vieillesse, je me trouve assez bien conservée; mes beaux cheveux ne sont pas tombés: ils ont changé de couleur, voilà tout, et leur teinte argentée ne messied point à l'air de mon visage, car il a toujours une aimable expression. J'ai bien

quelques rides, mais aussi on me voit là à quatre-vingts ans.

— Voyons donc ce que je serai, dit Célanire en succédant à sa compagne. Ah! que je suis laide! ajouta-t-elle en se retirant précipitamment.

— Moi, dit Mathilde, je suis assez contente de ma figure de soixante ans, car je n'y aperçois pas une ride.

— Et moi aussi de la mienne au même âge, reprit Angelica.

— Pas moi, dit Célestine, car l'éclat et la fraîcheur de la rose ont totalement disparu pour faire place à un teint flétri, et cependant je n'ai pas ici plus de cinquante ans. »

Valentine jeta un coup d'œil sur la glace prophétique et se retira en faisant la moue.

Marie se tenait fort tranquillement à sa place, et ses compagnes lui reprochaient son peu d'empressement. « Approchez, lui dit le Génie, et voyez ce que vous serez à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. » Elle obéit et toutes les jeunes filles la suivirent; elles ne distinguèrent presque aucune ride sur ce visage de quatre-vingt-quatre ans, et si le Génie n'avait pas proclamé le nombre de ses années, elles auraient prononcé d'une voix unanime que Marie avait tout au plus cinquante ans.

« Observez, ajouta d'un ton solennel l'invisible oracle, que, si le temps produit dans vos attraits un changement si déplorable, il n'a aucune influence sur vos facultés intellectuelles, car l'on peut rester aussi aimable à soixante, à quatre-vingts ans, qu'à vingt ans; ainsi, au lieu de gémir sur l'avenir qui vient de vous être dévoilé, pensez sans relâche au présent; écartez avec soin toute occupation trop frivole, pour vous livrer à la culture de votre esprit, acquérir les vertus qui vous manquent, et éviter mille petits travers qui paraissent quelquefois des grâces dans la jeunesse et qui ne sont plus que des ridicules dans un âge avancé. Surtout ne manquez pas de mettre en pratique la morale sublime de la religion, et ne vous contentez pas d'en accomplir les actes extérieurs: soyez indulgentes envers vos semblables, sévères pour vous-mêmes, charitables pour les malheureux; car le souvenir du bien que l'on fait en ce monde est une haute consolation à l'heure de la mort. Croyez-moi, jeunes filles, suivez mes avis, et vous reconnaîtrez un un jour que le Génie révélateur avait raison. »

Louise B. de Saint-Léon.

L'ABEILLE ET LE MONDE.

FABLE.

Un homme, qui suivait le tourbillon du monde,
Entrant un soir dans un salon,
Après qu'en s'inclinant il eut fait à la ronde
Deux ou trois tours sur le talon,
« Bon Dieu! dit-il, la bruyante soirée!
« Bien m'eût pris, je le vois, de ne pas y venir;
« Mon oreille à ce bruit n'était point préparée;

« J'y venais pour causer... C'est à n'y pas tenir!
« Non, ce n'est pas un monde qui raisonne :
« C'est une ruche qui bourdonne.
« Encor, pour échapper à ce bourdonnement,
« Si j'avais eu l'esprit de garder ma voiture... »

Une abeille, par aventure,
Se trouvait là pour le moment.
Dans les plis d'un rideau cette imprudente abeille
Se tenait coite, ayant l'oreille
A tout ce qu'on disait, et la comparaison
Du monde et d'une ruche offensait sa raison.

« Je voudrais bien savoir, dit-elle,
« Ce qui fait faire un parallèle
« Qui, selon moi, ne s'établit sur rien.
« Çà, messieurs les humains, comme nous d'ordinaire,
« Vous vous rassemblez, c'est fort bien ;
« Mais à quoi bon? si c'est pour ne rien faire
« Ou pour ne faire que des riens.
« Dans de frivoles entretiens
« User le temps, c'est là votre plus grande affaire,
« Et la nôtre, tout au contraire,
« Est de le ménager. Notre première loi
« C'est d'en faire un utile emploi.
« On nous entend, il est vrai, dans le monde
« Causer un léger bruit ; mais ce bourdonnement,
« Dont notre aile rapide est l'unique instrument,
« En quoi ressemble-t-il à l'orage qui gronde,
« A ces bruyants éclats de vos confuses voix
« Quand vous parlez tous à la fois?
« Voilà deux heures que je vois
« Des hommes réunis et que je les écoute ;
« On a beaucoup parlé sans doute,
« Et, sur plus d'un sujet, discuté, contesté,
« Et crié plus encor ; mais qu'en est-il resté?
« Mille flambeaux ont prêté leur lumière
« A vos débats, à vos soins importants ;
« Un orateur brillant, j'en conviens la première,
« Subjuguant l'auditoire, a péroré longtemps ;
« Chacun de l'écouter, tous de perdre leur temps.

« Demain, reconquérant ma liberté perdue,
« Demain, d'un nouveau jour saluant le réveil,

« Tandis qu'auprès de vous la paresse assidue
« Vous retiendra dans son sommeil,
Demain, libre et joyeuse, et, dès l'aube rendue
« A mes laborieux penchants,
« Demain, s'il plaît à Dieu, j'aurai la clef des champs,
« Je reverrai mes compagnes chéries;
« Et, lorsqu'en butinant sur les fleurs des prairies,
« Je me ferai l'écho de tant de beaux-esprits
« Dont j'aurai retenu quelques phrases fleuries,
« On ne me croira pas; on sera fort surpris
« Du peu que vous m'aurez appris;
« Car, s'il m'est permis de le dire,
« Qu'aurai-je vu dans vos maisons?

« Que c'est vous qui brûlez la cire
« Et que c'est nous qui la faisons. »

VALERY-DERBIGNY.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1840.

PREMIER ARTICLE.

Nous ne saurions dire si c'est l'amour des arts ou simplement un intérêt de curiosité qui préoccupe si vivement l'attention publique chaque année à l'approche du salon; mais nulle solennité n'attire plus de monde que l'ouverture de l'exposition annuelle. Cette année le nombre des curieux nous a paru plus considérable encore que de coutume; la foule assemblée sur la place du Louvre, attendant l'heure de se précipiter dans le sanctuaire, était immense; aussi n'est-ce pas sans peine que nous avons pu y pénétrer avec le flot, impatient que nous étions de connaître la vérité des bruits répandus depuis quelques jours sur des exclusions prononcées par le jury, en beaucoup plus grand nombre, mais surtout avec bien plus d'injustice que d'ordinaire. Les objets frappés par cette sorte d'*ostracisme*, sont, en effet, en immense quantité, puisque, sur 3,994 morceaux présentés, il n'en a été admis que 1,849, d'où il résulte que 2,145 ont été repoussés. L'injustice de plusieurs de ces exclusions est flagrante, quand on sait que, parmi les exposants dont les œuvres ont été refusées, en totalité ou en partie, figurent des artistes dès longtemps en réputation, tels que Foyatier, les deux Dantan, Legendre-Héral, Ramus, Huguenin, Gechter, Etex, Elchoet, parmi les statuaires; Calamatta, Mercuri, parmi les graveurs; Delaval, Gigoux, Raverat Carrier, Rousseau, Cabat, Guichard, etc., parmi les peintres.

En apprenant de telles proscriptions, on devrait croire que les 1,849 morceaux ad-

mis doivent tous être des morceaux d'élite; car, si on a repoussé plus de la moitié de ce qu'on a présenté, il est impossible qu'on ait laissé passer du médiocre, et encore moins du mauvais, parmi ceux qu'on a reçus. Qu'on se détrompe cependant! ce n'est point ainsi que ces choses se font: on rejette sans motif et on admet sans raison; le sort ne serait pas plus aveugle, et si les numéros jetés dans une urne en avaient été tirés par la main d'un enfant, le hasard n'aurait pu produire de plus étranges admissions, ni d'exclusions plus scandaleuses.

Nous l'avons déjà dit, nous regardons comme une des calamités de l'époque cette passion irréfléchie des arts qui jette une foule de jeunes gens dans une carrière bientôt obstruée par le nombre, et au bout de laquelle, sauf quelques élus, presque tous doivent ne trouver que misère et déception. La fréquence des expositions ajoute un puissant aiguillon à cette déplorable tendance; on ne veut pas que le salon s'ouvre sans voir son nom inscrit au livret; le temps est trop court pour une œuvre importante, étudiée; qu'importe! on fera un *pasticcio*. L'essentiel n'est pas la grandeur, la perfection de l'œuvre, mais l'entrée au Salon. C'est ainsi que s'explique ce nombre immense de toiles qui chaque année viennent solliciter les honneurs du Louvre. Aussi la sévérité du jury aurait toutes nos sympathies si elle s'appliquait seulement à des tentatives sans avenir, car alors elle pourrait rendre à des professions utiles des jeunes gens qu'une malheureuse illusion entraîne à dire, comme le Corrége: *An ch'io son pittore*, et qui ne seront jamais que d'obscurs et malheureux artistes. Mais qu'ont à faire avec le jury des talents qui ont vu déjà plusieurs fois les portes du Louvre s'ouvrir devant leurs œuvres? Le public les a jugés, c'est son nouvel arrêt qu'ils viennent réclamer; là désormais, et là seulement, est leur juge naturel. Le jury ne doit examiner leurs productions que sous les rapports moraux et politiques; si les morceaux présentés n'ont rien qui blesse la religion ou la morale, rien qui soit contraire aux lois, que toute barrière s'abaisse, et que le public seul décide du mérite de l'œuvre. Si cette règle, que le simple bon sens aurait dû tracer, était suivie, nous ne verrions pas au salon des toiles qui blessent toutes les convenances sans que l'art ait rien à y gagner, et les noms que nous avons cités en commençant cet article n'auraient pas été indignement exclus.

Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, saluons les vaincus, et, comme Napoléon aux soldats blessés qui passaient devant lui, disons leur d'abord: *Honneur au talent malheureux!*

Nous nous sommes appesantis sur l'injustice du jury, mesdemoiselles, certain que ce qui blesse l'équité, ce qui frappe un artiste dans ses droits acquis, dans sa réputation, dans son avenir, trouverait réprobation dans vos consciences, amies de tout ce qui est bon, noble, grand et juste.

Nous disions tout à l'heure, que pour des artistes déjà admis aux honneurs du Salon, le jury ne devait examiner que la convenance morale, religieuse ou légale des sujets présentés; vous allez juger par quelques-uns des morceaux exclus qu'ils ne pouvaient mériter aucun reproche sous ce triple rapport. Ainsi Foyatier, l'auteur du Spartacus, un des plus beaux marbres du jardin des Tuileries, n'a pas trouvé grâce pour un connétable de Clisson, exécuté pour le musée de Versailles. Gechter, dont le ciseau a produit un des meilleurs bas-reliefs de l'arc-de triomphe de l'Étoile, a vu refuser une statue; Legendre-Héral, une Minerve. Dantan jeune a présenté une statuette en marbre de M. le comte Demidoff; elle a été rejetée. Le jury aurait repoussé, dit-on, toutes les statuettes; ceci est une erreur, car quelques-unes ont été admises, et, entre autres, un petit modèle en marbre d'un monument consacré à la mémoire du chambellan Nicolas de Demidoff, par Bartolini. Mais la décision fût-elle vraie,

elle serait absurde; est-ce que les statuettes ne sont pas œuvre d'art comme les grandes statues? et depuis quand mesure-t-on le mérite de l'ouvrage à sa grandeur matérielle? La statuette est à la sculpture ce que la miniature et le *genre* sont à la peinture; si vous proscrivez les statuettes, vous ne pouvez admettre les miniatures. Mais aussi telle n'a pas été la décision du jury, ou tout au moins cette décision n'a pas été sans exception, comme nous venons de le dire; et alors pourquoi l'exclusion de la statuette de M. Demidoff, surtout après l'admission du petit monument que nous avons cité? Rien de mieux exécuté d'ailleurs que la statuette de M. Demidoff; la composition et la pose sont charmantes; l'artiste a mis tout son talent dans le modelé de la tête et des mains, tout, jusqu'aux accessoires, a été sculpté avec un soin et une délicatesse de ciseau qui font de ce petit chef-d'œuvre un véritable bijou. Ce n'est pas tout; M. Dantan avait présenté le portrait du docteur Marjolin, bronze coulé sur un plâtre admis au Salon l'année dernière; le bronze a été refusé.

Parmi nos peintres en miniature, M. Auguste Carrier brille au premier rang. Ses succès aux précédents Salons, les médailles d'or qu'il y a conquises l'attestent; il a porté la miniature à une hauteur que ce genre semblait ne pouvoir atteindre. Ses portraits sont de la grande peinture par le faire bien plus que par leur dimension. Les paysages au milieu desquels il place souvent ses figures feraient honneur à un paysagiste. Eh bien! le croirait-on? il s'est vu refuser un magnifique portrait, disons mieux, un beau tableau!

Il y a deux ans, M. Raverat avait exposé, entre autres morceaux qui furent remarqués, un portrait de Buffon commandé par la ville de Montbard, patrie du célèbre naturaliste; M. Raverat a reçu la médaille d'or. Depuis, le gouvernement l'a chargé de travaux importants pour l'église de la Madeleine; mais cette année, le jury refuse de cet habile artiste un portrait en pied de Daubenton, également commandé par la ville de Montbard.

On se rappelle la mort de Léonard de Vinci, par M. Gigoux; ce tableau fit sensation au Salon de 1835. Sa Cléopâtre, qui lui valut d'abord un acte d'injuste sévérité de la part du jury, fut admise l'année suivante. Depuis lors le talent de cet artiste a fait des progrès, et cependant quatre tableaux de lui ont éte impitoyablement repoussés; la malveillance est allée jusqu'à dire que l'inconvenance des sujets en était le motif; deux mots suffiront pour détruire cette calomnie. Trois de ces tableaux sont les portraits en pied du maréchal Moncey, duc de Conegliano, du général Donzelot, et de Sigalon, l'auteur, enlevé si prématurément, de la belle copie du Jugement dernier de Michel-Ange qu'on admire au palais des Beaux-Arts; le quatrième tableau est une sainte Geneviève, et certes, même à défaut des qualités qui brillent dans ces pages remarquables, les sujets qu'elles représentent auraient pu leur obtenir grâce devant un jury moins aveugle ou moins passionné.

M. Guichard est un artiste distingué puisque le gouvernement l'avait chargé de faire à Rome une copie de la descente de croix de Daniel de Volterre; il avait traité cette année un sujet touchant: l'apothéose de la princesse Marie; il n'a pas été admis. Le refus aurait pu trouver son excuse dans la crainte que la vue de ce tableau ne réveillât de cuisantes et augustes douleurs; mais on a reçu un sujet pareil et d'un bien moindre mérite.

Des artistes dont le talent mûri par l'âge et consacré par de constants succès semblait devoir les garantir d'une avanie, ont été mis à l'index, à l'égal de la jeune école. Citons, entre autres, M. Delaval. Entré fort jeune dans la carrière, il fit concevoir tant d'espérances qu'un décret impérial lui accorda l'exemption du service militaire; depuis, il a fait un grand nombre de tableaux historiques, mythologiques ou religieux; tous ont été admis au Salon. Il y a tantôt quinze ans

que M. Delaval s'est adonné presque exclusivement aux sujets religieux, et c'est peut-être celui de nos artistes qui traite le mieux ce genre de peinture, si mal ou si peu compris aujourd'hui. Un de ses tableaux, qui décore la principale église de Saint-Malo, lui valut, en plein Salon, les éloges du roi Charles X, et sa réputation lui attira dès lors de nombreux travaux. Or, les deux toiles qui n'ont point été admises lui avaient été demandées par feu monseigneur l'évêque de Meaux pour sa cathédrale; les esquisses avaient été agréées par le ministère, et l'artiste devait compter sur un beau succès au Louvre; une inconcevable répulsion l'en a privé. Nous avons été admis à voir ces deux tableaux, et nous sommes demeuré convaincu que l'artiste n'avait rien fait encore d'aussi remarquable et qu'ils auraient tenu au Salon le premier rang parmi les tableaux religieux.

Les sujets sont pris dans l'histoire de l'église de Meaux; l'un représente saint Faron, quatorzième évêque de cette ville, administrant le sacrement de la confirmation aux enfants de son diocèse. Le prélat, couvert de riches ornements, est arrivé devant un jeune aveugle, sur le front duquel il a posé le saint chrême; mais il a vu l'infirmité de l'enfant, et, levant les yeux au ciel, il adresse à Dieu une si fervente prière que l'enfant recouvre la vue à l'instant. L'inspiration et la confiance du pieux évêque, les mouvements du jeune aveugle, l'étonnement ou la pitié des assistants, sont rendus par le peintre intelligibles au premier coup d'œil; les chairs sont traitées avec une grande correction, et la couleur est aussi vraie que suave.

Sainte Geneviève en tournée, visitant les congrégations de son ordre dans le diocèse de Meaux, est le sujet du second tableau. Une jeune fille, nommée Céline et qui fut béatifiée, était fiancée dès son bas-âge; sur le point de se marier, elle se présente à sainte Geneviève, et, déterminée à renoncer au mariage, elle sollicite l'habit monastique. Les vœux sont prononcés dans l'église de Meaux en présence de sainte Geneviève et du clergé, qui consacre la résolution de la jeune fille. La composition de ce tableau, d'une belle simplicité, est néanmoins pleine de grandeur; la tête de la patronne de Paris est une des plus belles créations de l'art actuel, et la correction du dessin n'est égalée que par la vérité de la couleur. Ce sont pourtant de pareilles œuvres qu'un mauvais vouloir soustrait à l'admiration publique!

Les paysagistes n'ont pas été à l'abri de la proscription. Avec quelle surprise Cabat a dû apprendre le rejet du plus beau des tableaux qu'il avait présentés. Un jeune artiste plein de talent et d'avenir, M. Rousseau de la Grave, avait compté sur l'admission d'un très beau paysage et d'un tableau représentant le départ pour la Palestine; aucun n'a trouvé grâce devant l'impitoyable jury. Et que dire du rejet de gravures présentées par Calamatta et Mercuri; celui-là au burin duquel on doit, entre autres, le Masque de Napoléon, le Louis XIII d'après Ingres et le beau portrait de M. Guizot d'après P. Delaroche; celui-ci dont le burin était déjà connu par deux admirables planches : les Moissonneurs de Léop. Robert, et la sainte Amélie de Delaroche?

Mais arrêtons-nous. Bien que nous n'ayons pas épuisé la liste des exclusions, nous en avons dit assez pour faire pressentir que le Salon se trouve privé de beaucoup de morceaux importants. Si, aux noms des artistes exclus, nous ajoutons ceux de premier ordre qui ne figurent pas au livret parce qu'ils n'ont rien présenté, et parmi lesquels se trouvent MM. H. Vernet, P. Delaroche, Decamps, Ziegler, Ary Scheffer, Roqueplan, Biard, Barye, Fratin, etc., on pressentira que l'exposition de 1840, sans être absolument dépourvue d'œuvres de mérite, doit manquer de ces morceaux qui attirent la foule et excitent les plus vives sympathies. Nous parlerons de ce que nous y avons trouvé de plus remarquable dans un prochain article.

J. Duplessy.

OUVRAGES DE FEMMES.

L'ART DE FAIRE LES ROBES.

PREMIER ARTICLE.

On traite assez souvent les jolis ouvrages de femmes d'agréables inutilités; c'est, dit-on, un onéreux passe-temps de personnes riches, et, en quelque sorte, un désœuvrement fardé et gracieux. Ces reproches sont graves, mesdemoiselles; sont-ils mérités? A Dieu ne plaise que je réponde par l'affirmative, moi qui vous entretiens, depuis si longtemps et avec tant de plaisir de ces gentils ouvrages! Cependant, il faut être sincère, ces censures ont un fond de vérité; seulement elles sont acerbes et trop absolues (comme bien d'autres censures), leurs auteurs ne tenant compte ni de l'opportunité, ni de la position, ni de l'âge. Sans doute il serait répréhensible que l'aînée d'une famille, où le nombre des enfants et l'état de la fortune exigent de sérieux labeurs, s'occupât sans cesse à faire des fleurs, d'élégants lamés, des sachets en perles, au lieu d'aider sa mère à préparer les vêtements ou à raccommoder le linge; il serait déplacé que, même dans une situation plus douce, une jeune fille se livrât d'une manière exclusive à des ouvrages de pur agrément, et dédaignât d'appliquer son aiguille fashionable à des travaux plus solides; mais ce n'est pas une raison pour proscrire les travaux agréables, pour les flétrir du nom d'inutilités. Les fleurs, les fruits ne sont pas non plus choses très utiles, dans toute la rigueur du mot, et les arts d'adresse sont comme eux de charmants accessoires, dont on use avec mesure, avec charme, sans négliger le principal.

Si jusqu'à présent j'ai mis ce principe en silence, je ne l'ai pas mis en oubli; car, tout en chérissant le beau, en le cherchant dans sa source avec amour, en l'adorant dans toutes ses applications, j'aime l'utile : l'utile qui n'est point l'ennemi du beau, quoi qu'on en dise, et qui peut-être est, dans un esprit droit, son auxiliaire le plus puissant; l'utile, fils de l'ordre, ami du repos, compagnon et soutien de la bienfaisance; l'utile, qui ne rétrécit point les idées comme on le pense, mais qui, au contraire, les rassainit et les étend par l'influence accoutumée de la réflexion et du calme; l'utile, je l'aime donc et l'ai prouvé quelquefois, même dans votre journal, mesdemoiselles; mais il ne faut pas effaroucher les gens. Grâce à ses maladroits amis, l'utile a des antagonistes; je l'ai donc glissé doucement : j'ai fait passer notre instruction sur les taches [1] à l'aide d'une fiction; j'ai longtemps parlé de broder avant d'oser parler de coudre, guettant et préparant ainsi l'instant favorable de vous servir sans vous scandaliser. Cet instant est venu. Les directeurs de votre journal me demandent pour vous des leçons de couturière; et moi, que les retards, la routine et les bévues de tant de couturières titrées ont rendue bonne couturière malgré moi, je viens en amie vous prémunir contre les retards, la routine et les bévues; car si vous voulez m'écouter, vous serez bientôt en état de faire parfaitement vos robes.

(1) Voyez page 266, VI[e] année, 1838.

Après cet indispensable préliminaire, nous allons commencer notre instruction. Bien qu'il soit assez court, j'eusse voulu l'abréger, attendu qu'en général on aime peu les préliminaires, et toutefois je dois encore y joindre quelques paroles en forme d'introduction.

Même parmi les jeunes personnes les plus laborieuses, l'art de faire les robes est peu répandu. N'en concluez pas qu'il soit inférieur aux gracieux travaux qu'on lui préfère; vous seriez dans une grande erreur. Il faut infiniment plus de présence d'esprit, de mémoire, de réflexion, plus d'intelligence, en un mot, pour faire une robe que pour exécuter la broderie la plus brillante ou les plus élégantes fleurs, et la nécessité de mesurer, prévoir, combiner sans cesse, font de cet apparent paradoxe la plus exacte vérité.

Brodeuse, on suit avec précaution, avec délicatesse, une route tracée; couturière, on doit continuellement tracer sa route au milieu des obstacles. Aussi dans l'art de faire les robes le noviciat est-il fort long, les chutes sont-elles fréquentes; aussi, ne pouvant parvenir dans les salons, dans les comptoirs mêmes, cet art reste-t-il confiné dans les ateliers, d'où il est bon et désirable de le faire sortir. Alors on ne tremblera plus de ne pas obtenir au temps prescrit la robe de parure confiée à la couturière en vogue; on ne paiera plus très cher, sous son nom, le mauvais travail de ses apprenties; on pourra réparer les fautes que l'usage seul fait découvrir, apporter de suite les changements propres à remédier aux taches, aux déchirures; renouveler des formes hors de mode, épargner l'étoffe, aider une amie. Tout cela vaut bien la peine de tenter quelques efforts, et mérite assurément autant d'intérêt que des pantoufles en tapisserie.

Que les difficultés d'ailleurs ne vous épouvantent point. Dans ses observations si justes et souvent si profondes sur la vie des femmes, madame Necker de Saussure dit avec raison que, faute de savoir étudier, les pauvres ouvrières apprennent beaucoup moins vite et moins bien l'art qui doit les faire vivre que les personnes dans l'aisance n'apprennent cet art pour s'amuser. C'est qu'en effet la pensée habituellement exercée est un flambeau qui répand sur tous les objets sa lumière, et telle jeune fille, dont l'esprit cultivé agit, prévoit, combine, s'aide par la méthode et se dirige par le goût, trouvera le succès à la table de couturière comme à son secrétaire, à son pupitre, à son piano.

Mais cela nous avertit qu'il faut procéder avec soin, avec ordre, et c'est ce que nous allons essayer.

Notre instruction doit être longue et développée à peine d'être incomplète; nous la diviserons donc en six parties distinctes, subdivisées ensuite elles-mêmes en plusieurs petites sections, de telle sorte que nul bon procédé employé dans l'art qui nous occupe ne pourra nous échapper. Voici notre marche.

1o Choix, coupage, assortiment des étoffes.— §§ Observations préliminaires sur la taille et la façon.—Provisions à faire.—Précautions à prendre pour éviter les erreurs. —Patrons.

2o Des jupes.— §§ Assemblage. — Plissage et montage. — Doublage. — Manière de ouater.

3o Des corsages.—§§ Principes généraux. —Corsages montans.— Corsages décolletés. —Corsages plats.— Corsages à plis.— Corsages de redingotes. — Corsages attachant par-derrière.

4o Des manches. — §§ Principes. — Précautions contre les changements de mode. —Manches plates.— Manches bouffantes.— Manches courtes.—Manches garnies, etc.

5o Des garnitures. — §§ Principes généraux. — Plis, ganses, biais. — Volants. — Bouillons. — Rouleaux.— Ruches.— Crevés. — Rubans. — Fleurs, etc.

6o Des accessoires. — Poches, pèlerines, ceintures, épaulettes, double corsage, tabliers, etc.

Vous voyez par cette nomenclature que nous avons l'intention de vous offrir un traité complet, véritable, et que nous nous mettrons en mesure de tenir tête à la mode, quelque chose qu'elle veuille inventer. Vous le verrez bien plus encore à la pratique, et quand nous entrerons dans tous les détails nécessaires à la perfection de cet art, vous en sourirez, mesdemoiselles. Peut-être même vous êtes-vous récriées au mot de *crevés* : « Des *crevés !* des crevés oubliés, gothiques, ridicules ! » Oui, maintenant ; mais il y a deux ans à peine que les volants auraient excité de semblables réclamations ; mais peut-être déjà la mode a-t-elle la main remplie de crevés, n'attendant qu'un caprice, qu'un souffle, pour vous en couvrir de la tête aux pieds ; et vous alors, vives, empressées, vous recevrez avec une avidité joyeuse ces ornements aujourd'hui si dédaignés ; vous consulterez vite votre journal, et, si vous n'y trouviez pas les bienheureux crevés, vous diriez toutes, avec une humeur croissante : « A quoi pensait donc l'auteur ? » sans vous souvenir qu'elle avait pensé exactement comme vous, mesdemoiselles.

Mais l'auteur n'a plus seize ans ; elle a vu bien des retours, bien des révolutions... en fait de modes ; elle a vu les mêmes parures devenir tour à tour objets d'admiration, de dédain, d'engouement et d'oubli ; elle a conservé avec soin ces jolies figures coloriées qui embellissent les journaux de modes et en résument agréablement les instructions ; elle les a regardées successivement au bout de quelque temps, d'un temps parfois bien court, et s'est prise à rire follement d'abord, puis tristement, en voyant combien étaient burlesques, affreux alors, ces ex-modèles d'élégance, de grâce, de charme presque enivrant... Mais cela devient trop sérieux, et le préliminaire se prolonge outre mesure. Voici la mode actuelle, la mode riante, variée, pleine de grâce et d'éclat. Entrons dans ces magasins, salons, galeries magnifiques, où les soieries, les gazes, les velours étalent, mélangent leurs plis onduleux, leurs draperies légères ou riches. Que d'étoffes entassées, déployées, déroulées devant vos yeux ! Faites votre choix en personnes de goût ; cela va sans dire : point de leçons ; je me tais. La couturière, c'est autre chose ; je me pose en docteur ès-aiguilles, et vous enjoins de m'écouter.

1re partie.—DES ÉTOFFES.

§ 1. *Choix, emplètes.* — La quantité d'étoffe nécessaire pour faire une robe est déterminée par la largeur, la façon, les garnitures, et aussi par la nature et les dessins de l'étoffe ; on sent en effet qu'il faut moins d'ampleur à une jupe de velours ou de satin qu'à une jupe de petit taffetas ou de mousseline ; mais on voit moins au premier abord comment il se fait qu'une étoffe, ayant un envers ou un montant dans le dessin, exige un aunage plus considérable. Nous en aurons bientôt l'explication en coupant, lorsque, grâce à ces deux incidents, il nous faudra laisser là comme *restes* des morceaux qui sans cela nous auraient servi immédiatement. La table de l'atelier démontre bien les choses ; mais nous sommes près du comptoir ; contentons-nous de prendre en sus cent-vingt ou deux cent quarante centimètres[1], et continuons les appréciations de notre art.

S'il s'agit d'une robe à doubler, l'ampleur est moindre pour la jupe ; d'un corsage à draperie, il faut le double au moins d'étoffe que pour un corsage plat ; de draperies rapportées sur ce dernier corsage, il en faut encore plus ; de corsage en biais, bien moins qu'en toute autre occasion si l'on sait bien couper et ménager l'étoffe.

Nous ne préciserons pas l'aunage nécessaire pour faire une robe ; cela varie trop avec la taille, la façon, les ornements ; nous dirons seulement que neuf mètres soixante centimètres[2] d'indienne, de mousseline-

(1) Une ou deux aunes. (2) Huit aunes.

laine, et généralement d'étoffes à quatre-vingt-dix centimètres[1] de largeur, suffisent amplement à une robe ordinaire sans garniture; que quatorze mètres quarante centimètres[2] de poult, de gros de Naples font une robe garnie à volants, et que l'on compte environ deux cent-quarante centimètres[3] pour deux volants de moyenne hauteur.

Maintenant convient-il de prendre un surplus d'étoffe, un reste? « Sans nul doute, répond la prudence. Et les accidents usuels, et ces autres accidents appelés retours de mode, ne faut-il point parer à tout cela? » L'expérience en tombe d'accord; mais s'il est question d'étoffe en laine, en soie, ou de couleur, elle ajoute un conseil salutaire: « Blanchie ou non, l'étoffe change si bien en quelque temps, dit-elle, que le *reste* demeuré neuf ne peut plus s'y réunir, et la précaution devient inutile, ou plutôt embarrassante. Pour la rendre profitable, je vous conseille le procédé suivant, principalement si la robe est en toile ou mousseline peinte. Mettez à la jupe un lé ou du moins un demi lé de plus; que ce lé surnuméraire, cousu légèrement, soit compris dans les plis de derrière; il subira, sans s'user, tous les changements que la robe éprouvera; puis, quand vous voudrez refaire un corsage, recouper une paire de manches, vous l'enlèverez et vous l'emploierez sans nul encombre. Il vous suffira, pour remettre la jupe en ordre, de refaire une couture et d'égaliser les plis autour du corsage. » Voici ce que m'a dit l'expérience, et ce que je vous transmets en son nom.

Selon la nature de l'étoffe employée, vous vous en servirez pour faire les passe-poils, ou bien vous les choisirez dans une étoffe assortie (vous savez qu'on nomme *passe-poils* ces petites bandelettes en biais qui recouvrent les ganses de coton et forment lisérés sur la plupart des coutures et sur les bords de la robe); transparente ou trop forte, l'étoffe ne convient pas à cet effet; ainsi la mousseline-laine, le velours, les fortes armures (espèces de levantines) font des passe-poils impossibles ou disgracieux; les étoffes brochées, ou même peintes, avec fleurs tranchantes, ne sont pas pour eux de meilleur emploi. On substitue à toutes ces étoffes du gros de Naples assorti, à la fois souple et ferme, dont on essaie la nuance en le repliant en biais. Toutes les étoffes de laine reçoivent aussi des passe-poils en gros de Naples; la mousseline blanche en coton a des passe-poils en batiste; les toiles peintes, les jaconas blancs, les soieries légères fournissent seuls leurs passe-poils.

Quant à l'achat des doublures j'ai peu d'indications à vous donner. On emploie communément, pour doubler, des robes vieillies; toutefois je dois dire qu'aux étoffes molles il faut des doublures en mousseline très empesée; que des percalines très peu serrées, sorte de mousselines doubles sans apprêt, conviennent aux étoffes fermes; que la couleur de la doublure doit être assortie à celle du dessus, et le noir invariablement doublé de noir; que la jupe peut être doublée d'étoffes diverses, mais qu'en bas une large bordure uniforme et assortie aux nuances du dessus est indispensable; qu'enfin il est des étoffes de couleur claire dont une doublure variée change les teintes, et qu'à travers les mousselines-laines, même épaisses, on apprécie les différences du tissu de la doublure lorsqu'elle est d'étoffe de diverses natures, sans être pourtant de diverses couleurs.

Mais, tout en nous engageant à faire d'autres emplettes, l'élégant commis de l'élégant magasin a lié notre paquet. Nous attendrons, s'il vous plaît, au prochain numéro pour le défaire, et vous me pardonnerez cet article en forme de préambule. Il était indispensable, et les détails techniques, tenus en réserve, vous en dédommageront bien, mesdemoiselles; et puis le préliminaire est

(1) Trois quarts d'aune. (2) Douze aunes. (3) Deux aunes.

comme le provisoire, son émule, un mal qui se glisse partout. Voyez plutôt ici, là, de toutes parts; voyez aussi de haut, et la vie elle-même, qu'est-elle après tout, sinon un préliminaire?

Élisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'AVRIL.

4 *avril* 1807. — Mort de Joseph-Jérôme Lefrançais Lalande, astronome.

Lalande naquit à Bourg, en Bresse, en 1732. Dès son enfance il montra un vif désir de célébrité qu'il conserva toute sa vie. Il était à peine âgé de 12 ans lorsque la comète de 1744 attira son attention vers les phénomènes célestes, mais la grande éclipse de 1748 détermina tout-à-fait sa vocation pour l'astronomie. Venu à Paris, et accueilli par Lemonnier, l'une des célébrités astronomiques de l'époque, il lui dut, à l'âge de 19 ans, l'honneur d'être nommé commissaire, pour aller à Berlin déterminer les parallaxes de la lune. Le compte qu'il vint rendre à Paris de sa mission scientifique le fit entrer à l'Académie des Sciences. Dès lors rien ne parut de cette illustre compagnie sans quelque mémoire important de Lalande.

S'il n'occupe pas le premier rang dans la sphère des sciences par l'importance de ses découvertes, il fut pendant 46 ans sans rivaux comme professeur. Dès 1761 il avait succédé à Delisle dans la chaire du collége de France, et de son école sortirent Piazzi, Burckardt et une foule d'autres célébrités. C'est à son crédit qu'on dut la construction de l'Observatoire de l'Ecole Militaire, et l'achat du quart de cercle. On lui doit aussi la fondation d'un prix annuel pour l'auteur de l'observation la plus intéressante ou du mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie.

La grandeur et la générosité de son âme se révélèrent dans une foule de circonstances. Dans les plus sanglantes journées de la Révolution, il sauva la vie à Dupont de Nemours et à l'abbé Garnier; plusieurs prêtres échappés aux massacres de l'Abbaye trouvèrent, grâces à lui, un asile dans les bâtiments de l'Observatoire. Un de ses collègues allait être forcé de vendre ses livres pour payer ses dettes; Lalande l'apprend, il accourt et lui demande à quel prix il voulait vendre sa bibliothèque? « Trente mille francs, » lui répond-il. Le lendemain l'astronome les lui envoie, mais à la condition de garder ses livres.

Malheureusement Lalande, que les principes religieux qu'il avait reçus dans sa jeunesse et la contemplation des merveilles du ciel auraient dû préserver des erreurs du philosophisme, en devint un des plus fervents apôtres, et il poussa, dit-on, le délire jusqu'à faire profession d'athéisme : tant il est vrai que les plus belles qualités du cœur ne garantissent pas toujours des égarements de l'esprit!

N'oublions pas de mentionner une singularité qui, bien plus, peut-être, que ses travaux scientifiques, a rendu son nom populaire, et dont il avait la faiblesse d'être plus fier que d'une découverte astronomique, la regardant comme une grande victoire remportée sur l'usage vulgaire: il mangeait des araignées et s'efforçait de répandre le goût de cet étrange mets.

5 *avril* 1717. — Mort de Jean Jouvenet, peintre.

Elève de la nature et de son génie bien

plus que de son oncle, Laurent Jouvenet, artiste distingué qui lui avait donné les premières leçons de son art, Jouvenet, né à Rouen, de parents d'origine italienne, vint à Paris, où bientôt il fut placé parmi les premiers peintres de l'époque. Lebrun, qui tenait alors le sceptre de la peinture en France, assura au jeune peintre la protection royale et lui ouvrit les portes de l'Académie. Son tableau de réception, *Esther devant Assuérus*, obtint tous les suffrages et tient encore un rang parmi les meilleures productions de notre école. Toutefois on ne peut dissimuler que son coloris manque de vérité et tire sur le jaune ; mais son entente du clair-obscur donne à ses tableaux une harmonie et une vigueur singulières, et l'heureuse disposition de ses groupes et la fierté de son dessin le distinguent particulièrement des peintres de son temps.

Parmi les nombreux ouvrages fruits de sa palette, quatre tableaux composés pour l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs mirent le comble à sa réputation : la *Pêche miraculeuse* et la *Résurrection du Lazare* en faisaient partie; ils sont aujourd'hui au Musée. En 1713 il devint paralytique de la main droite. Obligé de quitter sa palette, il se plaisait à diriger les travaux de Restout, son neveu et son élève. Un jour celui-ci saisissait mal la pensée du maître, qui voulait lui faire reformer une figure; Jouvenet prend le pinceau d'une main débile, essaie de corriger la tête et la gâte. Voulant réparer cet accident, il emploie la main gauche, et voit avec joie que cette main docile exécute fidèlement toutes ses intentions. Dès lors il se remet au travail avec une ardeur nouvelle, et bientôt il a terminé deux grands tableaux, dont l'un, représentant une *Visitation*, décore le chœur de Notre-Dame, à Paris: il est connu sous le nom de *Magnificat*. Ce tableau n'est pas sans mérite, mais il doit surtout sa réputation à la circonstance d'avoir été peint de la main gauche. Jouvenet mourut avant de l'avoir vu en place. Cet artiste était connu par la vivacité de ses réparties; nous ne citerons que celle-ci : Louis de Boullongne avait placé un tableau près d'un ouvrage de Jouvenet; éclipsé par ce voisinage, il prétendit que Jouvenet avait retouché son tableau : « Il se trompe, dit celui-ci ; c'est son ouvrage qui a retouché le mien. »

8 *avril* 1341. — Couronnement de Pétrarque au Capitole.

Pétrarque venait d'ébaucher, dans sa retraite de Vaucluse, un poëme épique sur la deuxième guerre punique, lorsque, le 23 août 1340, il reçut, à quelques heures d'intervalle, deux lettres, l'une du sénat romain qui l'invitait à venir se faire couronner au Capitole, l'autre du chancelier de Paris qui lui offrait aussi le triomphe.

Des deux couronnes le poëte choisit celle qui lui était offerte par sa patrie; il ambitionnait depuis longtemps ce laurier dont Lucrèce, Virgile, Horace, ne furent jamais décorés. La cérémonie fut fixée au 8 avril, jour de Pâques de l'année suivante; mais, avant de ceindre la couronne, Pétrarque voulut s'assurer qu'il en était digne. Il partit pour Naples et soumit au jugement de Robert d'Anjou son épopée, intitulée *l'Afrique*, et il offrit de répondre pendant trois jours à toutes les questions qui lui seraient proposées sur l'histoire, la philosophie et la littérature; ayant triomphé de cette épreuve, Robert le déclara solennellement digne de la couronne qui lui était offerte.

Le poëte arriva à Rome le 6 avril ; le surlendemain les trompettes annoncèrent la cérémonie. Pétrarque, revêtu d'une robe d'écarlate dont le roi de Naples s'était dépouillé pour lui, monta au Capitole, précédé de douze jeunes gens choisis dans les premières familles et vêtus comme lui ; à ses côtés marchaient six des principaux citoyens, vêtus de vert et couronnés de fleurs. Lorsque le cortége fut arrivé, un héraut appela le poëte, qui, après avoir prononcé

une courte harangue et crié trois fois : *Vive le peuple romain! vive le sénateur! Dieu les maintienne en liberté!* s'agenouilla devant le sénateur. Alors celui-ci posa la couronne sur la tête de Pétrarque en disant : *La couronne est la récompense de la vertu.*

Pétrarque récita alors un beau sonnet sur les héros de Rome; le peuple applaudit et cria à plusieurs reprises : *Vive le Capitole! vive le poëte!*

Conduit à l'église Saint-Pierre par le cortége et avec les mêmes acclamations, Pétrarque déposa sur l'autel le laurier poétique, et peu de jours après il reprit la route d'Avignon. Il emportait le titre d'aumônier ordinaire du roi de Naples et des lettres-patentes qui lui donnaient, « tant par l'autorité du roi Robert que par celle du sénat et du peuple romain, la pleine et libre puissance de lire, de discuter, d'expliquer les anciens livres, d'en faire de nouveaux, de composer des poëmes et de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de lierre ou de myrte, à son choix. »

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Le temps est venu de montrer la province sous un jour moins faux que celui sous lequel on nous l'offre depuis Molière; la raison publique fait enfin bonne justice de ces éternelles plaisanteries, butin de roman, de vaudeville ou de feuilleton, qui nous peignent le provincial comme attardé d'un siècle sur les voies élargies de la civilisation. Chaque jour nous apprend que dans les routes nouvelles elle marche de près sur les traces du progrès provisoire, et que pour être demeurée jusqu'ici à peu près inconnue, la province a des droits qu'un injuste silence a trop longtemps mis en oubli. C'est pour révéler les titres à la célébrité, des provinces que traverse le plus grand fleuve de France, que M. Touchard Lafosse vient d'entreprendre un ouvrage que nous croyons devoir vous recommander.

La Loire historique, pittoresque et biographique, est un livre où la science accompagnée de l'histoire anecdotique, se présente pleine d'attraits. Cet ouvrage d'après son titre, est nécessairement empreint d'un caractère local, mais embrassant néanmoins une immense étendue, puisque commençant aux sources du fleuve, il ne finira qu'à son embouchure. Il se recommande particulièrement aux populations des rives de la Loire, et nous le signalons plus spécialement à l'attention des nombreuses abonnées que nous comptons sur ses bords ravissants. Ce livre est un hommage aux contrées qu'arrose ce beau fleuve, et l'auteur a pensé avec raison que l'exécution typographique devait en être confiée à l'industrie de la plus importante des villes qu'il traverse. En effet, l'ouvrage est imprimé à Nantes, et on pourrait le croire sorti des premières presses de la capitale.

Aucun ouvrage n'était plus susceptible d'*illustrations* que *la Loire historique*, aussi est-il enrichi de belles gravures sur acier, et de gravures sur bois, imprimées dans le texte, qui viennent aider à l'intelligence des descriptions.

— Parmi les établissements honorables créés dans le but de compléter l'éducation des jeunes personnes, nous croyons devoir recommander d'une façon spéciale à nos lectrices l'*École des langues et des arts,* rue du Bac, 83. La fondatrice, madame de Zéa, a su choisir les professeurs les plus distingués, elle préside constamment à tous les cours, et la bonne tenue de son établissement, déjà fréquenté par beaucoup de jeunes personnes distinguées, mérite le bien-

veillant patronage des mères de famille distinguées.

— Le concert de la *France musicale*, que nous avions annoncé pour le 5 du mois de mars, a été ajourné au 1er avril. — Les célébrités qu'on y entendra feront de cette matinée musicale une des plus brillantes de la saison. — Citer mesdames Pauline Garcia, Dorus-Gras et Duchassaing; MM. Inchindi, Tamburini, Alex. Batta et Artot, c'est donner la plus haute idée de la parfaite et brillante exécution d'un programme dont le choix ne laisse rien à désirer. — On sait que cette belle matinée musicale doit avoir lieu dans l'élégante salle de M. Henri Herz, rue de la Victoire, 38, et qu'elle est offerte gratuitement par la *France musicale* à ses nombreux abonnés.

TOILETTE.

Quand avril est beau, mesdemoiselles, il est bien difficile d'arriver jusqu'à sa fin avec les toilettes de l'hiver. Passe encore pour la robe de laine; mais pour le chapeau de velours, il est trop pesant par un soleil déjà chaud. Nous ne pouvons encore vous parler des chapeaux de paille avec une grande certitude; cependant nous vous devons un mot des projets. La mode semble se faire simple, comme si elle voulait se mettre plus à votre hauteur. J'ai vu disposer, comme modèles, des pailles cousues avec des ornements de crêpe lisse vert pomme, et une branche de giroflée des murs, du crêpe lisse lilas, un bouquet de muguet, de l'organdi ou du crêpe lisse blanc avec deux branches de lilas de Perse.

On fait de beaux rubans en velours épinglé écossais qui se porteront en ceinture sur des robes blanches et sur des chapeaux de paille.

Les capotes en crêpe lisse bouillonné, quoique portées par les femmes les plus élégantes, peuvent aussi, mesdemoiselles, être adoptées par vous. Le crêpe lilas blanc sur du pou de soie mauve, bleu ou rose, est doux et sied bien. Sur le mauve on met des fleurs mauves ou blanches, sur le bleu, des fleurs rosées, sur le rose et sur le soufre, des fleurs roses. Un demi-voile de tulle se pose sur une capote de pou de soie comme sur le velours. Les violettes de bois sont jolies pour le printemps comme tours de têtes, sous la paille surtout.

Au lieu de volants, beaucoup de jeunes personnes mettent au bas de leurs robes de ville un grand biais ou deux plis faits dans l'étoffe. Aux robes de mousseline blanche habillées vous pouvez faire une garniture assez élégante; c'est une dent tracée par une ruche de tulle posée sur une garniture ou petit volant de tulle ou de mousseline festonnée. On peut remplacer la ruche par un bias ou rouleau plat dans lequel on passe un ruban.

Cette garniture se voit aux robes de taffetas, mais à la ville elles sont trop recherchées pour vous, mesdemoiselles, à moins que vous ne les placiez à de la mousseline imprimée.

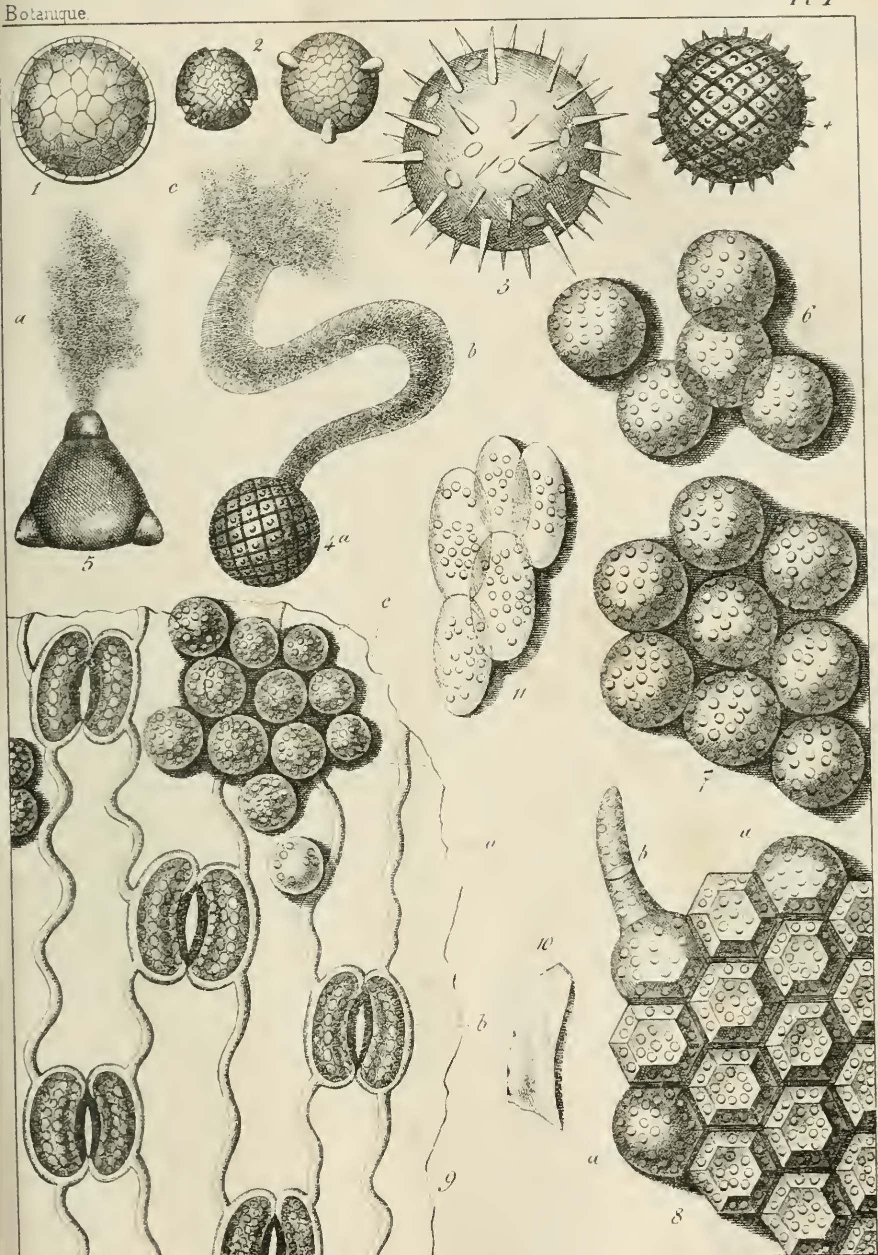
En général, nous vous engageons toujours à la simplicité pour vos robes de ville. Rien ne vieillit une jeune fille comme la parure hors de propos.

Nous sommes fort embarrassés pour vous parler des châles. Tâchez de conserver vos burnous le plus longtemps possible.

Une bordure de dix ou douze petits plis à des mouchoirs de poche est quelque chose de fort joli; l'extrémité de la batiste est festonnée par une dent à triple rang.

La même idée se retrouve pour des manchettes et des chemisettes de corset. C'est simple et sans prétention de luxe.

Il y a de charmantes bourses longues, en filet ou en tricot rayé de soie et d'or. Les raies coupent la bourse en travers et non pas en long, et la bourse est fermée au fond, droite, sans être froncée. A chaque angle pend un gland de soie ou d'or, ce qui fait quatre au lieu de deux, comme d'ordinaire. Les coulants varient selon le goût.



Pollen des anthères, Tissus cellulaires, Epiderme et Stomates vus au microscope.

1. Pollen de la Ruellie brillante. — 2. Pollen du Statice de Tartarie. — 3. Pollen de la Ketmie trifoliée — 4. Pollen du Liseron à feuilles de lierre — 4a. le même au moment de la sortie des granules. — b. extension du tube membraneux. — c. fovilla ou granules. — 5. Pollen de l'Onagraire bisannuelle. — a. explosion des granules — 6. Tissu cellulaire amorphe, vésicules éparses. — 7. Tissu cellulaire, vésicules contiguës sous forme déterminée. — 8. Tissu cellulaire, vésicules polyédriques par pression mutuelle — 9. Epiderme, stomates et vésicules du parenchyme du lis blanc. — 10. Chair de potiron. — 11. Cinq vésicules remplies de leurs globulines. —

LA SOEUR AINÉE.

I.

UNE NUIT DE DEUIL.

A soixante milles de Québec, le Saint-Laurent laisse sur ses deux rives des paysages d'une grandeur gigantesque. Tantôt des forêts que l'œil ne pourrait sonder épaississent leurs masses sombres et effraient l'imagination du voyageur; tantôt des prairies incommensurables descendent jusqu'au fleuve comme des tapis étendus par les soins de la nature: contrée fertile et riche dans laquelle les Indiens mouraient jadis de faim, livrés qu'ils étaient constamment au périlleux et incertain exercice de la chasse.

On sait que les Français avaient, les premiers, tenté de coloniser le Canada, et qu'ils y avaient bâti des villes, établi des forts à la tête des lacs et fondé un commerce florissant, lorsqu'après la guerre de 1766 cette possession importante leur fut enlevée par les Anglais. Les colons qui étaient répandus sur la surface de ce pays durent subir la loi du vainqueur, et, tout en conservant dans leur mémoire le nom et l'amour de la patrie, accepter des habitudes et une langue nouvelles.

Parmi ces derniers se trouvait un fermier nommé Beauchamps, homme religieux, probe, infatigable dans le travail. Il avait épousé une jeune fille de New-York appelée Sarah, qui lui donna, dans le cours de leur heureuse union, quatre enfants: Mariamne, l'aînée, déjà âgée de quinze ans; Betzy, petite fille de huit ans; Dick, joli petit garçon qui achevait sa sixième année, et Georges, qui atteignait seulement la quatrième.

Tandis que le père, aidé d'un valet français et d'un nègre, se livrait aux travaux paisibles de la culture, défrichait des champs jusqu'alors stériles, et souvent desséchait, au risque de sa santé, des terres marécageuses, ou, la hache d'une main, la torche de l'autre, s'ouvrait un passage à travers quelques parties de bois qui limitaient ses plantations, Sarah, assistée de Mariamne, dont l'activité n'avait d'égale que sa douceur, prodiguait ses soins à sa charmante famille, enseignait à coudre à Betzy, à lire à Dick, garçon tant soit peu paresseux, et redevenait enfant pour jouer avec Georges.

Le soir on se réunissait, on se racontait en soupant les événements du jour; puis on lisait un chapitre de la Bible et on allait chercher dans le sommeil des forces pour le lendemain.

L'habitation était isolée et comme resserrée entre de très hautes collines d'une part et une forêt de l'autre. Plusieurs fois on avait essayé de faire envisager à Beauchamps les dangers résultant pour lui et les siens d'une solitude qui les laissait presque sans moyens de défense en présence des *Peaux Rouges*. Toujours équitable et libéral dans ses rapports avec les Indiens, Beauchamps croyait n'avoir rien à craindre de leur part. « Que gagneraient-ils à me faire du mal? disait-il à ses amis; leur avantage est bien plutôt de me laisser en repos, puisque je leur donne régulièrement les objets qu'ils aiment le mieux. »

Ses amis secouaient la tête d'un air d'incrédulité, et le colon terminait l'entretien par ces mots touchants : « A la grâce de Dieu ! »

Il avait oublié une circonstance de sa vie, circonstance fatale. Il y avait de cela douze

ans passés; des Indiens ayant pillé et scalpé quelques marchands de Québec, par lesquels ils s'étaient crus lésés dans un échange de peaux et de liqueurs, le gouverneur de la place dirigea une expédition contre les meurtriers avec les instructions les plus sévères. Il fallait, pour guider le détachement, un homme parfaitement familier avec les localités : Beauchamps, brave et aventureux, s'offrit. Les Indiens furent traqués dans leurs retraites et perdirent bon nombre de guerriers; ils durent faire leur soumission; mais plus d'une fois le regard de leurs envoyés se fixa, sombre et scrutateur, sur le colon qui ne s'en inquiéta nullement. On sait combien ces peuplades nourrissent leurs ressentiments; le souvenir de l'injure se grave profondément dans leur cœur jusqu'à ce que le sang versé en ait effacé l'empreinte.

A l'époque où s'ouvre ce récit, le nègre de Beauchamps l'avertit un matin qu'il avait vu rôder dans les environs quelques Indiens qui, se glissant parmi les herbes hautes et derrière les nopals et les haies épaisses de caroubiers, paraissaient vouloir rester cachés à tous les yeux. Le colon se rendit aussitôt bien armé en ce lieu, et n'y apercevant rien, il accabla de plaisanteries ce poltron à la face noire. Cependant les avis précédents de ses amis lui revinrent à la mémoire; il crut devoir prendre certaines mesures de sûreté. Il fit coucher tous ses enfants dans un petit caveau bien voûté, revêtu de nattes et dont l'entrée était masquée par des futailles; en outre il visita les fusils, pratiqua une petite fente de chaque côté de la porte extérieure pour y placer le canon de ses armes et commanda à ses deux serviteurs de se relayer dans le poste de sentinelle. Toutes ces dispositions ne purent être prises sans éveiller les alarmes de Sarah et de Mariamne; celle-ci surtout suppliait ses parents de l'admettre à leurs côtés pour être la compagne de leurs dangers comme elle l'avait été de toutes leurs joies. Pendant deux nuits ce ne fut qu'en sanglotant qu'elle se rendit au petit caveau; mais elle avait soin de dérober sa tristesse aux yeux des enfants, insoucieuses créatures vivant au sein de douleurs dont ils ne s'inquiètent pas.

Il était deux heures après minuit. Assis sur une petite plate-forme qui dominait la couverture de chaume de l'habitation, Christophe le nègre s'était endormi de fatigue et surtout d'ennui. Il ne vit donc pas un parti nombreux d'Indiens s'approcher en rampant comme un boa et s'arrêter devant la porte en brandissant des haches et des massues. Ce fut le bruit du premier choc qui l'éveilla. Il jeta un cri de terreur et d'angoisse. A son Qui-vive! répondirent des hurlements et des chants de guerre; tandis que des coups rudement appliqués faisaient ployer la porte, des pierres lancées avec force brisaient les vitres des fenêtres. Eperdu, glacé d'effroi, le nègre n'osait pas redescendre; il restait à son poste périlleux comme une de ces statues de bronze qui dominent les toits des palais. Un Indien banda son arc, y ajusta une flèche, et visant avec l'adresse ordinaire à ce peuple, en perça Christophe au milieu de la poitrine. L'infortuné poussa un sourd gémissement, fut renversé en arrière de toute sa hauteur, roula la tête en bas et vint tomber au milieu de ses ennemis. En un instant il fut achevé à coups de tomahawk et scalpé; sa veste de coutil et son pantalon rayé allèrent orner un des vainqueurs.

Soudain un coup de fusil part du côté droit de la porte; la balle va atteindre un Indien et le renverse expirant; pendant que ses frères relèvent le blessé en poussant des cris de rage, un autre coup, tiré du côté gauche, abat encore un des assaillants. Les Indiens, aveuglés par la fureur, frappent indistinctement sur les murs et sur la porte qui bientôt va céder à leurs efforts. Aidé du domestique français, Beauchamps résiste avec le courage du déses-

poir. Ils chargent rapidement leurs fusils, et chacune de leurs balles porte la mort dans les rangs ennemis. Pendant ce temps l'intrépide Sarah, qui a fait bouillir de l'huile, la jette sur les Indiens, puis lance sur leur tête les objets les plus pesants, que leur chute transforme en autant de projectiles dangereux. Dix *Peaux-Rouges* jonchent le sol, mais la chance va tourner : la porte a cédé, l'ennemi est dans la maison... S'oubliant au moment suprême, Beauchamps cria en français à sa femme : « Sarah, enferme-toi avec les enfants et qu'ils se taisent!... » Il ne put en dire davantage; un coup de feu tiré à bout portant l'étendit à terre; son fidèle serviteur, brandissant une hache, fendit la tête au premier Indien qui se baissa pour relever la dépouille du colon. Adossé au mur, il faisait une résistance de lion; mais le nombre l'emporta, et à la place de deux hommes de cœur il n'y eut bientôt plus que deux cadavres...

Sarah, déjà blessée au côté d'une flèche qui s'était enfoncée profondément dans les chairs, avait rassemblé toutes ses forces pour sauver sa famille; elle atteignit, en s'appuyant des deux mains aux murailles, le lieu où ses enfants étaient renfermés.

« Mariamne! murmura-t-elle d'une voix déchirante.

— Ma mère! s'écria la jeune fille qui ouvrit et jeta un cri en voyant couler le sang de Sarah Entrez ici, cachez-vous...

— Non. Les Indiens veulent aussi ma mort, car j'ai tué deux des leurs et ils me cherchent... Voici ma dernière heure... Ecoute-moi, je te l'ordonne!

— O mon Dieu!

— Ecoute donc. Que ces enfants se taisent... Peut-être ne viendra-t-on pas vous chercher ici. Demain vous serez tous orphelins... Demain tu serviras de mère à ces pauvres petites créatures... Me le promets-tu?

— Oui, ma mère.

— Adieu, Mariamne, Betzy, Dick, Georges, tout ce que j'aime... Adieu! »

Sarah ferma la porte malgré les efforts de ses enfants pour la retenir auprès d'eux; puis elle eut soin de cacher l'entrée du caveau avec les sacs et tonneaux vides qui se trouvaient dans le couloir. Ensuite elle remonta et alla se livrer aux Indiens, qui venaient d'achever le domestique et la cherchaient déjà...

Le pillage de la maison, son incendie, la destruction des arbres et des récoltes couronnèrent ce triple meurtre.

Anéantis par la terreur, les enfants n'avaient pas proféré une parole. Le silence qui régnait dans le caveau était seulement troublé par les sanglots que Mariamne et Betzy ne pouvaient comprimer. Les cris des Indiens se rapprochèrent; des pas se firent entendre dans le couloir; on remua les tonneaux, on les brisa même pour voir sans doute s'ils contenaient quelque liqueur... Du caveau l'on entendait distinctement les Indiens parler, tandis que le bruit des coups de hache appliqués aux meubles et le mugissement de l'incendie résonnaient au-dessus de la tête des enfants. Georges, donnant les signes d'effroi les plus marqués, parut vouloir crier.

« Nous sommes perdus! » murmura Mariamne. Et s'élançant, elle comprima fortement la bouche du petit Georges.

Il était temps. Les Indiens s'étaient encore rapprochés; un signal les rappela dans le haut de la maison; on les avertissait des progrès du feu qui avait déjà envahi l'escalier. Délivrés de la crainte des sauvages, les enfants se virent en face d'un autre ennemi non moins terrible, l'incendie. A chaque instant la chaleur des flammes rendait leur prison plus intolérable; l'air manquait à leurs poumons: Dick s'était évanoui et Georges poussait des gémissements. L'infortunée Mariamne allait de l'un à l'autre, les relevant, les exhortant, les couvrant de baisers. Tout à coup elle jeta un cri de joie; elle venait de remarquer dans le caveau une fente qui laissait passer un rayon de lu-

mière: c'était une porte donnant sur la campagne et fermée par un gros verrou. Elle eut beaucoup de peine à pousser ce verrou tout rouillé par l'humidité, et quand la porte fut ouverte elle voulut sortir la première; car la meilleure part des dangers lui appartenait.

Enfin les lueurs du matin avaient chassé les Indiens. La maison, entièrement saccagée, achevait de se consumer; l'horizon n'offrait qu'un amas de ruines. Les champs de cannes avaient été brûlés; les arbres minés par le feu ou abattus par la hache gisaient sur le sol comme autant de géants; de cette habitation, la veille si florissante, il ne restait rien que des débris informes, tristes vestiges du passé.

Mariamne, sans se laisser abattre par la vue de ce spectacle de deuil, s'agenouilla et adressa au ciel une fervente prière pleine de soumission et de reconnaissance.

Une troupe de colons bien armés et à cheval se dessina au bout de l'horizon; ils accouraient au grand trot. L'arrivée de ce secours tardif, loin de relever le courage de Mariamne, brisa son cœur si ferme jusqu'alors. Plus elle avait perdu dans cette nuit de désespoir, plus elle éprouvait de regrets en se disant que, si les voisins de son père s'étaient pressés davantage, tant de désastres eussent pu être prévenus.

A mesure que les colons traversaient les champs dévastés, l'indignation et l'effroi se peignaient sur leur visage. Les enfants allèrent au-devant d'eux en pleurant et levant les bras.

« Bonté du ciel! miss Mariamne, que s'est-il donc passé? dit le planteur Peters.

— Vous le voyez, messieurs; tout n'est plus que ruines ici; mon bon père et ma pauvre mère ont péri. Nous sommes orphelins.

— Encore un crime de ces damnés Indiens!

— Oui, ce sont eux qui ont attaqué notre maison.

— Au fait, repartit un autre planteur, j'avais prédit à Beauchamps ce qui lui est arrivé. Il n'était pas assez prudent. Quand on vit dans une habitation aussi isolée, doit-on s'attendre à être secouru?

— De grâce, n'accusez point la mémoire d'un père!

— Mais, fit observer un autre colon, n'y aurait-il aucun moyen de secourir vos parents?

— Hélas! monsieur! tous ces débris leur servent de tombeau.

— Cependant il n'est pas impossible de sauver encore quelque meuble. »

Mariamne leur dit: « Eh bien! messieurs, ayez cette charité. Il faut que je veille sur ces enfants qui pourraient s'approcher de trop près des cendres encore brûlantes. »

Les colons ordonnèrent aux noirs dont ils étaient accompagnés de commencer les fouilles qui durèrent deux heures. Toutes les recherches furent inutiles. Çà et là on rencontrait un morceau de bois à demi consumé, mais c'était tout.

« Un coffret de fer! » cria l'un des noirs.

Ce coffret gisait dans l'herbe à peu de distance de la maison. Il est à présumer que, dans son ardeur à seconder la courageuse défense de son mari, Sarah avait jeté cet objet par la fenêtre sur la tête des Indiens.

« O mon Dieu! soyez béni! dit Mariamne; il me reste donc un souvenir de mes parents! »

Pendant que la jeune fille essayait d'ouvrir le coffre, les planteurs tenaient conseil entre eux.

« Que ferons-nous pour ces enfants? demanda le plus âgé.

— Nous pourrions relever les plantations.

— Comment? rebâtir une maison, ensemencer ces champs dévastés? Vous n'y songez pas...

— Et puis, ajouta un autre, le danger qui existait pour Beauchamps existera pour ses successeurs.

— Oui, en effet, la position est mauvaise.

— Cependant ces enfants n'ont pas de pain...

— Ah! dam', ils sont bien nombreux! Du reste, voici une proposition : Voulez-vous que quatre d'entre nous se chargent chacun d'un de ces orphelins?

— Accepté. Écrivons nos noms et tirons au sort. »

Tandis qu'on mettait ainsi en délibération sa destinée et celle de sa sœur et de ses frères, Mariamne, tout en écoutant avec attention, avait réussi à ouvrir le coffre et parcouru les divers papiers qu'il contenait. Un éclair de joie brilla dans ses yeux. Quand les colons lui eurent rapporté le résultat du tirage, elle s'écria : « Me séparer de ces pauvres orphelins qui ont été remis à mes soins par la meilleure des mères... Oh! jamais! jamais! je ne le pourrais pas!... La mort seule nous désunira.

— Ah! Mariamne, dit un colon, vous êtes fière; vous préférez la misère, qui sait? la mendicité à une honorable existence.

— Messieurs, si mon père m'entendait, il approuverait sa fille. Tout n'est pas perdu pour nous. Les lettres que voici sont de mon oncle qui habite en France, au Havre... Nous irons le trouver par-delà la mer, et, si j'en crois mon cœur, il ne nous refusera pas un peu de pain.

— Roman, roman que tout cela, s'écria Peters. Il y a plus de quinze ans que Baptiste Beauchamps est parti du pays. Est-ce qu'il se souviendra de sa famille?

— Je l'espère.

—Décidément, miss Mariamne, vous n'acceptez pas un asile chez nous?

— Messieurs, je me confie à Dieu; il nous protégera; mais je sens que je n'accomplirais pas mon devoir si je ne conduisais ces enfants auprès du seul parent qui leur reste sur la terre. »

Et tirant du coffre les lettres et une trentaine de pièces d'or qu'il renfermait, elle en fit un paquet qu'elle mit dans sa poche, plaça à cheval sur son dos le petit Georges, donna une main à Dick, l'autre à Betzy, jeta un dernier regard sur les débris au milieu desquels étaient confondues les cendres de ses vertueux parents, et, adressant de la tête un signe de remercîment aux colons stupéfaits, elle prit la route de Québec.

II.

LE PÈLERINAGE DES ORPHELINS.

Il y avait trois jours que la pauvre famille cheminait par des sentiers à peine frayés; quelquefois elle était obligée de faire de longs circuits afin de tourner de larges torrents formés par la réunion de plusieurs ruisseaux. Des pluies courtes, mais abondantes, venaient assez fréquemment contraindre les enfants à se réfugier sous quelque arbre au feuillage épais; car on était alors au milieu de l'automne et déjà le froid se faisait sentir; déjà une brume pénétrante pesait sur la nature. Le soleil ne se montrait guère que trois ou quatre heures par jour, et comme à la dérobée, à travers un voile de vapeurs grisâtres que ses rayons avaient peine à percer. Il fallut à Mariamne toute la vertu dont elle était animée pour supporter la vue des souffrances des êtres chéris qui l'entouraient. A leurs plaintes elle répondait par des assurances, des promesses, des paroles pleines de charme qui trompaient la fatigue des enfants. Lorsqu'une longue étendue de chemin apparaissait à leurs yeux et les décourageait d'avance, Mariamne commençait aussitôt à raconter une histoire bien amusante, mise à la portée de leur jeune intelligence. Ainsi elle passait en revue des aventures de colons, de nègres, de marins sur leurs grands vaisseaux; elle leur parlait aussi du bon Dieu qui veillait sur eux du haut du ciel... Mais elle ne prononçait le nom de leurs parents qu'à l'heure de la prière, et alors ils pleuraient tous ensemble.

Que ses soins étaient touchants et combien ses forces semblaient augmentées!

D'une complexion délicate, mais en même temps d'une santé à l'épreuve, portant sur sa charmante figure de blonde un mélange de douceur et de résolution, Mariamne rappelait tellement Sarah par son activité et sa prévoyance, et même par ses traits et l'inflexion de sa voix, qu'il arriva plusieurs fois à Betzy et à Dick de s'écrier : « Oh ! l'on dirait que tu es notre pauvre maman ! »

En effet, Mariamne accomplissait presque avec minutie les devoirs que le ciel lui avait imposés. Le soir venu, elle cherchait des yeux quelque habitation où elle pût demander l'hospitalité au nom de son père et de ses malheurs. Le premier jour se passa sans qu'une seule maison s'offrît à ses regards ; elle fut donc obligée d'arranger elle-même le mieux possible la couche des enfants. Un cèdre leur servit de toit ; un lit de feuilles reçut leurs membres délicats. Mariamne trouva le moyen de casser des branches de frêne et de pin dont elle fit pour sa famille une espèce de couverture. Malgré toutes ces précautions, elle tremblait que les enfants n'eussent froid. Agenouillée et penchée vers eux, pendant qu'ils dormaient profondément, la jeune fille touchait doucement leurs mains et leur visage pour s'assurer si le vent de la nuit ne les avait pas glacés. Oh ! combien elle fut heureuse quand le jour vint à reparaître ! Les enfants s'étaient réveillés et leur appétit s'annonçait par des lamentations. Mariamne partagea entre eux le reste de quelques provisions que lui avaient données les colons. La petite famille se désaltéra au courant d'un ruisseau sur le bord duquel croissait l'*alaco*, dont le fruit bienfaisant compléta ce mince déjeuner.

Le second jour, vers l'après-midi et au moment où Mariamne fléchissait sous le poids du petit Georges, une habitation s'offrit aux regards des jeunes voyageurs. En y entrant la sœur aînée ne put retenir ses larmes ; car il lui semblait revoir la maison de son père : même air d'abondance, même propreté ; on eût dit que Sarah allait paraître sur le seuil de la porte. Mais Mariamne fut bientôt rappelée au sentiment de la réalité à l'aspect d'un visage étranger, d'un homme aux traits durs, à la barbe épaisse, qui dit avec brusquerie et en dominant de sa forte voix les aboiements d'un dogue : « Qu'est-ce que vous venez chercher ici ? Encore des vagabonds, des mendiants ! Que demandez-vous ?

— Du pain que je paierai, répondit fièrement la jeune fille, et un abri pour la nuit. »

L'expression de dignité et le ton ferme de Mariamne avaient en un instant impressionné le planteur ; il se radoucit un peu. « Mais enfin, reprit-il, si vous n'êtes pas des Bohémiens, pourquoi courez-vous ainsi les routes ?

—C'est que les Indiens ont massacré nos parents et brûlé notre maison.

— Bonté divine ! Et comment se nommait votre père ?

— Louis Beauchamps.

— Quoi ! Beauchamps est mort ! Mais c'est affreux !... Holà, Ketty ! »

Et il siffla fortement.

Une femme parut. Le colon fit raconter à Mariamne tous les détails de sa malheureuse histoire. La femme donnait de fréquentes marques de terreur ; la pitié entrait pour fort peu de chose dans ses démonstrations. On fit souper et coucher sur des bottes de paille fraîche les quatre orphelins. Le lendemain, Mariamne voulut partir au point du jour malgré les instances assez tièdes du reste que fit pour la retenir la femme du planteur. Dame Ketty ne voulut point recevoir d'argent, et lui donna même un vieux manteau de laine à carreaux que Mariamne regarda comme un cadeau précieux.

Le troisième jour n'amena rien de remarquable ; aucune habitation ne s'était montrée à l'horizon, il fallut se décider à entrer dans un bois silencieux dont l'aspect seul inspirait l'effroi. Au moins, pensa la

sœur aînée, ces pauvres petits seront ici protégés par les arbres contre la violence du vent. Elle ne craignait pas pour eux le supplice de la faim, ayant eu soin d'emporter le matin de l'habitation un panier rempli de provisions. Lorsque la nuit fut devenue plus épaisse, un bruit inaccoutumé fit tressaillir les enfants qui, enveloppés dans le manteau, s'étaient d'abord endormis paisiblement. Cette forêt était infestée d'animaux féroces. Une sorte de miaulement terrible retentit soudain, c'était le cri d'un carcajou qui, suspendu à une branche par sa longue queue, venait de sauter sur un élan et l'égorgeait. A ce bruit de carnage répondit dans le lointain un rugissement poussé par un ours ; ils sont, comme on sait, assez nombreux dans cette partie du pays. L'écho de ces solitudes répéta cet affreux concert, auquel se mêlaient une foule de bruits occasionnés, soit par la chute des feuilles, soit par le passage à travers les hautes herbes d'un rat musqué ou d'un reptile. Mariamne fut saisie d'une angoisse inexprimable.

« O mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'ai-je conduit ici ces innocentes créatures que pour les livrer aux griffes des loups et des ours? Ah ! daignez m'inspirer !... »

Elle se souvint alors que le meilleur moyen à employer pour intimider les bêtes féroces était d'allumer un grand feu. Machinalement elle entassa une certaine quantité de branches chargées de feuilles mortes et par conséquent très inflammables ; mais l'impossibilité de se procurer même une étincelle se présenta à son esprit. Réduite à ses larmes, Marianne envisageait avec effroi l'instant où, à la pâle clarté de la lune, lui apparaîtraient des monstres hideux et altérés de carnage. Déjà les hurlements des loups et des ours s'entendaient plus distinctement. Dieu inspira la jeune fille ; elle se souvint d'avoir vu son père imiter le moyen employé par les Indiens pour obtenir du feu en frottant l'une contre l'autre deux petites branches sèches. Après quelques minutes de laborieux efforts, elle arriva au résultat tant désiré. Un mur de flamme ne tarda point à s'élever entre sa famille et les bêtes fauves. Mariamne passa la nuit à activer ce feu protecteur ; mais si cette précaution avait sauvé la vie des petits pèlerins, peut-être avait-elle causé à Georges une grosse fièvre dont il fut saisi à son réveil. Le passage de l'humidité à une chaleur trop forte avait été funeste à l'enfant. Sa peau était brûlante, son pouls précipité ; ses yeux brillaient d'un feu sombre. Lui si gai d'ordinaire, il ne bougeait plus, ne disait plus une seule parole. Mariamne joignit les mains avec désespoir, souleva l'enfant et le pressa contre son cœur en le couvrant de baisers. Ce nouveau danger se présenta à son esprit plus terrible peut-être que ceux de cette nuit d'alarmes ; car, disait-elle à Betzy, sa confidente, si nous restons ici nous y mourrons de faim et de froid, et si j'emporte notre malade, la fatigue du chemin fera redoubler sa fièvre. Ce fut cependant à ce dernier parti qu'elle s'arrêta ; mais elle n'avait pas marché deux heures que Georges se plaignit vivement. Il fallut le mettre à terre. Mariamne avait étudié autrefois les vertus des plantes ; sans s'écarter beaucoup de sa petite famille, elle chercha à découvrir quelques-uns de ces simples qui, infusés dans l'eau fraîche, ont le pouvoir de rendre la santé aux malades. Sa gourde lui servit de vase. Après avoir bu, l'enfant parut reprendre quelques forces, mais ce n'était là qu'un soulagement passager. La fièvre augmenta, la nuit fut affreuse. Plus d'une fois Mariamne sentit son courage sur le point de l'abandonner ; accablée de fatigue, elle repoussait le sommeil de toutes ses forces pour tenir dans ses bras et réchauffer de son mieux le malade qui s'agitait en gémissant.

Cependant les provisions tiraient à leur fin et les enfants, ne pouvant marcher qu'à petites journées, n'étaient pas encore sortis de l'immense forêt. Ce lieu semblait devoir

être leur tombeau. En présence d'une aussi horrible perspective, Mariamne s'oubliait complétement; mais fallait-il que ces pauvres créatures si faibles périssent misérablement? Oh! pourquoi n'avait-elle pas voulu se séparer de sa sœur et de ses frères!... Il y aurait maintenant du pain et un lit pour chacun d'eux chez les voisins de son père... Elle se reprochait comme un péché son énergique résolution et elle allait même jusqu'à voir de la présomption dans son dévouement. Et puis, à cette heure, heure de tristesse et de découragement, elle entrevoyait une foule d'obstacles à la réussite de ses plans, obstacles qu'elle n'avait même pas soupçonnés jusqu'alors. Car la jeunesse se précipite, tête baissée, dans toutes ses entreprises, et l'expérience ne lui est jamais acquise qu'au prix du repentir. Mais il n'était plus temps pour Mariamne de retourner en arrière; et cependant quel moyen lui restait-il de sortir de cette forêt où les arbres ne portaient pas de fruits et où tant d'ennemis l'entouraient? Dans son désespoir elle s'était jetée à genoux auprès de Georges qui l'appelait doucement, lorsque le bruit d'un fouet et le son d'une voix d'homme lui firent retourner la tête... Elle vit une espèce de voiturier monté sur un chariot de médiocre apparence que traînait un seul cheval. Mariamne, n'écoutant que la loi de la nécessité, s'élança au-devant du paysan; celui-ci, sans s'arrêter et ralentissant seulement son pas, cria du haut du siége : « Qu'y a-t-il pour votre service?

— Hélas! monsieur, ayez pitié de nous et daignez nous recevoir; car voici mon petit frère qui est bien malade, et je n'ai plus la force de le porter.

— Ce n'est pas ma faute à moi; arrangez-vous comme vous pourrez; mais il faut que je poursuive ma route.

— De grâce, monsieur, vous ne voudriez pas causer notre mort... »

Cet homme insensible continuait toujours à avancer, et Mariamne, qui ne se lassait pas de le supplier, était déjà toute essouflée, lorsqu'elle se souvint qu'elle possédait le meilleur et unique moyen de toucher ce cœur endurci.

« Monsieur, dit-elle, j'ai amplement de quoi vous payer. Donnez-nous une petite place dans votre voiture, et ma reconnaissance sera aussi grande que ce service. »

Ce dernier argument avait eu le don d'opérer une conversion dans l'esprit de cet homme; car il arrêta brusquement son cheval et tournant vers la jeune fille un visage qui grimaçait la bienveillance :

« Allons! montez et dépêchons. Nous avons encore à faire *un bon bout de bois.* »

Lorsque Mariamne eut installé sa petite famille sur la couche de paille et de foin qui tenait lieu de banquette, elle monta à son tour. En grimpant elle heurta sa poche contre la paroi de la charette : l'or qui y était renfermé produisit un son métallique; ce bruit parut frapper l'attention du voiturier. Cet homme ne fit cependant aucune remarque à ce sujet et affecta même de siffler entre ses dents un refrain de chanson.

« Ah! çà, demanda-t-il, je suppose que votre route est celle-ci?

— Oui, monsieur; nous allons à Québec.

— Oh! moi je ne vais pas si loin. Je m'arrêterai à la ville des Trois-Rivières. Vous avez sans doute votre famille à Québec?

— Non, monsieur, je n'ai plus de parents.

— Ah! »

Marianne se repentit par instinct d'avoir parlé, et, malgré les nombreuses questions de l'inconnu, elle se renferma dans le silence au sujet de son nom, du but de son voyage et de ses espérances. Bien que le charriot fût mal suspendu, la route étant assez unie, les enfants purent se remettre de leur fatigue. Le cocher avait vendu pour un dollar à Mariamne quelques fruits secs et un morceau de pain noir, minces provisions qui furent religieusement partagées. Enfin la forêt était loin : au bout de l'horizon se

dessinaient les toits d'un village... Mais cette espèce d'apparition heureuse fut bientôt enveloppée comme d'un voile épais par les vapeurs de la nuit. Quelques buffles passaient dans la plaine et traversaient rapidement la route; les grillons faisaient entendre dans les herbes leur dernier cri semblable à une plainte; les orfraies volaient lourdement, décrivant avec leurs ailes grisâtres des cercles dans les airs.

Appesantie par la longueur du chemin et par les ombres qui s'épaississaient au loin, la jeune famille avait enfin cédé à la fatigue. Son sommeil était profond et il dura toute la nuit.

Ce fut Mariamne qui s'éveilla la première. Le soleil brillait déjà d'un vif éclat lorsque la jeune fille ouvrit les yeux. Une espèce de pressentiment lui fit jeter un cri en sentant la voiture immobile. Le cheval avait été dételé, le conducteur s'était éloigné en laissant les orphelins dans le mauvais chariot qui ne pouvait plus leur être utile.

Mariamne, soupçonnant tout de suite la cause de cette disparition, porta la main à sa poche, d'où elle ne retira que les lettres de l'oncle Baptiste; quant aux dollars ils en avaient été enlevés adroitement. La perte de cette somme plongea la sœur aînée dans une profonde affliction; elle cherchait sans cesse au fond de sa poche, fouillait la paille sur laquelle elle avait dormi, s'accusait d'avoir cédé au besoin du sommeil, et prenait Dieu à témoin de sa douleur et de la misere où tous les siens allaient être plongés. Pas un moment elle ne fut préoccupée de ses propres besoins, de sa propre souffrance; c'était seulement dans ces êtres faibles qu'elle pouvait souffrir. Le malheur l'avait rendue si forte!

Il fallait prendre un parti. A deux milles de distance s'élevaient des habitations; la jeune famille s'achemina vers ce village. La première maison était une auberge de mince apparence : une femme assez âgée et de bonne mine s'occupait devant la porte à battre du beurre. La curiosité lui fit lever les yeux sur les enfants qui s'avançaient d'un pas lent, avec cette hésitation dont la pauvreté est toujours frappée lorsqu'il lui faut implorer la pitié. « A quel titre, se disait Mariamne, demanderai-je le moindre secours à cette hôtesse, pour qui je ne suis qu'une inconnue? » Sans oser avancer davantage ni prendre la parole elle errait dans une espèce de cercle autour de l'auberge quand la maîtresse de cette maison lui dit avec une brusquerie mélangée de bonté : « Eh bien! que désirez-vous, ma petite? Vous me paraissez être une honnête fille; mais pourquoi courez-vous ainsi les grandes routes? »

Ce fut les larmes aux yeux que Mariamne répondit : « Ah! madame, nous sommes bien malheureux. Nous allions à Québec et un misérable nous a volés à quelques milles d'ici.

— Bah! histoire! On a toujours été volé quand on ne possède rien.

— Madame, le ciel m'entend et sait si je veux vous tromper. Pour ma vie, pour celle de ces enfants je ne le ferais point.

—Entrez un peu, nous causerons, je saurai bien voir si vous êtes aussi franche que vous le paraissez. On me trompe rarement, car lorsqu'on reçoit tant de monde on finit par se connaître en physionomies. »

Mariamne se vit obligée de recommencer pour l'hôtesse le récit de son thème de douleurs, et ce lui fut une sorte de consolation que d'arracher des larmes de compassion à son auditrice qui couronna son émotion par le don d'un pot de bière et de quelques gâteaux de maïs.

Pendant que la jeune famille se livrait avec joie au plaisir d'être attablée au frais et de satisfaire aux exigences de son appétit, une voix sonore retentit dans la première pièce, et des coups de bâton appliqués rudement sur une table firent vibrer toute la batterie de cuisine.

« Holà! » hé! criait le nouvel arrivé.

L'hôtesse s'empressa d'aller servir cette

pratique impatiente, qui commanda un déjeuner solide avec un large accompagnement de *porter* et de *wiskey*. Mariamne en entendant cette voix avait tressailli ; elle écarta doucement le rideau de toile à carreaux qui couvrait le vitrage de la petite salle où elle se trouvait. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée : cet homme n'était autre que le voleur de la veille. « Restez-là, dit-elle à ses frères ; je vous défends de remuer ni de parler jusqu'à mon retour. » Et se glissant hors de la chambre par une petite porte qui donnait sur une cour, elle pria un paysan qu'elle rencontra de la conduire chez le magistrat du lieu. Un quart d'heure après, le shériff entrait dans l'auberge, suivi de Mariamne dont les traits annonçaient la ferme résolution que donne la conscience du bon droit.

« Voilà le voleur, dit-elle vivement en montrant le voiturier qui, aux prises avec un flacon de *wiskey*, succombait déjà sous l'ivresse. »

Cet homme se souleva et promena autour de lui des regards hébétés.

« Tiens, c'est toi, ma petite? Ah ! tu marches bien. Je t'aurais crue encore sur la grande route... Qu'est-ce que tu as fait de ta marmaille ?

— Et vous, qu'avez-vous fait de l'argent de mon père que vous m'avez pris?

— Tu rêves... Une vagabonde comme toi, ça n'a jamais eu de rapports avec aucune pièce de monnaie.

— Vous l'entendez, Monsieur le shériff, il m'a volé et il le nie ! »

Au nom de shériff, le fripon parut troublé. Il porta la main à son chapeau couvert de toile cirée et essaya un salut.

« Monsieur le magistrat, balbutia-t-il, ne croyez pas ce qu'elle vous conte. Je l'ai secourue, et elle me rend le mal pour le bien.

— Vous êtes le nommé John Guerry, dit le shériff avec sévérité.

— Moi ?

— Je vous connais. Ce n'est pas le premier vol dont vous êtes accusé. Rendez l'argent de cette jeune fille ; votre peine sera moins forte.

— De l'argent ! s'écria cet homme avec une sauvage ironie, j'aimerais mieux me voir pendre que de jamais lâcher ce que j'ai dans ma poche. D'ailleurs, ajouta-t-il en jetant trois dollars à l'hôtesse, voilà mon reste. Depuis ce matin les tavernes des environs et la compagnie de quelques bons vivants m'ont débarrassé du poids de ces misérables espèces. Allons, Monsieur le shériff, faites-moi conduire en prison Mais toi, petite bohémienne, si je te rencontre jamais... »

Et son geste menaçant fit frémir l'hôtesse sans intimider Mariamne, qui, droite et immobile, pressait ses frères entre ses bras.

Quand tout le monde fut sorti, la maîtresse de l'auberge demanda à la jeune fille si elle comptait toujours aller à Québec et comment elle espérait vivre dans cette grande ville où personne n'écouterait ses prières, ne croirait à sa véracité. Mariamne se contenta de montrer le ciel, cette patrie des orphelins.

L'hôtesse était bonne ; ce mouvement si noble l'émut et lui fit dire : « Eh bien ! ma chère, je vous serai utile ; je vais vous donner une lettre de recommandation pour ma sœur. Elle tient aussi à Québec une auberge fréquentée par les marins ; là vous pourrez faire connaissance avec quelque capitaine qui vous reçoive à son bord, bien que dans notre pays on n'accepte guère de passagers sans argent. Tenez, voici des provisions ; vous n'avez plus que dix milles à faire... ce n'est rien quand on a déjà tant marché. A propos, vous remettrez à ma sœur ce panier plein de fruits ; j'attendais une occasion pour le lui envoyer. Adieu, ma belle, adieu mes jolis enfants. » Et l'hôtesse les poussa doucement dehors.

Mariamne se retourna pour l'embrasser ; puis elle se chargea de l'énorme panier, et,

escortée de ses trois compagnons de route, elle dit avec une douce gaîté : « Courage ! Betzy; marche bien, petit Georges ; et toi, Dick, soutiens ton frère. Ce soir nous nous reposerons. »

Et la pauvre petite couvée d'oiseaux prit sa volée.

Alfred Des Essarts.

(*La fin au prochain N°.*)

LA FÊTE DE MA MÈRE.

S'il est sur cette terre
Un éclair de bonheur,
Un rayon salutaire
Qui caresse le cœur,
Une lueur amie
Dans l'ombre de nos jours,
Des flots de poésie
Qui murmurent toujours ;

S'il est des églantines
Qui ne se fanent pas,
Des roses sans épines
Aux buissons d'ici-bas;
Dans notre coupe amère
S'il est un peu de miel;
Si l'eau qui désaltère
Pour nous tombe du ciel;

Je crois que les prières
Qui nous valent ces biens
Sont celles de nos mères,
Ces bons anges gardiens!...
Je crois que leur voix sainte
Monte au plus haut des cieux,
Comme une chaste plainte,
Comme un encens pieux.

Si notre frêle enfance
Ignore les douleurs,
Si la douce espérance
La couvre de ses fleurs,

Ce sont toujours nos mères
Qui font nos fronts sereins,
Nos larmes éphémères,
Nos heures sans chagrins.

Ah ! que notre tendresse
S'accroisse chaque jour !
Chérissons-les sans cesse,
Entourons-les d'amour !
Puis, lorsque de leur fête
Vient le mois adoré,
Si notre âme est poëte,
Prenons le luth doré,

Et disons-leur : « Ma mère,
« Le bonheur sur ton sein
« N'est point la fleur légère
« Qui meurt dès le matin ;
« C'est la divine flamme,
« Le soleil bienfaisant
« Qu'au cœur vrai de la femme
« A mis le Tout-Puissant !

« Sur ce triste rivage
« Tout est faux, rien n'est pur ;
« Toujours quelque nuage
« Du ciel corrompt l'azur ;
« Sous nos pas tout s'efface
« Comme un vain bruit d'écho,
« Comme le flot qui passe
« Remplacé par le flot !

« Un gracieux sourire
« Cache un piége trompeur,
« La candeur qu'on admire
« Une âme sans pudeur ;
« Qui tout haut nous caresse,
« Veut nous trahir tout bas ;
« O mère ! ta tendresse
« Seule ne trompe pas...

« Sur elle je m'appuie.
« Comme un lys attristé
« Qui, demandant la pluie
« Durant un jour d'été,

« S'appuie au tronc du chêne
« Dont le feuillage ami
« Le dérobe à l'haleine
« Des vents chauds du midi...

« Ah! lorsque la tempête
« Du séjour éthéré
« Grondera sur ma tête,
« Calme, je reviendrai,
« Comme dans mon enfance,
« Le front sur tes genoux,
« Invoquer l'espérance
« Et ses rêves si doux.

« Des peines de la vie
« Tu me consoleras,
« Tu berceras, amie,
« Mon sommeil dans tes bras;
« Et moi, sur ta vieillesse
« Je sèmerai des fleurs,
« Des heures d'allégresse
« Et des jours sans douleurs... »

Élise Moreau.

LE MENDIANT

DE SAINT-SÉVERIN[1].

On était ce soir-là en petit comité chez madame de Beaulieu, lorsque M. de Montigny se fit annoncer; M. de Montigny, le conteur par excellence! M. de Montigny, la *coqueluche* des jeunes filles, comme il le disait lui-même! M. de Montigny enfin qui avait toujours une histoire nouvelle, une anecdote toute récente à raconter, et qui savait si bien faire rire ou pleurer son auditoire! Son nom fut accueilli avec un cri de joie par toutes les jeunes personnes qui se trouvaient là.

« Quelle bonne soirée nous allons passer! » se disaient-elles l'une à l'autre pendant qu'avaient lieu les premiers compliments, les compliments d'usage entre une maîtresse de maison et les personnes qui arrivent.

« Comment, s'écria tout à coup M. de Montigny, dont la taille exiguë et le nez démesurément long avaient quelque chose de burlesque au premier abord, mademoiselle Pauline, qui voit tout, ne s'aperçoit

(1) Le fonds de cette nouvelle est *historique*.

pas ce soir que je suis en grande toilette?

— Ah! c'est vrai! s'écria Pauline de Beaulieu, et même vous avez des gants blancs. Vous venez donc de quelque noce, monsieur?

— Oui, ma belle demoiselle; et d'une noce comme on n'en voit guère... c'est-à-dire, non; ce qu'on appelle à proprement parler la noce était des plus simples; un déjeuner dînatoire au sortir de l'église; une petite soirée dansante, et c'est tout... Mais c'est ce qui a précédé la noce, c'est la signature du contrat qui a été accompagnée d'une circonstance à nulle autre pareille, et qu'on ne reverra pas de mille ans peut-être... à moins que les cœurs de jeunes filles, enflammés de charité, n'apportent encore plus d'empressement à enrichir les pauvres. Vous me regardez toutes avec de grands yeux étonnés! Je vous le donnerais en cent quatre-vingt-dix mille que pas une de vous ne devinerait.

— Alors, s'écrièrent plusieurs voix, racontez-nous vite cette histoire, monsieur, je vous prie.

— Je suis venu justement pour cela, » reprit M. de Montigny en s'arrangeant commodément dans son fauteuil, et en étalant son foulard pour se moucher, opération qu'il exécutait toujours d'une manière solennelle. Puis, il prenait une prise de tabac et la roulait quelques secondes entre ses doigts avant de l'aspirer lentement. Tout cela se renouvelait souvent, demandait du temps et interrompait trop fréquemment le récit, au grand chagrin et à la grande impatience de son auditoire.

« Oui, continua M. de Montigny, cette histoire est à la fois *merveilleuse* et *vraie;* deux choses qui ne marchent pas toujours de front, comme vous savez. En vérité, le raisonneur Montaigne a beau dire, en parlant de ce monde, que « lorsqu'on a vu un tour, on a tout vu et qu'il n'y a plus qu'à recommencer, » il s'y passe parfois des choses tout-à-fait extraordinaires, tout-à-fait inattendues, et que personne jusqu'alors n'avait vues!... Je commence:

« Au nombre des personnes de ma connaissance est une veuve nommée madame Delmont, femme pieuse, courageuse et charitable. Elle était fort jeune lorsqu'elle a perdu son mari, et elle s'est consacrée tout entière à sa fille, qu'elle a élevée avec le plus grand soin.

« Dans son enfance, Adolphine Delmont était une jolie petite fille, douce et bonne comme sa mère, mais faible, délicate et affligée d'une déviation de la colonne vertébrale qui menaçait d'augmenter avec les années. Cette difformité était même déjà si prononcée que, par une prévision bien pénible pour la pauvre mère, les gens du quartier qu'elle habite désignaient cette enfant sous le nom de *la jolie petite bossue.*

« Tous les dimanches, madame Delmont conduisait Adolphine à la messe de Saint-Séverin, leur paroisse, et tous les dimanches Adolphine donnait un sou de sa petite bourse à un mendiant qui se tenait à la porte de l'église, et qu'elle appelait son *vieux pauvre*, quoique le prétendu vieillard n'eût guère que cinquante ans. Mais pour une enfant de six ans, et même pour des jeunes personnes de votre âge, mesdemoiselles, un mendiant de cinquante ans est un *vieux* pauvre, n'est-il pas vrai? »

Les jeunes filles se regardèrent entre elles et sourirent; mais pas une ne se hasarda à dire que *non*, car toutes trouvaient en effet *bien vieux* un homme de cet âge, et M. de Montigny, quoiqu'il n'en convînt pas facilement, avait un peu plus que la cinquantaine.

« Qui ne dit mot consent! reprit-il après avoir fait ce que Pauline appelait l'*exercice en trois temps* du mouchoir et de la tabatière.

« Au reste, quand on sort de l'hôpital, quand on est misérablement vêtu, quand on ne fait point sa barbe et lorsque avec cela on a cinquante ans, on paraît âgé de cent ans au moins.

« Priez pour moi, mon vieux pauvre ! disait chaque fois Adolphine.

« Et le *vieillard* répondait : « Oui, ma chère demoiselle, ma bonne petite demoiselle, je prierai Dieu pour vous, à toute heure et tous les jours ! » Et il suivait des yeux la jolie petite fille. Elle avait pitié de lui ; il avait pitié d'elle. C'était vraiment douloureux que de voir comme sa taille se tournait de plus en plus, et le *vieux* pauvre priait pour elle en effet ; il demandait à Dieu de faire que la jolie petite fille ne devînt pas infirme. C'eût été bien dommage, pensait-il ; car on ne pouvait voir une plus charmante enfant.

« Pendant quatre ans, tous les dimanches et tous les jours de fête, Adolphine donna à son vieux pauvre le petit sou qu'elle mettait de côté pour lui ; madame Delmont donnait aussi, et une sorte de lien d'affection s'établit entre le pauvre, la veuve et sa fille.

« Madame Delmont n'était pas de ces personnes qui font l'aumône avec un certain air de supériorité ou d'indifférence. Peu riche, et obligée de soumettre ses dépenses à la plus grande économie, elle compatissait à des privations qu'elle éprouvait en partie, et, ne pouvant faire davantage, elle donnait du moins de ces paroles douces et consolantes qui sont, pour le malheureux, un baume réparateur. Ainsi, par exemple, elle s'était informée de ce qu'avait été le *vieux* pauvre avant de se trouver réduit à demander l'aumône ; la figure de cet homme annonçait la franchise et la droiture du cœur. Il avait raconté brièvement son histoire. Anciennement fermier, sa ruine datait de la mort de sa femme, qui l'avait laissé avec plusieurs enfants en bas âge. De ce moment, et sans qu'il sût comment, le désordre avait remplacé l'ordre établi par une bonne ménagère ; ses enfants, tour à tour malades, avaient succombé l'un après l'autre ; des entreprises malheureuses étaient venues mettre le comble à ses embarras ; enfin il s'était trouvé seul au monde et perdu de dettes. Le désespoir s'étant emparé de lui, il avait tout abandonné à ses créanciers, puis il était venu à Paris chercher du travail. Le chagrin, la misère, l'avaient fait tomber malade, et depuis sa sortie de l'hôpital il avait dû mendier, faute de forces pour mieux faire.

« Mais, ajoutait-il, ne vous affligez pas à mon sujet, ma bonne dame. Dieu m'a inspiré une bonne pensée, et les prières de ce petit ange me porteront bonheur ! »

« Madame Delmont admirait cette pieuse résignation et soupirait du regret de ne pouvoir faire davantage pour un homme qui paraissait honnête et plein du désir de ne plus vivre d'aumônes.

« Pendant quatre ans, cette espèce de liaison dura. Quelquefois madame Delmont, elle me l'a dit, ne pouvait s'empêcher de penser que le vieux pauvre s'accoutumait à ce genre de vie et qu'il était peu désireux de travailler ; car il lui semblait que cet homme, au lieu de vieillir, rajeunissait ; ses joues avaient repris les couleurs de la santé ; ses épaules étaient moins voûtées ; ses forces paraissaient être revenues, et pourtant il mendiait toujours, et toujours il était aussi misérablement vêtu que lors de sa sortie de l'hôpital.

— Rien d'étonnant à cela, s'écria l'une des jeunes filles ; il faut beaucoup d'argent pour acheter des vêtements, et qu'est-ce que c'est qu'un sou qu'on donne en passant à un pauvre, et tous les huit jours encore !

— Mais, dit Pauline, on lui donnait sans doute dans la semaine ; et madame Delmont n'était certainement pas la seule à lui faire l'aumône le dimanche.

— Moi j'ai entendu dire qu'il y a des pauvres qui sont très riches ! dit une autre jeune fille, et ceux-là ne sont pas mieux vêtus que les autres ; on ne leur donnerait pas s'ils n'étaient pas en guenilles.

— Ce qui fait beaucoup d'honneur à notre humanité ! ajouta madame de Beaulieu. Mais nous avons bien longuement interrompu monsieur de Montigny.

— Mon histoire touche à sa fin, répondit-il. — Un dimanche, Adolphine ne trouva plus son *vieux* pauvre à la porte de l'église, et depuis on n'en entendit plus parler.

— Et voilà tout? s'écria Pauline.

— Eh! non, Pauline, ce n'est pas tout! il y a encore l'histoire de la noce.

— Ah! c'est vrai!

— Adolphine espérait, reprit M. de Montigny, revoir son *vieux* pauvre le dimanche suivant; mais ce dimanche-là ni les autres dimanches elle ne le revit pas.

« Maman, disait-elle, il est malade peut-être. Si nous savions où il demeure, nous irions lui porter des secours! »

« Et madame Delmont qui, elle aussi, aimait le vieux pauvre, s'informa de lui au bedeau, au suisse, à M. le curé lui-même; personne ne savait le nom du vieux pauvre; personne n'avait jamais su sa demeure.

« Si encore, disait Adolphine, nous lui avions donné notre adresse, il aurait pu nous faire dire qu'il est malade dans sa chambre ou bien à l'hôpital. Il lui est arrivé quelque chose, n'est-ce pas, maman? Il peut avoir été renversé par une voiture; il peut avoir eu la jambe cassée, ou bien le bras! » Et la gentille enfant se livrait à mille conjectures qui toutes la désolaient; elle aimait décidément son vieux pauvre, cette petite, et elle était bien certaine que lui aussi il l'aimait.

« Chaque dimanche elle revenait toute triste de la messe, rapportant son petit sou, qu'elle ajoutait à celui du dimanche précédent. C'était le bien de *son* pauvre; elle le lui donnerait dès qu'il reparaîtrait, convalescent, sans doute, et peut-être estropié.

« Madame Delmont ne faisait pas ainsi; elle avait remarqué, parmi les mendiants qui se tenaient à la porte de Saint-Séverin, une vieille femme de plus de quatre-vingts ans, presque aveugle, très sourde, et si impotente que rien n'était plus affligeant que la vue de cette pauvre vieille qui se traînait toute seule, comme elle pouvait, à sa place accoutumée, et qui s'en retournait toute seule. C'était à celle-là qu'elle faisait maintenant l'aumône, et elle disait à sa fille : « Je suis fâchée, mon enfant, de te voir comprendre si mal les préceptes de la charité évangélique. Nous priver pour donner à ceux que nous affectionnons, ce n'est pas être charitables, c'est nous satisfaire nous-mêmes, tandis que donner à l'être qui souffre, lorsque nous ne nous sentons qu'à peine ému par ses souffrances, mais lui donner parce qu'il a besoin et parce qu'il est enfant du même père, c'est être charitable de la manière que l'ordonne l'Evangile. »

« Adolphine, enfin convaincue de la vérité de ce que disait sa mère, lui remit ce qu'elle avait amassé pour *son* pauvre depuis près de trois mois; madame Delmont en fit le meilleur usage possible pour la pauvre vieille à laquelle Adolphine donna l'aumône le dimanche suivant et tous les dimanches d'après, mais en soupirant. Quelle différence entre cette vieille dont les yeux ne la voyaient pas, dont l'oreille ne l'entendait pas, et son vieux pauvre qui la regardait si affectueusement, qui lui souriait et qui disait d'une voix si émue : « Merci, ma bonne petite demoiselle; le bon Dieu vous le rende! Oui, je prie Dieu pour vous chaque jour! »

« Je ne sais, mesdemoiselles, dit M. de Montigny en s'interrompant et en s'apprêtant à faire *l'exercice en trois temps* du mouchoir et de la tabatière, si vous avez pris garde à une chose : c'est que les personnes vraiment charitables sont naturellement obligeantes, c'est-à-dire qu'elles sont toujours disposées à rendre service à tout le monde sans distinction; et l'obligeance, entendez-vous, engendre l'obligeance.

— Pas toujours! s'écria l'une des jeunes filles.

— Mon enfant, dit madame de Beaulieu, quand vous aurez acquis de l'expérience, vous reconnaîtrez la justesse de ce que M. de Montigny vient de vous dire. Oui,

l'obligeance engendre l'obligeance, mais il s'agit de l'obligeance désintéressée. Celui qui aide avec l'espoir d'être aidé sera souvent déçu dans son attente; celui qui aide sans aucun retour sur lui-même, et seulement parce que son cœur et la charité le lui ordonnent, sera aidé un jour. Oui, mes chères petites, tout ce qui est intéressé porte avec soi mécompte et parfois punition; tout ce qui est désintéressé porte avec soi sa récompense présente et sa récompense à venir.

— Mon histoire, reprit M. de Montigny, va vous en offrir plus d'une preuve.

« Madame Delmont, qui aidait, qui obligeait tant qu'elle pouvait et de tout son pouvoir, sans *spéculer* sur aucun des services qu'elle rendait, services souvent fort légers en apparence, se vit aidée à son tour dans ce qu'elle avait de plus cher, dans sa fille. Elle ne pouvait la placer dans une maison orthopédique : sa fortune ne le lui permettait pas. Mais, au nombre des personnes qu'elle avait obligées, il s'en trouva qui l'obligèrent à leur tour en la mettant en relations avec un médecin orthopédiste fort célèbre. L'enfant lui plut; bientôt il la prit en affection; le traitement commença, et aujourd'hui, c'est-à-dire ce matin, Adolphine était une belle jeune fille de vingt ans, droite, élancée comme un peuplier; depuis midi, c'est une belle jeune femme qui sera heureuse, je l'espère.

« Moi, vieux garçon, et qui le serai désormais toute ma vie, je vous dirai, mesdemoiselles, que je me serais marié si, dans ma jeunesse, j'avais trouvé une jeune fille élevée comme l'a été Adolphine, c'est-à-dire dans l'obscurité et le travail. Le fils d'un de mes amis, propriétaire fort riche, ayant pensé comme moi, a préféré Adolphine à une jeune personne du grand monde, et il y a trois jours que le contrat a été signé.

« Comme témoin, comme vieil ami de la famille, je me trouvais là. Le notaire venait de finir la lecture de ce contrat, par lequel le fils de mon ami fait de beaux avantages à sa femme, lorsqu'une espèce de paysan bien vêtu fut introduit dans la pièce où nous nous trouvions, sans que la femme qui sert depuis quelque temps madame Delmont eût eu l'idée de lui demander son nom pour l'annoncer, usage parfaitement inconnu dans la petite bourgeoisie.

« Notre paysan salua à droite, à gauche, d'un air souriant et pas trop embarrassé; il cherchait des yeux l'accordée. Dès qu'il l'eut aperçue, il alla droit à elle et la regarda assez longtemps avec une sorte d'avidité.

« Adolphine ne savait quelle contenance tenir.

» Dieu soit loué! dit le paysan, oui, Dieu soit loué d'avoir exaucé ma prière! Je vous trouve belle de tous points, et non pas infirme comme je le craignais... Ne me reconnaissez-vous pas, ma bonne demoiselle?

— C'était le mendiant! s'écria Pauline.

— Lui-même, répondit M. de Montigny. Adolphine nous a avoué depuis qu'elle l'avait reconnu, après dix années, dès le premier moment, alors même qu'il n'avait pas encore parlé. Au son de sa voix elle n'avait plus douté que ce fût lui; mais jamais elle n'aurait osé le dire, dans la crainte de l'affliger.

« Comment! dit le paysan, qui ne comprenait pas apparemment le motif du silence que gardait Adolphine, vous avez oublié, ma chère demoiselle, votre vieux pauvre de Saint-Séverin? »

« A ces mots, madame Delmont s'approcha, le regarda à son tour et lui tendit la main en disant : « Soyez le bienvenu! »

« A cet accueil, inattendu peut-être, les yeux du vieux paysan, car il est vieux cette fois, se remplirent de larmes.

« Vous n'avez donc pas honte, s'écria-t-il, de donner la main à celui qui fut jadis un mendiant!

— Pourquoi en aurais-je honte? répliqua madame Delmont. Le malheur n'avilit pas; le vice seul avilit.

— Et Adolphine? demanda l'une des jeunes filles, est-ce que, elle aussi, elle donna la main au vieux pauvre?

— Oui, ma belle enfant, répondit M. de Montigny. On le fit asseoir à côté d'elle et de madame Delmont.

« Vous comprenez que les personnes qui étaient là, et madame Delmont elle-même, se sentaient un peu embarrassées.

— Oh! certainement! s'écria Pauline. Arriver comme cela... et le jour de la signature du contrat!

— Il apportait sans doute un présent de noce, dit une des compagnes de Pauline en riant.

— Justement, répliqua M. de Montigny, et un présent qui en valait la peine, comme vous allez voir.

« Messieurs et mesdames, dit le vieux pauvre de Saint-Séverin, je vous demande pardon d'être venu vous importuner. Mais j'ai une dette à acquitter envers madame Delmont et mademoiselle Adolphine. Quand j'ai appris en bas que ma bonne demoiselle se mariait après-demain et qu'on signait le contrat aujourd'hui, j'ai un peu hésité à monter à cause de la compagnie... et puis j'ai pensé que Dieu le voulait ainsi, puisqu'il me faisait arriver justement aujourd'hui. Voici ce que je me permets d'offrir à ma bonne demoiselle, au bon petit ange qui pendant quatre ans n'a jamais manqué un dimanche ni un jour de fête de faire l'aumône à son vieux pauvre.

« Et il posa un paquet bien enveloppé sur la table auprès du notaire, en ajoutant : « Je prie monsieur le notaire de coucher cela sur le contrat comme appartenant à mademoiselle Adolphine Delmont. »

« On ouvrit le paquet; il renfermait TRENTE billets de banque de MILLE francs chacun[1]; comptez, mesdemoiselles!

— Le compte n'est pas difficile à faire! s'écrièrent toutes les voix sur différents tons; et c'est bien un *conte,* ajouta Pauline.

— Ceci n'est pas un conte, répliqua M. de Montigny; c'est une belle et digne action faite avec la plus grande simplicité, et dont j'ai été témoin pas plus tard qu'hier. Ce matin seulement on a signé le contrat, qu'il a fallu refaire pour y ajouter que mademoiselle Adolphine Delmont apporte à son mari trente mille francs comptant de dot.

— Ainsi Adolphine a accepté! s'écria Pauline de Beaulieu avec un certain air de dédain.

— Je parie, dit étourdiment l'une de ces demoiselles, que, si le vieux pauvre avait été mal accueilli, il aurait remporté la dot.

— Ma chère petite, répliqua madame de Beaulieu, le mendiant était certain de se voir bien accueilli. Lorsque pendant quatre ans on a reçu de la part d'une enfant et de sa mère, non-seulement l'aumône, mais des témoignages d'un véritable intérêt, on peut espérer de les retrouver telles qu'on les a connues; car la charité, mon enfant, est une vertu qui grandit avec les années, et elle ne consiste pas seulement dans des aumônes, vous le voyez. Le vieux pauvre ne pouvait donc redouter d'être mal reçu; mais il avait à craindre de voir refuser ce témoignage de sa reconnaissance.

« Et ce refus, reprit M. de Montigny, il l'a essuyé : madame Delmont, Adolphine, le futur et son père, personne ne voulait accepter.

« Si vous voulez m'écouter, a dit alors le mendiant de Saint-Séverin, dont je tairai le nom, je l'ai promis, vous verrez que sans mademoiselle Adolphine et sa mère j'aurais mendié toute ma vie.

« Quand elles ont commencé à me faire l'aumône, je sortais de l'hospice, et je n'avais pas d'autre moyen d'existence que de mendier. Du premier jour que je vis mademoiselle Adolphine, qui était si gentille, si honnête, et qui avait un petit air si doux et si triste, parce qu'alors... elle souffrait de sa croissance, la pauvre enfant, et du mo-

(1) Telle est, en effet, la somme qui a été donnée par le mendiant de Saint-Séverin.

ment que madame Delmont m'eut parlé avec tant de bonté et de compassion, le courage me revint.

« Mes journées étaient bonnes à la porte de Saint-Séverin, et surtout les jours de fêtes ; avec cela, je dépensais bien peu, de sorte qu'au bout d'un certain temps j'avais par-devers moi une petite somme.

« Un soir que je priais Dieu de m'inspirer ce que je devais faire pour ne plus mendier et de me donner du travail, il me vint une bonne pensée. En vivant comme je vivais, je pouvais augmenter ma petite somme et me remettre fermier quelque part, soit en achetant un morceau de terre que je cultiverais pour mon compte, soit en prenant une ferme à bail : cela me donna du courage et de la résignation. Chaque fois que mademoiselle Adolphine me faisait l'aumône, ainsi que madame Delmont, je me disais à moi-même : Que Dieu me vienne en aide, et je te le rendrai, chère enfant !... Excusez, mademoiselle Adolphine, mais c'est la vérité, et je dois la dire tout entière. Ce fut mademoiselle Adolphine qui me donna le dernier petit sou que j'attendais pour avoir une somme ronde, et tout aussitôt je m'en allai de la porte de Saint-Séverin, ne voulant plus rien recevoir de personne ; cela m'aurait porté malheur, car j'avais ce qu'il me fallait.

« Je quittai le jour même Paris. Je savais qu'il n'était pas facile d'y avoir de l'ouvrage, et puis le cœur me disait de retourner au pays.

« J'ai bien fait, car j'y ai trouvé à recueillir un petit héritage, deux ou trois champs que j'ai loués l'année suivante pour prendre à bail une bonne ferme, en épousant la veuve du fermier qui l'avait tenue jusqu'alors. Ma femme n'a qu'un garçon déjà en état de me remplacer. Nos affaires sont allées en prospérant, depuis neuf ans que nous sommes mariés. Je m'entends assez bien en agriculture ; j'ai augmenté le bétail ; nous avons la plus belle basse-cour de la contrée. Petit à petit le produit de la ferme a doublé, et le bail a été renouvelé aux mêmes conditions que précédemment. Aussi nous sommes riches, mademoiselle Adolphine !

« Du premier jour où j'ai repris les affaires, j'ai commencé à mettre de côté pour vous ; un peu plus la seconde année que la première, un peu plus la troisième que la seconde, et ainsi de suite... Ce que j'apporte est bien à vous ; si je n'avais pas eu jour et nuit devant les yeux votre figure d'ange, si je n'avais pas pensé jour et nuit à la bonne amitié que vous aviez la bonte de témoigner, ainsi que votre maman, à votre *vieux pauvre*, croyez-vous que j'aurais fait ce que j'ai fait ? Oh ! non, non ! Je me serais abandonné moi-même et Dieu m'aurait abandonné ! Mais vous avez eu plus que pitié de moi ; vous m'avez aimé quoique je fusse pauvre et vieux ; cela m'a réchauffé le cœur... Non, mademoiselle Adolphine, vous ne refuserez pas votre vieux pauvre qui vous aime tant et qui est si heureux de vous voir si forte et si belle, vous qui étiez si chétive enfant !

— Oh ! j'aurais sauté au cou de ce brave homme ! s'écria Pauline.

— Et moi aussi ! moi aussi ! s'écrièrent toutes les jeunes filles.

— C'est justement ce que fit Adolphine, reprit M. de Montigny.

« Ce matin, nous avons marié à l'église de Saint-Séverin, qui est toujours la paroisse de madame Delmont, la jeune fille dotée par le mendiant de Saint-Séverin.

— Cette histoire est bien singulière ! dit madame de Beaulieu.

— Oui, maman, dit Pauline ; mais il me semble que j'aurais refusé ce présent.

— Voici, reprit M. de Montigny, ce que m'a dit Adolphine : « J'ai accepté, parce que j'espère faire un bon usage de ce que je regarde comme le bien des pauvres. Oh ! puissé-je, aidée de la bonté de Dieu, inspirer à d'autres malheureux le désir

d'échapper à leur tour, par leur courage et par le travail, à l'horrible nécessité de tendre la main ! »

— Moi aussi, dit Pauline, j'ai un vieux pauvre, mais je ne lui ai jamais parlé jusqu'à présent.

— Et tu lui parleras désormais, dit Félicie avec malice, afin que le jour de tes noces il t'apporte quelque beau présent.

— Ah! Félicie, ce que tu dis là est bien mal! s'écria Pauline en rougissant d'indignation.

— Oui, c'est fort mal, reprit M. de Montigny; mais il ne faut pas vous fâcher, mademoiselle Pauline. Cela prouve seulement que mademoiselle Félicie a lu avec attention ces livres *moraux*, destinés aux jeunes personnes, et dans lesquels on voit celles qui vont soigner les pauvres trouver toujours à se marier, et fort richement, au neveu, ou bien au fils du pauvre ou de la pauvresse qui est allé faire fortune dans l'Inde ou au Japon. Voici un nouvel *expédient moral* découvert par mademoiselle Félicie, pour exciter à la charité tous les cœurs de jeunes filles. »

Félicie, à son tour, rougit d'indignation; mais la leçon étant méritée, elle se tut.

« Le calcul est juste, reprit M. de Montigny. On ne peut placer à un intérêt plus élevé la partie la plus minime de son superflu. Malheureusement les spéculations, de quelque genre qu'elles soient, n'étant pas *toutes* couronnées du succès, il faut se résigner à faire l'aumône avec désintéressement, en y ajoutant, pour peu qu'on ait l'âme grande, quelques bonnes paroles, au risque de les perdre avec le capital et les intérêts. Qu'en dites-vous, madame?

— Je suis de votre avis, répondit madame de Beaulieu; mais veuillez croire que Félicie, l'étourdie, a dit tout haut ce que son cœur désavoue tout bas.

— Oh! certainement, madame! Pauline, pardonne-moi. »

Les deux jeunes fille s'embrassèrent, et madame de Beaulieu ajouta : « Nous nous souviendrons toutes de cette histoire, et je suis bien assurée que désormais aucune des personnes qui la connaissent ne fera l'aumône sans donner quelques consolations, sans ranimer par quelques paroles bienveillantes un cœur abattu, et sans désirer de contribuer, avec l'aide de Dieu, à changer le sort de ceux qui demandent peut-être cette aumône comme la demandait le mendiant de Saint-Séverin, avec l'espoir de parvenir à sortir enfin, par le travail, de l'abjection où les a réduits la misère ! »

C[esse] L. de WALBERG.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1840.

DEUXIÈME ARTICLE[1].

Lorsque d'une part les premiers noms de la peinture manquent à une exposition, que d'autre part un *ostracisme* inexplicable a fermé les portes du temple à une foule d'artistes les plus distingués, il est difficile que les morceaux remarquables abondent, quand le nombre total des objets admis

(1) Voyez page 117.

se trouve réduit à plus de la moitié de ceux présentés.

Nous avons déjà dit que le livret ne contient que 1,849 numéros. Les tableaux y figurent pour 1,666, dont 710 portraits, chiffre énorme pour un genre sur lequel le jury devrait se montrer plus rigoureux. Le nombre des artistes admis cette année est de 1,001, dont 131 dames ou demoiselles.

Parcourons maintenant l'exposition et arrêtons-nous seulement devant les morceaux dignes de quelque intérêt. L'admission étrange d'un trop grand nombre dont le sujet comme les détails ne peuvent être mis sous vos yeux, et l'accueil non moins extraordinaire fait à des pages indignes de figurer au Louvre, vont singulièrement abréger notre revue.

Quelques mots d'abord sur les tableaux religieux; ils sont assez nombreux, mais combien peu méritent d'être distingués! Le caractère religieux manque presque à tous; on y sent trop la foi absente; et en effet, pourrait-il en être autrement? On traite un sujet religieux comme un sujet profane; point d'élévation, point d'idéalité dans les caractères, point d'inspiration! Chez quelques-uns une coquetterie de pose et de couleur qui jure dans les admirables sujets fournis par l'Ancien-Testament ou par l'Évangile. Soyons justes pourtant; si la plupart des tableaux dits de religion méritent les reproches que nous leur adressons, il en est quelques-uns qui, sans atteindre la perfection du genre, doivent être distingués.

L'année dernière M. Gué avait exposé les *Murmurateurs engloutis;* nous parlâmes de cette œuvre qui fut remarquée et qui en était digne. Cet artiste vient de donner un pendant à ce tableau. Le *dernier Soupir du Christ* se recommande d'abord par la manière nouvelle dont le sujet a été traité : Jésus est en croix entre les deux larrons; il expire, et aussitôt, suivant les expressions de l'Écriture, « la terre tremble, les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent et les morts ressuscitent. » Une clarté céleste inonde le corps du Christ, tandis que des flammes sinistres s'échappent de la terre entr'ouverte, et que la foule réunie sur le Calvaire se prosterne ou fuit épouvantée. On voit quel parti un homme de talent a pu tirer de ce vaste sujet, et M. Gué n'est point demeuré au-dessous de ce qu'on devait attendre de lui.

M. Dubufe, fils du célèbre portraitiste, débute dans la carrière par un intéressant épisode tiré de la vie de sainte Élisabeth de Hongrie. La pieuse reine va secrètement porter des secours aux malheureux, lorsqu'elle est rencontrée par son époux, qui demande à voir ce qu'elle cache dans le pan de son manteau; timide et déconcertée, elle rougit... mais un miracle s'est opéré, son manteau ne contient plus que des roses. On sait que M. Emile Signol affectionne les sujets religieux, et il les traite ordinairement avec sagesse et convenance. Sa *Femme adultère*, tableau composé de deux figures, ne saurait être comparé sans doute au célèbre tableau de Poussin; mais sans la nudité de l'épaule et du bras de l'accusée, nudité que rien ne commandait, et que repoussait au contraire la situation, nous n'aurions que des éloges à donner à cette peinture. L'auteur a eu l'idée heureuse, selon nous, d'imiter Timante, peintre de l'antiquité, qui, ne pouvant parvenir à donner une expression convenable à Agamemnon dans son tableau du sacrifice d'Iphigénie, lui enveloppa la tête dans son manteau. Ici la femme adultère prosternée aux pieds du Sauveur cache sa figure dans ses mains.

Le Denier de la Veuve, tel est le sujet choisi par madame Louise Denos, et l'un des meilleurs tableaux religieux du Salon. « Jésus, dit l'Évangile, s'étant assis vis-à-vis du tronc, prenait garde de quelle manière le peuple y jetait de l'argent, et plusieurs gens riches y en mettaient beaucoup. Il vint aussi une pauvre veuve qui y mit deux petites pièces qui faisaient le quart

d'un sou. Alors Jésus, ayant appelé ses disciples, leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le tronc; car tous les autres ont donné de leur abondance, mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce qu'elle avait, et ce qui lui restait pour vivre. »

Ce texte dit tout le tableau de madame Denos. Jésus-Christ est assis; ses disciples l'entourent; la veuve s'approche du tronc et y jette timidement son obole, tandis que le Sauveur la montre à ses disciples et leur dit les paroles que rapporte le livre divin. Ce tableau se fait remarquer par la sagesse de la composition, la dignité des poses, le caractère convenable des figures, et par une couleur tranquille parfaitement appropriée à la scène.

Il y avait un beau sujet dans cet autre passage de l'Évangile : « Le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » M. Cornu s'en est emparé avec bonheur pour un tableau destiné à la cour d'assises de Poitiers. Le Christ a entr'ouvert la voûte épaisse d'une prison où gémissent deux coupables; il descend dans un nuage d'or sur la tête des criminels. Sa présence se manifeste à leurs âmes; le repentir pénètre dans leurs cœurs; il se révèle dans leur attitude et dans les pleurs qui coulent de leurs yeux. Cette peinture émeut et attache; on s'intéresse aux deux prisonniers, car on sent que la justice humaine satisfaite, la miséricorde divine les attend.

La religion chrétienne était aussi un beau sujet que M. Debay a traité allégoriquement, mais avec beaucoup de distinction. La Religion console une jeune orpheline en lui montrant au ciel ses parents récompensés d'une vie vertueuse; à ses pieds sont placés les personnages illustres qui ont honoré le monde par leur foi et par leurs œuvres. On aime à retrouver ainsi réunis ces grands hommes devenus célèbres par leurs écrits comme par leurs actions.

M. Janmot nous paraît dans une excellente voie. Son tableau de *la Résurrection de la fille de la veuve de Naïm* est une des meilleures toiles du Salon. La composition en est parfaitement disposée; cette mère qui tend ses deux bras vers sa jeune fille ressuscitée pour la ressaisir, est surtout une heureuse idée. Nous aimons beaucoup aussi les deux autres mères qui pressent avec bonheur dans leurs bras leurs jeunes enfants, comme pour se féliciter de ne pas les avoir perdus.

Mais que dire du *démon transportant Jésus-Christ sur une haute montagne?* M. Muller, qui ne manque pas de talent, a eu là une malheureuse pensée. Jusqu'ici les peintres avaient toujours supposé l'action accomplie, et Jésus-Christ déjà arrivé sur la montagne d'où Satan lui montrait tous les royaumes de la terre; mais vouloir représenter le diable transportant le Sauveur, c'était se créer à plaisir de ces difficultés que l'art est impuissant à surmonter. Aussi rien de plus étrange que cette composition, qui rappelle un tableau profane et plus que profane de la galerie du Luxembourg, l'*Enlèvement de Pandore par Mercure*. Satan aux ongles crochus est horrible, et Jésus, qui ne pouvait être représenté résistant, car si le démon le transporte ainsi, c'est qu'il le veut bien, a reçu du peintre une pose si tranquille, un air de satisfaction et de sérénité si étrange, qu'il en résulte une haute inconvenance. Toute la sublimité du talent de Raphaël aurait peut-être échoué dans un pareil sujet.

Autre erreur d'un homme de talent : sous le titre de *l'Aveu*, M. Jacquand a représenté deux moines, l'un assis la tête baissée, les mains jointes, ayant l'air de dormir; l'autre à genoux, les bras croisés sur la poitrine et le front courbé. Que fait-il? on ne saurait le dire; sans doute un *aveu*, puisque l'auteur intitule ainsi son tableau. Quant à nous, nous n'y voyons que deux études assez bien peintes, mais qui ont le tort de faire mentir

le titre, et nous préférons les petits tableaux de chevalet de cet artiste, qui en a de charmants.

Nous aurions à vous parler encore de plusieurs autres tableaux religieux, mais l'espace nous manque; car nous ne devons pas omettre quelques tableaux d'histoire, et surtout les tableaux de *genre*, cette fois fort nombreux, et parmi lesquels beaucoup sont dignes d'attention et vont nous placer dans l'embarras du choix.

Les peintres d'histoire devraient toujours chercher dans le fait historique dont ils s'occupent le point de vue le plus moral; la peinture serait alors un enseignement, tandis que traitée autrement elle n'est qu'un plaisir pour les yeux. *La Mort du président Brisson*, sujet choisi par M. A. Hesse, fait naître cette réflexion. Dans ce tableau, le président est au moment de son supplice; le bourreau attache à une poutre la corde qui va donner la mort au vertueux magistrat, auquel un moine furieux semble jeter à la face le crucifix qu'il lui présente. On le sait, le président Brisson mourut avec une noble fermeté d'âme, avec le calme et la résignation d'un chrétien, et ici nous ne voyons qu'un patient vulgaire dont la peur égare les yeux et décompose les traits. Est-ce là le magistrat chrétien qui un instant auparavant demandait pour toute grâce la permission d'achever un grand ouvrage de droit avant de mourir? Est-ce là surtout l'héroïque calme du président qui, les mains liées, dit au bourreau : « Ouvre mes boutons; j'ay une croix pendue à mon col, « laquelle est de la vraye croix que j'adore; « donne-la que je la bayse! » Quelle différence de ce langage de l'homme résigné avec l'attitude et les contorsions du personnage que M. Hesse nous donne pour le président Brisson! Au surplus, ces observations ne nous empêchent pas de reconnaître les qualités de dessin et de coloris de cette toile, qui n'est point au-dessous de ce qu'on devait attendre de l'auteur des *Funérailles du Titien*.

C'est un parti pris chez M. Eugène Delacroix :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Le Massacre de Scio l'avait montré dans toute la puissance d'un talent que chaque année a vu décroître. Le profond dédain de cet artiste pour le dessin avait une sorte de compensation dans la magie de sa palette; la *Médée* d'il y a deux ans présentait à un haut degré, nonobstant ses défauts, le mérite de la couleur. L'année dernière la *Cléopâtre* ne se fit remarquer que par l'absence de toutes les qualités qui font un bon tableau; cette fois c'est pis encore. La *Justice de Trajan*, tel est le sujet que M. Delacroix a puisé dans un passage du Dante dont voici la traduction par M. Antony Deschamps :

. . . .
Une veuve était là, de douleurs insensée,
S'efforçant d'arrêter sa marche commencée :
Autour de l'empereur s'agitaient les drapeaux,
Et la terre tremblait sous les pieds des chevaux.
Au milieu de ce bruit la veuve semblait dire :
« César, viens au secours de mon cruel martyre!
« Venge, venge mon fils qu'ils ont assassiné! »
Et lui semblait répondre et comme importune :
« Attends que je revienne! » Et, du fond de son âme :
« Si tu ne reviens pas! » s'écriait cette femme.
Trajan disait alors : « Celui qui régnera
« Après moi dans l'Empire, un jour te vengera. »
Et la veuve : « Pourquoi la justice d'un autre,
« Maître, lorsqu'à genoux je demande la vôtre? »
Et l'empereur enfin disait : « Console-toi,
« Il faut que j'obéisse à cette sainte loi;
« Je ferai mon devoir avant que je ne sorte;
« La justice le veut et la pitié l'emporte. »

Dans le tableau de M. Delacroix, Trajan, monté sur un cheval qui n'appartient, par les formes et par la couleur, à aucune des races connues, arrive escorté de ses gardes, de ses enseignes, de ses aigles, auprès de l'arc de triomphe érigé à sa gloire, lorsque tout à coup une femme, conduite par un soldat qui rappelle l'affreux paysan de la *Cléopâtre* de l'an dernier, se jette aux pieds du cheval en montrant à Trajan un jeune enfant mort étendu sur la terre.

L'empereur s'arrête, ses yeux sont effarés ; de sa main droite il retient son cheval qui se cabre, et de l'autre, qu'il étend, il semble se faire un balancier pour ne pas perdre l'équilibre. Pour une telle composition, une toile trois fois plus grande aurait à peine suffi ; aussi l'air et l'espace manquent-ils à tous les personnages ; c'est un pêle-mêle de bras et de têtes, de jambes d'hommes et de pieds de chevaux ; et tout cela d'un dessin si bizarre, d'une si étrange couleur, tout cela tellement dénué des plus simples notions de la perspective, qu'il faut toute l'autorité du livret pour attribuer une œuvre pareille à un artiste tel que M. Delacroix. Et voilà pourtant où peut conduire le mépris de toutes les règles et l'ambition de se poser en chef d'école ! Que le ciel préserve l'art des disciples d'un tel maître !

Si nous n'avions résolu de ne point vous entretenir de tableaux politiques pas plus que de tableaux de batailles, heureusement peu nombreux cette année, nous vous parlerions de deux toiles remarquables de M. Couder et de M. Bouchot, savoir : *l'Ouverture des États généraux*, par le premier : c'est le plus grand tableau de l'exposition, et *le Dix-huit Brumaire* du second. Les deux artistes avaient l'un et l'autre, le premier surtout, une tâche difficile à remplir, ils s'en sont tirés à leur honneur.

Après les tableaux religieux, après ceux d'histoire, nous arrivons aux tableaux dits de *genre*. Ils sont nombreux, et plus que tous les autres ils ont le privilége de fixer l'attention de la foule. Les sujets sont plus à la portée de son intelligence, car ce sont pour l'ordinaire les petites scènes de la vie commune, souvent touchantes, quelquefois gaies et spirituelles. Le *genre* est en peinture ce que sont, dans la littérature, les poésies fugitives, dans l'art dramatique les vaudevilles. Le *genre* s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur du tableau d'histoire et le tableau d'histoire descend aussi parfois jusqu'au *genre ;* la présente exposition nous en fournirait plus d'un exemple ; bornons-nous au *genre* proprement dit.

M. Duval-Lecamus tient toujours un des premiers rangs parmi les artistes qui cultivent cette sorte de peinture ; on peut dire de lui que le *genre* est son genre exclusif. La plus capitale de ses toiles de cette année est le *Départ des conscrits pour la marine royale ;* c'est une scène touchante rendue avec une touchante vérité. Nous aimons beaucoup aussi ses *Cadeaux de noce*, gracieux tableau où l'on voit un fiancé villageois en habit de fête apporter à sa future les présents qu'il lui destine. La coquette curiosité de celle-ci, la bonhomie du père et l'intérêt avec lequel la mère examine les cadeaux, forment une des plus jolies compositions de ce fécond et spirituel artiste.

Le Chien malade, de M. Grenier, est un petit tableau d'une touchante simplicité. Un chien de basse-cour est gisant dans un tonneau, comme Diogène ; deux beaux enfants lui apportent une jatte de lait ; la reconnaissance du pauvre animal se peint dans ses yeux et dans toute son attitude, comme la compassion sur la physionomie des enfants.

M. Biard, le spirituel artiste que nous avons souvent blâmé de faire descendre son talent jusqu'à la caricature, mais auquel on doit plusieurs tableaux d'un véritable comique, n'a rien au salon cette année. A son défaut, voici *le Festin ridicule*, de M. Emile Lafon, petit tableau que M. Biard ne désavouerait pas. L'auteur s'est inspiré de la satire de Boileau, et il a choisi le moment de la dispute des convives. Comme tous sont vrais et bien posés ! comme tout est spirituel dans ce tohubohu d'hommes, de tables, d'assiettes renversées ! et au milieu de ce désordre n'est-ce pas un trait de génie d'avoir placé ce bonhomme au ventre rebondi demeuré tranquillement assis dans son fauteuil et contemplant le combat sans s'en émouvoir, comme l'homme impassible

dont parle Horace? C'est du bon goût autant que de bonne peinture.

Le sévère à côté du plaisant. Voici M. Henri Scheffer, le peintre mélancolique; arrêtons-nous devant ce qu'il nomme tout simplement *une Scène d'intérieur.* Un homme jeune encore, vêtu de noir, est assis dans un fauteuil; la tête légèrement inclinée, les mains réunies sur ses genoux, il contemple d'un œil douloureux une jeune fille qui fait lire la Bible à sa petite sœur. Qu'il y a de tristesse intime dans cet homme et aussi dans la jeune fille! Le sujet de cette douleur se devine aisément: les vêtements noirs des trois personnes disent assez qu'une épouse, une mère chérie a pour toujours disparu. Ce tableau émeut doucement, et on ne s'en éloigne qu'après l'avoir longtemps regardé.

Les moines ont été trop souvent décriés; dans les tableaux comme dans les livres on s'est plu à méconnaître ces hommes de bien dont la vie ne se compose que de privations; mais voilà M. Jacquand qui vient les montrer sous un jour plus vrai dans un charmant tableau: *la Vie ascétique.* Deux vieux capucins prennent leur repas composé de pain noir, de radis et d'eau, tandis que, debout, un jeune religieux lit à haute voix la sainte Ecriture. Cela est bien composé, bien dessiné, bien peint, et surtout bien pensé; seulement l'artiste aurait dû intituler son tableau: *un Coin de la vie ascétique*, car la frugalité des repas n'est encore que la moindre des privations de cette vie monastique.

M. Schnetz nous donne aussi un moine; celui-ci fait en passant une œuvre de charité: deux petits enfants qu'il a rencontrés sur sa route se sont agenouillés à sa voix devant une madone, et le bon religieux leur fait réciter une prière. La tête du moine est commune, trop commune; nous y aurions voulu plus d'élévation et surtout une expression moins indifférente; il a l'air de ne pas s'occuper de l'acte qu'il fait accomplir aux deux jeunes enfants. Aussi c'est principalement l'intention et la composition que nous aimons à louer dans ce tableau.

Mademoiselle Elise Jouvenet n'avait encore rien produit d'aussi distingué que son tableau d'*Eustache Le Sueur*, qui représente les derniers moments de cet homme célèbre. On sait que le grand peintre, « resté veuf à 36 ans, abandonné de tous, persécuté avec acharnement par ses rivaux et profondément découragé, se retira à la Chartreuse de Paris, où, malgré les soins les plus empressés, une maladie de langueur termina bientôt sa vie. »

Le Sueur, pâle, défait, assis dans un fauteuil devant un des admirables tableaux qu'il venait de terminer pour les Chartreux (la Vie de saint Bruno), contemple son œuvre avec un douloureux regret, tandis que, debout à ses côtés, deux religieux, l'un mûri par l'âge, l'autre jeune encore, semblent lui adresser des paroles d'encouragement et de consolation. Ce tableau fait rêver; il est du petit nombre de ceux qu'on quitte à regret et auprès desquels on aime à revenir.

Mais voilà que déjà nous sommes au bout de l'espace qui nous a été réservé. Nous n'en avons pas fini cependant avec les tableaux de *genre*, et il nous reste à vous parler des paysages et des portraits; ce sera le sujet d'un troisième article. Terminons celui-ci par une singulière anecdote qui montre bien jusqu'à quel point le jury a été aveugle dans ses décisions.

M. Wiertz est un jeune peintre belge qui avait envoyé au Salon de 1838 une *Mort de Patrocle*, tableau dont les figures colossales trahissaient un talent inexpérimenté, mais plein d'avenir. Ce sujet, dont la composition confuse ne fut pas à l'abri de la critique, se fit néanmoins remarquer par la richesse de la couleur.

Cette année, M. Wiertz a envoyé deux tableaux; le jury était en verve d'exclusion;

aucun des deux n'a été admis. Ceci n'a rien d'extraordinaire ; mais le piquant de la chose, c'est que des deux tableaux présentés un seul était de M. Wiertz ; l'autre était tout simplement de Rubens ! C'est M. Wiertz qui a dévoilé cette mystification dans une lettre écrite par lui à plusieurs journaux.

J. DUPLESSY.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE MAI.

11 *mai* (1491 *ans avant Jésus-Christ.*) Passage de la mer Rouge par les Israélites, sous la conduite de Moïse.

La date de ce merveilleux événement, raconté au chapitre XIV de l'Exode, est beaucoup plus conjecturale qu'historique. Nous la mentionnons pour donner une idée de l'extrême confiance que certains chronologistes avaient dans leur art ; cette confiance était poussée si loin que des savants, du reste fort respectables, ont cru pouvoir assigner des dates positives à des faits dont il ne reste et n'a pu rester aucun monument, et même à celui qui a précédé tous les autres, la création du monde, dont ils ont indiqué la date au 1er septembre.

27 *mai* 1574. Exécution de Montgommery.

La fatalité du régicide involontaire semblait poursuivre les guerriers de ce nom. Le père faillit tuer François Ier en lui lançant un tison enflammé, dans le simulacre d'un siége, et le fils blessa mortellement Henri II dans un tournoi. Sachant bien qu'en pareil cas on est responsable du hasard, Montgommery s'éloigna de la cour et se retira dans ses terres d'où il partit pour visiter l'Italie et l'Angleterre. Dès que la guerre civile eut éclaté en France, Montgommery, zélé calviniste, y rentra, et prit une part très active à toutes les campagnes qui signalèrent cette fatale époque. Désigné comme une des principales victimes dans l'affreuse nuit de la Saint-Barthélemy, il ne dut d'échapper au massacre qu'à la vitesse de son cheval ; les assassins le poursuivirent l'espace de dix lieues, il en fit trente sans s'arrêter. Réfugié d'abord à l'île de Jersey, il passa ensuite en Angleterre ; en 1573 il se trouva au siége de La Rochelle. Quelque temps après cette expédition, il revint en Normandie ; investi dans Saint-Lô, il s'échappa, se jeta dans Domfront, où Marignan l'atteignit et le força de se rendre. Par les termes de la capitulation, il devait avoir la vie sauve et les plus grands égards, mais Catherine de Médicis ne voulut point ratifier un pareil acte. Rien n'égale la joie qu'elle montra à la nouvelle de cette capture. Montgommery fut amené à Paris et renfermé dans une des tours de la Conciergerie qui a gardé son nom. L'arrêt qui le condamna à perdre la tête dégrada ses enfants de la noblesse : « S'ils n'ont pas la vertu « des nobles pour s'en relever, dit fièrement « Montgommery, je consens à la dégradation. » On lui fit subir la question sans aucune nécessité, ensuite on le conduisit à la place de Grève ; il prononça aux spectateurs placés d'un côté de la rivière un discours qu'il répéta pour ceux qui étaient de l'autre côté ; il dit adieu à un de ses amis qu'il aperçut dans la foule et reçut le coup mortel sans souffrir qu'on lui bandât les yeux. Ni l'arrêt ni l'exécution n'entacheront l'honneur de sa postérité.

30 *mai* 1640. — Mort de Rubens (Pierre-Paul.)

Rubens, l'un des plus grands peintres connus et l'un des plus justement admirés, naquit le 29 juin 1577 à Cologne, où sa famille, originaire d'Anvers, était venue chercher un asile pendant les troubles sanglants qui désolèrent les provinces belges au XVIe siècle. Destiné d'abord à la magistrature, Rubens fit d'excellentes études classiques; mais, emporté par son goût pour la peinture, il obtint de sa mère, à force de supplications, d'être placé sous la direction de Van Ort, dont l'immoralité le révolta, et il alla bientôt réclamer les leçons d'Otto Vœnius, aussi distingué par son savoir que par ses manières et sa conduite élevée. Mais à vingt-trois ans, Rubens n'avait plus rien à apprendre des maîtres de l'école flamande; il quitta donc Anvers et alla en Italie échauffer son génie en étudiant les chefs-d'œuvre des maîtres de ce pays.

Après s'être arrêté à Venise pour y admirer Paul Véronèse, le Tintoret et surtout le Titien, à qui il semble avoir dérobé les secrets de ce coloris puissant qui les distingue tous deux à un degré si éminent, il se rendit à la cour de Mantoue, où le duc, juste appréciateur du mérite de Rubens, lui conféra le titre de gentilhomme. L'artiste, insinuant et persuasif comme le courtisan le plus fin et le plus délié, gagna l'amitié du prince, qui l'envoya en Espagne offrir à Philippe III un magnifique attelage et de riches présents au cardinal duc de Lerme, ministre alors tout-puissant à Madrid. Comblé d'honneurs à son retour, Rubens alla visiter la ville des Césars, où il copia pour le duc de Mantoue les plus riches productions de l'école de Rome, faisant son profit particulier des brillants sujets d'études qu'il avait sous les yeux. Il revint par Florence et Bologne, visita une seconde fois Venise, retourna à Rome, se rendit à Milan, puis à Gênes, copiant toujours des chefs-d'œuvre et laissant partout des ouvrages de son propre pinceau. Rappelé à Anvers, après neuf ans d'absence, par la nouvelle de la maladie qui devait le priver de sa mère, il arriva trop tard pour recueillir son dernier soupir. Sa piété filiale éclata par une douleur profonde, et il mit tous ses soins à élever à celle dont il tenait la vie un tombeau digne d'elle et de lui.

Fixé à Anvers par les largesses et les distinctions dont le combla l'archiduc Albert, gouverneur souverain des Pays-Bas, il se fit construire une maison qui devint un véritable palais des beaux-arts. Toutes les villes de Belgique se disputèrent ses productions, et il en est peu où on ne rencontre encore aujourd'hui des chefs-d'œuvre de cet artiste célèbre. Nous devons renoncer à énumérer tous ses ouvrages; c'est déjà beaucoup que de citer ceux qui figurent au premier rang. Nous rangerons dans cette catégorie une *Élévation de la Croix*, destinée au grand autel du chœur de Sainte-Walburge à Anvers; le célèbre *Crucifiement du Christ entre les deux larrons*, qui présente l'une des plus merveilleuses productions de la peinture; la *Descente de Croix*, chef-d'œuvre plus extraordinaire encore, que la conquête nous avait donné et que la conquête nous a malheureusement repris, chef-d'œuvre que Rubens composa pour la confrérie de l'Arquebuse d'Anvers, qui lui disputait la possession d'un petit terrain attenant à sa maison; une *Sainte Famille*, tableau où les figures ont tant de grâce, les expressions une si charmante naïveté; *Sainte Anne instruisant la sainte Vierge*, production d'une si belle couleur et d'une si admirable transparence; *Saint Ignace exorcisant un possédé*, et *la Trinité*, si remarquables tous deux par la hardiesse des raccourcis, sans offrir aucune des exagérations parfois reprochées à l'auteur, etc.

C'est alors que Rubens fut chargé par Marie de Médicis d'exécuter les peintures du palais du Luxembourg, dont elle voulait faire sa demeure. Nous ne dirons rien des

vingt-quatre grands tableaux qui contiennent l'histoire allégorique de la reine, depuis sa naissance jusqu'à sa réconciliation avec Louis XIII. Tout le monde a dit et répété qu'ils étaient autant de modèles de coloris et de composition.

Le séjour que Rubens fit à Paris le jeta dans la carrière des négociations politiques, à laquelle il était d'ailleurs merveilleusement propre, et qui, à elle seule, mériterait encore de fixer l'attention de l'histoire. Il se lia avec Buckingham, cet orgueilleux et malheureux favori du roi Charles Ier. Le duc lui parla des querelles entre les cabinets de Madrid et de Saint-James, et lui exprima son désir sincère d'y voir mettre un terme. De retour en Belgique, Rubens entretint l'archiduchesse Albert des ouvertures que lui avait faites Buckingham, et l'artiste reçut ordre de suivre ses relations avec le duc, à qui il céda la riche collection de tableaux qui ornaient sa maison d'Anvers, pensant bien que cet acte de complaisance favoriserait le succès de la mission dont il était chargé. Envoyé à Madrid, l'artiste diplomate, aussi adroit qu'insinuant, gagna les bonnes grâces de Philippe IV, qui, enchanté des vues politiques de Rubens, lui remit ses instructions et ses lettres de créance pour la cour d'Angleterre.

Arrivé à Londres, son talent d'artiste lui procura un facile accès auprès de Charles Ier, qui s'occupait aussi de peinture et dont il revoyait les ébauches. Après deux mois de conférences, la mission de Rubens avait réussi, et les différends entre les deux cours étaient parfaitement conciliés. C'est alors que Charles Ier le créa chevalier en plein parlement, et l'artiste reçut, avec d'autres présents magnifiques, l'épée enrichie de diamants qui avait servi à la cérémonie. Philippe IV ne fut ni moins généreux ni moins empressé de lui témoigner sa haute satisfaction.

Cependant ses voyages de Belgique à Paris, de Londres à Madrid et de Madrid à Londres, ne détournèrent pas Rubens de la peinture ; loin de là, il se montrait toujours d'une fécondité prodigieuse ; il traita successivement tous les genres, et partout on reconnaît le cachet de ce puissant génie. Le nombre de ses tableaux est de plus de quinze cents ; il est vrai qu'il a été aidé par ses élèves, et quels élèves ! C'étaient les Jordaens, les Van Egmont, les Van Dyck, les Teniers, etc., etc. ; mais, quel que fût leur talent, Rubens ne leur laissait cependant le soin que de ses travaux préparatoires.

Outre l'éloge de Rubens comme artiste, tous les auteurs s'accordent à rendre hommage à la dignité de sa vie privée : généreux, magnifique, il usa noblement des richesses qu'il devait à son pinceau et aux libéralités des souverains dont il sut gagner et conserver les bonnes grâces. Son cœur fut toujours sensible au succès de ses élèves, et, quoiqu'il en ait formé d'illustres, leurs lauriers n'excitèrent jamais sa jalousie, satisfait sans doute de la riche moisson qu'il avait lui-même recueillie. On citerait peu d'hommes dont la vie ait été plus complétement remplie, l'esprit plus cultivé que le sien, et qui aient eu plus que lui l'amour du travail. C'est à cet amour seul qu'on doit le nombre énorme de ses productions ; car il n'arriva pas à une grande vieillesse ; il mourut de la goutte le 30 mai 1640, avant d'avoir atteint sa soixante-troisième année.

31 *mai* 1809. Mort de Joseph Haydn.

Joseph Haydn naquit le 31 mars 1732 à Rorhau, bourg situé à quinze lieues de Vienne. Son père, outre l'humble profession de charron, exerçait la charge de sacristain de la paroisse, et sa mère, avant de se marier, avait été cuisinière du comte de Harrache, seigneur du village. Mais en Allemagne la famille la plus pauvre fait contribuer la musique à ses plaisirs. Si Joseph Haydn dut à cette circonstance particulière les premiers développements de son immense talent, ce n'est qu'à sa nature riche

et féconde, à son génie, en un mot, qu'il dut d'être compté, à l'âge de vingt ans, parmi les compositeurs les plus habiles. Enfant de chœur d'abord, puis musicien et chanteur ambulant, devenu ensuite commensal du perruquier Keller, qui lui fit épouser plus tard une de ses filles, il composa des menuets, des allemandes et des valses. Pour se divertir, il écrivit une sérénade à trois instruments, qu'il allait, dans les belles nuits d'été, exécuter en divers endroits de Vienne, accompagné de deux de ses amis. Le directeur du principal théâtre de la ville, entendant de ses fenêtres l'exécution de cette musique originale, demanda qui l'avait composée, et chargea son auteur de faire *le Diable boiteux*. Cet opéra eut du succès et fut payé 24 sequins. Un an après, Haydn entra dans sa véritable carrière; il offrit au public six trios. L'originalité de son style et l'attrait de ce genre, traité d'une manière nouvelle et piquante, leur donnèrent la plus grande vogue. Aussitôt les graves musiciens allemands crièrent au scandale et attaquèrent les innovations dangereuses dont ils prétendaient que ces œuvres étaient remplies. Mais ces discussions, loin de nuire aux progrès que Joseph Haydn avait fait faire à l'art musical, l'encouragèrent à ouvrir une route nouvelle, et aucun obstacle ne put l'en empêcher.

Sa réputation naissant sous les plus brillants auspices n'avait point éloigné la pauvreté. Il accepta d'un M. Martinez, sous condition de donner des leçons de chant et de piano à ses deux filles, la table et le logement. Ce fut alors que la même maison posséda le premier poëte du siècle et le premier symphoniste du monde : Métastase logeait aussi chez M. Martinez; il y vivait dans l'aisance, tandis qu'Haydn passait ses journées au lit, faute de bois.

En sortant de chez Martinez, Haydn entra au service du comte de Mortzin, qui donnait des concerts et avait un orchestre à lui. Peu de temps après il accepta du prince Antoine Esterhazy le titre de second maître de chapelle, et du prince Nicolas Esterhazy, qui se l'attacha définitivement, celui de premier maître de chapelle. Cette époque fut celle où Haydn s'abandonna à toute l'impulsion de son génie.

Il avait adopté une vie uniforme, s'habillait de grand matin avec une sorte de magnificence; il avait coutume de dire qu'il lui était impossible de se mettre à l'œuvre de bon cœur avec une toilette négligée. Et cependant la piété dominait tellement dans son âme que, lorsqu'il sentait son imagination se refroidir, il prenait son rosaire pour y puiser de nouvelles inspirations, et que jamais, de son aveu, il ne travaillait à quelque morceau de musique sacrée sans avoir prié Dieu de lui donner le talent de le louer dignement.

Cet homme célèbre passa près de trente années dans la maison Esterhazy à enfanter des chefs-d'œuvre, et cependant sa réputation s'étendait à peine au-delà du palais et des châteaux de cette famille. Mais ses voyages en Angleterre popularisèrent enfin son nom dans toute l'Europe, et il leur dut aussi une partie de l'aisance dont il jouit dans son heureuse vieillesse. Les Anglais payèrent ses moindres productions au poids de l'or; pourtant cet enthousiasme ne les empêchait pas de s'endormir pendant l'exécution de ses symphonies. La symphonie turque est une vengeance ingénieuse qu'il tira de son auditoire assoupi.

De retour de ses voyages, et la vieillesse pesant déjà sur lui, il se confina dans un des faubourgs de Vienne, où il composa son plus magnifique ouvrage, l'Oratorio de *la Création*, qui fut exécuté pour la première fois, pendant le carême de 1798, chez le prince de Schwartzemberg, et qui excita un enthousiasme sans exemple.

Dans ses derniers jours, Haydn reçut de toutes les nations de l'Europe les hommages dus au génie. Les Viennois se distinguèrent entre tous; trois cents musiciens

se réunirent pour lui faire entendre une dernière fois l'œuvre de la Création dans une salle qui contenait plus de quinze cents personnes. Les fanfares de l'orchestre annoncèrent son arrivée. Haydn prend place au milieu de ses amis. Un médecin s'aperçoit qu'il tremble de froid ; aussitôt les femmes les plus élégantes jettent leurs riches cachemires pour entourer les jambes de ce vieillard admiré. Il faillit mourir de plaisir. On l'emporta dans un fauteuil ; mais avant de sortir de la salle il arrêta ses porteurs, remercia le public par un salut ; puis, se tournant vers l'orchestre, il leva les mains et les yeux au ciel, et bénit les anciens compagnons de ses travaux.

Deux mois après cette scène touchante, Joseph Haydn n'existait plus : il expira le 31 mai 1809, après s'être fait porter devant son piano, où il murmurait plutôt qu'il ne chantait : *Dieu sauve François.*

Quelques semaines après, les Français prirent Vienne, et plusieurs de nos officiers assistèrent au *Requiem* qui fut chanté pour lui. On y vit le costume de l'Institut de France, dont l'illustre compositeur était associé étranger.

L'espace ne nous permet pas de faire une longue appréciation des ouvrages de Haydn; nous nous bornerons à dire qu'en général il a su réunir tous les styles, toutes les oppositions et même le mélange des extrêmes. Jamais il ne sacrifie ses idées à la mode ; il est toujours lui, toujours l'homme de génie; aussi est-il toujours noble, depuis la chanson jusqu'à la symphonie.

Le nombre de ses œuvres est prodigieux; d'après le catalogue qu'il en a dressé lui-même, nous voyons qu'il composa :

Cent dix-huit symphonies,
Cinq oratorios,
Quatorze opéras italiens,
Cinq opéras pour les marionnettes,
Quinze messes,
Trois cent soixante-six romances,
Quatre-vingt-trois quatuors,
Et trois cent quatre-vingt-neuf sonates, duos, trios, nocturnes, etc., etc.

M[me] DE FRÉMONT.

REVUE.

Les concerts se succèdent, mais il en est peu, même parmi les plus brillants, que l'on puisse comparer à celui que *la France musicale* a offert naguère à ses abonnés, et que nous nous fîmes un plaisir de vous annoncer.

Lorsque dans un programme on lit des noms tels que Rubini, Tamburini, Artot, Alex. Batta, mademoiselle Pauline Garcia, et que Gluck, Beethoven, Rossini, Donizetti, Marcello doivent avoir ces grands artistes pour interprètes, on peut s'attendre à de la ravissante musique merveilleusement exécutée. Aussi une foule immense encombrait de bonne heure l'élégante salle de la rue de la Victoire, et, bien avant l'exécution du premier morceau, beaucoup d'amateurs n'avaient plus trouvé place.

Le concert a commencé par l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide ;* cette sublime partition de Gluck, inconnue peut-être à la plupart des assistants, exécutée par un orchestre excellent, a ravi l'assemblée. Tamburini, qui partait le soir même pour Londres avec Rubini, a chanté avec madame Duchassaing un duo d'*Elisa e Claudio;* une triple salve d'applaudissements lui a montré tout l'enthousiasme de l'auditoire. Son beau talent a été plus apprécié encore dans un grand air de *Zaïra*, qu'il a dit avec une perfection désespérante. Mademoiselle Pau-

line Garcia avait à chanter avec Rubini le grand duo de *Tancredi;* nommer ces deux artistes équivaut à dire que l'exécution a été admirable. Le violoncelle de Batta, le violon d'Artot ont ravi l'assemblée. La belle prière de *Mose*, avec chœurs, une scène composée expressément par Donizetti pour cette solennité et chantée avec un talent dramatique par madame Duchassaing; puis la magnifique symphonie en *ut* mineur de Beethoven, supérieurement exécutée, et enfin un *psaume* de Marcello dont les solos furent chantés par mademoiselle Garcia, qui, cédant à l'enthousiasme du public, a bien voulu le répéter, tels sont les principaux morceaux qui ont fait de cette matinée musicale un des plus beaux concerts de la saison. Le programme avait promis beaucoup, et, chose rare, rien n'a manqué de tout ce qu'il avait fait espérer.

—Il vient de paraître une nouvelle édition d'un charmant petit ouvrage, couronné par la Société pour l'instruction élémentaire et de plus adopté par l'Université. *Jean-Marie*, par mademoiselle Ulliac Trémadeure, est un livre précieux que la pureté de sa morale et son style facile et correct ont placé tout d'abord au rang des meilleurs ouvrages de l'auteur. Une histoire simple et vraisemblable, qui se déroule en treize chapitres ou plutôt en treize tableaux attachants, sert de développement à cette vérité que, sans but et sans volonté, l'homme, fût-il même instruit et propre à tout, ne peut être bon à rien. Il ne fera rien avec suite et persévérance s'il n'a pas un *but* qu'il cherche à atteindre, et surtout s'il manque de la *volonté* qui donne le courage et la force de surmonter les difficultés qui s'élèvent et viennent entraver sa marche. Il faut, dit l'auteur en terminant son ouvrage, concentrer tous nos moyens, toutes nos facultés sur un seul point; ne vouloir qu'une chose et la vouloir toujours.

— Voici le mois de mai de retour, et avec lui les beaux et longs jours de printemps, les fleurs qui embaument l'air de leurs délicieux parfums; les prairies sont déjà verdoyantes, et les arbres, qui avaient été si longtemps dépouillés, ont retrouvé leur feuillage. Mais avec le mois de mai vient aussi le mois de Marie, la patronne des jeunes filles dont elle est le modèle. Maintenant dans toute la chrétienté les hymnes et les cantiques à la sainte Vierge retentissent dans les églises, chantés par les voix pures et fraîches des jeunes filles. Il est un livre où elles pourront puiser de douces et poétiques inspirations, où elles trouveront, en style simple, de belles prières; ce livre a pour titre *les deux Quinzaines de mai* ou *les Fleurs du Carmel;* il est de M. Camille de Lormond; on le dirait écrit par une femme, tant il est empreint de cette dévotion simple et poétique qui est le caractère particulier du culte de Marie.

—Un ouvrage d'arithmétique dont la forme abstraite a été bannie, dont les démonstrations sont de la plus grande clarté et propres à être saisies par toutes les intelligences, est une chose très rare et bien des fois tentée, mais rarement avec autant de succès que dans les *Leçons d'arithmétique et de toisé* de M. Ducros (de Sixt). Ces leçons sont basées sur la méthode de l'abbé Gaultier, méthode qui a fait époque, qui est encore aujourd'hui singulièrement estimée et religieusement suivie par un grand nombre d'instituteurs distingués. Son travail est divisé en trois parties: la première traite des opérations sur les nombres entiers; la deuxième, des fractions, du système décimal ou métrique avec les opérations qui y sont relatives; et enfin la troisième partie contient les proportions, le tout sous la forme de demandes et de réponses. Cet ouvrage est sorti victorieux d'un concours qu'il a eu à subir devant une commission nommée par le ministre de la guerre pour examiner et choisir les livres élémentaires les plus appropriés aux écoles régimentaires. Les leçons d'arithmétique de M. Ducros ont donc

été adoptées par le ministre de la guerre d'abord, ensuite par l'Université, pour les colléges. De telles recommandations parlent assez en sa faveur.

TOILETTE.

Nous pouvons maintenant vous dire, mesdemoiselles, ce que sont vos toilettes de printemps. Les chapeaux de paille sont très petits, avec une calotte entièrement renversée et le bord un peu retroussé. La passe en est tellement fermée qu'il est difficile de rien mettre dessous. Quant à l'ornement, il varie de bien des façons; tantôt de l'organdi, tantôt du crêpe lisse, du ruban écossais, des dentelles, ou simplement une torsade de ruban blanc ou paille et un bouquet de fleurs en grappes très légères et tout-à-fait tombantes.

Les velours écossais, plains ou épinglés, sont fort jolis et sont convenables pour vous, mesdemoiselles; mais nous vous engageons à choisir entre le velours écossais et les fleurs, et à ne pas les réunir. Les fleurs ne vont qu'avec un ruban uni, tout au plus avec un ruban glacé.

Des torsades et des agréments bouillonnés en organdi avec un bouquet de muguet sont simples et distingués; au lieu de muguet, du lilas, mêlé blanc et lilas, a plus de fraîcheur et de fantaisie.

C'est tout au plus si les femmes, aidées de l'autocratie couturière, ont décidé la forme des robes. Qu'en pouvons-nous donc dire? Des manches plates et des corsages à draperie en cœur, peu de volants à la ville.

Quant aux châles, on ne voit pas de burnous comme on s'y était attendu; ce que l'on porte sont des écharpes noires ou écossaises. Pour vous, mesdemoiselles, nous trouvons les noires infiniment préférables. Il y a une différence entre les écharpes et le mantelet d'il y a trois ans; celles-ci sont plus étroites, en étoffe particulière à gros grain, souple, et terminées aux bords par des franges effilées.

BRODERIE.

N° 1. *Draperie.* Ce dessin doit être exécuté au métier, en soies demi-torses, sur une étoffe de laine ou de soie, telle que du casimir ou du pou de soie. Les feuilles d'acanthe ressortiraient bien jaune d'or nué; les deux moulures vert tendre; les petites perles rouges se détachant sur un fond blanc. L'ornement qui termine le dessin serait d'une nuance claire faisant valoir les vives couleurs des pierres rondes et ovales semées dans l'intérieur. Une torsade en passementerie suit les contours découpés de cette draperie après laquelle on attache de distance en distance des glands en passementerie. Cet ornement peut servir pour draperie de croisée ou de portière; on peut aussi l'employer pour appui de fenêtre ou garniture d'étagère.

N° 2. *Col à châle.* A broder au plumetis sur de belle mousseline. Ce dessin demande beaucoup de régularité à l'exécution; les ornements entrelacés, les baguettes des ogives et les pois seront mis très en relief. On pourrait pratiquer dans l'intérieur des ogives des jours en points de dentelle variés qui donneraient à l'ensemble de la broderie beaucoup de légèreté. Après le point turc on attache une malines de moyenne hauteur légèrement badinée.

N° 3. *Cravates.* Ce semis peut servir à la broderie d'une cravate pour homme ou d'un *tour de cou.* Les fleurs, en soie plate ou en soie demi-torse très fine, doivent être exécutées au métier; nous croyons inutile de détailler minutieusement les couleurs à donner à chacune, d'autant plus qu'on peut les multiplier sans aucune règle comme pour un objet de fantaisie.

N° 4. *Fichu.* La bordure fait tout le tour de *la pointe* et le bouquet occupe le milieu du coin coupé à angle droit. Toute cette broderie doit être exécutée au métier en soies de couleurs variées.

Journal des Jeunes Personnes.



es David del. | Lith. de Simon r. J.J. Rousseau 28.

(Mai 1840).

obe en taffetas. Tablier de taffetas écossais bordé de velours —
obe de popeline. Châle de cachemire. Capotte en pou de soie.

LE CASQUE D'OR.

A Mlle MATHILDE C.

Te voilà donc arrivée à un âge où tu peux lire et comprendre les contes de ta vieille tante, ma chère Mathilde, toi que j'ai portée dans mes bras, toi la fille de mon frère chéri, toi que j'ai présentée au baptême. Hélas! il me semble que c'était hier! Pour toi le temps arrive; pour moi il s'enfuit déjà: tu presses sa course de tes vœux, moi je retiens son vol; tu espères, et moi je regrette. Oh! c'est une cruelle chose que d'assister ainsi à la ruine de soi-même! Mais il y a une grande consolation à voir grandir auprès de soi les enfants qui doivent nous remplacer. Dieu et la nature le veulent ainsi. Toutes nos destinées se ressemblent; nous passons du sourire aux larmes, des larmes à l'oubli; il n'y a qu'une seule chose qui survive à tout: la religion et la bonté. Prie, mon enfant, et si tu souffres tu seras consolée; sois bonne, et tu seras aimée. La prière et l'affection sont toute la vie d'une femme. Prier le ciel, aimer ceux qui nous entourent, n'est-ce pas là une noble vocation, et le cœur ne se sent-il pas orgueilleux de la remplir?

Tu n'as jamais entendu parler peut-être d'un beau pays qu'on appelle l'Alsace; c'est une province de notre France, conquise par les armes de Louis XIV et la valeur du grand Turenne. Je vais te dire un épisode de ces longues guerres, si glorieuses mais si cruelles pour ce siècle de héros. L'Alsace est un admirable jardin; les montagnes dont cette vaste plaine est entourée, la brillante ceinture que lui forme le Rhin, ce noble fleuve, coulant libre entre deux royaumes, font de cette immense vallée un des lieux les plus ravissants de la terre. Autrefois l'Alsace fut indépendante, puis elle servit de champ de bataille aux Français et aux Impériaux, qui se la disputaient; enfin elle nous demeura en partage ainsi que je viens de te l'apprendre tout à l'heure.

I.

« Par une belle nuit du mois de décembre 1674, deux cavaliers cheminaient lentement et avec précaution dans une des vastes forêts des Vosges. Celui qui marchait devant, âgé d'environ vingt à vingt-cinq ans, semblait servir de guide à l'autre. Il était impossible de rien entrevoir de son costume sous le grand manteau dont il se couvrait; son chapeau rabattu sur son visage ne laissait apercevoir que deux yeux bruns, brillants comme des éclairs, et une petite moustache blonde, fièrement retroussée en doubles crochets. Son compagnon, âgé d'environ cinquante ans, se cachait avec plus de soin encore; d'épais sourcils grisonnants, une moustache presque blanche, un gros nez aquilin, donnaient à sa physionomie une expression vulgaire et repoussante. Il était, du reste, inutile de chercher à connaître le parti auquel appartenaient les deux étrangers: leurs feutres ne portaient ni plumes ni cocardes; on les eût pris pour des commerçants plutôt que pour de nobles guerriers.

« Arrivons-nous bientôt, monsieur? dit à voix basse le plus âgé des voyageurs.

— Nous sommes à peine à moitié chemin de la montagne. Ce diable de Florimont est fort élevé, et pour nous trouver au château de Falsberg, il faut que nous parvenions à sa cime. »

Ils continuèrent leur route pendant un quart d'heure. Tout à coup un cri éloigné retentit dans le silence de la nuit, plusieurs autres lui répondirent isolément, les échos les répétèrent jusque dans la profondeur des vallées, et on n'entendit plus rien.

« Il paraît que les bourgeois de Turckheim ne dorment pas, monsieur, ni les Impériaux non plus, car voilà le garde-à-vous des sentinelles qui réveille ces vieilles forêts. »

A ces mots, le jeune homme se retourna; son œil perçant examina son compagnon avec défiance.

« Pour un marchand, vous êtes bien au fait des usages militaires, monsieur, que vous ayez reconnu sur-le-champ la voix de nos factionnaires. Au milieu de la nuit leurs avertissements ont quelque chose de sauvage qui effraie presque toujours ceux qui n'ont pas l'habitude de la guerre, et vous ne vous êtes pas mépris une minute sur leurs causes. »

L'inconnu sourit :

« Je suis un vieux soldat, capitaine; je n'ai pas toujours vendu des peaux de martres, et j'ai fait plus de campagnes que je n'ai d'écus aujourd'hui. Pas une des escarmouches de la Fronde ne s'est passée sans moi, je vous assure. C'était le beau temps alors; nous étions jeunes!

— Et sous les ordres de qui combattiez-vous, monsieur; apparteniez-vous à M. le prince ou à M. de Turenne? Dans cette guerre de mirmidons je ne connais que ces deux-là qui vaillent la peine d'être cités.

— Je faisais partie de l'armée de M. le prince; j'étais à Rocroy.

— Tant pis!

— Comment, tant pis?

— Oui; j'aurais préféré avoir pour compagnon de voyage un soldat de M. de Turenne; car, voyez-vous, M. de Turenne est mon héros, tout allemand que je suis, et je m'estimerais heureux de rencontrer quelqu'un qui le connût.

— Vous le verrez bientôt, si ce qu'on dit est vrai; ses troupes ne sont pas loin d'ici et il a le projet de vous livrer bataille.

— Ceci me semble difficile, monsieur; notre armée est trois fois plus nombreuse que la sienne, la chaîne des Vosges nous sépare, nous avons nos places fortes à garder. Nous n'irons certainement pas au-devant de lui.

— Mais s'il vient à votre rencontre? »

Ce fut au tour du jeune homme de sourire.

« On voit bien, monsieur, que vous ne connaissez pas le pays; il est impossible à une armée de franchir ces barrières sans de bons guides, dit-il en montrant du doigt les immenses forêts dont ils étaient environnés, et nul Alsacien ne servira de conducteur aux ennemis de sa patrie. »

L'étranger ne répondit rien. A mesure qu'ils cheminaient vers la partie supérieure de la montagne, le sentier devenait plus étroit et les difficultés augmentaient.

« Nous sommes ici bien près d'un lieu très redouté, monsieur; s'il faisait jour vous apercevriez à notre droite la caverne du Dragon, où la plus fameuse sorcière de tout le littoral a établi son antre. Peu de montagnards oseraient approcher à cette heure de l'habitation de Thécla; heureusement les marchands et les soldats ont peu d'imagination, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, sans doute. Mais quelle est cette sorcière dont vous me parlez?

— Une pauvre vieille folle, qui a perdu son unique enfant, et qui, depuis lors, déraisonne au profit du public. Elle a fait sur ma famille une prédiction qui empêche ma pauvre petite sœur de dormir, et qui rendait quelquefois mon père bien soucieux, malgré tout son courage.

— Et quelle est cette prédiction?

— Il y a dans notre château une relique, un casque d'or, reste fabuleux de la grandeur des Ribeaupierre; il a été rapporté de la Palestine par je ne sais lequel de mes aïeux, qui l'avait reçu en présent d'un chef

maure dont il refusa la rançon. Ce casque n'a jamais pu coiffer une tête humaine. Une ancienne légende annonce que lorsque le casque aura *paré* la tête d'un étranger, auquel il ira *comme une parure*, la maison de Ribeaupierre sera dans le deuil ; l'aîné mourra, le plus jeune quittera l'Alsace et *jamais* ce nom ne sera plus porté dans notre pays. Or, à l'époque de ma naissance Thécla a annoncé à ma mère que ce siècle verrait la prophétie se réaliser.

— C'est une grande maison que la vôtre, monsieur?

— La plus noble et la plus puissante de toute l'Alsace, où il y en a tant de nobles et de puissantes!

—Ce château est le château de vos pères?

— Non, monsieur, notre berceau paternel est plus loin sur la route de France.

— Pourquoi ne l'habitez-vous plus?

— C'est encore une légende.

— Dites-la-moi, je vous en prie.

— Très volontiers ; aussi bien personne ne l'ignore depuis Colmar jusqu'à Strasbourg. — Si vous avanciez de quelques lieues sur la route de France, comme je viens de vous le dire, vous trouveriez une petite ville au pied des montagnes, entourée de murs et de fossés, fermée par des portes, comme le moindre de nos bourgs dans ce pays guerrier : c'est Ribeauvillé, le domaine de notre maison. Au-dessus de la ville, dans la position la plus étrange, sont les trois châteaux du même nom, bâtis sur trois pointes de rochers ; l'une d'elles est devenue inaccessible ; les deux autres ruines, la plus grande surtout, annoncent l'importance de ces manoirs. Il y a bien des siècles qu'ils furent construits par trois frères qui, ne voulant pas se séparer et ne pouvant rester tous dans le même castel, à cause de leur suite nombreuse et de leurs grandes richesses, convinrent d'élever chacun une habitation à leurs frais; l'aîné choisit la plus haute, le cadet s'empara de cette pointe presque inabordable, le plus jeune se plaça au milieu. Une affection sans bornes unissait particulièrement ces derniers l'un à l'autre ; ils se quittaient à peine, leurs plaisirs et leurs chagrins étaient communs; rien de plus touchant que cette union fraternelle. Pour ne pas s'envoyer sans cesse des messagers, et pour éviter à leurs serviteurs l'ennui de gravir ces rochers à pic, ils convinrent, lorsqu'ils voudraient aller à la chasse, de s'avertir l'un l'autre en tirant une flèche par une fenêtre. Chaque jour presque ils répétaient ce signal qui les réjouissait également, car, je vous le répète, ils s'aimaient d'une tendresse bien rare. Un matin, l'idée de se prévenir leur vint en même temps ; ils s'avancèrent vers la fenêtre, tout joyeux d'arriver le premier, tant il était de bonne heure! Au moment où le plus jeune ouvrait le châssis de plomb pour bander son arc, son frère, qui l'avait deviné, lança son trait ; dirigé trop juste, il atteignit le pauvre jeune homme au cœur et le tua. Je vous laisse à penser quelle fut la douleur du meurtrier! il légua tout ce qu'il avait à son frère aîné, et partit pour la Terre-Sainte. On n'en a jamais entendu parler. Le seul des trois frères, si unis, qui survécut, Ulric de Ribeaupierre, ne voulut jamais qu'on ouvrît les manoirs inférieurs ; il ordonna qu'ils tombassent en ruines, en mémoire et en expiation du crime involontaire qui avait été commis. Depuis ce moment, les paysans des environs assurent que vers l'aurore, dans la saison des chasses, une ombre se montre sur les murailles détruites, et que vers quatre heures du matin on entend le sifflement d'une flèche, auquel répond un cri déchirant; ils en sont convaincus, et rien ne les empêcherait de faire un signe de croix et de murmurer une prière, lorsque le moindre bruit venant de la montagne frappe leurs oreilles. Ma sœur est aussi superstitieuse qu'eux, et depuis le commencement de la guerre elle ne cesse de pleurer.

— Mais cette sorcière, jeune homme, ne peut-on la voir?

— Ma foi ! si le cœur vous en dit et que vous ne soyez pas trop fatigué, nous lui rendrons visite à l'instant même, car j'aperçois sa lumière briller à travers les sapins; elle n'est pas couchée.

— Entrons donc.

— Bien volontiers. »

Les voyageurs tournèrent alors la tête de leurs chevaux vers la caverne. En approchant, ils s'aperçurent que la lueur provenait d'un grand feu, devant lequel plusieurs hommes étaient assis. Wilfrid de Ribeaupierre parla au plus apparent d'entre eux.

« Thécla est-elle chez elle, mes amis?

— Oui, monsieur le comte, répondirent-ils en le reconnaissant, mais elle a fermé sa porte et nous a mis dehors; elle est en présence de l'esprit.

— Elle me recevra, moi! Je l'espère, du moins, monsieur, car en ma qualité de Ribeaupierre je suis grand-maître de tous les sorciers d'Alsace. Nous voilà au milieu des vassaux de Phalsberg, nous n'avons plus rien à craindre. »

Ils approchèrent alors d'une sorte de masure en bois de sapin, construite au milieu de la caverne et dont les murs tombaient en ruines. Le comte de Ribeaupierre frappa trois coups sur une fenêtre à vitres de plomb. Après une minute d'intervalle la porte s'ouvrit, et une grande femme, revêtue d'un costume semi-masculin, les cheveux épars et un poignard à la ceinture, parut sur le seuil.

« Que me voulez-vous? dit-elle. Qui vient me déranger dans ce jour de méditation et de prière? Je suis avec l'esprit, et aucun profane ne peut interrompre ma veillée.

— Excepté moi, Thécla, moi qui dois entrer le jour et la nuit dans cette cabane, quels que soient les hôtes qu'elle renferme, moi, Wilfrid, comte de Ribeaupierre. »

La devineresse s'inclina profondément.

« Entrez, monseigneur, vous l'avez dit, cette demeure est la vôtre. L'esprit et la servante sont vos esclaves; entrez et ordonnez. Que désirez-vous?

— Mon compagnon de voyage veut vous consulter, Thécla, et je lui ai promis ma protection. Est-ce l'heure? Pouvez-vous maintenant lire dans sa destinée? »

Thécla détacha du mur la torche de résine qui éclairait seule cette chaumière, et s'approchant de l'inconnu elle l'examina lentement, en promenant sa lumière sur tous les traits de son visage. Il avait ôté son chapeau. A mesure que cette inquisition continuait, sa main devenait tremblante, ses traits se bouleversaient. Elle reporta la torche où elle l'avait prise, ferma la porte au verrou, se promena dans la chambre, et sembla oublier complétement la présence de ses hôtes, jusqu'à ce que le comte la rappelât.

« Vous demandez votre sort, jeune homme! Mais votre sort, vous le savez. Le jour approche où la maison de Ribeaupierre abandonnera ses manoirs et ses vassaux. En punition du fratricide commis dans votre race, votre race a été maudite, vous ne l'ignorez pas plus que moi. Le vengeur approche, le casque d'or couvre la tête d'un mort; une noble fille pleurera, et l'Europe pleurera ensuite le vengeur! Vous mourrez tous les deux de la mort du soldat! Et toi, marchand, qui viens ici pour ton commerce, ta fosse se creuse déjà de l'autre côté du fleuve. Pourquoi le lion s'est-il fait renard? Pourquoi le noble cœur s'enveloppe-t-il de trahison? Je ne te vois qu'à travers un nuage, je ne puis dire ton nom, je ne puis savoir au juste ce que tu es, mais je te crains! Étranger, la mort te suit!

— Vous êtes bien sombre ce soir, Thécla, et si c'est là tout ce que vous avez à nous dire, nous vous quittons. Nous sommes fatigués de cette longue journée, et il faut que nous arrivions au château avant minuit. »

Thécla se mit en travers de la porte.

« Vous emmenez cet homme au château, noble comte?

— Oui, sans doute.

— Imprudent! Vous ne savez donc pas ce qu'est cet homme?



LE CASQUE D'OR.

— Un marchand de fourrures, recommandé par mon oncle, le chanoine du très haut chapitre de Strasbourg. »

Elle frissonna des pieds à la tête.

« Cet homme… cet homme… c'est l'ange exterminateur. »

Le comte sourit dédaigneusement.

« Je vous demande pardon, monsieur, pour cette folle. Nous avons eu une singulière fantaisie de nous détourner pour venir dans cet antre. Remettons-nous en route; ma sœur nous attend à souper sans doute, et la pauvre enfant croira peut-être déjà que je suis perdu.

— Un instant encore, comte, écoute-moi. Je suis ta servante et ton esclave, mais je t'ai vu naître, mais je t'aime, car tu as été bon pour celui qui n'est plus, car tu m'as donné du pain quand j'en ai manqué. Cet homme que tu vois devant toi, ne le conduis pas au château de tes pères, ne le montre pas à l'orpheline, ne le laisse pas prier à ta chapelle, ne le fais pas asseoir à ta table, ne lui donne pas ta main, car c'est ton ennemi, c'est le fléau de ta maison, c'est l'envoyé du ciel, c'est le vengeur. Ne le touche point, car la mort est proche et il est sacré; mais laisse-le errer dans cette forêt, laisse-le quitter ces montagnes si tu tiens à la vie, et après, enorgueillis-toi d'avoir marché côte à côte avec un pareil homme, car il vit au-delà des âges. Voilà ce que j'avais à te dire. Maintenant fais ce que tu jugeras convenable : tu peux sortir. »

Le comte resta interdit à ce discours. Malgré lui ses regards se fixaient sur les traits de l'inconnu; il parcourait des yeux cette physionomie commune et douce, si éloignée de ressembler à *un vengeur*. L'étranger ne sourcilla pas.

« C'est bien un marchand, murmura Wilfrid; il ne croit pas aux sorciers!

— Vous me faites beaucoup d'honneur par vos prédictions, ma bonne femme. Je ne suis ni un ange ni un exterminateur; je m'occupe de mon commerce, et je viens à la suite du noble comte parce que j'ai affaire à Nancy, et que, sur la recommandation de son oncle, il m'a promis de me faire traverser les Vosges sans être inquiété par les armées. Je ne vois pas que cela vaille la peine de vous tourmenter ainsi, et de me prêter des intentions de conquérant. »

Thécla se retira de devant la porte, et secouant la tête, elle ajouta d'un air de douce tristesse :

« Il faut que les destinées s'accomplissent; allez donc tous les deux vers la vôtre. Que le ciel vous pardonne et prenne pitié de l'orpheline! »

Ils sortirent après avoir jeté chacun une pièce de monnaie sur la table de la sorcière. Elle les suivit de l'œil, les bras levés vers le ciel. Quand elle ne les aperçut plus, elle se retourna vers les vassaux de Phalsberg, qui entouraient le feu.

« Enfants, s'écria-t-elle, il est inutile que vous veilliez. Couvrez-vous de cendres, chantez vos hymnes de mort, le jour est proche où la domination de l'étranger pèsera sur votre tête, où il ne restera plus pierre sur pierre du noble manoir que vous défendez. Rien n'empêchera cette destruction, car le sage l'a annoncée depuis longtemps, et les enfants doivent expier les fautes des pères jusqu'à la dernière génération! »

II.

Le lendemain l'aube se levait à peine que l'étranger était déjà debout. En arrivant au château de Phalsberg, il s'était retiré dans sa chambre et avait refusé de souper avec la noble demoiselle Edith, sœur du comte de Ribeaupierre. Depuis, ceux qui gardèrent le souvenir du passé se rappelèrent que cet homme ne s'était pas couché de la nuit et qu'ils avaient entendu ses pas retentissants sur les dalles. Il sortit de son appartement aussitôt qu'il fit jour et se mit à errer dans le manoir, où tout dormait encore.

Depuis une demi-heure il demeurait pensif à l'une des fenêtres de la salle d'armes, embrassant du regard cette admirable plaine d'Alsace et le magnifique spectacle du soleil se levant dans les montagnes, lorsque le frôlement d'une robe de soie lui fit retourner la tête, et il se trouva en face d'une belle jeune fille qui l'examinait attentivement. Elle rougit en se voyant surprise, et lui fit la révérence pour sortir d'embarras.

« Soyez le bienvenu, monsieur, vous qui nous êtes envoyé par notre oncle le révérend chanoine, et racontez-moi ce que vous savez de sa santé. A-t-il moins souffert ce mois-ci de son rhumatisme?

— Beaucoup moins, mademoiselle.

— Et il vous a donné cette lettre, ajouta-t-elle en montrant un papier ployé dans sa ceinture.

— Lui-même, dans la cathédrale de Strasbourg.

— C'est bien. Et vous désirez vous rendre à Nancy par les sentiers de la montagne?

— Oui, mademoiselle, pour éviter les deux armées.

— Celle de M. de Turenne est loin, mais celle des Impériaux! Vous voyez d'ici briller le mousquet de leurs sentinelles sur les remparts de Turckheim. Que le ciel protége l'Alsace! au milieu de ces grands États, elle ne peut être que la victime!

— Et pourquoi donc, mademoiselle? Pensez-vous que, si par hasard l'Alsace devenait française, elle aurait à se plaindre de cette réunion? Ne seriez-vous donc pas orgueilleuse et fière d'obéir au grand roi, au grand homme qui donnera son nom à ce siècle? Les Français ne sont point cruels, et je vous jure que si l'armée de M. de Turenne était là, à la place des Impériaux, vous n'auriez point à vous en plaindre.

— Je vous crois, monsieur; vous êtes mon hôte, je dois vous croire; mais je ne sais rien de tout cela, moi, pauvre fille, élevée solitaire dans ce château; je ne sais que prier Dieu pour mon pays et pour mon frère. Quand désirez-vous partir?

— Aujourd'hui même, si cela se peut; je n'ai déjà perdu que trop de temps.

— Je vais donner des ordres en conséquence. D'ici là, monsieur, regardez-vous ici comme chez vous, parcourez les salles, les galeries, elles vous offriront quelque intérêt. Wilfrid m'a dit que vous êtes un ancien militaire, vous trouverez ici des souvenirs de gloire, et ils doivent être précieux pour un homme qui en a sans doute beaucoup pour son compte. »

Et s'inclinant légèrement, elle quitta la salle d'armes.

L'inconnu se promena dans cette vaste galerie pendant quelques minutes encore après son départ, examinant l'un après l'autre et d'un coup d'œil de connaisseur les trophées suspendus aux murailles et les écussons qui décoraient les meubles. Mais son regard d'aigle se portait surtout avec une curiosité empressée sur la plaine qui se déroulait devant lui, sur le camp des Impériaux, assis entre Turckheim et Colmar. Il semblait calculer les distances, et resta longtemps enseveli dans ses méditations.

On commençait à faire du bruit dans le château; l'étranger ouvrit la porte de la grande salle, demanda à un domestique qu'il trouva dans le corridor le chemin de la chapelle, et s'y fit conduire à l'instant. Cette chapelle présentait les caractères de l'antiquité la plus reculée. Les vitraux coloriés, les colonnettes à jour, les ogives du moyen-âge ne pouvaient laisser un doute sur l'époque de sa construction. Des tombeaux remplissaient toutes les chapelles. Les statues des comtes de Phalsberg, des châtelaines de Ribeaupierre étaient ornées de pierres précieuses et de diadèmes; aussi les clefs des grilles restaient-elles entre les mains du majordome qui, à l'aspect du nouvel hôte, s'empressa de les lui ouvrir. Il lui fit l'histoire de ces générations éteintes,

dont il était le gardien ; il lui raconta les hauts faits des preux et les vertus des nobles dames ; on eût dit un historiographe de la cour de France. Arrivé près de la plus sombre des voûtes, le majordome s'arrêta.

« Entrez ici avec respect, monsieur ; car ici est la destinée de la plus noble famille d'Alsace : voilà le tombeau de Wilfrid de Ribeaupierre, septième du nom, et voilà le fameux casque d'or qui sera enseveli avec le dernier héritier de la branche aînée. Fasse le ciel qu'il reste longtemps sous ma garde ! Mais la prophétie de la vieille Thécla effraie tout le monde. »

Le visage de maître Martin Serrurier (j'ai négligé de te dire que tel était le nom inscrit dans la lettre du chanoine) prit une expression singulière ; il entra, la tête baissée vers la terre, les mains jointes, dans l'attitude de la prière et de la réflexion.

« Peut-on toucher ce casque? demanda-t-il après avoir admiré longuement les ciselures et les pierreries dont il était couvert.

— L'usage est de le laisser voir aux visiteurs de distinction qui viennent ici, on leur permet même de l'essayer, puisqu'une fatale légende annonce la destruction de ce château lorsque le heaume aura trouvé un front assez robuste pour le porter sans fatigue. »

Maître Martin souleva deux fois le casque à la hauteur de sa tête ; deux fois ses bras retombèrent ; une grande pensée semblait l'agiter ; enfin, comme faisant un effort sur lui-même, il leva la visière, ouvrit le gorgerin et essaya la magique coiffure qui se trouva juste à sa mesure, et qui ne fit pas ployer d'une ligne son cou nerveux. L'intendant leva les bras au ciel, jeta un cri et se prosterna la face contre terre.

« Malheur à la maison de Ribeaupierre ! » répondit une voix qui sortait de derrière une colonne.

Et l'ombre de Thécla se projeta sur le casque, sur la statue, sur maître Martin dont le trouble augmentait de plus en plus. Faisant un effort sur lui-même, il releva le majordome en souriant.

« D'où vient donc que vous avez peur d'un pauvre marchand de fourrures, pacifique et ennemi de la guerre? Pouvez-vous croire que je sois dangereux pour votre maître ? Fi ! vous lui faites injure, ne parlez point de cet enfantillage, croyez-moi ; il est inutile d'effrayer mademoiselle de Ribeaupierre pour si peu de chose. »

L'intendant ne répondit que par une profonde inclination. Superstitieux comme tous les Allemands, il regarda dès lors le mystérieux étranger avec une crainte respectueuse. Sa fidélité de vieux serviteur s'inquiéta de ce funeste présage. Néanmoins, il garda le silence sur l'événement de la chapelle, ce secret lui paraissant trop important pour ne pas le conserver en lui-même ; mais il ne douta pas un instant du malheur de ses maîtres, et pleura d'avance sur cette famille à laquelle il avait dévoué sa vie.

La messe et le déjeuner réunirent maître Serrurier et ses hôtes. Edith l'accabla des soins et des prévenances qu'elle croyait devoir au protégé de son oncle. Après le repas, le comte de Ribeaupierre lui annonça que tout était prêt pour son départ.

« Je ne vous accompagnerai point, monsieur, il faut que je retourne à Turckheim, ma présence y est nécessaire. Lorsqu'hier au soir vous êtes venu réclamer mon secours au nom de mon vénéré parent, lorsque vous m'avez supplié de vous cacher à tous les yeux dans la crainte des reîtres dont nos troupes sont malheureusement composées en grande partie, je vous ai donné ma foi de gentilhomme que vous arriveriez sain et sauf à Nancy. Vous pouvez vous en reposer sur moi, sur les guides auxquels je vous confie. Vous allez être initié au secret intime de nos montagnes ; mais vous n'êtes point un espion, je pense, on peut se fier à votre honneur ; vous ne nous trahirez pas? »

Maître Martin releva vivement la tête à ces mots. Il fut un instant avant de répondre; tout à coup sa physionomie changea complétement, son air commun fit place à une dignité remarquable, il avança la main vers son hôte comme pour faire un serment et lui dit :

« Je vous remercie, monsieur le comte, j'ai changé d'avis; je n'accepte pas les guides que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin. L'hospitalité généreuse que j'ai reçue ici, la noble confiance que vous m'avez montrée ne sortiront pas de mon souvenir. Il se peut qu'un jour je sois à même de vous en prouver ma reconnaissance. Je pars seul; retournez à votre commandement, vous êtes digne de le conserver, car vous avez un cœur généreux et vous êtes brave. Merci aussi, mademoiselle, de votre bon accueil. Fasse le ciel que vous soyez heureux toujours, dignes enfants de la maison de Ribeaupierre! si les bénédictions de l'étranger portent bonheur, les miennes vous suivront partout. »

Le comte et Edith restèrent étonnés des paroles qu'ils venaient d'entendre. Le marchand les salua et sortit sans qu'ils songeassent d'abord à le retenir. Un instant après Wilfrid se frappa le front et courut sur ses pas; l'inconnu montait à cheval quand il le rejoignit.

« Un instant encore, » dit le comte.

Maître Serrurier le suivit dans la salle d'armes.

« Monsieur, vous êtes mon hôte, me préserve le ciel d'avoir aucune méfiance de mon hôte! Mais votre conduite est étrange; vous partez seul lorsque je vous offre des guides; vous allez vous mettre en chemin dans un pays que vous ne connaissez pas, quand vous n'êtes venu à moi que pour chercher ma protection. Pardonnez-moi si je vous parle ainsi; dans un temps comme celui où nous vivons, lorsque tant d'ennemis nous entourent, je ne saurais trop prendre de précautions; vous ne me quitterez point, vous ne sortirez pas de ce château que je ne sache bien positivement qui vous êtes.

— Maître Martin Serrurier, marchand de pelleteries, à Paris, rue des Fourreurs, recommandé à vos soins par le révérend chanoine votre oncle.

— Pardonnez-moi si j'en doute; je suis chargé de grands intérêts, je défends Turckheim.

— Monsieur le comte, il faut que je parte.

— Cela ne se peut plus.

— Il le faut, vous dis-je, quand je devrais employer la violence; on m'attend.

— La violence! vous êtes seul contre nous tous!

— Jeune homme, écoutez-moi. Vous êtes bien jeune, et la jeunesse a des instincts d'honneur que la corruption efface plus tard, hélas! Vous entendrez la vérité. Je vous jure sur le Christ que je ne suis point un traître; je vous jure que votre confiance n'est point mal placée. J'ai refusé de connaître vos secrets, et je m'en vais seul. Si le hasard me fait découvrir ce que je cherche, ce sera la volonté de la Providence, mais je ne vous en rendrai pas complice. Plus tard nous nous reverrons, je m'expliquerai davantage; aujourd'hui je ne dois vous dire qu'un seul mot : laissez-moi partir, je ne vous trompe pas.

— Eh bien! monsieur, dut-il m'arriver des malheurs affreux, dussé-je être regardé comme un fou, je ne sais pas résister à cet accent de vérité qui règne dans vos paroles; vous êtes libre. Que le ciel vous punisse si vous me trompez!

— Bien, bien, monsieur le comte, voilà qui prouve la noblesse de votre âme; soyez sans crainte, vous ne serez pas trahi. Une dernière faveur : en souvenir de notre rencontre, changeons d'épée; la mienne est moins brillante que la vôtre, cependant elle a également son prix, croyez-moi.

— Je ne serai pas confiant à demi, j'accepte. Adieu, monsieur, bon voyage et bonne

chance; si nous nous revoyons, vous serez peut-être moins mystérieux. »

L'étranger le salua de la main, monta à cheval et partit au galop.

III.

Huit jours après, cette plaine si tranquille était semée de combattants. Au moment où on s'y attendait le moins, quand on le croyait retenu de l'autre côté des Vosges par la difficulté du passage, le vicomte de Turenne vint attaquer les Impériaux. Surpris à l'improviste, ils se défendaient vaillamment. Le canon grondait de toutes parts, des troupes de cavalerie parcouraient la vallée en tous sens, les habitants effrayés s'enfuyaient dans les bois. Edith, seule au château de Phalsberg, saisie de crainte et entourée de ses domestiques tremblants, priait le ciel de protéger son frère. Le vieux majordome lui avait, le matin, révélé l'aventure du casque d'or. Superstitieuse et exaltée, elle regardait dès lors la chute de sa maison comme inévitable. Vers le soir, fatiguée de son incertitude, et pensant que Thécla pourrait peut-être lui donner quelques nouvelles, elle s'achemina vers la caverne du Dragon. La chaumière de la sorcière était vide; dans une espèce de vase posé sur une table, se trouvaient des herbes aromatiques encore bouillantes; un poignard tombé à côté, un gantelet de chevalier un peu plus loin, indiquaient l'exécution de quelque charme magique. Edith se laissa tomber dans un fauteuil et attendit. La canonnade continuait toujours. Tout à coup la porte de la cabane s'ouvrit, Thécla, dans son costume ordinaire, mais le visage pâle et le maintien abattu, entra suivie de deux paysans. A l'aspect de la jeune fille elle fit deux pas en avant.

« Edith de Ribeaupierre, avez-vous vu ceci? — Et elle lui montrait le vase dont je t'ai parlé.

— Oui, répondit-elle; mais vous, savez-vous quelque chose?

— Je sais que j'ai passé la nuit à mélanger ces herbes magiques pour conjurer l'orage grondant sur cette vallée; je sais que l'ennemi est venu, qu'on ne m'a pas écoutée, qu'il est entré malgré moi dans le château des Ribeaupierre; je sais qu'aujourd'hui cet ennemi triomphe, et que mes charmes sont impuissants. Fille de mon seigneur, couvre-toi de deuil; la prédiction est accomplie, le casque d'or a été sur une tête capable de le soutenir; ta maison est éteinte. Malheur! malheur! malheur! »

En ce moment le bruit du combat sembla se rapprocher, quelques cris se firent entendre, Edith se leva effrayée.

« Mon Dieu! protégez mon frère, murmura-t-elle.

— Turckheim est pris, s'écria un des paysans placé en dehors de la cabane, car voici un parti de Français qui s'avance vers nous. Ils accompagnent un blessé. Oh! Seigneur! que vois-je? mademoiselle, mademoiselle, c'est M. le comte! »

C'était lui en effet. Le mystérieux marchand, couvert d'habits somptueux, portant sur sa poitrine l'ordre du Saint-Esprit, marchait à côté du brancard. Edith se précipita vers son frère.

« Mademoiselle, lui dit respectueusement l'inconnu, il dort du sommeil des braves, vous ne le réveillerez pas; mais je lui ai promis à son dernier moment de le porter au tombeau de ses pères, de faire ensevelir avec lui cette épée et le casque d'or dont le malheureux présage ne s'est que trop réalisé; je lui ai promis de veiller sur sa sœur, et je tiendrai mon serment. Mon quartier-général sera établi à Phalsberg, afin que ce château n'ait rien à souffrir de l'occupation de mes troupes, et vous, mademoiselle, vous serez libre de vous retirer où vous jugerez convenable, mon appui ne vous manquera pas. »

La jeune fille ne répondit que par ses sanglots. — Le funeste cortége marchait toujours, l'étranger soutenant Edith et lui adres-

sant des paroles de consolation. Thécla les suivait, répétant par intervalles: « malheur! malheur! la maison de Ribeaupierre est éteinte.

— Quel est ce seigneur? demanda le majordome.

— Le vicomte de Turenne, répliqua Thécla. A son tour maintenant, la mort ne le fera pas attendre! »

C[tesse] Dash.

QUELQUES LEÇONS

DE BOTANIQUE.

Troisième Leçon[1]. *Germination. — Embryon. — Composition de la graine. — Episperme et périsperme. — Cotylédons. — Leur utilité. — Faits curieux de germination. — Les prismes naturels.*

Le jour où devait être enfin donnée une *véritable* leçon de botanique, comme disait Laure, madame de Céran et sa fille montèrent au cabinet d'Ernest aussitôt après le déjeuner; car madame de Céran voulait, autant que possible, suivre des études qui l'intéressaient.

« Mais où est donc ton microscope? demanda Laure. J'apporte des feuilles de lis blanc et des roses églantines que le jardinier a fait éclore pour moi dans la serre, je les aime tant!... Je veux voir au microscope du pollen et du tissu cellulaire.

— Le voilà, répondit Ernest.

— Comment? cette espèce de longue vue sur un piédestal? Mais ce n'est pas celui dont nous nous servions l'année dernière?

— Non, ma sœur: celui-ci est le microscope de Georges Oberhaeuser, le meilleur de tous et le plus commode; tu vas en juger. Assieds-toi là, et regarde...

— Ah! maman! du tissu cellulaire! Je le reconnais!... Oui, oui, voilà les vésicules-mères remplies de globuline... et les méats... Maman! vois comme c'est curieux, et comme cela ressemble au dessin qu'Ernest m'a prêté!

— D'autres personnes diraient, reprit madame de Céran en souriant, que le dessin *ressemble* bien au modèle.

Laure. Et l'épiderme! et la gomme gutte!

Ernest. Allons doucement, c'est là mon mot favori, tu le sais, ma sœur. Donne-moi une de ces feuilles de liliacées. Vois comme j'enlève avec précaution cet épiderme si diaphane qui enveloppe le tissu cellulaire... je l'étends ensuite sur cette lame de verre très mince, je le couvre d'une goutte d'eau, puis d'une autre lame de verre, je presse un peu pour faire sortir l'excédant de l'eau, j'essuie soigneusement ces deux lames de verre comme soudées ensemble par la pression, et je les place ici, sur le piédestal, au-dessous du tube qui porte les lentilles et l'oculaire... Que vois-tu maintenant?

Laure. Oh! voilà bien l'épiderme composé de larges vésicules vides de globuline; voilà aussi les stomates... Mais, Ernest, il y a des vésicules toutes blanches et bordées d'un cercle noir... Regarde, maman!

Ernest. Ce sont des bulles d'air emprisonnées dans l'eau.

(1) Voir la deuxième leçon, page 106.

LAURE. Ainsi, l'air même devient *visible* au microscope?

ERNEST. L'air n'est pas plus *visible* au microscope qu'il ne l'est à l'œil nu, lorsque l'action de transvaser de l'eau d'un vase dans un autre a formé à la surface du liquide des bulles grosses ou petites. Alors, comme à présent, on voit la couche d'eau très mince qui sert d'enveloppe à la bulle d'air, et non pas l'air lui-même.

LAURE. Ah! je comprends!... Il faut qu'à mon tour je place du pollen entre deux lames de verre et dans une goutte d'eau. Les granules vont sortir, n'est-il pas vrai, mon frère?

ERNEST. C'est ce dont je ne réponds pas; mais il est possible, si tu mets de la persévérance à suivre des études microscopiques, que tu fasses quelque découverte remarquable et relative à l'émission des granules ou fovilla...

LAURE. Oh! que je serais contente de faire quelque observation nouvelle!

Mme DE CÉRAN. Dans l'intérêt de la science ou dans celui de ton amour-propre?

— De tous les deux, maman, répondit Laure après un peu d'hésitation, et en rougissant. »

Laure ne s'arrêta pas longtemps à l'observation du pollen qu'elle venait de placer sous le microscope; son frère délayait un peu de gomme gutte, et elle était avide de voir ce mouvement dont il lui avait parlé. Elle s'attendait à des tourbillonnements; mais les atomes de la gomme gutte ne faisaient autre chose que tourner sur eux-mêmes plus ou moins vite, et l'ensemble ne présentait qu'une espèce de *fourmillement.*

« Maintenant, dit Ernest en riant, j'ai un certain espoir d'être cru sur parole, lorsque je parlerai de quelque phénomène extraordinaire; n'est-il pas vrai, ma sœur?

LAURE. Oh! je te crois toujours sur parole, mon frère; seulement, quand je puis voir par mes propres yeux, je n'en suis pas fâchée.

ERNEST. En fait de botanique, il n'est rien que tu ne puisses voir. Du moment que tu le voudras, tu suivras la germination pas à pas, pour ainsi dire. Rien de plus facile encore que d'observer par toi-même les racines terrestres, aquatiques, aériennes...

LAURE. Des racines aériennes!... Ah! par exemple!... Tu te trompes assurément, mon frère!

Mme DE CÉRAN. Ernest n'avait-il pas raison de dire tout à l'heure qu'il n'a *qu'un certain espoir* d'être cru sur parole?

LAURE. Mais, maman, comment se figurer des racines aériennes?... plantées dans l'air!

ERNEST. Il est très possible que tu en connaisses de ce genre... Nous les retrouverons lorsque nous nous occuperons des racines en général; mais poursuivons. Les tiges aériennes, aquatiques et terrestres sont partout sous ta main; il en est de même de ce que tu aimes *par-dessus tout*, des inflorescences, ou appareils terminaux de la floraison, des fleurs entières considérées isolément, et des parties constitutives de la fleur. Les fruits, les graines s'offrent à ton observation en assez grand nombre pour qu'il te soit facile d'arriver promptement du connu à l'inconnu. Quant à la physiologie des végétaux, c'est-à-dire au jeu de leurs organes, des observations qu'on peut répéter à toutes les heures du jour la mettent à ta portée; leurs diverses qualités te sont enseignées par l'expérience et par la science pratique autant que par la science théorique, et enfin la réflexion suffit pour t'amener à comprendre que l'organisation d'un végétal détermine en quelque sorte le milieu qu'il doit habiter. Le végétal ne *choisit* pas son habitation, sans doute, mais son existence végétative n'est complète que lorsque le sol, le climat, l'élévation sur les montagnes ou la situation des vallées, les eaux douces ou salées sont le *milieu* dans lequel cette organisation peut s'exercer et acquérir tout son développement. Donne au végétal un autre milieu, un autre climat

comme les animaux il perdra quelque chose de ses qualités natives, et il en acquerra d'autres qui pourront valoir moins ou plus que les premières; car ici, comme partout, se montrent les lois générales et immuables qui régissent les corps organisés, qui approprient les êtres aux milieux pour lesquels ils semblent avoir été destinés, et qui donnent aux montagnes, aux vallées, aux eaux douces et salées leurs végétaux, de même qu'elles donnent aux montagnes, aux vallées, aux rivières, aux mers, leurs animaux. Ces lois générales et immuables, ces lois d'ensemble et d'harmonie qui font de l'univers un tout, sont l'une des manifestations les plus admirables, les plus magnifiques de la grandeur et de la puissance sans bornes de Dieu!

Laure. C'est donc en me parlant de tout cela que tu m'enseigneras la botanique?

Ernest. Oui, ma sœur.

Laure. A la bonne heure! ce sera amusant. Mais la classification, la nomenclature?

Ernest. Chemin faisant nous leur demanderons seulement ce qui nous sera nécessaire.

Laure. Ah! maman, mon frère s'est *humanisé!*

Mme de Céran. Il me semble qu'Ernest a toujours été ce que je le vois aujourd'hui, beaucoup plus amateur de la science de l'observation que de celle des mots.

Laure. Par où allons-nous commencer, mon frère?

Ernest. Par où commence le végétal?

Laure. Mais... par... ah! par les cotylédons.

Mme de Céran. Il me semble que ton frère nous a dit un mot l'autre jour de l'embryon.

Laure. Maman, l'embryon, c'est la graine.

Ernest. Non, du tout. Le plus ordinairement la graine se compose de l'embryon, improprement nommé *germe*, et d'une enveloppe appelée *épisperme* qui lui sert de langes protecteurs. Très souvent on trouve sous cette enveloppe un corps intermédiaire farineux ou corné, désigné par le nom de *périsperme*. C'est le périsperme qui nous donne, dans le blé, la farine, et, dans le fruit du cafier deux amandes hémisphériques. Torréfiées ou grillées, broyées ou moulues, ces amandes fournissent la farine brune que nous appelons *café en poudre*.

Laure. Ah! j'y suis. Je me souviens que lorsque j'étais petite, j'arrachais quelquefois des graines un ou deux jours après les avoir semées, et quand je les ouvrais pour voir si elles allaient pousser, j'y trouvais souvent un germe.

Ernest. Ce germe, ou plutôt l'embryon, était *toujours* contenu dans ces enveloppes protectrices, même alors que tu ne le trouvais pas, faute de savoir le reconnaître. L'embryon est la partie essentielle de la graine. Captif dans ses langes, il se borne à une tigelle nue, ou bien à une tigelle déjà munie de petites feuilles. Ces petites feuilles, nommées d'abord cotylédons, ont pris depuis la dénomination plus juste de *protophylles*, ce qui signifie premières feuilles ou feuilles primitives; celles qui se montrent au-dessus, et qui forment le bourgeon terminal de l'embryon, sont connues sous les noms de plumule ou de gemmule.

Laure. Mais les cotylédons, mon frère!

Ernest. Ils se montrent à la surface du sol lorsque l'embryon, qui n'a grandi que dans le sens ascendant et sans avoir encore de radicule, soulève la terre au moment où sa tigelle vient de s'allonger d'un article. Les cotylédons appartiennent au début du système aérien du végétal; mais ces premières feuilles n'ont encore que peu de rapport de forme et de contexture avec celles qui se développeront plus tard.

Laure. Oh! certainement; et si ce n'était la grandeur des cotylédons, on pourrait croire que le réséda et les haricots d'Espagne, c'est tout un. Mais, mon frère, j'ai lu, il me semble, que la radicule pousse en même temps que la plumule?

Ernest. Je viens de te dire positivement le contraire, et, de plus, MM. Turpin et Poiteau ont remarqué que la radicule principale et pivotante des végétaux monocotylédons se détruit et cède la place, peu de temps après la germination, à un grand nombre de radicelles latérales et supplémentaires. De là vient que les racines des palmiers, du blé, de l'asperge, etc., sont en forme de faisceau, et non plus pivotantes, et qu'elles n'atteignent pas à une grande profondeur dans le sol.

Laure. Il faudra que je m'en assure, non pas pour les palmiers, mais pour tout le reste. Est-ce que nous en sommes déjà aux racines, mon frère?

Ernest. Nous en sommes à la germination et aux cotylédons *invisibles* et *visibles*. Les premiers, que les botanistes appellent cotylédons *hypogés*, se flétrissent et pourrissent dans la terre; les cotylédons du gland, de la châtaigne, de la capucine, etc., sont *hypogés*.

Mme de Céran. Dans le moment même, je songeais à te faire cette observation, mon fils; car moi aussi j'ai regardé mes plantes pousser, et jamais la capucine ne m'a présenté les deux feuilles épaisses et charnues qui m'annonçaient l'heureuse venue d'une foule d'autres plantes.

Ernest. Les cotylédons visibles, ou cotylédons *épigés*, lèvent au-dessus du sol, croissent et verdissent à la lumière. Je ne parlerai pas maintenant à Laurette des germinations *anticipées* qui ont lieu dans les enveloppes mêmes de l'embryon, ni des embryons qui poussent trois tiges au lieu d'une, chose assez commune dans le châtaignier, le chêne, le marron d'Inde, la pistache de terre, etc.; je dirai seulement que ce n'est pas la même cause qui produit ces germinations exhubérantes chez l'oranger; la graine de ce dernier renferme de cinq à huit embryons et il en germe assez souvent trois, quatre, cinq, tandis que pour les autres ce sont seulement les bourgeons latéraux qui naissent aux aisselles des deux feuilles cotylées, et qui s'élèvent en même temps. Examinons maintenant l'enveloppe de l'embryon, c'est-à-dire la partie extérieure de la graine. Ici encore nous aurons lieu d'admirer l'auteur de toutes choses. — Cette enveloppe, ou épisperme, semble avoir été destinée à remplir l'office d'un crible à travers lequel ne peuvent passer que des molécules terreuses extrêmement divisées, et à préserver l'embryon du contact immédiat de l'eau nécessaire à la germination. Mais l'épisperme ne constitue pas à lui seul la graine, je te l'ai dit tout à l'heure. Si tu te souviens, ma sœur, de ce que les voyageurs racontent du lait de coco, espèce d'émulsion blanchâtre et douce, tu sauras ce que c'est que le périsperme que j'ai déjà nommé. Dans le coco, le périsperme ne se solidifie qu'en partie; tandis que dans l'amande, par exemple, il passe tout entier de l'état gélatineux à l'état solide.

Laure. Oui, oui, je le sais, car j'ai ouvert plus d'une fois des amandes qui n'étaient pas mûres, et j'y ai trouvé seulement une sorte de gélatine.

Mme de Céran. Les noix qu'on mange en cerneaux sont d'un degré plus avancé que cela.

Ernest. Dans quelques végétaux le périsperme devient très dur et très compacte. A l'état laiteux ou liquide, il a servi à la nourriture de l'embryon naissant; à l'état solide, il doit servir encore au même usage, mais après qu'il aura été amolli par l'humidité et la chaleur; ceci est si vrai, que si l'on prive un embryon de son périsperme, il ne se développera point; si on le prive seulement de l'épisperme, il ne donnera qu'un végétal mal conformé et grêle, ou bien il ne se développera pas davantage.

Mme de Céran. On pourrait, il me semble, comparer l'épisperme à la coquille de l'œuf et le périsperme au jaune qui nourrit le petit poulet ou l'oiseau naissant jusqu'à sa sortie de sa prison.

Laure. Maman a raison ; la graine est un œuf végétal.

Ernest. Théophraste l'a dit le premier ; mais tu sais, ma sœur, que nous devons nous garder d'assimiler *complétement* le règne végétal au règne animal. Ma bonne mère ne l'a pas oublié, j'en suis sûr.

Mme de Céran. Non, sans doute ; aussi ne me suis-je servie de cette comparaison que pour fixer les idées de Laurette qui me paraissaient errer un peu dans le vague au sujet de l'épisperme et du périsperme.

Ernest. Une autre comparaison a été faite par Bonnet, c'est-à-dire qu'il a donné aux cotylédons hypogés ou épigés le nom de *mamelles végétales*. Comparaison n'est pas raison, dit un vieux proverbe; mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que les cotylédons remplissent en effet le même rôle que le périsperme. Ils nourrissent la tigellule et la plumule de l'embryon. Des expériences répétées ont appris que celui-ci se flétrit si on le dépouille de ses cotylédons ; de même languit et meurt l'arbre auquel on enlève toutes ses feuilles avant l'époque où elles tomberont d'elles-mêmes. L'embryon s'étiole s'il est dicotylédoné et que l'on retranche l'un de ses cotylédons; mais, chose curieuse, qu'on divise en deux, du haut en bas, la tigellule d'un dicotylédoné, en laissant à chaque partie son cotylédon, on aura deux végétaux qui se développeront et qui donneront deux individus en fort bon état. Laurette peut renouveler une autre expérience non moins décisive sur l'importance des cotylédons et sur le rôle de *nourriciers* qu'ils jouent constamment, c'est de les arroser seuls sans humecter la terre d'où sort la tigellule: le petit végétal grandira et profitera à vue d'œil.

Laure. Oh! je sais déjà que certains végétaux, au moins, peuvent se passer de terre, et qu'ils poussent très bien dans l'eau ; seulement je n'aurais jamais imaginé qu'il suffisait d'arroser les feuilles, parce que je croyais que les racines seules pompent l'humidité de la terre. Alors, mon frère, les racines ne servent que de câbles pour retenir le végétal au sol, tout comme le byssus de la pinne-marine pour attacher celle-ci aux rochers?

Ernest. N'allons pas si vite, Laurette, et ne faisons pas si bon marché des racines! Quand leur tour viendra d'être examinées, tu reconnaîtras qu'elles sont aussi nécessaires à l'existence du végétal que les feuilles et les tiges aériennes.

Mme de Céran. Laure n'aurait pas suivi le système de comparaison que j'ai entamé la première, si elle avait réfléchi que l'humidité dont les végétaux ont besoin pour vivre n'existe pas toujours dans l'air; que la terre la conserve, et que les racines doivent dès lors être autre chose que des cordages ou des amarres.

Laure. C'est vrai, maman ; alors ce sont des suçoirs. Mais, mon frère, quoique les plantes ne respirent pas à la manière des animaux, elles doivent respirer pourtant... c'est-à-dire... Je m'entends bien, mais je ne puis pas exprimer mon idée.

Ernest. Tu veux dire sans doute, ma sœur, qu'elles décomposent l'air atmosphérique pour absorber l'oxygène qu'il contient?

Laure. C'est cela même.

Ernest. Je te répondrai que cette action a lieu en effet dans la plante ainsi que dans l'animal, quoique d'une manière différente. On a fait diverses expériences qui ont prouvé que l'embryon ne peut se développer, que le végétal ne peut vivre dans le gaz azote ni dans l'acide carbonique, également mortels pour les animaux ; que l'oxygène pur accélère la germination, comme il accélère la vie chez l'animal, mais que son activité trop grande a bientôt tari les sources de la vie chez le végétal comme chez l'animal.

Mme de Céran. Alors, mon fils, le végétal doit se débarrasser des gaz qu'il n'absorbe pas, de même que nous nous débarrassons

des gaz azote et acide carbonique après avoir absorbé l'oxygène?

Ernest. Oui, ma mère; de là les exhalaisons dangereuses des fleurs, des fruits surtout, pendant le jour et la nuit, et même des feuilles pendant la nuit; seulement ces exhalaisons se composent des deux gaz non respirables, par conséquent mortels, connus sous les noms d'azote et d'acide carbonique, et l'homme, les animaux meurent asphyxiés dans le lieu où sont amassés en quantité des fleurs ou des fruits. Mais revenons à notre embryon auquel il faut, pour qu'il germe, de l'air, de l'eau, de la chaleur. Si les enveloppes qui le protégent sont privées d'air, la graine peut traverser des siècles, pour ainsi dire, sans que la germination ait lieu; si ces enveloppes reçoivent les impressions de l'air, de l'humidité et de la chaleur, l'embryon s'en échappe, sa tigellule s'allonge, ses cotylédons s'épanouissent; voilà le caudex ascendant; le caudex descendant ou la radicelle tardera peu à paraître. Une action chimique a lieu pendant la germination. Non-seulement la graine se gonfle, mais le périsperme s'amollit et le sucre d'amidon se forme. C'est le moment qu'on choisit pour faire servir l'orge à la fabrication de la bière; moment qu'il faut saisir à point nommé, autrement l'orge perdrait cette saveur sucrée qui produit l'effet chimique connu sous la dénomination de fermentation saccharine.

Mme de Céran. Je me souviens d'avoir goûté, il y a longtemps, du pain fait avec de la farine de blé germé, et de lui avoir trouvé, en effet, une saveur extrêmement douce et toute particulière.

Laure. Mais, mon frère, une graine conservée pendant des années à l'abri du contact de l'air ne peut plus germer jamais?

Ernest. On a mille et mille exemples du contraire, pour certaines graines du moins et en particulier pour celles des plantes les plus utiles, je veux dire les légumineuses. Des haricots ont germé après soixante ans; en 1834 du blé découvert sous la tête d'un squelette, dans un tombeau qui datait de la fin du troisième siècle, ayant été mis en terre, a germé de même, ainsi que la graine de quelques bluets qui s'y trouvait mêlée; après deux mille ans, un ognon doré, que tenait à la main une momie égyptienne, a donné des ognons.

Laure. Que c'est étonnant! Ainsi le pauvre petit embryon a dormi tout ce temps... j'allais dire comme le rotifère dans la poussière d'une gouttière en attendant la pluie d'orage; mais je me suis souvenue à temps que c'est là une vieille erreur... Mon frère, une chose qui m'a beaucoup tourmentée depuis l'autre jour, c'est ce que tu m'as dit de... l'individualité des vésicules mères et des globulins. Je ne puis pas m'accoutumer à l'idée que chacun d'eux vive ainsi pour son propre compte.

Ernest. En veux-tu une preuve entre mille? M. Turpin avait dans son herbier des feuilles de liliacées desséchées. Un jour il remarqua quelques petits points d'un beau vert sur l'une de ces feuilles sèches et jaunies. Ces petits points, c'étaient des globulins doués d'un principe vital plus fort apparemment, puisqu'ils avaient survécu à la dessiccation générale de leurs confrères. M. Turpin les mit dans de la terre de bruyère tamisée, les soigna; les globulins germèrent et donnèrent un végétal parfaitement complet et qui porta des fleurs.

Laure. Ah! mon Dieu! Ainsi le plus petit morceau de tissu cellulaire d'un végétal contient des milliers de graines!

Mme de Céran. Ce fait est décisif autant qu'extraordinaire.

Laure. Voilà une manière toute nouvelle et très économique de multiplier les boutures. Il faudra que je la donne à Jacques.

Ernest. Et Jacques se moquera de toi, ma sœur. Des expériences de ce genre demandent des soins qu'on ne peut attendre d'un jardinier aussi routinier que le nôtre.

Laure. Mon frère, encore une chose que

je veux te demander pendant que j'y pense. A l'automne, les feuilles deviennent jaunes, rouges, violettes, noires, enfin de toutes les couleurs; c'est donc la globuline qui se colore ainsi?

Ernest. Ou plutôt qui se décolore, puisque la couleur primitive, dans les feuilles surtout, est d'un vert plus ou moins foncé suivant l'âge et l'espèce du végétal. Si tu veux regarder au microscope ce cheveu préparé, il me sera plus facile de te faire comprendre la *décoloration* des globulins.

Laure. Cela, un cheveu! on dirait un ruban, un sinet...

Ernest. C'est plutôt un tube diaphane que ne remplit pas complétement, tu le vois, la matière colorée; sans cette matière les cheveux de maman ne seraient pas blonds et les tiens ne seraient pas noirs. Voici maintenant un cheveu blanc... Fais attention au tube intérieur, la matière qu'il contient est blanche parce qu'elle s'est décolorée.

Laure. Ainsi, mon frère, si la matière blonde manquait aux cheveux de maman et la matière noire aux miens, maman et moi nous n'aurions donc qu'une chevelure transparente comme le cristal, absolument comme les végétaux seraient transparents à la façon du cristal s'ils manquaient de globuline?

Ernest. Oui, ma sœur.

Laure. Ah! tout cela est... *stupéfiant;* je ne trouve pas d'autre mot.

Mme de Céran. Tout cela, mon enfant, est admirable!

Laure. Mais, Ernest, les physiciens assurent pourtant qu'il n'y a pas de couleurs?

Ernest. Tu as un prisme; tu sais que les franges colorées dont il borde le contour des objets qu'on regarde au travers sont produites par la décomposition de la lumière blanche qui nous entoure; eh bien! les enveloppes transparentes des vésicules mères et des globulins ne peuvent-elles pas agir à la manière du prisme, décomposer la lumière blanche, et ne renvoyer que tel ou tel rayon coloré en absorbant tous les autres? Dans les parties vertes du végétal, ces prismes multipliés ne renvoient que les rayons verts; dans les fleurs, ils ne renvoient que les rayons jaunes, violets, bleus, roses, etc. Les physiciens ont donc raison de dire qu'il n'y a pas de couleurs à proprement parler.

Laure. Oh! voilà que tu t'amuses à mes dépens, car enfin, la robe de maman, la mienne, ce foulard que tu tiens, sont bien réellement colorés, j'espère!

Ernest. Je ne vois qu'un moyen d'éclaircir tes doutes, ma sœur; c'est de te mettre à étudier la physique.

Laure. Oh! mais on ne trouverait jamais assez de temps pour apprendre tout ce qu'on voudrait savoir?

Mme de Céran.

« Qui travaille et qui pense en étend la limite!

Ne le vois-tu pas, ma fille, depuis que tu t'occupes de l'étude de l'histoire naturelle? Ne trouves-tu pas le temps d'étudier, d'observer, sans que tes autres occupations en souffrent?

« C'est vrai, dit Laure après un moment de réflexion. Allons, j'apprendrai la physique, mais à la condition qu'Ernest sera mon professeur. »

Ernest embrassa sa sœur et la remercia par un sourire plein d'affection.

Mlle S. Ulliac Trémadeure.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

A ROME.

ESTHER.

Beaucoup d'entre vous, mesdemoiselles, sont encore à l'âge heureux où chaque fin d'année renouvelle les vives émotions d'une distribution de prix. Celles qui, plus grandes, ont quitté leur pension pour retourner près de leur mère, se rappellent sans doute avec bonheur le temps où, dans le solennel silence d'une brillante assemblée, leur nom, prononcé par une maîtresse chérie, appelait sur leur tête une couronne et sur leur front un baiser de reconnaissance et de joie. Ou bien, si elles n'ont point éprouvé ces triomphes de l'étude, elles les ont ressentis aussi vivement, je pense, en voyant des amies et des compagnes aller, au milieu des fanfares et des salves d'applaudissements, recevoir le prix de leur travail. Pour moi, trop loin déjà de ces pures jouissances de nos plus beaux jours, je ne me les rappelle pas sans que mon cœur batte bien fort et je n'en suis jamais témoin sans un extrême plaisir; aussi veux-je vous raconter aujourd'hui une scène de ce genre, dont j'ai gardé un délicieux souvenir.

C'était à Rome, au mois d'octobre dernier, mois charmant de vacances, de plaisirs, de *villegiature*, comme l'on dit en Italie du séjour à la campagne. J'allai voir un jeune prélat français attaché à la cour pontificale, avec lequel je faisais souvent, dans ces incomparables soirées de Rome, des courses d'étude ou de poésie parmi les monuments et les ruines. Je le trouvai ce jour-là prêt à sortir plus tôt qu'à l'ordinaire, en habit de ville, avec ses bas violets et son large chapeau aux cordons rouges.

« Quoi ! cher seigneur, déjà à la promenade, quand le soleil brûle encore les pavés poudreux, quand tout ce qui n'est pas *forestière* dort encore !

— *Caro mio!* me dit le prélat, ce n'est point à la promenade que je vais, mais bien à une corvée : on m'a invité à honorer de ma présence (style officiel) une distribution de prix aux jeunes pensionnaires d'un couvent. Ce qui m'amuse, du moins, c'est que ces petites demoiselles doivent jouer *Esther*.

— Comment! *Esther?* En italien, donc?

— Non pas, je vous prie, en français, et en très bon français, si vous voulez bien faire cet honneur à Racine.

— Oh! mais alors je vous accompagne.

— Impossible! c'est dans un couvent de femmes, où les hommes ne peuvent entrer.

— Mais vous y allez bien, vous.

— Moi, je suis prélat.

— Eh bien! *reverendissimo*, prêtez-moi une de vos robes violettes, un chapeau à larges bords, et dites qu'un jeune prélat de vos amis arrivant de France...

— Vous n'y songez pas! Et vos moustaches? et votre *lionne?*

— Ah diable!... Eh bien! ne me faites pas venir de France, mais d'Orient; vos carmélites sauront bien que là les prélats portent de longues barbes.

— Au fait, si cela vous amuse tant, pourquoi n'y viendriez-vous pas? Mais point de supercherie; écoutez : jusqu'ici vous avez été mon ami, soyez un instant mon frère; les bonnes dames ne refuseront pas, j'espère, l'entrée du cloître à mon frère. »

Et nous voilà, joyeux et riant comme des enfants, assis en voiture et traînés par deux de ces gros vilains chevaux noirs, les seuls que l'étiquette romaine permette au luxe sacerdotal.

Quand on descend du Quirinal à l'Esquilin, vers Sainte-Marie, on voit à droite, au fond des deux collines, une façade d'église sur laquelle sont inscrits ces mots en latin: A SAINT DENIS, APÔTRE DES GAULES. De petites fenêtres grillées, alignées symétriquement de chaque côté de l'église, donnent aux bâtiments qui l'environnent l'aspect d'un couvent; c'est, en effet, le couvent de Saint-Denis, fondé, je ne sais plus en quelle année, par un cardinal français qui, dans un accès d'enthousiasme pour la langue de sa patrie, voulut que les élèves, italiennes de naissance, fissent du français leur langue ordinaire, et que tout dans l'intérieur, leçons et entretiens, fût en français. Nous nous arrêtâmes à la porte du couvent. Quand le domestique eut frappé, un petit guichet s'ouvrit, un voile blanc se dessina derrière une étroite grille, puis, comme les deux yeux qui brillèrent un instant entre ses mailles serrées avaient reconnu la livrée, le guichet se referma; d'énormes verrous tirés aussitôt en tous sens, une lourde clef tournant avec bruit, permirent à une porte massive de s'entr'ouvrir. — A ma vue la tourière recula.

« J'ai pensé, madame, dit le prélat, que vous me permettriez d'amener et de vous présenter monsieur, car il est mon frère...

— Certainement, monseigneur, fit-elle en s'inclinant et en refermant la porte.

— D'affection, » ajouta le prélat quand la clef eut tourné dans la serrure.

La sœur comprit, mais un peu tard, à nos rires, la mystification; cependant, en fille d'esprit, elle prit parfaitement la plaisanterie, et, courant dans des cloîtres, dans des corridors, dans des escaliers, dans de petites chambres où nous avions peine à la suivre, elle arriva enfin à un grand salon dans lequel étaient assises quelques religieuses.

« Révérende mère, dit notre guide, voici monsignor *** qui non-seulement a l'amabilité de venir nous voir, mais qui nous amène son frère...

— Ah! monsignor, commençait à dire gracieusement la vieille mère.

— D'affection, » ajouta la jeune sœur en minaudant.

Il fallut bien s'expliquer. Je m'avançai, et je dis à la bonne supérieure que je n'avais pu résister, loin de ma patrie, au désir d'entendre les plus beaux vers de notre scène française dans des bouches étrangères, et que j'avais espéré passer sous le manteau de monsignor ***. Les religieuses rirent de très bon cœur, et nous nous assîmes. Pendant ce temps une rumeur de voix enfantines, des cris, des trépignements venaient de la salle voisine et annonçaient la présence des élèves. On ouvrit les deux battants de la porte qui nous en séparait. Je n'oublierai jamais le charmant spectacle qui s'offrit alors à ma vue. Au fond d'une vaste salle resplendissante, des rideaux et des tentures marquaient la place du théâtre. On avait fermé tous les volets; les fenêtres étaient dissimulées sous des draperies élégantes qui, rouges, blanches et or, suivant la mode italienne, descendaient de la voûte en banderoles et en festons. Des lustres chargés de bougies répandaient une clarté que l'on avait peut-être crue nécessaire à l'illusion des costumes, mais qui ne devait pas l'être, à coup sûr, au visage des actrices. Dans la salle étaient assises de nombreuses jeunes filles vêtues de blanc, les unes élèves actuelles, les autres pensionnaires anciennes qui venaient se rappeler les joies de leurs années précédentes; les mères

siégeaient au premier rang. Devant elles trois fauteuils attendaient deux cardinaux et mon prélat. Pour moi, ne voyant qu'une seule chaise inoccupée au milieu des demoiselles, je m'y installai bravement.

Je fus un peu déconcerté d'abord, je l'avoue, en voyant tous les yeux braqués sur moi, et la naïve curiosité des jeunes recluses me dévorer avec un sourire qui grondait sourdement et menaçait d'éclater. Un prélat, c'était assez ordinaire pour elles; mais un jeune mondain en pantalon blanc et en redingote, c'était du nouveau. Il fallait en finir. J'aurais pu leur parler français, sur la foi de la règle du couvent; mais j'avais mon amour-propre; j'appelai à mon aide tout mon répertoire italien, et j'adressai je ne sais plus quelle phrase à ma voisine. Elle rougit un peu en me répondant; une autre vint à son secours; elles s'enhardirent; les têtes plus éloignées se rapprochèrent; chacune me parlait avec une franchise et une vivacité toutes méridionales; mais cela allait si vite que je finis par n'y rien comprendre. On ouvrit la porte, deux cardinaux entrèrent.

L'un était Mezzofante, cet homme prodigieux qui parle cinquante et quelques langues avec une perfection telle qu'en l'entendant chacun croit entendre un compatriote[1]. Sans dispositions précoces ni extraordinaires, sans avoir jamais fait d'autre voyage que celui de Bologne, sa patrie, à Rome et à Naples, il apprit par dévouement, afin de pouvoir confesser les soldats que la guerre jetait en Italie, les langues européennes d'abord, puis peu à peu celles d'Asie, enfin presque toutes. C'est à croire à un renouvellement des miracles des premiers siècles; la charité est elle-même un si grand miracle que l'on peut ajouter foi à tous ceux qu'elle enfante. Deux mots de lui donneront une idée de sa foi et de sa naïve mais modeste franchise. — Il sait très bien le chinois; cependant il craignait de le parler, disait-il, comme un *provincial* du céleste empire. Apprenant que deux Chinois étaient débarqués à Naples, il y courut en toute hâte, et revint heureux, en avouant s'être aperçu, dans ses conversations avec eux, qu'il avait la vraie prononciation du *faubourg Saint-Germain* de Pékin. — Un jour on le pressait de questions sur la généalogie et l'unité des langues dont il connaît aussi bien la filiation et la philosophie que la pratique; on lui demanda s'il croyait à la possibilité d'une langue universelle : « Eh! oui, répondit-il, elle existe, on la parle, nous la parlerons bientôt nous-mêmes... au ciel. »

(1) Le *Journal des jeunes Personnes* doit déjà à M. le vicomte Alfred de Hussière des détails fort intéressants sur le célèbre Mezzofante, aujourd'hui cardinal. (Voir année 1835, page 222.)

(*Note des Directeurs.*)

Les cardinaux assis, la toile se leva, ou plutôt se fendit, deux mains visibles sous la transparence des coulisses trop éclairées ayant fait glisser les rideaux sur leur tringle de fer.

C'était donc *Esther* que l'on allait jouer. Ces religieuses, ces jeunes filles, ces cardinaux me rappelaient Saint-Cyr; je croyais être à la troisième représentation du chef-d'œuvre biblique destinée uniquement au P. La Chaise, confesseur du roi et à quelques jésuites, lorsque madame de Maintenon disait si bien : « Aujourd'hui on ne jouera que pour les saints. »

Elle devait être bien belle et bien calme cette représentation *des saints*, à laquelle Bossuet et Racine assistaient avec mesdames de Miramion et de Maintenon, et dans laquelle mesdemoiselles de Veillane et de Glapion remplissaient les rôles d'Esther et de Mardochée. Racine disait de cette dernière : « J'ai trouvé un Mardochée dont la voix va au cœur; » et la voyant un jour à côté de la jolie madame de Caylus, il s'écria : « Quelle actrice! si je pouvais mettre ce visage sur ses épaules! »

Quelques jours après, il y eut de bruyantes et splendides représentations. Les courtisans demandaient *Esther* comme ils bri-

guaient les voyages à Marly. Le roi en faisait une liste; il se plaçait à la porte de la salle, tenant la feuille d'une main, de l'autre levant sa canne comme pour former une barrière, et ne se retirait que quand tous les invités étaient entrés. C'est ainsi qu'il honorait le génie et présidait à ces fêtes dont Racine était l'âme et l'objet.

« Le roi, dit madame de Sévigné, vint vers nos places, et, après avoir tourné, il s'adressa à moi et me dit : *Madame, je suis assuré que vous avez été contente.* Moi, sans m'étonner, je répondis : « Sire, je suis charmée; ce que je sens est au-dessus de mes paroles. » Le roi me dit : *Racine a bien de l'esprit!* Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup; mais, en vérité, ces jeunes personnes en ont beaucoup aussi; elles entrent dans le sujet comme si elles n'avaient jamais fait autre chose. » *Oh! pour cela*, reprit-il, *il est vrai!* Et puis Sa Majesté s'en alla et me laissa l'objet de l'envie. M. le prince et madame la princesse vinrent me dire un mot; madame de Maintenon, un éclair : elle s'en allait avec le roi. Je répondis à tout, car j'étais en fortune... » (*Lettre à madame de Grignan*, 21 février 1689.)

Un certain M. de la Feuillade disait pourtant, en style d'avoué, qu'*Esther* était une requête civile contre l'approbation publique... Mais où vont mes souvenirs, tandis que *la Piété* débite son prologue, pendant qu'Esther raconte en si beaux vers son histoire à sa chère Elise? Voici la physionomie des actrices. — Esther est une grande personne frêle et pâle, au visage singulièrement intéressant, aux yeux doux et voilés; sa démarche est timide, mais elle dit admirablement son rôle, sans accent étranger, avec beaucoup de sentiment. Un riche manteau brodé d'or tombe de ses épaules, et son diadème se mêle à des couronnes de fleurs. Son nom est d'ailleurs bien poétique : elle se nomme Alexandrine Pétrarca. — Assuérus est une belle jeune fille, noble et fière, dont le geste est majestueux, l'air imposant et royal. Sa couronne de carton pose bien sur ses cheveux noirs; son œil est en feu quand il condamne Aman; il est plein de douceur et d'amour quand il console Esther. Ses moustaches relèvent la fierté de sa figure; je voudrais seulement qu'elles fussent plus solidement attachées. — Quant à Aman, je n'ai de ma vie rien vu de si comique; il a l'air sans souci et fort bon enfant. Ses jupons, un peu relevés par le milieu, figurent, dit-on autour de moi, les larges pantalons dont s'affublent nos turcs de fantaisie. Il a sur la tête un turban avec une sorte d'aigrette, des moustaches faites, je crois, au charbon, et un sabre de papier au côté droit. Sa grande préoccupation est de retenir son rôle, qu'il n'a pas l'air de savoir parfaitement. Quand il prononce ces vers :

Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,
Dans sa juste fureur ne peut trop éclater;
Il faut des châtiments dont l'univers frémisse.

il se balance sur ses jambes comme un écolier peu sûr de sa leçon. Après la terrible sentence qui l'oblige à mener le triomphe de son ennemi, il s'écrie : *Dieux!!* à peu près comme il dirait : « Comment vous portez-vous? » et quand, tombant aux pieds d'Esther, il supplie et s'abaisse, on croirait qu'il veut prendre la mesure des babouches orientales de la reine de Perse. Mais ce qu'il y a de délicieux par-dessus tout, ce sont les chœurs de jeunes Israélites. Figurez-vous de charmantes petites filles de huit ou dix ans, débitant des vers sublimes avec un air grave et sérieux en dépit de l'hilarité du parterre, se reprenant, se poussant, comptant sur leurs doigts. De leurs couronnes de fleurs, leurs longs cheveux s'échappent en tresses ou en boucles onduleuses. On ne les a pas soumises à la fidélité historique du costume; elles ont tout simplement de petites robes blanches tombant jusqu'aux genoux, et des tabliers, oui, des tabliers bordés d'un ruban rose. Elles disent avec une ravissante innocence :

Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?

ou bien :

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?
Ma vie à peine a commencé d'éclore;
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore.

Après la représentation eut lieu la distribution des prix avec l'appareil ordinaire. Les actrices descendirent des coulisses dans la salle; on apporta une table couverte de livres élégamment reliés, noués d'une faveur verte ou rose; à côté une corbeille de feuilles et de fleurs; une religieuse monta sur le théâtre et proclama en français le nom des *lauréates*. J'aurais bien voulu qu'on me donnât une couronne à déposer sur le front d'Esther ou d'Assuérus; mais je n'eus pas cet honneur. Alexandrine Petrarca fut nommée cinq ou six fois; le pauvre Aman écoutait avec anxiété, mais en vain; trahi par le sort, il dut s'écrier : *Dieux!* plus tragiquement que dans son rôle. La reine, avec son manteau traînant, le fils d'Hystaspe avec son sceptre d'or, allaient tout joyeux, sous leurs beaux costumes, recevoir des couronnes plus belles que le diadème persan, et les jolies choristes, escaladant le théâtre, y trouvaient des images et un gros baiser de la mère supérieure.

Quelle aimable chose qu'une distribution de prix! quelle ivresse! que d'émotions! que d'anxiété, d'agitation, de tapage! Je ne vis qu'une ou deux figures jalouses; couronnées ou non, toutes avaient l'air aussi heureux. C'étaient des chuchotements, des serrements de mains, des baisers sur le front, entre amies; et les mères si heureuses et si fières! et les maîtresses, les bonnes religieuses, aussi joyeuses que leurs élèves! On sentait dans tous ces cœurs le contentement d'un but atteint ou l'espérance et la ferme résolution du travail.

Je m'étais approché d'une dame; c'était la mère d'Esther. Celle-ci vint la rejoindre; ses couronnes, posées sur les pics hérissés de son diadème de carton, lui donnaient un air délicieusement comique. Avec cette naïve et innocente liberté des jeunes filles du Midi, elle me demanda brusquement si elle m'avait fait plaisir dans son rôle. Je fus si étonné que je perdis la tête, et lui dis avec une inconcevable bêtise : « Oh! mademoiselle, vous m'avez rappelé Rachel. » La jeune élève connaissait sûrement mieux la Bible que les feuilletons des journaux de Paris; cependant elle comprit et me dit : « Rachel! elle doit être bien divine à entendre! » C'était assez bien, convenez-en, pour une pensionnaire d'un couvent de Rome, en l'an 1839.

Après la brillante cérémonie on servit, je crois, un goûter; mais nous n'y fûmes pas admis, et nous nous retirâmes. En sortant, le cardinal Mezzofante me prit par la main et me dit : « Votre Racine est toujours bien beau; mais avouez qu'il l'est encore plus dans de si jeunes et si jolies bouches! »

Édouard de Bazelaire.

MINETTE.

FABLE.

Favorite de sa maîtresse,
Minette, chatte de bon ton,
Au vieux César, gardien de la maison,
De savoir-faire et de finesse
Voulut un jour donner leçon.
« Mon ami, lui dit-elle, excuse ma franchise ;
« Tu te crois fort aimable et tu n'es qu'importun ;
« Tu fais sottise sur sottise,
« Et même en caressant tu fatigues chacun.
« Notre maîtresse est courroucée,
« Et la scène de l'autre jour
« Sera longtemps présente à sa pensée.
« Tu veux lui prouver ton amour,
« Et ton ardeur malencontreuse
« Par mille bonds froisse les plis
« D'une robe délicieuse
« Que devait le soir même admirer tout Paris.
« Un tel crime est impardonnable.
« Aussi, depuis ce jour, madame est d'une humeur !...
« Elle gronde ses gens, elle est inabordable,
« Et dans tout le logis je suis seule en faveur.
« Modère à l'avenir ce fougueux caractère,
« Et pour faire ta cour choisis mieux les instants ;
« On risque souvent de déplaire
« Quand on veut plaire à contre-temps.
« Crains les jours de migraine et les nuits d'insomnie,
« Et surtout, mon ami, ces entretiens fâcheux,
« Où, son budget en main, un époux ennuyeux
« Vient nous prêcher l'économie ;
« Le moment qui les suit est toujours dangereux.
« Imite-moi : discrète et sage,
« Je me tiens à l'écart tant que dure l'orage ;
« Si le calme renaît, si je vois la gaîté
« Briller dans le regard de ma jeune maîtresse,
« Je m'avance à pas lents, avec délicatesse,

« Les yeux fermés, le dos voûté,
« De ma queue ondoyante exerçant la souplesse,
« Je feins de caresser afin qu'on me caresse.
« Ce manége lui plaît; un geste familier
« Bientôt sur ses genoux m'invite à prendre place,
« Et je m'endors en paix auprès d'un bon foyer,
« Tandis que du salon d'un air brusque on te chasse.
« Quelle différence entre nous!
« Oisive, je jouis du destin le plus doux
« Dans la mollesse et l'abondance;
« Bon chasseur, bon gardien, tu n'as pour récompense
« Qu'un chenil en plein air, des rebuts et des coups.
« — Eh bien! je souffrirai, dit le chien, sans me plaindre;
« Et, quoi qu'il m'en puisse coûter,
« Je n'apprendrai jamais à feindre.
« Tu possèdes l'art de flatter;
« Je me contente d'être utile.
« Arrive à la faveur par ta conduite habile;
« Si je ne l'obtiens pas, je veux la mériter. »

BRESSIER.

OUVRAGES DE FEMMES.

L'ART DE FAIRE LES ROBES.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

Suite de la première partie.

§ II. *Provisions.* — Nous sommes restées bien longtemps, mesdemoiselles, à transporter notre paquet du magasin de nouveautés à notre atelier de couturière; et cependant je vais vous arrêter un moment encore et vous faire acheter un autre paquet; mais c'est un paquet accessoire et nous l'ouvrirons promptement, car il s'agit de *fournitures*, que nous allons choisir avec l'ordre, la prévoyance et l'économie qui ne nuisent pas plus en couture qu'ailleurs.

(1) Voir page 121.

« Bien! diront peut-être en souriant d'aimables étourdies, voici venir un sermon à propos d'écheveaux de fil.

— Bien! bien! dirai-je à mon tour, mesdemoiselles; veuillez me suivre dans ce vaste magasin de merceries, et vous verrez si la réflexion précédente est superflue. »

De nombreuses fournitures sont nécessaires à notre art: — 1° des fils non-seulement assortis à la couleur, au tissu, mais encore aux diverses parties de la robe: ainsi pour une étoffe de soie ou de laine, pour de la mousseline ou du jaconas imprimés, on destine à l'ourlet de la jupe, aux *piqués* du

corsage, du fin cordonnet; de la soie plus grosse aux boutonnières des poignets, au montage des manches et de la taille; du coton à bâtir de couleur convenable à tous les faufilages; enfin du coton fin et très souple au doublage de la robe, s'il y a lieu. Outre cela, si la robe doit avoir des lisérés de couleur tranchée, il faudra du fil et du coton de cette couleur. — 2° Des ganses rondes en coton à recouvrir de passe-poils; elles seront blanches si l'étoffe est d'une teinte claire; noires, si elle est d'une teinte foncée. Beaucoup de personnes se dispensent d'assortir ainsi les ganses: elles ne doivent pas être imitées, surtout lorsqu'il s'agit de vêtements de deuil, car le passe-poil noir s'use très vite, et il peut devenir utile que la réparation n'en soit pas urgente; d'ailleurs, un assortiment de ganses de diverses grosseurs est indispensable, puisqu'il faut, par exemple, de petites ganses pour border les volants, et de fort grosses pour les soutenir. — 3° Des agrafes et des boutons: agrafes blanches ou bronzées suivant la couleur de l'étoffe; fines, moyennes ou très fortes suivant la partie qu'elles doivent attacher; boutons en soie pour étoffes en soie; en laine, et même en coton de couleur, en nacre, ou de tout autre matière selon la mode, pour étoffes blanches ou de couleur claire en coton. Tous ces boutons seront choisis petits et plats à raison des bracelets et des manchettes. — 4° Des rubans de fil de plusieurs sortes: ruban large de trois doigts pour la ceinture; ruban large d'un doigt pour soutenir les agrafes, les baleines, attacher le corsage, etc. — 5° enfin de légères baleines courtes.

Tout cela, mesdemoiselles, coûte un peu d'argent et beaucoup de temps lorsqu'on l'achète en détail, et à mesure que le besoin s'en fait sentir; d'ailleurs, ces assortiments tardifs et réitérés n'ont pas lieu sans hésitation, sans tâtonnements, sans contrariétés, sans impatiences, toutes choses que, sermon à part, je vous conseille d'éviter. Aussi, un jour de loisir, entrez dans un de ces grands magasins de merceries en gros et en demi-gros connus sous la dénomination antique et respectable de *magasins de la rue Saint-Denis*, et qui, de cette rue, leur pays natal, ont glissé depuis peu leur modeste et grave étalage dans les rues les plus coquettes de Paris; là, achetez les fils blancs à la poignée, les poignées de fil d'Écosse à la douzaine, les rubans de fil à la pièce, les ganses et les pelotes de coton à coudre à la livre, ou plutôt à la demi-livre, car vous en aurez énormément; achetez aussi les agrafes et les soies ou cordonnets de toute sorte par once, de chaque grosseur; les baleines au poids, et les boutons par carte ou par douzaine. Vous gagnerez beaucoup plus de moitié sur le prix, et, si ce n'était la crainte de transformer cet article en annonce de mercerie, je vous en donnerais la preuve, en vous citant par exemple: *la douzaine de boutons en soie*, qui coûte 10 *centimes; la douzaine de coton à bâtir*, 15 *centimes*, etc. Allez donc dans ces magasins, et que, dorénavant, nos jeunes lectrices de province mettent ces fournitures au nombre des commissions qu'elles donnent à leurs connaissances qui vont à Paris.

§ III. *Précautions.* — Enfin nous voici pourvues, accessoires et principal. Déposons le tout sur la table, et déployons l'étoffe nouvellement achetée, non pas seulement pour la plisser, la draper à distance, en faire saillir les dessins, chatoyer l'éclat, comme fait toute bonne acheteuse; non pas seulement pour la montrer aux sœurs, aux amies, en disant, en répétant toujours: « Comment la trouvez-vous? — Devinez son prix. — C'est à la mode!... » puis s'applaudissant de son goût, de son savoir-acheter, voulant après l'approbation exciter l'admiration, peut-être l'envie... Non, certes, nous ne déplierons pas notre étoffe dans ce but, mais tout simplement et sagement pour reconnaître si elle a quelque défaut, quelque tache, quelque déchirure, qui ne sont rien lorsque,

avertie, on peut y remédier en coupant, et qui deviennent presque un malheur lorsqu'on les découvre inopinément au milieu d'un lé ou d'une manche.

Tout en étalant notre étoffe, nous sentons bientôt le besoin, si elle est en soie ou en laine, d'arrêter les effilés toujours croissants qui se forment aux deux bouts, et nous passons vite, à longs points couchés, un fil qui les arrête. Nous passerons de même ce fil protecteur à chaque lé coupé, évitant de serrer ses points, et prenant soin de les *mordre,* c'est-à-dire de les enfoncer, car autrement, après la jupe montée et par l'usage, le fil passé devient lâche, et court avec les effilés qu'il n'a pas la force de retenir. Ce désagrément arrive surtout aux satins, aux armures dont alors les plis se resserrent malproprement à l'envers. Un autre soin à prendre est de tenir ce fil de couleur assortie à l'étoffe, parce que lorsqu'on replie le haut des lés pour monter la jupe au corsage, un fil blanc sur une étoffe noire fait un effet désagréable.

Vérification faite, on détermine en dernier lieu la forme à donner à la robe, on rassemble les doublures, on choisit un modèle, on a ses patrons prêts, et l'on va s'occuper de la grande affaire du coupage, affaire qui ne demande aux couturières habituées qu'une attention ordinaire, mais qui exige de nous, commençantes, une attention plus grande et diverses précautions; non pas toutefois pour couper la jupe, car rien n'est plus simple, plus facile, depuis que la mode a si fort enseveli les robes à pointes que, malgré tout mon zèle de prévoyance, je n'ose vous en entretenir.

Donc, pour tailler une jupe, vous commencez par mesurer avec l'étoffe la longueur nécessaire au derrière de la robe, puis vous marquez le point convenable par une épingle ou une entaille; vous mesurez ensuite tous les autres lés sur celui-ci, même celui du devant, les couturières ayant pour principe de conserver ce lé aussi long que les autres, afin de pouvoir le porter par-derrière en cas de taches ou de déchirures, qui se trouveraient alors cachées dans les plis. Ce supplément donné ainsi au lé du devant est rentré par le haut, en montant la jupe, et cela s'appelle *busquer*.

Ce principe est fort sage, mais il souffre deux exceptions : s'agit-il d'une robe à retourner, à raccommoder, où l'étoffe abonde peu? on l'oublie : s'agit-il d'une étoffe transparente, comme mousseline fine, organdi, crêpe, tulle? on le méconnaît. En effet, l'excédant d'étoffe rabattu par le busqué en dedans et sur le devant de la jupe, paraîtrait à travers le léger tissu et ne serait pas tolérable. Le relever sous la ceinture est un mauvais expédient; la couture du montage laisse d'ailleurs d'ineffaçables traces sur un tissu pareil : décidément il vaut mieux alors sacrifier le principe.

Mais revenons à la règle commune. Le premier lé mesuré et marqué, vous le taillez, tout en prenant diverses précautions, suivant la nature de l'étoffe. S'il s'agit d'étoffe de coton ou d'étoffe légère en laine, comme toile ou mousseline-laine, vous déchirez simplement en travers au point marqué par l'entaille ou l'épingle pour limiter le lé; s'il est question d'étoffes de soie ou d'étoffes serrées en laine, comme stoff, vous pliez d'abord en long le lé marqué, avant de le diviser, de manière à placer lisière sur lisière; puis vous reproduisez sur cette seconde lisière la marque déjà faite sur la première. Cette pratique a pour but d'égaliser le lé, et de prévenir la différence qui pourrait résulter du resserrement d'une des lisières. Pour diviser le lé, on fait d'une épingle à l'autre un pli volant, puis on coupe vivement en faisant tenir le pli volant par une aide. Les autres lés sont coupés ensuite sur celui-ci, pliés à mesure, et reçoivent un fil, s'il en est besoin.

D'autres couturières, après avoir marqué la hauteur du premier lé par une entaille, lui comparent successivement la suite de

l'étoffe, en forment des lés entaillés, font le pli volant, puis rapprochant tous ces plis, toutes ces entailles, et les faisant tous tenir ensemble par une aide, taillent successivement, sans déplier l'étoffe, de manière à ce que tous les lés se trouvent coupés à la fois. Vous choisirez : ce dernier procédé est plus expéditif mais moins sûr. Voyez aussi s'il vous plaît d'imiter ces couturières prudentes qui coupent les lés trop longs de trois doigts afin de pouvoir renouveler l'ourlet lorsqu'elles retourneront la robe.

Il faut ordinairement 7 lés de gros de Naples, de poult, et généralement d'étoffes de soie qui sont étroites; 4 à 5 lés d'indienne, de mousseline-laine et de toutes les étoffes en coton dont la largeur égale 90 centimètres (trois quarts d'aune) ; aux étoffes portant près de 120 centimètres (une aune) de largeur, on met quatre lés, ou mieux trois lés et demi, à moins qu'elles ne soient très fines et très claires, telles que mousseline de l'Inde, tulle-illusion, etc.; et cela dépend encore de la taille de la personne à laquelle la robe est destinée, car tout doit être subordonné à la convenance et au bon goût; une robe ayant 4 mètres 80 centimètres (quatre aunes) de tour serait ridicule, portée par une femme petite et mince, tout comme une robe ayant les 3 mètres 60 centimètres (trois aunes) généralement adoptés, serait *désample* pour une femme de forte taille. C'est peut-être le seul cas où la mode veuille bien se soumettre à la raison ; il faut le remarquer, mesdemoiselles, lui savoir gré de sa condescendance et en profiter.

Le montant ni l'envers des étoffes n'exigent aucun soin particulier dans le corsage des jupes, puisque les lés sont semblables à chaque bout, et qu'on peut les mettre de haut en bas; mais il en est tout autrement pour les manches et pour le corsage, dont les parties ont à chaque limite des formes déterminées.

Le coupage du jupon terminé, passons à celui du corsage. Vous savez comment les couturières le pratiquent ordinairement. Elles ont exactement mesuré la ceinture, la taille, la largeur de la poitrine et du dos, le tour des bras, et sur cette mesure elles ajustent approximativement leurs patrons, tout en coupant partout les morceaux plus longs et plus larges. Cet excédant est de principe, et l'on en sent la raison : il ne faut être exposée ni à perdre ni à allonger quelque partie du corsage.

On bâtit ensuite, puis on essaie, réparant sur la personne toutes les erreurs de calcul.

Mais pour cette réparation on doit, surtout quand on habille quelqu'un pour la première fois, débâtir, replier, retrancher, mesurer, rebâtir, toutes choses qui ne se font pas sans tâtonner, sans manier, sans froisser le corsage, ce qui flétrit vraiment plus du satin ou toute autre étoffe de soie couleur tendre que quinze jours de service. Aussi, pour prévenir ce grave inconvénient, la perte de temps et le souci qu'il entraîne, vous proposerai-je une méthode dont la marche détournée, la timidité modeste révolteraient, j'en suis certaine, les hautes et puissantes couturières d'atelier, mais qui est tout-à-fait convenable aux humbles couturières de salon.

Tout corsage reçoit, en général, une doublure de mince taffetas ou de mousseline gommée. Vous coupez sur le patron cette doublure seulement, vous la bâtissez et l'essayez comme s'il s'agissait du corsage entier. Vous reconnaissez les erreurs s'il en existe, vous les signalez en repliant et en fixant avec des épingles l'étoffe sur tous les points où se trouve quelque chose à réparer; le corsage revenu entre vos mains, vous retranchez comme il convient; vous suivez avec un fil de couleur tranchée l'indication donnée par les épingles ; vous débâtissez, et, sûre ainsi de votre affaire, vous coupez le dessus du corsage sur les morceaux bien réparés de la doublure.

Mais d'ailleurs, couturière ou non, on doit préférer cette méthode chaque fois

qu'on emploie une étoffe brillante, délicate, et que l'on doute de ses patrons.

§ 4. *Des patrons.* « Ah! voici la grande objection, s'écrient la plupart de nos lectrices; comment les avoir, ces patrons? Faudra-t-il donc défaire une robe pour en faire d'autres! — Nous savons bien, répliquent les plus raisonnables, qu'en décousant les robes réformées, les robes de mérinos ou de satin-laine à nettoyer, nous aurons des modèles courants; mais comment agrandir ces modèles à mesure que nous grandirons? comment surtout les varier et nous procurer les modes nouvelles? Tout cela nous paraît une difficulté insurmontable, qui réduit notre talent de couturière à n'être qu'une illusion. »

Et moi, docteur-ès-couture, je réponds: « Cette difficulté, mesdemoiselles, est plus apparente que réelle, lorsqu'on veut y réfléchir. Il n'est nullement indispensable qu'un corsage soit décousu pour servir de modèle; on a seulement un peu plus de peine, comme je vais vous l'expliquer. On se prête aisément des patrons, des robes, entre amies; or, on agrandit, on varie un patron avec un facile succès. A l'aide d'un seul patron vous pouvez en faire plusieurs autres; plus habituées vous pourriez même en dessiner sans ce point d'appui, et les figures des journaux de modes vous suffiraient. »

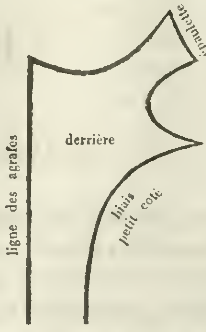
Maintenant, les explications et les exemples.

Chaque fois que se présentera l'occasion de *lever un patron* (c'est l'expression technique), ne la négligez pas; elle sera plus fréquente que vous ne pensez. Dans une famille économe, on prend une couturière à la journée; elle taille, et, avant qu'elle les ait assemblés, on peut lever le patron des manches et du corsage; on conserve le modèle des robes usées, même hors de mode, parce que la mode peut revenir; enfin on prend l'habitude de lever le patron des robes faites, ce qui n'est un épouvantail que pour l'incurie et la maladresse.

Vous y réussirez en appliquant du papier souple, dans le sens précis, sur l'une des parties du corsage, puis en le fixant avec des épingles sur tous les contours et sur tous les plis. Prenez bien garde de ne pas détourner le sens, mettant invariablement droit fil sur droit fil, biais sur biais; tracez une ligne au crayon le long des épingles, passez la main sous la robe pour bien vous assurer qu'il ne s'y trouve aucun faux pli, détachez votre papier, et coupez-le régulièrement au-dessus du trait de crayon. Cela vaut infiniment mieux que de tailler le papier encore appliqué sur la robe même, parce qu'on risque de faire le patron trop étroit, de conserver irrégulièrement les formes, et qu'enfin, en cas de plis et de draperies (que l'on imite en repliant le papier), il se trouve toujours des retranchements désagréables.

On ne reproduit jamais de cette façon que la moitié du corsage, un derrière, un côté, la moitié du devant, si la robe s'attache par-derrière, et un devant, un côté, la moitié du derrière, si la robe s'attache par-devant. On ne lève aussi que la moitié du patron des manches.

Tous ces patrons doivent être étiquetés avec grand soin, car un patron diffère souvent beaucoup de la robe cousue qu'il représente; les coupes sont parfois bizarres, les modèles se multiplient, et au bout de quelque temps on ne s'y reconnaît plus. Je vous conseille donc, surtout en commençant, d'étiqueter les patrons de cette manière :



Vous vous procurerez ainsi une collec tion

de patrons exacts qui vous permettra de rendre mille petits services, et qui pourrait, en cas d'adversité, devenir une précieuse ressource.

Accroître les dimensions d'un patron n'est pas une chose beaucoup plus difficile : on applique le petit modèle sur un grand morceau de papier et l'on coupe, en laissant tout autour un excédant d'égale grandeur; on ajoute à l'ampleur du patron en faisant un pli au milieu, afin de ne pas changer les formes.

Cela nous a mises, je crois, sur la voie des patrons à faire, et d'abord des patrons à varier.

Supposons que la mode exige impérieusement un dos formé d'une seule pièce, et que vous n'ayez que le patron du dos à petit côté dessiné précédemment; que faire alors ? Fixer ensemble ce dos et son petit côté comme ils seront réunis au corsage, les appliquer sur un papier auquel vous les fixerez par quelques épingles comme cela se fait toujours, couper tout autour, et le dos d'une seule pièce est obtenu.

Vous avez le patron décolleté d'une robe à guimpe, et vous désirez qu'il soit montant: mesurez d'une part la hauteur de la naissance du col à la ceinture, d'autre part la hauteur de la ceinture à l'épaule, et marquez ces mesures verticalement sur un morceau de papier; placez votre patron sur ce papier, de manière que l'un ne dépasse pas l'autre par le bas; taillez transversalement en droite ligne, en haut, vers la mesure de l'épaule, de manière à dépasser la courbe que décrit le patron vers la poitrine; puis, en arrondissant et en creusant la ligne, allez rejoindre la marque faite pour la mesure du col, allez rejoindre d'ailleurs l'emmanchure du patron, suivez-la, et vous avez le patron désiré. S'il n'était pas bien régulier, appliquez-le sur la personne, appréciez les défauts et recommencez. Il vous faudra peu d'habitude pour bien opérer ensuite du premier coup.

Ces deux exemples doivent vous faire comprendre, mesdemoiselles, comment, avec un petit dessin de mode, un véritable habit de poupée, on parvient à faire un bon et convenable patron; c'est tracer un objet sur une plus grande échelle et faire une application bien utile de l'art du calcul et du dessin. Les figures que nous donnerons quand nous traiterons spécialement du corsage rendront la chose palpable à celles d'entre vous qui ne manient pas le crayon, et dont je ferai aussi d'excellentes couturières; car si connaître déjà est une raison de connaître mieux, de connaître encore, le soin, la bonne volonté, la prévoyance attentive font bien équilibre au savoir. Ce que la confiance donne à l'un, la modestie le donne à l'autre, à cette bonne volonté si précieuse, seule chose qu'en glorifiant Dieu, les anges aient célébrée dans l'homme.

Élisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUIN.

8 *juin* 1794. Fête de l'Être suprême.

Nous vous parlions naguère, mesdemoiselles, de l'institution non moins bizarre que sacrilége de la fête de la *Raison*, aux jours mauvais dont nos pères ont été les malheureux témoins[1]; une autre fête non moins bizarre et non moins sacrilége fut célébrée à cette époque néfaste de notre histoire; son souvenir renferme un trop

(1) Septième année, page 349.

haut enseignement pour que nous ne vous le rappelions pas en peu de mots.

On avait cherché, nous l'avons vu, à élever en France le culte de la *Raison* sur les ruines du culte catholique ; mais déjà cette religion nouvelle ne suffisait plus au besoin d'innovation qui s'était emparé des esprits. Vainqueur à la fois de la faction qui reconnaissait pour son chef et pour son organe l'ignoble Hébert et son journal obscène, et de celle qui marchait à la suite de Danton, Robespierre comprit enfin la nécessité du dogme de l'existence d'un Dieu ; mais, en le reconnaissant, ou plutôt, pour nous servir de l'expression alors adoptée, en le *décrétant*, il voulut s'en instituer le pontife. Le 18 floréal (7 mai) 1794, la Convention *décréta* donc l'existence, non pas de Dieu, — ce mot était sans doute trop religieux, trop chrétien, — mais d'un Être suprême, et chargea le peintre David de rédiger le programme d'une fête à laquelle on voulait donner un appareil imposant. Deux circonstances à peu près identiques contribuèrent, dans l'intervalle du décret à la célébration de cette solennité, à accroître la popularité de l'homme dont le joug sanglant avait déjà fait tant de victimes : un double projet d'assassinat fut découvert à un jour de distance ; l'un, formé par un homme obscur, Ladmiral ; l'autre par une jeune fille, Cécile Renaud. Alors les témoignages d'une allégresse excessive environnèrent Robespierre ; on attribua son salut au *bon génie* de la République, à la protection de l'*Être suprême* ressuscité par ses soins, et quatre jours avant celui fixé pour la célébration de cette fête moins religieuse que politique, la Convention le nomma son président à l'unanimité, pour qu'il pût paraître à sa tête dans cette cérémonie qu'on désirait rendre auguste et solennelle.

Or, voulez-vous savoir, mesdemoiselles, quels étaient les principes, nous ne dirons pas religieux, mais sociaux de ce chef de la République, dont le gouvernement pesait alors sur la France ? D'accord avec Saint-Just, il avait formé le plan d'une démocratie *morale* dont les éléments devaient être : *liberté*, *égalité*, pour le gouvernement de la République ; *indivisibilité*, pour sa forme ; *salut public*, pour sa défense ; *vertu*, pour son principe ; *Être suprême*, pour son culte. Quant aux rapports des citoyens entre eux et envers l'État, *fraternité*, *probité*, *bon sens*, *modestie*, tel devait être leur symbole. Il faut ajouter que la *mort* en était la sanction pénale, et qu'il n'y a pas un des mots de cette phraséologie vide de sens qui n'ait servi à la proscription d'un parti ou au supplice de quelques hommes. Voilà quels eussent été les devoirs nouveaux imposés au peuple : quant aux vertus commandées par les préceptes de notre religion sainte, ils n'eussent plus été qu'un vague souvenir.

Le grand jour fixé pour la célébration, dans toute la France, de la fête en l'honneur de l'Être suprême, le 20 prairial (8 juin), vint enfin mettre un terme à l'impatience mal dissimulée du nouveau pontife de la religion nouvelle. Il parut à la tête de la Convention, l'air triomphant et radieux (exception remarquable dans sa vie), vêtu d'un costume brillant, portant à la main des fleurs et des épis, et prit place sur un vaste amphithéâtre dressé dans le jardin des Tuileries et adossé au château. Là, il harangua la foule immense qui se pressait autour de lui, toute parée de rameaux de feuillage et de bouquets de fleurs. Arrivé au milieu de son discours, il saisit une torche enflammée, descendit de l'amphithéâtre, se dirigea vers le bassin du parterre, au milieu duquel s'élevait un groupe de figures allégoriques représentant l'Athéisme, l'Ambition, l'Égoïsme, la Discorde et la fausse Simplicité, hideusement personnifiés, et mit le feu à ces emblèmes dont les débris fumants livrèrent passage à la statue de la Sagesse, environnée d'une auréole de gloire. Après ce singulier auto-da-fé, le président-pontife re-

prit sa harangue et la termina par une pompeuse invocation à l'Être suprême.

Au son d'une musique guerrière, la Convention se rendit ensuite au Champ-de-Mars, se plaça sur la cime d'une montagne peinte et écouta l'hymne composé par Chénier, au refus de l'abbé Delille, puis le cortége revint aux Tuileries, et le reste de la journée fut consacré à des repas civiques.

Pendant toute la cérémonie, Robespierre s'était tenu à vingt pas en avant de ses collègues; les cris de *vive Robespierre!* continuellement poussés par la foule avaient frappé leurs oreilles et fait naître une jalousie que plusieurs ne surent dissimuler: «Robespierre, lui avait dit Lecointe de Versailles, j'aime ta fête, mais toi, je te déteste. — Le Capitole est près de la roche Tarpéienne!» lui avait murmuré Bourdon après Mirabeau. Par une disposition toute providentielle, le 20 prairial annonçait ainsi le 9 thermidor; mais que de sang devait encore couler jusqu'à la chute de celui qui le répandait avec tant de profusion!

Telles sont, mesdemoiselles, les étranges aberrations auxquelles se laisse emporter l'esprit humain quand il a secoué le frein salutaire des doctrines religieuses. Sans parler de ce qu'avait de ridicule la fête patriotique de l'Être suprême, combien nos cérémonies catholiques, avec leur majestueuse simplicité, sont plus touchantes et vont plus directement au cœur! Mais ne perdons pas de vue un autre enseignement précieux que nous ont laissé ces imitations sacriléges des fêtes du paganisme. — Ne fallait-il pas une force bien irrésistible pour que des hommes sans foi, sans mœurs, sans probité, qui avaient secoué à la fois le joug religieux et le joug monarchique, fussent amenés à reconnaître que sans religion tout gouvernement est impossible; qu'il faut au cœur comme à l'esprit de l'homme des pensées religieuses pour le rendre meilleur, et dès lors plus facile à gouverner? Telle est, en effet, la puissance de la foi, qu'un royaume dont on parviendrait à la bannir ne tarderait pas à tomber dans un état de décadence qui le rapprocherait peu à peu de la barbarie.

Une seule chose est restée de la célébration de la fête du 20 prairial: c'est l'habitude qu'ont prise quelques personnes de donner à Dieu le nom d'Être suprême. Sans doute cette dénomination est juste en elle-même, mais l'indigne abus qu'on en a fait doit la bannir de notre langage habituel. Ceux qui appellent Dieu l'*Être suprême* appellent assez ordinairement le cimetière le *champ du repos;* or ces locutions presque païennes sont trop peu chrétiennes pour nous qui ne devons jamais rougir du nom de Dieu, et qui savons que si notre corps *repose* en effet dans sa dernière demeure, notre âme a une destinée plus sainte et ne périt pas comme la dépouille mortelle qui lui sert ici-bas de demeure.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Voilà mon bureau encombré de livres dont on me prie de vous dire quelque chose, mesdemoiselles, et qui tous attendent sans doute un mot d'éloge; car ils doivent le mériter, au moins par la pensée qui les a dictés, dès l'instant qu'ils ont été écrits pour vous ou qu'on les juge dignes d'être mis entre vos mains. Je n'ai donc ici que l'embarras du choix, et ne sachant vraiment par lequel commencer, j'allais assez naturellement m'arrêter à celui dont la beauté du format m'attirait plus spécialement, quand deux noms, écrits sur son frontispice, sont venus frapper mes regards et mettre un

terme à mon indécision : le titre de l'ouvrage *Louis XVI*, et pas un mot de plus ; le nom de son auteur, *le vicomte de Falloux*. Vous comprenez sans peine mon émotion à la vue d'un titre qui rappelle à la fois tant de grandeur d'âme au milieu de tant d'adversités, tant d'abaissement après tant de puissance ; mais ce que vous ne sauriez expliquer, si je ne vous donnais moi-même le mot de cette énigme, c'est la surprise qu'a fait naître en moi le nom de l'auteur. Je dois donc vous dire, mesdemoiselles, que M. le vicomte de Falloux ne vous est point inconnu ; que votre journal a plus d'une fois ouvert avec bonheur ses colonnes à ses gracieuses productions, et que vous ne devez attribuer l'absence de son nom au bas des articles dont il a eu l'obligeance d'enrichir ce recueil qu'à un excès de modestie bien rare parmi les hommes de talent. Relisez donc, je vous prie, les articles signés du pseudonyme *Alfred de Hussière* (3e année) et vous comprendrez avec quel empressement j'ai ouvert le beau volume qui porte ici le vrai nom de son auteur. Je voudrais pouvoir vous dire avec quel intérêt je l'ai parcouru, avec quel attendrissement je l'ai relu, avec quelles instances je l'ai recommandé à toutes mes amies ; mais je devrais pour cela vous montrer comme il fait bien connaître l'homme d'abord, puis le prince, puis le roi, et enfin le prisonnier en face de l'échafaud. Vous sentez, mesdemoiselles, qu'il me faudrait bien plus d'espace que je n'en ai à ma disposition, et que je dois me borner à vous dire que depuis longtemps je n'ai eu à vous entretenir d'un ouvrage aussi remarquable, et dont l'objet, le héros et l'auteur soient plus dignes de toutes vos sympathies.

J'aperçois là un autre volume qui, sous d'autres rapports, n'est pas moins propre à exciter votre intérêt. Vous connaissez toutes, au moins de nom, l'auteur le plus populaire de l'Angleterre, Walter Scott, et plus d'une fois sans doute vous avez désiré lire quelques-uns des trente volumes dont se composent ses œuvres complètes. M. d'Exauvillez, dont souvent déjà nous vous avons recommandé les œuvres, vient d'aller au-devant de ce désir en publiant un *Walter Scott de la Jeunesse*, dont chaque volume (in-12) contiendra un ouvrage complet et se vendra séparément. Nous avons sous les yeux le premier volume de cette intéressante collection ; il comprend *Woodstock* ou *le Cavalier*, est orné d'un portrait fort ressemblant de Walter Scott, et terminé par des notices historiques sur les lieux, les événements et les personnages. On nous annonce comme devant paraître prochainement, *Quentin Durward*, cet épisode si attachant de notre histoire nationale. Cette publication est, à notre avis, une idée heureuse et digne d'éloges. Les rayons de votre modeste bibliothèque l'attendaient depuis longtemps : elle viendra certainement y remplir bientôt la place que vous lui aviez réservée. — Quelques mots maintenant sur un ouvrage d'une utilité plus pratique et plus incontestable.

La géographie, à la hauteur où elle s'est élevée de notre temps, dans les ouvrages des Malte-Brun, des Balbi, etc., a jeté d'utiles lumières sur les sciences. On a abordé sérieusement aussi son étude dans la première éducation ; elle est devenue l'une de ses bases. Nous possédons déjà de beaux atlas qui nous initient à toutes les divisions, à tous les détails de la géographie historique et contemporaine ; ces atlas se distinguent même par une science profonde ; mais leur dimension et leur prix élevé ne permettent pas de les introduire dans les maisons d'éducation. Un nouveau travail, un bon abrégé de ces ouvrages était donc à faire, et c'est ce que viennent d'exécuter les éditeurs du *Globe*, MM. Jules Renouard et Cie. Leur *Atlas classique universel* a été gravé avec beaucoup de talent ; cependant, son prix ne dépasse pas celui des livres destinés à l'éducation. Leurs cartes, dressées par un de nos

plus habiles géographes, M. Dufour, ont été revues, particulièrement pour l'*Afrique*, par M. Jomard, membre de l'Institut, conservateur du dépôt des plans et cartes de la Bibliothèque royale; la partie statistique a été extraite de l'*Abrégé de géographie* de M. Balbi. Ces trois noms garantissent la fidélité de l'ouvrage. Les planches sont dues à nos meilleurs graveurs. Dans chaque carte, de toute la grandeur d'une demi-feuille et coloriée avec soin, les détails sont nombreux, tels qu'ils doivent être sur des cartes élémentaires, distribués avec ordre, et par conséquent faciles à trouver par les élèves les moins exercés. Chacune contient un tableau statistique, les États et capitales, les superficies, les populations, les classifications des peuples d'après leurs religions, leurs langages, les souverains régnants, les revenus et dettes, les armées, les flottes, etc., etc. — La partie moderne de cet Atlas renferme trente-deux cartes, dont une double comptant pour deux; la partie ancienne en contient neuf.

J'aurais bien desiré vous parler encore de la *Semaine d'une petite fille*, nouvelle production de Mlle Louise d'Aulnay, gracieux auteur des *Mémoires d'une Poupée*, et dont le succès répondra sûrement au succès de ces charmants Mémoires; du *Portefeuille*, nouvelle morale des plus intéressantes, que j'ai oublié de vous signaler le mois dernier, que je vous recommande spécialement, et qui fait suite à *l'Histoire de Jean-Marie*, par Mlle Ulliac Trémadeure, l'auteur de vos piquantes leçons d'histoire naturelle et de botanique; des *Nouveaux exercices de mémoire gradués selon l'âge des élèves*, adoptés dans les Cours de l'abbé Gaultier; du *Livre de l'enfance chrétienne*, écrit par une mère pour ses enfants, et d'une foule d'autres publications qui sollicitent l'honneur de vous être signalées; mais la place me manque, vous le voyez; car comment oserais-je empiéter sur le domaine de la *Toilette?*

TOILETTE.

Si vous avez encore des robes à faire, mesdemoiselles, ne vous hâtez pas d'y mettre des volants; il est arrivé ce qui ne pouvait manquer, c'est qu'ils sont devenus communs en négligé de ville. Pour vos toilettes du jour, pour vos petites toilettes, et même pour vos négligés du soir, vous ferez bien de les conserver. Nous ne savons même ce que nous pourrions vous conseiller pour vos robes de mousseline, sinon un volant bordé d'un tulle ou festonné.

Quelque chose qui nous paraît charmant pour vous est une mousseline ou une gaze brodée à pois en plein avec du coton de couleur, et un volant festonné de même.

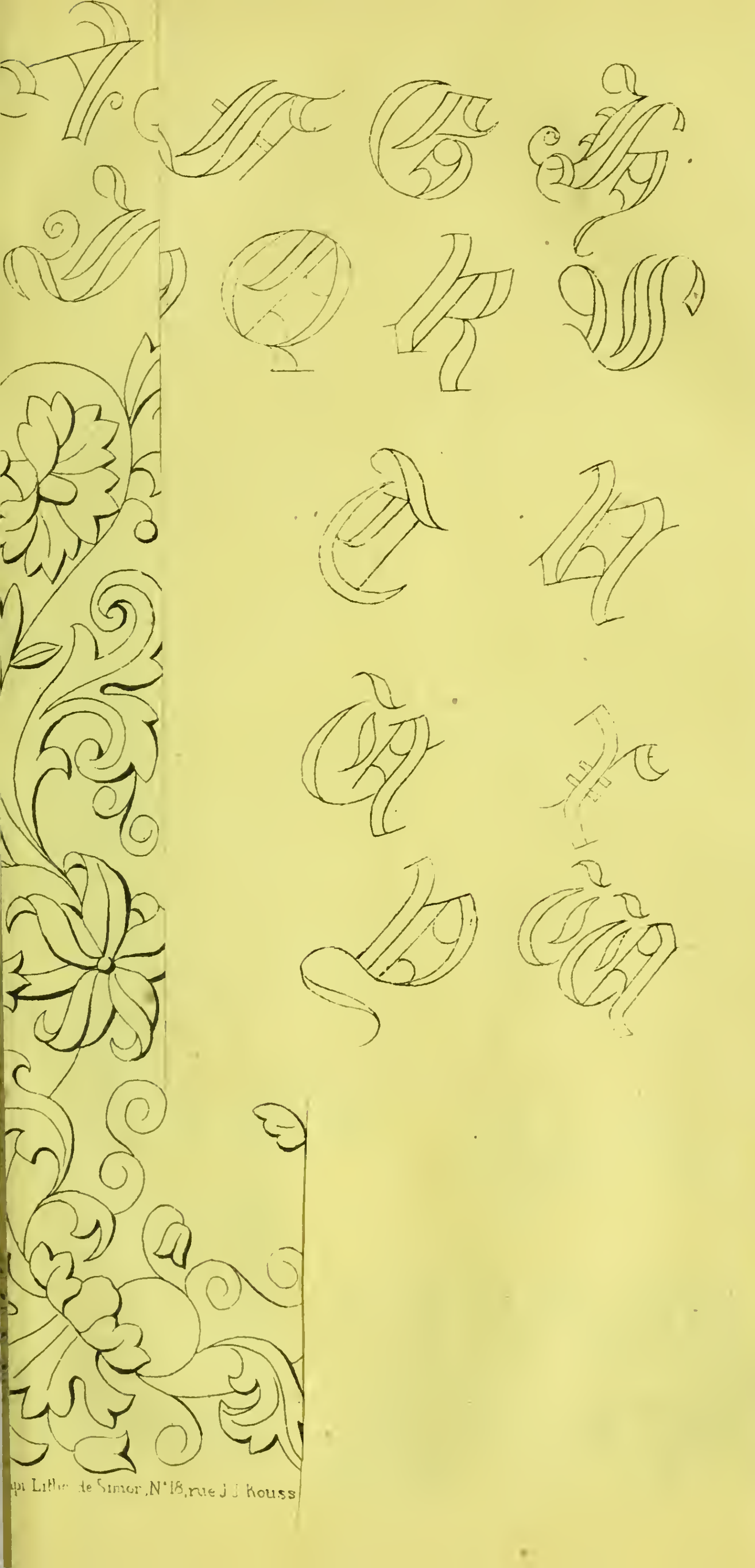
On met des biais; mais cette mode n'a vraiment rien de gracieux ni d'élégant. Que fait un biais au bas d'une robe, sinon la charger sans aucune élégance?

Les manches plates ont décidément peu de faveur; peu de femmes osent les adopter, et presque toutes les couturières les combattent. Si elles sont permises, c'est à vous, mesdemoiselles, plus qu'à toute autre, parce que votre simplicité peut paraître le motif de votre choix; mais elles sont rares, et peuvent sembler étranges.

Sur vos chapeaux de paille mettez seulement un ruban posé à plat qui forme les brides, sans caprice, sans nœud, sans autre ornement qu'une fleur tombant de côté.

Pour vos châles, nous ne savons trop que vous conseiller, sinon les écharpes noires ou à carreaux écossais de couleur peu tranchante. Les écharpes pareilles à la robe sont fort jolies, et nous vous engageons à ne pas négliger une idée qui peut vous offrir de l'économie: c'est la réserve de deux aunes d'étoffe que vous retrouvez plus tard comme grande ressource quand votre corsage est à remplacer.

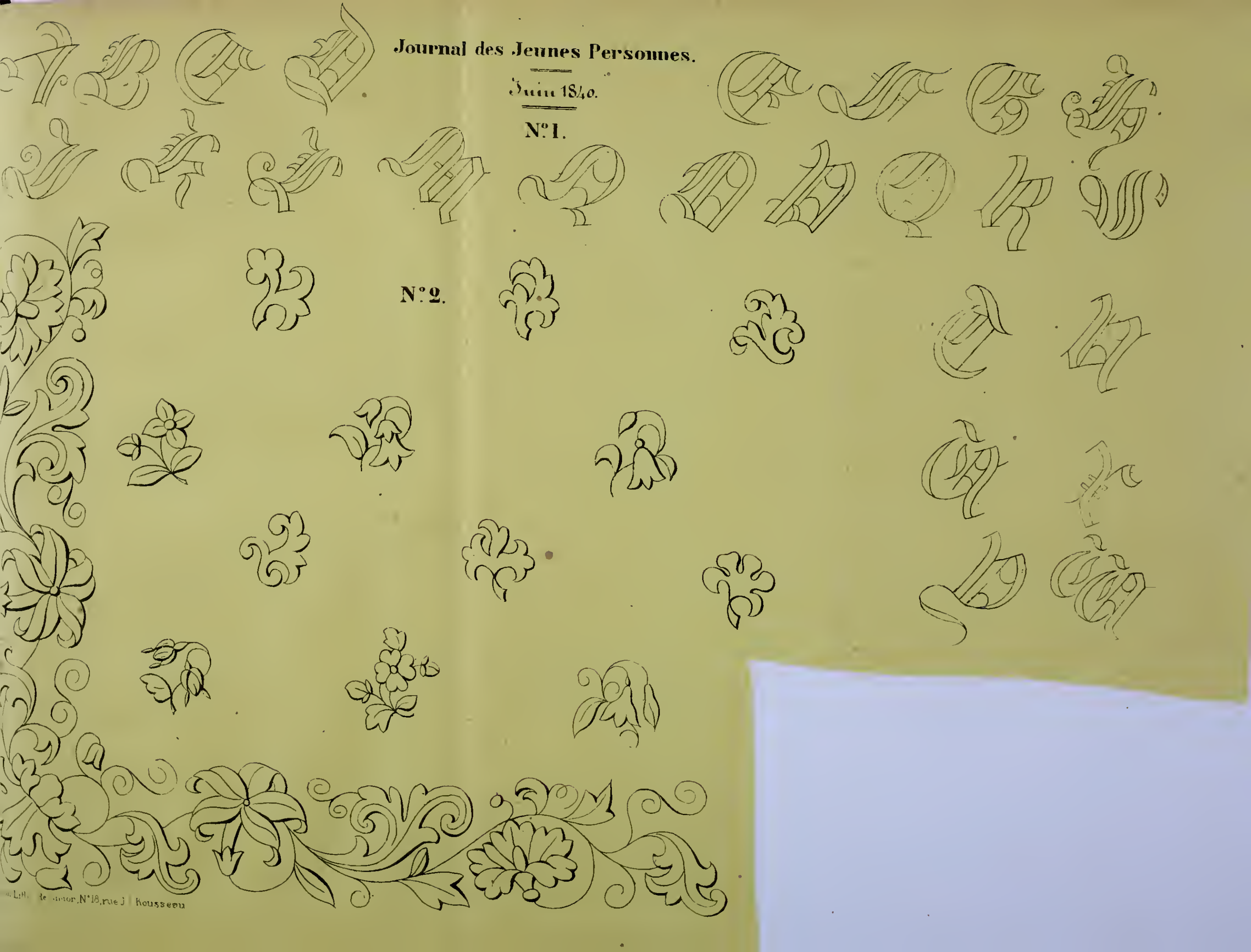
Les mouchoirs de demi-toilette sont fort bien avec une bordure formée par cinq ou huit plis ourlés à jours.



s
r
a
ii
,
à
t
a
,
ç
a
ne ro-
e tour,
—sim-
iracles
La Ro-
artyre
it l'É-
saint
de la
rrivait
eric à

Journal des Jeunes Personnes.

Juin 1840.



Lith. de [illegible] N°18, rue J. [illegible] Rousseau

LES CHATELAINES DE LA ROCHE-GUYON.

CHRONIQUE DU XVe SIÈCLE.

> Laquelle, muc d'un noble courage, ayma mieux perdre tout et s'en aller desnuée et ses enfants, que soy mestre, ny ses enfants, ès-mains des ennemys du royaume, et délaysser son souverayn seygneur.
>
> (JUVÉNAL DES URSINS.)

Charles VI, roi de France, frappé de la plus complète démence, était hors d'état de mettre ordre aux divisions qui bouleversaient son royaume ; l'ambition de son frère et de ses oncles, aspirant tous à la régence, et l'équivoque position de son fils, avaient fomenté et entretenu des troubles que l'invasion étrangère était venue augmenter encore.

L'Angleterre avait porté ses prétentions belliqueuses dans notre malheureux pays ; ses succès avaient été rapides et soutenus, car les Français avaient commis fautes sur fautes. Le combat livré en 1415, près du village d'Azincourt, en Artois, fut suivi de nouveaux désastres. Les Anglais étaient épuisés; mais leurs pertes ne furent ni aussi nombreuses ni aussi irréparables que celles de la France, qui vit passer dans les fers, ou périr sur le champ de bataille, l'élite de ses chevaliers et des seigneurs de ses provinces.

De ce nombre fut le brave sire Guy VI, possesseur du castel héréditaire et ducal de la Roche-Guyon, sur la lisière de la Normandie. Il laissait une veuve et trois jeunes enfants. La demeure dans laquelle ils se tenaient renfermés, conservée et agrandie de nos jours, s'élevait sur le bord de la Seine et n'avait d'abord consisté qu'en une tour antique, servant d'asile et de refuge dans les moments de danger. Une garnison nombreuse avait constamment occupé cette forteresse, la première du Vexin. Bientôt des bâtiments spacieux entourèrent le rocher qui supporte la tour ; puis le village de la Roche-Guyon, s'établissant plus tard, lui forma l'enceinte que nous pouvons voir encore aujourd'hui.

Quand les Anglais, dans leurs conquêtes, ravagèrent cette riante et fertile contrée, la garnison du château était considérablement diminuée, ou, pour mieux dire, n'existait plus depuis la mort de Guy VI. Son héroïque et courageuse veuve se voyait réduite à confier sa défense à quelques serviteurs fidèles ; mais ils étaient en trop petit nombre, et leur résistance inutile et vaine n'eût été qu'une folle témérité contre la force et la puissance.

A l'époque où nous prenons cette véridique histoire, il existait, sous l'énorme rocher au-dessus duquel s'élève la haute tour, une chapelle, — que l'on y voit encore, — simplement ornée, mais célèbre par les miracles dus à l'intercession de saint Nicaise. La Roche-Guyon fut, dit-on, le lieu du martyre de ce pieux prédicateur qui annonçait l'Évangile dans le Vexin, tandis que saint Denis le répandait sur d'autres rives de la Seine. Alors, comme aujourd'hui, on arrivait à cette chapelle par une longue galerie à

l'issue de laquelle s'élevait, sur un modeste autel, une statue de la sainte Vierge en pierre.

Devant cet autel, agenouillée sur la dalle humide et glacée, une jeune fille de seize ans environ, d'une taille peu élevée, mais svelte et gracieuse, d'une figure intéressante et douce, vêtue d'habits et de voiles de deuil, la tête posée sur ses deux mains dévotement croisées, priait un soir avec ferveur à la fin d'une journée d'alarmes.

C'était Édith, fille de Guy VI et de Bathilde, héritière présomptive, avec ses deux jeunes frères, du noble fief de la Roche-Guyon. Trois ans s'étaient écoulés depuis que son père avait trouvé la mort au champ d'honneur, et ses lugubres habits attestaient encore la douleur d'une famille inconsolable, résolue à ne quitter le deuil que lorsque son pays serait délivré du joug étranger qui l'opprimait.

En ce moment, un double motif dictait l'ardente prière de la jeune damoiselle. Les Anglais, ajoutant chaque jour à leurs envahissements, n'étaient plus qu'à si peu de distance de la Roche-Guyon que deux sommations de se rendre avaient déjà été faites à la duchesse, et sa fille Édith venait de découvrir, du haut de la tour, les bannières ennemies dont le soleil couchant faisait briller les couleurs. Elle savait que la forteresse était hors d'état de faire aucune résistance; une veuve sans défenseur et sans appui, une fille jeune et faible, deux fils en bas âge, devaient se soumettre ou mourir.

Édith avait grande confiance en la prudence de sa mère; mais que pouvait cette prudence dans un si éminent danger? Pâle et les yeux baignés de pleurs, tremblante au moindre bruit qui du dehors venait frapper son oreille, elle avait résolu de passer en prières tout le temps qui s'écoulerait entre cet état de perplexité et la décision d'un malheur, quel qu'il fût.

Tout à coup, le léger bruit qu'elle entendait par moments au dehors devint plus distinct et plus fort; elle courut à la haute fenêtre qui se trouvait, à l'extérieur, au même niveau que le sol, et vit plusieurs cavaliers traverser rapidement la cour, tandis que le bruit des cors et des trompettes résonnait jusque sous les voûtes de la chapelle. Le cœur de la jeune fille battit avec une violence extrême: palpitante d'émotion, elle retomba à genoux sur la première marche de l'autel; une sueur froide inonda son visage; elle voulut se relever et courir vers sa mère; ses jambes défaillantes lui refusèrent tout secours; elle retomba.

Quelques minutes s'écoulèrent; le bruit continuait, tout le château semblait être en émoi. Une idée rapide vint traverser comme l'éclair la pensée de la jeune fille : peut-être sa mère était-elle en présence de ces farouches Anglais, de ces hommes dont on avait appris, en France, à n'attendre ni pitié ni merci! Edith sentit en elle une force surnaturelle; se levant par un mouvement convulsif, elle allait s'élancer hors de la galerie; mais des pas d'hommes et le cliquetis des éperons d'acier retentirent derrière elle : alors ses pieds semblèrent se clouer sur la dalle, un frisson mortel circula de nouveau dans ses veines; elle posa la main sur son cœur et crut qu'elle allait mourir, quand la porte, restée entr'ouverte, fut entièrement poussée et une exclamation de satisfaction se fit entendre à ses oreilles. Retombée à genoux, Edith tourna lentement la tête : un cavalier de haute stature se tenait debout sur le seuil. L'armure d'acier qui le recouvrait tout entier était ornée des marques distinctives d'un haut rang, et sur son casque, dont la visière était baissée, un superbe panache rouge s'élevait jusqu'à la voûte. Le guerrier tenait d'une de ses mains gantelée le bord de la porte, de l'autre il releva sa visière, et la jeune Edith se sentit moins effrayée à la vue d'une douce et régulière figure de jeune homme dont les yeux noirs et brillants s'arrêtaient sur elle.

« Pardon, madame, lui dit le chevalier d'un ton de voix expressif et dans un langage français d'une pureté remarquable chez un Anglais; pardon si je trouble votre occupation pieuse, mais le silence de mort qui règne en ce château semble m'autoriser à pénétrer jusqu'ici. »

Edith écarta le voile de crêpe qui couvrait sa blonde chevelure et une partie de son gracieux visage, et prenant une attitude digne :

« Sire chevalier, dit-elle, qu'entendez-vous par un silence de mort? Le château n'a pu être ni abandonné ni frappé de quelque nouveau malheur depuis l'heure que je viens de passer au pied de cet autel.

— Des ordres bien sévères ont du moins été donnés, madame. Le pont-levis est resté baissé, et nul ne s'est présenté devant nous quand notre présence s'est fait connaître de l'autre côté du fossé; nul n'a paru dans les créneaux et sur les remparts aux sons aigus de nos trompettes d'annonce, et c'est par l'effet du hasard qu'un de mes cavaliers a découvert une avenue souterraine creusée dans le rocher; après mille détours, cette issue nous a enfin conduits dans la cour principale, et nulle apparition, nulle voix humaine n'a répondu à notre appel. Je le répète, madame, ce silence autorise ou du moins excuse notre entrée inopinée dans l'enceinte de vos murs. Pourtant la noble châtelaine, après les deux premières sommations qui lui ont été faites, devait s'attendre à nous voir revenir...

— Pour en faire une troisième qui ne sera pas mieux reçue que les autres, messire, dit Edith entièrement remise de son effroi et pénétrée d'un courage qui dominait sa timidité naturelle; et cela vous explique le silence profond par lequel vous voyez votre violation accueillie, ajouta-t-elle. Je ne crains pas de l'avouer, nous sommes hors d'état de vous opposer la plus légère résistance; toute la contrée qui environne la seigneurie a été ravagée par vos armes; ses habitants fuient au loin pour échapper au massacre, mais non pas à la ruine et au pillage; la forteresse est sans gardes, sans armes et sans munitions; vous pouvez vous en emparer sans honneur, mais non pas sans violence. Nous sommes résolus à mourir, mais non pas à nous rendre. Vous viendrez nous égorger devant l'âtre des foyers de nos aïeux, mais nous imposer des lois honteuses, jamais! »

Edith avait parlé avec tant de douleur et de fermeté, avec un accent si triste et si fier, son doux regard s'était animé de tant de noblesse, que l'Anglais en parut ému. Des larmes scintillaient dans les yeux de la jeune fille, mais elles ne coulaient pas.

« Revenez, madame, de l'erreur où vous êtes sur le sort que nous vous destinons, dit l'Anglais. Nous sommes foudroyants dans les batailles, mais généreux dans les accommodements.

— Nous n'en voulons aucun, messire, car vous ne pouvez en proposer que d'indignes de l'honneur français. »

Le jeune homme s'approcha d'Edith, qui voulut faire un pas en arrière; la marche de l'autel retint son pied. Ses inquiétudes renaissantes se calmèrent de nouveau cependant, en voyant l'air civil et doux de l'étranger. Il avait ôté son rude gantelet; d'une main blanche et délicate comme celle d'une femme il prit, malgré la résistance de la jeune châtelaine, sa main froide et tremblante, tandis que ses yeux humides se baissaient pour éviter ceux qui l'examinaient. Le jeune Anglais reprit :

« Je dois vous déclarer qui je suis, madame, car sans doute vous croyez voir en moi un de ces grossiers hérauts d'armes que l'on charge ordinairement des messages. Je suis le plus jeune des fils du duc d'Yorck, l'un des grands du noble royaume d'Angleterre. Mon père a, comme le vôtre, versé son sang pour son pays et pour son roi à la bataille d'Azincourt. Je ne cherche point à connaître de quel côté sont la justice et le

bon droit : tout ce que je désire, c'est d'adoucir autant que possible les rigueurs d'une guerre calamiteuse; tout ce que j'espère, c'est que les partis se réconcilieront avec le moins de sang possible ; j'ai horreur de celui déjà versé. Je viens donc de la part de mon souverain demander aujourd'hui pour la troisième fois à la noble veuve de Guy VI de songer à sa propre sûreté et à celle de ses enfants, car il ne dépendra pas de moi de prévenir les suites d'un refus de serment d'hommage et de fidélité au roi de la Grande-Bretagne.

— Et quelles seront ces suites dont vous la menacez, sire chevalier?

— L'entier dépouillement et la confiscation de ses biens, sa ruine inévitable... Oh! veuillez, madame, me guider auprès de votre noble mère; laissez-moi lui exposer, avec les égards dus à son malheur et à son rang, avec le touchant intérêt que sa situation m'inspire, le sujet de la mission que je suis chargé de remplir!

— Seigneur, dit Edith avec un sourire de dédain, et en s'efforçant vainement de retirer sa main pressée par celles du jeune homme, vous avez trop de confiance en vos éloquentes paroles; elles contrastent étrangement avec la manière inopinée, pour ne pas dire plus qu'inconvenante, dont vous avez pénétré dans nos murs; elles ne contrastent pas moins avec le message dont vous avez si fort à cœur de vous acquitter. Sire chevalier, je ne vous guiderai pas vers la duchesse ma mère ; toutes les portes n'ont été fermées que par ses ordres; la négligence d'un de nos serviteurs vous a seule livré l'une de nos issues. Il vous est clairement démontré que ma mère ne veut ni ne peut vous recevoir, et que, si cela ne dépendait que de ma volonté, les flammes auraient dévoré le château avant que vous vous en soyez rendu maître. Je vous le répète encore, ce n'est que par la force que vous arracherez ma mère à cet asile, et si vous devez en venir à frapper, oh ! du moins, commencez par moi! »

En ce moment une troupe nombreuse d'hommes armés parut à la porte de la galerie; cette fois Edith ne sourcilla pas.

« Votre mère s'inquiète peu de votre absence, belle et noble dame, dit le jeune duc d'Yorck.

— Elle me croit dans mon appartement, au milieu de mes fidèles compagnes, et celles-ci me supposent à leur tour auprès de la duchesse, dont je n'aurais pas dû m'éloigner, même pour prier. . . Mon Dieu ! c'est pour elle que je t'implorais ! »

Et la pauvre enfant fondit en larmes.

« Sire Edward, dit un des cavaliers, la nuit approche et nous n'agissons pas.

— Madame, dit Edward, si vous ne voulez pas nous conduire auprès de votre mère, nous nous verrons contraints d'employer la force et d'enfoncer les portes.

— Vous ne le pouvez pas, vous ne le devez pas, messire, s'écria Edith dont la frayeur s'accrut et lui fit enfin retirer violemment sa main ; oh ! vous ne le ferez pas, seigneur, ajouta-t-elle suppliante et presque agenouillée, vous ne porterez pas le coup de la mort à ma mère !

— Alors, madame, répondit Edward en s'efforçant de cacher son émotion croissante, indiquez-moi les moyens de traiter avec elle.

— Il n'y en a pas, il n'y en aura jamais ! mais je vous en conjure à genoux, — et elle y était en effet, — si nous ne pouvons obtenir de ceux qui vous envoient ni pitié ni merci, accordez-nous du moins de vous-même quelques délais encore ! Laissez-nous sauver mes frères, deux jeunes orphelins en bas âge, qui ne connaissent pas nos dangers, et qu'il serait cruel d'y envelopper ! »

Charmé de trouver un moyen d'obtenir quelque reconnaissance de la pâle et désolée châtelaine en acquiesçant à son désir :

« Vos jours, lui dit Edward en passant un de ses bras autour de sa taille pour la relever de sa posture suppliante, vos jours ne sont point menacés, non plus que ceux de

tout ce qui vous intéresse ; je vous l'ai dit et je vous le confirme avec serment. Toutefois, je consens à prendre sur ma responsabilité le délai que vous me demandez avec une grâce si touchante ; mais je ne puis l'accorder que très court, il n'est pas en mon pouvoir de faire davantage. Demain, bien peu d'instants avant le coucher du soleil, un page inoffensif viendra recevoir votre décision dernière. Peut-être, ajouta-t-il avec un accent expressif, peut-être pourrai-je moi-même vous offrir un asile, un refuge, une protection puissante, et j'ose espérer que vous ne la refuserez pas. »

Puis mettant un genou en terre, il saisit de nouveau la main d'Edith avec une grâce toute chevaleresque, l'effleura respectueusement de ses lèvres, et sortit précipitamment de la galerie avec ceux qui l'accompagnaient. Edith, demeurée un instant immobile, entendit bientôt les pas de plusieurs chevaux retentir dans les cours et se perdre dans l'éloignement, après avoir fait résonner la voûte souterraine par laquelle ils étaient entrés.

Revenue de sa stupeur, la jeune fille courut auprès de sa mère ; elle la trouva sans voix, sans connaissance et privée de tout sentiment entre les bras de ses femmes persuadées qu'elle allait expirer.

La duchesse Bathilde avait d'abord demandé du secours contre l'attaque des Anglais à Guy-le-Bouteillier, gouverneur de Rouen, son parent et son allié ; mais cette ville elle-même, après une défense héroïque, après une résistance sans exemple encore dans l'histoire, se voyait sur le point de tomber entre les mains du vainqueur. Alors la veuve de Guy VI, sans protection, sans aide, sans aucun moyen de s'opposer à l'invasion des ennemis dans l'enceinte de son domaine, avait résolu de s'y tenir renfermée et de ne céder qu'à la dernière extrémité. Quand, au bruit inattendu de l'entrée de plusieurs hommes d'armes dans les cours du château, elle avait cru ce moment fatal arrivé, elle avait appelé autour d'elle sa garde trop peu nombreuse, ses fidèles serviteurs, et, glacée de terreur, elle s'était enquis de la manière dont on avait exécuté ses ordres et fermé soigneusement les portes. Tous avaient répondu de leur exactitude, un seul, sorti deux heures auparavant par l'avenue souterraine pour examiner à quelle distance étaient les ennemis dans la plaine, se rappelait confusément n'avoir pas, en rentrant par la même avenue, replacé le rocher qui en bouchait hermétiquement l'entrée ; cette négligence devait avancer de quelques heures la ruine de la noble et malheureuse famille.

Bathilde avait alors, avec la résignation d'un courageux désespoir, envoyé chercher ses enfants dans leurs appartements ; ses deux fils avaient été amenés auprès d'elle ; quant à sa fille, on ne l'avait pas trouvée. En vain avait-on parcouru d'abord les galeries et les vastes salles, puis les jardins : il ne restait plus que la chapelle, et on s'y rendait avec un dernier espoir, quand Edith en sortit et rencontra ceux qui la cherchaient. Pendant ce temps, la pauvre mère, tourmentée d'une double et poignante inquiétude, avait perdu l'usage de ses sens ; les caresses de sa fille bien-aimée eurent seules le pouvoir de la rappeler à la vie.

Quand Bathilde put la reconnaître, l'embrasser et l'entendre, Edith, assise sur un tabouret de velours rouge, auprès du fauteuil gothique et doré dans lequel reposait sa mère, raconta tout ce qui venait de se passer. Mille baisers maternels furent la récompense des courageuses paroles qu'elle avait adressées à l'envoyé du roi d'Angleterre, et pourtant, la châtelaine n'entra pas dans toutes les pensées que sa fille avait manifestées. Sans doute Bathilde ne voulait pas prêter à Henri V le serment d'hommage et de fidélité qu'on exigeait d'elle ; mais elle ne voulait pas non plus la ruine et la dévastation par les flammes du noble fief de son époux, héritage de ses enfants.

Elle ne préférait pas la mort, ainsi que l'avait dit Edith, à l'envahissement étranger, parce qu'elle le regardait comme momentané. — « Encore quelques années peut-être, et Dieu viendra nous secourir en nous envoyant un sauveur, » disait Bathilde, et Bathilde ne se trompait pas. Jeanne-d'Arc croissait en âge et en vertus guerrières dans l'obscure retraite dont elle devait bientôt sortir pour délivrer la France. — Bathilde, sans prévoir cette apparition inspirée, ne s'arrêtait pas à l'idée que la France se laisserait longtemps opprimer par l'Angleterre. Il ne fallait, pensait-elle, qu'un changement de direction dans les affaires de l'État, il ne fallait qu'un chef habile, il ne fallait surtout que la fin des divisions qui déchiraient le royaume par une guerre civile dont les ennemis profitaient, pour que ceux-ci fussent forcés d'abandonner leurs prétentions et leurs fugitives conquêtes.

Edith fut surprise en écoutant sa mère, car elle s'était formé une toute autre idée de son courage. La duchesse lui démontra qu'il y en avait bien plus à supporter le malheur qu'à rechercher la mort, et qu'il ne fallait pas, par des actes d'un désespoir aveugle, priver de jeunes fils de leur soutien, et leur faire perdre l'espérance de rentrer un jour dans leur héritage, fût-ce au prix de leur sang.

Le jour avait fini dans ces entretiens; la journée du lendemain s'écoula sans que rien eût été changé aux résolutions des châtelaines. En attendant le nouveau message qui devait venir à la fin de ce jour, Edith repassait dans sa mémoire et répétait les dernières paroles que lui avait adressées Edward; elle cherchait à y démêler un sens que sa mère ne voulait pas lui faire découvrir, quoique sa propre pénétration et son expérience le lui eussent fait aisément deviner. Edith avait appuyé fortement, dans le récit qu'elle avait fait à sa mère, sur la figure noble et distinguée du chevalier, sur ses manières courtoises et civiles sur la politesse avec laquelle il lui avait tenu des discours qu'un autre lui aurait fait entendre avec une brusquerie grossière et sans ménagement, sur la grâce avec laquelle il avait su diminuer la défaveur et l'âpreté de son message; l'éloge avait été aussi complet que naïf dans la bouche de la jeune fille.

Le soleil était à son déclin; ses derniers rayons projetaient de lumineuses clartés sur les vitres des fenêtres en ogives du vaste appartement où Bathilde se tenait entourée de ses enfants; le silence d'une pénible attente régnait parmi eux; les deux jeunes fils, voyant l'air attristé, les larmes involontaires de leur mère et de leur sœur, suspendaient leur jeux enfantins pour les distraire par de douces caresses, lorsque le son d'un cor se fit entendre; un serviteur placé en faction sur le haut de la tour vint annoncer qu'un jeune et gentil page sans armes, monté sur un beau cheval blanc, se présentait de l'autre côté du fossé d'enceinte. Bathilde ayant ordonné que le pont-levis fût aussitôt baissé, le page fut introduit peu d'instants après. Il fit un profond salut, mit un genou en terre, et tandis que d'une main il tenait sa toque de velours bleu ornée d'un plumet rouge, de l'autre il remettait à la duchesse une lettre aux cachets armoriés; puis il demanda la permission d'attendre la réponse et se retira dans une des salles d'introduction.

Edith avait tressailli; ses regards ne quittaient pas les doigts de sa mère pendant qu'ils déchiraient la double enveloppe du parchemin couvert d'une écriture fine et lisible, dans un style français pur et correct pour cette époque; Bathilde lut à haute voix.

Après les premières salutations et les respectueux compliments d'un galant chevalier à une noble dame, Edward rappelait les dernières paroles qu'il avait adressées à la jeune Edith, et dont elle ne se souvenait que trop bien.

« La beauté, les nobles vertus de votre admirable enfant, madame, ajoutait-il, —

car c'était à la mère qu'il écrivait,— ont impressionné profondément mon âme. Son courage, sa sensibilité et son angélique piété m'ont inopinément décidé à vous proposer d'adoucir, et même d'éloigner pour jamais l'exécution de l'arrêt qui vous menace. Il n'existe en mon pouvoir qu'un seul moyen d'y parvenir. Mon nom, mes titres vous sont connus; je suis riche et jeune, la céleste Edith a pu juger ma personne et mon caractère; je viens lui offrir mon cœur, ma fortune et ma main. Vous conserverez, madame, votre seigneurie de la Roche-Guyon, mais un acte de donation simulée la fera passer entre mes mains par contrat de mariage, et nul ne saura, en Angleterre comme en France, la vérité à cet égard. Vous serez toujours pour le roi de France la châtelaine fidèle et soumise; moi je serai pour le souverain de la Grande-Bretagne le possesseur supposé d'un fief dont je feindrai de lui faire hommage. »

Edward terminait par des serments et des vœux, et priait la duchesse et sa fille d'accueillir favorablement sa proposition.

Bathilde laissa tomber la lettre sur les genoux d'Edith, dont le cœur battait violemment et qui tenait sa tête appuyée contre le bras ciselé du fauteuil de sa mère.

« De toi dépend maintenant le sort de ta famille, dit la veuve inquiète;—Edith, que faut-il répondre?

— En doutez-vous, ma mère?» répliqua-t-elle en relevant la tête et en voilant ses yeux humides avec sa main.

Pourquoi Edith se sentait-elle prête à pleurer? c'est ce qu'elle ignorait elle-même

« La proposition du jeune duc d'Yorck n'est peut-être pas à dédaigner, mon enfant; d'après ce que j'ai pu entrevoir, sa personne ne te déplaît pas; par cette alliance tu conserverais à tes frères l'héritage de leur père et de leurs aïeux; tu sauverais cet héritage de la dévastation d'un possesseur étranger, et ta mère, ta pauvre mère, mon Edith! tu la ferais jouir en paix dans son domaine des derniers jours qui lui sont donnés sur la terre! »

Edith attacha son regard sur celui de sa mère: elle y vit briller des larmes, et pourtant il y avait tant d'indécision dans la physionomie de la duchesse, que la jeune fille ne se livra pas à son premier mouvement. Enfin, d'une voix timide et hasardée :

« Conseillez-moi, ma mère, je ne m'en rapporte qu'à vous, » dit-elle en rapprochant son siége du fauteuil de la châtelaine.

Celle-ci posa, d'un air indifférent, son pied chaussé de satin noir sur la tête de lion en fer qui formait le chenet de l'immense cheminée où brillait un feu pétillant, appuya le coude sur son genou et sa tête sur sa main, puis dit avec froideur :

« Je ne te force à rien, Edith; tu es bien jeune encore, mais tu as plus de sens et de raison que ton âge ne le comporte.

— Oh! ne me direz-vous pas ce que vous auriez fait à ma place? reprit Edith en joignant les mains.

— Je ne sais... les circonstances changent à tel point les positions...

— Je vous en prie, ma mère, dites-moi si vous auriez donné votre main à l'un de ceux qui profitent des bouleversements de votre pays, à l'un de ceux qui le ravagent et le déshonorent! Peut-être même, ô désolante pensée! peut-être celui-là se trouvait-il à la tête d'un de ces bataillons d'où partit le coup qui donna la mort à mon père!... N'y aurait-il pas trahison à notre pays et au roi dans une telle alliance? La voix mourante de mon père ne se ferait-elle pas entendre à mon oreille en même temps que les mots d'amour que m'adresserait un de ses assassins? Les mânes de mes aïeux, nobles et fidèles Français, frémiraient dans leurs tombes et me reprocheraient mon parjure! Que dis-je? l'Anglais lui-même me mépriserait; il dirait : « Voilà celle qui a changé son nom, qui a renié ses ancêtres pour l'amour d'un des persécuteurs de sa patrie!» —S'il s'agis-

sait de la paix et du bonheur de la France, oh! je n'hésiterais pas; ce qui maintenant me paraît une lâcheté deviendrait alors un devoir; mais vous ne voudriez pas, ma mère, sauver un simple et personnel héritage à ce prix, vous ne le voudriez pas!....

— Noble enfant! s'écria Bathilde en serrant entre ses deux mains la tête blonde de sa fille et en la baisant au front; noble enfant, je voulais t'éprouver. Peut-être y a-t-il un peu d'exaltation dans les sentiments que tu viens d'exprimer, mais ils sont ta conviction et tu dois agir d'après elle. Tu étais digne du bonheur que tu refuses, mais le ciel te dédommage par la grandeur d'âme, le courage et l'honneur. Va, mieux vaut vivre dans la détresse et l'abandon avec d'irréprochables souvenirs, que dans la pourpre et l'abondance avec de déchirants regrets au cœur. Remets toi-même cette lettre au page, mon Edith. »

Le page fut introduit.

« Veuillez, lui dit Edith, rendre au noble chevalier la missive qu'il vous a confiée. Dites-lui que nous sommes touchées de sa courtoisie, honorées de ses offres, mais que nous ne pouvons les accepter. Il sait que nos résolutions sont invariables. Celles dont je lui avais fait part à lui-même n'ont point changé; notre courage et notre détermination ne peuvent être ébranlés. »

Le page se retira, et les deux dames retombèrent dans leur cruelle inquiétude.

Quand on se douta dans le château, que la duchesse et sa fille venaient de rejeter une nouvelle ouverture de salut, ce ne furent que larmes, que cris de désespoir; Bathilde dut, pour calmer cette effervescence importune, se montrer sévère envers ceux qui l'entouraient. Toute la nuit se passa dans de tristes préparatifs, car on s'attendait à chaque instant à voir paraître une troupe armée, escaladant les murs du château, prête à en chasser les habitants en pleurs ou à leur donner la mort. Le lendemain, dès le point du jour, on écoutait plus attentivement encore et l'on se recommandait à Dieu en attendant l'instant du désastre; déjà cette perplexité paraissait longue: quand on est assuré d'un grand malheur prochain, on souffre autant de son attente que de sa réalité. Tout à coup, un page entra dans l'appartement des dames, et dit qu'un chevalier, sans suite et sans armes, demandait à les entretenir.

Après avoir donné ordre qu'on l'introduisît, la duchesse et sa fille se rendirent dans la salle des réceptions et montèrent sur une estrade élevée, couverte d'un beau tapis et surmontée d'un dais. Bathilde se plaça dans un superbe fauteuil de velours rouge à crépines d'or; auprès d'elle, sur un tabouret non moins riche, Edith s'assit à sa gauche; les deux jeunes fils eurent chacun un siége semblable, à la droite de leur mère.

Le chevalier fut introduit; Edith tressaillit et baissa les yeux. — Edward portait un magnifique habit de cour qui ajoutait aux agréments de sa personne. Il s'avança vers l'estrade avec une gracieuse aisance; Bathilde se leva, il monta les degrés et n'accepta qu'après une respectueuse résistance le siége élégant qu'un page lui présentait.

« Ma présence a droit sans doute de vous étonner, dit-il à la duchesse; c'est une témérité que vous voudrez bien me pardonner en faveur de son motif. »

Et son regard brillant, plein d'une douce expression, se reportait par instant sur Edith qui tenait toujours les yeux baissés.

« Madame, continua-t-il, je viens vous confirmer de bouche ce que ma lettre vous a proposé. J'ai pensé que cette démarche, ignorée de ceux qui m'entourent, vous serait une preuve convaincante de ma sincérité. Dans le prestige enchanteur qui s'est emparé de mon âme à la vue de votre aimable fille, dans ce sentiment instantané qui ne sera pas moins durable que rapidement conçu, et qui m'a fait entrevoir les plus délicieuses espérances, j'ai cru reconnaître un décret du ciel auquel nous devons obéir. »

Un sourire parut sur les lèvres de Bathilde, malgré sa pâleur et l'inquiétude répandue sur ses traits.

« Madame, reprit Edward, je vous en conjure à genoux, — et il fléchissait en effet le genou, — rétractez l'arrêt cruel que votre fille a prononcé!

— Noble duc, répondit Bathilde avec dignité, ma famille est noble par ses aïeux, par ses titres et par son honneur; elle n'est cependant pas une des premières de France, elle n'y occupe pas le même rang que la vôtre en Angleterre; c'est vous dire que nous sommes flattées, honorées, profondément touchées de vos propositions. Pourquoi ne puis-je que vous répéter ici la réponse qui vous a été transmise hier!—Il n'entre ni dans mes principes, ni dans ceux de ma fille, d'être vassale de votre souverain, pas plus en apparence qu'en réalité: une alliance entre deux partis ennemis ne saurait donc être acceptée. Veuillez croire à mes regrets sincères dont le sujet vous est tout personnel.

—Et vous oubliez les miens, madame! s'écria le jeune Anglais avec transport;—vous ne me plaignez pas! belle Edith, ajouta-t-il. Oh! dites que cette décision de votre noble mère n'est pas irrévocable; dites qu'un seul mot de vous peut la changer, tant doit être grand votre pouvoir séducteur sur son cœur maternel! Prononcez-le, ce mot, en ma faveur, ou ma vie, mon avenir, sont à jamais flétris et empoisonnés! »

Edith était si pâle, elle avait tant de peine à se soutenir qu'elle fut forcée d'appuyer son bras tremblant sur le bras du fauteuil de sa mère.

« Sire chevalier, répondit-elle enfin d'une voix basse et saccadée, mais sans lever les yeux, — sire chevalier, recevez l'expression bien sincère de ma gratitude...... mais jamais je n'unirai mon sort à celui d'un des ennemis de ma patrie..... Vous comprenez mes motifs, je n'ai pas besoin, je ne pourrais d'ailleurs vous les expliquer en cet instant.... Laissez, laissez agir la destinée que le ciel nous a départie..... nous l'acceptons avec courage et résignation..... Croyez à notre reconnaissance pour vos nobles procédés.....»

Edward se tenait debout, l'air sombre et agité.

« Mon cœur est déchiré, dit-il. Que ne puis-je être ferme et froid comme vos implacables résolutions! Mais puisqu'il ne faut plus parler ici que le langage d'un farouche guerrier, savez-vous, nobles dames, en quelles mains vont passer votre domaine et ses seigneuriales dépendances, quand ils vous seront enlevés et confisqués?

— Je l'ignore, dit Bathilde; peu m'importe le nom d'un ennemi que j'espère ne jamais voir en face.

— Si cette dernière considération peut changer vos décisions à mon égard, moi je vous le dirai, ce nom! Eh bien! madame, celui qui va vous succéder sur ce siége ducal, celui qui vous en arrachera dans quelques heures, est votre allié, votre parent, c'est celui dont, il y a peu de jours, vous imploriez un secours que, pour tant de motifs, il ne pouvait pas vous donner; en un mot, c'est le gouverneur de Rouen, de cette ville dont nous sommes enfin maîtres après la plus héroïque résistance. Guy vient de recevoir du roi Henry V le don de votre fief en dédommagement, ou plutôt en récompense de l'aide qu'il nous a prêtée.

— Oh! vous l'aviez dit, seigneur, c'était le dernier coup! s'écria la duchesse devenue plus pâle encore et s'appuyant au fond de son fauteuil dans lequel elle se soutenait à peine. La seigneurie de la Roche-Guyon est le prix d'une félonie!

— Ma mère, dit la courageuse Edith après quelques instants d'un silence de stupéfaction, ma mère, le nouveau sire que nous attendons n'aura pas sans doute la courtoisie du digne chevalier d'York; dès qu'il paraîtra il faudra céder à la force, à son faux droit. Allons nous préparer à cette horrible entrevue par des prières à la di-

vine madone qui, jusqu'à présent, nous a toujours protégées. »

Bathilde prit la main qu'Edith lui tendait et se leva ; ses enfants l'imitèrent.

« Adieu, sire chevalier, dit-elle en cherchant à réprimer les pleurs qui rougissaient ses paupières ; en quelque lieu qu'un malheureux destin nous conduise, nous n'oublierons jamais votre magnanimité ; si plus tard le sort nous devenait favorable et nous rendait ce que nous perdons aujourd'hui, vous trouveriez en mes fils, qui grandiront en apprenant à vous connaître, des amis fidèles, reconnaissants, et des appuis dans le malheur, que je prie Dieu d'éloigner de vous. »

Un rideau de fin tissu bordé d'argent et d'or s'étendait derrière les siéges et l'estrade; la main d'Edith l'ouvrit, et elle disparut en soutenant sa mère : les deux enfants les suivirent.

Le même jour vit se consommer l'infortune de toute une famille vertueuse et digne d'un meilleur sort. Guy-le-Bouteillier, à la tête d'un nombre infini d'hommes d'armes, ses titres de propriété d'une main et sa hache levée de l'autre, pénétra jusque dans les appartements des châtelaines désolées, après avoir renversé, pour y arriver, tout un pan de murailles et brisé des portes de fer.

Bathilde, les couleurs de la mort sur le visage, sortit par ces épouvantables brèches. Sans force et sans voix, elle fut portée dans une litière avec les objets de première nécessité; ses meubles et ses joyaux, tous riches et brillants, étaient confisqués comme faisant partie de la seigneurie.

Edith, la triste et courageuse Edith, qui, si l'on n'eût écouté qu'elle, eût préféré la mort à l'abandon et à la détresse, suivait en chancelant et soutenait ses deux jeunes frères. La vue de ces enfants et de leurs pleurs eût suffi pour fortifier l'héroïsme de ses sentiments. Sa nourrice était auprès d'elle ; l'effervescence de sa douleur eût affaibli le courage de tout autre qu'Edith ; mais elle ne le sentait ébranlé que par un seul spectacle, celui des serviteurs éplorés qu'elle abandonnait, celui de quelques pauvres familles qu'elle avait aimé à secourir et qui passaient sous le joug étranger. Leur poignant désespoir augmentait le sien.

Un cloître reçut les fugitives, jusqu'à ce qu'éclata la justice du ciel.

Quelques années plus tard, les Anglais furent forcés de fuir à leur tour devant les armées victorieuses de Charles VII, que conduisait une jeune fille héroïquement inspirée. La duchesse Bathilde ne tarda pas alors à rentrer dans ses domaines. En récompense de sa fidélité à son pays et à son roi, Charles VII la nomma première dame d'honneur de la reine, et la dédommagea libéralement des pertes qu'elle avait faites.

Edith, toujours vertueuse et belle, n'avait conservé du jeune Anglais qu'un souvenir embelli par la reconnaissance qu'il avait si bien méritée. Elevée dans de sages et pieux principes, toute idée, même passagère fût-elle, qui paraissait s'en écarter, ne pouvait avoir accès dans son cœur. Sachant toute la part qu'elle avait prise au dévouement de sa mère, et combien elle avait contribué à lui faire préférer le complet abandon de son bien-être à un manque de foi, le roi lui offrit la main d'un des plus aimables seigneurs de la cour ; Edith dut l'accepter et ne plus se souvenir d'Edward que comme on se souvient d'une aimable apparition. Ce ne fut pourtant pas sans une vive douleur qu'elle apprit sa mort glorieuse dans l'un des plus meurtriers combats livrés à leurs ennemis par les Français, dociles à la puissante impulsion de la vierge de Vaucouleurs. Un regard dans le passé, une prière sincère et fervente pour le repos éternel de l'aimable héros, payèrent à sa mémoire le tribut d'Edith ; c'était désormais pour elle un devoir.

Cornélie Barre.

L'OISELEUR ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

Dans un bocage solitaire,
Refuge de nombreux oiseaux,
Un oiseleur, avec mystère,
Recouvrait d'un peu de terre
L'espace dépositaire
Du secret de ses réseaux.

« Rossignol, pensait-il, ornement du bocage,
Aimable chantre du printemps,
C'est pour vous qu'aujourd'hui je passe ici mon temps;
C'est vous qui viendrez dans ma cage.
Je vous aurai, car je vous vois.
Messieurs les hôtes de ces bois,
Je vous connais; je sais par où vous prendre :
J'ai le don d'imiter la voix
De plusieurs d'entre vous; et, quant à vous surprendre,
Si j'y manquais à la première fois,
J'y reviendrais; je puis attendre;
Pour mes filets, je sais les tendre,
Et je connais les bons endroits.
Messieurs les hôtes de ces bois,
Je vous tiens tous de bonne prise.
Ici j'en ai pour plus d'un jour,
Et de vous tous, et tour à tour,
Je ferai bonne marchandise.
Vous, Linot, par la friandise;
Vous, Pinson, vous êtes jaloux...
Un rival me répond de vous;
Dès demain, par son entremise,
Vous chanterez sous mes verroux.
Vous, Rossignol, j'arrange votre affaire :
Je vous vois me regarder faire;
Vous êtes curieux : vous serez pris par là. »

Comme il ruminait tout cela,
Le Rossignol lui dit : « Que faites-vous, de grâce,

Si longtemps à la même place?
— Ce que je fais? j'enlace un peu de crin
Avec un peu de mousse, avec quelques brins d'herbe,
Et je bâtis un nid superbe,
Nid d'un oiseau qu'on appelle serin,
Inconnu dans ces lieux, et qui vient de l'Afrique
Exprès pour vous entendre. Il arrive ce soir.
Vous serez charmé de le voir,
De l'écouter aussi, car cet oiseau se pique
De chanter à l'égal de vous;
On dit même que sa musique
A quelque chose encor (n'en soyez point jaloux)
De plus suave et de plus doux.
En l'attendant, je lui prépare
Bon logis, bon accueil et le nid le mieux fait...
On ne peut rien de trop parfait
Pour la merveille la plus rare. »

L'oiseleur s'éloigne à ce mot.

Le Rossignol, tout aussitôt,
De voltiger de branche en branche,
Et d'accourir pour voir de près
Ce beau nid qu'on a fait exprès
Pour ce beau chanteur d'outre-Manche.
Il vole, hésite, avance, et ne voit nul danger
A visiter le nid de l'étranger;
Même il s'essaie à se ranger
Sous l'ornement qui le décore;
Approche un peu plus près, puis il approche encore,
Et trouve enfin ce qu'il cherchait :
Le voilà pris au trébuchet.

« Et d'un! dit l'oiseleur qui se tient à distance;
Je suis à vous. J'ai là tout ce qu'il faut
Pour vous prêter bonne assistance.
Entrez, petit; venez, sans résistance,
Justifier cette sentence :

« Chacun est pris par son défaut. »

VALERY-DERBIGNY.

LA SŒUR AINÉE.

(SUITE ET FIN[1].)

III.

LA TRAVERSÉE.

La veuve Mary Simpson, aubergiste sur le port de Québec, à l'enseigne du *Royal-Guillaume*, avait beaucoup de peine à lutter contre la concurrence de ses rivaux mieux achalandés qu'elle, et surtout plus jeunes et plus actifs. Il se passait peu de jours sans qu'elle vît diminuer le nombre de ses pratiques; les vaisseaux en partance lui en enlevaient fréquemment, et les matelots des équipages arrivant en ville étaient rarement attirés chez elle; car les autres hôteliers avaient soin de se poster sur le bord de la rivière dès qu'un navire était signalé, et d'amorcer avec de belles paroles les marins altérés par les fatigues d'un long voyage.

On comprendra donc que la veuve Simpson fût aisément montée au ton de la mauvaise humeur. Tout ce qui se consommait et se payait ailleurs lui semblait pris sur son patrimoine. Lorsque, du fond de sa cuisine déserte, elle entendait les chants joyeux des tavernes du voisinage, elle ne pouvait s'empêcher d'entrer dans la plus violente colère et de s'écrier: « La police devrait surveiller un peu mieux ces ivrognes de matelots, dont l'intempérance n'a d'autres bornes que la ruine de leur bourse et celle de leur santé. » Du reste, sa fierté l'empêchait de descendre à des ruses bien innocentes, dont les gens de son métier ne sont pas avares; par exemple, voyait-elle passer devant sa porte une ancienne pratique? elle ne s'avisait point de prendre un air gracieux et de dire, le sourire sur les lèvres: « Eh!, comment vous portez-vous, cher monsieur? Voulez-vous prendre quelque chose? J'ai reçu de l'*ale* parfaite; mes *roastbeefs* soutiennent leur réputation, vous en jugerez. » Inflexible et majestueuse comme une reine détrônée, elle attendait justice, et elle attendait depuis longtemps...

Jamais elle ne s'était trouvée plus complétement dans ces dispositions atrabilaires que le jour où Mariamne se présenta chez elle avec son cortége d'enfants. D'abord elle s'était levée avec empressement, croyant que le ciel lui envoyait une bonne fortune; mais lorsqu'en regardant de plus près les nouveau-venus, elle n'aperçut qu'une jeune fille au visage amaigri, au costume plus que modeste, et trois petites créatures exténuées de fatigue, elle se replaça résolument dans son comptoir, et dit d'un ton sec: « Qu'y a-t-il pour votre service? »

Mariamne, peu rassurée par ce début, répondit timidement: « Madame, pardonnez-moi de vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas; mais qu'est-ce que vous venez chercher ici?

— Madame, je vous apporte une lettre.

— Une lettre?... et de qui?

— De votre sœur.

— Vous arrivez donc de Dirby?

— Nous y étions ce matin. »

La veuve Simpson prit la lettre et la lut lentement. Pendant ce temps, le cœur de Mariamne battait bien fort... Ces quelques

(1) Voir page 129.

minutes lui parurent une éternité. L'hôtesse détacha deux ou trois fois les yeux de la lettre pour les porter sur la jeune fille que Betzy tenait par un coin de sa robe, tandis que Dick faisait tourner d'un air honteux son grand chapeau de paille.

« Eh bien! dit brusquement la veuve, quels sont vos projets?

— De passer en France, d'aller rejoindre au Havre notre bon oncle.

— Et vous croyez qu'il recevra quatre affamés qui lui tomberont des nues?

— Il se souviendra de notre père, de son propre nom, et ne voudra point que des Beauchamps tendent la main à la pitié publique.

— C'est pourtant ce qui vous arrivera; car, d'après ce que m'écrit ma sœur, je ne suppose pas que vous ayez la poche bien garnie.

— Hélas! madame...

— Vous n'avez rien; c'est ce que signifie votre *hélas!* Je vous plains, car avec rien on n'a pas grand' chose.

— Je le vois, madame, vous craignez que nous ne vous demandions quelque secours; soyez tranquille, nous péririons plutôt de faim que de manger un pain reproché. Voici un panier que votre sœur m'a chargée de vous apporter. Adieu, madame. Venez, mes enfants. »

Et les enfants suivirent, bien qu'avec un certain regret, leur sœur aînée qui sortit de l'auberge d'un pas rapide. Cependant l'hôtesse ne les vit pas s'éloigner sans se faire de secrets reproches. La mauvaise fortune ne lui avait point enseigné la charité; mais son cœur était bon... Aussi, toute fâchée contre elle-même, notre grosse veuve se dirigea le plus lestement possible vers la porte, et là, enflant sa voix, « Revenez! cria-t-elle, enfants, revenez! » Mariamne se retourna, les enfants se retournèrent aussi, et se mirent à courir vers cet asile qui s'ouvrait inopinément à eux.

Quand ils furent rentrés, « Ma belle, dit la dame Simpson, il ne faut pas faire la fière; je veux vous être utile; mais je ne veux ni ne puis d'ailleurs vous nourrir à ne rien faire. Vous convient-il de m'aider dans mes travaux?

— D'être servante ici?

— Ah! ce mot-là vous fait frémir, n'est-ce pas? Mieux vaut être servante d'auberge que mendiante sur le grand chemin. Choisissez.

— Pouvez-vous croire, madame, que j'hésiterai un moment lorsqu'il s'agit du sort des pauvres êtres commis à ma garde? Mais je dois vous avertir que je resterai seulement dans votre maison jusqu'à ce que je trouve le moyen de passer en France.

— Oh! s'il s'agit de cela, vous pouvez bien dormir ici quelques années; les capitaines ne se paient pas de belles histoires, et il en coûte pour voyager, surtout quand on traîne avec soi une ribambelle de marmots.

— J'espère en Dieu; déjà il a eu pitié de nous, puisque vous m'avez accueillie... Je vous remercie bien, madame...

— Allons, voilà assez de phrases... Il faut prendre le tablier et commencer la besogne; dans une heure nous souperons; demain on verra à quoi les enfants peuvent être bons.

— Oh! s'écria Betzy, je rincerai bien les verres, je soufflerai le feu, je ferai *tout plein de choses.*

— Moi, ajouta Dick, je plumerai les poulets.

— Et moi, dit le petit Georges, je les mangerai. »

Mariamne lui fit entendre un *chut!* sévère, accompagné d'un froncement de sourcils qui l'effraya; il alla se cacher derrière sa sœur cadette.

Au bout d'une semaine, la nouvelle servante était parfaitement instruite des devoirs de sa pénible profession. Levée la première, elle commençait la journée par une prière fervente dans laquelle revenaient

souvent les noms de Betzy, de Dick et de Georges. Les enfants, encore endormis, étaient bien loin de se douter de la grandeur d'un attachement que les fatigues mêmes semblaient augmenter. Après avoir fait sa modeste toilette, Mariamne descendait, ouvrait les volets de la première salle, frottait les pots d'étain, les tables tachées par les buveurs de la veille; puis elle se rendait au marché où son intelligence et son air d'honnêteté lui faisaient obtenir les provisions au prix le plus bas. Tout le reste du jour se passait dans un va-et-vient perpétuel; à peine pouvait-elle trouver un moment pour *ses enfants*, comme elle les appelait. Son cœur l'attirait sans cesse vers ces chers turbulents, qui, renfermés dans leur chambrette commune, employaient la moitié de leur temps à jouer bruyamment ou à se quereller, au lieu d'étudier dans le *Penny Magazine* la leçon de lecture qu'elle leur avait indiquée.

« Mariamne, disait aigrement la veuve Simpson, à quoi donc pensez-vous?

— Pardon, madame, ce sont ces petits démons qui font un tapage...

— Aussi, vous ne les corrigez jamais...

— Ah! mon Dieu! voilà Georges qui pleure; ce méchant Dick l'aura frappé...

— Bah! bah! ils se raccommoderont bientôt. S'il fallait écouter la *marmaille*, on se dérangerait à chaque instant de sa besogne. »

Mariamne n'osait rien ajouter; mais son pauvre cœur se gonflait d'inquiétude; de leur côté, les enfants ne l'entendaient pas avec indifférence leur adresser des reproches, car ils la respectaient comme une mère. S'il s'élevait quelque débat entre eux, ces mots: « Je le dirai à *sœur aînée,* » suffisaient pour intimider le coupable. *Sœur aînée* était leur oracle, leur ange gardien.

La présence de la jeune fille dans l'auberge de mistress Simpson rendit bientôt à cette maison son ancienne splendeur. Les matelots se pressaient sur les bancs de chêne; les salles ne désemplissaient pas. C'était un bruit de verres, de pots, d'assiettes, à casser la tête, et une atmosphère de fumée de tabac à renverser un Hollandais. Dans son nouvel état de prospérité, la veuve engraissait à vue d'œil; la gaîté lui était revenue avec ses pratiques; elle ne grondait plus Mariamne que sept ou huit fois par jour.

Cependant la fille du planteur tournait souvent ses regards vers le port, vers ces navires qui allaient franchir l'immensité de l'Océan et où elle ne pouvait demander un petit coin. Elle soupirait, elle pleurait même, et encore n'avait-elle pas la consolation de pleurer à son aise, car bien rarement elle était seule.

Un matin, l'auberge étant encore déserte, Mariamne saisit ce moment pour donner un libre cours à son chagrin. A travers les vitres étroites elle voyait passer tant de gens insouciants, heureux, des femmes au bras de leur mari, de jeunes miss accompagnées de leurs mères... Sa pensée se reportait avec des larmes vers les jours de son enfance, vers les prairies, les plantations, le bois, le fleuve, la maison où d'abord elle avait joué, puis travaillé sous les yeux de ses bons et chers parents. Oh! qui lui rendra ces objets chéris, ces êtres enlevés à ses baisers? Qui lui rendra ce passé plein de joies, échangé contre un présent triste et monotone? Et d'ailleurs, depuis cinq mois qu'a-t-elle pu faire pour les intérêts de ses petits pupilles? Le pain de la charité, voilà tout ce qu'ils ont; un mauvais jupon de l'hôtesse est devenu sous les doigts industrieux de Mariamne un vêtement pour Betzy, une robe pour Georges; Dick marche dans le reste des culottes d'un vieux magister du voisinage; tout cela a été obtenu à force de persistance, et ce sont autant d'humiliations. Dire qu'en France cet excellent oncle dont l'amitié semble être si chaleureuse vit dans l'abondance... Pourquoi la France est-elle si loin!

Absorbée par sa préoccupation, Mariamne tira de sa poche le paquet de lettres dont elle ne se séparait jamais, et se mit à les relire en appuyant avec mélancolie sa jolie tête sur une de ses mains. Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. Un homme était entré : il pouvait avoir cinquante ans ; sa taille était élevée, sa figure brunie portait un cachet de gravité et de distinction ; sous ses sourcils épais brillait la vive lueur de sa noire prunelle ; une moustache grise couvrait sa lèvre ; des plis contractaient son front sans lui faire rien perdre de sa sérénité. Son costume de marin annonçait un capitaine de vaisseau marchand.

Il parut étonné du maintien de cette jeune fille si étrangère à ce qui l'entourait. Se contentant de s'asseoir, il attendit patiemment.

Soudain retentit la voix aigre de mistress Simpson : « Eh bien ! sotte, à quoi rêvez-vous là encore, au lieu de servir monsieur qui nous fait l'honneur d'entrer ici ? »

Mariamne s'était, en effet, abandonnée à un doux rêve ; la réalité la fit tressaillir.

« Ne la grondez pas, madame ; si l'on ne rêvait pas à son âge, quand donc cela serait-il permis ?

— Hum ! grommela la vieille, à quoi servent ces belles chimères ? à perdre le temps. Je suis sûre que vous auriez déjà déjeuné... Tout ce que vous désirerez sera, du reste, bientôt prêt.

— Il ne me faut pas grand' chose ; la frugalité est ma vertu favorite. »

Mistress Simpson, peu satisfaite de cette réponse, laissa l'étranger commander à Mariamne un seul plat qu'il arrosa de deux tasses de thé.

« Mauvaise pratique ! » disait l'hôtesse.

Le capitaine venait régulièrement deux fois par jour. Silencieux, grave et presque taciturne, il paraissait être complétement en dehors de tout ce qui l'environnait. S'il trouvait dans la salle quelque officier de marine, le salut qu'il échangeait avec lui était très réservé ; d'ailleurs, son excessive politesse lui faisait rendre avec empressement aux simples matelots le coup de chapeau que ceux-ci lui adressaient. C'était toujours à la même table qu'il allait s'asseoir, et toujours aussi à Mariamne qu'il commandait son repas ; mais, pour éviter sans doute de parler, il avait soin d'en écrire le menu au crayon sur ses tablettes. Ce silence impatientait singulièrement mistress Simpson, qui avait essayé par tous les moyens possibles d'amener son hôte à quelque conversation. C'était en vain ; le capitaine n'employait que des monosyllabes. Telle était la concision invariable de ses réponses, que la bonne dame avait fini par le nommer *monsieur Oui-Non*. Ce n'est pas qu'il fût plus causeur avec Mariamne, mais il la faisait volontiers parler en amenant à peu près ainsi l'entretien : « Depuis quand êtes-vous ici ? — Qui êtes-vous ? — Votre nom ? — Votre pays ? — Vos projets ? » Et la jeune fille, qui avait des choses si tristes à dire, ne demandait pas mieux que de répondre, car c'était presque une consolation pour elle de pouvoir parler de ses chers parents.

Un mois s'écoula ainsi. Le capitaine resta deux jours sans venir à la taverne du *Royal-Guillaume*. Son absence fut remarquée de l'hôtesse et de Mariamne avec des sentiments bien différents ; l'une comptait ce qu'elle croyait avoir de moins sur sa recette quotidienne, l'autre, craignant de ne plus voir ce bizarre personnage, repassait dans sa mémoire les quelques mots bienveillants qu'il avait daigné lui adresser. Il lui semblait avoir perdu un ami, car jusqu'alors lui seul avait pris un peu d'intérêt au sort de la petite famille. Le troisième jour, le capitaine entra ; Mariamne ne put réprimer un mouvement de joie, mais il n'eut pas l'air de s'en être aperçu, et se dirigea avec son impassibilité ordinaire vers le fond de la salle. Cet endroit était occupé par une réunion de marchands forains, buvant sec et

devisant très haut sur les chances du commerce. Le capitaine dut chercher une autre place; il n'y en avait de vacante qu'auprès du comptoir où Mariamne était assise. Celle-ci fit un salut gracieux au moment où l'habitué s'installa non loin d'elle; le capitaine y répondit par un *good morning*[1] tout court. Il n'y avait pas moyen, avec cet homme-là, de prolonger la conversation. Quand il eut payé, il resta quelques minutes devant le comptoir, comme s'il eût eu une confidence à faire; mais, soit timidité, soit sauvagerie, il ne se décida point à ouvrir la bouche, et, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il prit congé et sortit. Un quart d'heure après, un matelot apporta à mistress Simpson une lettre de la part du capitaine Singleton, avec prière expresse de la communiquer à miss Mariamne. Tout étonnée, la bonne veuve mit la lettre dans sa poche, et, vers le milieu du jour, saisissant un moment où l'auberge était déserte, elle appela sa servante et lui dit presque avec dédain :

« Que peut donc vous vouloir *monsieur Oui-Non?* Voici ce qu'on est venu me remettre de sa part.

— Je le savais, madame ; j'étais dans un coin de la salle quand ce matelot est entré.

— Vous n'êtes pas curieuse, ma chère; pour moi je brûle d'envie d'apprendre ce qu'il y a dans ce papier-là. Mais, tenez, je n'ai pas mes lunettes... »

Mariamne rompit le cachet, et lut ce qui suit :

« Madame,

« Ayant appris depuis longtemps, non sans quelque intérêt, les malheurs de la jeune famille que vous avez eu la bonté de protéger, et connaissant son désir bien naturel de passer en France pour s'y réunir au seul parent, au seul protecteur qui lui reste, j'ai pensé qu'il serait agréable à miss Mariamne d'accepter sur mon vaisseau, qui part demain, le passage pour elle et ses frères et sœur. J'espère que cette proposition recevra votre assentiment, et que vous consentirez au départ de cette jeune personne.

« Votre très dévoué,

Capitaine Singleton. »

Pendant cette lecture, le visage de l'hôtesse se couvrit d'une teinte de rouge cramoisi; on y aurait cherché vainement la trace de sa bonhomie habituelle. A la fin l'orage éclata. Après s'être promenée à grands pas, un poing sur la hanche et l'autre tendu contre Mariamne, donnant l'essor à son exaspération, mistress Simpson s'écria : « Est-ce donc ainsi que l'on agit envers ses bienfaiteurs? Petite ingrate! petite égoïste! qu'est-ce que vous seriez devenue, je vous prie, si moi je n'avais eu pitié de vous? Répondez! Vous seriez morte de faim avec votre sequelle de polissons qui m'étourdissent soir et matin de leur tapage, et me ruinent par leur appétit. J'ai été touchée de vos larmes, sans prévoir que vous me récompenseriez en monnaie de vagabonde. Et maintenant que je vous ai tout appris, que vous savez bien servir le monde, bien faire la cuisine, vous me plantez là sans dire merci. Allez, c'est indigne!

— Madame, je ne veux que remplir un devoir sacré. L'intérêt de ces enfants exige mon départ.

— Leur intérêt! Dites donc qu'il vous convient de reprendre votre liberté et de courir de nouveau le monde; mais je suis tranquille, vous ne serez pas plus tôt sortie de chez moi que vous vous en repentirez.

— Jamais je ne me repentirai d'avoir agi comme je le dois.

— Ah! tu me donnes un démenti! Tiens, voilà l'adieu que je te fais! »

Et par un mouvement rapide, mistress Simpson appliqua un violent soufflet sur la joue de Mariamne. Celle-ci devint extrêmement pâle, mais elle sut maîtriser sa douleur, et à l'exemple du Christ elle présenta l'autre joue. Au moment où l'hôtesse, voyant

(1) Bonjour.

dans cette action muette une sorte de bravade, allait encore frapper l'orpheline, le petit Dick, se jetant devant Mariamne et tout blême de colère, cria en levant le poing : « Je ne veux pas qu'on batte sœur aînée !

— Qui est-ce qui te parle, à toi, mauvais garnement ? » dit mistress Simpson, en secouant rudement le petit garçon afin de l'éloigner ; mais Dick, s'accrochant avec opiniâtreté à une table, continua à faire à Mariamne un rempart de son corps. Les autres enfants jetaient les hauts cris et formaient une gamme de douleur si touchante, que la bonne veuve sentit tout à coup fondre sa colère et se mit à sangloter : « Me pardonneras-tu jamais ?... dit-elle à Mariamne en l'embrassant étroitement. Je n'avais pas le droit de te frapper, moi, je ne suis pas ta mère et tu n'es pas forcée de demeurer ici où j'aurais été si heureuse de te garder ! Mais tu n'es pas faite pour rester servante d'auberge, et puisque tu espères un meilleur avenir, je ne t'arrêterai pas en chemin. Va donc, et puisses-tu arriver à bon port ! »

Suffoquée par ses larmes, mistress Simpson se dirigea vers sa chambre ; mais avant de sortir, elle revint sur ses pas et embrassa l'un après l'autre avec transport les quatre enfants...

Le lendemain, de grand matin, le vaisseau *la Fortune* faisait ses préparatifs pour mettre à la voile. Déjà la petite famille s'y trouvait depuis longtemps, lorsque le capitaine donna le signal du départ. Debout sur le pont, Mariamne répondait affectueusement, en agitant son mouchoir, aux adieux expressifs que lui adressait de la voix et du geste la veuve Simpson. Mariamne avait promis à cette excellente femme de lui écrire le plus souvent possible; malgré cette assurance un profond chagrin se lisait sur le visage de la veuve...

Pendant deux jours, Mariamne conserva de ces adieux une impression pénible : car elle reconnaissait que mistress Simpson aurait pu être pour elle une seconde mère ; mais elle comprenait aussi qu'il valait mieux contracter une dette envers un parent qu'envers une personne étrangère. « Si j'eusse été seule au monde, pensait-elle, je me fusse toujours tenue volontiers dans cette humble condition plutôt que de causer un moment de chagrin à cette digne femme. »

L'émotion du voyage, les objets nouveaux qui se pressaient sous ses yeux, les soins nombreux à donner aux enfants, tout cela vint distraire Mariamne de cette préoccupation. D'ordinaire, elle se renfermait dans sa petite cabine avec sa jeune famille, la curiosité des matelots et des passagers lui étant insupportable. Elle passait le temps à faire étudier ses frères, et ce n'était pas pour elle une médiocre besogne que de forcer le paresseux Georges à épeler les voyelles, tandis que Dick lui causait des frayeurs horribles en s'échappant furtivement pour aller grimper aux cordages, d'où elle ne l'arrachait que tout imprégné de goudron. « Ce petit drôle aura des dispositions pour la marine, » dit un jour en passant le capitaine Singleton ; et, saluant Mariamne qui devint toute rouge, il continua son inspection. C'était le premier mot qu'il adressait à l'orpheline depuis leur départ de Québec ; on sait que Mariamne vivait fort retirée et se montrait le moins possible.

Le voyage durait déjà depuis quinze jours. A cette époque la vapeur n'avait pas encore imposé sa puissance aux flots et aux vents ; les vaisseaux ne marchaient qu'avec les ailes de leur voilure.

Il y eut dans cette traversée une affreuse nuit. A la hauteur des îles Canaries, un grain se forma à l'horizon : en un moment le vent devint furieux, la mer se souleva en montagnes autour du navire qui tour à tour s'élançait au ciel et descendait avec la rapidité d'une flèche dans de profonds abîmes. Les vagues couvraient à chaque instant le pont, et une partie de l'équipage

était occupée à faire manœuvrer les pompes, tandis que l'autre maîtrisait péniblement les voiles et les cordages horriblement tendus. Il y eut dix minutes de répit pendant lesquelles on attendit avec une anxiété dévorante quelque catastrophe imminente. Le capitaine cria : « Recommandons nos âmes à Dieu ! » Ce fut alors une explosion de gémissements, de sanglots, de prières et de vœux à la sainte Vierge.

Mariamne pressa avec une énergie toute fiévreuse ses chers enfants entre ses bras, et attendit, la tête penchée vers celle de Betzy, le dénouement fatal en murmurant ces mots : « Mon Dieu ! ne nous séparez pas au moins, prenez-nous tous ensemble. Ah ! pourquoi n'ai-je pas écouté les prédictions de mistress Simpson ? Pauvres créatures, vous ne seriez pas ainsi exposées, à l'heure qu'il est... Cependant, s'il faut que ce sacrifice s'accomplisse... O Seigneur tout-puissant ! notre vie vous appartient ; vous êtes maître de la reprendre ! »

En cet instant l'ouragan réunit ses forces pour assaillir le vaisseau qui, privé de la plupart de ses agrès, craqua dans toute son étendue. Ce fut là un de ces moments qui font vieillir de dix années... mais ce fut alors aussi que Mariamne déploya le plus de courage : agenouillée devant un petit crucifix de bois, elle priait avec ardeur, et Dieu l'exauça, car cette secousse fut la dernière, et ensuite le vaisseau remonta sur les flots presque soudainement apaisés. Il fallut un pénible travail pour remettre *la Fortune* en état de voguer.

L'équipage entier rendit hommage à la fermeté que Mariamne avait déployée : ces éloges l'étonnèrent ; elle seule ne s'était point aperçue de ce qui faisait le sujet de l'admiration générale.

Quelques jours après, *la Fortune* entrait dans la rade du Havre. Au milieu du mouvement des voyageurs et des ballots de marchandises, la petite famille fut complétement oubliée. On mit à terre les pauvres enfants, dispos de corps et d'esprit, légers d'argent, mais si heureux d'avoir atteint la rive de France que tous les maux passés s'étaient effacés de leur souvenir. Leur seul regret fut de n'avoir pu joindre le capitaine Singleton pour le remercier.

A chaque objet nouveau, Dick et Georges battaient des mains ; tout excitait leur admiration. Il fallait les voir, avec leur mise étrangère, leur tournure américaine, marchant tous quatre sur une même ligne et embrassant d'un regard avide les maisons, les gens, les édifices publics. Mariamne, toujours raisonnable, fut bientôt rappelée au sentiment de la nécessité : « Ne vous occupez pas de tout cela, disait-elle, vous allez vous trouver en présence de votre bon oncle... Mais il faut que nous demandions son adresse. »

En ce moment deux habitants de la ville se divertissaient aux dépens de ce qu'ils appelaient une petite colonie puritaine. Mariamne, sans se laisser déconcerter, les salua poliment et leur demanda où demeurait M. Baptiste Beauchamps. Cet air de candeur et de gravité les étonna ; ils répondirent que la personne en question devait habiter non loin du port, et offrirent à la jeune fille de la conduire de ce côté. Elle accepta et suivit les deux *bourgeois* qui ralentirent leur pas par égard pour le petit Georges. Ne connaissant probablement que par ouï-dire la maison de Baptiste Beauchamps, ils furent obligés eux-mêmes de s'enquérir de son adresse. Enfin ils s'arrêtèrent et dirent à Mariamne : « C'est ici. »

Son émotion lui permit à peine de les remercier ; son cœur battait avec violence, elle éprouvait une sorte de vertige. Lorsqu'elle put lever les yeux, elle aperçut une grande enseigne en bois sur laquelle étaient peints ces mots :

BAPTISTE BEAUCHAMPS, ARMATEUR.

Tressaillir, jeter un cri de joie, courir à

la porte, soulever vivement le marteau, tout cela fut pour Mariamne l'affaire d'un instant.

Le silence seul lui répondit. Elle frappa de nouveau ; nul bruit ne se fit entendre dans la maison. Une vague inquiétude s'empara d'elle ; elle relut sur l'écriteau le nom de son oncle, comme pour s'assurer qu'elle était bien arrivée au but de son voyage. Enfin, après plusieurs autres coups de marteau, une voix traînante et maussade retentit dans un corridor, une clef tourna dans la serrure, deux verrous glissèrent avec fracas et la porte, en s'ouvrant, laissa voir un visage rébarbatif, une mine de procureur.

« Que voulez-vous ? grommela ce personnage.

— Monsieur, n'est-ce pas ici la maison de M. Baptiste Beauchamps, armateur canadien ?

— Oui, *c'était* sa maison...

— Comment ? ne demeure-t-il plus ici ? »

L'homme ricana avec un sauvage dédain :

« Il demeure à présent dans un lieu d'où il ne sortira jamais.

— Bonté du ciel ! que voulez-vous dire ?

— Qu'il est mort depuis deux mois.

— Grand Dieu !

— Oui, mort insolvable... On a tout saisi chez lui, et moi, que vous voyez, je suis chargé, en ma qualité de procureur, de garder les scellés. N'avez-vous plus rien à me demander ? Adieu, petite mère, portez-vous bien. »

Et cette ombre de mauvais augure disparut subitement derrière la porte qui se referma avec bruit.

Mariamne avait jusqu'ici supporté sans se plaindre toutes les douleurs, toutes les tortures. Ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni la fatigue, ni les périls nombreux, ni les humiliations n'avaient pu vaincre sa constance, tant elle se sentait pénétrée de la grandeur de sa mission... Mais avoir tout fait, tout enduré pour arriver là, avoir franchi l'Océan pour venir se briser contre une porte, oh ! c'était horrible ! En ce moment le courage de la jeune fille l'abandonna ; le calice était trop amer pour ses lèvres... des larmes abondantes la suffoquaient et troublaient sa vue. Honteuse de l'attention, ou plutôt de la curiosité dont elle était l'objet de la part des passants, elle se demandait si Dieu n'aurait pas la bonté de la rappeler à lui.

Une église s'offrit à ses regards : ce fut pour elle comme une dernière preuve de la protection du ciel. Au moins en ce lieu de paix nul ne viendrait interroger froidement sa douleur et lui demander compte de ses larmes. Les quatre orphelins se prosternèrent contre un banc de bois. Oh ! quelle admirable prière s'échappa de ces cœurs innocents ! Jamais hymne plus sainte, jamais encens plus pur ne s'éleva vers le trône de Dieu... C'était du pain, c'était la vie que ces pauvres créatures imploraient avec des sanglots !...

« Chers enfants ! il faudrait avoir un cœur de pierre pour n'avoir pas pitié de vous. »

En entendant ces paroles, Mariamne tourna vivement son beau visage inondé de pleurs : le capitaine Singleton était là, debout derrière elle, semblable à la Providence.

« Vous, monsieur ! s'écria-t-elle.

— Oui, miss Mariamne ; depuis que vous êtes débarquée, je ne vous ai pas perdue de vue un instant ; j'ai été témoin de votre douloureuse surprise devant la maison de votre oncle, et c'est avec bien de l'émotion que je viens d'assister à votre prière.

— Ah ! monsieur, tout est fini pour nous. Ce bon oncle dont les lettres nous inspiraient tant d'espoir, il n'existe plus... Nous ne le connaîtrons jamais. Et il est mort ruiné, plein de douleur, mort dans l'affliction comme nos pauvres parents...

— Je le savais, Mariamne.

— Vous ?

— Oui ; on me l'avait écrit. J'ai ma mai-

son dans cette ville où je reviens souvent et dont tous les habitants me sont connus. Mais vous voyant livrée à des occupations peu dignes de vous, et d'ailleurs comprenant l'étendue de votre tâche fraternelle, j'ai voulu vous laisser accomplir votre courageux pèlerinage.

— Que ne suis-je restée chez mistress Simpson ! elle m'avait bien prédit malheur, et je ne l'ai pas crue...

— Et vous avez sagement fait, Mariamne. Ecoutez-moi. Vous êtes un ange; je suis riche, je suis votre ami : que voulez-vous que je fasse pour votre famille?

— Donnez du pain à ces enfants, qui vous aimeront. Quant à moi, je chercherai un couvent où l'on veuille bien me recevoir pour y servir tout le monde...

— Non, Mariamne, non, la vie ne doit pas être déjà fermée pour vous. Ces orphelins réclament encore vos soins. Votre place est dans ce monde que vous embellirez de vos vertus. Vous avez trouvé un père en moi; c'est un dessein que j'ai formé depuis longtemps. Devenez tous mes enfants, puisque le ciel ne m'en a point donné... Je vous adopte et vais vous présenter à ma femme.»

Une voiture attendait à la porte de l'église; le capitaine y fit monter la petite famille et s'y installa entre Mariamne et Betzy. Jamais équipage ne reçut des êtres plus joyeux et qui fissent plus de bruit que Dick et Georges. . . . .

. . . .

Les années qui suivirent furent heureuses et paisibles. M. Singleton n'eut qu'à s'applaudir de la détermination qu'il avait prise. Quant à Mariamne, qui se considérait comme la gardienne de tous ceux qu'elle aimait, elle ne voulut jamais se marier pour mieux tenir compagnie au bon capitaine que la goutte enchaînait au port. Betzy devint par la suite une jeune personne accomplie, et Dick et Georges, admis dans la marine royale, s'y firent bientôt distinguer.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre des nouvelles de la bonne mistress Simpson, à qui Mariamne avait écrit plusieurs lettres. Un beau jour elle vendit son auberge et vint débarquer et s'établir au Havre. « Me voilà, dit-elle, mes enfants; je n'ai pas pu me décider à mourir sans vous avoir revus; car je t'aime plus que jamais, petite ingrate,» ajouta-t-elle en faisant comiquement un geste de menace.

Pour toute réponse, Mariamne se jeta dans ses bras.

Alfred Des Essarts.

OUVRAGES DE FEMMES.

L'ART DE FAIRE LES ROBES.

TROISIÈME ARTICLE [1].

2e Partie. — DES JUPES.

Enfilez vos aiguilles, mesdemoiselles, je prends la plume, et, par parenthèse, si jamais je fais graver mes armes, ce sera une aiguille et une plume en sautoir.—Mais pardon, il ne s'agit pas d'armes, il s'agit de jupes, et nous allons y travailler lestement, car c'est la partie la plus facile de la robe.

Toute facile qu'elle soit, elle comprend six

(1) Voir pages 121 et 185.

opérations : les unes principales et nécessaires, *assembler*, *plisser*, *monter ;* les autres accessoires et facultatives, *doubler*, *ouater*, *garnir*. Mais là, comme souvent ailleurs, il est arrivé que l'accessoire, et l'accessoire le moins important en apparence, est devenu beaucoup plus intéressant que la chose principale ; qu'il l'est devenu si fort qu'il faut absolument le traiter à part. Aussi consacrerai-je aux garnitures, non pas un paragraphe, mais une partie tout entière, et ce ne sera, certes, pas trop.

§ I. *Assemblage.* — Assembler la jupe c'est réunir ensemble par des coutures légères les lés coupés précédemment. Si la jupe est destinée à une *robe ronde* non doublée, on termine en cousant le premier et le dernier lé de manière à former une sorte de grand cylindre ; si, au contraire, la jupe doit être doublée, on laisse libres ces deux lés, afin d'appliquer facilement la doublure. On traite de même la jupe de redingote, qu'elle soit ou non doublée. On doit le faire aussi aux robes rondes dont la garniture est très chargée, parce qu'on garnit beaucoup plus facilement avant d'arrondir. Cette observation est d'ailleurs un principe assez important que nous appliquerons plus tard aux manches, aux pantalons des fort jeunes filles, etc. Veuillez vous le rappeler.

En divisant les lés de la jupe, nous avons oublié de mentionner les *robes à queue* ; réparons cet oubli par quelques mots. Les deux ou trois lés de derrière (d'après la largeur de l'étoffe) sont tenus beaucoup plus longs que les autres et taillés en diagonale, à droite et à gauche tout d'abord, ou plus tard, après l'assemblage, et alors à partir de l'un et l'autre lé formant les côtés de la robe, ce qui s'appelle *faire la queue ;* Il vaut mieux la tailler ainsi tardivement, à moins que l'étoffe sans envers permette d'employer le reste diagonal d'un lé de la queue, et demeuré après l'étoffe, à fournir l'autre lé, et cela en vertu d'un principe très essentiel consistant à faire servir tout *entre-coupage*, afin *de diviser l'étoffe le moins possible et, par suite, de l'épargner*. Nous reviendrons sur cette loi avec soin, avec insistance ; car en l'observant bien, on peut économiser sur l'aunage d'une robe jusqu'à cent-quatre-vingt centimètres d'étoffe (une aune et demie), peut-être même davantage. J'en ai la preuve répétée et je l'affirme en conscience.

L'assemblage des robes à queue diffère par une seule chose de celui des robes ordinaires. Habituellement on met en cousant tous les lés justes par le bout qui fera l'ourlet, afin de prévenir des inégalités presque inévitables, malgré tout le soin apporté à couper les lés égaux. Pour les jupes à queue, au contraire, à l'exception des lés du devant, on les met justes par le bout qui sera plissé.

Si le montant et l'envers sont insignifiants dans le *coupage* [1] des jupes, il n'en est pas de même dans l'assemblage, et l'on doit y faire attention. C'est, au reste, une facile et vulgaire condition de l'assortiment des étoffes, mais il en est une plus intelligente, plus délicate, et sur laquelle nous allons nous expliquer un peu en détail.

Si l'étoffe a des raies longitudinales d'un seul genre, on se borne à conserver, en faisant la couture des lés, l'intervalle compris entre les raies par le dessin ; si les raies sont de deux sortes, on doit nécessairement les faire alterner, et pour cela on est parfois forcée de supprimer une raie surnuméraire qui romprait l'uniformité ; si l'étoffe offre des carreaux, et par conséquent des raies transversales, on prend soin de les assortir, mais on rencontre beaucoup d'obstacles. Les premiers carreaux s'assemblent bien, les autres diffèrent de plus en plus, et l'on ne pourrait les assortir sans perdre considérablement d'étoffe. On l'essaie tou-

(1) Et non pas le *corsage*, comme nous l'a fait dire une faute d'impression, p. 186, 1re colonne, 3e alinéa

tefois, et si l'on ne peut y réussir on passe outre, surtout quand les carreaux sont petits ou de moyenne grandeur; car lorsqu'ils sont de forte dimension et de couleurs tranchantes, comme dans certaines étoffes écossaises, il importe beaucoup d'éviter leur rupture. Cela importe également dans tous les cas aux coutures du corsage, et principalement aux coutures transversales des manches.

L'assortiment des fleurs, surtout lorsqu'elles sont développées, appelle encore l'attention de la couturière, car il est extrêmement disgracieux de voir chaque couture des lés briser les lignes et mêler le quinconce offert par la disposition des dessins à fleurs. Nous répéterons sur cette matière ce que nous avons dit pour les carreaux : s'il est question de dessins grands et colorés, assortissez à tout prix, sacrifiez plutôt de l'étoffe, tout en prenant vos mesures afin que les bandes que vous serez contrainte d'enlever puissent servir aux poignets, aux garnitures, à tout autre accessoire; même pour les petites fleurs, soyez aussi scrupuleuses quand vous coudrez les morceaux du corsage, des manches, des biais, des volants. Agissez ainsi avec les étoffes brodées comme avec les étoffes brochés ou peintes, n'oubliant pas qu'il n'est point de bon goût possible sans la régularité.

Toutes ces précautions d'assortiment prises, occupons-nous des coutures qui doivent réunir les lés; elles sont peu variées, mais là il est encore quelques observations à faire, quelques conseils à donner.

Aux étoffes de soie ou de laine, on assemble à petits points-devant; aux étoffes à blanchir on mêle ces points-devant de points-arrière, faisant toujours ces points immédiatement au-dessous de la lisière, à moins que les exigences de l'assortiment n'en aient autrement décidé. En général, il faut peu mordre, parce que cela rend toujours la couture lourde, expose à la rendre inégale et perd de l'étoffe inutilement; mais aux étoffes transparentes on ne doit pas mordre du tout, la couture devant être inaperçue et aussi légère que possible.

Ces coutures d'assemblage se font très vite, et beaucoup d'ouvrières, pour aller encore plus vivement, n'attachent point l'étoffe sur le genou, précipitent leurs points-devant de manière à les plisser, puis tirent un peu le fil de la couture pour effacer ces plissements sur lesquels elles passent lestement le doigt. Ne les imitez pas ; ces plissements demeurent toujours un peu et resserrent la couture, chose très désagréable, qu'il faut éviter soigneusement. Cela est si vrai, qu'aux étoffes de soie, aux tulles, aux crêpes et aux mousselines, dont la lisière est resserrée, on fait de place en place des entailles que l'on coupe ou que l'on déchire dans le but de prévenir le resserrement des coutures. A quoi bon prendre ces précautions, si on détruit tout leur effet par une couture étourdie?

Le bon soin exige que les coutures ne présentent pas d'effilés à l'envers. Pour l'ordinaire les lisières font naturellement atteindre ce but, mais il arrive parfois qu'elles manquent. Un demi-lé à ajouter, un assortiment de dessin à faire, une tache à supprimer, peuvent enlever la lisière; le remède est aisé. La couture faite, on passe à longs points couchés un fil pour retenir les effilés, ou mieux encore, s'il est question d'étoffe délicate, soyeuse, plus ou moins transparente, on fait d'abord à l'endroit une couture très peu mordue, légère, à points moyens, puis sous cette première couture on en fait à l'envers une seconde à plus petits points: de cette manière les effilés sont complétement invisibles.

Les jupes qui ne sont pas destinées aux redingotes reçoivent dans le milieu du haut, afin d'en faciliter l'entrée, une fente d'un demi-pied environ. Autant que la chose est possible, on la fait coïncider avec la jonction de deux lés, dont on interrompt à cet effet la

couture par le haut ; cette rencontre est un avantage en ce qu'elle évite de faire, avec les ciseaux, une fente toujours désagréable si l'on vient plus tard à retourner la jupe, ou si l'on se trouve obligée de la mettre le haut en bas. Mais gardez-vous bien, pour obtenir cet avantage, de négliger le soin d'appliquer d'abord lisière sur lisière le lé qui fera le devant; cette omission pourrait placer en avant une couture ou faire disposer inégalement les plis de la jupe. Tout au plus pourrez-vous ne pas mettre précisément la fente à moitié. — Quand une lisière la borde, vous vous contentez de la rentrer à l'envers par un petit ourlet à points-devant; dans le cas contraire, et surtout si vous travaillez une étoffe transparente, vous placez dans le petit ourlet une mince ganse ronde, ou plutôt un très gros fil pour soutenir la fente et l'empêcher de s'agrandir. Vous terminez d'ailleurs par y faire un arrêt en point de feston ou de boutonnière.

Comme cette fente s'écarte quelquefois désagréablement, surtout quand on valse, quelques couturières y mettent d'un côté deux petits boutons plats se boutonnant avec l'autre côté par une boutonnière pareille à celle des poignets. Cette méthode est bonne, et pourtant on ne l'emploie presque pas.

La dernière opération à faire pour finir d'assembler la jupe est de l'ourler. L'ourlet est plus ou moins grand suivant la mode; mais quand elle le laisse régler par l'usage et le bon sens, il est haut, comme à cette heure, de trois à quatre doigts. Marquer, faire un ourlet est chose bien connue, aussi me bornerai-je à trois légers avis. 1° Évitez, mesdemoiselles, de ramasser l'étoffe dans votre main et d'y former de petits plissements, soit en marquant le premier pli-rentré de l'ourlet, soit en marquant l'ourlet lui-même, car vous flétririez ainsi l'étoffe, surtout si elle était gommée. Préférez à cette pratique le soin d'appliquer l'étoffe sur les genoux et de la bien rayer entre l'index et le pouce de l'une et l'autre main; 2° Coupez une carte à la mesure de l'ourlet, et appliquez-la de place en place en le marquant, afin qu'il soit partout de hauteur égale ; 3° Prenez garde de resserrer l'ourlet en le cousant à points-devant; 4° enfin, ayez soin d'écarter les lisières quand vous rencontrerez les coutures.

L'ourlet se fait toujours en ligne droite ; il est néanmoins une circonstance où cette ligne doit fléchir.

Nous savons, mesdemoiselles, que l'excédant du lé de devant est *busqué*, c'est-à-dire rentré par le haut en plissant la jupe. Cette opération est indispensable aux robes de nos jours comme elle l'était aux robes à pointes. Sans doute la jupe ne peut plus, faute de cela, comme alors, former sur le haut du devant des plissements très désagréables, mais elle tombe en manière de queue sur les pieds. *Busquer* est donc chose indispensable, générale, et toutefois chose très variable; car le plus ou moins dépend absolument des formes que la robe doit couvrir. Pour les personnes dont le ventre est arrondi, on busque d'un doigt seulement; pour celles dont le ventre est plat, dont les hanches sont saillantes, il faut quelquefois busquer de plus de trois pouces.

Cependant cela ne peut avoir lieu sans une gêne embarrassante. D'abord, force est de fendre au milieu le grand pli rentré d'un tel busqué, à peine de voir grimacer effroyablement la robe; puis, les premiers plis de côté, où il s'arrête brusquement, présentent en avant une espèce de cône complétement disgracieux, presque ridicule. On se trouve donc placée dans l'alternative d'avoir ou une queue au-devant de la robe, ou ces plis coniques, ce qui est également redoutable et ce que nous allons également éviter en partageant la hauteur du busqué et en portant la moitié de cette hauteur dans l'ourlet, qu'à cet effet nous faisons plus haut et plus rentré au-devant du

bas de la jupe. Cela nous révèle qu'une couturière doit étudier la taille comme un instituteur étudie le caractère, comme un médecin étudie le tempérament : assimilation trop noble peut-être, mais fort juste assurément, mesdemoiselles.

§ II. *Plissage.*— Nous avons terminé tout ce qui concerne l'assemblage de la jupe; nous avons même commencé les indications du plissage; il nous reste à les développer; c'est chose facile; néanmoins les divisions bien précises deviennent plus utiles que jamais. Veuillez donc, mesdemoiselles, vous y arrêter avec attention.

Avant tout, pour plisser la jupe et la mettre ainsi en état d'être montée, il faut la mesurer à moitié par le haut, depuis la fente qui fait la moitié du derrière, jusqu'au point opposé qui forme la moitié du devant, et fixer à ce point une épingle. A ce point est aussi la moitié du *petit-ventre* et par conséquent du *busqué*. Voilà les deux premières mesures, toujours invariables et précises. Quant aux mesures de côté, elles sont approximatives, variables d'ailleurs selon la taille, selon l'étoffe. Ne pouvant donc les indiquer avec une rigoureuse exactitude, je vais adopter, pour exemple de plissage, une jupe de marceline ayant sept lés de petite largeur. Toutefois, ces mesures sont désignées par des expressions reçues, savoir : *les plis de côté* et *les grandes fronces de derrière*. — Notre jupe de marceline en main, nous allons expliquer tous ces termes.

Le *petit-ventre* est cet intervalle d'environ un pouce et demi, laissé plat au milieu du devant par le haut, et de chaque côté duquel partent les plis de la jupe, de manière à se regarder. On le resserre plus ou moins suivant le goût, on le supprime même en rapprochant tout-à-fait les plis; mais ce point n'est pas moins nommé *petit-ventre*, et toujours on y marque les plis peu profonds. Nous dirons en passant qu'un petit-ventre trop large, sans plis, est de mauvais goût, et que, trop étroit ou trop chargé de plis, il produit un effet insupportable, surtout si la porteuse a des formes exigeant un grand busqué. Disons encore que le busqué se fait invariablement sous le petit-ventre, et que, pour adoucir la ligne, on le prolonge insensiblement sur tout le lé du devant. Deux lés sont consacrés ensuite aux *plis de côté* et les deux derniers lés aux *fronces de derrière*, ce qui se répète sur l'autre moitié de la robe et comprend les sept lés.

Les coutures des lés indiquent suffisamment ces diverses mesures à notre jupe de marceline; mais quand la largeur de l'étoffe, et, par suite, la disposition des lés, privent l'ouvrière de ces indications naturelles, elle doit marquer exactement les mesures, soit par une épingle placée verticalement dans l'étoffe, soit par un long point de fil. Puis, bien assurée de sa marche, elle commence à faire la seconde opération du plissage, c'est-à-dire le pli-rentré.

Ce pli-rentré régnant sur toute la jupe, varie nécessairement, pour la hauteur, suivant la longueur que la prévoyance a donnée aux lés, la largeur de l'ourlet et même la nature de l'étoffe, une étoffe à blanchir devant se resserrer et se raccourcir un peu au blanchissage. Ce pli-rentré varie surtout avec la mode, qui tantôt allonge les jupes comme des robes de vestales, tantôt les raccourcit comme des tuniques de danseuses. La couturière prudente ne marquera donc le pli-rentré qu'après avoir mesuré la jupe sur une robe de modèle. Il doit être rayé comme je l'ai dit pour l'ourlet, et non pas ramassé en petits plissements dans la main qui le froisse.

Ce pli-rentré, tracé dès la fente, à droite, à l'envers, est continué également pendant les deux lés des *fronces* et le premier lé des plis de côté. Là il commence à s'élargir, ce qu'il fait de plus en plus jusqu'à la moitié du petit-ventre, où le busqué, préalablement marqué, a dû régler son élargisse-

ment graduel. Cette première moitié de la jupe ainsi *marquée*, on songe à marquer l'autre, soit en appliquant l'une sur l'autre ces deux moitiés et en rabattant par le haut à la seconde, soit en mesurant çà et là le pli-rentré. La première méthode est plus sûre; elle est préférable quand le pli-rentré est profond. Si l'étoffe n'est pas assez gommée pour retenir d'elle-même la marque du pli-rentré, on le fixe de place en place avec des épingles enfoncées horizontalement.

Un bâti à points-moyens doit ensuite remplacer les épingles. Ce serait une imprudence de le négliger en certains cas suffisamment indiqués par la nature de l'étoffe ou par la hauteur du pli-rentré.

Le moment est arrivé de déterminer le genre du plissage. Si la robe doit se blanchir, si elle est en étoffe légère, transparente, si elle a peu d'ampleur, ou si enfin la mode l'exige, il faut la *froncer*, c'est-à-dire faire sur le bord du pli-rentré des points-devant allongés, glissant librement sur un fil solide, arrêté seulement par un nœud que l'on tire à volonté. On rapproche ainsi l'étoffe, en formant des plis plus ou moins pressés, suivant la partie de la jupe; par exemple, écartés sur le petit-ventre, qui alors ne demeure point plat et où, d'ailleurs, on fronce à petits points, les plis sont graduellement plus rapprochés sur les hanches, puis extrêmement serrés par-derrière, ce qui, du reste, a lieu toujours, soit que le plissage du côté se fasse à *fronces*, soit qu'il se tasse a plis couchés.

Cette dernière façon, que nous allons décrire, convient aux étoffes riches, fortes, épaisses, comme velours, moire, stof, quoiqu'elle soit aussi fort avantageuse aux toiles-cachemire, mousseline-laine et autres étoffes souples. Les plis plats, entuilés, ayant six à huit lignes de profondeur, s'étendent depuis le petit-ventre, qu'ils regardent, jusqu'aux fronces de derrière. Au surplus, moindre sur le devant, leur profondeur s'accroît insensiblement à mesure qu'ils s'éloignent. Les plis trop écartés ou trop larges sont de très mauvaise façon.

A mesure qu'un pli est formé, on le fixe avec une épingle, et lorsque les deux lés du côté sont ainsi plissés, on bâtit solidement tous les plis au bord en ôtant les épingles. Ce bâti est parfois répété un peu plus bas et demeure quelques jours pour bien donner la forme, lorsqu'on emploie une étoffe dont la raideur ou la force est un obstacle à la bonne tenue des plis. Leur nombre va de 18 à 22, suivant l'étoffe et l'étendue de la ceinture. Pour plisser l'autre moitié de la jupe, on l'applique sur cette première moitié plissée, et l'on y répète les plis exactement.

Tout en plissant, on doit observer l'étoffe pour en rapprocher avec goût les fleurs, les raies ou tout autre dessin. Cela produit parfois un pli un peu plus, un peu moins profond que l'ordonnance; mais la chose est invisible, et d'ailleurs, la grâce l'emporte ici sur la régularité.

Les fronces de derrière sont maintenant notre seule tâche. Nous en avons déjà fait mention en parlant des robes froncées; nous terminerons ce que nous devons en indiquer, tout en achevant de monter la jupe.

§ III. *Montage.*—Un paragraphe pour cela! pour dire que l'on coud la robe plissée autour du corsage? — Mon Dieu! oui, mesdemoiselles; je m'en étonne comme vous; je croyais faire ma besogne en quelques lignes lorsque je me suis rappelé, outre le *montage aux ceintures*, et le *montage des redingotes*, et celui *des corsages à pointes*, et les corsages bordés de ganse. Peut-on omettre cela? Non pas vraiment. — Laissez donc passer le paragraphe. »

1° Tous les corsages présentant par le bas une ligne droite, soit au moyen d'une ceinture piquée, soit par leur coupe, sont cousus à la jupe sans intermédiaire et fort

simplement. Nous attachons à l'envers la moitié du petit-ventre à la moitié de la ceinture; nous bâtissons à longs points les plis de côté jusqu'aux deux lés laissés librement pour former les fronces de derrière; nous cousons à surjet, avec du cordonnet ou de très bon fil, selon l'étoffe, les plis de côté, en prenant bien à la fois toutes les parties de ces plis, ce qui exige une attention soutenue. Parvenues au derrière du corsage, où nous avons d'abord marqué depuis les agrafes une largeur d'environ quatre doigts pour recevoir les fronces postérieures, nous cousons un à un et d'égale grandeur, sans froncer, les plis verticaux ou *fronces libres* que nous formons dans les deux lés laissés préalablement pour faire ces fronces.

Toute l'ampleur ainsi fixée jusqu'à la fente, nous passons à l'envers un point au bout de chaque pli pour l'empêcher de rentrer en dessus, ce qu'il ne manquerait pas de faire. Nous montons ensuite, par le même travail, la seconde moitié du corsage, en commençant cette fois par l'autre moitié de la fente.

Plusieurs couturières se bornent à fixer en dessous les fronces du derrière à l'aide de trois longs points-arrière piqués transversalement. Laissez-les faire : ce sont des *bouleuses* [1], et prenez bien garde d'égaliser les *fronces libres*, car il est extrêmement facile de s'y tromper. On prend beaucoup d'ampleur en commençant, puis on n'a plus rien vers la fente, où il devrait s'en trouver plus encore pour prévenir l'écartement.

Les fronces du derrière, froncées véritablement, bien serrées, arrêtées par quelques points solides, de manière à présenter une ligne ferme et de longueur égale à la partie laissée libre au derrière du corsage, n'offrent pas le risque précédemment signalé; mais en revanche, leur couture est longue, minutieuse, leurs plis gonflent moins ; selon moi, il vaut mieux s'habituer à bien placer les fronces libres. Les *fronces froncées*, au reste, le sont deux fois, à quelques lignes de distance, afin de maintenir les plis.

2° Le montage des redingotes croisées exige quelques soins particuliers. Le petit-ventre n'est point fixé au bout de la ceinture, mais à quelque distance, au point qui donne la moitié du corsage à partir de la moitié du derrière, ce qu'on oublie fort aisément. Pour bien faire, il faut agrafer le corsage afin de mesurer, de bâtir; disposer deux plis perdus sous l'ourlet longitudinal de la redingote, ajuster les plis suivants comme si cet ourlet ne venait pas les interrompre, enfin coudre sans interruption les fronces de derrière, dont il importe de mesurer l'ampleur en deux, et même en quatre si elle est considérable et si on est peu habile. On monte d'ailleurs à l'ordinaire, en surjetant.

3° Les surjets de montage se font en piquant à la fois la ceinture et le lien de taille dont elle est doublée; mais il existe une exception à cette règle si naturelle. Il est un cas où l'on relève le bord de la ceinture sur elle-même avec un bâti, et où l'on monte la jupe seulement après le lien de taille. Cette mesure a lieu quand la ceinture est bordée d'une ganse à passe-poil, ce qui est fort joli aux redingotes, et même aux robes rondes qui, n'étant pas à pointe, ne doivent pas néanmoins recevoir de ceinture. Le montage achevé, on défait le bâti qui relevait provisoirement la ceinture, on la rabat sur le surjet de montage que son liséré cache entièrement, grâce au soin que l'on a pris de la tenir un peu plus large que son lien de taille, et on termine par coudre ce liséré après la robe par des points-arrière percés dans le sillon qu'offre le liséré, et par conséquent invisibles. Soyez attentives, je vous prie, mesdemoiselles, à cette couture faite dans le sillon de la ganse, car nous y reviendrons souvent.

4° Les corsages à pointe, si élégants, si

(1) Terme de métier : mauvaises ouvrières.

gracieux, qui font le charme des porteuses, font aussi le tourment des couturières lorsqu'elles doivent y monter la jupe plissée; car ce genre de montage a tous les défauts: il est gênant, il n'est pas solide, tout le devant de la jupe ne pouvant tenir au corsage que par quelques points jetés sur les baleines de celui-ci. Mais par bonheur on tourne la difficulté en montant la jupe après un ruban de fil large d'un doigt et un peu plus étendu que le corsage; puis, le montage achevé, on place le bord du corsage sur le surjet qui maintient les plis, et l'on coud à points-arrière dans le sillon de la ganse dont le corsage est bordé, comme nous l'avons expliqué plus haut. Bien entendu qu'on a d'abord commencé par fixer au moyen d'une épingle la moitié du corsage à la moitié de la jupe montée, et qu'on les a aussi attachés l'un à l'autre par une nouvelle épingle au point où la ligne de la pointe commence à se faire sentir. Là s'arrête la couture, pour être reprise sur l'autre partie du corsage au point analogue; car l'intervalle compris sous la pointe, ou plutôt sous le devant du corsage, ne se coud pas; il demeure libre et seulement fixé par-dessous en droite ligne après les baleines. C'est là que le montage, précédemment fait sur le ruban de fil, est d'un grand secours.

Ce double et dernier montage se coud vite, et lorsqu'il est fini à l'endroit de la robe, on l'achève à l'envers en fixant après, à la doublure du corsage, le ruban de montage avec de longs points-côtés ou de grands points d'épinette, les uns et les autres à peine percés à l'endroit, et faits avec de la très fine soie. Le dernier soin consiste à mettre les agrafes de la taille, puis à fixer par un point serré, après le bord de la fente, le pli-rentré de la jupe s'il est profond. Cette petite précaution doit, au surplus, terminer chaque genre de montage.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai recommandé de tenir le ruban qui sert à monter plus grand que le tour du corsage. Il est si facile de le replier en montant! il serait si désagréable d'avoir à démonter, à remonter en cas qu'il fallût élargir la robe! et vous savez d'ailleurs que je suis à la fois l'amie des principes et des précautions.

Quelques écueils sont à craindre à ce montage. Si l'on avance trop le corsage sur la jupe montée, on rétrécit, on affaisse les fronces du derrière : on est toute surprise de ne plus pouvoir entrer un corsage qui allait à merveille avant d'être joint au jupon. Si, pour fuir ce danger, on n'avance pas assez le corsage sur le ruban de montage, le surjet est visible, même aussi le ruban; cela semble ne pas tenir ensemble et devient très disgracieux.

C'est ainsi, mesdemoiselles, qu'il faut en couture tout combiner, tout prévoir, et que la moindre bévue est fatale : je le sais bien, moi qui, avant de vous donner ces conseils, les ai reçus de l'expérience et de la rude manière avec laquelle elle est dans l'usage de les octroyer. Je traduis, je préviens les leçons qu'elle pourrait bien vous infliger de même à cet égard. Que ce service me vaille donc, jeunes amies, un aimable sourire, un affectueux serrement de main; car si la pauvre interprète vous apporte peu de plaisir, elle vous épargne au moins beaucoup de peine.

Elisabeth Celnart.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE JUILLET.

7 juillet 1115. — Mort de Pierre-l'Ermite.

Vers la fin du XIe siècle une sainte ardeur s'empara des esprits en Occident; ébranlant les populations jusque dans leurs parties ordinairement les moins actives, les moins vivantes, elle arracha à leurs occupations habituelles, à leurs intérêts terrestres, hommes, femmes, vieillards et enfants. Pendant trois siècles, les croisades agitèrent l'Europe; sept fois des armées innombrables de Français, d'Allemands, d'Anglais et d'Italiens, traversèrent l'Allemagne et la Grèce pour aller convertir l'Asie à la foi ou y mourir. Un fervent religieux, un simple moine fut l'instrument dont la Providence se servit pour opérer cette révolution dans les esprits.

Doué d'une âme ardente, d'une foi vive que nul obstacle ne pouvait ébranler, Pierre-l'Ermite, né dans le diocèse d'Amiens, étudia d'abord les belles-lettres à Paris et en Italie, entra au service d'un comte de Boulogne et fit avec lui la guerre en Flandre, se maria ensuite, puis, après la mort de sa femme, reçut les ordres et devint un modèle de pénitence et d'austérités. Bientôt il voulut se rendre au tombeau de Jésus-Christ, aller se prosterner devant le berceau de notre religion sainte : il partit, les pieds nus et couvert de haillons, pour Jérusalem alors au pouvoir des Turcs, ainsi que toute la Palestine dont ils avaient fait la conquête. L'aspect des lieux saints aux mains des infidèles, la vue des maux soufferts par les chrétiens, les douleurs dont le vénérable patriarche de la ville sainte le fit dépositaire, des miracles enfin nombreux et bien authentiques, tout se réunit pour le convaincre qu'il était choisi par le ciel pour arracher le tombeau divin aux impies qui le profanaient. Il s'embarqua pour l'Italie, alla, enfant soumis, confier au pape Urbain II ses projets et ses espérances, obtint l'approbation du chef de l'Église universelle, et fut député par lui vers les peuples soumis à l'autorité du successeur de saint Pierre pour leur annoncer la mission dont il était investi et les solliciter à la guerre sainte. Monté sur un âne, la tête et les pieds nus, la croix à la main, une corde pour ceinture, couvert d'une robe d'étoffe grossière, il parcourut l'Europe, et en peu de temps les peuples, dociles à sa parole inspirée, se levèrent comme un seul homme sous l'étendard de la croix. Hommes et femmes, enfants et vieillards, seigneurs et vassaux, tous se *croisèrent* à l'envi, et bientôt Pierre fut à la tête d'une troupe de plus de cent mille individus de tout âge et de tout sexe, qui ne voulaient que lui pour chef, tant était grand son ascendant sur la multitude! Il en mit une partie sous les ordres d'un gentilhomme nommé Gaultier-sans-Avoir, conserva le commandement de l'autre, traversa l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie, arriva devant Constantinople, où il rejoignit la seconde division de l'armée. Tandis qu'elle passait dans l'Asie-Mineure, il sollicita d'Alexis Comnène de nouveaux secours, avec lesquels il traversa le détroit pour ne re-

trouver malheureusement, réfugiés dans une vieille forteresse, que quatre mille soldats de cette troupe nombreuse tombée presque tout entière sous le fer des Turcs.

Un résultat si fatal, dû en grande partie, il faut le dire, aux désordres dont ces premiers croisés se rendirent coupables, détruisit une partie de l'autorité que le pauvre ermite avait si miraculeusement conquise. Il vit cependant la prise de Jérusalem en 1099; il reprit alors ses fonctions de prédicateur, prononça un discours sur la montagne des Oliviers, et se retira ensuite à Huy, dans le diocèse de Liége, y fonda un monastère et y mourut dans les plus vifs sentiments de foi et de piété.

Si l'espace nous le permettait, mesdemoiselles, nous vous dirions quelques mots de ces guerres saintes dont Pierre-l'Ermite fut le premier prédicateur; nous ne vous cacherions ni les abus dont elles furent la source, ni les fruits qu'elles produisirent, ni les traits d'héroïsme qu'elles enfantèrent en grand nombre : ce sont là des faits trop intéressants de notre histoire nationale pour qu'ils ne fassent pas l'objet de vos études. Peut-être y reviendrons-nous dans un an, à l'occasion de la mort de Godefroy de Bouillon; mais dans tous les cas, nous ne pouvons penser aux croisades sans songer en même temps à l'admirable histoire qu'en a publiée M. Michaud, travail consciencieux et éclairé qui est devenu un de ses plus beaux titres religieux et littéraires, et dans lequel vous trouverez, présentés sous leur véritable point de vue, les événements merveilleux de cette mémorable époque.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Le mois dont la dernière heure vient de sonner, a été marqué par une solennité qui, chaque année à pareille époque, fait battre bien des cœurs : le 11, l'Académie Française a décerné, en séance publique, les prix fondés par M. de Monthyon. — Ces prix, vous le savez, mesdemoiselles, se divisent en deux classes: prix *littéraires* et prix *moraux* — Notre but n'est point de discuter ici le ridicule de ces couronnes civiques, de ces récompenses en argent données à la vertu que Dieu seul connaît et que la religion peut seule dignement récompenser; mais ne sentez-vous pas avec nous que si la valeur réelle d'une œuvre littéraire est déjà d'une appréciation si difficile, celle des actes moraux offre des obstacles bien plus insurmontables? Les mobiles de nos actions ne sont connus que de l'Être invisible et tout-puissant : nous savons telle conduite méprisée, qui est parfaitement honorable, et tel dévouement immense et sans égal qui passe inaperçu. La société renferme des mystères sans nombre; des existences pleines de gloire et qui reposent sur la honte, des existences flétries et qui ont l'honneur pour base. La religion seule offre des remèdes à ces maux qui naissent de la nature même de l'homme et qui se compliquent de mille manières inattendues. Il nous semble aussi que les dévouements cachés sont plus grands, les seuls grands, comme les pauvres honteux sont les vrais pauvres. Si l'on jette quelques mille francs à une bonne et sainte fille qui a soigné des malades au péril de sa vie, n'est-ce pas insulter à l'angoisse secrète de telle ouvrière inconnue qui, depuis vingt ans peut-être, subit les fureurs et les outrages d'un mari dépravé, quelquefois d'un père injuste, et les subit sans se plaindre, comme l'inévitable condition de sa vie? Eh bien! cela se trouve dans vingt greniers obscurs des plus

pauvres quartiers de Paris. Il y a dans les grandes villes tels coins ignobles où des vertus surhumaines se pratiquent chaque jour. Un moraliste qui ne craindrait pas de se montrer austère dans une époque si affaiblie, ajouterait que des prix publics décernés solennellement à la vertu par une assemblée purement littéraire tendent à confondre la vertu avec l'art, et le bienfaire avec le bien-dire. Malheureuse confusion! Ne croyez-vous pas que l'ostentation se mêlera bientôt à la pratique de la vertu, si on offre l'appât de l'argent à une fille qui nourrit sa mère, à une sœur qui ne se marie pas pour soutenir sa sœur aveugle? Les nations vraiment morales ont-elles jamais imaginé de confier à un aréopage d'érudits, d'orateurs et de poëtes, l'office de couronner les belles actions? Dans un pays exclusivement monarchique, cette tâche devrait appartenir au roi, dispensateur de toute justice humaine; dans une constitution représentative, au sénat assemblé; dans un pays religieux, au clergé; jamais à une académie.

Ces réflexions vous paraîtront peut-être sévères, mesdemoiselles; mais vous n'en contesterez pas du moins la justesse, et tout en reconnaissant que l'institution des prix de vertu pèche par la base, nous admirerons ensemble les dévouements qui ont obtenu des couronnes.

Nous avons quelque droit d'être fières cette année: jamais des noms de femmes n'avaient retenti aussi nombreux dans l'enceinte académique. C'est d'abord celui de mademoiselle Sauvan, à laquelle un prix de 3,000 fr. a été accordé pour son *Manuel des écoles primaires communales de jeunes filles;* puis celui de mademoiselle Crombach, qui en a obtenu un de 1,500 fr. pour *le Jeune libéré;* et enfin celui de madame Amable Tastu, à laquelle son *Eloge de madame de Sévigné* a valu le prix d'éloquence que l'Académie décerne tous les deux ans depuis bientôt deux siècles; une mention honorable a encore été décernée à madame Achille Comte.

Mais c'est surtout quand on a proclamé les prix dits de Vertu que des noms féminins sont venus se presser en foule sur les lèvres de l'orateur chargé de retracer le dévouement des lauréats. Sur huit médailles de 1,000 fr., sept ont été remportées par des femmes, et sur trois de 2,500 fr. deux ont été également accordées à des personnes de notre sexe; au total, sur treize récompenses votées par l'Académie, neuf appartiennent à des femmes, toutes d'une basse extraction et souvent d'une extrême pauvreté. C'est là, mesdemoiselles, une pensée consolante et encourageante à la fois; si nous sommes physiquement les plus faibles, nous sommes aussi plus susceptibles de dévouement, de charité, plus utiles à ceux qui souffrent : noble et sainte vocation que toutes, quelle que soit notre position, nous pouvons dignement remplir, car toutes nous avons auprès de nous quelques misères à soulager!

En vous parlant, au mois de décembre dernier, de la collection publiée en ce moment sous ce titre: *les Français peints par eux-mêmes*, nous avons cru pouvoir et devoir même faire l'éloge de cette publication dont le premier volume était alors complet. Elégance et correction dans les dessins, observations pleines de finesse, de tact et de goût dans le texte, respect pour la morale et pour la religion, tout nous semblait se réunir pour appeler sur cet ouvrage l'estime et l'intérêt du public éclairé. Malheureusement la suite n'a pas répondu à ces heureux commencements, et nous sommes obligés de rétracter aujourd'hui ce que nous avons dit au mois de décembre. Il est, en effet, tels articles des *Français* que nous nous reprocherions toujours d'avoir loués, et l'ouvrage tout entier est tellement devenu une charge, souvent grotesque et presque toujours exagérée, que le goût n'y est pas moins offensé que les bons principes.

Oubliez donc, mesdemoiselles, ce que nous vous avons dit il y a six mois, et pardonnez-nous cette recommandation peu méritée en faveur de la franchise de notre désaveu, et en vous rappelant que cette collection n'étant point encore terminée, nous n'avions pu la juger que d'après les livraisons parues.

Nous tenons à revenir sur le mérite d'un petit ouvrage dont nous n'avons pu citer que le titre il y a un mois.—Le *Livre de l'enfance chrétienne*, écrit pour ses enfants par une bonne mère, est destiné à leur donner, non pas la science, mais l'amour de la religion, à les préparer à l'étude sérieuse et approfondie qu'ils devront faire plus tard des vérités de la foi. Indépendamment de l'explication des pratiques qui doivent trouver place dans la vie d'un jeune enfant, et de celles qui frappent chaque jour les regards dans la maison paternelle, ces pages contiennent de simples et familières leçons sur les devoirs journaliers et sur les vertus que l'on ne saurait faire germer trop tôt dans le cœur, car elles sont pour l'avenir la plus solide garantie d'une vie heureuse et régulière. — Rappelez-vous donc, mesdemoiselles, le titre de ce livre : c'est un des ouvrages les plus utiles que vous puissiez donner ou conseiller.

BRODERIES.

N° 1. *Alphabet.* Ces lettres, quoique très ornées, sont d'une exécution facile; elles peuvent être brodées indifféremment en blanc ou en couleur; dans le second cas, les perles se feraient d'une couleur et les traits ou déliés d'une autre: vert et orange, rouge et bleu s'allieraient bien ensemble. Les perles seront mises très en relief, les traits et déliés se feront au cordonnet. La fin de cet alphabet paraîtra dans la plus prochaine livraison.

N°s 2 et 3. *Entre-deux.* La broderie du dessin n° 2 exige une très grande régularité pour que les ornements conservent partout la même épaisseur et s'entrelacent sans se confondre. Les deux guirlandes n° 3 doivent être très bombées. Ces deux modèles serviront pour chemisette, poignet, manchettes, etc.

N° 4. *Coin de mouchoir.* Pour exécuter convenablement ce bouquet il faudrait le broder au métier; autrement il serait bien difficile de rendre avec assez de finesse et de légèreté tous les détails dont il se compose.

N° 5. *Col.* L'élégante simplicité de sa forme rend le patron de ces petits cols très convenable pour les jeunes personnes. Nous n'avons pu faire placer sur cette planche que la moitié du patron et du dessin; il sera facile d'obtenir la seconde moitié en décalquant celle-ci à l'envers. Les branches épinées seront délicatement tracées au cordonnet, les graines ovales qu'elles soutiennent seront mises en relief; un jour en œillet formera le cœur des fleurs de *jasmin;* il faudra conserver avec soin aux feuilles leur dentelure arrondie.

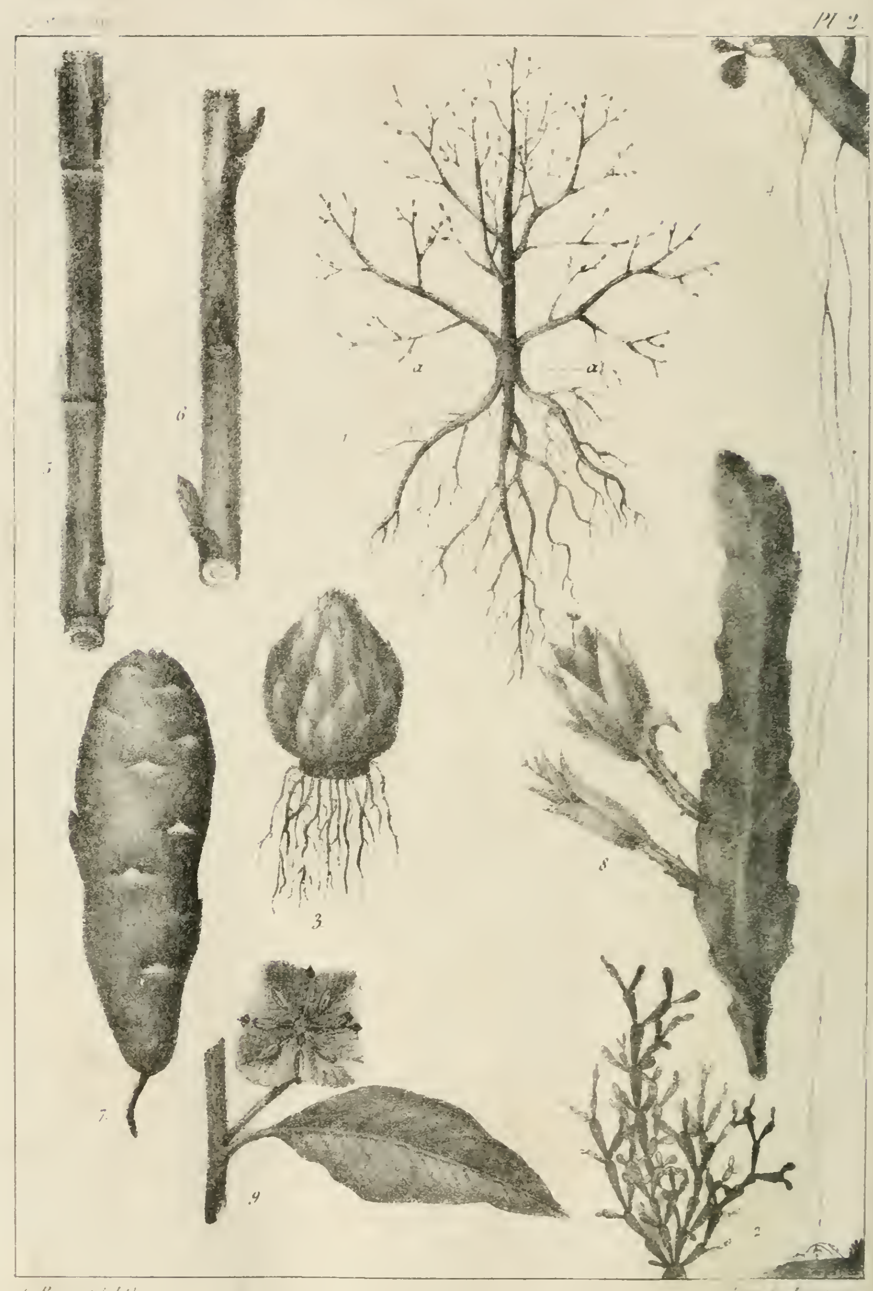
N°s 6 et 7. *Entre-deux.* Les glands du n° 6 doivent ressortir sur le reste de la broderie; les lignes d'encadrement du n° 7 seront tracées au cordonnet de même que les épines; une nervure partage la perle ovale placée au milieu.

N° 8. *Coin de mouchoir.* Ce dessin est destiné à être brodé au crochet en coton de deux ou trois couleurs différentes; au-dessus on place un chiffre gothique.

N° 9. *Coin de mouchoir.* De même que le bouquet n° 4, cette branche doit être exécutée au métier; l'exécution gagnerait même beaucoup si l'on faisait les feuilles au *point d'arme.*

N° 10. *Coin de mouchoir.* Pour bien rendre l'effet de cet écusson, on conçoit que l'exécution doit en être très soignée. L'intérieur est destiné à recevoir deux lettres gothiques.

Pl. 2.



Brunard lith.

1 Végétal composé ou appendiculaire — a — a — ligne médiane ou collet — 2 Fucus articulé — 3 Oignon de lis blanc — 4 Clusier rose — 5 Arundo donax — 6 Cerisier — 7 Solanum tuberosum — 8 Cactus à fleurs roses — 9 Jussieua villosa

LINNÆUS[1].

Il faudrait presque avoir du génie pour parler dignement du génie.

Camille Turles.

I.

Un jeune homme de seize à dix-sept ans, petit, mince, agréable de visage et dont le regard était vif et gai, errait par une matinée de juillet 1723 dans la campagne qui entoure la petite ville de Vexiæ, en Suède. Il s'arrêtait de longs moments pour contempler les fleurs qui s'élevaient odorantes et fraîches à travers l'herbe des prés ou qui fleurissaient la haie. Souvent il en cueillait plusieurs de la même espèce, comptait les pistils et les étamines semés dans la corolle et il devenait pensif. Rien ne le distrayait de cette préoccupation, ni les oiseaux qui chantaient dans les arbres, ni ceux qui traversaient le ciel. Un muet ravissement se répandit sur ses traits à la vue d'une petite fleur blanche qui lui était inconnue. L'ayant examinée avec une curiosité rêveuse et mêlée de tendresse, il lui dit :

« Tu as un nom, je ne le sais pas; mais ta grâce me rappelle un enfant que j'ai beaucoup aimé, je t'appellerai comme lui. »

De loin en loin passaient des bouffées de senteurs qu'il respirait avec ivresse. Le temps devint orageux; alors le jeune homme eut pour toutes ces fleurs d'aimables inquiétudes.

« Comme elles sont effrayées! En voilà une qui penche la tête, cette autre ferme ses pétales, cette autre se détourne du vent et cherche un abri. Vous souffrez, je le comprends bien; vous êtes si délicates, votre tige est si frêle, et vous vivez si peu! »

Son œil suivait à l'horizon les nues errantes; elles se dissipèrent enfin; il en eut une joie qui se manifesta par des paroles.

« L'air a repris sa douceur, et vous redevenez tranquilles et charmantes. Ne cachez plus votre beauté; celui qui vous parle est un ami, ne le savez-vous pas? Voilà le soleil qui vous caresse, voilà les papillons qui reprennent leur vol et qui vous demandent vos parfums. »

Irrésistiblement attiré par la solitude et la beauté d'un petit bois où tout enfant il s'était égaré souvent loin des yeux de tous, il s'y enfonça. Son âme, ses désirs, sa vie étaient là; rien ne l'appelait ailleurs. Des paysans qui traversaient un sentier l'arrachèrent à son paisible enchantement. Il leva la tête; le soleil était haut. Alors il se disposa à quitter cette retraite pour retourner à la ville. Il s'y rendit d'ailleurs par le chemin le plus long et le plus solitaire, ravissant des plantes aux buissons, aux fossés, franchissant une haie s'il soupçonnait derrière cette haie quelques richesses végétales.

Ce jeune homme, si poëte de cœur, si épris de la nature, était le *Linnée* qui devait un jour étonner le monde savant et lui imposer son génie. Par lui se préparait une révolution complète dans les sciences naturelles. Au moment où nous sommes, le *Linnée* des siècles apprenait à Vexiæ l'hum-

(1) Karl Von Linnæus naquit le 24 mai 1707 à Rœshult, dans la province de Smœland, en Suède. Son père, ministre à Rœshult, le devint plus tard à Stenbrihult.

Nota. Les douces et profitables leçons de mademoiselle Ulliac Trémadeure, insérées dans le *Journal des Jeunes Personnes*, me dispenseront de certaines définitions de mots. Qu'elle trouve ici l'expression de mes sympathies pour ses purs enseignements.

ble état de cordonnier. Comment? pourquoi? il nous le dira lui-même.

Le maître et ses apprentis étaient à l'ouvrage quand Linnæus entra dans l'atelier, son bouquet de fleurs des champs à la main.

« On a déjeuné, dit maître Sparth.

— Je ne déjeunerai pas, » proféra doucement le jeune homme tout en arrangeant ses fleurs dans une eau pure.

« Comme si je lui refusais à manger! » reprit le maître d'un ton irrité et en regardant ses autres apprentis. S'adressant à Linnæus :

« Tu sais bien qu'il y a du pain dans la maison pour les fainéants comme pour ceux qui emploient bien leur temps.

— Merci, dit le jeune homme avec un dédain comprimé, je ne déjeunerai pas. »

Il mit son tablier de peau, prit un soulier commencé la veille et s'assit.

« A ton aise! » prononça le maître d'un ton qui déguisait mal sa mauvaise humeur.

Linnæus commença à travailler, non sans un air de tristesse et de répugnance. Ce labeur l'humiliait profondément, l'odeur de ce cuir et de cette peau irritait ses nerfs; aussi lui arrivait-il involontairement de sentir ses mains et de les secouer brusquement ensuite. Il lui fallait toute sa fierté pour se refuser le soulagement des larmes. Ses vulgaires compagnons chantaient, riaient de tout leur cœur en se renvoyant de plates facéties, mettaient une fatuité superbe à bien remplir leur tâche et insultaient tout bas aux dégoûts du *monsieur*. Un seul, remarquable par la douceur de son visage, ne se mêlait pas à ces joies bruyantes.

Linnæus rêvait, les mains immobiles et la tête baissée.

« Le voilà qui ne nous entend plus, dit un grand et gros garçon en accompagnant sa remarque d'un éclat de rire. Karl Linnæus, ajouta-t-il d'un ton plaisant, ne dormez pas, mon petit; votre soulier va tomber.

— Ne peux-tu le laisser tranquille? dit l'autre enfant silencieux.

— C'est pour que je m'occupe de toi, Hanz, » répliqua le robuste Eric.

Cependant maître Sparth fronçait le sourcil. Il vint droit au rêveur.

« A quoi penses-tu? demanda sa voix rude; mon travail souffre de tes oublis. »

Linnæus tressaillit, comme frappé d'une commotion électrique. Ses yeux, petits mais expressifs, s'arrêtèrent sur le maître, qui répéta son observation.

« Eh bien! maître Sparth, je veillerai ce soir.

— Et je paierai l'huile que tu brûleras! Travaille, mon garçon, travaille, non pas la nuit, mais le jour, à la lumière du soleil; c'est une belle et bonne lampe.

— Bien dit, maître Sparth, reprirent en chœur les trois autres apprentis, même le discret Hanz.

— Toi aussi! proféra Linnæus.

— Je veux te voir de bonne humeur, » répliqua Hanz tout bas.

Pendant une demi-heure Linnæus fut tout à son ouvrage. Un oiseau, qui vint se poser sur la fenêtre ouverte et qui s'envola tout aussitôt, rendit au jeune homme ses poétiques distractions; ses yeux se levèrent souvent pour regarder dans la campagne tout éblouissante des clartés du soleil. Le maître, qui l'observait depuis un moment, quitta de nouveau sa place, vint fermer la fenêtre et tirer un rideau de serge verte. Cet acte d'autorité fit rire deux des apprentis. Le contemplateur ne daigna pas lever les yeux sur les êtres que dégradait une moquerie brutale; il reprit sa tâche détestée.

« Voyons ce que tu fais, dit Sparth en revenant sur ses pas et en prenant le soulier des mains de Linnæus. Belle besogne, vraiment! Je n'ai pas une pratique qui veuille se chausser avec des souliers faits dans ce goût. Ma marchandise gâtée et du temps perdu! Tu ne seras jamais bon qu'à battre la poussière des chemins! Pourquoi me gâtes-tu mon ouvrage?

— Je suis apprenti, répondit Linnæus.

— Voilà Ludwig, voilà Eric, voilà Hanz qui sont apprentis comme toi et qui font autrement que toi. C'est qu'ils aiment l'état. Tu me diras qu'il te déplaît... »

Le silence de Linnæus irrita l'orgueil de Sparth, qui continua :

« Comme s'il n'est pas honorable, comme s'il n'est pas l'état d'une foule d'honnêtes gens qui te valent bien, monsieur, qui valent mieux, je puis dire! Ce ne sera pas en faisant le vagabond du matin au soir que tu gagneras du pain. »

Linnæus s'était dit quelques jours auparavant : « Ne suis-je pas libre d'échapper à l'influence de cet homme en m'efforçant de ne pas l'écouter et de penser à tout autre chose qu'à ce qu'il me dit? Cela pourra bien d'abord m'offrir des difficultés, mais j'y réussirai. » Cette fois le nom de vagabond lui ôta sa volonté d'indifférence.

« Maître Sparth, dit-il, vous pouvez me reprendre sur la manière dont je fais votre ouvrage, mais je ne vous reconnais pas le droit de m'injurier.

— Tu chantes bien haut, petit coq, dit Sparth avec un rire forcé; une autre fois on te parlera chapeau bas. »

Le médecin Rothmann survint.

« Eh bien! monsieur Rothmann, que vous faut-il?

— Maître Sparth, je n'ai pas été content de mes derniers souliers; ils étaient mal cousus. Vous soigniez mieux votre ouvrage avant d'avoir tant de monde.

— Si je pouvais tout faire moi-même, monsieur Rothmann, on n'aurait que de l'ouvrage admirable. Lequel de vous autres, demanda-t-il, a fait les souliers de monsieur Rothmann? »

A cette impérieuse interrogation trois voix répondirent : « Ce n'est pas moi!

— C'est donc vous, Karl? J'aurais dû le penser. Monsieur Rothmann, voilà un malheureux qui chasse toutes mes pratiques, qui me fera mourir de misère et de chagrin. Un jour viendra que j'aurai la mendicité pour ressource. »

Le docteur reconnut dans Karl Linnæus le fils de son ancien voisin le ministre de Stenbrihult.

« Pourquoi travaillez-vous mal? dit-il au jeune homme. Vous avez longtemps affligé le cœur de votre père en négligeant vos études, et maintenant vous mécontentez votre maître. »

Linnæus ne répondit pas; maître Sparth répondit pour lui.

« Monsieur a des mains trop blanches pour toucher le cuir; il aime bien mieux aller s'étendre derrière un buisson. Diriez-vous, monsieur Rothmann, qu'il passe des heures à regarder une feuille? Tenez, ce matin il a couru les champs pour apporter ce paquet d'herbes. »

Le docteur regarda le coupable avec intérêt.

« Vous aviez chez votre père un coin de jardin que vous affectionniez. Le goût des fleurs est-il sérieusement en vous?

— C'est une passion, monsieur. Vous m'avez rappelé avec justice les tristesses que j'ai données à mon père. Oh! croyez bien que je souffrais autant que lui de ces tristesses. L'hiver j'étais assidu à l'école; mais que la campagne s'embaumât de fleurs, je retournais à mes habitudes errantes. Une matinée éclairée d'un joyeux soleil, une soirée douce et brillante étaient des séductions plus fortes que ma volonté. Les champs et les bois sont si beaux!

— C'est un goût fort élevé, dit le docteur; je regrette seulement qu'il nuise à vos devoirs d'artisan.

— Il a les dimanches et les fêtes, monsieur Rothmann, dit Sparth, avide de combattre l'intérêt du docteur et d'épancher sa colère, à lui.

— Suffisent-ils? dit le regard de Linnæus.

— L'état que vous apprenez est-il de votre choix? demanda le docteur qui avait compris ce regard.

— Monsieur! s'écria le jeune homme avec une inexprimable fierté.

— Qui vous force à l'apprendre? »

Linnæus baissa la tête. Rothmann cessa de le questionner; mais il se promit de reprendre cet entretien dans une autre circonstance.

Maître Sparth accompagna le docteur à la porte, tout en lui parlant de son mauvais apprenti. Il conclut par ceci :

« Monsieur Rothmann, si ce n'était la parole que j'ai donnée à son père, je l'aurais renvoyé dès le commencement que je l'ai eu. C'est un garçon fort embarrassant; il a des plaisirs tout différents de ceux des autres. Hier, en parlant de ses compagnons de travail qui feront d'excellents ouvriers, je lui disais : « Eric joue aux quilles, Ludwig au domino, Hanz s'amuse avec sa flûte; on comprend ces goûts, mais les tiens!... »

II.

Le dimanche suivant Linnæus courut dans les champs. Il y marchait d'un air épris, cueillant des plantes çà et là, quand Rothmann, qui le suivait depuis un moment, se trouva près de lui.

« Toujours votre passion des promenades solitaires? lui dit le docteur.

— Vous voyez, monsieur. On ne respire bien qu'ici.

— Que faites-vous de ces plantes?

— Je les étudie.

— Savez-vous la botanique?

— Je ne sais guère que ce que j'en ai appris par moi-même. »

Tout en marchant à côté de Linnæus, Rothmann causa avec lui. Son intention était de pénétrer le jeune homme et de s'assurer qu'il ne confondait point une curiosité vague et née de l'excès des loisirs avec la grande, l'irrésistible passion de savoir. Linnæus le remplit d'étonnement; il ne se lassait pas de l'écouter; c'était une manière si naïve, si attachante, si en dehors des habitudes de la science!

« Où avez-vous pris cette langue? lui demanda Rothmann. Je ne l'ai entendue dans la bouche de personne.

— Elle m'est venue avec la connaissance des choses, » répondit simplement le jeune homme.

En effet, ce n'était pas avec la langue commune qu'il parlait de ses plantes; il s'en était créé une toute de poésie et de vérité.

« Vous me rappelez, dit Rothmann, un des grands génies de la France, Blaise Pascal, qui avait deviné les mathématiques à douze ans. Son ignorance de la langue des mathématiques était si réelle qu'il donnait aux cercles le nom de *ronds* et aux lignes celui de *barres*. Pauvre être! ajouta le docteur en regardant Linnæus, vous devez bien détester votre état?

— Plus que je ne puis vous le dire, monsieur. Parfois des désespoirs me prennent! Oh! ces études que je fuyais parce qu'il fallait les faire entre des murailles, qu'elles me sembleraient belles maintenant! Comment écrire un livre sérieux sans avoir rien appris de ce que les hommes savent! Comment parler des temps présents quand on ignore ceux qui les ont précédés! J'ai négligé le latin, c'est à peine si j'en pourrais traduire les auteurs les plus faciles; je me le reproche, car tout ce qui est destiné à perpétuer les grandes connaissances est écrit dans cette langue[1]. Si vous saviez tout ce que j'ai dû de plaisirs, d'extases délicates et pieuses à la contemplation de la nature! Comme ma foi grandit en présence de l'œuvre de Dieu! Que souvent dans la solitude des forêts je me suis mis à genoux et j'ai adoré ce Créateur sublime! J'ai passé des jours et des nuits d'été à voir des plantes s'endormir et d'autres s'éveiller. Le sommeil de toutes est si doux, si paisible! leur réveil si gracieux! Elles ne font pas de rêves. Leur veille peut être tourmentée par les se-

(1) C'est de nos temps seulement que chaque savant écrit assez généralement dans sa langue nationale.

cousses de l'air, par la violence ou l'importunité de certains insectes, mais leur sommeil est calme. Il y a des fleurs bien étonnantes de régularité! tous les jours elles s'endorment à la même heure, tous les jours elles s'éveillent aussi à une heure habituelle.

— Se pourrait-il ? s'écria le docteur.

— Oui, monsieur, elles semblent, comme certains êtres humains, assujetties à une règle. C'est un enchantement de les voir se dégager du sommeil et exhaler leurs doux parfums dans l'air. Toutes les fleurs d'un grand éclat dorment la nuit et s'étalent au soleil, coquettes et brillantes. Celles qui s'épanouissent aux lueurs du soir ont assez communément une couleur unie; les riches nuances sont pour les fleurs du jour.

—Quelles fleurs avez-vous déjà vues s'ouvrir et se fermer régulièrement? demanda le docteur.

—Je vais vous en nommer quelques-unes: la *chicorée* s'éveille le matin de quatre à cinq heures et s'endort le matin à dix heures; le *pavot à tige nue* s'éveille à cinq heures du matin et se ferme à sept heures du soir; le *nénuphar blanc* s'éveille le matin à six heures et s'endort le soir à cinq heures; l'*hémérocalle fauve* suit à peu près la même loi; le *geranium triste* s'éveille à six heures du soir et s'endort de dix à onze heures du matin. Une fois, monsieur, j'ai vu, dans un jardin de savant où je m'étais caché, le *cactus à grandes fleurs* s'épanouir sur les dix heures du soir et s'endormir à minuit. Plus tard je ferai une *horloge de Flore*[1]. »

Rothmann rêvait depuis un moment. Il interrompit Linnæus.

« Qu'est-ce que ces noms : nénuphar *blanc*, geranium *triste?* Le nénuphar et le geranium n'ont jamais été appelés ainsi : *triste*, *blanc*, ces noms n'existent dans aucun livre.

— C'est moi qui les ai créés, monsieur. Il faut de longues phrases, tout un discours pour distinguer les espèces ; moi je le fais avec un mot. C'est le caractère de la plante ou de ses feuilles, c'est son attitude, sa forme, sa physionomie ou sa couleur ; c'est encore le lieu où elle croît qui m'inspirent le nom que je lui donne.

— Voyons donc de vos noms encore! reprit le docteur en souriant.

—Eh bien! monsieur, j'ai la menthe *verte*, la menthe *aquatique*, le chardon *âpre*, le chardon *défleuri*, l'hyacinthe *améthyste*, la rose *très épineuse*, la renoncule *rampante*, la violette *velue*, la mauve à *feuilles rondes*, la mauve *sauvage*, la mauve *musquée*, le narcisse *odorant*. Cette idée me vint un jour que je demandai à un botaniste le nom d'une primevère et d'un chrysanthème qui m'étaient inconnus; il me dit tant de noms, il entra dans un nombre si effrayant de détails, qu'un moment je me sentis découragé et prêt à renier l'instinct qui m'entraînait vers la nature. Comment oser nommer une plante! Depuis lors je rêvai à ma nomenclature intime et facile[1]. Mon Dieu! si toutes mes journées m'appartenaient, j'ai là, dans la tête, un monde d'idées. »

Linnæus pressait encore son front de sa main brûlante d'émotion, quand Rothmann lui demanda s'il avait lu *Tournefort*.

« Jamais, monsieur. Je ne sais rien, dit-il en soupirant. Une fois que je m'étais glissé vers le soir dans un beau jardin, j'ai entendu des professeurs parler du grand botaniste.

— Je pourrai vous le prêter si vous le désirez.

— Que vous me rendriez heureux, mon-

(1) Linnæus a composé en effet une *horloge de Flore*, où sont indiquées l'heure de l'épanouissement des plantes et l'heure de leur sommeil.

(1) La nomenclature linnéenne a été universellement adoptée par les naturalistes. Ainsi, lorsqu'on découvre une plante inconnue, on la classe et on lui donne un nom à la manière de Linnæus. Cette nomenclature est également employée pour les animaux.

sieur! Lire Tournefort! J'en ai rêvé longtemps; mais qui l'aurait confié à l'ignoble apprenti? Ma demande eût excité le rire.

— Eh bien! venez me voir dimanche avant midi; je vous le prêterai, moi.

— L'autre dimanche! six jours encore! C'est bien long, monsieur. Si vous vouliez ce soir?

— Ce soir je couche à la campagne.

— Et demain?

— Je ne voudrais pas vous déranger de votre travail.

— Quel travail! proféra Linnæus avec un sourire amer. Monsieur, dit-il, je puis satisfaire maître Sparth et obtenir de lui qu'il me laisse sortir après le coucher du soleil.

— Venez donc, je vous attendrai. Tournefort a établi une classification que vous examinerez.

— Avez-vous d'autres livres de botanique, monsieur?

— Oui.

— Si vous m'aimiez un jour, vous me les prêteriez peut-être?

—Cela dépendra tout-à-fait de vous, » répondit Rothmann, qui cacha son émotion sous une parole calme.

Linnæus prit les mains du médecin, les serra dans les siennes avec ardeur.

« Des livres de botanique! criait-il. Mon Dieu! que je vous remercie! Demain soir Tournefort! Si je pouvais dévorer ce temps!

— Fou! » disait Rothmann attendri.

Le lendemain soir Linnæus reçut *Tournefort* des mains de Rothmann, et, tremblant de plaisir, ayant à peine des mots pour remercier le docteur, il se hâta de le quitter. Ne pouvant contenir son impatience, il le lut en chemin à la clarté des étoiles, dans les rues à la lumière des boutiques; et, moyennant une petite chandelle secrètement achetée, il le lut encore la nuit. On pense bien qu'une lecture ne lui suffit pas, qu'il le lut plusieurs fois. Quand il rendit l'ouvrage à Rothmann, il put en parler comme en eût parlé Tournefort lui-même.

« Gardez ce livre, » dit l'excellent docteur.

Nécessité fut à lui de répéter cette parole heureuse pour que Linnæus la crût.

Il remit le livre sous son bras; mais à tout instant il l'en ôtait pour le regarder. Une fois, dans son ivresse, il le baisa; puis il sauta au cou de Rothmann.

« J'ai besoin de vous embrasser comme un frère, car j'étoufferais. »

Rothmann le serra sur sa poitrine avec une chaleur de mouvement qui ne lui était pas habituelle. Ses yeux étaient humides.

« Vous faites de moi un enfant, dit-il d'un air boudeur.

— Aimez-moi! aimez-moi! Je vous aime tant! Cette vie affreuse que je mène tous les jours me dépraverait le cœur si je n'en changeais quelquefois. Il y a des moments où je serais tenté de fuir.

— Combien y a-t-il de temps que vous êtes chez Sparth?

— Deux mois, monsieur; et si je n'avais pas été retenu par une promesse faite à Dieu, par le besoin d'expier les chagrins causés à mon père, j'en serais parti le jour que j'y suis entré. La tentation de m'échapper est si violente parfois qu'il me faut soutenir dans ma conscience des luttes qui m'épuisent. »

Dans le milieu de la semaine, Rothmann alla voir le père de Linnæus; et peu de jours après cet entretien, ignoré du jeune homme, celui-ci apprenait de l'excellent docteur qu'il allait quitter maître Sparth et habiter la maison de monsieur Rothmann, qui lui enseignerait la médecine.

« Te voilà bien content! dit Sparth.

— Vous ne deviez pas rester cordonnier, dit Rothmann à son tour. Votre nom vous promettait un avenir où la nature aurait son rôle [1].

(1) Le nom de Linnæus venait d'un gros tilleul qui ombrageait le devant de la maison de ses pères.

— Mon frère aime les abeilles avec passion ; il en sera le roi. Moi je ferai des livres, je professerai peut-être un jour.

— Voilà une ambition bien subite, remarqua le docteur.

— La blâmez-vous, monsieur ?

— Vous voulez des applaudissements. Il y a des hommes immenses de savoir qui restent volontairement inconnus ; ceux-là aiment la science pour elle-même.

— C'est qu'ils n'ont rien à enseigner aux autres, s'écria Linnæus. Si je puis faire avancer la science!!

— Le pourrez-vous?

— Je le tenterai.

— L'orgueil ne te manque pas, mon garçon, remarqua maître Sparth. Viens me voir quand tu voudras, je te recevrai avec plaisir ; mais je ne te regrette pas comme apprenti : tu m'as toujours fait de la mauvaise besogne. Le dernier des rustres eût été moins gauche que toi, qui as pourtant bien de l'esprit. A quoi t'a-t-il servi jusqu'à présent? Monsieur Rothmann, vous n'aurez plus à vous plaindre de vos souliers. Hanz s'attristera de ton absence ; quant aux autres, ils disaient que tu les gênais souvent, qu'ils n'osaient pas toujours être gais devant toi. »

Linnæus ne quitta pas la maison de maître Sparth sans avoir embrassé le pauvre Hanz.

III.

Dire que Linnæus étonna son maître par son application et sa vive intelligence, c'est dire ce qu'on a pressenti. Il n'était pas de jour où Rothmann ne s'applaudît d'avoir tiré le jeune homme de sa triste condition ; pourtant il était loin d'imaginer les éclatantes destinées que réservait la science à cet être si obscur encore ; aussi ne crut-il point lui donner un emploi trop inférieur en le plaçant à Lund, chez Kilian Stobæus, professeur d'histoire naturelle, qui l'employa en qualité de copiste. Stobæus avait une belle et précieuse bibliothèque ; il avait aussi une collection de fossiles, de minéraux, de coquillages, d'oiseaux et de plantes. Linnæus jetait sur ces trésors des regards de convoitise, mais il n'osait exprimer sa mystérieuse passion à cet homme qui le traitait sans importance, qui ne lui parlait guère que pour lui exprimer une volonté. Chaque fois qu'il pénétrait dans ce cabinet ou dans cette bibliothèque, son cœur battait haut, ses yeux se troublaient, et il n'en sortait pas sans y laisser des regrets. Son sommeil en était agité ; il errait en rêve autour de la bibliothèque ; il y entrait quelquefois, mais à peine s'y trouvait-il que les choses souhaitées s'affaçaient ; il ne voyait plus de livres, il voyait toute autre chose, ou bien ces livres étaient écrits dans une langue inconnue, avec des caractères tellement mystérieux qu'il désespérait de pouvoir jamais les comprendre. Ces déceptions sans cesse renouvelées irritaient son désir, en faisaient une tentation âpre et douloureuse. Il se leva une nuit, et, après avoir allumé sa chandelle en toute hâte, il se mit en chemin pour la bibliothèque placée à l'étage inférieur. Ses souliers auraient pu le trahir, il les quitta et marcha nu-pieds. Le plus petit bruit le clouait immobile sur les degrés de bois. Il retint sa respiration quand il passa devant les diverses pièces. Arrivé à la porte de la bibliothèque, il l'ouvrit avec des précautions infinies, et il s'y avança, tremblant et ravi, éclairant les coins de sa lumière comme s'il eût craint d'y rencontrer un témoin vivant, un autre être que lui. Bien certain d'être seul, il contempla ces livres dans une muette extase ; il lisait les titres des uns, il ouvrait les autres ; son ivresse était complète. Craignant bientôt d'être surpris, il prit un volume du botaniste Cœsalpin, fit disparaître le vide et s'enfuit avec sa conquête. Stobæus toussa de sa chambre, où il était couché ; Linnæus se sentit couvert de sueur ; peu s'en fallut que le volume lui tombât des mains. La toux ne s'étant pas fait entendre de nouveau, Linnæus regagna sa chambre.

Depuis cette nuit il visita souvent la bibliothèque, renonçant chaque fois à quelques-unes de ses précautions, ne quittant plus ses souliers, marchant de son pas ordinaire, ne cachant pas sa lumière avec sa main. Stobæus s'aperçut enfin d'un certain mouvement pendant la nuit, et en découvrit l'auteur; il se convainquit, en outre, par ses propres observations, que le jeune homme passait une partie des nuits hors de son lit, qu'il veillait quand toute la maison était endormie. Pourquoi? Stobæus se promit bien de le savoir. Une nuit donc, faisant violence à ses habitudes de repos complet, il se leva, consulta le ciel et son thermomètre, s'enveloppa d'une longue robe de chambre, et fit le magnanime effort de quitter sa chambre vers une heure et demie du matin pour aller, en marchant aussi légèrement qu'il le put, surprendre le coupable. Après avoir monté le raide escalier qui conduisait à la cellule aérienne du jeune homme, il prit le temps de respirer et même de regarder à travers une fente de la porte. Soit que le professeur eût la vue faible, soit que la pièce fût mal éclairée, il ne distingua rien. Mécontent de son essai, il ouvrit doucement la porte et demeura surpris et touché. Linnæus était là, un livre ouvert sur sa petite table de sapin, et d'autres livres également ouverts sur deux chaises. Absorbé par sa lecture, il n'avait pas entendu. Stobæus toussa pour s'annoncer. La vue du professeur interdit le jeune homme, il se leva tout saisi.

« Que faites-vous à veiller toutes les nuits? demanda Stobæus en s'asseyant à la place d'un des livres qu'il garda sur ses genoux.

— J'étudie, monsieur, répondit Linnæus d'une voix assez faible.

— Voulez-vous bien me donner ce livre qui est là sur votre table? Il ne me semble pas étranger. »

Linnæus baissa les yeux en le présentant à Stobæus.

« *Hermann*! prononça Stobæus en regardant le titre, je ne me souviens pas de vous l'avoir prêté. Cet autre semble aussi m'appartenir. C'est un *Boërhaave*, je le reconnais. *Bauhin* doit être ici... Ah! je l'aperçois. Monsieur, il fallait vous emparer de ma bibliothèque!

— Mon tort est grand, dit enfin Linnæus; j'aurais dû... »

Il s'arrêta, inquiet de ce qu'il allait dire.

« Pourquoi vous cacher, monsieur? pourquoi manquer de confiance? Je n'aime pas les œuvres de ténèbres.

— J'ai douté de votre bonté, répondit Linnæus.

— C'est mal, monsieur, c'est mal! Et qu'avez-vous appris en lisant ces hommes? Les avez-vous compris seulement? »

Linnæus développa quelques-unes de ses connaissances acquises.

« Tu n'as plus besoin de voler mes livres! dit Stobæus ravi. Je te donne toute liberté d'entrer dans ma bibliothèque, dans mon cabinet, d'y passer des heures, d'y prendre des notes. Je ne me doutais pas de ce que tu es. Dès ce jour tu deviens pour moi un élu de la science. Mais j'oublie l'heure et le repos. Couche-toi; la veille ne t'est plus nécessaire. S'être méfié de l'intérêt que je prendrais à lui! dit Stobæus en s'éloignant; j'en ai presque de l'humeur. »

Linnæus l'accompagna jusqu'à la porte de cette chambre qu'il avait tant de fois redoutée.

Sa vie devint douce et ne cessa de l'être que lorsqu'il quitta Stobæus pour aller étudier à l'université d'Upsala.

Mme A. Dupin.

(La suite au prochain numéro.)

A

MA FILLE THÉRÈSE

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION AU COUVENT DU SACRÉ-COEUR.

Ma fille, mon premier enfant,
Toi qu'après de vives alarmes
Ta mère présenta, d'un regard triomphant,
A mes baisers mêlés de larmes;

Ma fille, Dieu le sait de quels transports d'amour
Nous bénîmes l'instant qui marqua ta naissance;
Mais il connaît aussi tous ceux qu'en ce beau jour
Fait monter jusqu'à lui notre reconnaissance.

Dieu le sait qu'aujourd'hui, te voyant vers l'autel,
Le cœur palpitant, l'œil humide,
Comme entre les confins de la terre et du ciel,
Sous tes longs voiles blancs, marcher d'un pas timide,

Dieu lit au fond de moi que je t'en aime mieux,
Et que, sous ce maintien devenu presque austère,
Je suis fier de trouver sur le chemin des cieux
L'ange enfant que j'avais introduit sur la terre.

Mon ange! qui reprends tes ailes au saint lieu,
Dans ton sublime élan mon amour te seconde;
Hélas! je n'avais fait que te donner au monde;
Toi-même te donnes à Dieu.

Il peut reprendre en assurance
Ce cœur pur, par sa grâce en ton sein déposé,
Et que j'ai maintenu dans la sainte ignorance
De tout ce vain éclat par le monde imposé.

Pourtant je t'apporte, ô ma fille,
La bénédiction que réclament tes vœux...
Et que tu nous rendras, ange de ma famille,
Dont Dieu même a béni les innocents aveux.

Jusqu'à cette heure solennelle
Ta mère, que j'aidais, fut ton guide ici-bas;
Colombe à peine éclose, il fallait à ton aile
L'abri du toit natal pour ses premiers ébats.

Maintenant que ton vol jusqu'à Dieu t'a portée,
Notre tâche est remplie... et nous n'avons besoin
Que de te suivre aux lieux où tu t'es arrêtée,
Où de te retenir le Seigneur prendra soin;

Lui, ton vrai père, enfant! dont nous tenions la place
Tant qu'un trop faible essor t'enchaînait loin de lui!
Mais le cep a trouvé l'orme auquel il s'enlace;
Qu'il grandisse à présent sans chercher d'autre appui!

Oh! ce n'est qu'à Dieu seul que je t'aurais cédée,
Toi dont le premier cri fut mon premier bonheur,
Perle de ma maison, que j'ai toujours gardée
Sous mon œil, sous ma main, et presque sur mon cœur.

Quand je te confiai, craintive mais joyeuse,
A ces filles de Dieu [1] dont les bras t'appelaient,
Ma plainte sur mon cœur tomba silencieuse,
Et je sentis tarir mes larmes qui coulaient.

Car il me semblait voir, à leur chaste sourire,
A leur parler si doux, si grave sans effort,
A cette paix du cœur qui sur leurs traits respire,
Quelque chose du ciel qui me toucha d'abord;

Et je pensai que Dieu, dans ce lieu de prières
Te chercherait plutôt qu'en nos villes de bruit,
Et qu'il y ferait luire à tes jeunes paupières
Un jour plus épuré qu'en notre sombre nuit.

J'espérai que des mains plus dignes, plus fidèles,
Dirigeraient vers lui tes pas mieux assurés,
Et que tu grandirais à l'ombre de ses ailes
Dont il couvre les lieux à son nom consacrés.

Te voilà grande aussi!... Ta seconde naissance
(Car tu nais pour le ciel, ma fille, en ce saint jour)
N'aura rien de l'enfant, rien que son innocence,
Chaste sœur du céleste amour.

Cet âge si paisible et qui n'a point d'années,
Conserve-le longtemps, Thérèse, et souviens-toi

(1) Les dames du Sacré-Cœur.

Que Dieu, pour les verser sur tes fraîches journées,
Lui remit des trésors d'espérance et de foi.

La foi!... c'est la science, et c'est l'amour encore.
Le doute est pour le cœur un symptôme de mort.
A ton âge, et toujours, croire au Dieu qu'on adore
C'est croire à ceux qu'on aime, ici-bas, sans remord.

La foi! ce don si beau, plus beau que l'espérance,
Le monde bien souvent l'altère ou le flétrit;
Et quand il manque, hélas! aux heures de souffrance,
Pour consoler le cœur rien ne vient de l'esprit.

La coupe des douleurs est alors bien amère!
Dieu daigne, mon enfant, t'en épargner le fiel!
Daigne au moins, de là-haut, une seconde mère,
Une Marie [1] encore, y joindre un peu de miel!

Mais si le monde enfin devait salir ton voile,
Si la chaleur du jour devait lasser tes yeux,
Si ton regard perdu ne trouvait plus d'étoile,
Dans ce ciel aujourd'hui si pur, si radieux,

Ma fille, en ces moments d'angoisse et d'amertume,
Dans le fond de ton cœur prompt à le ressaisir,
Qu'en souvenir du moins ce beau jour se rallume,
Et que d'un vif regret renaisse un saint désir!

Ce souvenir touchant, que nul autre n'efface,
Adoucira tes pleurs, rafraîchira ton sang
Encor tout imprégné de cette sainte grâce
Qui le revêt pour nous d'un charme si puissant.

Du sein tout apaisé de ton âme ravie
Il se réfléchira sur ton front gracieux;
Etoile aux doux rayons du matin de ta vie
Et projetant sur elle un long reflet des cieux.

Baron A. Guiraud,
de l'Académie Française.

(1) Nom de sa mère.

LES SOUHAITS.

Par un beau jour d'été, trois jeunes personnes s'étaient réfugiées sous une charmille pour se garantir des derniers rayons du soleil. Il n'est pas une femme qui ne se souvienne de ces moments intimes où le travail de l'aiguille est comme un aliment à la pensée, de ces causeries légères et de ce silence que ne produit point l'ennui ou la retenue, mais qui est l'expression d'un bien-être auquel on ne saurait donner un nom. Laure, Claire et Eudoxie étaient sous l'influence de ce charme indéfinissable, lorsqu'une petite fille de dix ans, fatiguée d'avoir arrosé toutes les fleurs d'une plate-bande favorite, vint demander à sa sœur un livre de contes de fées qu'elle avait laissé dans sa corbeille à ouvrage.

Cette visite tira les trois jeunes filles de leur rêverie. L'une d'elles, considérant avec quelle attention l'enfant suivait *Peau-d'Ane* dans ses aventures, songea naturellement au plaisir que ces bonnes fées lui avaient autrefois causé.

Les trois amies retournèrent aussitôt dans le passé; chacune de raconter ses préférences, ses frayeurs et ses joies.

Claire, la plus jeune, fit cette proposition: « Eh bien! mes amies, si une fée venait en ce moment nous offrir le choix entre la beauté, la fortune et les talents, que se passerait-il entre nous?

— Il est facile de le savoir. Supposons que cette statue de Minerve est la bonne fée en question, et puis allons lui dire nos souhaits; nous en expliquerons les motifs, car on peut supposer une fée de bon sens qui veuille nous forcer à réfléchir un peu.

— Ceci devient très grave, reprit Claire; je ne croyais pas que ma proposition eût l'honneur d'une tournure philosophique. Allons jusqu'au bout: qui parlera la première?

— C'est vous, Claire, car vous êtes la plus jeune. Répondez donc à la fée *Généreuse*. Voulez-vous être douée ou d'une beauté incomparable? ou de talents merveilleux, d'un esprit et d'une intelligence si rares, que le monde entier vous admire? ou enfin être puissamment riche, mais avec une laideur supportable, un esprit médiocre et du bon sens? — Réfléchissez et répondez franchement. »

Après quelques instants de silence, la jeune fille déclara avec un certain courage et beaucoup de sérieux qu'elle choisissait une beauté incomparable. Son choix excita une extrême surprise chez ses deux amies, impatientes d'en entendre la justification.

Laure préféra les talents et l'esprit, ne doutant pas qu'on applaudît à sa modestie.

« Il ne reste donc pour moi que la fortune, dit Eudoxie. J'en suis charmée, car je craignais qu'elle ne me fût enlevée, et j'espère vous prouver, mes bonnes amies, que je ne suis pas la plus ambitieuse. — Maintenant il faut dire le motif de notre vœu. Sommes-nous bien d'accord? Est-ce convenu? pas de regrets?

— Pas de regrets!

— Il n'est ni simple ni facile d'avouer sa vanité, dit Claire. Je me suis laissé prendre à un piége, et le meilleur moyen d'en sortir à mon avantage, c'est, je crois, d'être vraie, sauf à recevoir vos réprimandes plus tard. — Eh bien! oui, madame la fée, je vous demande une beauté incomparable, une beauté qui dispose tous les cœurs pour moi; je veux qu'à mon regard tout obéisse, que l'avare devienne généreux, l'indifférent, sensible, que l'être le plus cruel et le plus

endurci ne résiste pas au charme de ma présence, que ma voix obtienne toutes les grâces, brise toutes les chaînes : car, vous le voyez, je ne sacrifie point le cœur à la beauté. D'ailleurs, les reflets de l'âme sont des ombres si douces ! — Quel plaisir d'être la plus belle partout, de rencontrer des visages riants, des honneurs sans les rechercher, des louanges sincères ! La beauté attire la confiance et le respect. Les petits enfants viennent de préférence aux personnes belles ; je l'ai remarqué souvent. Si vous voulez être justes, vous conviendrez que c'est un plaisir inexprimable, lorsque vous entrez dans un bal, d'entendre un murmure approbateur, d'être admirée de tout le monde. — Je vous prie, bonne fée, de substituer à mes vilains cheveux noirs qui ne frisent jamais, la plus belle chevelure blonde ! Donnez à mes yeux l'éclat et la douceur des perles ! donnez-moi surtout des dents éblouissantes, et ne permettez pas qu'elles me causent la plus légère douleur. Que dirai-je? faites-moi belle et majestueuse comme vous ; on dit que les fées sont si belles ! — N'oubliez-pas de m'accorder une humeur sans cesse égale ; on m'a toujours dit que les plus beaux traits ne sauraient plaire s'ils ne sont animés de la sérénité qui vient du cœur. — Maintenant, fée Généreuse, prenez-moi au mot si vous le voulez, je n'ai pas peur.

— C'est tout ? fit Laure à qui revenait la parole ; ce n'est pas long ; ta beauté, pauvre Claire, passera bien vite ; regarde les roses que nous admirions hier : le soleil les a flétries. — A moi les talents, fée Généreuse, à moi l'esprit et l'intelligence pour gagner les cœurs ! Gare à vous, mademoiselle Claire ; je ne crains ni la majesté de votre taille, ni l'exquise perfection de vos traits. Venez avec moi dans la solitude, vous allez voir la puissance de l'esprit et des talents. Je suis peintre, et sur mon pinceau volent les heures comme sur les ailes du vent les feuilles desséchées. Voyez ce ciel ardent, cette mer nuancée, eh bien ! j'ai le talent de les reproduire avec vérité sur ma toile, et tandis que mes yeux s'arrêtent sur un si vaste modèle, mon âme s'élève jusqu'à celui qui a créé de si grandes et de si belles choses. — Quel est ce gracieux portrait d'enfant attaché au-dessus de votre tête? ce sont les traits de ma sœur, d'un petit ange ; c'est moi qui les ai copiés. Marie était là, pendant des heures entières, et je ne sais si le modèle m'était alors plus cher que le portrait ! — La peinture n'aura pas tout mon temps ; il est un autre art qui mérite notre amour, la musique. Ah ! ne dites pas, je vous prie, que c'est une distraction frivole ; il y a des douleurs qui s'endorment au son de certains accords ; il y a des pensées dans les notes. Ma musique est joyeuse si je suis joyeuse ; elle est triste, grave, sérieuse, si je suis sérieuse ; elle élève mon âme, agrandit mes idées, dit mes espérances et mes souvenirs. Pendant que vous attirez tous les regards par votre beauté, je parle au cœur, je chante toutes mes tristesses, toute ma joie ; je console, je ranime. O bonne fée ! pas de beauté sans talents, je vous en prie ! — J'arrive dans le monde ; je ne suis pas belle, et pourtant j'y suis désirée. Je compte même, ne vous en déplaise, sur quelques succès ; j'espère bien captiver par mon esprit, et non-seulement faire oublier votre beauté incomparable, mais encore celle qui me manque. — Pendant que vous dansez à la cour, je réunis dans mon salon une société choisie. Je n'ai invité personne, vraiment ! on vient, on arrive, chacun veut jouir de ma conversation ; le jeu, la danse sont oubliés ; l'esprit est tout ; c'est un plaisir qui se renouvelle sans cesse, qui ne vieillit pas. On dit : Cette femme a été belle ; mais toujours on dira : Cette femme a de l'esprit. — Je n'exclus point le cœur de mon lot ; l'un ne nuit pas à l'autre : prétendre le contraire est une idée vulgaire et fausse. Vous conviendrez alors que je régnerai pour le moins autant que vous ; il n'est point de geôlier qui n'ouvre la

porte de la prison lorsque j'aurai plaidé la cause de l'innocent. Et quant à ma vanité, puisqu'il faut avouer que nous en avons toutes, elle ne sera pas moins satisfaite que la vôtre. L'esprit en donne autant que la beauté. — Vous êtes déjà vaincues, et pourtant je n'ai pas tout dit; entraînée par ma légèreté, je vous ai montré naïvement la satisfaction que me donneraient les avantages de l'esprit et des talents; mais je veux être sérieuse un instant; je ne suis plus la femme du monde, faisant le charme d'un salon. — Je suppose que vous et moi sommes sans appui et sans fortune, croyez-vous qu'alors votre beauté vous sera d'un grand secours? — Je sais bien que dans tous les romans on trouve des chevaliers sensibles et généreux, empressés d'offrir leur cœur et leur fortune à ces beautés malheureuses. Hélas! c'est précisément ce qui m'affligerait le plus à votre place; car vous pourriez plaire à un de ces héros sans qu'il vous inspirât la moindre confiance; et tandis que vous seriez isolée dans votre château, moi, je jouirais de mille avantages : une femme intéresse plus par ses talents que par sa beauté; on aime la société de ceux qui nous apprennent quelque chose. L'esprit, il est vrai, fait ombrage à celle qui n'en a pas, mais pourtant on le supporte; tandis que la beauté, complétement inutile aux égoïstes qui nous entourent, est impitoyablement bannie. Si vous n'avez une force d'âme très grande, votre beauté sera un présent funeste; la coquetterie envahira toutes vos pensées, et vous finirez même par n'avoir plus de pensées; tandis qu'avec un esprit ordinaire et sans beauté vous fussiez restée une femme médiocre, vous deviendrez inévitablement une sotte. — Vous me trouvez sévère, vous avez le droit de me reprocher aussi la coquetterie et la vanité dont j'ai fait preuve; mais, chère amie, j'ai cet avantage sur vous, de pouvoir faire envisager les talents sous un point de vue plus solide. — Il est très vrai que beaucoup de jeunes personnes n'acquièrent des talents que par l'attrait qu'elles rencontrent dans cette étude si douce. Plus tard, le désir de briller, de plaire, de faire parler de soi, rendra les progrès rapides, et alors cette jeune fille sera peut-être plus coquette à elle seule que ses compagnes brillantes de beauté. Si elle rencontre un malheur sur son chemin, elle est sauvée; ce qui était plaisir pour elle deviendra nécessité; ses études, adoptées d'abord comme un délassement, lui apparaissent sous une forme nouvelle; elle réfléchit, elle se rend compte de ses sentiments, ses idées s'agrandissent et s'harmonisent. La vanité est chassée; les talents deviennent des amis indispensables aux jours tristes de la vie; elle y tient parce qu'ils sont agréables à ceux qu'elle aime. Oh! mademoiselle, je vous assure qu'une femme qui chante bien, qui parle bien, n'aura nulle envie d'aller emprunter votre jolie figure pour plaire. Enfin, — ne vous impatientez pas, j'ai bientôt fini, — les talents, tout en faisant le charme de la vie, peuvent devenir un jour une ressource dans le malheur. La mère saura former le cœur de sa fille; elle lui sauvera ces heures vides, si difficiles à dépenser; elle sacrifiera, s'il le faut, son temps à enseigner ce qu'elle sait, et le salaire honorable qu'elle en recevra sera un trésor préférable à celui qu'elle a perdu. — Ainsi, ma chère amie, dans le cas où la fée se serait moquée de nous et ne tiendrait pas sa parole, travaillons sans son secours à acquérir des talents; ils seront une distraction dans la prospérité et une consolation dans le malheur. C'est de bon cœur que je renonce à la beauté et à la fortune. Je prie la bonne fée Généreuse de souffler sur moi le don d'intelligence.

— A mon tour, dit Eudoxie; je vais tâcher de vous prouver que vous êtes aussi ambitieuses l'une que l'autre; n'en déplaise à Laure, je trouve plus de simplicité dans le souhait de Claire. — Afin de ne vous laisser aucun doute sur ma sincérité, je

vous avoue qu'il m'en a coûté de renoncer à être belle, à avoir de l'esprit et des talents; mais j'ai cru être plus utile avec ma fortune: voilà pourquoi la fée Généreuse va verser ses trésors autour de moi. — Je ne dédaigne pas les avantages de la beauté, et j'envie ceux de l'esprit; aussi je comprends à merveille le plaisir que vous vous promettez, mesdemoiselles; convenez avec moi, cependant, que vous avez surtout envisagé ces avantages comme personnels, et malgré l'éloquence de Laure, je la déclare la plus ambitieuse de nous trois. — J'accepte enfin l'honnête laideur qui m'est offerte, et je me contente du sens commun que la bonne fée m'a laissé. Je renonce franchement à briller. Je recevrai tous les honneurs que je rencontrerai sur mon passage, et je me dirai tout bas : Pauvre Eudoxie ! ne crois pas un mot de leurs discours; tu n'as pas d'esprit, tu n'es pas belle; ce sont des flatteurs qui veulent venir assiéger ton hôtel, manger dans ta vaisselle plate, et faire galoper tes chevaux. Cette foule nombreuse te compte pour rien, absolument pour rien : on veut jouir de ta fortune, voilà tout; tu es un veau d'or qu'on encense! — Un pareil discours vous révolte, mes amies! J'exagère, selon vous! mais le bon sens donné par la fée peut, je vous assure, faire naître ces réflexions, et si les femmes riches avaient le temps de penser, d'observer, je suis persuadée qu'elles diraient comme moi. — Ma position vous intéresse, je le vois. Que vais-je devenir? Je n'ai point de goût à me regarder dans une glace, à me parer, à essayer des coiffures; personne ne parle de mes talents, puisque je n'en ai pas; j'ai la douleur de voir d'autres femmes absorber l'attention générale; de temps en temps on se souvient qu'il y a une maîtresse de maison; alors on me parle de mes fêtes, de mon lustre, de ma nouvelle voiture, de mon magnifique bracelet, et par la même occasion on remarque la maigreur de mon bras..... — O bon sens, que vous êtes cruel! Sans vous je goûterais quelque bonheur; j'aimerais les flatteurs et j'en ferais ma société favorite, je donnerais des fêtes somptueuses, j'enverrais des invitations dans les quatre parties du monde, j'arriverais au bal couverte de diamants, défiant du regard toutes les femmes, et ma joie serait grande! — Vous riez, mesdemoiselles? Vous êtes en peine de savoir comment je vais me faire plus heureuse et plus modeste que vous.

— La chose n'est pas impossible, comme vous le croyez, mais pour cela il faut faire abnégation de moi-même: le sacrifice est grand, je l'avoue! renoncer à plaire, à se faire aimer pour ses agréments personnels! La jolie figure de Claire me fait envie, et votre esprit, chère Laure, me découragerait si je n'avais aussi, moi, eu la précaution de garder mon cœur. Oui, bonne fée, je renonce aux dons charmants que vous accorderez à mes amies; donnez-moi les richesses promises, et vous allez voir comment je saurai être heureuse avec ma laide figure et mon simple bon sens. — Je dirai, comme une jeune fille naïve et bonne me disait un jour : — *Si j'étais reine, il n'y aurait pas de pauvres dans mon royaume!* — Que le monde ne compte pas sur mes revenus pour s'amuser, car mon plaisir, à moi, sera de secourir l'indigence; je serai l'appui de ceux qui finissent la vie et de ceux qui la commencent; mes palais seront des hôpitaux, des écoles; ma toilette sera le vêtement du pauvre et ma gloire sa reconnaissance. Si le monde ne m'aime point je me consolerai avec mes orphelins et mes veuves, et lorsque je verrai une femme belle et spirituelle, je ne lui envierai rien, car ma conscience me dira que tout est vanité et que le bonheur ne consiste qu'à vouloir celui des autres. Tout prospérera autour de moi; les plaies seront pansées et guéries, les petits enfants nourris et instruits; ma joie sera au dedans de moi,

qui pourrait donc la troubler ? O mes amies ! que je serai heureuse ! »

Eudoxie rougit ; c'était un rêve dans lequel la charité se montrait à elle avec tous ses charmes et toute sa puissance.

Jusqu'ici la conversation des trois amies avait conservé de la gaîté ; mais la parole d'Eudoxie rendit les jeunes filles sérieuses. La fortune ne leur avait jamais semblé autre chose qu'un bien-être de la vie ; Eudoxie leur avait paru la plus ambitieuse, et elle fut reconnue à l'unanimité la plus modeste, au grand étonnement des juges.

La plupart des jeunes filles font illusion à leur modestie en souhaitant des talents. Dès que le talent n'a pas pour but d'être utile, il devient la source d'un orgueil mille fois plus dangereux que celui de la beauté et même de la fortune.

Le conte des fées prolongea les réflexions des trois amies, et la conclusion fut celle-ci : toute femme, avec des qualités différentes, peut et doit se rendre aimable et utile. — Claire ne désira plus la beauté pour se faire aimer et finit par se trouver assez bien ; Laure se demanda quel usage elle avait fait jusqu'ici de ses talents ; personne n'entendit la réponse... Eudoxie avoua que sans les richesses de la fée Généreuse, elle pourrait satisfaire son goût pour le bien, puisque la Providence, dans sa sagesse infinie, tient compte du denier et du verre d'eau froide.

Claire, Laure et Eudoxie ne formèrent plus de souhaits ; elles trouvèrent le secret de se faire aimer sans le secours de la fée Généreuse ; ne prirent-elles pas le parti le plus sage et le plus sûr ?

Louise D'AULNAY.

QUELQUES LEÇONS

DE BOTANIQUE.

QUATRIÈME LEÇON [1]. *Végétaux appendiculés et inappendiculés. — Les racines. — Action des engrais. — Plantes parasites.*

« Eh bien ! me montreras-tu aujourd'hui des racines aériennes ? demanda Laure en entrant avec sa mère dans le cabinet d'Ernest à l'heure fixée pour la leçon. J'ai prié hier le jardinier de m'en faire voir, en lui racontant ce que tu m'as dit, mon frère, à ce sujet. Il m'a répondu que M. Ernest aime à rire, et que, pour son compte, il ne connaît pas de plantes dont les racines poussent en l'air.

ERNEST. Mais il connaît, du moins, des végétaux dont les fruits vont mûrir en terre ?

LAURE. Allons ! voilà une autre merveille dont personne n'a jamais entendu parler.

Mme DE CÉRAN. Je te prie de m'excepter, ma fille. Nous avons une *merveille* de ce genre dans le jardin.

ERNEST. Et voici des racines aériennes sur ce dessin, *figure 4*.

LAURE. Ce bout de branche ? Ah ! je vois de longs filaments qui en descendent. Est-ce là ce que tu appelles des *racines* aériennes ?

(1) Voir la troisième leçon, page 170.

Il faut de la bonne volonté pour traiter cela de racines.

Ernest. C'est une *bonne volonté* que tu auras toi-même bientôt, ma très moqueuse sœur.

Mme de Céran. Si vous continuez sur ce ton, mes enfants, la leçon ira mal. L'un et l'autre vous avez fait l'autre jour la remarque que la science sert trop souvent de prétexte à quelques savants pour s'adresser mutuellement des personnalités assez dures; ne tombez pas dans la même faute. Toi, ma fille, quitte, je te le conseille, certains airs dédaigneux qui ne te vont pas du tout; et toi, mon fils, pardonne à Laure, qui avait vu de la *poésie* et non pas du *positif* dans cette dénomination d'*aérienne* donnée à des racines.

Ernest. Il n'y a guère, ma bonne mère, de botaniste qui soit poëte. Qui dit *poésie* dit imagination, qui dit *science* dit positif: ces deux choses ne s'accordent pas ensemble. Mais voyons; nous avons laissé l'autre jour notre embryon au moment où, débarrassé de ses langes protecteurs, il sort de la terre, montrant seulement une tigellule s'il est acotylédoné, une tigellule et une feuille cotylée s'il est monocotylédoné, une tigellule et deux feuilles cotylées s'il est dicotylédoné, n'est-ce pas?

Laure. Oui, mon frère; mais je voudrais bien savoir pourquoi l'on a réuni sur ce dessin tant d'objets différents; un petit arbre, des branches, des fleurs de cactus...

Ernest. L'explication viendra en son temps; prends patience. Tu sais que notre embryon n'a pas encore la plus petite radicule?

Laure. Mais il en aura bientôt une pivotante, qui sera tout aussitôt remplacée par des racines latérales en faisceau.

Ernest. Ou *fasciculées*. Ceci, vrai pour quelques embryons, ne l'est pas pour tous. Ainsi, chez les champignons, chez les algues de terre et de mer, chez ce fucus, par exemple, représenté ici, *figure* 2, il n'est jamais question ni de racines pivotantes ni de racines fasciculées. Tu vois que la racine de ce fucus n'est pas autre chose qu'une espèce d'épatement uniquement destiné à attacher ces sortes de végétaux au sol rocailleux ou bien aux corps sur lesquels ils vivent.

Laure. Maman, voilà pourtant de simples amarres!

Mme de Céran. Oui, ma fille; mais ces simples amarres ressemblent à celles des polypes corticaux, et nullement à celles de la pinne marine, comme les racines fasciculées, entre autres, qui sont plus que des amarres. Il n'en fallait, il me semble, pas davantage au fucus, puisque l'air et les eaux de la mer, à la marée montante, devaient fournir en abondance de la nourriture au système aérien de ce végétal.

Laure. Ah! c'est vrai! Rien que ce qu'il faut, comme dit toujours mon père.

Ernest. Chez d'autres végétaux encore plus simples, cet épatement n'existe même pas. D'après ce que j'ai déjà dit à Laurette des végétaux transparents et seulement sphéroïdes, elle peut deviner qu'il en est auxquels manquent à la fois et cet épatement, dernier terme du système souterrain, et le système aérien, c'est-à-dire les tiges, les branches, les feuilles; de là à entrevoir pourquoi le célèbre botaniste Turpin, enlevé trop tôt à la science, a divisé en deux grands embranchements tout le règne végétal, il n'y a pas bien loin. Le premier embranchement renferme les végétaux simples ou *inappendiculés:* Laure doit comprendre ce que ce mot veut dire; le second embranchement renferme les végétaux composés ou *appendiculés*, c'est-à-dire munis des *appendices* foliacés appelés *feuilles* qui composent une très grande partie du système aérien, et ils possèdent en outre le système souterrain appelé *racines*.

Laure. Oui, oui, je comprends. Mais, dis donc, Ernest, comment arranger, dans ces deux grands embranchements, les végétaux

acotylédonés, monocotylédonés et dicotylédonés?

Ernest. C'est un travail dont toi ni moi ne sommes point chargés. Remarque seulement, pour te mettre à ce sujet l'esprit en repos, que les végétaux acotylédonés se classent tout naturellement dans le premier de ces grands embranchements, et que, tout naturellement aussi, le second renferme tous les autres, puisque ceux-ci sont *tous* plus ou moins richement appendiculés.

Laure. C'est aussi simple que cela!... Mais, en effet, en y réfléchissant, les voilà classés, ou plutôt divisés d'une manière bien... commode.

Mme de Céran. Je vois avec plaisir que, si Ernest s'*humanise*, ainsi que Laure le prétend, Laure, de son côté, s'est *apprivoisée*, puisque, loin de redouter maintenant la classification, elle la recherche avec un zèle très louable.

Laure. Oh! maman, c'est que j'en comprends l'utilité depuis que je me suis mise à étudier sérieusement. Sans ce secours on s'égarerait à chaque pas.

Ernest. Prenons maintenant notre dessin et examinons la figure 1. C'est celle d'un végétal appendiculé, mais dépouillé de ses appendices foliacés. La ligne *a a* est cette ligne médiane, horizontale, appelée *collet*, d'où partent d'un côté le système rayonnant aérien et ascendant, et de l'autre le système rayonnant souterrain et descendant.

Laure. Je suis bien aise de savoir où prendre décidément mes plantes *au collet*. Ce collet m'a bien tourmentée! Mais la ligne médiane n'est pas marquée dans la nature comme la voilà ici.

Ernest. Non, assurément, pas plus que *le collet* du végétal; on a seulement indiqué le point qui prend ce nom en botanique. Remarque, ma sœur, que les branches du végétal portent de petits renflements qui manquent aux racines. Ces renflements, ce sont les bourgeons écailleux qui doivent donner plus tard d'autres branches, ou bien des fleurs, des feuilles, des fruits. C'est à l'aide de ces bourgeons, l'un des caractères principaux de la tige proprement dite, que Turpin, le premier, a distingué les tiges souterraines des racines de ceux des végétaux qui *tracent*, comme les iris, le sceau de Salomon, et des racines de ceux des végétaux qui offrent ce qu'on avait appelé jusqu'à lui des tubercules, tels que la pomme de terre, par exemple. Mais nous y reviendrons tout à l'heure.

Laure. Mon frère, depuis hier j'ai fait attention à une chose à laquelle je n'avais pas pensé d'abord; c'est que, dans certaines racines, les racines d'arbres et même d'herbes, c'est le tissu vasculaire qui domine, tandis que dans d'autres, comme la betterave, la carotte, les raves, c'est le tissu cellulaire, à moins que je ne me trompe pourtant.

Ernest. Tu ne te trompes pas. Comment grossissent les unes et les autres? Tu hésites?

Laure. C'est que je cherche les mots techniques ou scientifiques. Voici, voici! Pour le tissu cellulaire, c'est par l'expansion des parois intérieures des vésicules-mères, et, pour le tissu vasculaire, c'est par l'extension des parois extérieures de la vésicule allongée, comme filée et vide de globuline. Alors, mon frère, il faut que ces extensions aient lieu, non-seulement tout autour de la vésicule-mère allongée en tube, puisque le tronc des arbres grossit, mais aussi à leur partie inférieure, puisque la racine s'allonge.

Ernest. Cela va sans dire, et la même cause produit l'accroissement en largeur, en épaisseur et en longueur des tiges, du tronc, des branches, enfin de toutes les parties ligneuses du végétal, avec cette seule différence que les extensions destinées à *prolonger* les parties fibreuses naissent ici à la partie supérieure.

Laure. A mon tour, monsieur, je vous répondrai que cela va sans dire.

Mme DE CÉRAN. Mais moi je dirai que ce résultat des recherches faites sur l'accroissement du végétal en grosseur, en longueur, en épaisseur, est bien curieux.

LAURE. Oh! certainement, maman! Ernest, c'est le chevelu des grosses racines, n'est-ce pas, qui est chargé de pomper l'humidité de la terre bien plus que la maîtresse racine, tout comme les feuilles pompent l'air bien plus que les autres parties de la plante?

ERNEST. On n'en peut pas douter lorsqu'on voit l'extrémité d'une racine rencontrant un filet d'eau, se développer en fibrilles capillaires et ramifiées, disposition que présentent constamment les racines des végétaux aquatiques. A présent, comment, à ton avis, la sève circule-t-elle dans les racines, de quelque genre que celles-ci puissent être?

LAURE. Ah! ce n'est pas généreux à toi de te moquer de mes *vieilles* erreurs!

ERNEST. Je ne me moque pas du tout, puisqu'il y a bien circulation des liquides; c'est un fait; seulement, si tu t'en souviens, ce fait est produit dans le végétal par d'autres moyens que chez l'animal.

Mme DE CÉRAN. Puisque Laure te regarde comme une personne qui ne sait où elle en est, je répondrai pour elle que sans doute l'*appétence* du tissu cellulaire et du tissu vasculaire produit une sorte de succion d'où résulte la sève *ascendante*, et que la sève descendante n'est autre chose que le trop plein, le superflu d'une absorption surabondante. N'est-ce pas cela, mon fils?

ERNEST. On est tenté de le penser, ma bonne mère. Mais la circulation de la sève est une question fort embarrassante probablement à résoudre, puisque les savants ne croient pas l'avoir encore résolue. Ce qui est bien certain, c'est qu'il y a succion, et que les vésicules-mères du tissu cellulaire et du tissu fibreux nagent, de même que leurs *bourgeons* reproducteurs, dans les sucs nourriciers fournis par le sol et par l'air atmosphérique. Ainsi, d'une part les racines retiennent le végétal à la terre, et d'autre part leurs radicelles, munies de suçoirs appelés *spongioles*, fournissent en partie les matériaux nécessaires à l'existence et à l'accroissement du végétal. Laure peut s'en assurer par elle-même; elle peut plonger un plant de haricots muni seulement de ses feuilles cotylées, ou bien un navet, par la radicule, dans de l'eau qu'elle aura colorée au moyen d'un peu de carmin; elle verra le soir même que le liquide a monté dans la tigelle et dans le navet. Si elle les plonge dans cette même eau par l'extrémité opposée, d'où s'élance le système aérien, haricot et navet tarderont peu à périr, comme périssent les noyés, par asphyxie.

Mme DE CÉRAN. J'ai une question à t'adresser, mon fils. Les engrais sont nécessaires, l'expérience le prouve depuis longtemps, pour renouveler les qualités nutritives de la terre; c'est un fait bien certain. Mais la terre elle-même, quel rôle joue-t-elle dans cette nutrition? Les végétaux en absorbent-ils quelques parcelles, ou bien n'en prennent-ils rien du tout?

ERNEST. Des expériences curieuses ont été faites à ce sujet, ma bonne mère. On a vu se développer des végétaux dans du verre pilé, cette poussière étant convenablement et constamment mouillée. On obtient aisément, tout le monde le sait, une végétation plus ou moins belle au moyen de l'eau seule; mais il est prouvé cependant que, si les végétaux, en général, n'absorbaient pas des parties atomiques du terrain dans lequel ils vivent, ils manqueraient de cette portion siliceuse qu'on trouve particulièrement chez les graminées, et leurs cendres, dépouillées des sels, produits de la combustion, ne présenteraient pas des résidus au moyen desquels on arrive à reconnaître le sol dans lequel ces végétaux se sont développés. La partie terreuse du sol paraît donc être destinée à donner de la consistance au végétal autant qu'à conserver l'humidité nécessaire aux racines. Les engrais y ajoutent une plus

grande quantité de matières solubles que l'humidité rend accessible aux radicelles les plus ténues. La fermentation des matières végétales et animales employées comme engrais fournit en outre une quantité considérable de gaz acide carbonique, en même temps qu'elle élève la température. L'absorption de ce gaz, la chaleur et l'humidité concourent, avec les effets de l'air atmosphérique, au développement du végétal appendiculé. D'après les calculs de M. Th. de Saussure, les végétaux s'assimilent en poids un vingtième des matières fournies par les engrais, comparativement à l'assimilation des autres principes nutritifs, l'oxygène, le carbone, l'hydrogène, l'air et l'eau; et, d'après les calculs de Hales sur les masses de liquides aspirés et transpirés par les végétaux, le tournesol en particulier, ils aspirent et transpirent, en vingt-quatre heures, une quantité de liquide égale à la moitié de leur poids.

Laure. Qui aurait dit cela en voyant le tournesol avec ses feuilles velues et si sèches, sa longue tige sèche, enfin tout son aspect si sec! Mais ce qui m'a toujours étonnée, c'est que ces abominables engrais qu'on emploie fassent éclore des fleurs si fraîches, si parfumées, si belles, et donnent des fruits si bons et si admirablement colorés. Quelle transformation! et comment peut-elle avoir lieu?

Mme de Céran. Comment se fait, ma fille, pour les animaux herbivores, la transformation des végétaux dont ils se nourrissent en os, en chair, en sang, en fourrure? Comment se fait, pour nous-mêmes, cette même transformation des aliments si divers que nous prenons?

Laure. Ah! je n'y pensais pas.

Ernest. Voici ce que dit Boerhaave en parlant des modifications subies par tout ce qui est, pour le végétal, autant de principes nutritifs : « Ces sucs poussés dans la « plante par un effet de la fabrique de celle-« ci, même par un feu souterrain ou par « la chaleur du soleil, par le ressort de l'air, « par la vicissitude du temps qui est tantôt « humide, tantôt sec, aujourd'hui froid, « demain chaud, par le changement du jour « et de la nuit et par celui des saisons; ces « sucs se changent insensiblement, se cui-« sent, se perfectionnent par degrés, se dis-« tribuent continuellement dans chaque par-« tie, et deviennent ainsi les sucs propres de « la plante. »

Laure. Je conclus de ta citation qu'au fait on ne sait pas du tout comment ce phénomène a lieu.

Ernest. Je le confesse humblement; quelque étendue que puisse avoir la science humaine, il est des bornes que peut-être elle ne pourra jamais franchir. — Tu as déjà vu, sans doute, que les botanistes ont distingué les racines en annuelles, bisannuelles et vivaces. Tu trouveras dans les traités de botanique proprement dite la nomenclature des végétaux qui, dans l'espace d'une année, se développent, fructifient et meurent; quels sont ceux auxquels deux années sont nécessaires pour acquérir leur entier développement : ceux-là ne fructifient guère que la seconde année; enfin quels sont ceux qui méritent le nom de vivaces. Mais ces diverses qualités, attribuées aux végétaux suivant la durée de leurs racines, varient avec le climat. Ainsi, par exemple, le ricin ou palmachristi, qui, en Afrique, est un arbre ligneux et vivace, est annuel dans presque toute l'Europe; notre belle de nuit, notre cobea grimpant, annuels en Europe, sont vivaces au Pérou. Quant à la nomenclature des racines suivant la forme qu'elles présentent, tu peux vérifier par toi-même les caractères sur lesquels elle est fondée, au moins pour un grand nombre de végétaux. Fais dire au jardinier que tu veux être avertie quand il enlèvera le poirier qui est à l'entrée de la serre : tu pourras alors observer une racine *pivotante* et *rameuse*. Arrache, en passant dans le potager, une carotte, une rave, un

radis rose, tu auras les racines fusiformes et pivotantes, napiformes et pivotantes des botanistes; mais le savant Turpin te dira que ce ne sont point là, à proprement parler, des racines, que c'est le premier article de la tige ascendante et renflée.

LAURE. Oh! j'ai déjà pu entrevoir plus d'une fois que les savants ne sont pas toujours d'accord.

Mme DE CÉRAN. Sur quoi les hommes sont-ils d'accord, mon enfant, excepté sur quelques faits qu'il est impossible de nier?

ERNEST. Si les savants étaient d'accord, ma bonne mère, la science ne s'enrichirait pas journellement de découvertes nouvelles. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les discussions portent plus particulièrement sur la classification et la nomenclature que sur les merveilles de la création.

LAURE. En regardant bien ce dessin, je remarque une chose, mon frère : c'est que les racines aériennes du clusier rose ne deviennent réellement des racines qu'au moment où elles touchent la terre.

ERNEST. Elles sont racines *tout du long*, ma sœur; seulement, des racines latérales se développent en effet au moment où la racine aérienne va s'enfoncer dans la terre pour y puiser des sucs nutritifs. Tu connais le clusier rose sous un autre nom, celui de figuier maudit.

LAURE. Comment! c'est là le figuier maudit dont les voyageurs racontent tant de choses et qui étouffe des arbres entiers, à la manière du serpent boa?

Mme DE CÉRAN. Pas tout-à-fait de cette manière-là, si j'ai bonne mémoire.

ERNEST. Voici un fait que rapporte Turpin dans son *Iconographie des végétaux* et dont j'ai pris note. « Lorsque j'habitais l'île de la Tortue, près Saint-Domingue, où j'étais allé pour en étudier la végétation, je fus témoin du fait suivant. M. Labatius, propriétaire de l'île, et chez lequel je demeurais, avait devant sa porte un clusier rose d'une grosseur et d'une beauté prodigieuses. Cet arbre, qu'un curieux aurait payé au poids de l'or, fut condamné à être coupé parce qu'il donnait trop d'ombrage et qu'il attirait un trop grand nombre d'insectes. »

LAURE. Ah! quelle barbarie!

ERNEST, *continuant*. « Les nègres charpentiers, après avoir enfoncé leur cognée dans le bois blanc, tendre et poreux, du clusier, furent tout à coup étonnés d'éprouver une grande résistance. Au centre, se trouvait, sans qu'il fût possible de dire depuis combien d'années, un très gros acajou moucheté que M. Labatius fit débiter et qui se trouva d'une très belle et très bonne qualité. »

LAURE. Ce pauvre arbre était mort!

ERNEST. Bien mort. Il avait péri étouffé sous la multitude de rameaux sortis des racines aériennes du clusier. Ces racines ou longues fibres qui naissent à l'extérieur d'une plante parasite, et le clusier en est une, descendent parfois d'une élévation de quatre-vingts à cent pieds. Elles ne croissent en grosseur que lorsqu'elles ont atteint le sol. Dès qu'elles y sont fixées, elles développent des racines latérales, ainsi que je viens de le dire et que tu en as fait toi-même l'observation, et, dans l'air, des rameaux. La multiplication des racines, des rameaux, produisant d'autres racines qui s'entregreffent pour ainsi dire, est prodigieuse autant que rapide; l'arbre protecteur qui avait jusqu'alors servi d'appui à la plante parasite est bientôt étouffé et comme enseveli dans une sorte de cercueil vivant, verdoyant, fleuri, au sein duquel il demeure enfermé, sans s'altérer, pendant plusieurs siècles.

Mme DE CÉRAN. Mais cette plante parasite sort de terre auparavant et grandit sans doute en s'appuyant sur quelque arbre voisin?

ERNEST. Non, ma bonne mère. Une graine de clusier, portée par le vent, s'arrête dans quelque anfractuosité d'une branche d'arbre, y germe et représente assez bien, du

rant plusieurs années, par sa masse arrondie, notre gui. Plus tard, au moyen de ses longues racines aériennes, le clusier devient à son tour un arbre de premier ordre.

Laure. Et il envahit des forêts tout entières. Je me souviens maintenant des récits que j'ai lus à ce sujet.

Ernest. Le manglier, les vaquois et quelques figuiers exotiques produisent aussi, de différents points de leur tige, des racines aériennes. Notre maïs même, ou blé de Turquie, la plus belle, la plus grande de toutes les graminées cultivées en Europe, présente également des radicules cylindriques et blanches qui, partant des nœuds inférieurs, prennent un acroissement plus ou moins considérable en se dirigeant vers la terre.

Laure. Nous avons du blé de Turquie à l'entrée du potager ; il faudra que je l'examine, à mesure qu'il se développera, pour montrer à Jacques ce que c'est que des racines *aériennes*.

Ernest. Toutes les plantes aquatiques, à l'exception seulement de quelques trémelles et des conferves, possédent deux sortes de racines. Les unes, très déliées, flottent autour de la lentille d'eau, du trèfle d'eau, du nénuphar qui viennnent étaler leur système aérien à la surface des eaux tranquilles; les autres vont s'enfoncer dans la vase. Ce sont de véritables câbles auxquels ces plantes doivent de pouvoir résister au courant de l'eau. — En général, les racines recherchent avidement l'obscurité, indépendamment de la loi de pesanteur universelle qui les fait tendre toutes vers le centre de la terre. On a multiplié à ce sujet les expériences les plus curieuses; je t'en citerai une seulement. La graine de gui est entourée d'une espèce de glu ; rien n'est donc plus facile que de la fixer sur du verre, sur du fer même. Peu importe le corps sur lequel cette graine s'attache ; elle porte avec elle ce qui est nécessaire au développement de l'embryon et à sa germination. M. Dutrochet, savant distingué qui a fait une multitude de ces expériences curieuses dont je viens de parler, a semé de la graine de gui sur la surface intérieure des vitres d'une fenêtre. Il a vu alors ce que toi-même tu pourras voir pour peu que tu en aies la fantaisie : les racines se diriger toutes vers l'intérieur de l'appartement pour y chercher l'obscurité.

Laure. Ainsi, la plumule et les radicules poussent du même côté?

Ernest. Non, du tout. La plumule se presse contre les vitres, parce qu'elles est aussi avide de lumière que la radicule et les racines sont avides d'obscurité.

Laure. Ah ! l'on passerait sa vie à étudier les phénomènes si curieux de l'histoire naturelle !

— Sans se lasser jamais, ajouta madame de Céran, d'admirer les lois immuables auxquelles Dieu a soumis les corps organisés et jusqu'aux atomes qui les composent !

M[lle] S. Ulliac Trémadeure.

UNE JOURNÉE SUR LE MORBIHAN.

Le riant archipel du Morbihan, situé sur la côte sud de la Bretagne, peu connu, peu visité, peu apprécié, est loin cependant de mériter un tel oubli. Semblable à une feuille de vigne, dentelé de rades, de baies, de promontoires dont les sinuosités successives forment autant de gracieux golfes et de petits lacs, il baigne trois villes de ses eaux bleues et se couronne de riantes villas, de bourgs populeux et de riches et

blancs villages. Toutes les marines du monde pourraient presque s'y mouvoir et braver les tempêtes à l'abri de ses îles nombreuses. On en compte cinquante, dont quelques-unes ont plusieurs milles d'étendue. Toutes sont variées de formes et de caractère : les unes gaies, riches et fertiles ; les autres tristes, austères, sauvages, à peine recouvertes de touffes de mousse jaune, de sombres ajoncs et de quelques fleurs saxatiles.

En parcourant les capricieuses découpures de ces rives où tant de monuments druidiques, souvenirs énigmatiques de nos ancêtres, ont bravé les efforts réunis des siècles, des hommes et des révolutions, on pourrait presque écrire l'histoire si dramatique de notre Bretagne. C'était sur ces promontoires et dans ces îles que le druidisme avait élevé ses principaux sanctuaires, les prodigieux dollmenns et les gigantesques mennhirs[1] de Lock-Maria-Caër ; sur la sauvage île de Gaverné il avait recouvert d'une montagne de pierre un temple souterrain d'une forme symbolique, dont les parois de granit sont couvertes de caractères sculptés étranges et inconnus. C'est un des plus étonnants vestiges de ce culte bizarre.

Ce vaste golfe est le *mare conclusum* où Jules César vainquit les Vénètes et étouffa, sans la détruire, la nationalité de nos pères. C'est aussi sur cette mer que Châteaubriand, le grand poëte, fait voguer la nacelle de Velléda, belle personnification de notre patrie ; il lui fait parcourir ces mêmes ondes et y jeter ses anneaux d'or pour calmer ou susciter les orages.

Oui, il est magnifique au printemps le Morbihan, lorsqu'il sourit au soleil, lorsque ses îles étalent, au milieu de leur verdure éclatante, les panaches rouges de la bruyère, les grappes d'or du genêt, entremêlés de touffes d'aubépines blanches et d'églantiers roses. Un parfum particulier à la terre de Bretagne s'exhale de ses rives et remplit de bonheur le cœur du marin breton qui revoit ses îles chéries après un long voyage. Cette senteur natale, il la préfère aux odeurs balsamiques des orangers et des caféiers aux lointains pays des tropiques.

Malheur cependant à l'imprudent qui se fie sans aide à son limpide cristal et à sa placidité ! Cette petite mer, comme depuis longtemps on le dit de la grande, est pleine d'inconstance et de cruels caprices. Malheur, oui malheur au présomptueux inhabile ! Il paie souvent de sa vie sa fatale confiance. Un coup de vent, une fausse manœuvre peuvent causer sa perte ; les courants au flot et au jusant[1] les plus rapides du monde le briseraient peut-être contre l'écueil redouté d'*Er-Meud-Brass*[2], cause de tant de sinistres et terreur des plus vieux matelots.

Dans une promenade en bateau, faite avec des dames sur le Morbihan à la fin du printemps 1835, nous faillîmes, nous aussi, augmenter le nombre de ses victimes. Nous éprouvâmes, dans cette courte traversée, les plus graves incidents de la mer avec la presque certitude d'y succomber. Ils furent subits, terribles et coup sur coup. Je les relate ici tels que nous les avons subis, et pour preuve de l'exactitude de ma narration j'en appelle au souvenir de mes compagnes d'infortunes.

Notre voyage avait pour but de visiter l'île de Rhuis, patrie du célèbre comte de

(1) *Dollmenns*, tables de pierre ; *mennhirs*, pierres longues. Les plus étonnants se trouvent dans la presqu'île de Lock-Maria-Caër, où l'on voit encore un dollmenn de près de 50 pieds de long et un mennhir de 75 pieds de hauteur. Mais à Carnac, quoique moins élevés, les mennhirs sont plus nombreux ; ils se continuent pendant trois lieues sur onze rangées parallèles.

(1) Le *flot* et le *jusant*, en langue maritime, sont synonymes de flux et de reflux.

(2) *Er-Meud-Brass* (le Grand-Mouton) ; c'est l'écueil le plus redouté du Morbihan ; il se trouve au milieu de son embouchure. Un courant terrible porte dessus à la marée montante et descendante.

Richemont, connétable de France, et de Le Sage, auteur de *Gil Blas* et de *Turcaret*. Ogée et le véridique d'Argentrée la nomment le paradis terrestre de la Bretagne, nom qu'elle méritait autrefois par ses belles forêts qui semblaient sortir toutes vertes du sein des flots, et par sa position unique entre deux mers, le Morbihan et l'Océan, si différents l'un et l'autre d'aspect et de couleur.

A l'heure convenue je me rendis au port de Vannes, lieu désigné pour l'embarquement. A la seule inspection du bateau et de son installation, je jugeai peu prudent, malgré la beauté de la journée, de s'embarquer avec l'équipage novice chargé de diriger notre promenade. Je n'osai cependant exprimer mes craintes, dans l'appréhension de faire manquer une partie projetée depuis plusieurs jours et impatiemment désirée. Du reste, cette petite barque paraissait assez fine voilière. Aussi commode et aussi grande que l'on pouvait le demander, ayant autrefois servi de canot de plaisance, elle était disposée de manière à ne pas gêner les passagers par le travail de la manœuvre. Quoique vieille, on pouvait encore, par un beau temps, s'aventurer avec elle sans nulle crainte dans tous les parages des côtes du Morbihan; du moins je le croyais.

La marée perdait, le reflux prenait de la force, et nos dames se faisaient attendre. Nous avions quatre fortes lieues de traversée, et pas un souffle de vent pour agiter les flammes et le pavillon que les matelots avaient arboré en signe d'honneur. Il était grandement temps de commencer le voyage. Enfin nos passagères arrivèrent; c'étaient deux mamans et douze jeunes personnes, toutes jolies, gaies et spirituelles. Quelques-unes, étrangères au rivage de l'Océan, allaient sur mer pour la première fois.

Nous étant enfin arrimés tant bien que mal, nous partîmes, entraînés par le jusant et par les faibles efforts de nos quatre rameurs. Nous avancions lentement: notre marche nous permettait de contempler les aspects agrestes et rustiques de la rivière, d'abord large comme un beau lac, puis coulant encaissée entre deux rives de roches granitiques. Chaque coup de rame nous plaçait devant un tableau nouveau. Nous vîmes successivement passer le château de Conlo, son île, son chantier de construction, la Pointe des Emigrés, ainsi nommée depuis le désastre de Quiberon; la rivière du Vinsin, si pittoresque, avec ses bois de noirs sapins, et Roguédas, élégante demeure du receveur général.

Non, rien n'est beau comme le soleil couchant vu de cette délicieuse villa, par une paisible soirée d'été. Il faut le contempler à travers ces vieux pins déformés par les vents d'ouest et qui sont là comme un magique souvenir de la péninsule italique. Alors l'archipel morbihannais paraît illuminé dans presque toute son étendue; ses vagues pourpres et oranges reflètent les derniers rayons de l'astre à son déclin. L'île d'Arss [1], Logoden, Izénah [2] et toute les îles de l'ouest brillent, éclairées d'une teinte ardente, tandis que les côtes de Séné et de Rhuis commencent à se cacher dans un crépuscule bleuâtre.

C'est au pied du promontoire si poétique de Roguédas que le bras de mer nommé Rivière de Vannes fait sa jonction avec le Morbihan. Ce petit cap doublé, nous fûmes ravis par l'aspect féerique et subit de cette vaste baie transparente comme le ciel qui l'éclaire, et sillonnée en tous sens par tant

(1) L'ile d'*Arss* est, après Izénah, la plus grande ile de l'archipel morbihannais; elle peut avoir trois lieues de circonférence; sa forme est celle d'une étoile irrégulière. Elle possède également un grand nombre de navires, plus des vignes et des marais salants.

(2) *Izénah* (Ile-aux-Moines en français), est la plus grande des iles du Morbihan. Elle est riche et fertile, et a deux petites lieues de longueur; sa forme est celle d'une croix. Elle possède à elle seule quatre-vingts navires de cent à trois cents tonneaux, sans compter un grand nombre de barques de moindre tonnage.

de barques et de navires aux voiles blanches et rouges, variées de formes et de dimensions. L'œil pressé de jouir s'étend avec une admiration toujours croissante sur cette nappe d'eau bleuissante et nacrée, sur ces rives aux capricieuses découpures, qui, avec tant de souplesse, abaissent vers les eaux leurs bords fleuris et leurs groupes d'arbres épars, et qui se cachent, fuient, se découvrent, se voilent et reparaissent encore.

Impatientes, mes compagnes m'interrogeaient sans cesse :

« Quelles sont ces deux tours si semblables qui se montrent indistinctes au milieu de ce lointain vaporeux?

— Sarzeau et Saint-Gildas. Nous nous y rendons.

— Et cette montagne d'une forme conique si parfaite, qui élève sa tête verte au-dessus des fertiles coteaux de Rhuis?

— Le barrow[1] celtique de Tumillac, construit de main d'hommes.

— Et cette grande île populeuse et bocagère qui avance comme une croix ses trois promontoires et où tant de blanches maisons aux toits d'ardoises se découpent sur ce fond immense de verdure?

— C'est Izénah, la reine de l'archipel. »

Nous étions en plein Morbihan; la journée était superbe, la mer calme et unie; la brise, à peine sensible, laissait les voiles de la péniche pendantes le long des mâts. Tantôt nous voguions dans une eau bleue et brillante, tantôt, à l'approche des côtes, nous entrions dans une mer verte, dont les faibles ondulations scintillaient au soleil du printemps. C'était le golfe de Naples avec son ciel limpide, son soleil chaud, ses îles pittoresques, moins son majestueux Vésuve au panache de fumée.

Tout nous promettait une heureuse traversée. La gaîté régnait à notre bord; les jolies voix de nos jeunes passagères accompagnaient en cadence le mouvement mesuré des rameurs, et leurs chants suaves et purs glissaient avec mélodie sur la surface des eaux. La tour de l'église de Sarzeau, s'élevant comme une décoration d'opéra de la baie et du parc de Truscat, devenait de plus en plus visible à l'œil. La transparence de l'air nous avait permis de distinguer de très loin toutes les nuances de ce délicieux paysage, et plus nous approchions, plus cette côte nous paraissait pittoresque et agréable. Elle réunissait aux charmes tranquilles de la campagne et d'une rivière ombreuse, ceux pleins de l'imposante majesté du vaste Océan.

Déjà nous nous entretenions avec joie des curiosités de l'île de Rhuis, du joli château de Kerlévénan, bâti à l'italienne, du dollmenn de Mènhéaul, de la tour des Templiers, du gothique Sussinio, château de plaisance des ducs de Bretagne, et de l'aride et sauvage pays de Saint-Gildas, où vécut Abeilard et où fut élevé l'héroïque Bisson; car il existe toujours en partie, l'ancien monastère de Bénédictins fondé par saint Gildas sur cette côte ardue et granitique, rongée sans cesse par l'effort des vents et des tempêtes. Sous les arceaux de son antique église on peut encore s'agenouiller et prier sur des tombeaux composés d'informes mennhirs druidiques, où depuis douze cents ans reposent six vieux saints bretons.

Mais rarement les projets de l'homme réussissent. La marée perdait depuis longtemps; nous cherchions une pointe avancée et des eaux plus profondes pour le débarquement, lorsque la péniche, calant beaucoup d'eau, donna un coup de talon, puis un second, et resta immobile. Vite cessèrent notre gaîté et nos chansons; rester échoué au milieu des vases pendant

(1) On appelle *Barrow* les buttes de terre élevées par les anciens Celtes. Celui de Tumillac est le mieux conservé; il a cent pieds de haut; il est toujours vert et d'une belle forme conique. Celui de *Gaverné* est plus curieux; il recouvre un souterrain ou grotte druidique. N'étant composé que de pierres seules, on le nomme *Galgal*. L'île de Rhuis et la presqu'île de Lock-Maria-Caër contiennent un grand nombre de *galgals* et de *barrow*.

toute la basse marée était une perspective peu agréable. Mais là ne devaient pas finir nos épreuves.

Le lest jeté à la mer, nos efforts réunis nous tirèrent de cette position plus pénible que périlleuse. Le vent venait de s'élever; la brise qui fraîchissait soufflait du sud-ouest, et il aurait été peu prudent de faire une tentative nouvelle pour aborder; elle aurait sans doute été suivie d'un second échouage. D'un avis commun nous résolûmes de prendre terre à l'île d'Arss; pour nous défatiguer de la contrainte de la mer, nous mîmes de suite le cap sur cette île, nos voiles bien orientées et enflées par un vent favorable.

Nous étions en pleine route, et notre marche était rapide, lorsqu'un cri général de détresse s'éleva de notre barque; une voie d'eau venait de se déclarer avec une telle force qu'il était impossible de s'en rendre maître. Nos passagères s'étaient à la hâte réfugiées sur les bancs. L'eau gagnait de plus en plus, et il y avait trente pieds de profondeur sous la quille. Personne n'osait respirer, on se voyait sombrer. Penser que toutes ces jeunes dames, un instant auparavant si gaies, si rieuses, si oublieuses du danger et de l'élément terrible sur lequel elles se jouaient, allaient mourir d'une mort affreuse! ne pouvoir ni les secourir, ni les sauver! périr sur une mer aussi paisible, sous un ciel aussi pur! quel contraste!—Ces premières pensées furent horribles; elles se succédaient avec une incroyable rapidité, comme il arrive toujours en présence d'un danger imminent. Toutefois, un coup d'œil jeté sur la mer presque basse, et ma connaissance des bas fonds, me donna un faible espoir. Larguer les écoutes, sauter au gouvernail et laisser arriver plein vent arrière, fut un mouvement aussi prompt que la pensée. Nous courûmes ainsi pendant une minute à peine; l'eau paraissait toujours aussi profonde et la péniche s'enfonçait de plus en plus. Enfin elle trouva la vase et toucha sur le bord du chenal. Il était temps! l'eau rasait le plat-bord; une seconde encore, et nous étions tous engloutis.

Il nous fallut quelque temps pour revenir de la surprise du danger et d'une émotion aussi saisissante; nos passagères se trouvaient très heureuses d'en être quittes pour un simple bain de pied. De nouveau nous nous remîmes au travail pour trouver la voie d'eau, nous en rendre maîtres, la boucher avec un mouchoir en place d'étoupes, puis vider le canot : il était rempli. Tout nous manquait; nous nous servîmes de nos chapeaux, et les dames puisaient l'eau avec des verres et des assiettes.

La péniche bien vidée et remise à flot, nous reprîmes notre voyage, riant de ce second sinistre, et fort contents d'en être quittes pour la peur. Le commandement me fut alors confié à l'unanimité, et prenant la direction de notre petit navire, j'eus le plus grand soin de m'éloigner le moins possible des côtes des îles d'Illur et d'Illuric, que nous longions, et de ne laisser sous la quille que juste l'eau nécessaire pour la flottaison.

Nous entrions dans le chenal de l'île d'Arss, où l'eau est plus profonde, la vague plus courte et le courant plus rapide. La houle, rendue forte par le vent contraire à la marée perdante, imprimait à notre embarcation un faible tangage. Fière de sa charge de jeunes beautés, elle bondissait de lame en lame, élégante et légère. Nous avions oublié les deux graves événements de la journée, qui avaient failli nous être si funestes. Tout semblait, pour le retour, nous promettre une traversée agréable. Naviguant au plus près pour atteindre le port de l'île, notre barque s'inclinait avec grâce sous ses voiles bien arrondies et toutes dehors, et ne perdait pas un souffle du vent. Le flot argenté lui ouvrait son flanc humide, et repoussé par sa marche rapide, il produisait à l'entour un millier de petites vagues jaillissant en blancs flocons d'écume. La gaîté de notre joyeuse batelée était chose charmante. Assis au gouvernail, je contemplais avec bonheur

et ravissement le groupe plein de grâce formé par nos jeunes dames rassemblées sur les bancs de l'arrière.

Une minute, et nous abordions la jetée. Cependant, une jeune personne, ignorante des caprices de la mer, folâtre et oublieuse comme son âge, nous disait avec une gaîté insouciante : « C'est vraiment contrariant de toujours naviguer avec un vent aussi égal et une mer aussi paisible. Après tout ce que nous avons déjà éprouvé d'émotions et de dangers, après avoir manqué nous briser contre un écueil, être englouties toutes ensemble, nous ne pouvons dignement finir la journée sans recevoir un petit coup de vent, sans voir un orage sur mer. Oh! que j'aurais grand désir d'en essuyer un bien terrible, bien effrayant ! Oui ! dussé-je moi-même y succomber, je voudrais, comme Vernet attaché au pied du mât, pouvoir contempler à loisir cette poésie sublime que l'on nomme une tempête.

— Craignez que le ciel ne vous entende, lui dis-je. Voyez ce point noir dans le sud-ouest ; comme il développe avec rapidité ses formes inégales! comme il fond sur nous les ailes étendues comme un vautour. Voyez déjà sur notre devant comme la mer s'élève et verdit ! comme les maisons et le clocher de l'île se détachent en blanc sur ce nuage noirâtre ! »

Mais tout le monde à bord se montra incrédule; on se railla de mon ton prophétique et du péril imaginaire dont je voulais effrayer d'ignorantes et faibles femmes. C'est à peine si mes matelots voulaient obéir, riant entre eux de ma timide prudence. Pour moi, maudissant leur lenteur et peu confiant dans leur habileté, j'observais avec terreur la marche effrayante du grain ; car je le savais d'autant plus dangereux, que c'était un de ces grains blancs et subits si redoutés des marins, et je craignais de ne pouvoir gagner la terre avant son approche.

A peine les voiles étaient-elles abaissées le plus bas possible, pour donner moins de prise à la force du vent, que la bourrasque hurla et éclata avec fureur. La péniche, prise de travers, s'inclina sur le flanc et fut presque submergée. Un coup de barre la releva; obéissante et légère, elle redressa sa quille et s'élança sur le sommet des vagues.

En un instant la mer était devenue lourde et forte; les lames grandissaient blanchissantes, et la fragile nacelle, entraînée par un moteur invisible, volait sur les flots courts et raboteux qui semblaient s'ouvrir et s'amonceler autour d'elle pour mieux l'engloutir. Je comprenais alors, plus que je ne l'avais encore fait au milieu de toutes les misères de la journée, les défauts sans nombre de notre barque malencontreuse; construite pour l'élégance et la marche, elle était beaucoup trop élancée pour sa largeur; ses mâts, surmontés de petits huniers coquets, étaient trop élevés pour son peu de solidité, ils pliaient comme des cerceaux flexibles. Privés de lest, nous étions sans appui; aussi la bourrasque nous roulait et nous inclinait selon son caprice.

Je contemplais avec douleur ces femmes tremblantes, couvertes par les lames, leurs robes blanches et roses salies d'eau de mer, leurs charmants petits chapeaux ornés de frais rubans et de fleurs gracieuses flétris et perdus. Leurs membres délicats étaient glacés par l'ondée jaillissante des flots qui pénétrait leurs vêtements. Elles se tenaient pâles et muettes, le visage humide, crispées de crainte et de froid. La peur avait tourné toutes les têtes, même celle de notre jeune enthousiaste, qui avait bien assez de tempête à la Vernet. La violence du grain s'étant amortie un instant, passagères et matelots émirent leur avis. Les unes voulaient s'échouer, au risque de se briser, sur le premier rocher venu; les autres prendre les rames ; les matelots fuir devant le temps. « Et que feront vos rames contre une mer aussi houleuse et un vent aussi fort? Que ferez-vous au milieu du golfe, à deux ou trois lieues de terre, avec cette vieille barque.

pourrie, parmi des bas-fonds et des écueils qui vous sont inconnus? Ce grain maudit nous a déjà déviés de notre route; il nous enveloppe de sa masse humide et nous cache la vue des îles. »

On commençait à reprendre courage lorsque le grain éclata de nouveau ; notre petit navire craqua sous le choc des lames et de la tourmente. Il faisait eau de toutes parts par ses bordages disjoints, et, pour comble de malheur, trop léger pour la force du vent, il n'obéissait plus au gouvernail. J'essayai de faire entendre quelques paroles d'espérance; ma voix ne rassurait personne, elle se perdait au milieu du bruit de la houle et de la rafale qui était dans sa plus grande force. Pour cette fois le naufrage me parut inévitable. Ce moment fut heureusement de courte durée; le grain passa avec la même rapidité qu'il s'était formé, et tout danger ayant disparu, nos voiles furent amenées, et, à l'aide de nos rames, et à notre grande joie, nous pûmes enfin toucher la terre. Ce fut au milieu de la foule des Arvorenns[1] et des enfants de l'île, groupés sur la côte pour nous considérer, que nous abordâmes la chaussée, et nous étions fiers d'avoir eu toutes ces femmes de marins pour témoins des angoisses et des perplexités de notre naufrage. Notre orgueil fut vite réprimé; le débarquement ne put avoir lieu sans que l'eau du ciel tombant à flots vînt finir de mouiller le peu que l'eau de la mer avait épargné. Une pluie battante nous força à chercher au plus vite un refuge.

Notre séjour dans l'île ne devait pas être long: nous prîmes le temps de nous sécher, de dîner, et d'attendre que la péniche en eut fait le tour pour aller nous embarquer au point le plus rapproché de Vannes, les dames ayant bien assez essuyé de sinistres maritimes en un seul jour et en une seule traversée. Le ciel avait repris tout son éclat et la mer était redevenue calme et unie. La maladresse de nos apprentis matelots en décida autrement: ils s'échouèrent une seconde fois, et, bien malgré nous, pour passer le temps, ils nous forcèrent de faire une promenade d'antiquaires, et d'aller à la recherche des dollmenns que l'île contenait encore il y a quelques années.

Il était huit heures du soir lorsque nous pûmes nous rembarquer, et comme tout, jusqu'à la fin, devait être contre nous, le vent qui, au moment du départ, était favorable, changea de nouveau et devint tout-à-fait contraire. La nuit, des plus noires, nous empêchait de bien suivre le chenal et de reconnaître notre route. Il fallut des peines inouïes et l'appui de nos rames pour franchir les deux lieues qui séparent l'île d'Arss de Vannes. Nous y arrivâmes vers les dix heures du soir, non sans la crainte fondée de coucher sur les vases, et après avoir subi l'ennui d'un troisième échouage causé par l'entêtement de nos habiles marins, dont à jamais Dieu me garde! Mais tout cela était peu de chose auprès des sinistres de la journée.

L'homme est oublieux de sa nature; aussi, nous ne conservâmes des fortes impressions des dangers réels de notre voyage que le plaisir de les raconter à nos amis; et le lendemain, allant savoir des nouvelles de mes compagnes d'infortunes, dont toutes, suivant mon attente, avaient fait un vœu à sainte Anne d'Auray, je les trouvai tellement aguerries, en vraies Bretonnes, aux périls de la mer, qu'elles étaient disposées à recommencer une autre partie, après avoir, la veille, et en quelques heures, échoué, touché, sombré, presque chaviré, et éprouvé enfin tout ce qu'il y a de plus terrible dans une vie de marin. Elles y mettaient toutefois la condition d'avoir pour les porter un meilleur bateau, et pour les conduire un meilleur équipage.

Amédée de FRANCHEVILLE.

(1) *Arvorenn* est le nom donné aux femmes de Rhuis, d'Izenah et d'Arss. Leur costume est le même; il ne diffère que par le plus ou moins d'élégance et de richesse. Leurs coiffes en mousseline claire, très décentes, sont assez semblables à des voiles de madone.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'AOUT.

6 *août* 1715. Naissance de Vauvenargues.

Vauvenargues naquit à Aix, en Provence, de parents nobles. A peine âgé de dix-sept ans, il fit ses premières campagnes comme sous-lieutenant dans le régiment du Roi. Après la mémorable retraite de Prague il fut promu au grade de capitaine; mais l'état de sa santé le contraignit à quitter le service. Sans recommandation et se confiant à lui-même, il voulut en vain essayer d'entrer dans la diplomatie; toutes ses démarches restèrent sans succès.

Une circonstance particulière vint changer sa destinée; attaqué d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, Vauvenargues en fut entièrement défiguré et resta en proie à d'atroces souffrances. Privé dès lors de tout espoir de fortune, il se livra aux études de la philosophie; quelques écrits composés par lui dans l'intervalle de ses souffrances l'ont placé parmi nos premiers moralistes. Quoiqu'il n'eût point fait d'études, la profondeur de sa pensée et la justesse de son observation étaient telles que Voltaire a pu dire de lui qu'à vingt-cinq ans il avait atteint la vraie philosophie et la vraie éloquence. M. Suard, le comparant aux vrais modèles, l'a ainsi caractérisé : « La Rochefoucauld humilie l'homme par une fausse théorie, Pascal l'afflige et l'effraie du tableau de ses misères, La Harpe l'amuse de ses propres travers, Vauvenargues le console et lui apprend à s'estimer. »

Parmi ses pensées il en est plusieurs que tout le monde a retenues; celle-ci, par exemple : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Au milieu des plus cruelles douleurs il vit avec calme la mort s'approcher et le consumer pour ainsi dire pièce à pièce. Malheureusement la religion ne vint point adoucir ses derniers moments; livré à la croyance du pur déisme, il mourut comme il avait vécu, et la supériorité de son esprit ne put le dégager des liens d'un absurde philosophisme.

11 *août* 1744. Journée de Velletri.

Cette journée offre un frappant exemple des vicissitudes de la guerre.

Pendant celle de 1740, le roi de Naples et le duc de Modène, alliés de la France contre l'Autriche, étaient dans Velletri, l'ancienne capitale des Volsques. Six mille Autrichiens y entrent dans le milieu de la nuit; on égorge, on tue tout ce qui se défend; ceux qui demandent quartier sont faits prisonniers, l'alarme se répand; le roi de Naples et le duc de Modène allaient être pris, lorsque le marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France à Naples, réveillé par le bruit, court au roi et le sauve. Sa Majesté sort de la ville accompagnée du duc de Modène et de l'Hôpital, et se met à la tête des troupes. Les Autrichiens continuent le pillage des maisons, et le général Nonati, entré dans celle du duc de Modène, y trouve M. Sabatini, ministre de ce prince, et qui avait été jadis son camarade de régiment. *Sans doute*, lui dit le ministre, *vous vous contenterez de me faire prisonnier?* Mais, tandis que les deux

amis s'embrassent, les événements changent de face; les gardes wallones, des troupes irlandaises et un bataillon suisse repoussent les Autrichiens; le sang coule à flots; les morts et les mourants jonchent les rues, et la ville est reprise. De sa fenêtre M. Sabatini voit ce changement. *C'est moi à présent*, dit-il à son ami, *qui vous donne la vie, et c'est vous qui êtes mon prisonnier.*

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

La Loire historique, dont nous avons déjà entretenu nos lectrices[1], justifie de plus en plus ce que nous en avons dit et la régularité et l'exactitude de la publication ajoutent à l'éminent mérite de l'œuvre. Nous avions regretté de n'avoir pu donner plus d'étendue à notre article, mais aujourd'hui qu'un peu plus d'espace nous est accordé pour en reparler, nous prenons dans quelques passages du prospectus, pour donner une idée du plan rempli d'intérêt suivi par l'auteur.

En parcourant l'admirable vallée où coule, sur un espace de 200 lieues, le plus beau fleuve de l'Europe, à travers le pays le plus animé, le plus pittoresque, le plus historique, le plus empreint de poésie, on comprendra facilement tout ce que l'observateur consciencieux et vivement impressionné peut recueillir de notions ignorées, de faits neufs, d'épisodes inédits, d'anecdotes curieuses. L'historien ne trouve nulle part son sujet aride : lorsque l'événement digne de mémoire, la donnée piquante, le charme des sites, le drame puissant, la leçon instructive, le portrait saillant, l'institution philanthropique, l'établissement agricole, industriel ou commercial ne se rencontrent pas en vue du fleuve, il les cherche derrière la forêt, dont le sombre rideau dérobe des vestiges druidiques, des traces de la grandeur romaine, une abbaye jadis célèbre, un temple révéré, une ferme-modèle, une usine ingénieuse, une mine exploitée ou exploitable; puis il va dans les archives, dans les bibliothèques des villes, dans le cabinet de l'administrateur, du bibliophile, de l'archéologue, de l'agronome, compléter ou rectifier ce que lui ont appris les dires populaires, les traditions de la veillée, le témoignage souvent capricieux des monuments, les annales généralement officieuses de l'historiographe, les vues trop passionnées du novateur.

Indépendamment des villes semées sur les bords de la Loire : Le Puy, Saint Etienne, Montbrison, Roanne, La Palisse, Moulins, Saint-Pierre-le-Moûtier, Nevers, La Charité, Sancerre, Cosne, Gien, Orléans, Cléry, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Chinon, Saumur, Angers, Ancenis, Nantes, Paimbœuf, Saint-Nazaire et tant d'autres, d'où surgissent à flots pressés les souvenirs historiques, que de localités où dorment, faute de voix pour les redire, faute de plumes pour les consigner, des faits et des réputations dont l'histoire s'enrichirait, dont l'orgueil national pourrait se prévaloir! Et quelle précieuse collection de fastes ne glane-t-on pas encore dans les nombreux châteaux qui s'épanouissent sur les deux rives du fleuve ! Nous citerons Chambord, cet Alhambra éclos d'un souvenir poétique de François Ier[1] : ce palais aux coquetteries orientales, si célèbre par les

(1) Voy. page 127.

(1) Voy. page 317 du tome VI (année 1838) du *Journal des Jeunes Personnes*.

galanteries du roi-chevalier, par les intrigues que Richelieu sut rendre suzeraines de la royauté, par les infimes voluptés et la mort restée mystérieuse du maréchal de Saxe; Menars qui fut l'Eldorado d'un bourgeois que Louis XV avait improvisé grand seigneur : Menars, où se développe aujourd'hui une féconde activité, sous la main d'un grand seigneur descendu dans la lice industrielle ; Chaumont, que M. de Vigny a trop brièvement décrit dans son roman de *Cinq-Mars ;* Chanteloup, dont les magnificences, évanouies récemment, prêtèrent à l'exil de Choiseul l'aspect d'un règne; Chenonceaux[1], enfant superbe des prodigalités d'Henri II envers cette Diane de Poitiers qui, parvenue à l'âge où les femmes ne comptent plus dans leur vie que des hivers, ne semblait ajouter à ses années que des printemps ; Chenonceaux, où mille témoignages redisent les menées secrètes, les pratiques superstitieuses, la sanglante influence de l'astucieuse et sombre Médicis, les saillies spirituelles, pleines d'animation, étincelantes de souvenirs d'une fille de Samuël Bernard, ce Juif devant lequel s'abaissa le grandeur nécessiteuse de Louis XIV ; Plessis-les-Tours, qui ne s'offre plus à la vue que comme une ombre terrible; Plessis-les-Tours, tombeau crénelé, dans lequel vint mourir lentement Louis XI. Citons encore Ussé avec ses tours sourcilleuses et ses fortifications modernes, dernières inspirations de Vauban; Chamtocé, manoir maintenant en ruines, mais célèbre par le séjour du farouche maréchal de Retz, surnommé Barbe-bleue; la Seilleraie, où l'on montre, dit-on, le pupitre sur lequel Mme de Sévigné traça plusieurs fois ces lettres que la postérité attendait.

C'est en avoir dit assez pour montrer que la *Loire historique* n'est pas une de ces œuvres futiles qui n'ont qu'une vie éphémère; que, loin de là, c'est un ouvrage consciencieusement étudié, une longue galerie de mœurs, une suite de descriptions, de récits presque toujours palpitants d'intérêt.

(1) Voy. page 321 du tome V et page 378 du tome VI (années 1837 et 1838).

Nous vous avons déjà parlé avec éloge du *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, publié par M. Ch. d'Orbigny. Plusieurs livraisons nouvelles ont paru depuis le mois de mars et sont venues confirmer ce que nous avions déjà dit de la triple supériorité scientifique, artistique et typographique de cet important ouvrage. Le dictionnaire d'Histoire naturelle est un magnifique monument élevé à la science, dont il facilitera l'étude en épargnant de longues et difficiles recherches à ses disciples; chaque article, signé de son auteur, porte ainsi la garantie de son mérite : concision, sans sécheresse ; étendue suffisante, sans superfluité, telles sont les qualités qui nous ont frappé en parcourant les livraisons parues. Ajoutons que l'utilité de ce livre a été appréciée à l'étranger comme en France, et que déjà des traductions paraissent en Angleterre et en Allemagne, ornées des magnifiques gravures qui enrichissent l'édition originale et dont les éditeurs étrangers demandent des tirages à M. d'Orbigny. Ce fait n'est-il pas le plus bel éloge de ce livre?

Un ancien chef d'institution publie en ce moment une série de tous petits volumes intitulés : *Couronnes de la semaine;* ces *Couronnes*, comme l'indique leur titre, sont destinées a être données en prix, en récompense, aux jeunes écoliers à la fin de chaque semaine. L'enfant studieux qui saura mériter chaque dimanche une de ses couronnes possédera, au bout de l'année, une petite bibliothèque d'éducation dont la lecture sera pour lui une récréation instructive en morale. Ces petits livres comprennent jusqu'à présent des *épisodes de la Bible*, des *faits d'histoire naturelle* et *la morale de l'enfance*; le tout accompagné de gravures sur bois qui intéresseront les jeunes lecteurs et ajouteront à l'intérêt du texte.

Nous prédisons du succès à cette jolie collection, dont le prix est extrêmement modique.

TOILETTE.

Les négligés qui conviennent à votre âge, mesdemoiselles, sont ces petites robes en tissu de coton ou fil d'Ecosse, en laine, mousseline, gaze ou barége ; les unes très simples, d'autres assez parées pour que quelques-unes d'entre vous puissent les qualifier de demi-toilette. Nous vous recommandons des batistes à petits dessins, avec de bas volants festonnés ; des mousselines en poil de chèvre, avec des biais plus ou moins hauts, et enfin la batiste écrue.

Cette dernière étoffe, ainsi que le barége et les crêpes Mazagran, font de jolies petites toilettes de jour ; en garnissant une robe de deux volants festonnés, hauts comme la main, vous voyez que vous êtes de suite fort élégantes.

Les étoffes légères, comme le poil de chèvre et les crêpes Mazagran, vous permettent une fantaisie : ce sont les manches *à la Gabrielle.*

Voici ces manches :

Taillez une manche en biais, à peu près large comme celles que l'on quitte ; abattez les fronces par deux rangs de points, et séparez votre longueur par trois coulisses qui formeront quatre bouillons. Quelques couturières, à l'inverse du bon sens, mettent la gradation des bouillons en faisant les plus gros bouffants au-dessus du poignet, par conséquent le plus petit à l'épaule ; le mieux est de ne pas faire de gradations du tout. La manche taillée également large du haut et du bas est ce qui sied avec le plus de grâce.

Les bouillons au bas d'une robe de mousseline ou de tulle ont maintenant plus de distinction que les volants. Aux robes de laine ou de tissu on met aussi des biais ; ceci va bien pour les étoffes à carreaux.

Que vous dirions-nous des chapeaux, mesdemoiselles ? A cette époque de l'année vous ne renouvelez guère vos modes. Cependant, si un voyage, une circonstance imprévue, un accident vous y forçaient, nous vous engagerions à faire faire une capote de crêpe ou d'organdi ; cela vous mènera aux chapeaux d'automne : ce n'est pas d'un grand prix, quoique fort élégant.

Les écharpes ont une grande faveur, et les jeunes personnes ne portent pas autre chose : le taffetas noir, le taffetas uni, de couleur, le taffetas glacé, rayé ou écossais, tout est bien. De plus, vous avez aussi pour le soir, et même pour vos petites toilettes de jour, tous les tissus unis, légers, de couleur tendre ; mais, pour le soir exclusivement, nous vous parlerons des écharpes de mousseline et de tulle uni, terminées au bas par une frange de fil.

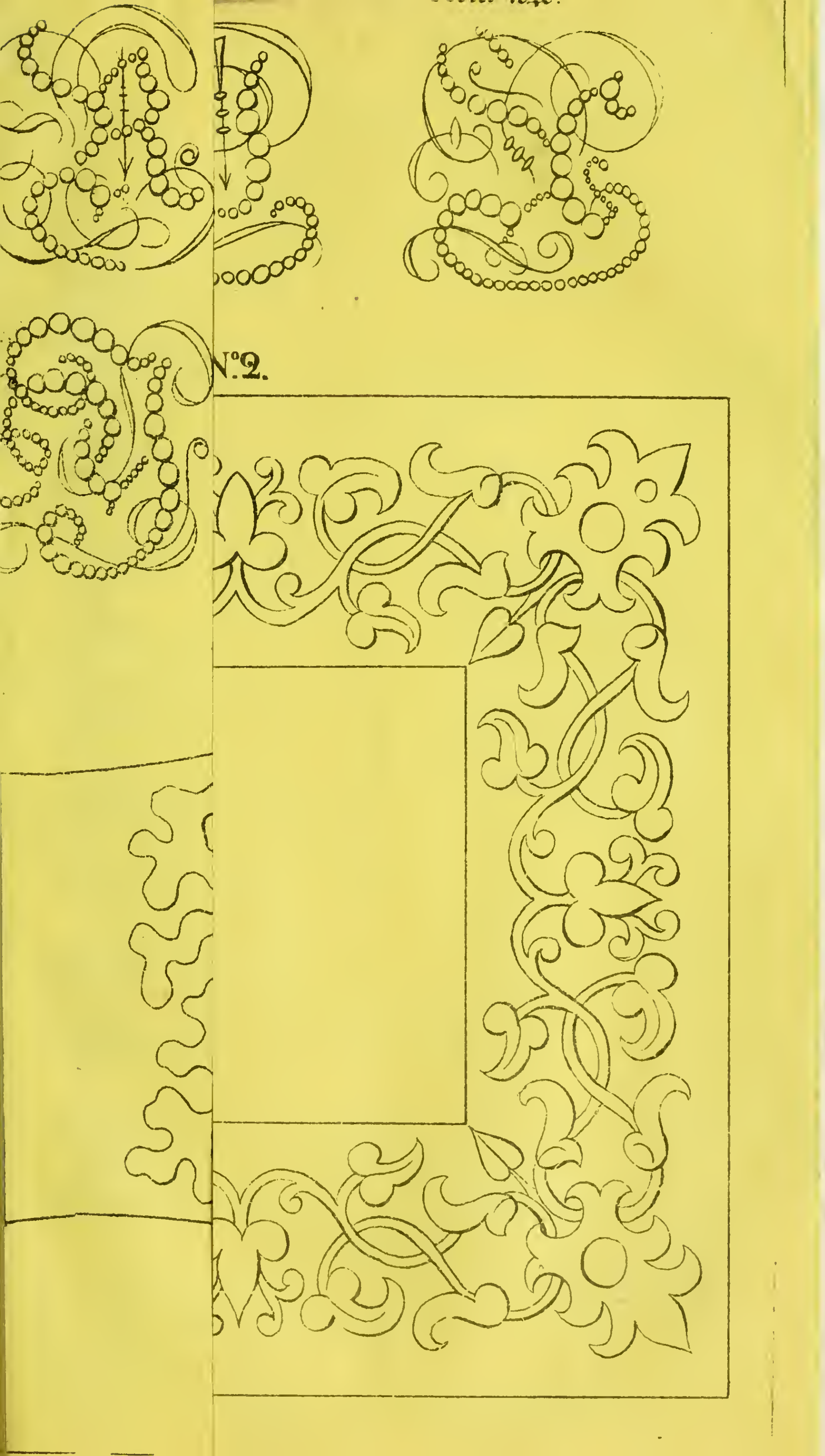
Vous avons-nous parlé des canezous ? Ce sont des corsages blancs, à manches longues, qui remplacent les spencers de velours ; on les met avec toute espèce de robes, même celles en soie de couleur foncée. La plus jolie façon est à coulisses dans toute la hauteur, avec des manches à la Gabrielle.

BRODERIES.

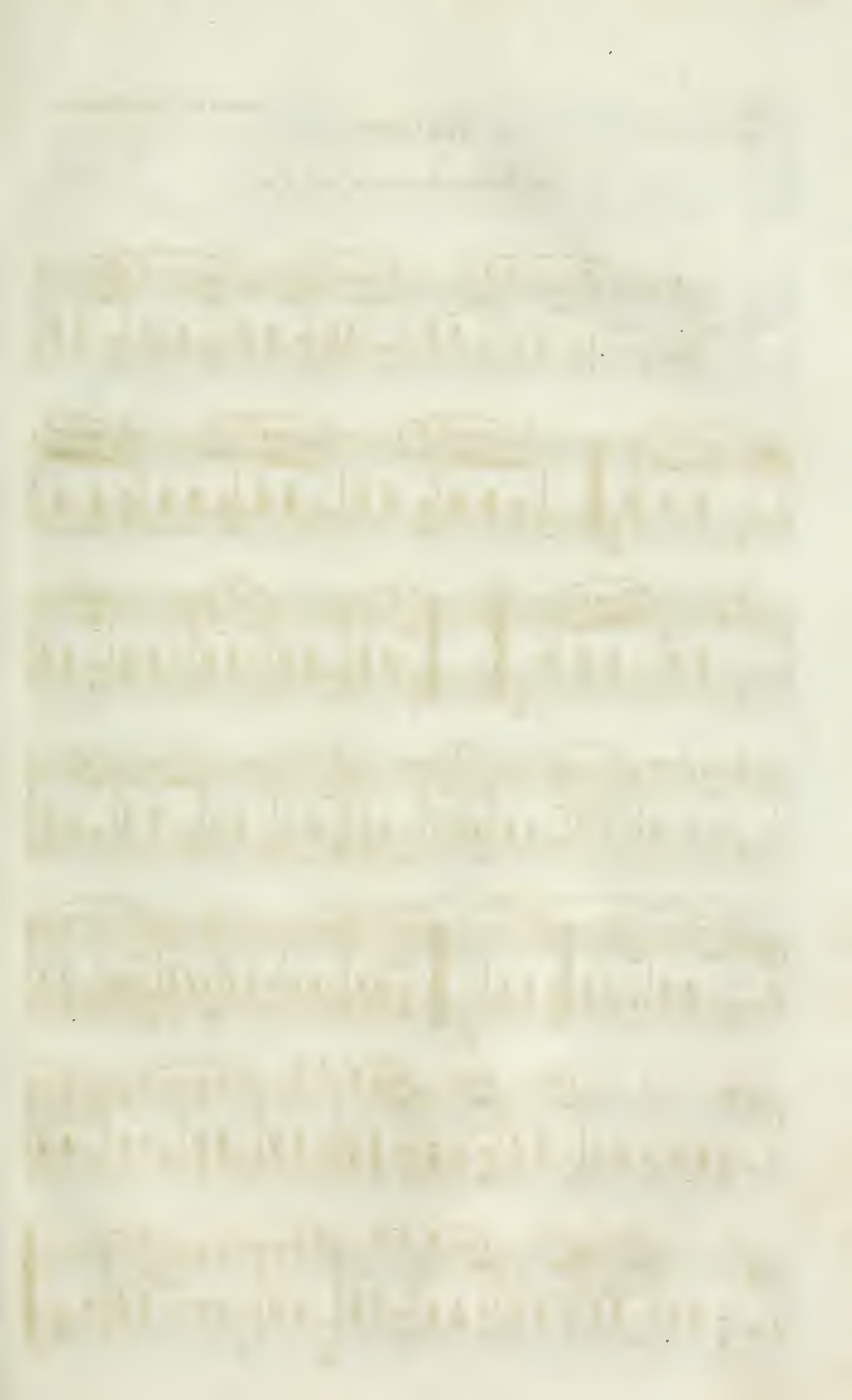
N° 1. *Alphabet.* (Voir pour l'explication de la broderie de ces lettres, page 224).

N° 2. *Dessous-de-flacon.* Sur de la moire ou du pou de soie, on pourrait broder ce dessin en soies demi-torses, en y mêlant des fils d'or travaillés au crochet. Ces dessous-de-flacon servent en même temps de pelote et se montent de même, en réservant au milieu la place du flacon.

N° 3. *Sac.* Il se compose de trois pièces semblables à celle-ci : le dessin sera brodé au crochet, en soies de couleurs éclatantes.

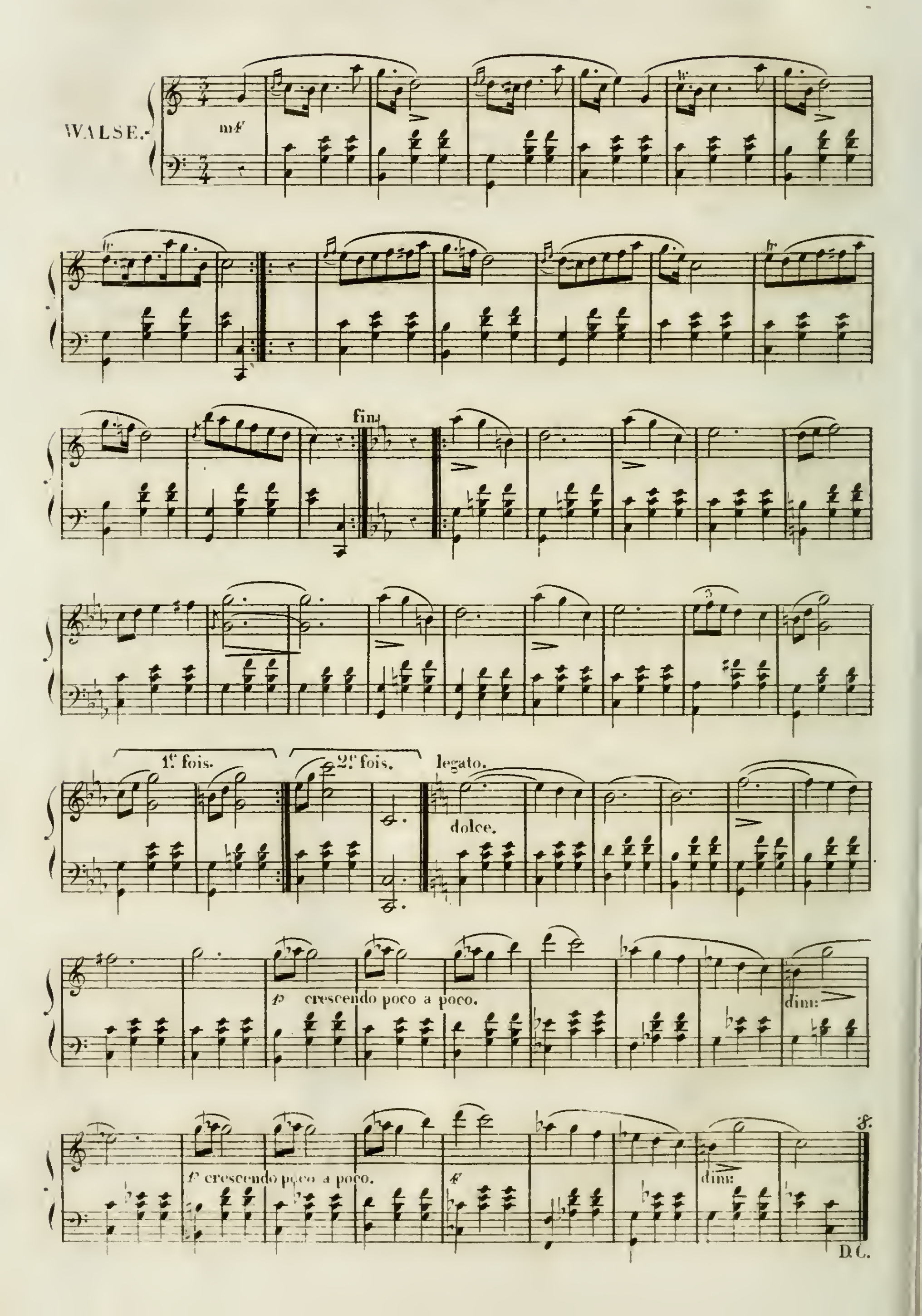

N°.2.


N.º1.
N.º2.
N.º3
Imp. chez J. Simon, R. J. J. Rousseau.



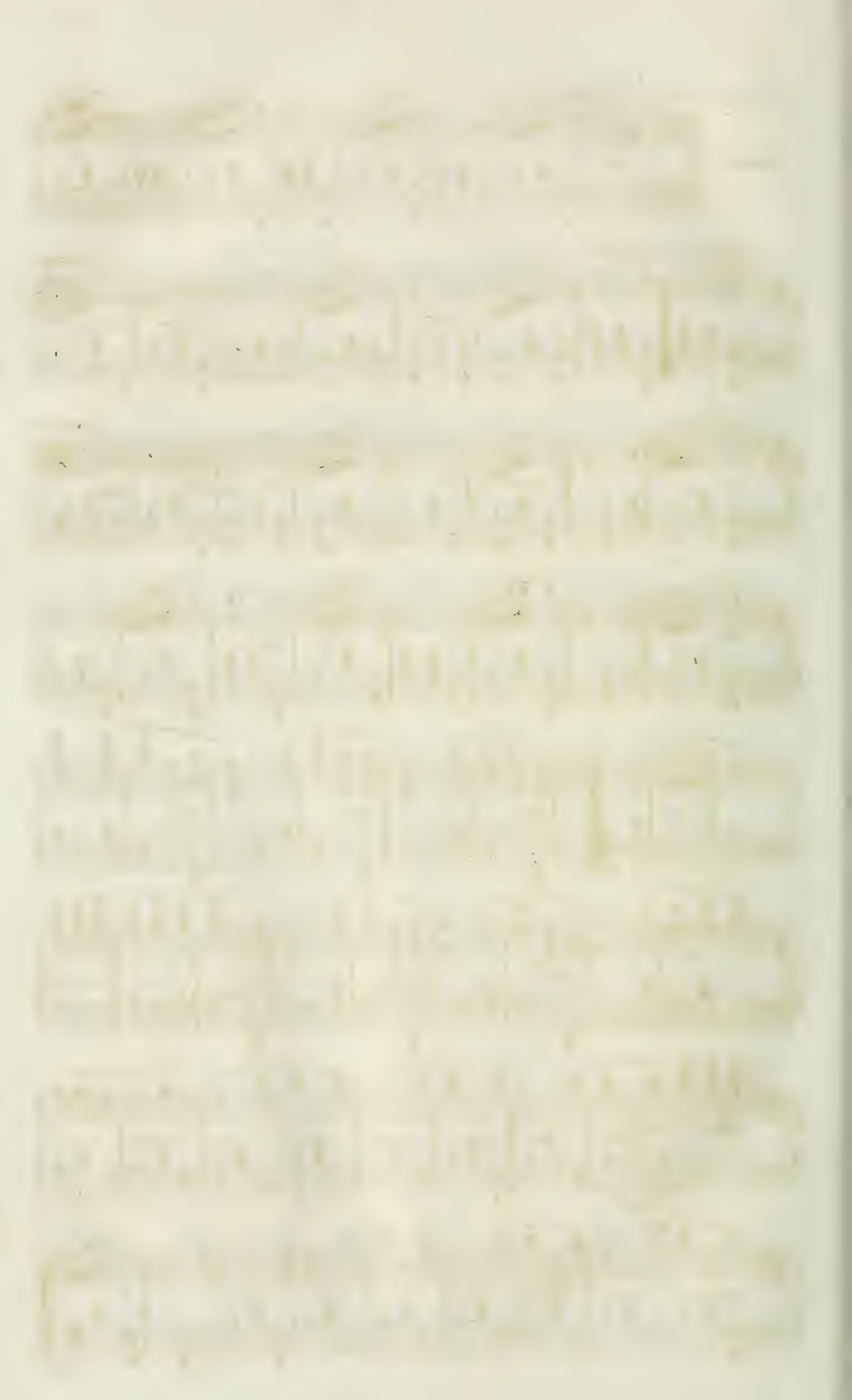
WALSES.

Par Mademoiselle Caroline G.* * *





WALSE.
Legato.
mf
1e fois.
2e fois.
f
dim:
dolce.
f marcato.
dim:
dolce.
fin.
Ped:
f
Ped:
f
Ped:
f
Ped:
f
Ped:
f
Ped:
f
crescendo.
ritenuto.
1o tempo.
D.C.



LINNÆUS.

(SUITE[1].)

IV.

Ce fut en 1728 que Linnæus, riche d'espérances, un bâton à la main, un léger paquet sous le bras, embrassa Stobæus et se dirigea à pied vers la savante Upsala. En jeune homme prévoyant, il fit sur la route le moins de dépense possible. Son air gracieux et ouvert, la politesse de ses manières intéressaient bien vite; on le traitait doucement dans les auberges; plus d'une hôtesse refusa même de lui faire payer son lit de plumes. Deux fois il passa la nuit sur la paille des granges. A cet âge et avec les purs et forts enthousiasmes, on dort admirablement partout; il n'y a pas de couche dure.

La première journée qu'il passa à l'université fut une journée dont il garda toujours la mémoire et que nulle autre n'effaça. Joies profondes, élans dans l'avenir, révélations sublimes, amertumes, il sentit tout. Les yeux fixés sur le professeur, il dévorait tout ce que disait cet homme initié plus avant que lui dans la science adorée. A le voir avide, exalté, le regard brillant, on eût dit qu'il entendait parler pour la première fois. Et tous ces jeunes êtres, comme il les aimait, comme tous lui semblaient affectueux et grands; c'étaient des frères! Ses avances les touchèrent médiocrement.

Une scène se passa le troisième jour dans la cour de l'université.

«Voilà un Oreste qui me veut pour son Pylade,» dit Rodolphe Wilks.

Cette ouverture excita des éclats de rire immodérés.

«Tu n'as pas droit à cette préférence, s'écria un autre; je vais m'offrir.» Et s'avançant d'un air théâtral, en affectant un ton de sensibilité, il vint serrer Linnæus sur sa poitrine. «Ne reconnais-tu pas, mon Oreste, l'ami de tes jeunes années? Fils du grand Agamemnon, pourquoi gardes-tu ce silence? Pylade est-il sorti de ta mémoire?

— Retirez-vous, monsieur, dit Linnæus; cette plaisanterie ne me divertit pas.

— On consultera vos goûts une autre fois, monsieur. Voulez-vous bien me dire ce qui vous conviendra de ma part?

— Le silence, répondit Linnæus.

— Superbe comme Diogène! s'écrièrent quelques-uns en battant des mains[1]. Skara, fais l'Alexandre.»

Skara secoua la tête en signe de négation. S'adressant à Linnæus:

«Tu es bien petit, mon camarade, pour prendre ces airs.» Cela dit, son œil insolent le mesura de la tête aux pieds. «Ne vois-tu pas que je suis de la race des géants, ajouta-t-il en se grandissant, que ma voix seule est pour toi un tonnerre; j'ai d'ailleurs trois ou quatre ans de plus que toi.

— Le cœur ne se mesure ni à la taille ni aux années, dit froidement Linnæus.

— Que pourrais-tu? répliqua Skara avec dédain.

— J'ai fait crier merci à de plus vaillants que vous.

(1) Voyez page 225.

(1) Ils faisaient allusion à la réponse trop admirée de Diogène à Alexandre-le-Grand. Le roi de Macédoine trouvant Diogène sur la place publique d'Athènes, pauvre, affamé et presque nu, lui demanda ce qu'il voulait. «Que tu t'ôtes de mon soleil,» répondit le philosophe. L'orgueil d'Alexandre comprit cet autre orgueil; il s'écria: « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène.»

— C'est Hercule qu'il faut l'appeler, cria Rodolphe. Allons, Skara, tu vas lui ménager son treizième exploit! Messieurs, rangez-vous, et voyons quel sera le vainqueur.

— Je proteste contre cet acte brutal, dit Linnæus en élevant la voix. Il me serait extrêmement pénible d'user de ma force ou de mon adresse contre un de mes semblables. La paix serait douce, messieurs, je vous la demande.

— Il a peur, » dit le grossier Skara.

En un clin d'œil Linnæus eut défait son habit, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées que Skara, renversé à terre, donnait à tous le spectacle de son humiliation. Linnæus lui tendit une main que le vaincu rejeta avec colère; il se releva tout seul. La curiosité d'abord, l'étonnement ensuite avaient scellé toutes les bouches. Pas un de ces êtres d'abord si bruyants et si prodigues de paroles ne disait un mot.

« Voulez-vous mon amitié? dit Linnæus à Skara.

— Non, répondit Skara d'un air farouche, non, ajouta-t-il violemment en regardant la poussière qui souillait son habit.

— Nous t'aimerons tous! crièrent les autres en se rassemblant autour de Linnæus; tu es fort et généreux.

— Je vous en remercie, » dit Linnæus avec émotion. Bien des mains s'avancèrent vers lui. « Merci, merci, répétait-il en les serrant; que vous me rendez heureux! » Cependant Skara s'était éloigné. Linnæus le vit. « Je le plains, car il est malheureux.

— Laisse-le bouder! s'écrièrent plusieurs écoliers. Nous t'aimons.

— Eh bien! reprit Linnæus, donnez-moi tout de suite une preuve de cette noble disposition. Lequel de vous tous a le plus de savoir? lequel proclamez-vous?

— Artedi! crièrent une multitude de voix [1].

(1) Artedi a éternisé son nom par ses travaux sur les poissons indigènes de la Suède. Jusqu'à lui aucun grand naturaliste ne s'était spécialement occupé des poissons.

— Où est-il? Montrez-le-moi; que je lui demande son affection intime. Où est-il? où est-il? »

Les écoliers le cherchèrent de l'œil.

« Il n'est pas ici; il est sans doute chez lui. Demain un de nous vous y conduira. »

Plusieurs s'offrirent à Linnæus, il choisit celui qui l'avait appelé Hercule, et le lendemain il alla avec lui chercher cet Artedi dont tous exaltaient le mérite.

« Artedi est triste, dit Rodolphe, il a perdu son père.

— Ma vue lui sera peut-être désagréable. Si je le savais!

— Non; il sera charmé de vous connaître, j'en suis sûr. »

Artedi écrivait dans sa chambre. Sa pâleur, sa contenance affligée touchèrent profondément Linnæus et changèrent ses violents transports en un pieux respect. Il s'assit timidement près de ce fils malheureux; le peu de paroles qu'il lui dit fut d'une exquise délicatesse. Artedi lui sut gré de cette retenue; surmontant sa douleur, il adressa au jeune étranger des questions obligeantes, il le débarrassa de la gêne.

« Je vous laisse seuls, » dit l'autre écolier.

Quand il fut sorti, les deux jeunes gens se prirent à la science. Artedi se révélait avec la haute application et les mœurs attachantes et sévères des grands hommes de l'antiquité; une émotion grave, un intérêt soutenu donnaient de l'autorité à tout ce qu'il disait. Linnæus était bien plus heureux de l'écouter que de parler lui-même; s'il le faisait, c'était pour prolonger cet entretien, c'était pour ne pas être forcé de s'en aller si vite. Artedi de son côté subissait le même charme.

« Je ne puis vous quitter, lui dit Linnæus debout, sans vous demander votre amitié. C'est bien prompt, ne trouvez-vous pas?

— Vous me prévenez, répondit Artedi; j'allais moi-même vous demander la vôtre.

— Il y a déjà bien des années que je vis, répondit Linnæus, et je n'ai pas vu de jeune

homme qui réunît au même degré que vous les qualités charmantes et nobles. Que vous savez de choses !

— Ne dites pas cela : chaque jour me convainc du contraire. Que sais-je ? rien, comparativement à ce que je voudrais savoir. En vain l'on accumulerait dans sa vie des milliers d'années, toujours elles accuseraient l'impuissance de la créature et l'immensité de l'œuvre divine. »

Depuis ce jour Linnæus et Artedi devinrent nécessaires l'un à l'autre. La passion de savoir s'accroissait en eux de toutes les jouissances qu'ils trouvaient à se communiquer ce qu'ils avaient appris par les livres et la contemplation.

« Je me sens grandir en te connaissant davantage, disait Linnæus. Il me semble que sans toi une foule de merveilles me resteraient inconnues, que je ne trouverais pas l'emploi de tout ce que Dieu a mis en moi d'intelligence et d'amour. Depuis qu'une même vie nous est commune, Artedi, le monde m'apparaît sous un aspect plus beau, j'en saisis mieux l'ensemble et les harmonies diverses; je prie avec un cœur plus ému, une adoration plus profonde et plus digne du grand être qui l'inspire. Toutes les teintes du ciel, toutes les couleurs de la terre me semblent plus riches ; les voix de la nature m'arrivent plus pénétrantes; je suis heureux à désirer ne jamais mourir. » Il prit la main d'Artedi. « Tu es pauvre, je suis pauvre; cette uniformité ajoute encore à mon goût pour toi. Y as-tu pensé?

— Si j'avais eu la fortune qui te manque, dit Artedi, m'aurais-tu refusé le plaisir d'en jouir avec toi ?

— Non, je t'aurais trop aimé pour avoir de fausses délicatesses ; j'accepterais le partage avec Artedi sans jamais en rougir. Ne le ferais-tu pas ?

— Je le ferais.

— Quand nous aurons quitté l'Université, reprit Linnæus, nos destinées se sépareront sans doute, et ce n'est pas tranquillement que j'y pense. Alors nous nous écrirons souvent; tu me feras part de tes découvertes, je te dirai les miennes, et nous vivrons encore l'un pour l'autre. O mon ami ! que je bénis Dieu de t'avoir rencontré ! Seul je me plais à répéter ton nom. Cela t'arrive-t-il ?

— Je suis un peu plus âgé que toi, d'une nature plus calme, répondit Artedi, pourtant je suis bien sûr de t'aimer autant que tu m'aimes. La différence même de nos caractères ajoute à notre mutuelle inclination; ce qui manque à l'un se trouve dans l'autre.

— Oui, dit Linnæus, ta contemplation approfondie et sérieuse corrige mon impétuosité. Je me passionne trop vite ; le besoin d'enthousiasme m'a déjà plus d'une fois entraîné dans des erreurs. Je m'exagère la beauté des choses, la grandeur de certains hommes, et je m'attriste immodérément quand il me faut reconnaître que je me suis trompé. Toi, au contraire, tu examines, tu veux bien connaître avant de t'abandonner ; cela est d'un être sage. Je me dominerai pour prendre une place parmi les hommes. Il y a dans ma tête bien des idées ! »

A peu de temps de là Linnæus renonça à la chimie parce qu'Artedi avait mieux que lui le génie de cette science, et, pour la même raison, Artedi s'occupa moins de la botanique, où Linnæus avait la suprématie.

Dix mois s'étaient écoulés depuis que Linnæus était à Upsala, quand un jour d'hiver il ne parut pas à l'Université. Artedi, sérieusement inquiet, courut le soir dans la petite chambre de son ami; il le trouva seul, assis près de la fenêtre, enveloppé dans la mauvaise couverture de son lit.

« Es-tu malade?

— Non, mon excellent.

— Pourquoi t'es-tu absenté aujourd'hui?

— Je voudrais ne pas te le dire, car tu n'y peux rien. Demain je m'absenterai peut-être encore. Ne me fais pas de questions, Artedi.

— Oublies-tu que nous nous sommes

promis une entière confiance? Le moment de violer ce saint engagement serait-il venu pour toi?

— Eh bien! dit Linnæus en souriant tristement, je n'ai pas de souliers. »

Artedi se frappa le front.

« Et moi je n'ai pas d'argent. Si tu les faisais raccommoder en attendant qu'il m'en vînt.

— Je les ai moi-même raccommodés la nuit trois ou quatre fois; maintenant il n'y a rien à y faire. » Linnæus étendit les pieds. « Vois dans quel état ils sont! un mendiant répugnerait à les recevoir.

— Mon pauvre ami!

— Ne t'inquiète pas, Rodolphe m'a promis ses vieux souliers; je les raccommoderai.

— Tu porterais les vieux souliers de Rodolphe! Mais il est riche, il pourrait...

— M'en donner de neufs, n'est-ce pas là ce que tu veux dire? Il ne le ferait pas; sa personne exige trop de recherches pour qu'il ne lui sacrifie pas tout. Mon ami, il faut avoir ta simplicité pour être généreux. J'ai accepté le pauvre don de Rodolphe, parce que je ne puis pas aller à l'Université pieds nus; ce n'a pas été d'ailleurs sans une grande répugnance; j'en ai pleuré, Artedi.

— Si je ne devais pas à mon cordonnier, dit Artedi... Pourquoi donc suis-je pauvre! En te voyant nécessiteux, je souffre de ma pauvreté; jusqu'à ce moment je l'avais courageusement supportée. N'ai-je donc rien à vendre? Cherche avec moi, Karl.

— Laisse là ton souci généreux, mon Artedi. Je regrette vraiment de t'avoir dit ma peine d'orgueil, car ce n'est pas autre chose. »

Artedi étreignit Linnæus sur son cœur.

« Plains-moi, dit-il; je te devais mieux que de la sympathie. »

Linnæus reçut les souliers de Rodolphe, mais la semaine suivante il en eut de neufs qu'Artedi lui apporta avec une joie si pure, si aimable, qu'il en pleura de tendresse.

Des nécessités plus poignantes encore se firent bientôt sentir; la petite somme que lui avait donnée Stobæus touchait à sa fin; comment exister? comment poursuivre des études dont dépendait toute sa destinée? Verrait-il cette destinée, qu'il avait rêvée grande, avorter dans de stériles regrets?

« Non, si j'ai du cœur, se dit-il, et j'en aurai, j'écarterai comme des ennemies toutes les mauvaises hontes; je ferai connaître mes besoins pour trouver des ressources; j'accepterai tout genre de travail, pourvu qu'il me laisse libre de continuer ma tâche de savoir. Ce que les bons me donneront, je ne le repousserai pas. Que sont les douleurs de quelques mois en échange de l'avenir! Soumets-toi, ma fierté. Je suis jeune et bien résolu à ne reculer devant aucune difficulté, à me servir de tous les moyens qu'approuvera la conscience, à épuiser tous les efforts. Je réussirai. »

Cette volonté forte et persévérante, cette passion d'une destinée à part, le préservèrent des découragements qui tant de fois ont arrêté de belles vies.

Il imagina de donner des leçons de latin. Le latin, qu'il avait trop négligé, devint son étude de chaque nuit. Avant de s'endormir il étudiait la leçon du lendemain, il se familiarisait avec cette langue qui devait un jour consacrer son génie. Mais ces leçons, peu nombreuses et médiocrement payées, ne suffisaient pas toujours à ses besoins; il se vit parfois encore dans la nécessité de demander les vieux souliers qui abandonnaient les pieds de ses camarades pour les mettre aux siens. S'aidant du savoir acquis dans une profession odieuse, il les raccommodait en secret. Ce n'était pas d'ailleurs sans humiliation qu'il recevait ces tristes présents; un remercîment fait à voix basse, un sourire douloureux, trahissaient son émotion intime. Qu'une réserve délicate accompagnât le don, il souffrait moins. Deux fois il refusa des souliers offerts avec une vanité insolente et digne de mépris; pourtant les siens étaient bien finis.

« Je suis votre égal et non point un mendiant.

—Tu n'as pas de souliers.

— J'ai du cœur. »

Il recevait d'ailleurs avec simplicité tout ce que pouvait lui donner Artedi.

Un matin Artedi le trouva sautant dans son grenier.

«Regarde! lui cria Linnæus resplendissant de joie.

—Quoi! ces souliers de paysan? dit Artedi sans réflexion.

—Ils sont forts, ils n'ont besoin que d'une pièce. Je pourrai courir au loin. Assieds-toi là; je vais vite les raccommoder et nous irons dans la campagne ensemble. Oh! je suis ravi! Des souliers élégants ne tiennent pas longtemps aux pieds, tu le sais bien.

— Mon Linnæus, que je t'aime pour ton courage!

— Une course au soleil dissipe tous mes ennuis. Les plantes n'ont pas de regards malveillants comme les hommes, jamais non plus de paroles dures. » Les souliers réparés, Linnæus les mit avec le ravissement qu'éprouverait une simple fille des montagnes à mettre des souliers de satin blanc.

« Ils te semblent grossiers, moi je les trouve beaux. Que de joies je vais leur devoir! » La vue de son habit, sillonné de reprises, diminua un peu sa gaîté. «Je t'ai bien ménagé, dit-il; dureras-tu quelque temps encore?»

V.

Linnæus, se trouvant une après-midi dans le jardin d'Upsala, décrivait les plantes à un jeune homme avec une manière si chaleureuse et si savante qu'il attira l'attention d'Olaüs Celsius, savant professeur de théologie et grandement épris des sciences naturelles. Celsius l'écouta longtemps sans dire un mot. Enfin il s'approcha de lui, et l'entretien qu'il eut avec l'étrange jeune homme lui donna la conviction d'un mérite solide. Le professeur ne s'en tint pas à l'étonnement; il offrit sa table et sa maison à Linnæus, et s'en fit aider pour les recherches qu'exigeait son *Hiero-Botanicon*, livre unique où Celsius dissertait sur toutes les plantes qui figurent dans l'Écriture sainte et leur donnait les noms modernes.

Olaüs Celsius devint un ami pour Linnæus, qui n'en parla jamais depuis qu'avec sensibilité. Quelques écrits du jeune homme charmèrent le naturaliste Olaüs Rudbeck, qui professait la botanique à Upsala. Il parla de Linnæus avec Celsius. Ce dernier dit tant de bien de son favori que le vieux professeur Rudbeck se prit d'amitié pour le jeune savant et se plut à se faire remplacer par lui dans les leçons qu'il donnait publiquement.

«Eh bien! disait Artedi à Linnæus en se promenant avec lui par une charmante matinée de juin, te voilà satisfait?

— Oui, reprit Linnæus, j'ai maintenant certaines douceurs. Tu en as également, Artedi.

— Je te trouve froid pour ta prospérité, remarqua Artedi.

— S'il faut te l'avouer, je regrette quelque chose du passé. Il y avait dans ma position gênée de certaines délices que je ne connais plus. Ainsi, lorsqu'à force de privations je parvenais à m'acheter des souliers neufs, j'étais ravi. Mon Artedi, tu m'apparus comme un envoyé du ciel quand tu m'en apportas un jour; je les sortais souvent du petit coin où j'avais l'habitude de les mettre. La première déchirure que j'y découvris me fit bien de la peine. Si tu étais resté pauvre, je t'aurais fait goûter le charme d'une douce obligation; tu aurais su par moi le plaisir délicat de tenir quelque chose d'un ami, de voir cesser les inquiétudes qui rongent.

— Ainsi, tu préférerais ta condition passée à celle d'aujourd'hui?

—Non, non, répondit Linnæus, non; me préserve le ciel de ces mêmes épreuves! Quelquefois je rêve que je n'ai pas d'argent,

que je suis sans habit, sans pain, sans espoir ; je m'éveille couvert de sueur, et je retrouve avec joie mon herbier, mes livres, le visage affectueux d'Olaüs Rudbeck. Hier, j'ai pu envoyer à mon père une belle tasse d'argent. Mon ami, je suis heureux, trop heureux peut-être, car il m'arrive d'être effrayé de mon bonheur. Tant d'êtres pleurent ! qu'ai-je fait pour mériter une vie si douce ?

— Te suffira-t-elle toujours ?

— Je ne le pense pas.

— Que veux-tu donc ? »

Linnæus leva la tête et regardant Artedi :

« Ce que tu voudras aussi, Artedi, si déjà tu ne le veux pas, la solitude et les voyages. Il y a d'autres pays que la Suède ; il y a des plantes que je n'ai vues que mortes, il faut que je les voie vivantes ; il y en a d'autres que j'ai vues dans nos jardins, il faut que je les voie où elles croissent naturellement : elles ont sous leur ciel, sur leur terre natale, une physionomie toute différente. Dis-moi si la fleur des montagnes conserve dans nos jardins sa fière et sauvage expression ; rien de ce qui l'entoure ne fut créé pour elle. Le muguet semé dans nos prairies y produit le plus doux effet ; classé par la science, il perd de son charme, il n'est plus qu'un objet d'étude : c'est que l'harmonie n'existe pas. Rarement un amant de la nature s'en tient à celle de son pays. Quand il la connaît, il se dit : « Et là-bas ! là-bas ! » Il tend les bras vers la terre étrangère. Dans les êtres jeunes qui écoutent mes leçons, il y en a qui traverseraient les mers lointaines, qui parcourraient les solitudes les plus effrayantes, qui braveraient tous les dangers, pour découvrir seulement une plante inconnue. La passion de savoir ne laisse pas de repos.

— Tu dis vrai, dit Artedi en soupirant. Que d'hommes ont dû à cette passion des infirmités cruelles ou une fin prématurée ! C'est Rumphius devenant aveugle sous le ciel éblouissant d'Amboine ; c'est Plumier englouti par la mer, après avoir courageusement affronté plusieurs fois les tempêtes et les déserts ; c'est Lippi assassiné dans la brûlante Ethiopie, Lippi, si épris de la science, si brave et si infatigable ! Toi, Barrelier, tu avais préféré aux pays barbares, l'Italie, l'Espagne, le midi de la France ; mais tu mourus à force de fatigues. Micheli mourut jeune aussi ; Bannister vit finir ses doux rêves de gloire au fond d'un abîme. Trois fois Clusius a été esclave en Barbarie, et toujours l'amour de la science l'a emporté dans son cœur sur de timides craintes. Libre, il reprenait bien vite ses courses aventureuses. »

Artedi se tut.

« Et Paulli, dit Linnæus à son tour, il s'est cassé la jambe dans les rochers où le faisait errer sa passion pour les plantes ; il a bien souffert, puis il est mort. Je ne vois jamais de mousses sans me rappeler Vaillant, tué par le mal pour les avoir trop étudiées. » Linnæus joignit les mains et il dit ces paroles qu'il a écrites depuis : « O Dieu ! quand « je contemple la destinée des botanistes, je « me demande s'il faut appeler démence ou « raison cette inquiétude qui les entraîne « vers les plantes. »

Il se prit ensuite à admirer les belles solitudes du Midi et de l'Orient.

« Les jours y ont des clartés splendides, les nuits y sont éblouissantes de calme et de lumière. Nos étoiles ne nous apparaissent qu'à travers de froides et épaisses vapeurs ; leurs étoiles, au contraire, étonnamment nombreuses, ont un éclat inconnu à nos pays du Nord, tant l'air qui les enveloppe est suave et léger. A mesure qu'on interroge le ciel du regard, on croit en reculer les profondeurs, car toujours on y voit poindre de nouveaux astres et briller de nouveaux feux. Quelle terre fut jamais plus voluptueuse que la terre de Naples ? le cactus, le myrte, le laurier-rose y croissent en buissons ; le citronnier et l'oranger embaument les collines et la grève des mers. Nous

cultivons des cerisiers, des pommiers, des poiriers, des pruniers; le pin, le bouleau stérile, le sapin aussi croissent librement sur nos montagnes; est-ce là de quoi nous enorgueillir? Les habitants des contrées heureuses nous trouveraient bien déshérités de Dieu, ils nous plaindraient de cette nature avare. Le soleil des tropiques fait couler sous l'écorce des arbres des gommes et des baumes exquis. Une végétation brillante orne le tronc déjà velouté de mousse : c'est le bignonia, la grenadille, la vanille odorante; c'est l'orchis avec ses fleurs si variées d'éclat et de forme; c'est le jasmin avec ses pures étoiles blanches; et sur les longs rameaux des arbres se balancent des fleurs aussi pompeuses que les lys. Se doutent-ils de la beauté de leurs terres, ces hommes à la figure jaune ou bronzée? Leur front est sans orgueil quand ils se couchent sous le magnolia aux grandes roses blanches et suaves, sous le laurier dont l'écorce est la cannelle [1], sous le bananier aux épis éclatants, sous le cocotier, sous tous ces palmiers enfin qui élèvent dans l'air des portiques ondoyants et fleuris, architecture que n'égala jamais l'architecture de marbre, si vantée pourtant. C'est que l'œuvre de l'homme est toujours chétive comparée à l'œuvre de Dieu! Un brin de mousse confond le génie. Campagnes de l'Inde et de la Perse, que sont nos plantes pâles, frêles, inodores, comparées à vos plantes si riches de nuances et si énergiques de senteur? Nos champs ont pour toute parure le plantain, la renoncule et le muguet; les vôtres sont d'une beauté inouïe. On y foule avec insouciance les fleurs qui font le luxe de nos jardins et de nos serres : la rose, l'hyacinthe, le narcisse, l'amaranthe, la tubéreuse, le lys; vos buissons de lilas, de chèvre-feuilles et de jasmins, répandent leurs odeurs dans l'espace. Notre soleil tiède pourrait-il faire éclore ce protée d'Afrique dont la feuille lancéolée est semée de reflets d'or et d'argent? pourrait-il donner aux oiseaux cette robe brillante dont se pare leur jeune beauté? cette robe où se trouvent à la fois l'éclat velouté de la fleur et les reflets et les couleurs splendides des pierreries? Des oiseaux pâles, des oiseaux bruns attristent notre horizon; dans ces merveilleuses contrées, le perroquet, le flammant, l'oiseau de paradis, si beau et si léger, traversent l'air comme le font les hirondelles dans nos froids et ternes pays, où l'on ne voit que forêts sombres, que glaciers et lacs mélancoliques. Le paon déploie sur les arbres sa queue éblouissante; le colibri, si délicat de forme, si varié et si étincelant de lumière et de couleurs, ce petit être féerique, qui vit et se parfume du suc des plantes, est encore une des merveilles de ces régions lointaines. Qu'il justifie bien son doux nom de fleur ailée! Les sangliers, les loups peuplent nos grandes solitudes; là-bas, il y a des cerfs, des gazelles et des antilopes à la taille élégante et aux jambes fines; il y a des troupeaux d'éléphants qui broutent l'herbe en fleurs; il y a l'autruche si magnifique de port; il y a dans l'air des nuées d'insectes brillants; il y a dans la terre des pierreries et des diamants; il y a des perles au fond des eaux. Artedi, je ne vois que le Midi et l'Orient pour satisfaire l'imagination.

— Ingrat! dit Artedi.

— Nieras-tu la beauté de ces autres pays?

—Non; mais le soleil des tropiques est de feu; mais les rugissements des lions, mais les cris des panthères et ceux de la hyène, à la figure bassement hideuse et féroce, troublent le repos des mères et remplissent d'horreur les rêves des jeunes enfants. Qui envierait les déserts, les sables aux feux dévorants, de ces terres où croissent les aromates? L'Inde éblouissante a ses orages, ses inondations, ses pestes, ses chakals affamés qui errent la nuit dans les champs de la mort. Et les campagnes de la Perse et de la Syrie, et le sol où la Grèce avait semé ses

(1) Le laurier cannellier.

brillantes colonies, ne sont-ils pas dévastés par des nuées d'insectes qui ne laissent derrière eux qu'une terre nue, des arbres nus, la sombre aridité du désert? Et puis, dans cette Asie, comme en Afrique, les reptiles, les serpents monstrueux inquiètent les plus belles solitudes; roulés sous l'herbe, ils attendent une proie : la brute ou l'homme les satisfait également. La terre vierge, qui nourrit tant d'arbres précieux, est imprégnée de poisons mortels; elle a besoin pour s'épurer de mêler sa poussière à la poussière de l'homme; elle n'est habitable que d'autant qu'il lui donne et ses sueurs et sa vie. Naples a un ciel enchanteur, mais Naples tremble sur un sol enflammé, car le Vésuve est là, avide, béant. Catane a une situation admirable aussi, mais les flots ardents de l'Etna ont plus d'une fois enseveli la jeune cité. Des volcans couronnent les montagnes du Chili et du Pérou; des volcans se déroulent, comme une ceinture de flammes, autour de la belle Océanie. Les tremblements de terre dévorent les villes bâties sur la plage des mers.» Artedi cessa de parler un moment; il reprit avec simplicité: «J'admire comme toi le merveilleux plumage des oiseaux; pourtant je leur préfère nos petits oiseaux bruns.

—Tu veux rire, Artedi?

—Le paon, le perroquet, le flamnant ne tirent de leur gosier que des sons criards. Écoute, au contraire, la mélodie du rossignol, écoute les notes que les petits oiseaux sèment dans l'espace, et tu seras ravi. Nous nous sommes bien souvent arrêtés, Linnæus, pour les entendre le matin. Comme ils se réjouissaient à la vue du jour! comme leur chant était pur! Et le soir, quand ils babillaient sur les buissons!... Ne dédaigne pas le pays; nos prés et nos bois ont bien du charme; on s'y recueille, on y pense à ceux qu'on aime et à ceux qu'on a perdus, on y a de pieux bonheurs; Dieu s'y révèle plus profondément. Nos jours voilés ont de l'harmonie avec le grand mystère de l'existence et de la mort, avec cet infini de mélancolie, de trouble et de désirs que tous nous trouvons dans notre cœur. Je ne sais rien de doux comme nos crépuscules; rien d'étonnant comme nos aurores boréales, qui transforment le ciel de nos nuits en un océan de lumières et de flammes; décoration magique dont les effets saisissent, accablent, confondent même et ne peuvent être dits. La terre est rude ici; est-ce donc une malédiction? Trop libre de son temps, l'homme s'abandonne à l'ennui et il laisse engourdir ses instincts généreux. Qui ne préfèrerait la vie patiente, laborieuse et sereine, d'un paysan du Nord à l'inertie voluptueuse d'un homme de l'Orient? L'un vit, l'autre ne fait que s'abrutir. Rappelle-toi ce que tu me disais il y a quelques jours: «Les palmiers sont les princes de la végétation, les lys, en sont les nobles, et les graminées le peuple.» Veux-tu renier ta condition de graminée?

—Non, répondit Linnæus, non, je suis un vrai Suédois, un vrai fils des torrents et d'une âpre nature; mais je puis l'être tout en visitant les autres lieux et les hommes qui m'appellent. Boerhaave est à Leyde, de Jussieu à Paris; je veux les voir un jour. As-tu donc le besoin de ne jamais quitter la Suède?

—Je la quitterai, Linnæus, pour y revenir avec joie.»

Cette même année Artedi partit pour Londres, après avoir confié ses livres et ses manuscrits à son ami.

«Si je meurs, tu garderas les livres, et tu publieras de mes écrits ce qui te semblera de quelque valeur.»

Ils s'embrassèrent.

Linnæus quitta lui-même Upsala à peu de temps de là pour faire un voyage en Laponie.

VI.

Une jeune fille, gracieuse de visage et de maintien, et dont les yeux avaient une douceur mêlée de fermeté, tricotait un bas de-

vant la fenêtre d'une maison de la petite ville de Falhun, en Dalécarlie. La nuit s'avançait, et son père n'était pas rentré.

« Comme il demeure tard! dit-elle en regardant sa fauvette endormie dans la petite cage accrochée au mur et son chat qui bâillait devant le feu. Qu'il ne lui arrive rien, mon Dieu! Il a trop de malades, sa santé en souffrira. »

Le père de la jeune Suédoise était médecin. Elle alla jeter sur le souper que préparait la servante un coup d'œil exercé; puis, tout inquiète, elle revint à sa place. Plusieurs fois elle pencha son visage en dehors de la fenêtre pour voir dans la rue. M. More arriva enfin; sa fille l'accueillit avec une douce joie.

« Bon père, comme vous voilà fatigué!

— C'est vrai, chère petite; l'état est rude certains jours. Enfin, j'espère souper tranquillement. »

Mademoiselle More avança la table vers le feu, et le docteur mangea en homme qui a couru toute la journée, déclarant excellent tout ce que lui servait sa fille. Cette dernière fit succéder aux questions tendres et vives des questions qui semblaient seulement curieuses.

« Avez-vous rencontré quelqu'un de votre connaissance, mon père?

— Je courais tant que je ne voyais personne.

— Vous étiez donc bien pressé aujourd'hui?

— Excessivement. A propos, Linnæus est-il venu?

— Non, mon père.

— Sers-moi encore du bœuf; j'ai un énorme appétit. Tu ne manges pas?

— Je n'ai pas couru comme vous. M. Linnæus, reprit mademoiselle More après un instant de silence, a beaucoup de savoir et beaucoup de modestie.

— Du savoir, c'est vrai; quant à la modestie, il y aurait quelque chose à dire. Linnæus ne manque pas d'orgueil; sa querelle avec le professeur Rozen suffirait pour le prouver. Vouloir tuer un homme!...

— Ce M. Rozen n'était qu'un envieux.

— Rozen voulait que Linnæus ne violât pas le droit en professant sans autorisation. Il y avait bien quelque justice dans les plaintes de Rozen [1].

— Se peut-il, mon père, que vous blâmiez les nobles ardeurs de M. Linnæus pour justifier un acte de jalousie? Il serait bien affecté s'il vous entendait.

— Crois-tu donc que j'aie tû mon opinion à ce jeune emporté? Nous en avons causé longuement ensemble.

— Si vous saviez comme il parle de vous!

— Il sait bien que je l'aime.

— Je le croyais, et voilà que j'en doute. M. Linnæus me disait hier que ce n'est jamais sans douceur qu'il se trouve auprès de vous. Toutes vos paroles lui sont chères, et vos conseils le préservent des découragements et des vivacités auxquelles sa nature l'entraîne. Votre nom s'unit dans sa bouche aux noms de ceux qu'il respecte le plus : M. Rudbeck, M. Rothmann, M. Stobæus.

— Tu es bien attentive à ce que dit M. Linnæus! » Voyant de l'embarras sur la douce figure de la jeune fille : « Je ne t'en fais pas un tort. Linnæus mérite bien qu'on s'intéresse à lui, et vivement; je le disais hier encore au vieux M. Torswald, qui ne serait pas éloigné, je crois, de lui donner sa Christine avec une jolie dot. Linnæus sera un médecin distingué.

— Mais, mon père, vous devez bien voir que mademoiselle Torswald ne conviendrait pas à M. Linnæus.

(1) Linnæus, à son retour de la Laponie, fut envoyé en Dalécarlie, où il acquit des connaissances si étendues en minéralogie qu'il professa publiquement cette science à Upsala. Rozen, médecin du roi, fit défendre à Linnæus de continuer ses leçons. Révolté de cette persécution, Linnæus tira son épée contre Rozen. On arrêta les effets de cette colère, et Linnæus, n'écoutant que son ressentiment, alla se fixer à Falhun.

— Pourquoi cela?

— C'est une personne d'excellent caractère, mais elle est très laide.

— Où prends-tu cette idée? Christine a un visage qui me plaît beaucoup; son sourire va au cœur.

— Vous aimez le sourire de cette bouche si grande?

— Oui.

— Je ne l'aurais pas cru. Vous aimez peut-être aussi son silence, qui ne dit rien?

— Elle sait parler quand elle est sûre d'être écoutée sans malveillance, répondit M. More d'une voix presque sévère. Je ne te vis jamais cette injustice pour aucune autre jeune fille; comment se fait-il que ce soit mademoiselle Torswald qui te l'inspire? Laisse, laisse les mauvais sentiments à de moins nobles et moins heureuses que toi. »

Cela dit, M. More attira doucement sa fille et l'embrassa.

« J'aimerai Christine, » dit la coupable.

Linnæus vint; le docteur s'entretint de médecine avec lui, pendant que mademoiselle More tricotait son bas; son doux regard allait de son père à Linnæus. Quand ce dernier, s'abandonnant à la poésie de ses idées, animait tout dans son langage, elle posait ses mains sur ses genoux et l'écoutait dans un silence ému. On vint chercher le docteur pour un malade.

« Je vous laisse avec ma fille, » dit-il à Linnæus en prenant son chapeau et sa canne et en sortant rapidement.

Linnæus demeura longtemps sans parler à mademoiselle More, se contentant de la regarder de loin en loin; elle, de son côté, ne levait pas les yeux de dessus son ouvrage. Tous deux sentaient que ce moment préparait à leur destinée quelque chose de décisif; enfin le jeune homme exprima à la jeune fille le désir de lui donner son nom.

« Si votre père agrée ma demande, n'y apporterez-vous aucun obstacle?

— Je voudrai tout ce qu'il voudra, répondit-elle d'un air timide, mais heureux; mon père vous estime, monsieur Linnæus.

— Mon Dieu, que votre réponse me charme! Depuis que je vous connais et que j'ai pu apprécier vos mérites, je me suis dit que la vie de famille serait douce avec vous; et cette ville de Falhun, que je n'aimais guère au commencement, me semble maintenant au-dessus de toutes les autres villes. Upsala ne m'est plus rien.

— Est-ce que votre intention est de vous fixer ici?

— Ne le voulez-vous pas? Y a-t-il un lieu qui vous plaise plus que Falhun?

— L'auriez-vous choisi avant de me connaître? lui demanda-t-elle avec expression.

— Non; mais qu'importe ce que j'aurais fait dans le passé?

— Je n'ai pas votre riche nature, monsieur Karl, mais je l'admire beaucoup; c'est un don de Dieu que vous ne devez pas étouffer dans les petits soucis d'une vie commune.

— Que voulez-vous de moi, mademoiselle?

— Rien de bien effrayant, répondit-elle avec un aimable sourire. Vous ne resterez pas à Falhun; vous irez visiter d'autres pays et d'autres hommes, comme vous l'avez déjà fait, et vous nous reviendrez plus instruit et plus grand.

— Vous ne pensez pas sérieusement à me bannir d'ici? répliqua Linnæus.

— C'est ma condition expresse; si vous ne partez pas, si vous vous obstinez pour moi à demeurer à Falhun, je ne vous serai jamais rien. Dieu vous a choisi pour inspirer l'admiration de son œuvre; vous tromperiez le dessein suprême en faisant de l'affection d'une femme la plus haute expression de votre vie. Aimez-moi, monsieur Karl, mais aimez-moi noblement. Depuis que je vous connais, je trouve la terre plus belle, le ciel plus vaste, et mon cœur plus religieux et plus soumis.

— Souffrez que je combatte votre désintéressement, dit Linnæus à son tour. Vous semblez me dire que je serais inutile en

restant à Falhun; cela n'est pas juste. Je fais du bien aux hommes, car je les soulage des maladies du corps, et, quand Dieu les rappelle à lui, je les aide à sortir moins douloureusement de la vie.

— D'autres feront ce que vous faites, répondit la jeune fille. Au commencement que vous étiez ici, Karl, vous frémissiez à la pensée de ne connaître que la Suède; une fois, vous ne devez pas l'avoir oublié, je mis tous mes soins à vous redonner de l'espoir.

— Je m'en souviens bien, dit Linnæus; c'était dans cette même chambre; vous filiez au rouet. Ma tristesse vous frappa; je vous trouvai si bonne dans tout ce que vous me dîtes que je ne pus me défendre de penser toujours à vous. Sachez-le bien, si vous m'étiez apparue forte comme aujourd'hui, je vous aurais moins aimée.

— Alors vous souffriez, qu'avais-je de mieux à faire que de vous témoigner beaucoup d'intérêt? Maintenant vous voudriez me sacrifier vos devoirs d'homme, je repousse de toute ma conscience ce honteux sacrifice; laissez les douceurs de la vie simple et cachée à ceux qui n'ont pas droit d'en ambitionner une autre. » Elle ajouta : « Vous n'êtes pas riche, je le sais, et il faut de l'argent pour voyager; j'en ai un peu, il vous appartient. » Cela dit, elle se leva et courut dans sa chambre, d'où elle revint un petit coffre de cèdre à la main. « Voyez, dit-elle, les joues animées d'une aimable satisfaction, voyez s'il n'y a pas là de quoi faire un peu de chemin? »

Le petit coffre contenait une centaine de ducats.

« Et vous voudriez que je vous privasse de votre trésor!

— Ne sentez-vous pas tout le plaisir que vous me feriez? On ne regrette l'argent que lorsqu'il a été misérablement dépensé. Dites-moi si les plus charmantes robes, les bijoux les plus beaux, me donneraient la douceur de cette pensée : Il voyage maintenant, il voit de nouvelles plantes, il est heureux.

— J'ai trouvé ici des satisfactions que je chercherais inutilement ailleurs, répondit Linnæus. La plante la plus riche vaut-elle la parole ou seulement le regard d'un ami? Quand j'ai de l'amertume, vous me l'ôtez; quand je cherche la joie, vous me la donnez. Ne me repoussez pas loin de vous.

— Vous n'êtes pas bon, Karl, de me mettre à une épreuve si forte. Croyez-vous que je n'aurai pas des regrets quand vous serez loin d'ici. La diversité des lieux et des hommes, le mouvement forcé, la passion de savoir qui vous reprendra, tout vous empêchera de souffrir; je n'aurai pas ces moyens de distraction.

— Combien de temps me faudra-t-il passer sur la terre étrangère, moi?

— Vous avez des mots pompeux, remarqua-t-elle en déguisant son émotion sous un sourire. Une année serait insuffisante, il en faut au moins deux.

— C'est bien long.

— Karl, reprit-elle, ne faisons pas dépendre votre avenir de la satisfaction d'un jour. Elles sont longues les années qu'on passe sur la terre; ne mettons pas des tristesses inutiles dans celles que Dieu nous accordera. Sachons tous deux nous soumettre à certaines nécessités morales. Ce qui place l'homme au-dessus de toutes les créatures, c'est qu'il reconnaît une loi en dehors de ses instincts et de ses inclinations, le devoir. »

Le père vint. Elle alla vaquer à quelques soins du ménage pour laisser au jeune homme la liberté de s'expliquer.

« Monsieur More, dit Linnæus, j'ai exprimé un désir à votre noble et charmante fille. » Il s'arrêta embarrassé du regard qui s'était fixé sur lui.

« Quel désir? demanda le docteur.

— Je n'ai pu voir votre fille sans l'aimer. Vous ne me la refuserez pas. Tout ce qu'un homme honnête et bien épris peut faire pour le bonheur d'une femme, je le ferai.

— Vous êtes bien peu avancé, Karl, pour vous mettre en ménage. Ma fille n'a jamais

connu les afflictions de la pauvreté ; voudriez-vous troubler cette douce joie? Un homme de cœur supporte dignement sa misère, mais le courage lui manque quand cette misère ne l'éprouve pas seul.

— J'ai déjà un certain nombre de clients, monsieur.

— Suffiraient-ils à une famille?

— Nous ne serions que deux d'abord. » Linnæus se frappa le front. « J'oublie qu'elle ne veut pas de moi avant deux ans.

— C'est de la sagesse.

— Elle me fait une obligation de voyager pendant ce temps ; elle dit que mon avenir et notre bien-être commun l'exigent.

— Voilà une excellente créature, dit le docteur. Et tu n'es pas touché? tu ne l'admires pas? Sais-tu bien ce qu'il y a de vertu dans cette volonté? Peu de jeunes filles, crois-moi, s'élèveraient à la hauteur de celle qui t'aime ainsi. La douceur de s'entendre dire des paroles flatteuses sur les agréments de leur personne, celle de se voir l'objet des assiduités d'un jeune homme l'emportent le plus souvent en elles sur les graves intérêts de la vie. Il faut à ces sensibilités vaniteuses et petites des sacrifices qu'elles auraient repoussés si elles avaient eu plus de tendresse. Je suis fier de mon enfant. Tu auras une noble femme, Karl.

— Vous consentez à me la donner. Oh ! merci ! merci ! »

Et Linnæus embrassa le docteur, qui affecta de la brusquerie pour cacher une larme.

« Tu m'étouffes avec tes transports.

— Je suis si heureux !

— Oui, Karl, reprit le père, oui, je consens à te donner ma fille ; c'est ce que j'ai de plus cher ; elle t'attendra. Qu'elle ne pleure jamais la maison de son père. Quand elle viendra sur mon cœur, que ce soit pour y chercher des tendresses et non pas des consolations. Voir des visages contents autour de soi, c'est le besoin de tout être honnête et bon. Aime-la bien, mon fils. »

M. More poursuivit sur ce ton quelques instants encore; le sentiment l'exaltait. La jeune fille reparut, belle de sa grâce ordinaire et de sa modestie.

« Karl te demande pour sa femme, dit le docteur avec une douceur émue, ai-je bien fait de lui répondre : Oui? »

Elle embrassa son père ; ce fut là sa réponse.

Tous deux, entraînés par un pieux mouvement, se prirent par la main, et, tombant aux genoux du père, ils lui demandèrent de les bénir.

« De tout mon cœur, répondit-il en laissant aller son regard de l'un à l'autre, et, la main sur la tête de chacun et les yeux levés au ciel :

« Mon Dieu, protégez tous les actes de leur vie ! Que les prospérités mondaines ne les rendent ni durs ni orgueilleux ; que le malheur les trouve soumis; qu'ils le sanctifient par la prière, l'humilité de cœur et le courage. Donnez-leur des fils intelligents et forts, donnez-leur des filles sages, qui les réjouissent dans l'âge avancé, qui rendent à la mère ses gloires de jeune fille. L'homme ne peut rien par lui-même; chaque pas qu'il fait l'avertit de sa faiblesse; soutenez-les dans votre voie ! »

Peu de jours s'étaient écoulés que Linnæus mettait un anneau d'or au doigt de mademoiselle More, devenue sa fiancée. Il ne tarda pas à quitter Falhun pour commencer son long voyage.

Après avoir visité quelques parties de la péninsule scandinave, quelques parties de l'Allemagne, il aborda en Hollande, où nous allons nous arrêter avec lui.

Mme A. Dupin.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRES

SUR LES SCIENCES PHYSIQUES

ÉCRITES A UNE JEUNE PERSONNE PAR SON GRAND-PÈRE[1].

Lettre VI. — *Théorie physique de l'accord.*

En vous expliquant dans ma dernière lettre l'origine de la gamme, je me suis plusieurs fois appuyé sur l'une des principales théories de la science musicale, sur la théorie de l'accord. Aujourd'hui, ma chère enfant, c'est cette théorie même que je vais essayer de vous faire comprendre.

Vous savez que, lorsqu'on produit deux sons en même temps, l'oreille éprouve quelquefois une impression fort douce, et quelquefois au contraire une sensation plus ou moins pénible. Ainsi, par exemple, autant il est agréable d'entendre former en même temps les sons *ut* et *mi*, ou *ut* et *sol*, autant est-on choqué du mélange des sons *ut* et *ré*, ou *si* et *ut*. Dans le premier cas, on dit que les sons forment un accord et dans le second, qu'ils forment une dissonance. Tâchons de découvrir la cause physique des effets si différents que produisent ces deux sortes de combinaisons de sons.

Pour y parvenir, partons d'un fait qui vous semblera n'avoir aucun rapport avec la musique, car il est emprunté à des arts d'une tout autre nature; mais les arts les plus étrangers les uns aux autres sont liés entre eux par certains principes communs, en sorte que l'étude des uns peut souvent jeter du jour sur l'étude des autres. C'est à l'architecture et au dessin d'ornements qu'est emprunté le fait dont je veux parler. Supposons, que dans la décoration d'un édifice, d'un appartement, d'un meuble, etc., on veuille employer une ligne de médaillons, de rosaces, d'ovales ou d'autres ornements quelconques, également espacés entre eux, et que tout auprès on ait à placer une seconde ligne parallèle à la première et composée d'autres ornements aussi séparés les uns des autres par des intervalles égaux. Pour que ces deux lignes ainsi rapprochées produisent un effet agréable, il sera indispensable que les ornements de l'une soient disposés, par rapport aux ornements de l'autre, suivant une loi régulière et constante. Il ne suffira même pas que cette loi existe, il faudra encore qu'elle soit assez simple pour pouvoir être facilement saisie et reconnue. Si, par exemple, nous supposons des médaillons dans une ligne et des rosaces dans l'autre, on pourra mettre une rosace vis-à-vis chaque médaillon, ou deux rosaces pour un médaillon, ou deux médaillons pour une rosace, ou trois de l'un pour deux de l'autre, etc. Toutes ces combinaisons, et bien d'autres encore, assez simples pour que l'œil les saisisse à l'instant, peuvent trouver place dans une décoration et ne risqueront point d'en détruire l'harmonie. Mais si la loi était compliquée; si, par exemple, sept médaillons correspondaient à neuf rosaces, l'œil ne pouvant saisir un pareil rapport, ce se-

(1) Voir page 121.

rait absolument comme s'il n'existait point, comme si les ornements avaient été placés au hasard, comme s'il n'y avait entre les deux lignes aucune espèce d'harmonie. Dès lors une pareille disposition d'ornements serait désagréable, choquante, absolument inadmissible.

Maintenant rappelons-nous qu'un son musical n'est autre chose qu'une série de vibrations séparées les unes des autres par des intervalles égaux. On peut donc très bien comparer deux sons produits en même temps aux deux lignes parallèles dont nous venons de parler, et de même que l'œil, pour être satisfait, doit pouvoir saisir sans peine la loi suivant laquelle sont disposés les ornements qui composent l'une de ces lignes par rapport à ceux qui composent l'autre, de même aussi l'oreille, pour éprouver une sensation agréable, doit pouvoir saisir la loi suivant laquelle se correspondent les vibrations qui composent les deux sons. Or, pour deux séries de vibrations comme pour deux lignes d'ornements, la loi ne peut être saisie si elle n'est simple. Ainsi la cause physique d'où il résulte que deux sons forment un accord ou une dissonance, c'est uniquement la simplicité plus ou moins grande, la plus ou moins grande complication de la loi suivant laquelle se correspondent les vibrations des deux sons. Supposons, par exemple, que pour chaque vibration de l'un des sons on ait deux vibrations de l'autre; ce rapport étant le plus simple qui puisse exister entre deux sons inégaux, l'accord devra être aussi le plus agréable de tous. Et c'est ce qui a lieu réellement, car l'accord dont nous parlons ici n'est autre que l'accord d'octave, accord si plein, si intime, que le passage d'une note à ses octaves se fait sans la plus légère secousse, sans que l'oreille en soit pour ainsi dire avertie, et que la substitution d'une note à son octave dans un morceau de musique quelconque n'en trouble point l'harmonie, n'en change point le caractère. Un rapport fort simple encore et fort aisé à saisir, quoiqu'un peu moins que le précédent, est celui des nombres 3 et 2, qui expriment le rapport qui existe entre la rapidité des vibrations d'une note quelconque et celle des vibrations de la quinte ; or l'accord d'une note avec sa quinte, par exemple, de l'*ut* avec le *sol*, est le plus riche de tous après celui d'octave.

Cela posé, rappelez-vous, ma chère enfant, ce que je vous dis dans ma dernière lettre touchant les rapports qui existent entre les différentes notes de la gamme, considérées sous le point de vue de la rapidité des vibrations, ou plutôt je vais vous le rappeler moi-même au moyen du tableau suivant :

Tandis que *ut* fait
- 8 vibrations, *ré* en fait 9
- 4 vibrations, *mi* en fait 5
- 3 vibrations, *fa* en fait 4
- 2 vibrations, *sol* en fait 3
- 3 vibrations, *la* en fait 5
- 8 vibrations, *si* en fait 15
- 1 vibr., l'*ut* d'en haut en fait 2.

En sorte que, si l'on compare à l'*ut* toutes les notes supérieures jusqu'à l'octave inclusivement, on pourra expliquer de la manière suivante les rapports qui existent entre les nombres des vibrations que les différentes notes exécutent dans le même temps :

ut est à *ré* comme 8 : 9
ut est à *mi* comme 4 : 5
ut est à *fa* comme 3 : 4
ut est à *sol* comme 2 : 3
ut est à *la* comme 3 : 5
ut est à *si* comme 8 : 15

ut est à son octave comme 1 : 2.

Or, il vous suffira maintenant de jeter un coup d'œil sur ce dernier tableau pour reconnaître à l'instant les accords et les dissonances. Vous verrez deux dissonances bien prononcées dans la combinaison des sons *ut* et *ré*, combinaison représentée par le rapport de 8 à 9, et dans celle de *ut* et *si*, laquelle est représentée par le rapport de

8 à 15. Toutes les autres combinaisons peuvent être considérées comme formant des accords, parmi lesquels les plus agréables sont ceux qui correspondent aux rapports les plus simples, savoir : d'abord l'accord d'octave, représenté par 1 : 2, et puis celui de quinte, représenté par 2 : 3.

Il y a ici une observation à faire. L'accord qui vient immédiatement après celui de quinte est celui de tierce, c'est-à-dire *ut mi ;* car cet accord fait partie de ce qu'on appelle l'accord parfait, composé : 1° de la tonique, *ut*; 2° de la tierce, *mi*; 3° de la quinte, *sol*, que les musiciens nomment aussi dominante. Cependant, si l'on s'en rapportait aux chiffres du tableau ci-dessus, l'accord *ut mi* serait moins parfait que l'accord *ut fa*, car le rapport 4 : 5 est moins simple que 3 : 4. Pour résoudre cette difficulté, il faut nous rappeler ce que nous avons appris la dernière fois au sujet des sons harmoniques, c'est-à-dire de ces sons qui accompagnent le son principal produit par une corde vibrante et qui, le son principal étant représenté par 1, sont représentés eux-mêmes par 2, 3, 4, 5. La difficulté que l'on a quelquefois à distinguer ces sons harmoniques montre combien ils se mêlent et se fondent avec le son principal, combien est intime l'accord qu'ils forment avec lui. Or, l'un de ces sons harmoniques est, comme je vous l'ai dit, la double octave de la tierce ; ainsi il existe d'intimes relations entre une note quelconque et la double octave de la tierce ; mais des relations non moins étroites unissent à cette double octave de la tierce la tierce elle-même, car nous avons vu qu'une note quelconque s'accorde admirablement avec son octave et par suite avec sa double octave. De là nous pouvons conclure évidemment qu'il existe aussi un accord remarquable entre une note et sa tierce.

Je me garderai d'entrer dans de plus longs détails sur une question aussi difficile, d'autant plus que je vous avais presque promis dans ma dernière lettre que nous ne rencontrerions plus de ces détails abstraits dont la lecture doit, je le crains, vous fatiguer beaucoup. Je me hâte donc de résumer toutes les explications précédentes en vous disant qu'il y a accord entre deux sons toutes les fois que les nombres des vibrations exécutées par chacun d'eux durant un même temps sont dans un rapport simple et facile à saisir ; qu'il y a au contraire dissonance toutes les fois que ce rapport est compliqué ; enfin que, plus le rapport est simple, plus l'accord est intime, parfait, agréable à l'oreille. Et ce que je vous ai dit au sujet de la tierce ne fait réellement pas exception à ce principe ; car, si l'accord de tierce est plus agréable que d'autres dont l'expression numérique est un peu plus simple, c'est parce que cette tierce peut presque se confondre avec une autre note qui se trouve liée à la tonique par le rapport extrêmement simple de 1 à 5.

Outre les accords et les dissonances que je vous ai indiqués dans le tableau ci-dessus, on peut en obtenir beaucoup d'autres en combinant deux à deux de toutes les manières possibles toutes les notes, tant dans leur état naturel que modifiées par des dièses ou des bémols. Mais je ne m'arrêterai pas à parcourir avec vous cette multitude de combinaisons et à vous dire quelles sont celles qui forment des accords et celles qui constituent des dissonances. Cette distinction, que vous trouvez du reste dans votre solfége, vous la ferez vous-même sans difficulté dès que l'on vous donnera la valeur numérique des deux nombres qui entrent dans chacune d'elles.

Voilà, ma chère enfant, la curieuse théorie de l'accord dans ses rapports avec la physique. S'il vous restait encore quelque doute sur ce point important, si vous aviez de la peine à comprendre que la cause que j'ai indiquée pût produire des différences aussi marquées que celles qui existent entre les accords et les dissonances, rappelez-vous d'abord l'exemple que j'ai emprunté à

l'architecture. Il est visible, en effet, que de la simplicité ou de la complication de la loi suivant laquelle les ornements d'une ligne correspondent aux ornements d'une autre ligne, il résulte que ces deux lignes produisent un bon effet dans une décoration ou n'y peuvent être admises en aucune manière. Or, n'est-il pas aisé de comprendre que ce qui a lieu pour deux séries d'objets égaux entre eux et également espacés, ait lieu aussi pour deux sons, dont chacun n'est autre chose qu'une série de vibrations égales entre elles et séparées par des intervalles égaux? Mais voici une preuve plus directe de l'immense différence qui existe entre l'impression que l'oreille éprouve lorsque deux ou plusieurs séries de battements viennent la frapper d'une manière régulière, suivant une loi facile à saisir, et celle que produisent des battements exécutés sans ordre, ou, ce qui revient au même, dans un ordre trop compliqué pour que l'oreille puisse le saisir. Toutes les fois que plusieurs personnes s'occupent ensemble à un travail qui donne lieu à des chocs plus ou moins bruyants, comme par exemple le travail des forgerons ou celui des moissonneurs battant le blé avec leurs fléaux, si les mouvements de chacun ne sont pas mesurés de manière que les divers battements se correspondent et se succèdent avec une grande régularité, tous les travailleurs éprouvent une impression désagréable qui va jusqu'à leur ôter une partie de leurs forces. On sait également que, lorsqu'un corps d'infanterie est en marche, le défaut de régularité dans le pas causerait à tous les soldats un malaise sensible et bientôt une fatigue réelle.

Sans insister davantage sur ces preuves, dont probablement vous n'avez aucun besoin pour être convaincue de la solidité de la théorie que je viens de vous exposer, je vais terminer ma lettre par l'explication d'un fait qui n'est pas étranger à cette théorie. Vous avez sans doute ouï dire, vous avez peut-être observé quelquefois vous-même, que lorsqu'on tire un son d'un instrument parfaitement d'accord avec une des cordes d'un violon, d'une guitare, d'une harpe, etc., cette corde se met elle-même à vibrer et à rendre un son, quoique les deux instruments ne soient point en contact et ne puissent communiquer l'un avec l'autre que par l'intermédiaire de l'air. Or, comment l'air peut-il transmettre avec assez d'énergie les vibrations d'un instrument pour faire vibrer l'autre, et surtout pourquoi cette transmission n'a-t-elle lieu que lorsque les deux instruments sont parfaitement d'accord, c'est-à-dire qu'ils sont disposés de manière à produire exactement la même note, à exécuter des vibrations absolument égales? La raison de ce phénomène est facile à saisir. En effet, lorsque deux instruments, par exemple deux violons qui ne sont point d'accord, se trouvent l'un auprès de l'autre, la première vibration du violon que l'on fait résonner et que nous désignerons par A, est aussitôt transmise par l'intermédiaire de l'air à l'autre violon, que nous désignerons par B. Toutes les cordes du violon B reçoivent ainsi un ébranlement extrêmement faible, qui leur fait exécuter des vibrations réelles, bien qu'insensibles. Mais ces vibrations ne s'effectuant point dans le même temps que celles du violon A, puisque les deux instruments ne sont point d'accord, il arrivera presque aussitôt qu'elles se combattront mutuellement, c'est-à-dire, par exemple, qu'une corde du violon B ira de gauche à droite, tandis que la corde du violon A ira de droite à gauche, poussant avec elle dans ce même sens la colonne d'air, qui ôtera alors à la corde du violon B le mouvement qu'elle-même lui a imprimé. Ainsi les faibles vibrations communiquées aux cordes du violon B s'éteindront presque aussitôt. Mais si une corde du violon B est parfaitement d'accord avec la corde du violon A sur laquelle on passe l'archet, les vibrations des deux cordes, loin de se combattre, coïncideront

toujours parfaitement. De cette sorte la corde B, faiblement ébranlée par la première vibration de la corde A, le sera de nouveau par la seconde vibration, par la troisième et par toutes les suivantes, et, chacun de ces petits ébranlements venant s'ajouter à l'effet des précédents, il en résultera bientôt des vibrations sensibles qui produiront un son perceptible.

A ceci peut se rattacher un autre fait que l'on est souvent à même d'observer. Le son d'un instrument très bruyant, comme la trompette, le trombone, etc., ou les accents d'une voix forte dans une salle, même assez vaste, font quelquefois vibrer fortement certaines vitres, certains vases de cristal ou de porcelaine, certains ornements de cuivre ou d'acier. Que l'on vienne ensuite à faire résonner l'instrument ou la voix sur un ton plus haut ou plus bas, ce seront d'autres vases, d'autres objets qui vibreront. Vous comprenez sans peine que les objets qui vibrent dans chaque cas sont ceux qui, par leurs dimensions et leurs autres propriétés, se trouvent disposés à produire des vibrations de même durée que celles que produit dans le même instant l'instrument ou la voix.

Je m'arrête, ma chère enfant, confus que je suis de vous avoir encore entretenu d'objets si sérieux, si peu divertissants. Mais cette fois du moins nous avons complétement terminé toutes ces questions abstraites que j'avais indiquées au commencement de ma dernière lettre et qu'il était indispensable d'étudier un peu pour connaître la cause physique des principaux faits sur lesquels s'appuie la science musicale. Maintenant que vous avez eu le courage d'écarter toutes les épines, il ne vous restera plus que des fleurs à cueillir; car ce qu'il me reste à vous dire touchant l'application de la physique à la musique se bornera à quelques détails sur la construction des divers instruments, et enfin sur le merveilleux appareil de la voix humaine, détails qui n'auront plus rien de difficile ni de fatigant, et qui ne pourront manquer d'exciter vivement votre curiosité.

Oscar DE JUL.

FEDE, SPERANZA, CARITA.

LÉGENDE.

C'était vers la fin d'un de ces beaux jours qui terminent magnifiquement le mois d'avril; toute la nature renaissante était dans sa pompe la plus adorable, et, assis sur le seuil d'un pavillon qui domine un vaste jardin disposé en terrasse, j'admirais le tableau qui se déroulait devant moi d'étage en étage de verdure : les pelouses s'étendaient comme de superbes tapis sous le rayon rosé du soleil couchant; les grappes du lilas, épanouies ou à demi ouvertes, mariaient leur violet plus ou moins vif, plus ou moins tendre, aux blancs corymbes du sorbier des oiseaux, aux panaches roses de l'arbre de Judée; et les cerisiers, qui mêlent leurs jolies feuilles d'un vert suave à leurs blancs bouquets d'épousées, les poiriers aux rameaux élancés, couverts de fleurs pareilles à des flocons de neige, prolongeaient, au milieu des groupes d'arbustes et des petits bois, leurs allées d'une blancheur douce au regard comme celle du lait. Puis, s'il venait à passer parmi ces arbres une brise du soir, elle épandait de tous côtés, autour d'elle, les blancs pétales des corolles qui s'envolaient après avoir servi de riants

rideaux aux fruits dans le berceau de leurs calices. Ces nuées de fleurs faisaient penser au jour de la Fête Dieu.

A cette heure de calme et de paix, devant une si belle nature, quand les oiseaux modulaient leurs prières du soir, on se sentait plus que jamais disposé à des contemplations pieuses, à de saintes méditations, à l'adoration de Dieu dans ses œuvres.

J'avais près de moi un jeune homme versé dans la connaissance des anciennes chroniques de tous les pays. Pendant le jour il m'avait appris des faits curieux d'histoire et de tradition toutes mondaines; mais, subissant comme moi l'influence de ce qu'il y avait de solennel et de religieux dans la scène qui nous entourait, il me raconta à demi-voix la légende qui suit, légende simple, sans faits, sans mouvement, calme comme le beau soir que je viens de peindre.

« La belle ville de Florence, si longtemps déchirée par les factions guelfe et gibeline, se reposait, en 1273, dans une paix inaccoutumée sous le gouvernement des Guelfes. Les haines de famille semblaient éteintes; les gonfalons, que les diverses compagnies des quartiers arboraient aux jours de guerre civile, restaient dans les maisons des capitaines, et la cloche de la tour du Lion ne sonnait plus l'alarme. Entre tous les quartiers, le faubourg appelé *la Contrada di Santa-Felicità*, nom de bon présage, en effet, était le plus heureux et le plus calme. On attribuait ce doux état et ce bien-être à la présence de trois sœurs que leur mère, en mourant, avait mises sous la protection de la famille Rossi; mais en réalité c'étaient les Rossi qui semblaient protégés par elles. Jamais leur palais ne fut le siége d'une aussi cordiale union que depuis le jour où il reçut dans ses murs de marbre ces trois créatures angéliques. Elles avaient, comme tous les enfants des chrétiens, chacune un nom de sainte qui leur avait été donné dans le baptistère de Saint-Jean; mais leur mère, leur famille, et ensuite tous les habitants de la *Contrada di Santa-Felicità*, les voyant si pieuses, si saintes, les comparant à un reflet, sur terre, de la radieuse Trinité, les appelèrent, l'aînée *Fede*, la seconde *Speranza*, la dernière née *Carità*, et ces doux noms leur étaient restés.

« Fede et Speranza, nées le même jour, avaient l'une et l'autre dix-huit ans, et Carità en comptait seize à l'époque où nous nous transportons. C'était le matin du 24 juin, fête de saint Jean, patron de Florence, et les dames de la Contrada di Santa-Felicità, accompagnées de tous les seigneurs, s'étaient de bonne heure mises en marche pour parcourir, en magnifique procession, les rues de la ville. Presque en tête du pieux cortége, et après la bannière du saint, venait celle de la Vierge. Chacune des trois sœurs, vêtue de blanc, tenait un des rubans de la blanche bannière, où brillait en broderie d'or l'image de Marie, et toutes les trois ensemble elles jetaient presque à chaque pas des nuages de roses effeuillées vers le saint étendard. Tout le peuple de Florence était dans une pieuse admiration devant ce groupe d'anges.

« Comme elle est belle! se disait-on tout bas, et presque avec l'accent de la prière, en se montrant Fede; que son maintien assuré et pudique est imposant! Elle lève les yeux vers le soleil comme si elle ne craignait pas d'en être éblouie, et l'on dirait qu'elle contemple le ciel, tant il y a d'inspiration et d'éclat divin dans son regard! Elle me donnerait de la foi si je ne n'en avais pas.

— Et à sa droite, voyez sa sœur jumelle; elle lui ressemble beaucoup, disait-on dans un autre groupe en désignant Speranza. — Oui, sans doute, elle lui ressemble; mais cependant elle a une toute autre expression de figure. Elle n'est pas moins belle que sa sœur aînée, et sa beauté est plus attrayante peut-être; mais son regard est moins ferme, moins éclatant : le ciel l'éblouit un peu;

elle baisse par moment les yeux vers la terre : elle est timide ; et ne voyez-vous pas à sa marche qu'elle est moins forte que sa sœur, sur laquelle elle s'appuie de temps à autre? et alors elle se redresse et lève vers le ciel un regard assuré comme celui d'une espérance qui se ranime.

— Ce sont deux ravissantes créatures. Mais, à la gauche de Fede, n'admirez-vous pas cette sœur plus jeune? On l'appelle Carità. — Et elle est bien nommée, disait dans un autre groupe quelque savant ; en grec *charis* signifie *grâce* ; et quelle grâce, en effet, répand dans le maintien, dans les traits de cette jeune fille, la charité, cet amour de l'homme en Dieu et de Dieu dans l'homme ! La charité, c'est l'intermédiaire adorable qui unit le Créateur à la créature ; et cet ange, qui d'une main touche au ciel et de l'autre à la terre, c'est Carità qui passe ici - bas. Voyez comme elle s'avance d'un pas aussi mélodieux que l'hymne d'un séraphin ! Il n'est aucun de nous, je le gage, qui ne soit tenté de demander à Carità un regard bienveillant, un don, une prière. »

« Et quand les trois sœurs chantaient, l'extase était au comble dans la foule. La voix noble et grave de Fede, s'élançant vers le ciel avec l'accent de la plus inébranlable et de la plus fervente croyance, se mariait admirablement aux suaves mélodies que modulait à demi-voix Speranza, et aux accords que la bonne Carità tirait de l'inépuisable source de son cœur, accords si doux et si tendres qu'ils semblaient dire aux malheureux : Aimez-vous et consolez-vous.

« Aux jours où l'Etna est menaçant, on promène pieusement dans la ville de Messine le voile de sainte Agathe pour calmer l'incendie de la montagne de feu ; lorsque la peste frappe les populations, de solennelles processions parcourent les rues de Palerme avec les reliques de sainte Rosalie ; de même, et plus efficacement encore, quand la guerre civile, fléau horrible comme la peste et l'incendie, dévastait Florence, la présence de Fede, Speranza et Carità, leur marche mesurée et harmonieuse, leurs regards de paix, leurs hymnes ravissantes, pouvaient ramener la concorde et la joie dans la ville des fleurs. Quand les trois sœurs passaient, il se répandait, comme un parfum, on ne sait quelle céleste influence dans la foule, et chacun oubliait ses ressentiments, ses haines ; chacun en demandait pardon à Dieu et promettait de ne plus haïr et persécuter son semblable. Rétablir la paix, le bon accord, l'amour de la famille et du prochain, telle est la sainte mission de la femme ici-bas.

« Si pendant la procession, Fede, Speranza et Carità excitaient dans le peuple l'admiration, quel nom donner à ce qu'éprouvait à leur aspect un bel enfant de huit à neuf ans qui, enveloppé d'une peau d'agneau comme saint Jean-Baptiste, marchait derrière la bannière du patron de la ville et se trouvait ainsi immédiatement devant les trois sœurs? Ce que ressentait cet enfant en les contemplant à chaque station de la marche sainte et en écoutant leurs célestes concerts, c'était un culte, une muette adoration, ce que ressentent les anges en présence de Dieu. Ses beaux yeux noirs s'élevaient vers le ciel comme pour y suivre les chants inspirés de Fede, car Fede le frappait plus vivement que ses deux sœurs ; et quand la sonore voix de cette belle jeune fille prenait pour ainsi dire un essor d'aigle, le petit saint Jean était si soudainement détaché de la terre qu'il laissait sa houlette s'échapper de sa main et qu'il oubliait de se remettre en marche quand la procession continuait.

« Puis, quand la procession rentra dans l'église de Santa-Felicità et se sépara, ce beau et pieux enfant ne quitta qu'avec douleur son rôle de saint qui l'avait tenu si près de Fede. Elle l'avait remarqué, de son côté, cet enfant à la chevelure bouclée comme celle d'un séraphin, et l'expression de vive et pure foi que révélaient ses beaux regards l'attacha à lui, elle qui ne s'attachait point aux

choses de la terre; mais le naïf petit saint Jean était près du ciel encore.

«Il n'y avait qu'un enfant, un être innocent, un ange, qui pût ne pas craindre de contempler avec les yeux d'ici-bas la majesté de Fede. Speranza et Carità étaient moins imposantes; aussi Ugo Rossi, fils du bienheureux hôte des trois sœurs, offrait-il déjà depuis longtemps à Speranza ses hommages, et Folco Baldinari aimait Carità, la source de toute amitié, de toute affection, de tout amour. Ugo et Folco avaient reçu avec le sang et sucé avec le lait d'implacables haines de famille; de terribles missions de vengeance leur avaient été imposées par leurs pères, leurs aïeux; mais ces fureurs que, loin de Speranza et de Carità, ils auraient, ô blasphème! qualifiées de saint devoir, ils les oubliaient auprès d'elles, et ils s'aimaient comme frères, eux qui aimaient les deux sœurs. Tous les soirs, dans un pavillon situé au bout du jardin et qui dominait le cours paisible de l'Arno, Fede, Speranza et Carità se réunissaient pour faire de la musique. Fede chantait des airs que presque toujours elle improvisait en même temps que de poétiques paroles; Speranza, inspirée en quelque sorte par Fede, chantait ces mêmes paroles et ces mêmes airs, mais sur un ton moins élevé, moins hardi dans son essor, tandis que Carità accompagnait ses sœurs sur son luth enchanté. Tout Florence venait écouter ces concerts; les plus favorisés d'entre les habitants de la ville trouvaient place dans les jardins; le reste de la population se pressait sous les murs de marbre du palais, le long de l'Arno, et l'on revenait toujours plus uni, toujours plus aimant les uns envers les autres, après ces mélodieux concerts.

«Si Ugo Rossi et Folco Baldinari s'abreuvaient avec délices du chant, des accords de Speranza et de Carità, Fede avait aussi son fervent admirateur: c'était l'enfant qui figurait naguère à la procession. La voix de Fede, et surtout les divines poésies s'élançant de son âme en mélodies ravissantes, le tenaient sous un charme ineffable: on eût dit qu'il était à l'église, en prière, car tantôt il tenait ses yeux fixés sur Fede comme sur l'autel, tantôt il mettait ses deux mains sur ses paupières et baissait la tête pour ne rien voir, pour mieux écouter. Un soir, un des savants hommes de Florence, messer Brunetti, voyant cet enfant abîmé dans ces divines extases, dit: «Ce sera un ange là-haut, ou, ici-bas, un poëte.»

«Ainsi les jours, les mois se passaient, et la paix se confirmait de plus en plus dans Florence. Pour ne citer qu'un trait entre mille, nous dirons qu'un dimanche, après avoir entendu Fede, Speranza et Carità chanter admirablement le *Credo*, cet acte de foi et de ferme croyance, Ugo et Folco s'avancèrent vers l'autel, et se jurèrent amitié constante et affection éternelle.

«Cette démarche toucha Speranza et Carità qui l'avaient inspirée; elles en éprouvèrent un saint et légitime orgueil, et aimèrent Ugo et Folco d'autant plus qu'ils s'aimaient par elles et pour elles; aussi était-il question de deux mariages que désiraient ardemment les habitants paisibles de la ville; car ces alliances entre deux familles puissantes, jusque-là si irrémédiablement divisées, présageaient une paix durable. Par malheur, la concorde ne tarda pas à être détruite. Au milieu d'un bal des paroles amères furent échangées; on se traita de Guelfes, de Gibelins, de noirs, de blancs, qualifications de partis que les trois sœurs avaient fait oublier pendant quelques années, et bien des serments d'amitié et d'union éternelle, prononcés par les Florentins dans l'église de Santa-Felicità, furent en un moment foulés aux pieds. C'est alors que Fede, voyant avec tristesse ce manque de foi sur la terre, tomba dans une langueur de quelques jours, replia ses ailes comme un ange affligé par la faute des hommes; puis elle releva le front, étendit de nouveau ses ailes blanches, et remonta au ciel.

« C'était là bien moins une mort qu'une ascension, une transfiguration. Cependant Fede avait laissé ici-bas sa terrestre dépouille, et on la transporta, au milieu d'un funèbre cortége, au cimetière de Santa-Felicità. La foule était bien triste, mais plus triste que tout le monde était l'enfant aux beaux yeux noirs, à la chevelure bouclée, qui suivait le cercueil.

« Speranza et Carità prirent les noirs vêtements de la douleur, et Ugo, Folco, déjà moins inébranlables dans leur union, depuis la mort de Fede, voyaient avec désespoir ses deux sœurs défaillir de jour en jour ; il semblait que ce deuil qu'elles portaient, elles l'avaient revêtu pour elles-mêmes. Speranza, faible et délicate, n'ayant plus pour la soutenir le puissant bras de Fede toujours dirigé vers le ciel, pencha de plus en plus vers la terre, et un matin tomba pour ne plus se relever. Un ange s'envola donc encore, et une nouvelle fosse se creusa sous les yeux d'Ugo Rossi, qui pleurait amèrement.

« Bientôt une troisième tombe fut ouverte, bientôt le ciel reçut un autre ange : Carità accablée par le chagrin de n'avoir plus ses sœurs, et de voir la haine, la dissension, les discordes revenues dans Florence, Carità, ne pouvant vivre où l'on ne s'aimait plus, quitta ce bas-monde un soir où Folco Baldinari avait prononcé contre Ugo Rossi une parole d'animosité.

« Soyons unis à jamais, aimons-nous pour elles, dit Ugo à Folco après le dernier service funèbre, et, de peur que le monde n'ébranle notre foi, retirons-nous dans un monastère. » Ils se rendirent alors au couvent de Vallombrosa.

« Quant à l'enfant qui adorait Fede, messer Brunetti avait prédit juste, suivant la chronique ; ce fut un grand poëte, ce fut Dante. »

La nuit, magnifiquement constellée, s'était étendue sur le riant tableau que nous avons peint au début de ce fragment, et je méditai longtemps sur la légende que je venais d'entendre. Sans doute le pieux légendaire voulut nous apprendre que dès l'heure où la Foi a quitté les hommes, adieu l'Espérance, adieu la Charité.

Ernest Fouinet.

MARGUERITE OBERVAL.

C'est une simple histoire que celle de cette jeune fille ; elle est simple parce qu'elle est vraie.

Née en Suisse de pauvres parents qui consacrèrent à son éducation le peu qu'ils gagnaient, Marguerite avait grandi entre l'étude et les fleurs. Ses courses dans les montagnes ouvraient son âme à la poésie en la plongeant dans d'ineffables rêveries. « Que la terre est belle ! » disait-elle en aspirant le parfum des premières violettes ; puis, regardant le ciel, elle ajoutait : « Ah ! le ciel est encore plus beau ! » Alors elle enviait aux oiseaux leurs ailes, et s'élançait par la pensée dans le radieux espace où flottent, sous la forme d'étoiles, tant de mondes inconnus.

Marguerite venait d'atteindre sa dix-huitième année ; elle était jolie et gracieuse entre toutes les filles de son village, et, comme elle était aussi bonne que jolie, on lui pardonnait d'être plus instruite que ne le sont d'ordinaire les petites bourgeoises de Turgovie.

M. Oberval avait fait dans sa jeunesse des pertes considérables dans le commerce, et,

ne voulant plus risquer le peu qu'il était parvenu à sauver, il avait renoncé aux affaires, s'était marié à une Anglaise qu'il aimait, et avait acheté au fond d'une riante vallée une humble maison, un jardin et quelques champs; c'est là que lui et madame Oberval élevèrent leur fille unique, leur bien-aimée Marguerite.

Tous trois avaient si peu pour vivre qu'il était impossible de faire la moindre économie; on vivait au jour le jour, confiant en la bonté de Dieu.

Une nuit que tous dormaient de ce paisible sommeil qui suit le travail et le calme d'une bonne conscience, un épouvantable orage éclata sur la vallée. Là se trouvait toute la petite fortune de M. Oberval; les arbres de son jardin furent brisés et déracinés, ses champs furent dévastés, ses récoltes anéanties, la toiture de sa maison enlevée! Ce ne fut partout que deuil et destruction.

Le jour éclaira l'affreuse misère qui s'annonçait pour tant de familles heureuses et paisibles quelques heures auparavant.

Les parents de Marguerite ne firent entendre ni plaintes ni cris; muets et résignés, ils courbèrent leurs fronts pâles et désolés sous la main qui venait de s'appesantir sur eux. « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! » dirent ensemble le père, la mère et la fille, tandis que de grosses larmes coulaient de leurs yeux mornes et fixes.

« Et maintenant faudra-t-il donc mendier? » s'écria M. Oberval en se laissant tomber sur une chaise. Sa femme et Marguerite s'agenouillèrent devant lui et répétèrent au milieu de leurs soupirs: « Dieu est bon, Dieu nous viendra en aide! »

Comme elles achevaient ces mots, le curé entra. C'était un vieillard dont le cœur évangélique ne savait que trois choses: aimer, croire et donner; le riche le voyait rarement, le pauvre ne l'attendait jamais en vain.

Il jeta sur la famille qu'il visitait un regard doux et calme. « Dieu vous éprouve, mes enfants, dit-il en s'asseyant.

—Hélas! oui, répondit la mère de Marguerite en laissant tomber sa tête sur son sein.

— Que comptez-vous faire? avez-vous quelques ressources, quelques économies?

— Aucune, répondirent à la fois le mari et la femme.

— Marguerite a reçu une bonne éducation, reprit le vénérable vieillard en fixant sur la jeune fille un regard plein d'intérêt; elle peut vous être utile. Une occasion se présente; à votre place je ne la laisserais pas échapper.

— O mon Dieu! s'écria Marguerite en joignant les mains avec une joie pleine d'émotion, serait-il bien possible! Je pourrais à mon tour venir en aide à mes chers parents!

— Et que faut-il pour cela, monsieur le curé? demanda madame Oberval en essuyant une larme, car son cœur éprouva tout à coup comme le vague pressentiment d'une nouvelle douleur.

— Il faudrait avoir le courage de vous séparer de votre fille.

— Ah! ceci est bien dur, reprit madame Oberval; un enfant qui ne nous a jamais quittés! Et se rapprochant vivement de Marguerite, elle la serra sur son cœur.

— Je viendrai vous voir le plus souvent que je pourrai, murmura la jeune fille en embrassant sa mère.

—Je dois vous dire, continua le curé d'une voix légèrement émue, qu'il faut que le sacrifice soit complet; il serait impossible à Marguerite de venir vous voir avant deux ou trois ans.

— Bonté du ciel! s'écria la mère, trois ans sans voir ma fille! Oh! je n'en aurai jamais le courage; autant vaudrait mourir!

— Je pense comme ma femme, dit tout à coup M. Oberval, qui était resté plongé dans une triste méditation; ce courage-là, je ne l'aurais point. Nous voici pauvres, aussi pauvres que possible; mais si nous n'avons qu'un morceau de pain à manger

du moins il ne sera pas mouillé de nos larmes, si nous le mangeons ensemble. Viens ici, Marguerite; la fortune nous serait trop amère s'il fallait l'acheter au prix de ton absence. Tu resteras avec nous.

— Oui, reprit la mère, tu resteras avec nous, et Dieu aura pitié de notre misère.

— Ainsi soit-il, mes enfants, » dit le vieillard tout ému en voyant tant d'amour.

Il sortit. La famille Oberval le suivit longtemps des yeux et du cœur, car elle l'aimait et savait qu'il n'avait agi que pour son plus grand bien.

Les jours s'écoulèrent longs et tristes, chaque heure amenant, pour ainsi dire, une privation de plus.

Oberval était fier; il savait souffrir, il ne savait pas demander.

L'hiver s'approchait, et avec lui le froid et la misère. Marguerite pleurait souvent en regardant sa mère qui souriait au lieu de se plaindre.

« Hélas! pensait-elle, j'ai eu tort de rester; j'aurais dû partir. »

Un matin elle se rendit chez le curé, et lui demanda si la place qu'il était venu lui proposer était encore vacante.

« Je ne le pense pas, répondit le vieillard.

—Que faire, mon Dieu! reprit Marguerite en essuyant ses larmes; voici l'hiver, et tout espoir de travail et de commerce est perdu! Le lin que je file avec ma mère ne peut suffire à nous nourrir et mon père gagne si peu, qu'il revient plus triste et plus découragé chaque jour.

—Je l'avais bien prévu, dit le curé; si j'avais eu de l'argent à moi, je ne vous aurais pas dit : « Allez, enfant, quittez votre famille, votre pays! » Mais je n'ai rien! Ce qui me fait vivre appartient à tous les pauvres; je ne puis faire pour les uns ce que je ne ferais pas pour les autres. »

Marguerite revint chez son père avec un vague espoir dans l'âme; le curé lui avait promis de chercher à la placer. Elle mit en ordre ses humbles vêtements et attendit qu'il plût à Dieu de faire d'elle l'instrument du bonheur de sa famille.

Un mois s'écoula encore... la misère allait toujours en augmentant. La toiture n'avait été réparée qu'avec des roseaux souvent mal joints ensemble. Le vent froid des derniers jours d'octobre se glissait déjà âpre et saisissant; la pluie glissait le long des murs, nulle flamme n'éclairait le foyer, et le silence qui se faisait pendant les longues veillées n'était interrompu que par Marguerite qui s'écriait souvent : « C'est votre trop grand amour pour moi qui vous plonge dans cette détresse! » Le père répondait à cette douloureuse exclamation par un soupir et la mère par un baiser.

Enfin le curé vint trouver la jeune fille; elle était seule avec sa mère; M. Oberval, quoique en proie à une fièvre lente, était allé à la ville voisine pour tâcher d'y obtenir un peu d'ouvrage.

La pauvre mère pleura beaucoup en entendant Marguerite déclarer qu'elle était prête à partir.

Le curé venait lui proposer de passer en Angleterre.

« Ma mère, répétait la jeune fille en serrant étroitement madame Oberval sur son cœur, il faut avoir du courage, il faut penser que l'argent que je vais gagner rendra la santé à mon père et ramènera l'aisance dans votre pauvre ménage.

— Pars, mon enfant, avait répondu madame Oberval en cherchant à maîtriser sa douleur; tu auras moins à souffrir qu'ici. Plaise au ciel que je vive assez pour te revoir! Je prierai la sainte Vierge de veiller sur toi; elle te sera une autre mère! »

Marguerite partit quatre jours après, emportant les vœux et les bénédictions de ses parents. Elle avait rassemblé tout son courage pour ne pas rendre son sacrifice impossible, et ce ne fut que lorsqu'elle eut perdu de vue la maison qui l'avait vue naître qu'elle donna un libre cours à ses larmes. Tout ce qu'elle laissait derrière elle

devenait l'objet de ses regrets ; jamais elle n'avait tant aimé sa belle vallée et ses montagnes.

Lorsqu'elle fut arrivée à la frontière, elle ramassa quelques fleurs, pâle et rare parure des derniers jours d'automne ; elle les renferma dans son livre de prières ; puis elle dit adieu à cette terre qui n'avait pu la nourrir, à ce ciel qui avait vu ses premiers jeux et ses premières douleurs.

Elle faisait route avec un ami du curé, un respectable professeur qui s'était engagé à la faire entrer comme sous-maîtresse dans une riche maison d'éducation à Londres ; elle devait y enseigner le français et l'allemand.

Marguerite fut éblouie en approchant de cette vaste et magnifique ville. Elle n'avait rien rêvé de semblable, et l'aspect de la Tamise la remplit d'admiration. Londres est bien plus étendu et bien plus peuplé que Paris ; le recensement officiel porte à plus de seize cent mille âmes sa population. Depuis vingt ans Londres a presque doublé d'étendue. A partir du pont de Londres, le long des deux rives, deux immenses files de navires, rangés, ainsi qu'un régiment, par compagnies de vingt ou trente de front, s'étendent vers l'embouchure de la Tamise. A la vue de ce fleuve si animé, si peuplé, de ce bruit, de ce mouvement, de cette vie, de cette armée de vaisseaux qui n'attendent que le signal pour voler aux extrémités du monde, on demeure frappé de la puissance du peuple que l'on va voir, et l'on se forme une grande idée, une idée juste de l'Angleterre.

Les maisons de Londres, et il en est ainsi pour toute l'Angleterre, sont de briques, à deux étages, bâties très légèrement et distribuées avec la plus grande uniformité. Les rues modernes de Londres et des autres villes de l'Angleterre sont d'une construction particulière à ce royaume ; les deux côtés de la rue sur lesquels reposent les trottoirs sont voûtés à la profondeur de dix à douze pieds. La chaussée du milieu n'est point comme à Paris en pavage ; c'est un sol macadamisé.

Dans les rues macadamisées, l'ancien pavé est remplacé par de petits morceaux de granit entremêlés de gravier, ce qui est plus doux pour les voitures et étouffe le bruit des roues ; mais l'hiver la pluie transforme le milieu de la rue en une espèce de marais. Pour marcher dans cette horrible vase les femmes du peuple se servent de socques exhaussées sur de grandes lames de fer.

Regent-Street et *Piccadilly* sont des rues vraiment belles par leur largeur et leur étendue. Là, comme dans le reste de la ville, les maisons sont petites, mais propres, vernies, peintes à l'huile, enjolivées avec une incroyable coquetterie ; les portes sont luisantes et garnies de cuivres éblouissants ; les croisées ne s'ouvrent pas, mais se soulèvent en glissant dans une coulisse, comme on en voit encore en France dans quelques vieilles habitations ; elles sont ornées de carreaux en glace qui reçoivent un vif éclat de leur surface légèrement concave.

Lorsque meurt un noble propriétaire de ces demeures vraiment aristocratiques, on place sur la façade un grand tableau en forme de losange, dans lequel brillent encadrées de noir les armoiries du défunt ; ces écussons de deuil restent ainsi exposés pendant un an.

Appuyée sur le bras de son compagnon de voyage et suivie d'un commissionnaire qui portait son petit bagage, Marguerite se dirigeait vers la maison de mistress Johnson. Il fallait traverser pour y arriver la partie ouest de Londres. La jeune fille sentit son cœur battre moins péniblement, sa tristesse se fondit en une douce mélancolie ; il lui sembla que la vie rentrait dans son sein avec l'air pur qu'elle respirait.

Toute la partie ouest de Londres est embellie par de délicieux *squares*. On nomme *square* une place au milieu de laquelle est un vaste jardin entouré d'une grille. Outre les *squares*, au nombre de soixante-dix, il y a les *parks* ou grands jardins publics ; ils

sont ouverts à tout le monde. Au lieu du jardin des Tuileries ou du Luxembourg, imaginez de vastes campagnes avec des prairies, des étangs, des canaux, des bosquets, des bois, des troupeaux ; tels sont les *parks*. Marguerite ne s'attendait à rien de semblable, et avec l'étonnement naïf d'un enfant elle s'arrêtait et admirait.

« Très certainement, disait alors le vieux professeur pour qui ces choses n'avaient plus l'attrait de la nouveauté, nous n'arriverons pas aujourd'hui chez mistress Johnson. Je ne voudrais pas sortir avec vous, ma chère enfant, s'il s'agissait de parcourir *Regent-Street*, *Piccadilly* et *Bond-Street*.

— Et pourquoi cela ? demandait Marguerite en souriant.

— Parce que Londres est la patrie des adroits filous; parce que votre mouchoir, le mien, et, qui pis est, ma bourse, ma montre et ma tabatière, ne seraient pas longtemps à passer dans d'autres poches que les nôtres. Dans certaines rues il y a tant de monde qu'il faut suivre aveuglément le torrent des promeneurs sans s'embarrasser de ce qui se passe à droite ou à gauche. Et tenez, ma chère enfant, nous allons entrer dans une des rues dont je vous parle. »

Marguerite ouvrit de grands yeux; jamais une telle foule ne s'était trouvée sur sa route. Il fallait une véritable adresse pour circuler sans heurter ou être heurté. Elle remarqua que l'on ne s'arrêtait pas, comme on fait en Suisse, en France et dans presque tous les pays, pour causer au coin d'une rue ou d'un magasin, que l'on ne tournait pas la tête, que l'on n'écoutait pas les offres obligeantes, mais dangereuses, que vous faisaient des marchands de cannes, de chaînes, de portefeuilles, bien qu'ils criassent avec emphase que c'était un marché d'or.

De grands arbres s'élevaient derrière la porte de la maison de mistress Johnson; le vieux professeur s'arrêta. « C'est ici, » dit-il en essuyant son front comme un homme bien aise d'arriver.

On l'introduisit dans une salle basse, et lorsqu'il eut bien répété à mistress Johnson que lui, M. Burner, professeur de mathématiques, membre de plusieurs académies de Londres et de Dublin regardait mademoiselle Marguerite Oberval comme sa propre fille, quand il eut appelé sur la pauvre enfant toutes les bénédictions du ciel, qu'il eut fermé la porte de l'escalier sur lui et que le bruit de ses pas, s'affaiblissant par degré, ne s'entendit plus, Marguerite sentit que le dernier lien qui l'unissait encore à la Suisse venait de se briser. Elle tourna vers mistress Johnson son pâle et triste visage, comme pour lui dire : « Je n'ai plus que vous maintenant ! » mais ses yeux mouillés de pleurs ne rencontrèrent que des yeux secs et curieux. Son cœur se serra; elle sentit qu'il n'y avait là ni pitié ni sympathie à attendre. Il est rare que le cœur se trompe dans ses premiers jugements; Marguerite n'avait que trop deviné.

Mistress Johnson se leva. C'était une grande femme bien maigre, bien jaune, au nez pointu, aux lèvres minces, à la voix criarde.

— Désirez-vous qu'on vous monte votre malle, mademoiselle? Il serait bon d'arranger votre chambre et vos effets, de manière à n'avoir plus à vous occuper ce soir que de vos écolières.

— Je n'ai pas de malle, madame, répondit Marguerite bien bas, et une vive rougeur couvrit son front et ses joues.

— Et quand l'attendez-vous, mademoiselle?

— Je ne l'attends pas, je... je n'en ai point apporté avec moi. En Suisse on fait peu de toilette... tout ce que je possède, est là. Et ses yeux se tournèrent vers un sac de nuit renversé sur une petite cassette de bois blanc.

— Eh! mon Dieu, mademoiselle, à peine

y a-t-il là-dedans de quoi placer trois douzaines de chemises et le reste du linge nécessaire à une femme, sans parler des robes, bonnets, chapeaux, etc.

— Aussi n'ai-je que six chemises, madame.

— Miséricorde ! Et que comptez-vous faire avec cela ? La moindre de nos servantes en a davantage. »

Marguerite ne répondit rien ; elle n'avait jamais senti aussi cruellement sa pauvreté.

« Et des robes, ma chère ? reprit mistress Johnson ; est-ce que vous n'avez pas plus de robes que de chemises ?

— J'en ai moins, madame, dit Marguerite avec dignité ; mais qu'importe le nombre, si ce que j'ai me suffit.

— Tout cela est bel et bon, mademoiselle ; il faut chez moi une certaine tenue, une toilette décente, variée. En vérité, si j'avais su...

— N'achevez pas, madame, s'écria Marguerite, sans songer qu'elle n'avait d'autre asile que la rue, n'achevez pas. Je puis tout supporter, hors l'humiliation ; je suis prête à me retirer.

— Et où irez-vous ? »

A cette question toute simple, mais si cruelle dans la position où elle se trouvait, Marguerite fondit en larmes.

« Allons, allons ! mademoiselle, calmez-vous ; je ne cherche à mortifier personne ; je voulais seulement savoir... c'est une chose toute naturelle : on a quelqu'un chez soi... l'on désire s'informer de ce qu'il a ; une chose en amène une autre... et en vérité je ne vois pas qu'il y ait là de quoi pleurer ; vous êtes pauvre, c'est un malheur ; mais après tout, cela ne fait de mal qu'à vous !... je vais vous envoyer ma fille ; elle vous aidera à ranger le peu que vous avez. Essuyez vos larmes, il ne faudra pas descendre dans la classe avec des yeux rouges. »

Mistress Johnson sortit alors et ferma la porte sur elle. Au bout de quelques minutes on frappa, et une jeune personne fit en entrant une légère révérence que Marguerite lui rendit avec plus d'embarras que de plaisir. Elle aurait tant désiré rester seule ! et l'idée d'ouvrir sa cassette et son sac de nuit devant une étrangère lui rendait le cœur si gros, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y eut un long silence, durant lequel les deux jeunes filles s'interrogèrent des yeux et de la pensée.

« Ma mère m'envoie, mademoiselle, dit enfin miss Nancy, elle pense que je puis vous aider.

— Oh ! je n'ai besoin de personne, s'empressa de répondre Marguerite ; mistress Johnson est bien bonne ; je vais descendre à la classe, et ce soir, quand tout sera fini, je rangerai ma petite chambre... cela ne sera pas long, ajouta-t-elle avec un sourire plein de résignation.

— Comme vous voudrez, mademoiselle ; alors je vais vous conduire dans le jardin. On est à la récréation et vous aurez à surveiller les élèves.

— Je vous suis, mademoiselle. »

Mme Mélanie WALDOR.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

14 *septembre* 1321. Mort de Dante Allighieri.

Si jamais poëte mérita d'être appelé créateur, c'est bien celui qui, né au milieu des guerres désastreuses de la papauté contre l'empire, de la noblesse contre le peuple, guerres qui faisaient deux camps ennemis, non-seulement de chaque cité, mais de chaque famille, sut tirer de cette confusion, de ce chaos, un monde complet, et qui est demeuré sans imitateur comme il avait été sans modèle. Tel fut Dante.

Il naquit à Florence, en 1265, d'une famille noble qui avait porté le nom des *Elisei*. Un de ces ancêtres, ayant épousé une *Allighieri* de Ferrare, voulut perpétuer ce nom en le donnant à un de ses deux fils, qui fut le bisaïeul du grand poëte. On avait donné à celui-ci le nom de *Durante;* mais dans son enfance on s'accoutuma à l'appeler *Dante* par abréviation, et ce nom seul lui resta.

Dans ces temps de foi naïve et un peu crédule, on attachait de l'importance aux prédications de l'astrologie, et quelquefois le hasard se chargeait de justifier la superstition; un philosophe, qui passait pour un astrologue habile, Brunetto Latini, prédit que cet enfant étonnerait un jour le monde par son savoir et ses talents, et, chargé de l'instruction de celui auquel il présageait tant de gloire, il fit sans doute quelques efforts pour que sa prédiction pût s'accomplir.

Dante n'avait encore que neuf ans lorsqu'il vit pour la première fois une jeune enfant de son âge, *Beatrice Portinari*, que ses chants ont immortalisée. Tous ses ouvrages respirent la vivacité de l'impression que son âme reçut de cette jeune fille. Pour elle il composa ses premiers vers; *Vita nuova* n'est que l'histoire de ses innocentes amours, et dans son grand et impérissable poëme plane sans cesse le souvenir de cet être chéri. Les études de Dante ne se bornèrent pas à la poésie; suivant l'usage de son époque, elles embrassèrent l'histoire, la philosophie et la théologie; il apprit encore le provençal, le latin et aussi le grec, dont la connaissance était alors fort peu répandue. La musique et le dessin ne lui furent pas étrangers, et on a remarqué qu'il ne dédaigna pas d'acquérir une belle écriture, avantage ordinairement fort peu apprécié des savants.

« Les lois de Florence, dit Ginguené (*Histoire littéraire d'Italie*), prescrivaient à tous les citoyens qui voulaient être admis aux emplois publics de se faire inscrire sur les registres ou les matricules de l'un des arts entre lesquels toute la ville était partagée; il y en eut d'abord quatorze, et ensuite vingt-un; le sixième était celui des médecins et des apothicaires. Dante s'y inscrivit, soit qu'il eût parmi les biens de sa famille un magasin d'apothicairerie, soit qu'il eût eu d'abord l'envie d'être médecin. Il paya aussi la dette imposée à tout citoyen d'un pays libre en prenant les armes dans une expédition des Guelfes de Florence et de Bologne contre les Gibelins d'Arezzo; il y servit dans la cavalerie, et contribua beaucoup par sa bravoure, en 1289, au gain de la bataille de

Campaldino, qui fut si fatale aux Gibelins. L'animosité entre ces deux partis était extrême, et Dante, né dans une famille guelfe, en avait épousé les passions avec toute l'ardeur de son caractère. Il servit encore, l'année suivante, dans une autre expédition contre les Pisans, et se trouva au siége et à la prise du château de Caprona. Ses talents l'appelaient plus particulièrement aux ambassades ou aux missions politiques (si ce mot d'*ambassades* ne paraît pas trop ambitieux); il en remplit jusqu'à quatorze et obtint dans toutes du succès. •

L'existence de Dante s'était écoulée dans une position moyenne jusqu'à la mort de Béatrix. Cet événement fut pour sa vie le commencement d'une période nouvelle; la douleur qu'il éprouva de cette perte fut profonde; néanmoins il se maria vers l'an 1291, et s'allia ainsi à l'illustre famille des Donati. Plusieurs enfants naquirent de cette union, qui cependant ne fut pas heureuse, et les époux, obligés de se séparer, ne se réunirent plus.

Dante avait été nommé l'un des prieurs des arts qui formaient alors à Florence la magistrature suprême. Des rivalités, des querelles sanglantes s'élevèrent entre la famille des Cerchi et celle des Donati, à laquelle il s'était allié. Les factions des *Blancs* et des *Noirs*, formées dans Pistoie, prirent les Florentins pour arbitres de leurs dissensions. Au lieu de s'en tenir au rôle de juge, ceux-ci devinrent parties dans le débat. Les Guelfes et les Gibelins ne sont plus les seuls qui se partagent la ville; les Guelfes se subdivisent en *Blancs* et en *Noirs;* Dante se range parmi les premiers, par inimitié pour la famille de sa femme qui compte parmi les Noirs. Bientôt ceux-ci triomphent et les Blancs sont bannis. Dante, d'abord exilé et ses biens confisqués, est ensuite condamné à être brûlé vif avec ses adhérents. La sentence écrite en latin existe encore.

Proscrit, errant de ville en ville, de pays en pays, tantôt accueilli, tantôt repoussé, quittant la plume pour les armes, toujours souffrant, mais encore plus indigné, Dante cherchait une vengeance et ne put la trouver que dans son génie. Il vint à Paris, y fréquenta les écoles de l'Université, puis retourna en Italie, où il reprit la vie errante du proscrit. Arrivé à Ravenne, chez Guido Novello, il commençait à peine à goûter quelque repos, lorsqu'une maladie l'enleva subitement; c'était en 1321; on l'enterra sous une simple tombe de marbre dans l'église des Frères Mineurs de Saint-François, et son éloge fut prononcé par Guido Novello, son ami. Ce ne fut qu'en 1483, cent cinquante-deux ans après la mort de l'illustre poëte, que Bernard Bembo, préteur de Ravenne, lui fit ériger, dans l'église du couvent où sa dépouille reposait, le monument qu'on y voit encore aujourd'hui. A deux reprises Florence réclama les restes du grand homme qu'elle avait banni, mais Ravenne ne voulut point les restituer.

Dante peut être considéré comme le créateur de la langue italienne, car avant lui tout s'écrivait en latin. Dans ses *Rime*, ses Odes et ses *Canzoni*, productions de sa jeunesse, il prit la langue pour ainsi dire au berceau et lui fit faire ses premiers pas. Mais quelle distance infinie sépare ces premiers essais, de ce poëme immortel, le principal, l'unique titre de Dante à l'admiration des siècles, sublime trilogie que l'auteur avait appelée simplement *Commedia*, et que la voix unanime de l'Italie nomma *la Divina Commedia!*

Dante, qui possédait avec toute l'érudition de son temps un esprit vigoureux, une âme ardente, témoin d'événements dont il avait connu les causes les plus secrètes, dévoré du besoin de venger la justice et la vérité, de punir la bassesse et le crime, sans appui, sans asile, ne pouvant rien espérer de la terre, s'ouvrit l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Ciel*! Dans l'*Enfer* il jette les ennemis de sa patrie, les traîtres, les oppresseurs, les méchants;

il nous les montre dans d'horribles supplices, en proie à des tortures pleines d'une poésie terrible Le *Purgatoire* punit de châtiments expiatoires ceux que sa conscience n'a point condamnés sans retour; enfin dans le *Ciel* il élève, il exalte, il entoure de félicités éternelles ceux qui l'ont aimé, ceux qui ont soutenu le bon droit, qui ont pratiqué la vertu.

« La structure imposante de cette triple machine, dit encore Ginguené, que nous nous plaisons à citer, la communication extraordinaire de l'une à l'autre des trois parties qui la composent; leurs subdivisions créées par le poëte, conformes à son but et favorables à son talent d'imaginer et de peindre; la variété prodigieuse des tableaux qu'il y place et des couleurs dont il les peint; l'inimitable énergie des uns, la douceur et la grâce des autres; leur précieuse simplicité, leur teinte originale et primitive; enfin, la création continuelle d'une langue qui n'existait pas avant lui, et qui, depuis, n'a presque plus changé qu'à sa perte, voilà ce qui assure au poëme de Dante une place que ni les défauts dont il est rempli ni les variations du goût ne peuvent lui ôter. »

Ce poëme est en effet la conception la plus originale et la plus gigantesque que le génie de l'homme ait produit; c'est la merveille d'une littérature informe, d'un siècle de ténèbres et de barbarie, merveille encore aussi digne d'admiration, après plus de cinq cents ans, qu'elle le fut à son apparition. Un fait suffira pour montrer l'impression qu'elle produisit alors: on créa deux chaires exclusivement destinées à l'explication des allusions que renferme *la Divine Comédie* afin d'en conserver la clef. La traduction française la plus estimée de ce grand poëme est celle de M. Artaud.

Dante avait des traits nobles et marqués; la couleur de son teint, l'expression de ses yeux et de sa bouche indiquaient des passions fortes et profondes. D'ordinaire grave et sérieux, il aimait cependant la société des femmes et s'y montrait plein de politesse et de gaîté.

Jusqu'ici on avait jugé de la figure de ce grand poëte sur des portraits et des bustes qu'on supposait faits d'après lui; c'était une erreur; le portrait du Dante, peint par le Giotto, vient, par un heureux hasard, d'être découvert à Florence, dans le garde-manger de la prison, qui était autrefois la chapelle de la maison du podesta. Un badigeon couvrait cette précieuse peinture. Le Dante y est représenté dans la fleur de l'âge, beau, calme, majestueux, et bien loin de l'expression vulgaire qu'avaient offerte jusqu'ici tous les portraits portant son nom.

27 *septembre* 1660. Mort de saint Vincent de Paul.

Nous venons de voir dans un grand poëte jusqu'où peut s'élever le génie; nous allons admirer dans un humble prêtre le héros de la charité chrétienne.

Né de parents pauvres, en 1576, à Ranquines, petit hameau de la paroisse de Pouy, diocèse d'Acqs, actuellement compris dans le département des Landes, Vincent de Paul fut obligé de garder les troupeaux dans son enfance. Entré à l'âge de douze ans chez les Cordeliers d'Acqs, il fut bientôt en état de donner à de jeunes enfants quelques leçons qui lui permirent de continuer ses propres études sans être à charge à sa pauvre famille. Parvenu, à force de travaux, à entrer dans les ordres, il allait par mer de Marseille à Narbonne, lorsqu'il fut pris par des pirates, conduit en Afrique et vendu à Tunis. Il y fut esclave sous trois maîtres, dont le dernier était un renégat qu'il eut la consolation de rendre à sa patrie et à la religion en le déterminant à prendre la fuite. Il ne tarda pas à venir se fixer à Paris, où l'attendait une cruelle épreuve; au milieu des œuvres de charité qui occupaient tous ses moments, on l'accusa d'avoir volé une somme considérable au juge de Sore, son

commensal et son ami ; mais cette infâme accusation, qui pesa pendant six ans sur le saint prêtre, ne servit qu'à donner plus d'éclat à sa patience et à sa résignation.

Nommé aumônier ordinaire de Marguerite de Valois, puis curé de Clichy, où il fit beaucoup de bien, il ne tarda pas à quitter cette paroisse pour se charger de l'éducation des trois fils d'Emmanuel de Gondi, comte de Joigny, général des galères. En 1617, après avoir donné dans le diocèse d'Amiens une mission qui fut comme le prélude de toutes celles qu'il donna par la suite, il quitta la maison du comte pour prendre possession de la cure de Châtillon-lès-Dombes (aujourd'hui département de l'Ain), où il institua une confrérie de charité, devenue le modèle de toutes celles qui s'établirent en France. Les nombreuses missions qu'il donna dans plusieurs diocèses ne l'empêchèrent pas de consacrer ses moments de repos à adoucir le sort des criminels détenus dans les prisons, avant leur départ pour les galères. Ses succès dans cette œuvre de charité furent si merveilleux que Louis XIII le nomma aumônier réal ou général des galères de France.

Bientôt il fonda la congrégation de la Mission, *spécialement destinée à instruire les peuples de la campagne, et à former au saint ministère ceux à qui le salut de ces mêmes peuples devait être un jour confié.* Mais c'est en 1634 qu'il créa une de ses plus belles œuvres, l'établissement des *Sœurs de Charité*, si respectées et si appréciées pour le bien qu'elles font à l'humanité souffrante et pour leur dévouement à l'instruction des enfants pauvres. Son zèle, qui cherchait toujours des aliments nouveaux, eut bientôt une triste occasion de se signaler ; la guerre, la peste et la famine s'étaient réunies pour ravager la Lorraine ; l'ingénieuse charité de Vincent de Paul sut faire distribuer, avec une étonnante promptitude et au milieu d'incroyables dangers, des aliments, des remèdes, des vêtements et de l'argent pour la somme énorme de deux millions.

Après avoir en 1643 assisté Louis XIII dans ses derniers moments, il fut nommé par la régente Anne d'Autriche à la présidence du conseil de conscience, et contribua alors à introduire le calme et l'ordre dans l'Eglise de France, en même temps que la réforme dans plusieurs ordres monastiques. C'est en 1648 qu'il parvint enfin à fixer le sort des enfants trouvés, depuis longtemps l'objet de ses plus chères, de ses plus constantes sollicitudes, pour lesquels il avait déjà fait divers essais, et qui se trouvaient sur le point de retomber dans leur premier état de misère. Quelques dames pieuses s'étaient chargées de ces pauvres créatures ; mais cette charge devint bientôt au-dessus de leurs forces, et, malgré les aumônes du roi et de la reine, elles craignaient de ne pouvoir supporter longtemps le poids d'un tel fardeau. Ce fut alors que, dans une assemblée générale, Vincent de Paul mit en délibération si la Compagnie devait cesser ou bien continuer de prendre soin de ces enfants, étant libre de s'en décharger puisqu'elle n'avait d'autre obligation à cette bonne œuvre que le mouvement d'une simple charité ; et puis élevant la voix, il conclut par ces paroles touchantes, que nous ne pouvons résister au plaisir de rappeler. « Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un véritable soin ; au contraire ils mourront et périront infailliblement si vous les aban-

donnez : l'expérience ne vous permet pas d'en douter. » Ces simples paroles touchèrent si profondément l'assemblée qu'à l'unanimité elle conclut qu'il fallait à tout prix soutenir l'œuvre commencée. A la suite de cette résolution, l'apôtre de la charité parvint à faire adopter par l'Etat ces pauvres enfants, et obtint plus tard pour eux des établissements publics.

Toutes les faiblesses, toutes les misères excitaient les sympathies, éveillaient la charité de ce saint prêtre. S'il établissait des secours à perpétuité pour les souffrances des générations futures, on pense bien qu'il n'oubliait pas le soulagement des douleurs présentes. Sa charité était toujours pleine de génie, de grandeur, même quand elle s'exerçait dans des circonstances vulgaires. C'est ainsi que, pendant les troubles de la Fronde, après avoir, avec larmes et prières, demandé en vain la paix à tous les partis, il essaya de lutter contre la guerre; des missionnaires suivaient les soldats pour réparer ou du moins pour adoucir les maux qu'ils causaient.

L'amour infini de l'infatigable Vincent de Paul pour ses semblables était merveilleusement secondé par son éloquence toute-puissante sur le cœur des riches; l'autorité de sa belle vie, le prestige de son nom, l'influence de sa parole douce et tendre, gagnaient partout des protecteurs à ses pauvres, à ses enfants, à ses malades. Les rois, les reines, Richelieu, Mazarin, la cour et la ville, tous s'empressaient de concourir à ses bonnes œuvres. L'humanité l'avait depuis longtemps placé au nombre de ses bienfaiteurs les plus révérés; la religion et la charité le comptaient avec bonheur parmi leurs plus dignes apôtres, lorsqu'en 1737 le pape Clément XII le déclara admis au nombre des saints, et fixa sa fête au 19 juillet. Il avait été béatifié en 1729 par le pape Benoît XIII.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Depuis qu'on réimprime nos meilleurs auteurs en éditions plus ou moins *illustrées*, on s'étonnait à bon droit qu'un des chefs-d'œuvre de notre littérature, qu'un livre depuis longtemps classique, et propre, plus que beaucoup d'autres, à fournir des sujets de dessins, n'eût pas encore reçu les honneurs de *l'illustration*. Nous voulons parler du *Télémaque*.

L'éditeur Bourdin, qui a déjà publié avec un grand succès de belles éditions de quelques-uns de nos bons auteurs, vient enfin de combler la lacune dont on se plaignait.

Nous n'entreprendrons point un éloge superflu des *Aventures de Télémaque*. Que dire, en effet, qui n'ait été dit mille fois, d'un ouvrage qui est en même temps un code politique digne de Montesquieu, un poëme qui semble échappé au génie d'Homère, un livre pour les enfants aussi bien que pour les jeunes filles, et le plus attachant des romans? Là, toutes les nobles passions de l'humanité parlent le plus beau des langages. On y voit en même temps comment naissent et meurent les empires, comment se fondent les villes et comment se créent les lois. En fait de drame, y en a-t-il un plus touchant que l'histoire de Philoctète? quoi de plus grand que le retour d'Ulysse, ce beau chapitre que l'on croirait ravi à *l'Odyssée?* Et quelle belle fiction que celle de Minerve, sous l'austère figure de Mentor, conduisant son illustre élève au séjour des enfers et lui montrant parmi les âmes heureuses ceux qui ont bien vécu sur

la terre, et, soumis aux plus cruels tourments, les hommes dont la vie ne fut marquée que par des actes d'iniquité!

Les gravures qui ornent cette magnifique édition du *Télémaque* nous ont paru dignes d'un tel livre. Exécutées d'après des dessins dus à des noms justement célèbres, elles reproduisent admirablement la pensée des auteurs, et séduisent d'autant plus que depuis longtemps les scènes de l'antiquité classique s'étaient rarement offertes au crayon du dessinateur, ou sous le burin du graveur.

— Parmi les recueils périodiques qui se disputent la faveur publique, *la France Littéraire* nous paraît mériter le premier rang. Cette revue, qui compte dejà neuf années de succès, a commencé naguère une nouvelle série dont chaque livraison se distingue par des articles signés des noms les plus haut placés dans la littérature, et souvent accompagnés de lithographies ou de gravures dues à nos premiers artistes. Beaux-arts, nouvelles, philosophie, archéologie, histoire s'y trouvent tour à tour, et font de ce recueil une lecture aussi variée que piquante et instructive.

—En attendant que les chemins de fer, qui rapprochent si merveilleusement les distances, soient devenus des moyens de communication d'un quartier à l'autre d'une même ville, car nos neveux verront sans doute des *railways* sillonner les plus larges rues de Paris; en attendant, disons-nous, cette heureuse époque, il est bon de songer à rapprocher les établissements importants, les établissements utiles, des quartiers éloignés, des quartiers surtout qui en sont dépourvus; madame Bachellery, chef d'une des premières institutions de jeunes personnes, a eu l'heureuse idée d'établir pour son *externat* des voitures qui, chaque jour, vont chercher les jeunes élèves au domicile de leurs parents et les y ramènent après les heures d'études, toujours accompagnées d'une dame surveillante, aux soins de laquelle les jeunes personnes sont confiées; ainsi désormais les motifs de distance ne peuvent plus être allégués contre la position trop excentrique de l'institution de madame Bachellery, et grâce à ses voitures, tous les quartiers de Paris se trouvent rapprochés de la rue Basse-du-Rempart et à portée d'une des meilleures maisons d'éducation de la capitale.

BRODERIES.

N° 1.—*Pale.* Ce dessin doit être exécuté sur de la moire en soie demi-ronde et en chenille fine. Tous les ornements et feuilles d'acanthe seront brodés en chenilles jaune d'or nué; les lys en soie demi-ronde. L'ostensoir, qui fait le milieu de la pale, serait bien en or et argent; cependant, comme l'emploi de l'or n'est pas toujours facile en broderie pour les personnes qui n'en ont pas l'habitude, on pourrait le remplacer par la soie.

N° 2. — *Porte-cigarres.* Sur un morceau de velours, de couleur *oreille-d'ours* par exemple, on brodera au *passé* le bouquet que voici, puis avant d'enlever le velours de dessus le métier, on collera sur l'envers une feuille de papier un peu fort; après avoir laissé sécher, on découpera le velours en suivant le trait qui sert d'entourage au bouquet, et on appliquera le velours ainsi découpé sur une étoffe de soie en liserant tout le tour d'un fil d'or. Ce genre d'applications brodées est fort à la mode.

N° 3.—*Indispensable.* Ces fleurs se broderont au passé sur la couverture de ces petits livres dont les feuillets en flanelle reçoivent des aiguilles ou des épingles.

N° 4.—*Bordure de mouchoir.* On l'exécutera en application de batiste sur un fond de tulle; les perles et les fleurs placées dans l'intérieur seront brodées au plumetis.

N° 5.—*Manchettes.* Ce dessin doit être brodé également en application de batiste cordonnée tout autour sur un fond de tulle.

MARGUERITE OBERVAL.

(SUITE ET FIN[1].)

A la vue de Marguerite toutes les jeunes filles se groupèrent çà et là, chuchotant entre elles, et jetant à la dérobée des regards furtifs où l'on pouvait lire :

« Comment est-elle? Sera-t-elle sévère? Allons-nous gagner ou perdre au changement? »

— Je leur fais peur, murmura la jeune institutrice.

— Tant mieux, reprit miss Nancy d'un ton sec, ce n'est pas un mal : il faut se faire craindre.

— Je tâcherai de me faire aimer. »

Nancy sourit dédaigneusement et sortit après avoir dit d'une voix sévère aux petites filles rassemblées autour d'elle :

« Obéissez à mademoiselle comme vous obéissiez à mademoiselle Hirvin ; elle la remplace. »

Marguerite s'assit au pied d'un arbre, pencha sa tête sur une de ses mains, et regarda toutes ces jeunes filles, si fraîches, si riantes, courant dans les allées et sur les gazons, comme si le ciel ne leur avait appris de la vie que l'insouciance et la gaîté. Elle se rappela le temps déjà loin d'elle où la vie lui apparaissait ainsi, où elle mettait tout son bonheur dans la possession d'un papillon aux ailes de pourpre ou d'azur ; elle revit ces vallons, ces montagnes, témoins de ses joyeuses courses ; et parmi toutes ces jeunes filles courant ensemble, il lui sembla se voir courir elle-même avec ses cheveux flottants et ses belles couleurs effacées depuis longtemps. Mais bientôt les rires et les chants n'arrivèrent plus à son oreille qu'en sons brisés et indistincts ; son âme, bercée peu à peu par ce bruit où elle était étrangère, se laissa aller à une sorte d'assoupissement moral qui l'isola de tout et d'elle-même, pour la transporter dans un monde idéal.

« Elle a l'air bien doux, » dirent quelques-unes des pensionnaires en venant à petits pas l'examiner de loin.

« Elle est toute jeune.

— Elle est bien jolie.

— Elle dort.

— Non, mais elle a l'air triste... »

Au frôlement de leur robe, au léger bruit de leurs voix, car elles s'étaient approchées tout près d'elle, Marguerite souleva la tête, et les jeunes curieuses s'enfuirent derrière les arbres et les bosquets. Le charme était rompu, le monde idéal faisait place au monde réel ; Marguerite se rappela où elle était, et, se levant lentement, elle fit quelques pas vers un banc où trois petites filles au regard mutin, aux joues rondes et roses jouaient à la poupée. A son approche leur maintien devint grave et leurs jeux cessèrent.

« Pauvres petites ! elles ont peur, » pensa-t-elle. Et s'approchant davantage de ses nouvelles élèves, elle les embrassa, s'assit sur le banc, prit la plus jeune sur ses genoux et lui demanda son nom et son âge.

« Louisa Moldin ! » crièrent à la fois ses petites camarades, « et j'ai cinq ans, » balbutia l'enfant.

La connaissance ainsi commencée s'acheva rapidement, et lorsque la cloche sonna la fin de la récréation, Marguerite entra

(1) Voir page 277.

dans la classe en tenant ses petites amies par la main. Pauvre Marguerite! elle se sentait moins abandonnée, moins étrangère depuis qu'elle s'appuyait sur ces faibles enfants dont les naïves caresses lui demandaient indulgence et protection.

Mistress Johnson vint à elle. « Passez dans la première classe, mademoiselle; ma fille et moi nous tenons celle-ci. Vous savez la marche que vous avez à suivre; le français d'abord, l'anglais après. Pour le calcul, la géographie, l'allemand, l'histoire, vous êtes fort instruite, m'a-t-on dit... »

Marguerite s'inclina et passa dans une chambre voisine; le cœur lui battait bien fort; elle craignait de s'attirer les moqueries de toutes ses élèves en les laissant s'apercevoir, par ses hésitations et ses gaucheries, qu'elle tenait une classe pour la première fois; l'inquiétude qu'elle éprouvait lui donnait un air grave et préoccupé parfaitement en harmonie avec les devoirs d'une institutrice.

Il y eut un très long moment de silence. Les élèves feuilletaient leurs cahiers, essayaient leurs plumes, se regardaient à la dérobée; les unes souriaient, les autres faisaient la moue.

Enfin Marguerite, sentant tout le ridicule de sa position si elle se prolongeait, fit un violent effort sur elle-même et commença d'une voix mal assurée sa leçon de français. Elle savait cette langue dans une grande perfection, et elle captiva bientôt l'attention des élèves par la manière claire et précise dont elle s'exprimait. Perdant alors sa timidité, elle aborda avec aplomb les questions les plus graves, et sut ôter à la science tout ce qu'elle a d'aride et de fatigant. La classe n'était pas achevée que déjà elle pouvait compter une amie dans chaque pensionnaire, et le lendemain et les jours suivants ne firent que resserrer le lien d'affection qui s'établissait entre elle et ses élèves. Marguerite gagnait quinze cents francs; elle en envoya mille à sa famille et consacra le reste à sa toilette. Cinq cents francs, c'était peu à Londres, où tout est si cher, et dans une maison où il fallait, selon l'expression de mistress Johnson, être toujours *en grande tenue;* mais lorsqu'on a de l'ordre et du goût, il faut peu de choses pour avoir l'air d'être toujours parée.

L'aisance était revenue dans la pauvre maison à demi brisée par l'orage; elle avait été réparée, et la santé de M. Oberval s'était rétablie peu à peu; le jardin et les champs avaient été plantés, ensemencés de nouveau. Les mille francs envoyés par Marguerite avaient suffi pour faire face à toutes les dépenses vraiment nécessaires.

La jeune fille pleurait de joie en recevant les lettres de son père. Son isolement, la dépendance souvent humiliante par laquelle mistress Johnson lui faisait chèrement acheter l'argent qu'elle lui remettait chaque trimestre, disparaissaient alors; elle ne voyait, elle ne sentait plus qu'une seule chose : c'est que son père et sa mère étaient à l'abri des souffrances de la misère. « O mon Dieu! disait-elle le soir, lorsque, libre des fatigues de la journée, elle s'agenouillait dans sa petite chambre, ô mon Dieu! que vous êtes bon de m'avoir choisie pour ramener le bonheur sous le toit qui m'a vu naître, pour rendre à mon père tous les sacrifices qu'il a faits pour moi. » Puis elle s'endormait du sommeil des anges, croyant entendre les bénédictions de son père et sentir sur son front les baisers de sa mère.

Deux années se passèrent ainsi. Mistress Johnson n'aimait pas Marguerite; elle ne la trouvait ni humble, ni servile, et, forcée malgré elle de lui montrer quelques égards par la crainte qu'elle avait de la perdre, elle s'en vengeait en exigeant d'elle beaucoup plus qu'elle n'exigeait des autres sous-maîtresses. Marguerite se résignait; la première dans la classe, la dernière dans sa chambre, elle n'avait ni repos ni liberté, si j'en excepte pourtant l'heure de la récréation lorsqu'il faisait beau, que cette heure s'écou-

lait dans le jardin, et que miss Nancy ne venait point glacer par sa présence les douces causeries qui se formaient alors entre les élèves et leur jeune sous-maîtresse.

« Je ne serai pas toujours ici, leur disait Marguerite ; j'ai laissé bien loin de moi tout ce qui me faisait aimer la vie. Je ne reviendrai peut-être jamais à Londres ; mais si je ne vous revois plus, ne croyez pas que pour cela je vous oublie. Dans quelques années vous serez au milieu de vos familles et plusieurs d'entre vous seront mariées ; si votre amitié pour moi me laisse la certitude que vous serez heureuses, je ne regretterai ni les privations ni les ennuis que j'ai souvent à supporter.

— Et que faut-il faire, chère mademoiselle Oberval ? criaient alors bien des voix.

— Profiter des leçons de vos maîtres, les écouter avec la ferme volonté d'apprendre ; ne jamais vous dire : « Je suis riche ; j'en saurai toujours assez. » La seule fortune sur laquelle on puisse compter, c'est celle que l'on porte en soi. Que serais-je devenue si je n'avais appris que superficiellement toutes les choses que j'ai le bonheur de pouvoir vous enseigner ? Pensez toujours à vos parents ; dites-vous qu'un jour peut venir où vous leur rendrez dévouement pour dévouement, et qu'il n'y a pas de bonheur en ce monde qui puisse égaler ce bonheur-là.

— Oui, oui, » criaient encore les jeunes filles, mais d'une voix plus émue ; « oui, oui, nous travaillerons, nous suivrons vos conseils, votre exemple. » Et toutes tenaient parole.

« Je ne sais vraiment comment elle fait, disait un jour mistress Johnson à sa fille, mais cette demoiselle Oberval exerce une grande influence sur nos élèves, et leurs progrès sont beaucoup plus rapides que du temps de mademoiselle Hirvin. Vous devriez, Nancy, vous y prendre comme elle dans la petite classe.

— J'en serais bien fâchée, maman ; mademoiselle Oberval est très familière ; elle cause avec ses élèves comme avec des amies ; elle n'inspire aucune crainte, et on ne la respecte pas, car elle souffre que ces demoiselles l'appellent chère miss, et qu'elles sortent et rentrent dans la classe sans faire la révérence.

— Cela ne se conçoit pas. J'espère, Nancy, que vous ne vous êtes pas liée avec cette demoiselle ?

— Non certes, maman ; il y a en elle je ne sais quoi qui me gêne et me déplaît, et puis je suis sûre qu'elle se croit fort jolie et qu'elle est très coquette.

— Ah ! pour cela, Nancy, je pense que vous vous trompez ; elle est arrivée ici avec un si misérable bagage !

— Raison de plus, maman ; à présent je crois que la toilette l'occupe beaucoup ; elle ne passe jamais devant une glace sans s'y regarder.

— Ah ! vous avez remarqué cela, Nancy ?

— Oui, maman, et puis encore une autre chose.

— Et laquelle, ma chère ? »

Nancy rougit et ne répondit pas.

« Mais qu'est-ce donc, ma fille ? vous voilà rouge comme votre fichu de crêpe de Chine ! Est-ce que vous sauriez quelque chose qui mériterait de ma part une verte réprimande à cette orgueilleuse créature ? car elle est très orgueilleuse avec son air humble ; je m'en suis aperçue assez souvent pour qu'elle m'ait inspiré plus d'aversion que de sympathie.

— Ah ! plût au ciel que nous eussions gardé mademoiselle Hirvin ! Elle n'était pas très instruite, mais elle savait se faire craindre et elle nous rapportait tout ce qui se disait, tout ce qui se faisait ; puis elle ne se croyait pas jolie, elle ! il ne lui serait jamais venu dans l'idée qu'elle pourrait plaire plus que moi.

— Qu'est-ce que vous dites, Nancy ?

— La vérité, maman, et depuis près d'un mois je suis bien malheureuse, je vous assure.

— Et vous ne me le disiez pas, Nancy! est-ce que vous devez être malheureuse, mon enfant? est-ce que cela se peut? N'êtes-vous pas riche et charmante? tout mon portrait, chère enfant, à votre âge! Embrassez-moi, essuyez vos beaux yeux, et contez-moi ce qui vous afflige.

— Vous savez bien, maman, que vous m'avez recommandé d'être douce et complaisante avec la fille de milady Reynolds.

— Sans doute; elle est fort riche et elle a un frère qui serait un excellent parti. Vous voici d'âge, Nancy, à penser au mariage; vous avez vingt-cinq ans, ma chère, et j'ose dire que vous serez une excellente femme de ménage et que vous rendrez votre mari très heureux. Vous avez de l'ordre, de l'économie, du caractère; j'ai mis tous mes soins à vous former le cœur et l'esprit à mon image. Mais revenons au frère de cette chère petite Henriette. Il vient souvent au parloir, ce me semble, et il est rare qu'Henriette y descende sans vous. Il est très aimable ce jeune homme. Ne m'avez-vous pas dit qu'il paraissait prendre un grand plaisir à causer avec vous?

— Oui, maman, c'était ainsi il y a encore un mois; mais à présent Henriette, qui s'est prise d'une si vive tendresse pour mademoiselle Oberval, en a tant parlé à son frère qu'il a voulu la voir. Je ne pouvais pas prévoir ce qui est arrivé; je lui ai dit d'accompagner miss Henriette au parloir; elle y est allée à ma place. Je n'avais pas voulu d'ailleurs contrarier cette petite, qui, de même que tous les enfants gâtés, vous tourmentent jusqu'à ce qu'on leur cède ou qu'on les punisse. Mais depuis ce jour, maman, j'ai trouvé le jeune lord très froid, très maussade, je puis dire; il parlait bas avec sa sœur comme si je n'avais pas été là, et enfin Henriette a fini par m'avouer que son frère désirait que dorénavant elle descendît seule au parloir. C'était me dire qu'il me trouvait gênante, importune... lui qui me faisait tant de compliments!

— Il fallait me dire cela tout de suite, mademoiselle, interrompit d'une voix aigre mistress Johnson; le mal est peut-être irréparable. Cependant il n'y a pas à hésiter; il faut renvoyer mademoiselle Oberval.

—Oh! oui, maman, renvoyez-la bien vite.

— Laissez-moi faire et redoublez d'attention pour Henriette; ne la pressez pas trop de travailler: elle est assez riche pour se passer de savoir tout ce que les petites filles de bourgeois veulent apprendre. »

La mère et la fille se séparèrent.

Hâtons-nous de dire que toutes les maîtresses de pension sont bien loin d'avoir à Londres les mauvaises qualités et les ridicules de mistress Johnson et de sa fille; mais à Londres comme à Paris on accorde peut-être trop légèrement le droit d'ouvrir une maison d'éducation.

La récréation du soir venait de finir; on allait achever la veillée autour d'une vaste table couverte d'ouvrages à l'aiguille, lorsque mistress Johnson, qui avait trouvé le moyen de dire pendant le repas plusieurs choses fort désobligeantes à Marguerite, la fit avertir qu'elle désirait lui parler. La jeune fille monta lentement l'escalier qui menait à la chambre de mistress Johnson et se prépara à quelque nouvelle gronderie.

« Je vous attendais, mademoiselle, lui dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre digne et qui n'était qu'acariâtre. Je ne pense pas que vous ayez jamais eu à vous plaindre ni de ma fille ni de moi. Vous auriez pu passer votre vie ici, mademoiselle; c'était une position honorable et lucrative, pour vous surtout qui n'avez, comme on dit, ni sou ni maille; mais la jeunesse d'à présent suit plus volontiers que tout autre chemin celui de la perdition. Seulement, afin que vous le sachiez et pour dernier avis, je vous dirai qu'il est toujours maladroit de s'attacher à plus haut que soi. Ainsi donc, mademoiselle, voici le demi-trimestre échu de ce matin, cent quatre-vingt-sept francs cinquante centimes. »

Lorsque le premier moment d'étonnement fut passé, Marguerite, qui était restée muette, mais tête levée, avec cette assurance que donne une conscience sans reproche, Marguerite pria mistress Johnson de s'expliquer. « On ne chasse, ajouta-t-elle, que les personnes que l'on méprise, et je ne crois pas avoir mérité en aucune façon la honte que vous cherchez à me causer... Donnez-moi huit jours, madame, » continua-t-elle voyant que mistress Johnson s'apprêtait à la renvoyer sans lui répondre.

« Vous n'avez pas besoin de huit jours pour chercher une diligence qui retourne dans votre pays ou pour attendre dans un hôtel que vous ayez trouvé une autre place, ou un mari, ajouta-t-elle avec une dédaigneuse ironie, les dames françaises sont fort confiantes dans leurs grâces et leur esprit. »

Marguerite allait se retirer sans prononcer un mot; l'indignation et la douleur avaient éteint en elle tout désir de rester plus longtemps dans la maison de mistress Johnson.

Nancy entr'ouvrit la porte d'un air inquiet.

« Qu'est-ce? lui dit sa mère avec humeur.

— Rien, maman, répondit-elle avec embarras.

— Comment! rien?

— Je voudrais vous parler seule, maman.

— Sortez, mademoiselle, et demain de bonne heure sonnez la domestique; elle vous aidera à faire vos paquets. Dieu merci, ils seront un peu plus volumineux que quand vous êtes entrée ici. »

Marguerite saluait pour s'éloigner, lorsque, sur un signe de sa fille, mistress Johnson la pria de rester un moment.

« Qu'est-ce donc? répéta-t-elle en s'enfonçant avec sa fille dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Vraiment! reprit Nancy, c'est cette étrangère qui porte malheur à notre établissement. Tout le monde sait déjà qu'elle s'en va; je ne sais qui a pu en instruire la petite et la grande classe. Il faut que miss Henriette se soit glissée jusqu'ici et ait écouté à la porte. C'est un petit démon que cette enfant. Enfin, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle s'est mise à la tête des plus grandes et des plus riches de nos élèves et qu'elles n'ont pas craint de me dire tout à l'heure que si mademoiselle Oberval partait elles ne resteraient pas un jour de plus qu'elle.

— Les petites impertinentes! s'écria mistress Johnson avec une colère mêlée d'inquiétude. Mais je saurai bien les rappeler à l'ordre; je n'ai besoin que de me montrer pour cela : elles me craignent beaucoup.

— Oui, maman et moi aussi; pourtant tout ce que j'ai dit n'a rien fait : elles sont au bas de l'escalier à présent, elles attendent mademoiselle Oberval pour savoir d'elle s'il est bien vrai qu'elle s'en va. »

Mistress Johnson comprit aussitôt la nécessité d'user d'adresse, et, se rapprochant de Marguerite, elle lui dit avec autant de douceur qu'elle put en appeler à son aide :

« Je désire, mademoiselle, que vous ne quittiez ma maison que demain soir à la brune, et que d'ici là vous ne disiez à personne que vous vous en allez, à moins que... et c'est dans votre intérêt, ma chère enfant, car je ne veux de mal à personne... et parce que je vous renvoie, ce n'est pas une raison pour que tout le monde vous jette la pierre, ce qui ne manquerait pas d'arriver... Ainsi donc, par un reste de bienveillance, je vous autorise à dire que c'est de votre plein gré que vous quittez ma maison.

— Je n'ai jamais su mentir, madame, répondit Marguerite.

— En voici bien d'une autre! s'écria mistress Johnson avec humeur, ayez donc des égards, des procédés pour des gens de cette espèce!

— Assez, madame, assez! » s'écria Marguerite en se précipitant hors de la chambre.

Elle n'est pas encore au bas de l'escalier,

que déjà une foule de jeunes voix s'écrient autour d'elle :

« Chère miss, qu'avez-vous? vous pleurez ! » Et des larmes se mêlent à ses larmes, et c'est à qui s'approchera d'elle pour l'embrasser et obtenir un mot, un regard. On l'entoure, on la presse, on l'entraîne dans la classe, et là, groupées les unes à ses pieds, les autres dans ses bras, toutes ces jeunes filles au cœur pur et aimant donnent un libre cours à leur tendresse, à leurs regrets. On n'entend que ces mots entrecoupés de larmes :

« Si vous partez, nous ne resterons pas. Oh ! ne partez pas, chère miss! restez, restez avec nous ! »

Mais mistress Johnson et sa fille ont suivi de près Marguerite ; elles entrent armées de toute la dignité que demande la grave circonstance où elles se trouvent, et leur apparition glace tous les cœurs. Plusieurs des jeunes amies de mademoiselle Oberval s'éloignent timidement et vont se placer devant leurs pupitres. Mais Henriette, habituée à ne pas craindre mistress Johnson, qui lui passe tous ses caprices, rallie du regard ses plus intimes amies.

« Si vous renvoyez miss Oberval, dit-elle d'une voix pleine d'émotion, mais de fermeté, nous prierons nos parents de nous retirer ; c'est à elle que nous devons tout ce que nous savons, et nous n'obéirons jamais à la sous-maîtresse qui la remplacera.

—Mademoiselle Oberval sort de son plein gré, » murmura mistress Johnson d'une voix mal assurée, et elle jeta sur la jeune fille un regard presque suppliant.

Marguerite comprit enfin.

Les larmes et l'amour de ses élèves avaient effacé l'amertume des paroles de mistress Johnson, il est si doux d'être aimé! Marguerite était presque consolée et elle répondit avec douceur :

« Mistress Johnson ne peut pas me garder, mes chères petites, il faut que je vous quitte, il le faut absolument. Vous auriez tort de lui en vouloir. Henriette, si vous m'aimez, vous resterez ici. »

Mistress Johnson rougit de honte et de joie; elle espérait garder ses élèves mais elle souffrait de le devoir à la pauvre étrangère.

« Vous ne nous quitterez que demain soir, miss Oberval, reprit-elle d'un ton mielleux; vous nous donnerez encore cette journée. J'accorde congé à ces demoiselles demain pour qu'elles soient avec vous plus longtemps, ces chères petites; c'est qu'elles vous aiment beaucoup ! Cela fait votre éloge et le leur. Venez m'embrasser, mademoiselle Oberval, et vous aussi, miss Henriette. Je ne veux que votre bonheur, mes enfants; ce serait bien mal à vous si vous étiez ingrates envers moi. Est-ce ma faute si mademoiselle Oberval est forcée de nous quitter?

— Oh ! restez, restez ! » crièrent à la fois toutes les pensionnaires en battant des mains.

Marguerite jeta sur mistress Johnson un regard plein de mépris, et, se tournant vers ses jeunes amies, elle dit avec un accent ému :

« Je pars pour la Suisse...

— Que Dieu soit loué! s'écria miss Nancy, lorsque Marguerite et ses élèves se furent dispersées dans le jardin.

— Je crains d'avoir trop écouté le désir que j'ai de vous établir, Nancy; le renvoi de mademoiselle Oberval peut être très préjudiciable à la vogue dont jouit cette maison; jamais je ne trouverai une sous-maîtresse ayant ses talents, sa manière claire d'enseigner. Je me suis trop pressée, et puis, il faut en convenir, elle vient de très bien se conduire à notre égard; et d'ailleurs, Nancy, ne serait-il pas possible que vous vous fussiez trompée? Si je ne craignais pas de compromettre ma dignité, je prierais cette jeune fille de rester avec nous; mais ce que je ne puis faire, vous le pourriez, Nancy.

— Pour cela, non, maman, ce serait trop m'abaisser; sans compter que je ne serai

pas tranquille tant que je la saurai ici. Sans elle, qui sait si je ne serais pas aujourd'hui une milady au lieu d'une miss ?

— Allons, elle partira, » reprit mistress Johnson.

Le lendemain soir, au moment de la récréation, et quoiqu'il fît un temps superbe et que les derniers rayons du soleil colorassent d'un pâle reflet les arbres et les fleurs, le jardin était désert; Marguerite achevait ses paquets et ses élèves pleuraient autour d'elle.

On ne voyait que bourses, pelotes, sacs à ouvrage, portefeuilles étalés sur le lit de la jeune sous-maîtresse, qui pleurait en contemplant tous ces dons de l'affection la plus vraie et la plus touchante.

Marguerite cherchait en vain dans sa pensée pourquoi on la renvoyait; sa fierté blessée, le ressentiment qu'inspire toujours une grande injustice, l'empêchaient d'envisager avec sang-froid le cruel embarras dans lequel mistress Johnson la plongeait. Cependant, plus l'instant de quitter cette maison où depuis deux ans elle avait vécu, sinon heureuse, du moins paisible, plus cet instant approchait et plus elle comprenait toute l'étendue de son malheur. Qu'allait-elle faire? Son cœur lui disait de retourner en Suisse; sa raison lui disait de rester en Angleterre un ou deux ans encore. Mais où trouverait-elle une pension où on lui offrît les mêmes appointements que ceux qu'elle avait chez mistress Johnson? Son sacrifice devenait inutile si elle n'amassait pas, avant de rejoindre sa famille, une petite somme qui pût la mettre pendant quelque temps à l'abri du besoin. Ces tristes inquiétudes oppressaient son cœur et ses préparatifs de départ se faisaient lentement.

Henriette s'était assise sur le pied du lit de sa chère miss Oberval; elle pleurait et répétait souvent qu'elle était bien malheureuse. « A moins cependant, ajoutait-elle tout bas et comme se parlant à elle-même, à moins que maman ne me refuse pas... Oh! si elle pouvait venir... Pourvu qu'elle ait reçu ma lettre! »

Cependant les sacs de nuits, les boîtes, les cartons étaient fermés, ficelés. Mistress Johnson et sa fille avaient annoncé qu'un fiacre était à la porte, et toutes deux, affectant un air de tristesse, venaient prendre congé de leur jeune sous-maîtresse pour contenir par leur présence la douleur et les regrets de leurs élèves.

Marguerite, toute baignée des larmes de ses petites amies, affectait un calme qui était bien loin d'elle; son cœur était brisé, et elle sentait le besoin de ne pas prolonger des adieux où son courage allait l'abandonner.

Tout à coup des pas pressés se font entendre; la porte s'ouvre et milady Reynolds entre précipitamment dans la petite chambre de Marguerite. Henriette jette un cri de joie, saute au cou de son amie, l'embrasse, embrasse sa mère, ses compagnes, et ne s'arrête qu'à l'aspect de mistress Johnson et de sa fille.

« Qu'est-ce que cela signifie? murmure Nancy, tandis que l'inquiétude se peint sur le visage de sa mère.

— Cela signifie, s'écrie Henriette en sautant de joie, que je ne quitterai plus ma chère miss Oberval. »

Pendant cette scène, moitié triste, moitié joyeuse, milady Reynolds s'était approchée de Marguerite, et toutes deux échangeaient à voix basse des paroles qui n'arrivaient pas jusqu'aux oreilles de mistress Johnson, quelque attention qu'elle leur prêtât.

« Oh! madame, s'écria Marguerite, incapable de maîtriser l'élan de sa joie, oh! madame, se peut-il! Tant de bonté...

— Ne me remerciez-pas, dit milady Reynolds en lui prenant la main; c'est moi qui suis vraiment heureuse et satisfaite. »

S'avançant alors vers mistress Johnson, elle lui dit que, désirant voir l'éducation de sa fille s'achever sous ses yeux, elle venait d'engager mademoiselle Oberval à se fixer dans sa maison.

La foudre serait tombée aux pieds de miss Nancy et de sa mère qu'elles n'eussent pas été frappées plus douloureusement.

Le soir même de cette journée, qui venait de finir d'une manière si heureuse et si inopinée pour la pieuse jeune fille dont la tendresse filiale n'avait reculé devant aucun sacrifice, Marguerite était installée dans le riche hôtel de lady Reynolds, situé dans Regent-Street. Les soins, les égards, la tendresse y remplaçaient l'exigence, la gêne, les tracasseries qu'elle avait eu à supporter chez mistress Johnson.

Un an après son séjour chez lady Reynolds, Marguerite partait avec cette dame, Henriette et son frère pour la Suisse. Tous quatre se rendaient dans l'humble habitation de M. Oberval.

Marguerite avait une malle ; elle ne revenait plus avec six chemises et quatre robes; cependant ce qui tenait le plus de place dans cette malle, ce n'étaient pas les objets destinés à sa toilette, mais les cadeaux de tous genres qu'elle y avait entassés pour ses bien-aimés parents.

Rien ne pourrait rendre l'émotion de mademoiselle Oberval en respirant l'air natal, en revoyant après trois ans d'absence les villages, les montagnes qu'elle avait quittés en pleurant et qu'elle revoyait en pleurant ; car la joie a ses larmes comme la douleur.

Enfin on arrive devant la maison paternelle, et, durant bien des instants, des cris entrecoupés, des mots sans suite, des baisers mouillés de pleurs, disent seuls le bonheur du retour... Puis l'émotion se calme ; on se regarde, on s'examine. L'aisance a rendu la santé aux parents de Marguerite et la jeune fille recueille le fruit de son long sacrifice. Mais on n'attendait que Marguerite dans la maison paternelle et l'on éprouve quelque embarras à y recevoir des étrangers dont les domestiques en livrée et les armes peintes sur la chaise de poste indiquent un rang et une fortune qui cadrent mal avec la simple retraite où ils viennent d'entrer.

« Je n'ai pas voulu, dit lady Reynolds, qui s'aperçoit du léger embarras qu'elle cause, je n'ai pas voulu que notre chère Marguerite fît seule un si long voyage. Et puis, ajouta-t-elle en tendant la main à madame Oberval, je savais que je trouverais ici une compatriote.

— Et des cœurs bien reconnaissants, » se hâta de répondre la mère de Marguerite en serrant la main de lady Reynolds.

Le lendemain, après un frugal déjeuner où de délicieux fromages de lait de chèvres firent dire à Henriette que la Suisse était le meilleur pays du monde, les deux jeunes filles coururent dans le jardin, les prairies et les champs qui entouraient la maison d'une verte et riante ceinture.

M. Oberval offrit au jeune lord de faire avec lui une partie d'échecs, et les deux dames commencèrent une conversation qui, bien qu'elle se fît à voix basse, donnait au frère d'Henriette de fréquentes distractions.

« Vous n'êtes pas à votre jeu, observait de temps en temps monsieur Oberval.

— O mon ami ! s'écrie tout à coup la mère de Marguerite, c'est trop de bonheur! Ecoute, écoute, laisse là ta partie... »

M. Oberval regarde sa femme d'un air étonné, mais le jeune homme repousse vivement la table, mêle les pions, et saisissant la main de son adversaire il dit avec une vive émotion : « Je vous aimerai comme un fils ; ne me la refusez pas. » M. Oberval, qui pense à son jeu, à la tour, à la reine, au roi, croit que son hôte devient fou... Mais tout s'explique rapidement.

Lady Reynolds demande avec grâce et dignité la main de mademoiselle Marguerite Oberval pour son fils, lord Frédéric Reynolds.

Je ne peindrai pas la joie, le bonheur de ces bons parents. M. Oberval était dans les bras de Frédéric et lady Reynolds dans ceux de madame Oberval lorsque les deux

jeunes filles entrèrent balançant gaîment leurs larges chapeaux de paille qui, suspendus à leurs bras, s'étaient métamorphosés en corbeilles de fleurs.

Les chapeaux et les fleurs roulèrent sur le plancher. Henriette d'un bond fut dans les bras de madame Oberval; Marguerite surprise, et rouge comme les coquelicots qu'elle foulait sous ses pieds, Marguerite comprit vaguement qu'il s'agissait d'elle.

« Venez, chère fille, dit vivement lady Reynolds, venez m'embrasser! M'aimez-vous assez pour m'appeler du doux nom de mère? voulez-vous être ma fille, Marguerite, la sœur de votre élève, de votre amie, de votre petite Henriette? » Marguerite se jeta dans les bras de lady Reynolds et dans ceux d'Henriette qui criait : « Tu seras ma sœur, tu ne me quitteras plus! »

Une seule personne semblait ne partager qu'à demi la joie générale; c'était M. Oberval. Lorsque les premiers transports furent passés, il dit avec une douceur pleine de tristesse :

« Nous sommes bien pauvres, milady, pour aspirer à l'honneur de votre alliance. Tout ce que je possède est ici... »

— Monsieur, interrompit vivement lady Reynolds, en fait de fortune, il n'en est qu'une dont je m'inquiète; c'est une réputation honorable, une vie sans tache, une naissance qui puisse être avouée hautement. Je trouve tout cela dans votre famille, et bien plus encore. Marguerite est plus riche sans dot que beaucoup de nos riches héritières. Elle a été trop bonne fille, pour ne pas être la meilleure des femmes; elle a toutes les vertus de l'âge mûr, toutes les grâces de la jeunesse. Voici un an qu'elle vit sous mon toit, un an que je l'observe sans avoir pu découvrir en elle le moindre défaut. Elle n'est ni coquette ni envieuse; elle ignore qu'elle est jolie et s'oublie toujours pour penser aux autres. Je l'aime, je l'estime, et je vous crois l'âme trop noble pour qu'une misérable question d'argent puisse vous empêcher de partager le bonheur que j'éprouve à la nommer ma fille! »

On fut bientôt d'accord; M. Oberval serra la main du jeune lord, l'appela son fils, et quinze jours après Marguerite Oberval, l'humble et pauvre institutrice, que mistress Johnson avait si cruellement renvoyée, devenait la femme d'un des plus riches héritiers de Londres. Le bon curé, source première du bonheur de Marguerite, bénit cette union. Sa voix était tremblante d'émotion, et au moment où, dans la simple et touchante allocution qu'il adressa aux jeunes époux, il vint à parler du dévouement de la jeune fille, de son courage lorsque pour donner du pain à sa famille elle s'était expatriée et condamnée à une dépendance de tous les instants, bien des yeux humides de larmes se tournèrent vers Marguerite.

« Dieu est toute justice, continua le curé; il bénira la jeune femme comme il a béni la jeune fille. »

La prédiction du bon vieillard s'est accomplie. Dieu a béni Marguerite, elle est aussi heureuse qu'il est permis de l'être dans ce monde.

M. et M[me] Oberval ont quitté la Suisse pour suivre leur fille à Londres, où les deux familles n'en font qu'une.

Mistress Johnson, en apprenant le mariage de Marguerite, a éprouvé un si vif dépit qu'elle a été au moment de fermer son établissement. Miss Nancy n'est pas encore mariée, quoique sa mère ait eu soin de dire qu'elle lui donnerait une forte dot. L'argent ne suffit pas dans la vie; il faut, avant tout, être riche de bonté, de grâces et de vertus.

Mélanie Waldor.

LINNÆUS[1].

(SUITE.)

VI.

Leyde est une ville charmante; elle a, comme toutes les villes de la Hollande, des maisons d'une propreté excessive, des rues bordées de canaux où se reflètent les arbres plantés sur la rive, une population attachée aux habitudes des pères et qui voit sans envie les efforts civilisateurs des autres nations. L'effrayante activité d'Amsterdam, ce vaste entrepôt des produits des deux mondes, est ignorée à Leyde. On peut y vivre paisiblement dans un complet oubli des choses de la terre, et l'on est libre de n'avoir avec ses voisins aucune relation intime.

Linnæus y arriva dans l'après-dînée d'un samedi. Toutes les servantes s'occupaient à laver le dehors des maisons ou à répandre du sable sur le plancher de l'intérieur, admirablement lavé aussi. Un luxe de fraîcheur et de propreté était en ce jour la passion générale. A voir le jeune Suédois marcher lentement, regarder dans les boutiques, s'arrêter au bord de l'eau, suivre de l'œil tout ce mouvement, il n'était pas difficile de conjecturer que nulle affaire ne le pressait. Un léger paquet était sous son bras, et ses pauvres vêtements accusaient une profonde incurie ou un excessif dénûment. Las de passer les ponts et de parcourir les rues que bordent les canaux dont la ville est sillonnée en tous sens, il entra dans la cuisine d'une auberge. L'hôte grondait deux petits drôles occupés à tourner des broches chargées de viandes.

« On ne parle pas, disait-il d'un ton brusque, on pense à son affaire. Les voyageurs qui viennent d'arriver sont au moins des princes déguisés, et ils ont de l'or comme des rois. On peut faire attendre les gueux, on doit prendre des ailes pour servir ceux qui paient bien. »

C'était plus qu'il n'en fallait à Linnæus ; il sortit doucement d'un lieu si peu convenable à sa mauvaise fortune; car, des cent ducats de mademoiselle More, il lui en restait tout au plus trois. A l'aide de quelques informations, il se dirigea vers une petite maison de simple apparence devant laquelle était un banc de pierre. Il s'assit après avoir heurté. Une femme de grand âge, dont le visage était empreint de douceur et de tristesse, vint ouvrir au jeune homme.

« On m'a dit, madame, que vous avez deux ou trois chambres et que vous vous chargez de la nourriture de ceux que vous recevez.

— Cela est vrai, monsieur; qui vous a indiqué ma maison?

— Je ne puis vous nommer personne, car je suis complétement inconnu dans cette ville; et de plus, madame, je suis tellement pauvre que je n'ai pas de quoi y subsister plus d'une huitaine de jours.

— C'est donc un intérêt bien vif, monsieur, qui vous amène ici? Peut-être voulez-vous obtenir un emploi dans quelque maison de commerce.

— Non, madame, non, répondit Linnæus; je serais un fort mauvais commis; les chiffres ne sont pas dans mes goûts.

— Vous êtes donc venu par curiosité?

— Madame, dit Linnæus, il y a une passion qui a tourmenté bien des hommes :

(1) Voir page 257.

c'est la passion de savoir ; voilà ce qui m'amène ici. »

Elle le regarda d'une manière particulière.

« Je comprends, vous êtes un savant.

— Je travaille à le devenir.

— Ma mère, dit cette femme, en a logé un à Amsterdam et plus tard dans cette même maison. C'était un Français tellement épris de la Hollande qu'il y a passé vingt années. Le nom de cet homme est devenu bien grand ; il a laissé des livres dont on parle avec respect. Moi, femme simple et ignorante, j'en ai lu deux.

— Quels titres ont ces livres ?

— Il y en a un qui s'appelle : *Discours de la Méthode*, et l'autre, *Méditations;* ce dernier m'a remplie d'admiration.

— Cet homme est René Descartes, prononça Linnæus en ôtant son chapeau.

— Oui, c'est monsieur Descartes.

— Je suis du pays où René Descartes a fini ses jours, reprit Linnæus ; c'était en Suède. »

L'hôtesse engagea Linnæus à entrer dans une petite salle. Elle le débarrassa de son paquet, lui fit servir des rafraîchissements et revint à Descartes.

« Monsieur, il écrivait ou il se promenait en rêvant des journées entières sans voir personne. Quand il était fortement préoccupé d'une idée, il mangeait à peine et ne parlait pas ; cela durait des semaines. Si vous saviez qu'il était bon pour ses domestiques ! qu'il leur enseignait d'admirables choses ! Jamais il ne s'impatientait de leur ignorance ou de la peine qu'il éprouvait quelquefois à se faire comprendre d'eux. Ma mère m'a cité de lui un trait bien touchant. Un de ces pauvres êtres le remerciait avec effusion de tout le savoir qu'il devait à cette grande bonté ; monsieur Descartes s'empressa de l'interrompre. « Que faites-vous ? n'êtes-vous pas mon égal ? C'est une dette que j'acquitte[1]. » On n'a jamais vu d'homme plus simple dans ses vêtements et sa nourriture ; il était toujours en drap noir et il ne mangeait presque jamais que des légumes et des fruits. Ma mère m'a parlé de lui si souvent que je crois vraiment l'avoir connu ; il y a bien longtemps, monsieur. La dernière fois qu'il vint chez elle, c'était en 1649 et nous sommes en 1735. Comptez un peu, cela fait quatre-vingt-six ans. »

L'excellente femme brisa tout à coup avec le souvenir de l'homme de génie pour s'occuper du jeune voyageur.

« Vous écrivez, monsieur ?

— Madame, j'étudie les fleurs et j'écris sur les fleurs.

— Cela doit être attachant. Monsieur Descartes aimait les fleurs aussi. Dans sa maison d'Amsterdam il en cultivait lui-même de fort belles qu'il se plaisait à montrer.

— Les fleurs, reprit Linnæus, sont, après ma famille, ma fiancée, et trois ou quatre amis, ce que j'aime le mieux sur la terre.

— Vous devez être bon et honnête, dit cette femme.

— Je n'ai jamais nui volontairement à mes semblables. Dites-moi, madame, suis-je loin de la maison de M. Boerhaave ? C'est pour le voir que je suis à Leyde.

— Il est absent de Leyde en ce moment ; mais ne vous en tourmentez pas, monsieur, regardez ma maison comme la vôtre. Vous êtes étranger, je suis étrangère également par mes pères ; c'est un lien entre nous. » Elle ajouta vivement : « La chambre de M. Descartes est libre ; voulez-vous l'occuper ?

— N'oubliez pas, madame, que ma fortune est bien mauvaise en ce moment.

— Vous me paierez quand elle sera meilleure. Dieu a béni mon travail. »

Linnæus suivit la généreuse hôtesse dans la chambre où avait logé Descartes chaque fois qu'il était venu à Leyde.

« Voyez, monsieur, dit-elle en ouvrant

(1) Quelques domestiques de Descartes apprirent de lui les mathématiques, et, quittant leur condition servile, occupèrent dans la société une place honorable.

une fenêtre, on découvre de belles campagnes. M. Descartes a passé là bien des soirées d'été. Malheureusement il préférait Amsterdam à tout autre lieu. Un autre homme de grande renommée aussi contempla ce paysage avec ravissement. »

L'hôtesse fit une courte absence et revint un portrait sur toile à la main.

« Que c'est beau ! s'écria Linnæus.

— C'est ma mère, dit l'hôtesse, et celui qui l'a peinte, ici dans cette même chambre, dort maintenant du grand sommeil.

— Le nom de ce peintre, madame?

— Van Dyck, le sublime Van Dyck! répéta l'hôtesse avec orgueil. Ma mère était née dans la ville de Van Dyck, à Anvers; elle fut excellente pour lui tout le temps qu'il logea dans sa maison. Un matin Van Dyck la fit asseoir en face de lui; il commença ce portrait vers les dix heures et le lendemain il l'acheva. On en a offert bien de l'argent.

— Je n'ai rien vu de plus admirable, dit Linnæus. Quelle vigueur! quelles teintes chaudes et brillantes! La vie est là.

— Van Dyck, reprit l'hôtesse, fit plus tard des portraits de rois et de reines. Il mourut jeune, vous le savez, monsieur, à quarante-deux ans.

— Madame, dit Linnæus, cette chambre devrait être chantée par quelque grand poëte, car elle a possédé deux hommes d'une immense valeur, Descartes, Van Dyck! Que suis-je, moi, pour l'occuper après eux? Laisserai-je ici-bas des traces de mon passage? saura-t-on seulement que j'ai vécu? »

Ces derniers mots furent prononcés avec cette mélancolie d'expression particulière aux génies qui en sont encore à la rêverie.

Dès ce jour Linnæus fut installé dans la chambre consacrée par d'immortelles veilles, et dès ce jour il reçut de son hôtesse ces soins délicats et empressés que les femmes de toutes les conditions savent si bien donner.

Un matin l'excellente créature ne parut pas dans la petite salle à manger. La servante monta chez sa maîtresse et on l'entendit jeter un grand cri. Linnæus courut aussitôt; il vit l'hôtesse étendue sur le plancher.

« Monsieur, elle ne remue pas, elle est froide! Regardez-la.

— Elle est morte, dit Linnæus après un moment de terrible examen. Morte! répéta-t-il sourdement. »

Et toute la journée fut remplie de regrets donnés à cette femme qui s'était montrée pour lui une si noble amie.

Le lendemain jeudi Linnæus alla, le cœur bien triste, chercher un asile ailleurs. On lui avait dit que Boerhaave serait de retour dans la semaine, il prit donc la première auberge qu'on lui indiqua. Vers le soir du second jour sa note lui fut présentée, il la paya d'un air naturel; mais quand il fut sans témoins, il étala sur la table le peu d'argent qui lui restait, et il tomba dans l'inquiétude. Sa rêverie durait depuis une heure, quand la voix de son hôte l'en tira brusquement. Il parlait dans une chambre voisine, séparée de celle de Linnæus par une cloison si mince que celui-ci entendit tout.

« Ah! disait l'hôte, vous n'aviez pas d'argent et vous restiez chez un honnête homme qui travaille nuit et jour pour faire honneur à ses affaires! Ces messieurs, tout gueux qu'ils sont, se donnent des airs de gentilshommes. »

Alors une voix de jeune homme répondit avec l'accent français :

« Je mérite un peu de vos reproches; mais sachez bien, maître Van Osten, que j'aurai de l'argent bientôt.

— Quelque grosse succession! dit l'hôte avec une colère railleuse.

— Et si cela arrivait, maître Van Osten?

— Si cela arrivait, je dirais que les aventuriers ont quelquefois plus de bonheur que les honnêtes gens.

— Qu'avez-vous dit, maître? demanda le Français d'un ton serré. Qu'avez-vous dit? Ayez donc le cœur de répéter vos paroles.

— Vous savez bien ce que j'ai dit, répondit l'hôte d'un ton effrayé.

— Il faut me le redire! » s'écria le jeune homme.

Son accent était si impérieux, que Linnæus se crut autorisé à intervenir dans cette querelle. Il courut donc sur le lieu de la scène. Au moment où il entra, le jeune homme, l'épée levée, faisait reculer l'hôte, qui demandait grâce en tremblant de tous ses membres. L'hôtesse arriva éperdue et se jeta entre l'offensé et son mari.

« Madame Van Osten, il faut que je le châtie!

— Qu'a-t-il donc fait, monsieur?

— Il m'a parlé comme un drôle.

— Monsieur, ne le tuez pas! dit la pauvre femme en joignant les mains; il a bu.

— S'il est ivre, prononça l'étranger avec dégoût, je ne puis lui en vouloir de sa grossièreté. Emmenez-le, madame Van Osten, et que le ciel vous donne de la patience. Moi, j'ai eu la tentation de lui couper les oreilles.

— Merci, monsieur, » dit l'hôtesse ravie.

L'hôte voulut parler.

« Taisez-vous, dit le jeune homme, et débarrassez-moi au plus vite. »

Madame Van Osten prit son mari sous le bras et l'entraîna hors de la chambre.

« Enfin! » dit le jeune homme.

Il se jeta sur une chaise; alors il aperçut Linnæus qui le regardait.

« Voilà une scène ignoble, dit-il en s'efforçant de sourire. Puisque l'insolence de ce malavisé vous a instruit de ma détresse, monsieur, je ne crains pas de vous dire que ma plus grande peine est de rester ici quelques jours encore. J'y suis forcé.

— Si je n'étais pas moi-même très pauvre, excessivement pauvre, dit Linnæus, je serais heureux, monsieur, de vous ménager les moyens de sortir d'ici.

— Ah! vous êtes un frère de misère! dit le Français en se levant vivement pour serrer la main de Linnæus. Au fait, j'aurais dû le voir à votre habit. Eh bien! je vous en aime d'autant plus. Dites-moi; vous avez fait mauvaise chère depuis que vous êtes ici; il faut que vous déjeuniez demain avec moi. Nous aurons des vins de France, des vins du Rhin, une cuisine excellente et du café exquis. Le café est ma passion.

— Je suis pauvre, monsieur.

—Je le suis autant que vous, plus peut-être. »

Linnæus promena sur le jeune homme un regard incrédule. Ce prétendu frère de misère n'avait-il pas un habit de satin brodé, des bas de soie, une chaussure élégante?

« C'est bien, dit l'étranger, qui l'avait compris; mais pas un sou de cuivre dans la poche. Que cela ne vous cause aucune inquiétude, je voulais dire aucun scrupule; le déjeuner ne sera pas aux frais de l'hôte, je vous en donne ma parole d'homme d'honneur. Acceptez donc; un refus manquerait de courtoisie.

— Vous mettez à votre invitation une bonne grâce à laquelle je ne résiste plus, dit Linnæus.

— C'est parler en homme. »

Le jour suivant l'étranger vint heurter à la porte de Linnæus.

« Venez, mon cher convive, dit-il en l'entraînant doucement vers la petite salle où le couvert était mis. Voyez; le linge est d'une éblouissante blancheur; nous serons servis comme des rois. Hôtesse, hôte, valets, tout se montrera empressé. »

Selon la promesse du Français, le déjeuner fut abondant et délicieux. Pendant que l'hôte faisait étalage de zèle, le jeune superbe affectait une indifférence complète. Toute sa grâce était pour Linnæus. Quand ils furent seuls, ses yeux expressifs s'arrêtèrent sur le Suédois.

« Eh bien?

— Vous êtes un magicien, s'écria Linnæus. Comment cet homme a-t-il changé à ce point? De dur, d'insolent qu'il était, il est devenu étonnant de prévenances.

— Dites qu'il est devenu bas. Je ne re-

cevais pas ses services sans dégoût. A propos, vous dînez avec moi?

— C'est assez pour un jour, répondit Linnæus, presque effrayé de se faire le complice de telles dépenses.

— Vous voilà encore avec vos scrupules; n'en ayez pas, rien ne vous en donne le droit. Je suis sûr de payer mes dettes avant peu de jours; ce n'est point une folle imagination. Enfin vous me refusez pour aujourd'hui, mais non pour demain? »

Il fallut bien que Linnæus acceptât. Ce dîner du lendemain fut luxueux et plein de gaîté.

« Ne desservez pas, dit le jeune étranger, nous souperons des débris. »

Ce qui eut lieu.

Linnæus, retiré dans sa chambre, se sentit fatigué de ces excès. Il se coucha mécontent de lui et se trouva si découragé le lendemain matin qu'il ne put se défendre de verser quelques larmes. Ce fut sous cette impression qu'il écrivit à Boerhaave. Sa lettre était noble, mais triste. Autant il lui eût été doux d'aller voir le grand homme pour honorer son génie, autant il lui était humiliant de mêler à ce désir un intérêt d'argent; car il exposait ses besoins à Boerhaave. A peine eut-il écrit cette lettre qu'il eut hâte de la porter, faisant des vœux en chemin pour que Boerhaave fût de retour.

« S'il voulait s'intéresser à moi, se disait Linnæus, je connaîtrais bien vite une position enviée. » Et il se rappelait que l'immense réputation de Boerhaave, comme médecin et comme naturaliste, avait de l'écho chez tous les peuples qui n'étaient pas à l'état de sauvages. La Chine elle-même, si dédaigneuse de toutes les civilisations de l'Europe, connaissait Boerhaave. Un mandarin chinois avait écrit une lettre au grand homme, portant pour suscription : *A monsieur Boerhaave*, et la lettre était parvenue à son adresse.

Un vif battement de cœur prit à Linnæus quand il fut à la porte du savant. Ce fut d'une voix bien émue qu'il demanda au vieux domestique, qui vint lui ouvrir, si M. Boerhaave était de retour. Le domestique ayant répondu affirmativement, il lui donna sa lettre avec prière de la remettre tout de suite à M. Boerhaave. Cela dit, il s'éloigna.

Tout en se promenant le long des canaux, il pensait à la manière dont le grand homme aurait lu sa lettre. Puis, avec sa vivacité d'imagination, il en composait la réponse; il y changeait, il y ajoutait, et toujours pour conclusion il plaçait le mot flatteur : *Venez*.

Le jour suivant il s'agita dans sa chambre toute la matinée. Son esprit ne put avoir de calme. Il descendit plusieurs fois vers l'hôte, pensant que cet homme, par négligence ou par oubli, ne montait pas la lettre si ardemment espérée. Chaque fois il recevait l'invariable et désespérante réponse : « Il n'est rien venu. » Quand le matin fut passé, Linnæus se dit que M. Boerhaave avait peut-être l'habitude de travailler jusqu'à cette heure et de ne faire que l'après-midi les choses en dehors de la science; mais l'après-midi, mais la soirée passa, comme le matin, sans qu'il reçût de réponse. Le lendemain fut encore un jour d'attente, on pourrait dire d'angoisse. Tantôt il marchait rapidement pour diminuer son agitation, tantôt il demeurait immobile, la tête appuyée dans ses mains, le regard fixe et morne, rêvant à la détresse qui le menaçait. Incapable de supporter plus longtemps cette douleur toujours croissante, il s'enfuit de sa chambre et courut s'étourdir dans les rues, se flattant de trouver la réponse à son retour. Le soleil éteignait ses clartés dans les eaux quand il revint après deux heures d'absence.

« N'avez-vous rien pour moi? demanda-t-il à maître Van Osten.

— Rien, monsieur Linnæus.

— En êtes-vous bien sûr? »

L'hôte le regarda.

« A demain, pensa-t-il en soupirant. Des hommes de haute renommée lui écrivent de toutes parts, moi je suis un être obscur. »

Il se coucha, mais il ne put trouver le sommeil. Aux premières lueurs du matin on heurta à sa porte; c'était le jeune étranger qui venait lui faire ses adieux. Sa mère était mourante, il partait pour la voir une dernière fois.

« On a soupçonné mon cœur, dit-il, on a craint que je ne perdisse du temps, et l'on ne m'a envoyé que pour payer mes dettes et pour faire mon voyage. Cette précaution m'afflige autant qu'elle m'irrite; j'aurais tant aimé à vous laisser de moi un souvenir de frère! »

Linnæus lui serra la main et il l'accompagna jusqu'à une certaine distance.

L'ayant perdu de vue, il sentit toute l'amertume de son isolement. Un mot affectueux, un doux regard, le silence même, quand il a une certaine expression, peut faire tant de bien, il peut être si bon au cœur malade! L'oubli de Boerhaave ajouta aux tristesses de cette journée. Jaloux de ne subir aucune humiliation de la part de son hôte, Linnæus avait acheté un petit pain qui fit tout son dîner. La journée qui suivit cette journée de mélancolie fut marquée par les mêmes tristesses et les mêmes privations. De grands seigneurs anglais avec leurs domestiques remplissaient l'hôtel de magnificence et de bruit.

« Mon Dieu, dit-il dans son adoration du soir, donnez-moi la force et la patience! Ne châtiez pas trop rudement la créature que vous avez formée. »

Un rayon de la lune se glissa dans la chambre du jeune homme; il le salua d'une exclamation comme un messager de bonheur. Ayant ouvert sa fenêtre, il contempla le ciel avec délices; il accueillit même les chants joyeux qui montaient de la rue et les rires qui passaient par volées. *La prière*, a dit un moderne, *est la respiration de l'âme.* Linnæus pria longtemps.

Le lendemain il se rendit chez Boerhaave.

« Monsieur ne reçoit personne, dit le vieux domestique.

— Est-il malade?

— Non, monsieur, il travaille à quelque chose de grave et de pressé.

— Lui avez-vous remis la lettre que je vous avais donnée?

— Garderais-je une lettre? prononça l'honnête serviteur blessé de la question.

— C'est que j'espérais une réponse. »

Une sorte de grognement avertit le jeune homme de sa présomption.

« Monsieur reçoit un si grand nombre de lettres, comment pourrait-il répondre à tout le monde? On oublie qu'il est âgé, qu'il a besoin de repos; on le tue à force d'exigences. »

Linnæus eut un âpre sourire.

« Lui direz-vous que je suis venu? Je vais vous écrire mon nom. » Ce qu'il fit avant de se retirer.

VII.

Boerhaave était dans son cabinet, absorbé par de graves travaux. Quelques notes lui devinrent nécessaires; il les chercha à travers des papiers épars sur la table. Une lettre lui tomba sous la main; il la mit de côté pour la reprendre plus tard.

« Voilà encore cette lettre! L'étourdi! je suis tenté de lui en vouloir. Linnæus... Linnæus... ce nom ne m'est pas inconnu. Mais où est ce Linnæus? Ne pas avoir écrit son adresse!... J'ai beau relire sa lettre, rien ne me dit où il demeure. Comment faire?... On ne peut pas aller à la porte de chaque maison et demander si M. Linnæus y est; les gens de Leyde diraient bien vite que Boerhaave est devenu fou. Belle crainte, vraiment! Mais aller partout, ce serait une tâche pour mon vieux Jonatham. Si je lui disais qu'il faut découvrir un M. Linnæus dans la ville de Leyde sans le nom de la rue, le numéro de la maison, il trouverait l'entreprise aussi difficile que celle de découvrir une algue au fond de la mer; il serait consterné. » Boerhaave souleva les épaules. « Comme s'il n'y avait pas d'autres

hommes sur la terre pour remplir cette mission ! » Il réfléchit un moment. « Au fait, pourquoi me tourmenter? Ce jeune fou a su trouver ma maison une fois pour apporter sa lettre, il saura bien la trouver une seconde fois pour venir en chercher la réponse. Peut-être n'a-t-il plus besoin de moi.»

Le savant se remit au travail. Tout à coup il se frappa le front.

« Et moi qui n'ai pas dit à Jonatham de faire entrer ce pauvre Suédois s'il se présentait de nouveau ! » Boerhaave sonna vivement. « Jonatham, ce jeune homme reviendra, sans doute ; ne le renvoyez pas, au moins.

— De quel jeune homme me parle monsieur?

— De celui qui vous a remis une lettre il y a quelques jours, ce jeune étranger ; vous savez bien?

— Monsieur, il vient de revenir.

— Et vous ne me l'avez pas amené!

— Monsieur m'avait défendu de l'inter rompre.

— Y a-t-il longtemps qu'il est venu ?

— Un quart d'heure tout au plus.

— Cours après lui, Jonatham, et amène-le bien vite.

— Monsieur oublie que Leyde a plus d'une rue et qu'en un quart d'heure on fait du chemin.

— Tu es raisonneur, Jonatham. Et qu'as-tu dit à ce pauvre Linnæus ?

— Que monsieur avait un travail important.

— Rien autre? Ah ! Jonatham, on voit bien que tu ne connais pas la misère, que tu es sûr d'une table bien servie et d'un lit où ton sommeil est bon.

— Quand on dérange le travail de monsieur, il veille et sa santé en souffre. N'ai-je pas vu cela souvent?

— Cela ne m'autorise pas à être dur. Cours, mon bon Jonatham ; peut-être se sera-t-il arrêté. Ce jeune homme manqu d'argent. »

Jonatham sortit, non sans avoir jeté un regard inquiet sur les manches de son habit qu'il n'avait pas le temps de brosser. Boerhaave se mit à la fenêtre. Une demi-heure s'écoula et Jonatham revint seul.

« Je ne l'ai pas vu, monsieur ; pourtant je l'ai cherché dans plusieurs rues.

— Cela est contrariant, dit Boerhaave en s'asseyant dans son vaste fauteuil. T'a-t-il dit qu'il reviendrait?

— Il ne me l'a pas dit. Seulement il a écrit son nom sur un papier, puis il est sorti.

— Ah ! voyons ce papier. » Jonatham alla le chercher. « Point d'adresse toujours! Faudra-t-il renoncer à le voir? Peut-être a-t-il quitté Leyde avec les désespoirs du malheur et la croyance que je manque de cœur. »

VIII.

Cependant Linnæus s'acheminait une troisième fois vers la maison de Boerhaave.

« Si j'avais seulement un demi-florin, il ne me verrait jamais. La science le touche plus qu'une misère d'homme, mais la science ne perd rien à un moment d'attente ; elle n'a besoin ni de pain ni de vêtements. »

Un jeune homme au teint maladif, qui se traînait dans de mauvais souliers attachés avec des cordes, lui demanda la charité.

« Je n'ai pas mangé d'hier, » dit le malheureux.

Linnæus se fouilla vivement; il lui donna son dernier sou et l'accompagna d'un regard de pitié.

« C'est l'image vivante de ce que je serai peut-être bientôt. Mes souliers sont déjà troués, mon corps devient faible. Moi aussi je n'ai pas mangé hier, mais j'ai mangé aujourd'hui. »

Parvenu devant la maison de Boerhaave, il heurta lentement. Jonatham vint ouvrir la porte, et sa tranquille figure s'épanouit d'aise.

« Vous voilà, monsieur Linnæus ! entrez

bien vite. Monsieur est dans son jardin, très impatient de vous voir. Mon Dieu! qu'il vous a attendu!

— Se peut-il? » dit Linnæus qui croyait faire un rêve en entendant ces excellentes paroles.

Ce fut d'un pas rapide qu'il suivit le vieux serviteur.

Boerhaave était assis au milieu de ses plantes. A la vue de l'homme de génie, Linnæus se sentit pénétré de respect. Il ôta timidement son chapeau et resta à distance.

« Voilà monsieur Linnæus, dit Jonatham à son maître. »

Le grand vieillard se leva tout aussitôt et s'avança vers Linnæus d'un air bienveillant et avec un sourire.

« Je vous ai fait de la peine par mon silence?

— Vous avez de grands travaux, monsieur, répondit Linnæus ému. Je comprends, je m'explique...

— Monsieur, n'accusez pas Boerhaave d'une passion dure pour la science. Ce retard, qui a dû vous affecter, est votre faute.» Linnæus leva sur le vieillard des yeux pleins d'étonnement. « Oui, monsieur, c'est votre faute. J'ai votre lettre dans ma poche. Où est-elle donc? je la relisais tout à l'heure. La voici! Voyez, dit-il d'un air triomphant, voyez, monsieur l'étourdi. Point d'adresse indiquée; pouvais-je vous répondre? Et moi qui ai été sur le point de dire à mon vieux Jonatham de courir vous demander à toutes les portes. Allez, vous m'avez bien fait souffrir.

— Vous vous êtes inquiété de moi, inconnu. Combien cette assurance me touche! proféra Linnæus.

— Cela était bien naturel. »

Encouragé par cet homme de science et de bonté profonde, Linnæus parla de la nature, de ses observations et de ses espérances. Boerhaave le regardait, l'écoutait et prenait plaisir à ce développement de facultés et d'enthousiasme.

« Venez, dit Boerhaave, venez faire connaissance avec mon jardin. Et tout en parcourant les allées, il lui nommait des plantes inconnues à la Suède. S'arrêtant ensuite devant un *alisier blanc :* « Connaissez-vous cet arbre? c'est le *cratægus aria*, aucun naturaliste ne l'a décrit.

— Il existe en Suède, répondit Linnæus, et Vaillant l'a décrit dans son *Botanicon Parisiense.*

— Impossible, dit Boerhaave en se dressant sur sa canne, impossible! Je connais les livres de Vaillant comme les miens, puisque j'en ai surveillé la publication.

— Et moi, reprit Linnæus, je suis sûr que le *cratægus aria* s'y trouve.

— C'est une erreur, jeune homme, une erreur.

— Si je l'avais sous la main... répliqua vivement Linnæus.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher entêté, je vais le chercher bien vite. »

Boerhaave, en effet, ne tarda pas à reparaître l'ouvrage de Vaillant à la main. Linnæus le prit. Le vieux savant souriait en voyant le jeune homme tourner les pages du livre avec tant de rapidité.

« A moins d'être un magicien, vous ne trouverez pas là-dedans le *cratægus aria.*

— Le voici, » dit Linnæus d'un air de satisfaction.

Boerhaave prit le livre.

« C'est vrai, dit-il à son tour en faisant un geste étonné. Je n'y comprends rien. Comment cela m'était-il échappé? Eh bien! vous voilà tout rêveur?

— J'ai trop obéi à un mouvement passionné. Me le pardonnez-vous, Monsieur?

— Jeune homme, répondit Boerhaave, je me suis préservé d'un orgueil petit et misérable; mon dévouement à la science est complet. » Il regarda Linnæus. « Je t'aime et t'estime beaucoup pour m'avoir prouvé jusqu'à l'évidence que je me trompais, moi dont tu as besoin. Mais voyons, causons un peu de vos projets. Oubliez que notre con-

naissance ne date que de quelques heures; supposez-la de plusieurs années.

— Que vous êtes bon! » dit le jeune homme en pressant la main de Boerhaave sur son cœur.

Ses yeux, devenus attentifs et profonds, se fixèrent tout à coup sur des campanules à grandes cloches bleues. Une des fleurs, nonchalante et penchée sur sa tige, s'agita doucement. Linnæus fit un signe à Boerhaave, comme pour appeler son attention.

« Que veut-il que je regarde? » pensa le savant.

La campanule se dressa tout à coup et prit une fière attitude.

« Ma belle fleur, vous voilà mariée! s'écria le jeune homme.

— De quel mariage parlez-vous? demanda Boerhaave.

— Du mariage de cette campanule, répondit Linnæus en la désignant du doigt; il vient de s'accomplir sous nos yeux. Maintenant elle quitte sa pose inclinée, elle se dresse, car la poussière végétale se perdrait[1]. Si j'écris jamais, dit-il avec expression, et j'écrirai; je ferai des organes des plantes la base d'un sytème de classification[2]. » Surprenant un sourire doucement railleur sur les lèvres de Boerhaave il ajouta : « C'est ma croyance.

— Je ne la blâme pas, dit le savant. Pour moi elle ne serait qu'une gracieuse rêverie.

— Ne dites pas que c'est une rêverie, dit Linnæus avec une vivacité grave et quelque peu mécontente. Voilà des années que je médite une méthode sexuelle. Cela vous paraît bien vain, bien téméraire.

— Non, répondit Boerhaave; nous sommes tous libres d'essayer nos forces. Devenez grand, je m'en réjouirai avec vous. »

(1) Le *pistil* des campanules étant plus haut que les *étamines*, la corolle est penchée pour faciliter la fécondation; mais aussitôt que le *pistil* a reçu le *pollen*, la fleur se dresse et ne s'incline plus.

(2) Le système artificiel de Linnæus est en effet basé ur les organes reproductifs.

Se confiant à ce langage plein de bienveillance et d'estime, Linnæus raconta les incidents les plus doux et les plus solennels de sa vie de naturaliste. Boerhaave lui prêtait une attention profonde.

« Les nuages de poussière odorante qui traversaient l'espace au commencement de nos étés du Nord m'avaient souvent étonné; je me demandais où allaient ces parfums mystérieux emportés par les vents, dans quel but ils voyageaient. Mon père n'avait pas su me le dire, et les autres hommes que j'avais questionnés étaient restés muets comme lui; aucun d'ailleurs n'y attachait l'intérêt d'une découverte: alors je ne connaissais pas de naturaliste. Il s'écoula bien du temps avant que je pénétrasse ce secret. Ce n'était pas assez d'y penser le jour, j'en rêvais la nuit avec une force de curiosité et d'impatience qui me faisait souffrir. Une après-midi, que le soleil brûlait la terre, je grimpai sur un saule, et, établi commodément entre ses branches, je me promis d'y passer les heures les plus ardentes du jour. Tout était calme, les oiseaux s'endormaient sous le feuillage immobile, les eaux coulaient sans bruit. Je regardai à l'horizon, rien ne s'y mouvait. Cet état de chose ne dura pas. Un vent léger se leva; les fleurs du saule frémirent, non comme elles auraient pu le faire à l'approche de l'orage: il y avait trop de douceur dans leurs mouvements, et, loin de vouloir se cacher, loin de se montrer inquiètes, elles s'étalaient doucement émues; celles que j'examinai n'avaient que des *pistils*. Je devins attentif; je le devins d'autant plus que je commençais à respirer dans l'air certaines senteurs bien connues, cette poussière végétale qui m'avait tant préoccupé. Des brises embaumées s'abattirent successivement sur les fleurs du saule, et chaque fois je vis les stigmates s'ouvrir pour recevoir cette rosée. J'analysai quelques fleurs encore, je méditai, et je conclus de mes observations que le saule où je m'étais abrité était un

saule femelle et que le vent lui apportait le pollen fécondateur éclos dans les anthères des saules mâles. Je descendis de ma retraite pour aller à la recherche de ces derniers. D'abord je ne trouvai que des saules femelles: cela m'impatienta sans trop m'inquiéter; enfin je crus en découvrir un mâle, car une vapeur légère s'échappait de son sein. «Es-tu celui que je cherche? m'écriai-je involontairement. » Le cœur me battait à chaque fleur que j'examinais. Ne conservant plus aucun doute, je me pris d'affection pour ce saule au point de baiser son écorce et de lui parler comme à un ami[1]. Depuis lors, en errant dans les forêts de pins, de sapins et d'ifs, je revis ces mêmes fêtes, et je les appelai les *noces des plantes;* seulement le pollen avait peu de chemin à faire, puisque le même arbre portait les fleurs mâles et les fleurs femelles; il s'élevait en vapeurs à travers les feuilles[2]. Une fois sur la trace, j'interrogeai successivement chaque espèce de fleurs; je passai des heures à épier l'union de celles qui réunissent dans le sein de la même corolle les *étamines* et les *pistils*[3]. J'aimais à les suivre dans leurs mouvements heureux. Maintenant encore, quand je rencontre un vieux mur sur mon chemin, j'y cherche la rue, cette plante si commune, et je me rappelle avec quel délice je regardais les *étamines* de cette fleur s'incliner l'une après l'autre sur le *pistil* et y répandre le *pollen*. La parnassie ne m'intéresse pas moins. Vous est-il arrivé, monsieur, d'assister à ses noces?

— Jamais, répondit Boerhaave.

— C'est une fête charmante. La corolle s'épanouit; alors une *étamine* s'approche timidement du *pistil* et le féconde. Elle se retire pour faire place à une autre étamine qui accomplit le même acte et s'éloigne à son tour pour faire place à une autre. On dirait des courtisans qui viennent saluer une reine sur son trône et lui offrir des présents. Dans la nigelle, dans l'épilobe, c'est le pistil qui fait les avances. » Linnæus s'anima. « Si vous saviez, monsieur, quel étonnement me saisit quand, pour la première fois, je découvris sur la pariétaire des fleurs mâles, des fleurs femelles et des fleurs hermaphrodites. Je ne me lassai pas de les contempler, de les analyser toutes; j'y employai tout un jour. Depuis on me signala d'autres plantes comme offrant la même richesse et la même bizarrerie; je vérifiai successivement l'exactitude du fait, mais l'humble pariétaire resta ma préférée[1]. La fougère, l'algue, le champignon, dépourvus d'*anthères* et de *stigmates* visibles, ont *des noces cachées*. Nulle créature humaine ne sait comment ils se reproduisent[2]. Comme le nénuphar est moins mystérieux! Veut-il perpétuer sa race, il lève sa tête endormie

(1) On appelle *dioïque* le végétal dont les fleurs mâles et les fleurs femelles appartiennent à un individu différent; ainsi, le dattier, le pistachier, le muscadier, le clutia, le peuplier, le saule, le myrica, le chanvre, le houblon, le guy commun, la vallisnéria, l'ortie des haies, appelée *dioïque* pour la distinguer de l'ortie *monoïque*, le smilax.

(2) On appelle *monoïque* la plante qui porte tout à la fois des fleurs mâles et des fleurs femelles; ainsi, le cocotier, le sagoutier, le platane, le thuya, le chêne, le sapin, le hêtre, le châtaignier, le noyer, le mûrier, le pin, l'aune, le coudrier, le buis, le figuier, le noisetier, l'euphorbe, le melon, le concombre, l'ortie, le maïs.

(3) On appelle *hermaphrodite* la fleur qui renferme dans le même calice ou sur le même *réceptacle* les étamines et les pistils; ainsi, le baobab, l'acajou, le baguenaudier, le cotonnier, le cactus, le cacaoyer, le cafier, le thé, la canne à sucre, le magnolia, l'oranger, l'olivier, le marronnier, le cerisier, l'abricotier, le pêcher, l'amandier, le prunier, le pommier, le poirier, le fraisier, le rosier, le laurier, le myrte, le camélia, le lys, le narcisse, le lilas, la tulipe, l'ibéride, le réséda, la violette, le jasmin, le liseron, l'iris, la bruyère, le haricot, le pois, le riz, le lin, le froment, l'orge, le seigle.

(1) Les plantes qui portent à la fois des fleurs *mâles* des fleurs *femelles* et des fleurs *hermaphrodites*, sont appelées *polygames;* ainsi, le bananier, l'érable, le frêne, le micocoulier, le chloris, l'arroche, la pariétaire, la sensitive.

(2) Ces plantes, aux noces cachées, sont pour cette cause appelées *cryptogames;* ainsi, les algues, les champignons, les lichens, les fougères.

sous les eaux, il se montre à la surface, s'y épanouit glorieusement; et quand les noces sont célébrées aux ardeurs du soleil, il rentre dans sa demeure humide et se cache de nouveau à la terre [1]. Monsieur, il y a des semences à aigrettes, il y en a qui sont ailées. C'est à se mettre à genoux devant tant de merveilles.

— Mon fils, tu seras éternel ! dit Boerhaave en tendant les bras au jeune homme, car Dieu t'a marqué du sceau de ses élus: il t'a fait don du génie. Appelle-moi ton père, j'en aurai la tendresse.

— Que vous êtes bon ! »

Et Linnæus baisait les mains du grand vieillard.

« Vous approuvez donc mes idées? Oh ! j'en suis fier. »

(1) M. de Mirbel a cité la vallisnérie spiralis (*valisneria spiralis*) comme extrêmement curieuse pour la manière dont s'opère sa fécondation. Nous empruntons la citation au célèbre botaniste :

« La *valisneria spiralis*, qui croit si abondamment dans les fleuves de l'Italie et du midi de la France et que les voyageurs ont retrouvée dans l'Amérique septentrionale et à la Nouvelle-Hollaude, présente un phénomène qui sera toujours un sujet d'étonnement pour le naturaliste. A *une certaine époque*, les fleurs femelles, portées sur de longs pédoncules roulés en tire-bourre, gagnent la superficie de l'eau ; les fleurs mâles, attachées à des pédoncules très courts, rompent alors les liens qui les arrêtent loin des femelles, viennent se mêler à elles et répandent le pollen vivifiant. Bientôt après, les fleurs femelles, devenues fécondes, sont ramenées au fond de l'eau par leurs pédoncules qui rapprochent leur circonvolution, et elles mûrissent leurs fruits. »

Boerhaave souriant ajouta:

« D'abord l'argent vous manque pour prendre vos degrés de médecin ; ce ne peut pas être une difficulté puisque j'ai de l'argent. Vient la question de savoir si vous voulez exercer la médecine ici.

« J'aimerais mieux une place qui me donnerait la faculté de connaître la nature plus profondément et de publier le résultat de mes observations.

— C'est bien, j'y penserai sérieusement. Venez dîner tous les jours avec moi ; nous y trouverons notre profit tous deux. Je vous enseignerai des choses que vous ne savez pas, car j'ai vécu un âge d'homme, et vous, mon jeune poëte, vous les traduirez dans votre langue inspirée. Notre ciel humide, nos riches pâturages, notre vie toute prospère ne sont guère favorables à l'exaltation. Nous avons une simplicité tranquille, un bon sens, un sérieux d'idées qui donne de la solidité à tout ce que nous écrivons, mais qui ne satisfait pas les natures ardentes et avides de merveilles. Aujourd'hui vous soupez avec moi. »

Vers le soir, au moment où Linnæus allait se retirer, Boerhaave lui présenta un rouleau de ducats, et posant le doigt sur la bouche du jeune homme :

« Un fils ne refuse pas à son père. »

Madame A. Dupin.

(*La fin au numéro prochain.*)

LA

TOURTERELLE ET LE LÉZARD.

Dans le tronc noueux d'un vieux chêne
Dont le feuillage printanier
Abritait les fleurs de la plaine,
Ainsi qu'un toit hospitalier ;

Une gentille tourterelle
Au collier noir, à la blonde prunelle,
Avait bâti le nid de ses amours,
Nid dont les tendres œufs ne comptaient pas huit jours.

C'était l'heure où sur les vallées
La nuit jette d'épais rideaux;
Où de blanches lueurs dansent sur les coteaux
Comme un essaim d'ombres voilées.
La tourterelle au collier noir
Pensait à son époux fidèle
Qui s'en était allé, loin d'elle,
Chercher la pâture du soir.
En l'attendant, la jeune mère
Créait le plus bel avenir
A son nid bien-aimé qu'un suave zéphir,
Caressait d'une aile légère.
Ce bonheur était doux : des bonheurs d'ici-bas
Le plus doux est celui qu'on rêve,
Et les autres ne valent pas
La feuille que le vent enlève.
Il faut rêver toujours si l'on veut être heureux ;
Rêver, c'est le besoin de l'âme,
Que le temps ait ou non, argenté nos cheveux,
Que l'on soit tourterelle ou femme !...
Donc, la tourterelle rêvait,
Et, comme une aimable chimère,
Devant elle passaient les formes que revêt
Chaque songe de jeune mère.
Sur l'églantier des prés fleuris,
Sur le saule affligé qui penche,
Elle voyait de branche en branche
Voltiger ses charmants petits;
Parmi les détours du bocage
Elle suivait leurs pas craintifs,
Le tableau de leurs jeux naïfs
La ramenait à son bel âge;
Avec eux elle s'amusait
Du bluet, de la fleur fanée,
Et le moissonneur qui passait
La prenait pour leur sœur aînée.
Puis elle les voyait bien grands,
Heureux, et surveillant comme elle
Les premiers pas de leurs enfants,
Dans les prés et l'herbe nouvelle.
Tandis que, frais et pur comme un songe des cieux,
Ce rêve d'avenir passait devant les yeux

De la gentille tourterelle,
Un énorme lézard sortant de son réduit,
A la faveur de l'ombre épaisse,
En s'approchant lentement et sans bruit,
Venait lui dérober les fruits de sa tendresse!
Le perfide ! Il a vu qu'au front du firmament
La lune cache sa lumière!
« Agissons, se dit-il; c'est, je crois, le moment:
« La nuit de ses longs bras semble enlacer la terre,
« Et j'ai l'appétit fort pressé... »
A ces mots, vers le nid, le monstre s'est glissé...
Mais il n'est point de nuit pour l'amour maternelle.
La tourterelle a vu s'approcher l'ennemi;
Posant sa tête sous son aile,
Elle feint de dormir, mais elle ouvre à demi
Son œil qui brille ainsi qu'une étincelle.
Elle arrête le traître au premier coup de dent;
Son joli bec d'ivoire, à la forme si pure,
Le saisit à la gorge, et comme un fer tranchant
Lui fait une large blessure.
Le misérable se débat;
« Plus fort que son frêle adversaire,
« Il est sûr de sortir vainqueur de cette affaire;
« Trop inégal est le combat ! »
Erreur ! Rien ne résiste aux forces d'une mère !
Blessé dans cent endroits et presque inanimé,
Bientôt le lézard roule aux bords d'une eau fangeuse,
Et la mère victorieuse
Revole à son nid bien-aimé.
Un de ses œufs venait d'éclore,
Son époux était revenu;
Oubliant le danger couru,
Elle chanta jusqu'à l'aurore.
Et, tout honteux de ses méfaits,
Sombre comme un oiseau d'orage,
Maître lézard, devenu sage,
A part lui se disait : « Jamais
« Je n'oublîrai cette aventure,
« Et désormais, quand j'aurai faim,
« Je n'irai chercher ma pâture
« Que dans le nid d'un orphelin... »

Il est des âmes endurcies
Que le malheur foudroie et ne corrige pas;
Dans les sentiers impurs où se perdent leurs vies,
Enfants, oh ! croyez-moi, n'égarez point vos pas.

Élise Moreau.

QUELQUES LEÇONS
DE BOTANIQUE.

CINQUIÈME LEÇON [1]. *Tiges aériennes. — Tiges souterraines. — Nœuds vitaux.— Formation du bois. — Découverte nouvelle.*

Laure se montra fort empressée, à la leçon suivante, de prouver à son frère que non-seulement elle avait noté avec soin les points principaux au sujet des racines, mais encore qu'elle avait fait elle-même des observations et des comparaisons.

« Jacques, ajouta-t-elle en riant, est émerveillé de mon amour pour les racines; il m'en a fait voir de bulbeuses et de tuberculées, celle du cyclamen, entre autres, dont la graine va mûrir en terre. C'est la plante dont maman et toi vous parliez l'autre jour; n'est-il pas vrai, maman?

Mme DE CÉRAN. Oui, ma fille; mais comment les graines du cyclamen vont-elles mûrir en terre?

LAURE. Oh! d'une façon très singulière; je m'en suis souvenue avec le secours de Jacques. Quand la fleur rosée du cyclamen, si élégante et si jolie, est passée, la tige s'enroule sur elle-même comme une crosse d'évêque, jusqu'à ce qu'elle arrive à la terre, où graine et tige, tout disparaît.

ERNEST. Je n'ai pas voulu t'interrompre tout à l'heure, ma sœur; mais la masse charnue dite *Pain à pourceau*, ou cyclamen, n'est ni une racine tuberculée ni un tubercule; c'est une tige déprimée, une véritable tige qui pourrait donner un stipe dans le genre de la tige du palmier, si les articles qui la composent, emboîtés les uns dans les autres comme le sont les embouts d'une lorgnette d'Opéra, venaient à être désemboîtés.

LAURE. Jacques jetterait de beaux cris s'il entendait cela! comme il a fait au reste lorsque je lui ai parlé des tiges souterraines qui sont des racines, à ce qu'il soutient, et voilà tout.

ERNEST. Les tiges souterraines, de même que la souche ou rhizome, produisent des rejetons qui donnent dans son entier l'individu végétal, tandis que les racines n'en produisent pas. Cette différence est assez tranchée, je pense, pour qu'on ne puisse confondre avec la racine la tige souterraine. Fais-moi le plaisir, Laurette, de regarder avec quelque attention la *figure* 4 du dessin que je t'ai donné l'autre jour (*planche* 2), et tu comprendras du premier coup d'œil le caractère qui distingue entre elles les tiges souterraines et les racines.

LAURE. Voici ce dessin; je l'ai rapporté parce que tu ne m'as pas expliqué toutes les figures qu'il représente.

ERNEST. Les branches du système aérien, tu le vois, ma sœur, sont munies de petits renflements qui manquent absolument aux branches du système souterrain (*fig.* 1). Ces renflements marquent la place qu'occupent les nœuds vitaux d'où partent les bourgeons écailleux que tu trouves dessinés plus en grand dans les *figures* 5 *et* 6; ces bourgeons écailleux donneront plus tard, en se développant, soit des branches garnies de

[1] Voir page 240.

feuilles seulement, soit une fleur et une feuille, comme dans la *figure* 9, soit un rameau terminal ou floral qui portera à la fois des feuilles et des fleurs, ainsi que nous en présente le cerisier, par exemple, fleurs auxquelles succéderont les fruits. Les racines proprement dites ne produisent rien de semblable. Leurs bourgeons ne sont jamais écailleux et jamais ils ne donnent autre chose que du chevelu. Jamais une seule de leurs branches mise en terre ne reproduira l'individu tout entier; tandis qu'une branche de la tige aérienne, tandis qu'un morceau de cette tige souterraine (*fig.* 7), appelée vulgairement pomme de terre, reproduira l'arbre, la plante, en un mot l'individu végétal parfaitement complet.

Mme DE CÉRAN. Je pense que maintenant Laure comprend bien la différence que présentent les racines et les tiges souterraines et qu'elle pourra la faire comprendre de même à Jacques.

LAURE. Oui, maman. Mais je ne vois pas de bourgeons écailleux sur cette pomme de terre.

ERNEST. Comment! Tu ne vois pas cette petite pointe qui surmonte les légers renflements ou nœuds vitaux placés tout autour, ainsi que le sont les bourgeons autour des tiges aériennes; mais avec moins de régularité?

LAURE. Je croyais que ces petits points blancs étaient les bourgeons.

ERNEST. Je ne parle pas des pores de l'épiderme, je parle de ces renflements surmontés d'une écaille bien visible, bien marquée; c'est là ce que Turpin désigne par ces mots : *nœuds vitaux*. Chaque nœud vital est comme le conceptacle, le berceau, si tu veux, où naît et se développe le bourgeon, que ce savant botaniste appelle *embryon fixe;* dénomination fort juste, car le bourgeon ou embryon fixe, de même que l'*embryon graine* et que l'*embryon latent* ou caché qui se compose d'un grain de globuline verte, peut reproduire tout l'être végétal. La preuve en est dans les boutures, dans les marcottes que l'on fait journellement au moyen d'une partie de la tige aérienne, d'un morceau du prétendu tubercule de la pomme de terre, et d'un fragment de la feuille d'une plante de la famille des liliacées; expérience tentée tout nouvellement.

LAURE. Ah! c'est vrai; je me souviens de ce que nous a dit l'autre jour M. Desormes de la dernière exposition d'horticulture à Paris. Il y a remarqué une bouture, une marcotte, je ne sais trop comment désigner cela, qui avait été faite avec une feuille, et qui était dédiée à la mémoire du savant Turpin.

Mme DE CÉRAN. D'après tout ce que tu viens de nous dire, mon fils, nous devons croire que l'ognon du lys représenté ici (*fig.* 3) est un bourgeon écailleux et non pas une racine bulbeuse. Mais alors où est à proprement parler la racine? C'est sans doute la partie immédiatement placée au-dessous du bourgeon? et d'où partent les radicelles?

LAURE. Maman, c'est le collet.

ERNEST. Non, ma sœur, c'est le plateau, et ce plateau n'est autre chose qu'une tige déprimée comme celle du cyclamen. Tire une ligne entre le bourgeon et le plateau, tu auras le collet, c'est-à-dire le point d'où s'élancent d'un côté le système aérien, et de l'autre le système terrestre. Toutes les prétendues racines bulbeuses se composent d'un plateau, ou tige déprimée, d'un bourgeon écailleux tel que celui-ci, lequel renferme sous chacune de ses écailles les bourgeons qui produiront les feuilles ou les rameaux floraux, et des racines latérales.

Mme DE CÉRAN. Mais l'ognon de tulipe, l'ognon ordinaire?

ERNEST. Ma bonne mère, dans l'ognon de cuisine, comme dans une foule d'autres, le système est le même; seulement les bourgeons des feuilles, cachés sous les écailles et libres dans l'ognon du lys, sont captifs dans

l'ognon de cuisine par exemple, parce que les écailles se transforment ici et s'allongent en gaînes ou feuilles tuniquées qui les enveloppent de toute part.

Mme DE CÉRAN. Je présume que les racines ont aussi des nœuds vitaux puisqu'elles ont des embryons fixes ou bourgeons destinés à produire le chevelu?

ERNEST. Sans nul doute; mais ils ne se décèlent point par des renflements régulièrement espacés comme sur les rameaux aériens, et les embryons fixes ou bourgeons ne sont jamais écailleux, je le répète. Leur position est constamment alterne, quelle que soit la disposition de ceux du système aérien dont la racine dépend.

LAURE. Je voudrais bien savoir, mon frère, ce qu'est venue faire ici cette feuille de cactus fleuri?

ERNEST. Elle est venue te prouver que le nom de feuille ne lui appartient pas, et qu'elle a l'honneur d'être bien plus que cela.

LAURE. Plus que cela?

ERNEST. Oui, ma sœur; cette prétendue feuille est une tige.

LAURE. Ah! voilà qui est fort!!

ERNEST. La preuve en est qu'elle possède des nœuds vitaux dans lesquels prennent naissance les bourgeons écailleux qui donneront soit de nouvelles tiges, soit un rameau terminal ou fleuri, et qui reproduiront, si on les met en terre, l'individu végétal tout entier.

Mme DE CÉRAN. Sans hésitation je reconnais à ces traits les prétendues *feuilles* de cactus, soit plates ou triangulaires, soit épineuses ou lisses, pour de véritables tiges, et je saurai désormais distinguer les tiges souterraines des racines. De plus, je classerai parmi les tiges aériennes ce fucus que représente la *figure* 2.

LAURE. Ah! c'est vrai, et j'y prends garde seulement à présent.

ERNEST. Ce fucus, de même que les algues de terre et de mer, appartient aux végétaux inappendiculaires ou axifères, c'est-à-dire réduits à l'axe ou à la tige et dépourvus par conséquent non-seulement des appendices foliacés, mais aussi des appendices floraux.

LAURE. Oh! je veux que Jacques reconnaisse lui-même combien, jusqu'à ce jour, il a été dans l'erreur. J'avais cru d'abord, pour les tiges souterraines et pour les racines, qu'il ne s'agissait que d'une dispute de mots entre les savants; mais je vois bien maintenant que c'est une chose importante, puisque, si l'on ignorait ces caractères très différents, on pourrait se tromper en voulant faire des boutures avec les racines comme avec les tiges aériennes.

ERNEST, *en riant*. Un vrai jardinier, ma sœur, ne s'y trompe pas; seulement il travaille par routine, et sans se rendre compte de ce qu'il fait en plantant dans le sol un *œil*, un *nœud* d'une tige quelconque.

LAURE. Mon frère, mes livres établissent de grandes différences entre les différentes sortes de tiges. Je voudrais bien savoir surtout ce qu'il faut entendre par ces mots : *la tige proprement dite?*

ERNEST. La tige proprement dite n'est autre chose que l'être végétal lui-même, et voici comment Turpin le définit dans son *Iconographie du règne végétal* : « L'être végétal composé ou appendiculé (tu sais ce que ce mot veut dire), considéré dans sa partie vivante, est un tube simple ou rameux, cylindrique, composé de cellules poreuses et agrégées dans lesquelles passent les liquides, sans que pour cela il y ait véritable circulation. »

LAURE. Nous savons cela maintenant.

ERNEST, *continuant*. « Ce corps tubulaire donne naissance, à sa surface extérieure, à des expansions ou organes appendiculaires, et dépose, de ses deux surfaces, des substances qui ont cessé de vivre, telles que l'épiderme crustacé et carbonisé par l'air extérieur et les couches concentriques et additionnelles à l'intérieur qui compo-

sent cette masse inerte que l'on appelle le bois. »

LAURE. Maman, voilà ce que justement je me disais l'autre jour en réfléchissant sur l'écorce et sur le bois ; ce sont des détritus du tissu vasculaire...

ERNEST. Et cellulaire, car il entre pour quelque chose au moins dans la composition de la tige.

LAURE. Vois-tu, maman ! j'avais deviné.

Mme DE CÉRAN. Je ne dis pas non ; mais un peu plus de modestie dans les expressions ne diminuerait rien à la valeur de la découverte, au contraire. Tu ne t'es pas dit, assurément, ce qu'a dit le savant Turpin.

ERNEST, *continuant*. « Au sommet de ce tube vivant sont situés les nœuds vitaux dont la disposition latérale est constante selon les espèces... Ces nœuds vitaux, ou sortes de conceptacles, recèlent le germe des embryons fixes (bourgeons) ; êtres particuliers destinés, par la répétition de leur naissance, à faire d'un végétal simple un végétal composé. »

LAURE, *en riant*. Nous savons encore cela. Ainsi, la tige proprement dite, c'est l'être végétal lui-même. Mais, Ernest, il y a pourtant plusieurs espèces de tiges : la hampe, le chaume, le stipe, le tronc, etc.

ERNEST. La hampe qui porte le rameau floral chez la tulipe, le narcisse des poëtes, etc., n'est autre chose que le premier article ou *merithalle*, ou entre-nœuds extrêmement allongé, de la tige proprement dite ; le chaume est une véritable tige munie de distance en distance de ses nœuds vitaux ; il en est de même du stipe du palmier, du tronc du chêne, etc.

LAURE. Mon frère, tu as parlé du tissu cellulaire qui entre dans la composition des tiges ; mais où est-il placé dans les tiges fibreuses? Ne serait-ce pas ce qu'on appelle *la moelle* des arbres?

ERNEST. Je t'ai dit, il n'y a pas longtemps, que la masse organique des végétaux simples ou inappendiculés se compose uniquement de tissu cellulaire ; ceux-là pourraient être regardés comme n'étant que moelle. Mais à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres végétaux, on voit le tissu vasculaire, s'établissant à la circonférence, aller toujours en augmentant et empiéter sur le tissu primitif ; c'est à ce point que le tissu cellulaire finit par ne plus se montrer que dans la partie à laquelle on a donné le nom de moelle.

LAURE. Oh ! bonheur ! cette fois encore j'avais deviné !

Mme DE CÉRAN. On *devine* toujours, ma fille, pour peu qu'on observe par soi-même et qu'on réfléchisse sur ce qu'on a observé.

LAURE. Ernest, puisque nous en sommes sur la formation du bois, je voudrais bien savoir ce que c'est, à proprement parler, que le cambium, qui y sert beaucoup.

ERNEST. D'après les belles observations de Duhamel, le cambium est un suc mucilagineux qui suinte entre l'écorce et le bois, s'y organise, forme une nouvelle couche de bois, et, en se joignant aux couches des années précédentes, suffit seul à l'augmentation en diamètre des végétaux ; mais Dupetit-Thouars ayant démontré depuis que cette augmentation est produite par les nombreuses fibres que les embryons fixes laissent échapper inférieurement entre le bois et l'écorce, on a été amené à reconnaître définitivement que le cambium ne *produit* pas de nouvelles couches, mais qu'il sert à souder entre elles toutes ces fibres qui constituent alors les couches nouvelles.

LAURE. Ainsi les embryons fixes poussent des racines comme les embryons graines ! Car ces fibres-là ce sont des racines, n'est-ce pas, mon frère, et ce sont celles que jettent les boutures, soit qu'on les mette dans l'eau, soit qu'on les mette en terre? Que c'est donc curieux !

Mme DE CÉRAN. Et combien est juste la dénomination d'*embryon fixe* donnée aux bourgeons !

LAURE. Oh ! certainement !

Ernest. Les observations de Turpin sont venues confirmer celles de Dupetit-Thouars. En effet, l'augmentation en diamètre d'un végétal simplement muni de feuilles ou d'un végétal rameux, c'est-à-dire muni de branches, est toujours en rapport avec le nombre et la grandeur des feuilles comme avec le nombre et la force des rameaux ou branches qu'il produit. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, le tronc du peuplier, beaucoup moins rameux que celui du chêne, n'arrive jamais, en diamètre, aux proportions colossales que peut atteindre le tronc du chêne ; et, parmi les herbacées, les plantes presque dépourvues de feuilles et de rameaux, telle surtout que la plante parasite appelée cuscute, n'ont qu'une végétation filiforme.

Laure. Voilà, j'espère, qui est positif.

Mme de Céran. Les racines suivent sans doute la même loi, mon fils ; je veux dire que la racine principale doit grossir en raison de la multiplication des racines latérales ?

Ernest. Oui, ma mère ; et l'on peut être assuré que, plus le système aérien est développé, particulièrement chez les végétaux fibreux, plus est aussi développé le système terrestre.

Laure. Je voudrais bien savoir au juste de quoi se compose un tronc d'arbre et où est placé ce qu'on appelle décidément le bois ?

Ernest. Prends la peine de descendre au bûcher et d'examiner le bois de chêne qui s'y trouve rangé de manière à te présenter sa coupe transversale. Tu verras, au centre, le canal médullaire réduit, par le refoulement successif des couches du bois, à un simple point. C'est de ce point que partent ce qu'on appelle les rayons médullaires ; ces rayons divisent le tronc, dans toute sa hauteur, en compartiments coniques à peu près égaux entre eux. Autour du canal médullaire se trouve le bois parfait ; masse inerte, mais non pas *muette*, puisque le nombre des couches dont elle se compose *dit* le nombre des années de vie que l'arbre comptait lorsqu'il est tombé sous la cognée du bûcheron. Une autre masse entoure le bois parfait : c'est l'*aubier* ou jeune bois. Chaque année voit se former une couche nouvelle d'aubier en même temps qu'une couche d'aubier passe à l'état de bois parfait. Enfin, l'écorce enveloppe le tout ; elle est rugueuse chez le chêne, presque lisse chez le bouleau et recouverte de l'épiderme, plus ou moins crustacé et carbonisé par l'action de l'air. Le tronc d'un végétal dicotylédoné se trouve donc composé d'une suite de cones concentriques très allongés à la base de l'arbre, plus courts à son sommet. De cette disposition naît la forme plus ou moins conique ou pyramidale que présente *la tige* des végétaux dicotylédonés, tandis que chez les végétaux monocotylédonés, le palmier, par exemple, le stipe est composé d'anneaux superposés les uns au-dessus des autres, ce qui le maintient d'une grosseur égale au sommet et à la base, et lui donne l'aspect d'une colonne.

Mme de Céran. Pour peu que Laure en ait la fantaisie, elle trouvera dans le bûcher plusieurs espèces de bois à examiner, à comparer entre eux, et elle arrivera à reconnaître par elle-même que l'aubier surabonde dans quelques-uns, tandis que dans les autres c'est le bois parfait qui domine.

Laure. Et les plantes herbacées, mon frère ?

Ernest. Tu as sous la main des sujets de bien des espèces, et à ton service un microscope. Rien n'est plus facile que de dépouiller une tige d'herbe de son épiderme et que de reconnaître, par tes propres yeux, si le tissu cellulaire l'emporte sur le tissu vasculaire, et quelle est la place qu'il occupe. Tu en peux faire autant pour les jeunes branches d'arbres ; le grand livre de la Création est ouvert devant toi, ma sœur, sache y lire, et tu verras que les enseignements reçus directement sont d'une bien au-

tre clarté que ceux qui sont donnés par la science humaine.

LAURE. Ah! dis donc, Ernest, as-tu fait attention l'autre jour à ce que disait M. Desormes du bois qu'on peut rendre incombustible au moyen de sels, de je ne sais quoi? Est-ce que c'est possible? Pour moi je n'y ai rien compris.

Mme DE CÉRAN. Si fait, moi, parce que j'ai écouté avec toute l'attention dont je suis capable.

LAURE. Je sais bien qu'il était question de bois vivant et de bois mort, mais voilà tout.

Mme DE CÉRAN. Il était question non-seulement de combustible devenant incombustible, mais de la coloration de nos bois indigènes par un procédé tout nouveau, fort simple, fort curieux, et M. Desormes assurait même qu'on pourrait arriver à se procurer artificiellement ce qu'on appelle vulgairement des *bois de senteur.*

LAURE. Ah! c'est vrai! Mais le moyen, maman?

Mme DE CÉRAN. Prie ton frère de te donner une explication qui est au-dessus de ma science.

ERNEST. Je suis bien certain que si ma bonne mère voulait s'en donner la peine, elle expliquerait fort clairement la découverte faite récemment de l'*imprégnation* du bois vivant et mort; car ce qu'il y a de remarquable, c'est que le bois sec aspire presque aussi rapidement que le bois vivant ou frais coupé, les dissolutions au moyen desquelles on le rend incombustible, soit en lui laissant sa couleur naturelle, soit en l'altérant, ou bien en la changeant. Laure peut s'assurer par elle-même en plaçant, pendant plusieurs jours, un morceau de planche dans l'eau par la partie inférieure, ce qu'il est facile de reconnaître au moyen de la direction des fibres, que l'humidité gagnera de proche en proche, c'est-à-dire montera, mais non pas aussi parfaitement ni aussi promptement que dans un rondin; au bout de huit jours ce dernier sera entièrement imprégné d'humidité, avec cette différence que pour le bois parfait, c'est-à-dire privé d'une vie aussi active que l'aubier la possède, l'imprégnation sera moins complète. Si l'on se sert, au lieu d'eau pure, de dissolutions saturées de tel ou tel sel, le bois devient incombustible; qu'on emploie des chlorures de sodium ou de potassium, le bois devient non-seulement incombustible, mais il devient encore flexible, et insensible aux changements de température qui le font se déjeter; enfin qu'on donne à boire au bois mort ou vivant les éléments chimiques dont se composent les matières colorantes, on aura des bois colorés et variés de la manière la plus agréable, car les faisceaux fibreux sur le trajet desquels se trouvent des nœuds, ne s'imprègnent pas d'une manière égale et les nœuds ne s'imprègnent jamais.

LAURE. Que tout cela est étonnant! Mais, mon frère, comment s'y prend-on avec le bois que tu appelles vivant; c'est le bois qui est encore sur pied, apparemment?

ERNEST. Au moyen de l'arrosage fait avec la dissolution dont on connaît le résultat, on imprègne l'arbre sur pied; l'opération dure alors deux ans et doit être répétée chaque année à l'époque du printemps.

LAURE. Et l'arbre ne meurt pas?

ERNEST. La découverte est encore trop récente pour qu'il soit possible de se prononcer à ce sujet; mais ce qui est bien certain, c'est que les plus grands arbres, complétement détachés de la souche et gisant à terre, absorbent et les liqueurs neutres et les dissolutions salines ou minérales, avec un appétit effrayant. L'eau-de-vie, l'alcool, les huiles essentielles sont *pompées* presque instantanément et par tonneaux. On a vu un jeune peuplier d'Italie de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, couché sur le sol, absorber à lui seul trois cents litres de liquide.

LAURE. Ah! quel glouton!

ERNEST. Si tu avais le plaisir de con-

naître M. Ganal, il te dirait que *ses* morts sont aussi fort gourmands, et qu'il faut plusieurs litres de liquide pour arriver à leur imbibition. Remarque surtout, ma sœur, que sans la connaissance de la physiologie, c'est-à-dire du jeu de certains organes qui paraît survivre, au moins chez les végétaux, à la mort elle-même, jamais l'art de l'embaumement n'aurait pu être simplifié comme il l'est de nos jours, et jamais peut-être on n'aurait songé à *momifier* ainsi les arbres; car c'est bien, il me semble, une *momification* complète et parfaite qu'exécutent MM. Boucherie et Miller qui se disputent la priorité de l'invention.

— Oui, assurément, reprit madame de Céran; incorruptibilité et durée, voilà ce qu'on obtient; voilà le triomphe remporté par l'homme sur la matière dévouée par la mort à la dissolution.

— Tout cela est très beau, dit la jeune fille; mais j'aime beaucoup mieux l'organographie et la physiologie végétales quand elles servent à enseigner ce qui se passe dans les végétaux vivants. L'industrie, vois-tu, Ernest, quelque admirable qu'elle puisse être, est si mesquine et si bornée lorsqu'on la compare au plus petit brin d'herbe qui est l'œuvre de Dieu!

— Tu as raison, ma sœur, répondit Ernest; dans les œuvres de Dieu seulement se trouvent réunies et la grandeur et la magnificence, et seules elles méritent toute notre admiration! »

Mlle S. Ulliac Trémadeure.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS D'OCTOBRE.

17 *octobre* 1757. — Mort de Réaumur.

Réaumur est encore aujourd'hui, malgré les progrès de la science, un des plus ingénieux et des plus illustres naturalistes et physiciens dont la France puisse s'enorgueillir.

Né à La Rochelle en 1683, fils d'un conseiller au Présidial et destiné à la magistrature, une vocation puissante le portait vers les sciences physiques, et l'indépendance que lui assurait sa fortune lui permit de s'y donner tout entier. Il avait acquis une profonde connaissance des mathématiques, lorsqu'à peine âgé de vingt ans il vint à Paris. Le président Hénault, son parent, l'introduisit dans la société des hommes les plus distingués de l'époque; quatre ans après, l'Académie des Sciences l'admit dans son sein, et pendant cinquante ans il fut un des membres les plus actifs et les plus utiles de cette illustre compagnie. Ses travaux embrassant tour à tour les arts industriels, la physique générale et l'histoire naturelle, la France lui dut d'importantes découvertes; mais aucune n'eut plus d'influence sur l'industrie que celle qu'il publia en 1722, sous le titre de *Traité sur l'art de convertir le fer en acier et d'adoucir le fer fondu;* elle lui valut une pension du Régent. Ne pouvant énumérer ici tous les résultats de ses laborieuses recherches, bornons-nous à ses principales découvertes. L'examen des procédés par lesquels on colore les fausses perles lui apprit à connaître la substance singulière qui donne l'éclat aux écailles de poissons. L'art du cordier et celui du tireur

d'or lui fournirent le sujet d'importantes observations. La fabrication de la porcelaine fixa également son attention, et ce fut sur ses indications que Darcet et Macquer découvrirent la belle terre qui fournit aujourd'hui à l'exploitation de tant de fabriques. Mais ce qui a rendu surtout son nom populaire et européen, c'est le thermomètre, qu'il fit connaître en 1731, instrument qui est devenu un des monuments les plus durables de sa gloire, et que le thermomètre centigrade ne fera pas oublier. Ses Mémoires pour servir à l'*Histoire des Insectes* ne firent pas moins d'honneur à son génie et sont encore aujourd'hui étudiés avec fruit. « Cette histoire, dit Cuvier, juge compétent, avait placé Réaumur au premier rang des naturalistes, lorsque les premiers volumes de l'Histoire naturelle de Buffon vinrent un peu éclipser par l'éclat de leur style ce que sa réputation avait de populaire. »

Réaumur vécut heureux et honoré, tantôt dans ses terres en Saintonge, tantôt dans sa maison de campagne de Bercy. Une chute qu'il fit au château de la Bermondière, dans le Maine, accéléra sa fin. Il mourut âgé de soixante-quatorze ans.

Outre les nombreux mémoires insérés dans le Recueil de l'Académie des Sciences et les ouvrages cités ci-dessus, Réaumur laissa cent trente-huit portefeuilles remplis d'ouvrages achevés ou commencés, de notes, mémoires, etc.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Le mois qui vient de finir demeurera célèbre dans les fastes judiciaires. Aucun procès n'a eu, autant que l'affaire Laffarge, le privilége de fixer l'attention publique. En France comme à l'étranger, dans les salons comme dans les boutiques, à la ville comme à la campagne, ce nom était dans toutes les bouches, et les dramatiques incidents de cette cause, ses nombreuses et étranges péripéties, ont su l'emporter sur les graves préoccupations de la politique. La petite ville de Tulle tenait plus de place dans les esprits qu'Alexandrie et Constantinople, et les paroles du ministère public ou du défenseur obtenaient bien plus d'attention que le quadruple traité et les notes diplomatiques. C'est qu'en effet toutes les circonstances qui ont accompagné cette affaire étaient de nature à frapper les imaginations, et les combinaisons des auteurs de romans et de mélodrames ont été vaincues par la terrible réalité. Aujourd'hui encore, après que le jury a prononcé, il semble que le public n'accepte pas l'arrêt comme définitif; la condamnation n'a pas levé tous les doutes, dissipé toutes les obscurités; on s'attend à une révision, on la désire, on l'espère; on voudrait avec raison que la plus vive lumière vînt éclairer ces ténèbres restées encore profondes, et que, si elle est innocente de *toutes* les accusations qui pèsent sur elle, comme beaucoup aiment encore à le croire, l'innocence de cette femme, certes alors la plus cruellement calomniée entre toutes, la plus déplorable victime d'une infernale machination, soit clairement démontrée; que si, au contraire, elle est coupable, et c'est alors la plus odieuse, la plus épouvantable des femmes, que ce crime, ourdi et exécuté avec une scélératesse digne de la Brinvilliers, soit prouvé, s'il est possible, jusqu'à l'évidence. Mais l'imagination

se refuse à croire à de telles horreurs, conçues, calculées et accomplies par une jeune femme dans la position sociale et avec l'éducation de Marie Capelle, et pour notre compte nous repoussons de toutes les forces de notre âme, jusqu'à preuve incontestable, la pensée qu'un pareil forfait soit possible.

Que du moins de hautes, de graves leçons ressortent de ce terrible drame; que les jeunes personnes y apprennent tout ce qu'une conduite légère peut entraîner de malheurs après elle; que, de l'exemple de Marie Capelle, elles concluent que le premier devoir d'une jeune fille est de n'entretenir aucune correspondance, de ne former aucune liaison qui n'ait reçu l'approbation de ses parents, et de préserver son esprit de toute exaltation romanesque, fruit empoisonné de pernicieuses lectures qu'elle doit éviter avec soin. Que les familles y reconnaissent tout ce que peut avoir de suites fatales une union trop promptement conclue, quels que soient les avantages apparents qu'elle présente. Hélas! c'est à l'inconcevable promptitude de son mariage que Marie Capelle doit sa terrible position. Mais elle était orpheline et ce fut son premier malheur; si elle avait eu une mère, sa tendresse inquiète l'eût entourée de précautions et de prévisions qui probablement auraient empêché le funeste mariage qui l'a perdue.

—Nous recommandons à nos jeunes lectrices un petit ouvrage qui peut leur être très utile comme complément d'instruction. Les *Leçons comparées de Géographie ancienne*, par M. Ducros (de Sixt), adoptées pour les cours de l'abbé Gaultier, offrent un moyen d'étude facile pour la géographie ancienne, sur laquelle, en général, on fixe trop peu l'attention des jeunes personnes. Toutes savent plus ou moins la géographie actuelle, mais celle des temps anciens et du moyen-âge leur est à peu près inconnue. M. Ducros (de Sixt) nous semble donc avoir rendu service à leur instruction par l'ouvrage que nous annonçons, et dont la forme rend l'étude facile. Les jeunes personnes qui voudront lire ou relire Horace et Virgile, ces impérissables modèles du beau, trouveront expliquées dans ces leçons la géographie des lieux cités par ces deux grands poëtes.

L'ouvrage est accompagné d'un joli *atlas* in-folio, composé de dix cartes, dont cinq *muettes*. Ces cartes aident singulièrement à l'intelligence des *Leçons*.

— La réputation de *J. Strauss* est devenue si populaire en France, le mérite de ses compositions, vrais modèles du genre, y est tellement apprécié qu'il suffit d'annoncer quelque production de ce maître pour exciter le désir de se la procurer; aussi nous bornerons-nous à signaler comme une charmante publication, pour la saison où nous allons entrer, une *Collection de 16 valses favorites*, composées pour le piano, gravées dans un format commode et portatif, et qui est offerte à un prix si modique qu'aucun pupitre de piano ne peut en demeurer privé.

TOILETTE.

Vous savez, mesdemoiselles, que, durant tout le mois de septembre, on tombe de doute en doute, d'incertitude en incertitude, et que les modes même les plus simples, c'est-à-dire les vôtres, ne sont pas encore débattues et acceptées.

On se demande : « Portera-t-on des châles ou des écharpes? » Personne ne le sait, et il n'y a pas une mère qui voulût acheter aujourd'hui l'un ou l'autre à sa fille.

Il est question de petits manteaux courts, très simples, très commodes; nous vous en donnerons une idée dès que les premiers auront paru, si définitivement le bon goût les adopte et les autorise.

Les chapeaux se devinent plus facilement. Ceux que les grands magasins font à l'avance indiquent encore une disposition à des formes infiniment petites, toutefois plus tombantes, plus élargies, plus évasées du

bas. Pour nous faire comprendre, nous vous décrirons cette mode par son côté rationnel. On a compris l'inutilité du chapeau élevé du devant, parce que, isolé de la tête, il n'accompagne rien et laisse un vide énorme et disgracieux. Les formes étroites et resserrées gênaient toute coiffure, et entre le chapeau à la marquise et le bibi au cottage, nous ne savions rien.

Maintenant on fait les chapeaux pour la coiffure, pour les cheveux. A peine s'élèvent-ils de deux pouces au-dessus du front; mais en revanche ils s'éloignent des joues et laissent toute liberté aux coquettes touffes Sévigné et aux nattes majestueuses.

Ne vous pressez pas de demander une robe nouvelle. Il va paraître des tissus qui charmeront vos *goûts* et vos *bourses* de jeunes personnes. Ceci n'est-il pas ravissant? Ce sont des flanelles qui ont l'avantage, tout en coûtant très bon marché, d'être très distinguées, très jolies et très élégantes. Les unes sont unies, d'autres sont semées d'un pois brodé en soie. On retrouve dans ce tissu nouveau les charmantes nuances et les beaux plis moelleux du casimir. En nuances particulières nous vous recommandons le gris poussière, le gris de fer, le vigogne, les différentes teintes de réséda, de noisette et café au lait. Quelquefois, sur ces couleurs douces, est semé un pois orange, bleu, cerise, vert, violet. La flanelle bleue et violette est charmante aussi, tout unie, plus habillée, semée d'un pois orange, bleu de ciel ou blanc.

« Connaissez-vous, mesdemoiselles, les bottines à guêtres de fantaisie? On ne peut rien voir de si joli qu'une bottine de peau vernie, noire, et des guêtres en satin turc à raies pointillées; l'ensemble produit un effet glacé des plus élégants: on dirait une guêtre de soie.

BRODERIES.

No 1. *Bretelles.* Liserons et bluets à broder au passé, en soies demi-torses, sur du velours ou de la moire. Sur la coque des bluets on croisera des fils de soie brune de manière à former des losanges.

No 2. *Col à châle.* Ce dessin, qui reproduit d'une manière fort exacte les anciennes guipures, doit être exécuté en point de feston sur du tulle très fin. Pour l'enrichir on disposera des jours variés dans l'intérieur. Après le bord du col on attache un point.

No 3. *Devant de chemisette.* On brodera ce dessin au plumetis; les branches épinées se feront au cordonnet; les petites perles seront mises très en relief; les trèfles sont entourés au cordonnet. Ce dessin pourrait également servir pour coin de mouchoir.

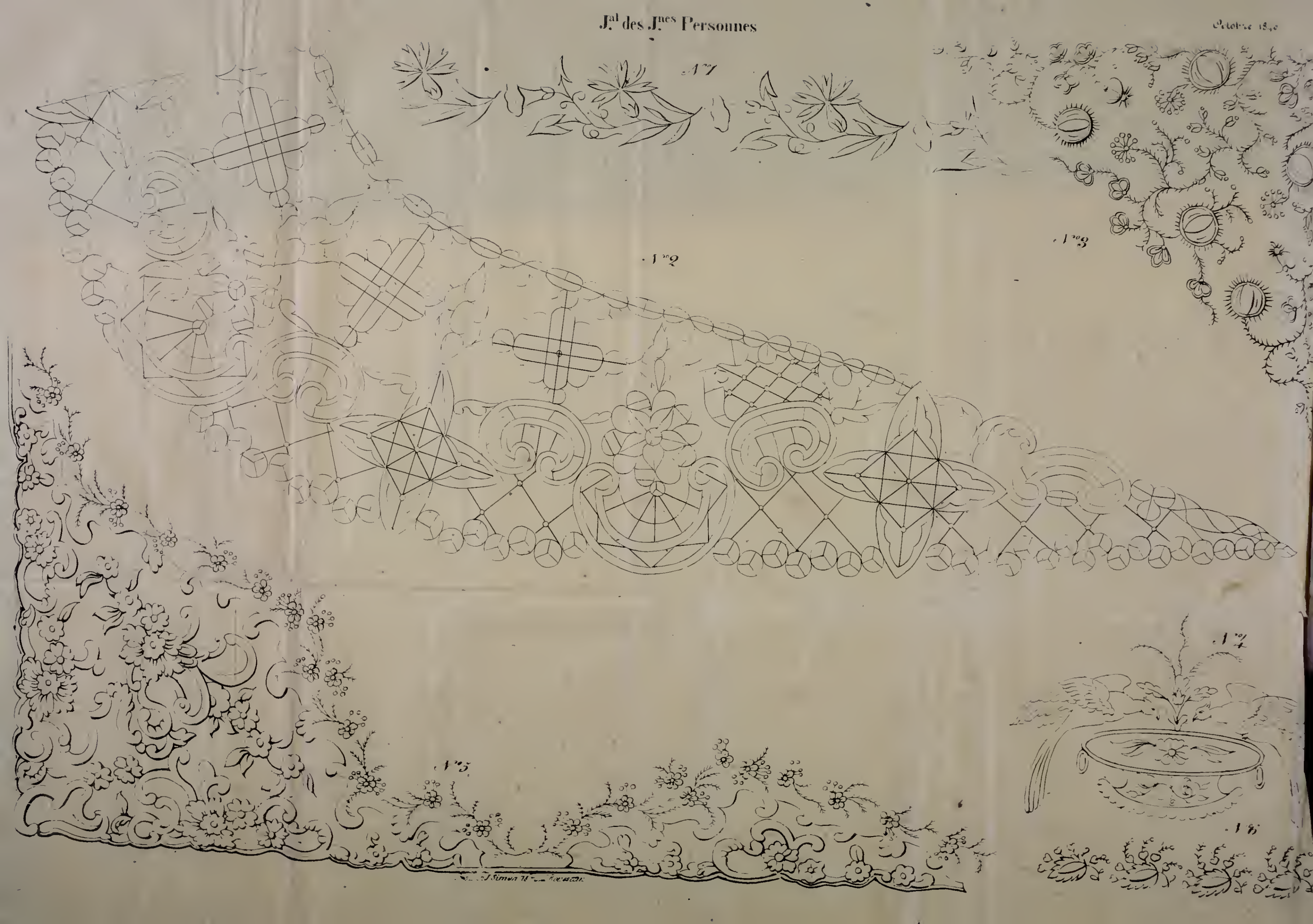
No 4. *Pelote.* On pourrait exécuter ce modèle, soit au métier en soies demi-torses sur du pou de soie ou du gros de Naples, soit au point d'armes sur de la batiste très fine et transparente.

No 5. *Mouchoir.* Ce riche dessin s'exécutera partie au plumetis et partie en application de batiste sur du tulle de Bruxelles.

No 6. *Entre-deux.* Pouvant servir pour manchettes, chemisette, robe d'enfant, etc. Ces branches doivent être brodées au plumetis. Dans l'intérieur des feuilles de rosier on pratiquera des points d'échelle.

Tous ces modèles, qui se recommandent par leur bon goût, sortent des ateliers de broderie de la rue Saint-Honoré, au coin de la place Vendôme, où l'on pourra les retrouver dessinés et échantillonnés sur étoffe.




N.º 1
N.º 2
N.º 3
N.º 4
N.º 5
N.º 6

LINNÆUS.

(SUITE ET FIN[1].)

IX.

« Où es-tu, Artédi? écrivait un matin Linnæus; où es-tu, mon sage, mon savant? Dans quel pays du Nord te trouvera cette lettre? J'ai tant de choses à t'apprendre! Mais toi-même, que fais-tu? Il y a si longtemps que nous vivons séparés l'un de l'autre! Tu dois être effrayant de savoir, car les mois te profitent comme des années. Mon Artédi, mon frère, si tu étais en Hollande je te communiquerais de ma prospérité nouvelle. Ecoute-moi.

« Je suis arrivé à Leyde pauvre, inquiet, ne sachant comment vivre. J'ai écrit à Boerhaave, puis je l'ai connu. Quel homme divin! Il m'a aimé dès le premier jour malgré un tort que j'ai eu envers lui. Je te conterai cela une autre fois; aujourd'hui les détails me seraient impossibles. Boerhaave m'a donné sa table, m'a fait prendre mes degrés de docteur, m'a placé ensuite chez un de ses amis, un de ces hommes tels qu'on les crée dans les livres et tels qu'on les rêve aux jours d'enthousiasme. Je suis directeur du jardin de botanique de M. Georges Clifort à Hartcamp, et ce jardin est beau, beau comme dut l'être celui de nos premiers pères. La bibliothèque et les collections te raviraient. Si tu étais ici, mon frère, si celle qui doit être un jour ma compagne y était aussi, et mon père, et mes vieux amis de Suède, je dirais, je crois : « Mon Dieu, ne m'ôtez jamais de la terre! »

« Prête-moi ton attention, Artédi. Le bananier n'avait fleuri que trois fois en Europe; eh bien! ton Linnæus l'a vu fleurir dans le jardin qu'il dirige. Oui, Artédi, oui, le bananier de Georges Cliffort a fleuri comme pour éterniser le soin qu'en a pris Linnæus. Je me passionne pour ce bel arbre chaque fois que j'y pense ou que je le regarde seulement; je l'aime comme si je l'avais créé.

« Te parlerai-je de mes projets de travaux? ils sont immenses. Je t'enverrai, quand tu m'auras écrit, mon *Système de la nature*, publié d'abord en forme de tables, 12 pages in-folio, en attendant mieux [1]; je t'enverrai aussi mes *Fondements de botanique*.

« Je te quitte un moment. Il y a tant d'agitation en moi, j'ai un si grand besoin de te serrer sur mon cœur que je ne puis plus écrire. Ma fenêtre est ouverte. Les fleurs s'agitent, leurs odeurs suaves montent doucement et s'épandent dans l'air; je les respire avec ivresse. O Dieu! il y a des hommes qui osent dire que la terre est un triste séjour, des hommes qui ne sentent pas la beauté sublime de votre création! Le miracle éternel les trouve indifférents! Ouvrez donc à la fois leur intelligence et leurs yeux! Qu'ils voient et qu'ils adorent!

« Artédi, tu es peut-être sur quelque montagne d'Ecosse. Penses-tu à moi? m'aimes-tu comme dans le pays? Ne t'offense pas de cette question, je ne la fais pas sérieusement. Si je doutais de toi, mon frère, je douterais, je crois, de la vertu; je dirais le mot effrayant de Brutus que tu condamnais, grande âme [2]. Mon Dieu! que je voudrais te

(1) Voir page 298.

(1) La dernière édition, publiée en 1766, 1767 et 1768, pendant la vie de Linnæus, avait trois volumes.

(2) *Vertu, tu n'es qu'un mot.*

voir ! Il me semble que la force de mon désir doit te transporter ici. Je sors avec le fol espoir de te rencontrer. Te souviens-tu de tout ce que nous avons entendu dire sur les révélations intérieures? d'hommes avertis par un rêve ou par une subite et immense douleur de la perte d'êtres chéris et absents? C'était le jour, c'était à l'heure où l'ami mourait, que la détresse de leur cœur les avertissait que le malheur les frappait au loin.

« Je vais à Leyde voir Boerhaave. Toi aussi tu es à Leyde; une voix secrète me le dit. »

X.

Linnæus revenait de chez le savant. Bien des êtres passaient, mais aucun n'était Artédi. Il sourit tristement de son désir prophétique. Tout à coup il tressaillit; un homme qui avait la tournure d'Artédi marchait devant lui à quelques pas seulement. Il courut. C'était Artédi!... Leur joie fut profonde et sans paroles d'abord. Ils se regardaient tout émus, ils se serraient les mains, ils avaient des silences heureux. Linnæus dit le premier son ravissement. S'interrompant soudain : « Parle, parle à ton tour, que je t'entende; je suis avide de tes moindres paroles. » Et, tout en écoutant Artédi, il l'emmenait à Hartcamp, dans la maison où il passait de si beaux jours.

« Vois! je t'écrivais, » dit Linnæus.

Ils mangèrent à la même table, ils eurent le même lit quelques jours, car ils avaient besoin de se parler dans la nuit et de se parler encore en s'éveillant. Artédi était en Hollande sans ressources. Aidé de Boerhaave, Linnæus l'eut bientôt attaché au naturaliste Séba qui se disposait à publier un ouvrage sur les poissons. Séba était à Amsterdam ; il fallut encore se séparer.

Linnæus causait un matin avec M. Clifford lorsqu'on lui apporta d'Amsterdam une lettre qui n'était pas d'Artédi.

« Vous ne la lisez pas? dit M. Clifford en voyant le jeune homme la tenir dans ses mains sans l'ouvrir.

— J'ai peur de ce qu'elle contient. Ce n'est pas l'écriture d'Artédi.

— Un autre qu'Artédi ne peut-il pas vous écrire d'Amsterdam sans vous donner de l'inquiétude? Lisez donc. »

Linnæus devint pâle.

« Artédi est mort ! dit-il.

— Mort ! De quelle maladie?

— Il s'est noyé dans le canal.

— Noyé ! » ajouta Georges Cliffort avec saisissement.

Il prit la lettre des mains de Linnæus qui demeurait accablé d'horreur. Artédi était tombé dans le canal par une soirée sombre en revenant de la maison de Séba.

« Le malheureux, dit Linnæus, a sans doute lutté contre la mort, sans doute il a appelé des secours, personne ne l'a entendu ! Et moi, Artédi, pendant que tu périssais, je lisais tranquillement ici. » Linnæus joignit les mains. « Je l'ai vu il y a si peu de jours ! Je lui avais porté mes *Fondements de la botanique*. Il me montra à son tour plusieurs manuscrits, il me donna des détails. Tout à coup je m'aperçus qu'il était tard et je ne l'écoutai plus qu'avec impatience et distraction. Ah! si j'avais pressenti que ce fût là notre dernier entretien, combien j'aurais voulu le prolonger[1]. Je pars, je veux embrasser ses restes. »

A Amsterdam, Linnæus, à genoux, pleura sur le pâle visage d'Artédi.

« Plus rien là, dit-il en mettant la main sur ce front glacé, sur ce cœur immobile à jamais. Tu ne penses plus, tu ne m'aimes plus, toi dont les sentiments étaient si tendres, dont le génie faisait tant espérer ! Je t'appelle; tu ne m'entends pas ! Me vois-tu de cette autre vie que tant de fois nous avons espérée ensemble ? »

Et il prenait les mains d'Artédi, et il les

(1) *Linnæus*. Vie d'Artédi, mise en tête de la *Philosophica Ichtiologica*.

portait religieusement à son front, à ses lèvres, sur son cœur désolé.

« Je ne t'ai pas assez vu, reprenait-il dans son désespoir ; tu m'as été enlevé trop tôt ! »

L'hôte d'Artédi voulait faire vendre à l'encan les manuscrits du jeune homme ; Linnæus s'y opposa. M. Clilfort s'empressa de les acheter afin de donner à l'ami du mort la satisfaction de les éditer. Dans la vie d'Artédi que Linnæus mit en tête des œuvres du jeune et malheureux savant, on lit ces lignes : « Heureux si j'ai pu doter d'une mémoire impérissable celui qu'une mort si prompte a ravi à la terre! Je serai content de sauver de l'oubli le plus grand ouvrage qui existe en ce genre. »

M. Cliffort, persévérant dans son affection et sa générosité, fournit à Linnæus les moyens d'aller en Angleterre et en France. Boerhaave lui donna des lettres d'introduction auprès des naturalistes les plus célèbres; celle qu'il adressait à l'Anglais Hans-Sloan contenait ce magnifique éloge : « Celui qui vous remettra cette lettre est seul digne de vous voir, seul digne d'être vu par vous. Quiconque vous verra ensemble aura vu deux hommes tels qu'il semblerait impossible que l'univers en produisît deux semblables. »

XI.

Quelques pages écrites négligemment nous font vivre avec Linnæus en Angleterre et en France.

« J'ai vu les deux grands naturalistes de l'Angleterre, Dillen et Hans-Sloan. Qu'ils se ressemblent peu! Dillen m'a charmé. Il m'écoutait, moi obscur, comme les jeunes hommes de l'antiquité écoutaient les vieillards. Je lui ai développé mon système de classification ; il m'a prêté une attention qui faisait battre mon cœur, puis il a secoué mélancoliquement la tête : « Je suis trop âgé, a-t-il dit, pour adopter un nouveau système ; ma mémoire se refuserait à ce travail, beau pourtant. Les hommes de mon âge retiennent, perfectionnent leur savoir, mais ils font rarement l'échange de connaissances longuement acquises contre des connaissances inconnues. »

« Hans-Sloan ne m'a pas reçu avec cette bonté flatteuse. Le divin Boerhaave m'avait donné pour lui une lettre qui me plaçait trop haut. Hans-Sloan s'est mis à la lire. Plusieurs fois, pendant sa lecture, il a levé les yeux sur moi comme pour s'assurer que je méritais cet éloge d'une amitié trop généreuse. Je lui ai parlé de ma méthode : il ne l'a pas admirée, lui. Il avait tant de dédain sur la figure, ses silences étaient si désobligeants que j'en souffrais, et mes traits et ma contenance l'exprimaient malgré moi. Enfin il m'a fermé la bouche avec cette parole sèche : « La méthode de Ray est la seule que j'estime. » Je l'ai quitté. Quand je n'ai plus senti son regard froid peser sur moi, quand je n'ai plus entendu sa voix ironique, j'ai respiré ; j'ai repris la libre, l'entière possession de moi-même. L'homme effraie par l'influence qu'il a sur ses semblables. Il peut d'un mot troubler la tranquillité la plus ferme en apparence, mais il peut aussi donner bien des joies. Ma jeunesse faisait pitié au grand vieillard ; il ne voyait dans ma création qu'un délire d'orgueil et une insulte à la sienne. Boerhaave, où étiez-vous ?. . . . . »

« Me voilà à Paris! J'ai vu un amirable botaniste, c'est de Jussieu. Qu'il me plaît et que je le trouve grand ! De Jussieu suffirait à lui seul pour faire aimer la France ; il a un savoir si étendu, une modestie si aimable et si vraie ! Jamais le dédain de Hans-Sloan, jamais de distractions. S'il désapprouve, c'est avec des ménagements si délicats, qu'à moins d'avoir une vanité ridicule on ne peut que lui savoir gré de ses observations. De Jussieu aime tout à la fois la science et ceux qui lui ouvrent des voies nouvelles. Haller est un des grands savants de l'Allemagne, mais il est quelque peu entaché de jalousie ; il ne veut pas que les vivants fassent des dé-

couvertes, il les leur conteste comme si elles étaient un vol. En quittant la France je regretterai surtout de Jussieu. Aujourd'hui nous avons herborisé ensemble au fond des bois. Jamais il n'y a eu dans ma vie de fête plus charmante, jamais je n'ai mieux senti quel doux lien peut unir les esprits, à quel point on peut s'aimer quand on a en commun la grande passion de la nature. »

Boerhaave mourut à Leyde en 1731 ; sa chaire fut occupée par Adrien Van Royen. Il offrit à Linnæus un emploi avantageux à la condition de remplacer, dans le jardin de Leyde, le système de classification de Boerhaave par le sien à lui, Linnæus. Le jeune homme refusa des avantages qui nécessitaient une insulte envers la mémoire de son bienfaiteur! Peu après, le désir de revoir son pays et celui de goûter les bonheurs de la famille l'emportèrent sur sa passion des voyages; il retourna en Suède.

XII.

C'était en 1763. Depuis quelques moments un jeune homme avait ouvert la fenêtre du premier étage d'une petite maison de paysan qui avait vue sur la campagne de Hammarley, près d'Upsala. Ses yeux erraient au loin. Un beau papillon aux grandes ailes veloutées, à l'air spirituel, vint se poser sur un pommier en fleurs qui étendait ses branches devant la fenêtre. Fabricius, c'était le nom du jeune homme, et ce nom devait appartenir un jour au monde savant, Fabricius ne sut plus que regarder le papillon, qui se lassa bien vite de son pommier et s'envola dans l'espace.

Quand Fabricius ne le vit plus, il tira sa montre.

« Cinq heures et demie! s'écria-t-il, et ils dorment encore! »

Cette remarque faite, il courut au fond de la chambre où se trouvait une porte contre laquelle il frappa vivement.

« Zoéga! Kuhn!

— Que veux-tu? répondit la voix d'un être à demi éveillé.

— Il est plus de cinq heures et demie, dit Fabricius en ouvrant la porte; M. Linnæus va venir. Ne serait-il pas honteux qu'il vous trouvât endormis, lui qui se lève tous les jours à quatre heures?

— Gronde Kuhn, dit Zoéga, gronde-le bien fort, mon cher Fabricius; il m'a fait veiller jusqu'à une heure du matin. Le voilà qui rit de ce mauvais tour.

— La matinée est belle, dit Kuhn en écartant le rideau de la fenêtre. Vois, Zoéga, la splendide lumière. »

Zoéga s'inclina devant le soleil. S'adressant ensuite à Fabricius :

« Tu t'es levé avec les oiseaux?

— Je ne pouvais pas dormir.

— Ses souliers sont trempés de rosée, remarqua vivement Kuhn; il est déjà sorti.

— C'est vrai, répondit Fabricius; je suis allé surprendre le réveil des papillons. Ils se détachaient des arbres et s'envolaient comme des nuages. Les douces et jolies créatures! que je les aime!

— Tu devrais faire un poëme épique sur eux, dit Kuhn en souriant.

— Si tu savais, répondit Fabricius, que j'en ai vu un tout à l'heure d'une beauté merveilleuse; il semblait venir du pays des fées. Dire à quelle famille il appartient, cela ne m'est pas possible.

— Cette journée me charme, dit Zoéga ému.

— Moi aussi! s'écrièrent Fabricius et Kuhn. Linnæus nous donnera sûrement une admirable leçon.

— Quel maître! proféra Fabricius. On passerait sa vie à l'entendre. Comme il vous initie grandement à la nature! comme il la comprend! On dirait que pour lui elle n'a plus de mystère. Et comme il parle de Dieu, comme il le sent partout! La première fois que j'allai chez Linnæus, je demeurai saisi en lisant sur la porte de son cabinet : *Vivez*

dans l'innocence, *Dieu est présent*. Oh! Linnæus est grand!

— Aussi, dit Zoéga à son tour, avons-nous quitté le pays de notre jeunesse pour venir l'entendre. Je m'attriste en pensant que dans un an, sans doute, nous serons forcés de nous séparer de lui. »

Fabricius soupira.

« Et il nous aime tant!

— C'est qu'il sait lui-même combien nous l'aimons! reprit Zoéga. Ce n'est pas à lui qu'on pourrait mentir; son regard serait là pour sonder votre conscience et la troubler. Je n'en connais pas d'aussi vif et d'aussi pénétrant.

— Une chose m'afflige, dit Zoéga : il commence à manquer de mémoire.

— A tel point, ajouta Fabricius, qu'hier je l'ai trouvé cherchant sérieusement le nom de son beau-père pour mettre l'adresse à une lettre qu'il lui écrivait, et comme il ne le trouvait pas, c'est moi qui lui ai rappelé que son beau-père est le docteur More. »

Zoéga s'approcha de ses amis et dit à voix basse :

« Savez-vous que, dans une maison où je me trouvais hier soir, on accusait notre admirable maître d'avarice? Savez-vous qu'on disait avec dégoût : « Linnæus aime la nature, elle lui inspire des œuvres belles; mais il aime l'argent autant que la nature? »

— Qu'as-tu dit à ces blasphémateurs? s'écria Kuhn.

— J'ai défendu le maître, j'ai protesté avec force contre l'infâme calomnie. Linnæus avare! Linnæus cupide! Autant vaudrait nier l'immensité du ciel.

— Ce qui a fait soupçonner le maître de cette honteuse disposition, je le comprends, dit Fabricius.

— Vas-tu l'outrager? demanda Zoéga avec chagrin.

— Tu ne le penses pas, Zoéga, je le respecte et je l'aime trop. Ecoutez-moi tous deux. Linnæus est né pauvre; il a dû son existence pendant bien des années à la pitié des uns, à l'affection des autres; il a grandi dans la misère. Quand il est revenu des pays étrangers, il s'est fait médecin pour gagner le pain du jour, car ses immortels ouvrages ne lui rapportaient rien. Sans le gouverneur du prince royal, le comte de Tessin, il serait encore aux prises avec les difficultés matérielles. Grâce à cet homme de bien, la vie de Linnæus est depuis longtemps comblée de prospérités et d'honneurs. Il a désiré la chaire de botanique d'Upsala, il l'a eue; l'étoile polaire brille sur sa poitrine, son nom est anobli; il possède près d'Upsala deux terres charmantes et d'un beau rapport; les rois honorent son génie, des élèves accourent de tous les points de la terre pour entendre ses leçons, d'autres qu'il a formés vont dans les pays étrangers, même les plus lointains, chercher des plantes inconnues, et toujours leurs découvertes viennent ajouter à la science du maître. Toutes ces joies n'ont pu effacer dans le cœur de Linnæus la trace des misères passées. Malgré lui il se rappelle son dénûment à l'Université d'Upsala, son dénûment en Hollande. Le maître est généreux de cœur, nous le savons bien, nous qui l'avons vu, en quelques circonstances, refuser obstinément le prix de longues leçons; mais il a conservé certaines habitudes de retenue dans la dépense de sa maison; ses habits ne sont pas toujours convenables; il y a des moments où ses actions portent le caractère de la parcimonie. Linnæus n'a pu complétement changer le vieil homme; jamais il n'a pu ressembler à l'être qui est né riche, ce qui ne l'empêche pas de pratiquer la plus douce et la plus charmante des vertus, la charité. On le calomnie quand on le dit inhospitalier et dur.

— Nous voilà trois qui l'aimons, prononça Kuhn; eh bien! ne souffrons jamais qu'on l'outrage en notre présence.

— Et si nous écrivons un jour, ajouta Fabricius, que le maître prenne dans nos

écrits la place qu'il a déjà dans nos cœurs, qu'il y soit saintement glorifié!

— Oui, oui, répondirent-ils, nous le voulons comme toi. »

Kuhn ajoutait quelques paroles, lorsque des coups frappés à la porte l'interrompirent soudain.

« C'est le maître! nous allons être embarrassés devant lui. »

Linnæus entra d'un air riant, vêtu d'une robe de chambre rouge et d'un bonnet vert garni de fourrure; il tenait sa pipe à la main. Fabricius et Kuhn coururent au-devant de lui.

« Eh bien! mes enfants, la matinée est admirable de douceur et de lumière. Zoéga, ouvre ta poitrine à cet air pur et fort. Fabricius, les fleurs sont belles en ce jour; déjà les papillons les effleurent de leurs ailes et y boivent la rosée de la nuit et les sucs embaumés. Kuhn est rêveur. Qu'as-tu, mon enfant? es-tu encore sous l'influence de la nuit? Secoue les mauvaises illusions et viens dans la campagne.

— Maître, vous voulez sortir à présent?

— Oui, la nature me tente. Si je lève les yeux ici, je rencontre un plancher; ces murs me fatiguent aussi, ils arrêtent ma vue et mon âme : c'est l'horizon vaste qu'il faut à l'homme. Ne me suis-je pas levé bien avant le jour pour contempler le ciel? Les peuples des pays brillants n'imaginent pas le charme des nuits du Nord; ils ne les voient pas mélancoliques et paisibles comme leurs crépuscules, qui durent si peu, ou bien éclairées par les feux splendides de l'aurore boréale. Ces nuits parlent intimement à l'âme; elles y versent une foule de sentiments vagues, indéfinis et d'une tendresse exquise; elles sont comme une musique qui berce les douleurs. De telles nuits faisaient croire à nos pères que les fées venaient danser sur la pointe de l'herbe, que les génies quittaient aussi leurs demeures aériennes pour se mêler à ces douces ivresses. Les hommes du Midi et de l'Orient se vantent de la durée des chaleurs; ils nous disent avec dédain : « Vous n'avez pas de printemps. » C'est vrai, mais que nos étés sont énergiques! Notre terre nue, attristée par les neiges d'hiver, se dégage tout à coup de ce linceul où elle semblait morte et apparaît éclatante de verdure et de fleurs. Trois ou quatre jours ont suffi à cette métamorphose. La végétation avance ici en quelques minutes plus qu'elle ne fait ailleurs en un jour. Ne vous est-il pas arrivé souvent de vous asseoir devant des arbustes et d'y voir pousser subitement des fleurs? Si l'on se couche sur la terre et qu'on écoute sans distraction et loin de tout bruit, on entend le mouvement des plantes à mesure qu'elles croissent. Tu souris, Kuhn, tu ne les as jamais entendues; ne nie pas, mon fils, ce que dit le vieux maître; il aime la poésie, mais il aime encore plus la vérité. Une fois je prisai moins mon pays, cette erreur dura peu. C'est dans le Nord surtout que sont les natures contemplatives et religieuses. Sais-tu qu'en certains moments d'exaltation j'ai cru entendre rouler les mondes dans l'espace? C'était une rêverie, rien de plus. Mais venez, le grand air nous appelle. Je me sens jeune comme il y a trente ans.

— Regrettez-vous ce temps, maître? demanda Zoéga.

— Fou de me faire une pareille question! Ah! tous les jours je regrette cette jeunesse qui m'a quitté si vite! L'homme vit bien peu de sa vie puissante. Sitôt qu'il en comprend la grandeur, elle se retire de lui; c'est le don de la minute. J'étais jeune encore quand je sautai de joie en apprenant la découverte de l'*anomia retusa;* ce n'était pourtant qu'un mollusque. »

Ils sortirent. Souvent Linnæus s'arrêtait pour admirer l'effet du paysage et de la lumière.

« On ne peut faire un pas dans la campagne sans glorifier Dieu. L'œuvre de l'homme est froide, immobile, c'est comme l'imitation de la mort; l'œuvre de Dieu

est vivante : toute la différence est là. Dites si tous les arts réunis feraient rien d'aussi attachant que ce coin de terre sauvage? Cette mousse a des reflets suaves, ces fleurs ont une vie douce et charmante comme leur forme. J'aime cet oiseau qui se promène paisiblement sur la rive de ce petit ruisseau. Il chante, il soupire; il a son bruit de gaîté ou de mélancolie. L'air agite la cime des arbres. Des voix mystérieuses montent dans le ciel pour s'unir au chœur universel. »

Le vieillard était las ; il s'assit sur un arbre que les vents avaient brisé et couché à terre.

« J'ai dû à la science des bonheurs dont vous n'avez pas l'idée. On m'a bien rabaissé, bien calomnié dans certains écrits ; on a essayé de me faire bien chétif : je n'ai répondu à ces attaques de la haine que par de nouveaux travaux. Que de livres j'ai publiés ! De petites méchancetés de mon invention prouveront d'ailleurs que moi aussi j'ai mes dédains et mes rancunes. Ainsi, j'ai donné à certaines plantes désagréables d'aspect le nom des naturalistes qui ont failli à la justice ; j'ai donné à d'autres, basses et rampantes, le nom de ceux dont la renommée surpasse le mérite. Pison s'est approprié les travaux de Margra : j'ai appelé *Pisonia* un arbrisseau épineux et dont les fleurs sont privées d'élégance; Pluckenet ne se plaît qu'aux idées bizarres : j'ai appelé *Pluckenetia* une des plantes les plus irrégulières que je connaisse. »

Linnæus cita d'autres faits de cette nature.

« Mais, dit Fabricius, vous n'avez pas négligé les hommes vraiment grands.

— J'ai confessé mes vengeances, dis mes actes bons, Fabricius ; je t'écouterai sans fausse humilité.

—Eh bien! maître, la *Gronovia*, qui accroche les autres plantes et les attire à elle, ne rappelle-t-elle pas Gronovius, si habile dans l'art de recueillir les plantes? Ne retrouvons-nous pas la splendeur impérissable de Rivin dans la plante toujours verte que vous avez nommée *Rivina?* Les trois frères Commelin vivent dans la *Commelina* avec ses trois pétales. Scheuzer était passionné pour les gramens; vous avez appelé *Scheuzeria* une graminée.

— Assez, dit Linnæus, assez d'éloges pour le vieux maître. »

XIII.

A quelques heures de cet entretien, Linnæus, suivi de plus de deux cents élèves divisés en détachements, alla explorer les belles solitudes. Fabricius, Zoéga et Kuhn ne le quittèrent pas. Des trompettes et des corps de chasse se tenaient à une petite distance du maître pour rassembler les élèves qui avaient liberté d'errer jusqu'à ce que la musique les appelât. Linnæus parlait du roi de France, Louis XV, qui lui avait envoyé des graines cueillies à Trianon, petite retraite cachée au milieu des splendeurs de Versailles. Il rappelait le roi d'Espagne qui lui avait fait de grandes offres pour qu'il allât professer dans ses Etats.

« De toutes ces grâces royales, dit Linnæus avec sensibilité, ce fut la visite de mon auguste souverain qui me toucha et m'honora le plus. La chaise où il s'est assis est restée vide depuis lors ; notre reconnaissance l'a consacrée.

— Upsala vous doit tant ! remarqua Zoéga.

— Il est vrai que le pauvre jardin d'Upsala était bien négligé. On y avait une quarantaine de plantes étrangères; maintenant il y en a près de douze cents. Solander en a beaucoup envoyé, son affection est si vraie ! C'est un des élèves que je chéris le plus. »

Ils entrèrent dans un bois. Kuhn s'éloigna de Linnæus pour chercher des plantes.

« Mademoiselle Elisabeth, dit Fabricius en parlant d'une des filles de Linnæus, aime

les fleurs avec tendresse; je l'ai vue souvent les regarder comme vous l'auriez fait, maître[1].

— Oui, je crois qu'elle préfère les fleurs à son rouet et au ménage. »

La conversation continua quelque temps sur ce ton. Cependant Zoéga regardait fixement dans la profondeur du bois.

« Voilà Kuhn qui revient d'un air tout empressé. Il tient des plantes à la main. Comme il parle vivement à Ruitz !

— Qu'apportes-tu là ? demanda Linnæus au jeune homme ; des mousses ?

— Examinez-les, maître.

— Tu as l'air d'un conquérant, dit le maître avec un doux plaisir. Zoéga, prépare une couronne de chêne à ce jeune triomphateur. »

Après avoir attentivement regardé les mousses, Linnæus ordonna le rappel des élèves.

« Sonnez, cors, sonnez, trompettes! » cria Zoéga.

Et les trompettes et les cors retentirent bruyamment dans l'étendue du bois. Linnæus, entouré de tous ces êtres épris de la science, leur donna une leçon qui se termina par des cris d'émotion et de reconnaissance.

« Voyez, leur dit-il tout joyeux, si les Sylvains et les Hamadryades ne viennent pas savoir la cause de tant de bruit! Il me semble que j'entends rire un faune. »

Une brise odorante passa dans l'air. Linnæus s'inclina le sourire sur les lèvres.

« Vents, portez aux plantes une nouvelle vie, » s'écria-t-il en étendant les bras. Ses mains se joignirent. « Sublime Créateur de cet univers, je te remercie de m'avoir tiré de l'oubli et d'avoir mis dans mon cœur les grands enthousiasmes. »

Un moment le vieillard demeura sous les yeux de ces jeunes hommes profondément recueilli ; eux le regardaient en silence. Il revint à eux.

« La beauté du monde me transporte. Quelle sublimité dans l'ensemble ! quelle grâce, quelle délicatesse exquise, quelle harmonie dans les détails! La vue des mers fait-elle dédaigner la petite source? Aime-t-on moins la violette qui fleurit à l'ombre de la haie quand on a erré dans les grandes forêts de palmiers et de magnolias? La mouche, avec sa robe aérienne, ses petites pattes minces, ses yeux taillés à facettes, est un être aussi étonnant de perfection que le colibri, que le cygne, que le lion, ce roi de la solitude. Assistons aux jours primitifs. *Dieu crée le ciel et la terre.* Les eaux, lourdes et immondes vapeurs, mises en mouvement par les vents, roulent confuses et retentissantes entre les abîmes muets du ciel et les abîmes béants de la terre. Une nuit froide, épaisse, enveloppe l'univers et ajoute ses mobiles horreurs aux horreurs du chaos. Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Mais cette lumière, qui devait plus tard étonner l'imagination comme le plus rapide de tous les fluides, était alors inerte[1]. Dieu sépare les eaux de la terre et les eaux du ciel. Les eaux de la terre tombent dans les gouffres creusés pour les recevoir ; les eaux du ciel flottent nuageuses ou éthérées. Dieu place entre ces eaux les soleils des jours et les soleils des nuits. *Et le soir, et le matin furent.* Voyez l'univers matériel se former lentement. D'abord, c'est une solitude terne, désolée, où nul être ne se meut, où nul chant d'oiseau, nul cri, nul bruit de vie ne se mêle à la voix des orages et des flots, où le soleil n'éclaire qu'un immense désert sans verdure, sans couleur et presque sans reflets. Ce monde changera bien d'aspect. Les minéraux qui croissent, les végétaux qui croissent et qui vivent, les animaux qui croissent, qui vivent et qui sentent, l'animeront enfin. Salut à ce monde nouveau ! »

(1) Élisabeth-Christine découvrit en 1772 qu'il sortait vers le soir, après les chaleurs ardentes du jour, des étincelles de la grande capucine.

(1) La lumière parcourt quatre-vingts lieues par seconde.

Encore une fois Linnæus s'absorba dans sa vaste pensée. Quand il parla sa voix avait de l'agitation.

« Partout je trouve les traces d'une effroyable catastrophe. Le feu et l'eau se sont disputé cette terre, les eaux des mers ont roulé d'un pôle à l'autre; elles ont séjourné sur les plus hautes montagnes. Je ne puis savoir comment était le monde qui existait avant celui que j'aime et que j'admire ; c'est au monde connu que je m'attache. Chaque fois qu'il m'apparaît, je le trouve plus immense de conception. Quelle harmonie entre les lieux, les plantes et les animaux ! comme ils sont faits les uns pour les autres ! comme tout est combiné de manière à mettre chaque chose ou chaque être à sa place ! Un fou pourrait seul désirer sur la hauteur ou dans la vallée les algues gigantesques des mers. La fleur gracieuse de la prairie serait insignifiante sur la grève, où d'ailleurs elle ne pourrait pas vivre; il lui faut un doux soleil et une douce terre. N'ôtez pas aux montagnes leurs buissons de fleurs énergiques et brillantes; c'est seulement près de la région des tempêtes que se plaît leur fierté. Le torrent ne roule pas ses eaux fougueuses dans le sable du ruisseau ; l'aigle ne vient pas babiller sur les buissons avec le petit oiseau mélodieux, il ne fait pas son nid dans les sillons fleuris ou à l'ombre des roses ; son altière et sauvage nature veut les vastes solitudes du ciel et la roche nue que défendent les abîmes. Si j'interroge le monde des plantes et des animaux, je reste frappé de la progression établie entre eux par l'Être souverain. Dans mon *Système de la Nature*, je suis parti de Dieu, l'infini, pour descendre à la créature imperceptible ; dans cet entretien, au contraire, je voudrais suivre la marche ascendante de tout ce qui est. Je trouve les algues qui habitent les eaux profondes, les champignons, hôtes des lieux humides, les lichens, plantes sombres des rochers et des pierres, qui, semblables aux champignons, ne verront jamais sur leur tige s'agiter une feuille et s'épanouir une fleur ; c'est encore l'hépatique, c'est la mousse, jolie décoration des lieux arides ; c'est la prêle, c'est la fougère, toutes amantes de la solitude. Dans les animaux, je vois d'abord le mollusque, gelée vivante qui se montre nu ou qui cache sous une écaille sa stupide et déplaisante nature ; le polype, dont on multiplie les individus selon sa fantaisie. Vient ensuite un ordre de créatures moins inférieures, les poissons, habitants muets d'un abîme orageux : leur vie passera sans qu'ils aient murmuré un son. C'est un spectacle curieux que les baleines monstrueuses, errant sur les mers, semblables à des îles flottantes tant leur dos est couvert de végétaux et de coquillages richement colorés. Une multitude de plantes, le carex, le scirpe, le rubanier, le jonc, déguisent la tristesse des marais. Le nénuphar jaune, le nénuphar blanc s'épanouissent à la surface des eaux des lacs et des rivières ; le glaïeul orne la rive humide. Des vers gluants, des insectes sortent de la terre. Alors apparaissent les oiseaux échassiers, aux longues jambes, au long cou, destinés à vivre sur un sol fangeux ; ils jettent le premier cri dans l'immensité. Voyez les graminées onduler sous les vagues de l'air, les forêts déployer leurs cimes agitées par les puissances du ciel, les arbustes aux fleurs éclatantes et suaves parer la montagne et la vallée. La terre semble se mouvoir visiblement tant il y a de plantes, d'arbres, de créatures diverses qui s'agitent sur sa surface. Des peuplades de castors habitent les rives des grands lacs solitaires. La gazelle et l'antilope sont la grâce vivante du désert ; le lion y répand une majestueuse horreur. Des troupeaux d'éléphants broutent les plantes des forêts où ils promènent leur masse lourde et informe avec la légèreté de l'ombre. Des troupeaux de bisons animent les savanes de l'Amérique, des troupeaux de chevaux sauvages errent en liberté dans les solitudes fécondes de l'Europe et de l'Asie.

Pas un arbre, pas un buisson qui ne soit mélodieux! N'est-ce pas sous leurs feuilles que les petits oiseaux s'éveillent le matin, qu'ils s'abritent des chaleurs dans le jour et qu'ils s'endorment le soir? Le coq aux inclinations hardies et le lièvre timide habitent les bruyères, la caille et la perdrix peureuse se cachent dans les champs; des nuées d'insectes éclatants d'or, d'autres qui se parent des couleurs du rubis, de l'émeraude, de l'améthyste, se mêlent à l'herbe et aux fleurs; quelques oiseaux de proie traversent les solitudes de l'air. Diversité étonnante! Harmonies plus étonnantes encore! Et quel abîme sépare ces œuvres! Comme elles diffèrent de conception et d'effet! Qu'il y a de distance du lourd champignon au rosier, avec ses souples rameaux, son feuillage charmant, ses fleurs belles et suaves! Comparez la vie toute végétale de la méduse ou l'impuissance et la stupidité du mollusque scellé à sa coquille, avec la force et l'intelligence de l'éléphant, avec la force, l'intelligence et la grâce superbe du lion! La même disproportion existe entre le ver rampant, chétif et nu, et le papillon, fleur animée, entre le ver luisant et la comète dévorante. On prend en pitié le pingouin, pauvre oiseau privé d'ailes, et l'on porte envie à l'oiseau de paradis, si beau, si léger dans son vol, au paon et au colibri, dont le plumage féerique est si brillamment nuancé que lorsqu'ils le secouent ou l'étalent au soleil, on croit voir s'en échapper des pierreries. L'autruche est impuissante à s'élever dans l'air, mais que sa course est rapide! comme elle devance celle de toute créature! Ne croirait-on pas d'abord que le Grand Artisan a fait des essais malheureux? Il n'en est rien, pourtant. Chaque être a sa perfection particulière, sa nature complète. Changez quelque chose à son organisation, il ne pourra plus exister; sa forme, ses instincts, le lieu qu'il habite ont d'étroites sympathies; borné à la terre, n'ayant que les destinées de la terre, il y goûte, à l'état libre, de vrais contentements. Effrayante et sublime création! Pas une feuille, pas un brin d'herbe, pas une goutte d'eau, pas un grain de terre ou de sable, pas une parcelle de lumière, un atome perdu dans l'espace, qui ne renferme un monde de créatures vivantes et essentiellement liées au plan universel! Qu'on ne dise pas qu'il y en a d'inutiles; la sagesse éternelle peut-elle rien faire d'inutile, elle qui a pesé l'air et les astres et qui a mesuré les grandes eaux de la mer? Il manquait à l'œuvre immense un être qui eût conscience de Dieu; l'homme fut créé. Qu'il est beau, marchant le front levé et interrogeant l'abîme infranchissable! Qu'il est grand avec sa parole, cette manifestation sublime de la pensée, ce moyen mystérieux, mais infaillible, de sympathie et d'avancement moral! Il y a dans son cœur comme dans la mer et l'horizon sans bornes, comme dans le ciel étoilé, quelque chose de l'infini; c'est le secret de ses vagues et profondes tristesses.

— Et, dit Zoéga, cet être admirable meurt comme la plus chétive des créatures.

— Où est la poussière qui n'a pas vécu? dit à son tour Fabricius.

— Tout meurt, répéta Linnæus, mais tout revit aussi. N'est-ce pas à la destruction de tout être et de toute chose que la nature doit son éternelle jeunesse? La terre, le soleil, l'air, les nuages, les pluies et les vents concourent à la formation de l'animal et de la plante et leur reprennent un jour les éléments de vie qu'ils leur avaient prêtés; c'est la loi.

— Loi sévère, murmura Zoéga en regardant ses amis d'un air mélancolique.

— Elle n'est que pour le corps, l'oublies-tu, Zoéga?

— Non, maître, non, répondit Zoéga. »

Le dimanche suivant Linnæus assistait, selon son habitude, à un bal champêtre qui avait lieu dans une grange, aux sons d'un violon criard; le musicien était un paysan. Dans un coin de la grange le vieillard fu-

mait sa pipe, tout en suivant des yeux les mouvements des danseurs, ses enfants et ses élèves les plus chers. Quand il cessait de fumer, c'était pour parler à Zoéga. Madame Linnæus venait souvent mêler ses joies de mère aux réflexions de son mari.

« Ne trouves-tu pas que nos filles ont bon air? Elisabeth est très gaie aujourd'hui.

— Je m'en réjouis avec toi, chère femme. »

Une danse polonaise, subitement improvisée, fit bondir le grand vieillard.

« Maître, cette danse vous émeut toujours, dit Zoéga.

— A tel point, Zoéga, que je vais en prendre ma part. »

Cela dit, Linnæus s'élança au milieu de la danse et fit envie aux plus jeunes par sa bonne grâce et sa légèreté.

« Ces heures, écrivit plus tard Fabri-« cius, ne sortiront jamais de ma mémoire. »

Sa femme lui dit en souriant :

« Tu es aussi jeune que le jour de notre mariage.

— Tu m'as conservé jeune de cœur, dit-il en prenant sa main dans ses mains ridées. »

XIV.

Il faisait froid; c'était en janvier 1778. Un étranger qui arrivait à Upsala fut frappé de l'air d'affliction répandu sur toutes les figures. Curieux d'en savoir la cause, il s'approcha d'un groupe d'hommes qui parlaient vivement dans la rue.

« Voulez-vous me dire pourquoi l'on est si triste à Upsala? »

Ils le regardèrent avec étonnement.

« Est-il possible que vous ne sachiez pas?

— Je viens de loin, s'empressa d'ajouter le voyageur.

— Linnæus est mort, répondit le plus jeune.

— Mort! » répéta l'étranger. Il leva son chapeau en signe de respect, et pendant un moment il se sentit trop ému pour parler. « Quelle perte! dit-il enfin. Le monde entier doit pleurer Linnæus, car il appartenait au monde. Tant de génie! Je viens de loin pour le revoir, et je le trouve mort! »

Tous ces hommes lui tendirent la main.

« On fait ses funérailles aujourd'hui.

— J'y assisterai, » dit l'étranger.

Ayant demandé quelques détails au jeune homme qui lui avait annoncé la triste nouvelle, il apprit ce qui suit :

« Linnæus a cruellement souffert. La goutte l'avait tourmenté longtemps. Depuis deux ans son corps était privé de mouvements libres, et ses facultés s'usaient au point de l'étonner lui-même. « Je retourne à la terre, disait-il avec une expression mélancolique et résignée. Mon Dieu! vous recevrez mon âme. » Il ne pouvait se traîner dans son jardin que soutenu par une personne forte. Un jour il fut frappé d'apoplexie et il devint paralytique à la suite de ce coup. C'était triste de voir le grand Linnæus réduit à n'être plus qu'un homme ordinaire. Moi qui vous parle, monsieur, je l'ai souvent contemplé avec un frémissement profond. Sa puissance d'idées et de parole ne subsistait que dans nos souvenirs. Le génie de Linnæus était retourné au ciel, et lui, pauvre grand homme, il ne semblait plus qu'une image effacée.

Les yeux de l'étranger avaient des larmes.

« Qui êtes-vous? demanda le Suédois.

— Un de ses élèves.

— Votre nom?

— Fabricius.

— Oh! je vous connais et je vous aime! Linnæus m'a tant de fois parlé de vous! Moi aussi, j'ai été un de ses élèves. »

Ils s'embrassèrent en mêlant à leurs pleurs le nom de Linnæus[1].

M[me] A. Dupin.

(1) Linnæus a laissé un grand nombre d'écrits. Les plus importants de ses ouvrages ont pour titres : *Fondements de la botanique; Classes des plantes; Espèces des plantes; Système de la Nature; Economie de la Nature.*

L'ANGE-BLEU.

ÉPISODE DE 1812.

O femmes! c'est à tort qu'on vous nomme timides ;
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides !
(LEGOUVÉ : *Le Mérite des Femmes.*)

I.

LES CAMPS.

C'était en 1796. Napoléon Bonaparte, général en chef de l'armée française, livrait dans le Piémont la bataille de Montenotte, qui fut le prélude des victoires remportées bientôt après en Italie. Pendant le feu de l'action, l'épouse d'un brave grenadier français donnait le jour à une petite fille dont la naissance lui coûtait la vie; lorsque le soldat, vainqueur avec ses compagnons d'armes, put rentrer au bivouac, il recueillit le dernier soupir de la jeune mère qui lui présentait son enfant.

« Pierre, lui dit-elle, tu as été bon mari pendant le peu de temps que nous avons passé ensemble, tu seras bon père aussi. Pierre, je vais mourir; toi seul seras chargé désormais du soin de notre enfant. Tu es pauvre; mais les dangers de ta vie errante ne t'exemptent pas de tes devoirs envers ta fille. Ne la confie à personne, quels que soient les lieux où la guerre te conduise; moi je ne la confie qu'à toi et à la sainte Vierge, à qui je vais demander pour elle assistance et protection. Si la balle ennemie t'atteignait avant l'âge, notre enfant ne serait pas abandonnée de celle dont je veux que tu lui fasses porter les couleurs jusqu'au jour où tu la marieras. Respecte, ami, mon dernier vœu. »

Pierre déposa en pleurant le premier baiser sur le front de l'innocente créature, enveloppée dans un morceau d'étoffe blanche et bleu : ce devait être dès ce moment la couleur des vêtements qu'elle porterait. La petite Marie fut nourrie par une de ces femmes qui suivent les armées et dont le genre de vie peu régulier n'aurait pu lui donner que de mauvais exemples à suivre; son père le savait; en la retirant à deux ans des bras de sa nourrice, il résolut de ne plus la quitter. Après l'expédition d'Egypte, Napoléon, devenu premier consul et enfin souverain puissant, avait de nouveau reporté vers l'Italie le théâtre des succès toujours croissants de ses armes. Participant à toutes ces victoires dont la France s'enorgueillissait, Pierre voulait que sa fille eût aussi sa part des triomphes; il la portait sur ses épaules pendant les longues marches, et, quand survenait une escarmouche, un combat, il la déposait en lieu de sûreté, le plus souvent derrière un épais buisson ou dans le creux d'un rocher, et plaçait auprès d'elle quelques provisions indispensables. Marie portait toujours, cousus dans sa ceinture, des renseignements sur sa naissance et sur sa famille. Ainsi prémunie contre l'abandon si le sort des batailles lui enlevait son père, l'enfant, bientôt accoutumée à cette étrange manière d'être, attendait patiemment que le bon grenadier, sorti

vainqueur des sanglantes luttes, vînt la reprendre et la replacer sur le sac qui chargeait son dos. Alors il la réchauffait au feu du bivouac, il la faisait manger dans sa gamelle, et, joignant ses deux petites mains, il lui faisait adresser au ciel une prière pour que sa mère y intercédât en sa faveur la divine patronne qu'elle-même lui avait choisie. Puis il la couchait sur son matelas bien dur, souvent sur la planche qui lui en tenait lieu, plus souvent encore sur la terre, et l'endormait en la comblant de bénédictions.

Pierre ne souffrait jamais que quelques-uns de ses camarades le débarrassassent parfois du fardeau qui lui semblait si doux. Ce n'était qu'au cou de son père que l'enfant croisait ses bras caressants. Il permettait encore moins que les jeunes conscrits ou les vieilles moustaches cherchassent à l'amuser par ces mille jeux permis avec l'enfance ; ce n'était que dans les bras de son père que l'enfant entr'ouvrait ses lèvres vermeilles.

Ce respect qu'il imposait aux autres à l'égard de sa fille porta ses fruits lorsqu'elle eut traversé l'enfance et atteint la jeunesse, et pourtant elle était devenue l'idole de cette vieille garde, dont elle faisait en quelque sorte partie. Chérie des vieux soldats et vénérée des jeunes, vive, d'humeur égale, elle alliait la franchise militaire, si je puis m'exprimer ainsi, aux principales vertus de son sexe, vertus bien rares chez une jeune fille élevée dans les camps. Il n'y avait qu'une voix pour l'admirer, pour bénir son nom, auquel on avait substitué le doux surnom de *bon Ange* ou d'*Ange-Bleu*.

C'était avec tant de grâce et de douce sollicitude qu'on la voyait, en d'innombrables circonstances, prodiguer ses soins aux blessés, adoucir les derniers moments du mourant, consoler et secourir de ses faibles deniers la veuve sans appui et l'orphelin sans asile ! Pendant le feu d'un combat sanglant, à l'issue d'une bataille, Marie remplaçait, auprès des soldats malheureusement atteints, les femmes pieuses et dévouées que, plus tard, ils devaient retrouver dans les hôpitaux. Tant de vertus faisaient oublier sa beauté. Son teint était un peu bruni par les intempéries de l'air ; mais ses beaux cheveux noirs s'échappant en boucles brillantes du fichu qui enveloppait ordinairement sa tête, ombrageaient un front plein de noblesse et de candeur ; ses yeux bleus étaient le miroir de son âme ; ses lèvres roses et souriantes respiraient le bonheur ; sa taille souple et bien prise, ses mouvements vifs et gracieux, tout en elle était simple et séduisant.

Marie savait lire et passablement écrire ; là se bornait l'éducation qu'elle avait reçue quand les hasards de la guerre avaient fait séjourner son père dans des lieux où se trouvait une école, ne fût-ce que celle d'un pauvre et chétif village ; et pourtant Marie, ne parlant jamais que d'après l'impulsion de son cœur, n'eût pas été plus mal placée dans les salons dorés de l'Empire que quelques femmes devenues à cette époque épouses de grands généraux. Son langage était toujours réservé, son maintien toujours modeste ; aussi, plus d'un officier distingué, épris de son mérite, en vint-il auprès d'elle à des offres aussi séduisantes que réelles. La fortune et les honneurs ne souriaient point à la jeune fille ; son père était tout pour elle, elle ne voulait ni l'abandonner, ni l'abaisser en s'élevant elle-même à un rang pour lequel elle n'était pas née. Aucun titre pompeux ne plaisait autant à son cœur que son joli surnom d'Ange-Bleu.

A cette époque le vainqueur d'Austerlitz et de Marengo s'avançait vers la Russie à la tête d'une puissante armée. Un jour que Pierre savait être celui d'un combat, il embrassa sa fille en se revêtant de ses armes, et les larmes aux yeux :

« Marie, lui dit-il, l'affaire sera chaude aujourd'hui ; pendant de longues années les balles ennemies ont respecté ton père, mais

enfin, Dieu peut en ordonner autrement... Marie, si je ne devais plus revenir!

— O mon père! s'écria-t-elle en pleurant, ne parlez pas ainsi!

— Ce n'est pas la première fois que je te tiens ce langage, mon enfant; mais aujourd'hui, je ne sais quoi me dit que je ne reviendrai pas sans une assistance toute spéciale du ciel. Marie, tu as refusé de bons partis; j'aurais été cependant heureux de ne pas te laisser seule sur la terre... tu es si jeune! »

Déjà Marie avait recouvré sa fermeté ordinaire.

« Vous avez, dit-elle, échappé jusqu'à présent à tant de périls que j'espère encore beaucoup aujourd'hui, mon père! Pourtant je me résigne à la volonté de Dieu, et puisque j'ai toujours aimé à pratiquer mes devoirs envers vous, je les remplirai tous jusqu'au dernier, jusqu'au plus déchirant. Parmi les malheureuses victimes de la guerre, sur le sol qu'elles vont joncher, votre fille cherchera vos restes chéris, ses propres mains les rendront à la terre, puis elle ira cacher sa vie et prier pour votre éternel repos dans une de ces maisons de refuge et de piété qui nous ouvrent les portes du ciel. »

Pierre allait répliquer; les tambours et les trompettes l'appelèrent à son poste.

II.

LE DRAPEAU.

Le 27 juillet 1812, le camp de Witepsk, en Lithuanie, resta au pouvoir des Français; les Russes s'enfuirent en désordre; l'un de leurs bataillons, engagé dans un défilé d'où il ne pouvait plus sortir, pressé, enveloppé de toutes parts, résolut de vendre chèrement sa vie et refusa de se rendre. Un petit nombre de Français, au milieu desquels était le grenadier Pierre, harcela longtemps ces enfants du Nord, mais en vain; les deux partis, bien déterminés, se massacraient avec un égal acharnement; Pierre, enfin demeura seul debout. Quatre Russes cherchaient à l'accabler; l'armée poursuivait au loin les fuyards; le pauvre soldat résistait encore, mais il était blessé. Recommandant son âme à Dieu, préparé à une mort certaine, tout en combattant il appelle au secours. Une douce voix lui répond, il détourne la tête, et voit l'Ange-Bleu dépouillant de ses armes un soldat tombé près de lui.

Marie avait suivi son père de loin; en ce moment elle veut se battre pour le secourir; mais sa main est inhabile à charger ce lourd fusil, elle peut à peine supporter le poids de ce long sabre, et pourtant le désespoir et le courage filial devaient doubler sa force. Tout en pleurs, elle tombe à genoux et demande à sa divine patronne un secours inespéré... Sa prière est courte... le galop d'un cheval qui s'approche vient l'interrompre... Marie se retourne: c'est un jeune hussard, nommé Justin, dont un jour elle a pris soin à l'ambulance, et qui, de l'extrémité de la plaine, voyant le péril du grenadier, a quitté son rang, et accourt. D'un coup de la tête de son cheval il renverse l'un des quatre Russes et frappe le second, tandis que Pierre blesse à mort le troisième et que le quatrième prend la fuite. Pierre, couvert de blessures, tombe alors épuisé et presque sans connaissance; le champ reste égal entre le hussard et le soldat russe que le cheval avait renversé, mais qui vient de se relever. Justin met pied à terre et le duel le plus acharné s'engage.

Le Russe était un des enseignes de son corps; il défendait avec le courage du désespoir le drapeau qu'il portait. Mais son sang coule, ses forces diminuent, Marie s'en aperçoit, s'élance et arrache d'entre sa main affaiblie l'étendard tremblant. Le Russe ne cherche plus dès lors qu'à rassembler un reste de forces et s'échappe.

Le généreux hussard vit seulement alors qu'il était blessé; Marie, après avoir rap-

pelé son père à la vie par quelques soins, courut au camp pour y chercher du secours; car Justin était hors d'état de s'y rendre; de moment en moment il se trouvait plus mal. Transportés bientôt en lieu sûr, les deux guerriers apprirent que leurs blessures n'étaient pas mortelles et que leur guérison ne serait pas longue.

Par un sentiment de fierté bien naturel à l'égard de son père, et déjà presque tendre à l'égard du jeune soldat, Marie voulait que le trait de valeur et de générosité dont elle avait été le seul témoin fût connu et récompensé comme il le méritait.

Le soir même elle revêtit celle de ses robes dont le bleu le plus pur et l'étoffe la plus légère harmoniaient le mieux ses ondulations à celles de sa taille élégante. Ses cheveux furent bouclés avec plus de soin autour de son cou dont un étroit velours noir fit ressortir la blancheur : ce velours et la petite croix d'or qu'il soutenait lui venaient de sa mère, c'étaient les seuls bijoux qu'elle se plût à porter dans des jours privilégiés, parce qu'elle y attachait une sorte de religion et de pressentiment du bonheur.

D'un pas animé par l'espérance, elle se rendit à la tente que l'Empereur s'était déjà fait dresser sur le champ de bataille. Tenant d'une main son chapeau de paille blanche orné d'un ruban bleu, de l'autre le drapeau qu'elle avait enlevé au soldat russe, elle entra sans difficulté : la sentinelle la connaissait, et Napoléon, d'ailleurs, était accessible à tous. Assis en ce moment devant un petit bureau chargé, comme à l'ordinaire, de cartes géographiques, de plans et de papiers, entouré de ses principaux officiers, il se faisait rendre un compte exact de cette glorieuse journée dont quelques détails avaient échappé à son coup d'œil rapide. En entendant ouvrir la porte il se retourna; son regard annonçait la contrariété, le dépit; mais en voyant entrer Marie son front se dérida, il sourit.

« Voilà un trophée, dit-il, qui a coûté bien du sang aujourd'hui ! Comment se trouve-t-il entre tes mains, jeune fille? »

A ces mots, prononcés avec un ton de douceur et de fierté, Marie s'était inclinée et avait fait une gracieuse révérence. Sans se déconcerter, mais modestement émue d'orgueil et d'espoir tout ensemble, elle appuya le bout de la lance du drapeau sur la terre, et se reposant sur la petite main qui en soutenait la flèche, elle raconta d'une manière brève et claire, et le danger que son père avait couru, et le généreux secours que lui avait porté le jeune hussard Justin. Inspirée par l'enthousiasme, son élocution fut brillante; sa figure, animée par l'éclat du soleil couchant dont un rayon pénétrait par la porte entr'ouverte, ses regards pleins d'une douce exaltation, son costume si simple et si gracieux, présentaient un parfait contraste avec ce trophée, symbole de la guerre et de ses horreurs. Sa noble et presque fervente attitude parut frapper Napoléon; sur un signe bienveillant qu'il lui fit de la main, Marie se plaça sur un siége auprès du fauteuil de l'empereur, pendant que ceux avec lesquels il conversait auparavant se tenaient debout derrière le grand homme, devant la simple fille des camps.

« Ton père est un brave, jeune fille, dit alors Napoléon, et il y a dans mon cœur et dans ma mémoire une large place pour les braves. Quant à Justin, je reconnais en lui tous mes dignes hussards. Mais dis-moi, sans t'avoir jamais vue je crois te connaître; ta réputation est venue jusqu'à moi; n'es-tu pas celle que mes soldats ont surnommée l'Ange-Bleu?

—Oui, Sire, répondit Marie avec un candide sourire. Je suis née en Italie pendant le feu de la bataille qui préluda à vos conquêtes. »

A cette simple phrase qui venait doucement réveiller de précieux souvenirs de gloire :

« On m'avait bien dit qu'elle était jolie, »

repartit l'Empereur en se tournant vers ses officiers; puis revenant à la jeune fille qui rougissait :

« Ma belle enfant, où ton père est-il né?

— Mon père est fils d'un pauvre cultivateur du Dauphiné. Sire, il était à votre première victoire.

— A-t-il un grade?

— Aucun.

— D'où vient cela?

— Il ne sait pas lire.

— A-t-il reçu, du moins, quelque récompense honorable?

— Simple grenadier, on le distingue à peine. Ses nombreuses cicatrices attestent seules sa valeur.

— Moi-même, à la première revue, j'attacherai la croix à sa boutonnière. Puis, quand la campagne sera finie, reviens me voir, et si ton père veut son congé je ne le lui donnerai qu'à regret, mais je ne le mettrai pas moins à même de retourner heureux dans son pays. Quant à ton amoureux... »

L'Ange-Bleu ne put retenir un geste de surprise et de mécontentement à cette expression un peu libre ; ses lèvres se contractèrent, son front rougit, ses yeux s'attachèrent sur l'Empereur, puis se baissèrent pour cacher la confusion qui les faisait briller à travers quelques larmes roulantes. Napoléon sourit et prit un ton moins familier.

« Pardon si je me suis mépris, jeune fille, mais enfin, vous qui connaissez toute l'armée, que me disiez-vous donc de Justin?

— Sire, je ne le connais que par ouï-dire et pour l'avoir vu malade à l'ambulance, répondit Marie après s'être remise de son trouble; il avait l'air reconnaissant des soins que je lui donnais; mais aujourd'hui, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel, la plus grande part de gratitude est dans mon cœur. Je ne sais rien autre chose de lui sinon qu'il est de la même province que mon père, et que depuis quatre ans qu'il est à votre service, il paraît être aimé de ses camarades et distingué de ses chefs.

— Je le fais lieutenant; cette nouvelle, apportée par vous, aura sans doute plus de prix encore. En le lui annonçant, dites-lui bien aussi que je me charge de la petite fortune que je vous engage à partager avec lui, car c'est à vous que je la donne. Je vous l'ai dit, revenez me voir après la campagne, et vous saurez que Napoléon n'oublie rien.»

En achevant ces mots, qu'accompagnait un aimable sourire, il serra dans ses deux mains la petite main qui lui était abandonnée toute tremblante de reconnaissance et de bonheur. Gracieuse, naturelle et touchante, Marie se leva, mit un genou en terre, déposa le drapeau aux pieds de l'Empereur, baisa la main qui tenait la sienne, la dégagea doucement, et sortit délicieusement émue, n'ayant pu qu'à peine balbutier un remercîment que Napoléon lui avait évité en se retournant brusquement vers ses officiers pour continuer ses travaux.

Pierre et Justin, comblés de soins par Marie, recouvrèrent promptement la santé. Bientôt une mutuelle reconnaissance ayant fait naître entre ces derniers une affection aussi vive qu'elle paraissait devoir être durable, Pierre promit à Justin de se rendre au désir de l'Empereur et de lui donner Marie quand la campagne serait terminée. Le bon grenadier se faisait vieux et devenait souffrant; obligé de prendre un congé définitif, il voulait unir ses deux enfants chéris au lieu de sa naissance qu'il espérait être aussi celui de son tombeau. Douce et trompeuse illusion !

III.

DÉSASTRE.

L'étoile protectrice de l'Empire touchait à son déclin, et de tristes reflets de sa mourante lumière devaient rejaillir sur l'Ange-Bleu.

Peu de temps après la formation de ces

doux projets, Justin périt en brave sous le fer d'un cosaque. Les liens d'un pur amour se brisèrent quand à peine ils étaient formés; triste déception, incessante fragilité des attachements de la terre, quelque délicieux, quelque irréprochables qu'ils soient d'ailleurs! Marie pleura silencieuse et résignée, jura qu'il n'existerait pour elle qu'un premier et dernier amour, et ce fut désormais sans partage que toutes ses affections, que toute sa tendresse se reportèrent sur son père, accablé par la perte de celui qu'il aimait déjà comme un fils.

L'armée française, en se portant vers la Russie, s'était vue forte de quatre cent mille hommes. Les combats, les fatigues et les maladies contagieuses en avaient enlevé déjà les deux tiers quand, le 17 août 1812, l'incendie de Smolensk fut le prélude de plus grands malheurs. « La paix et le repos sont à Moscou, » avait dit Napoléon; mais ce ne fut qu'après de nouvelles et immenses pertes, que, le 15 septembre, on pénétra dans cette capitale incendiée par le patriotisme. Déjà glacés par les premières atteintes de l'hiver, si long, si rigoureux, si meurtrier dans ces climats du Nord, les soldats se réchauffèrent à l'ardent foyer de l'antique palais des Czars. Le manque d'approvisionnement se faisait sentir depuis longtemps, nul moyen d'y suppléer ne s'était présenté, car le sol abandonné par les Russes était partout ruiné ou incendié. A mesure que les Français avançaient, ils ne trouvaient que le pillage et la mort: c'était une lutte affreuse et non plus une guerre. Le 19 octobre, Napoléon, longtemps irrésolu, quitta Moscou. La retraite de l'armée fut désastreuse; qui n'en a pas lu les effroyables récits dans les nombreux mémoires du temps?

Tout était désespéré; les soldats, accablés de privations de tous genres, ne connaissaient plus ni frein ni discipline. Le froid, la faim, toutes les misères humaines, diminuaient chaque jour leurs rangs. Ils fuyaient sans ordre devant les Russes, accoutumés plus qu'eux à braver les intempéries du climat, et, les membres gelés, ils tombaient sur la neige où leur sépulture était bientôt marquée par de blanches éminences.

En vain Napoléon cherchait à s'abuser encore malgré les rapports qu'on lui faisait sur sa route; en vain répondait-il à ceux qui se récriaient sur l'impossibilité de supporter de pareilles épreuves: « Pourquoi voulez-vous m'ôter mon calme? » l'évidence, l'horrible évidence était là. Chaque pas était marqué par un nouveau malheur.

Le 27 novembre, les Français, réduits à dix-huit mille soldats, décimés par un froid de vingt degrés, accablés de fatigue, mourant de faim, embarrassés par plus de cinquante mille blessés ou malades, eurent à mettre, entre eux et les Russes qui les poursuivaient, le fleuve de la Bérésina. Des ponts furent jetés à la hâte; mal construits ils se brisèrent plusieurs fois et entraînèrent dans leur chute un nombre infini d'hommes, de femmes, d'enfants et de chariots. Tout s'engloutissait sous les glaces flottantes du fleuve; l'air ne retentissait que de cris de douleur et de mort. Ceux qui s'échappaient du milieu de cet encombrement de victimes arrivaient tout meurtris à l'autre bord, se soutenant à peine sur des chevaux dont le poitrail était déchiré par les masses de glaces qu'ils rompaient en mugissant de douleur.

Enumérer de tels désastres serait trop long, trop horrible; on a peine à croire à tant d'infortunes, et pourtant la nuit du 28 au 29 novembre vint les augmenter encore.

L'ennemi s'avançait; il fallait lui laisser le moins de butin possible, il fallait retarder ses poursuites et faire éloigner promptement les débris de cette formidable armée. On mit le feu aux ponts à demi fracassés et aux voitures de munitions qu'on n'avait pu faire traverser.

Une foule de malheureux blessés, mourants, fut laissée sur la rive avec trois canons

et abandonnée à l'ennemi. Plus d'espoir pour eux : la mort ou l'esclavage!...

De ce nombre était le brave grenadier Pierre dont le froid avait aggravé les cuisantes douleurs. Couché dans la neige, la tête appuyée sur les genoux de Marie, il attachait son regard presque éteint sur le visage pâle, amaigri de cette enfant chérie qu'il avait vue naguère si bien parée de grâces et de fraîcheur. Il l'avait vainement suppliée de le laisser mourir et de chercher seule à franchir le fleuve sur un reste de pont; ce n'était qu'en le soutenant qu'elle avait consenti à tenter ce dangereux passage, et la foule, après avoir failli les écraser tous deux, les avait fait reculer sur la rive dans ses tumultueuses oscillations. Espérant sans cesse que son tour viendrait, et croyant qu'il valait mieux attendre, quoique les chefs eussent dit que six jours ne suffiraient pas pour faire passer tant d'hommes et tant de bagages, Marie, triste et souffrante, mais pieusement résignée, jurait à son père qu'elle expirerait sur son corps sans vie plutôt que de l'abandonner. Deux jours écoulés dans cette horrible perplexité avaient enfin diminué ses forces et son courage, lorsqu'au milieu d'une sombre nuit elle vit l'incendie dévorer les débris des ponts; en se reconnaissant abandonnée avec son père et les malheureux qui l'entouraient et dont les plaintes déchiraient son cœur, la frénésie du désespoir s'empara d'elle, elle s'écria qu'il fallait hâter la mort ou chercher un prompt salut; mais, à moins d'un miracle, il était permis de douter du succès d'une nouvelle tentative.

« Ils sont libres, du moins! s'écria-t-elle en voyant à la lueur des flammes les Français parvenus sur l'autre rive se remettre péniblement en marche. O mon père! je te verrais esclave!... Rejoignons-les, ces frères qui nous abandonnent, ou mourons sous leurs yeux!

— Que veux-tu faire? s'écria le malheureux grenadier. Tes forces épuisées te permettent-elles d'espérer encore! Mon enfant, je ne puis marcher, laisse-moi. Tes efforts ne prolongeraient ma vie que de quelques instants, la tienne est plus sûre et doit être encore utile. Marie! mon enfant! reçois ma bénédiction!... mes derniers adieux!... et que Dieu protége et raffermisse tes pas sur ces monceaux de glace qui pourront, je l'espère, te porter jusqu'à l'autre rive!...

—Avec toi, mon père, avec toi! » répondit Marie en l'embrassant avec transport.

Puis, s'arrachant de ses bras, elle fait une courte mais fervente prière. Elle ne pleure pas à l'aspect de l'imminent danger; les larmes sont taries dans ce regard si brillant et si doux qui donnait la consolation et la paix comme une étoile d'heureux présage, et qui, maintenant, éteint par l'âpreté des douleurs, se lève encore vers le ciel par un dernier effort de confiance. Une extatique ferveur le lui fait voir entr'ouvert pour la guider de sa lumière ou pour la recevoir; une religieuse sécurité ranime son cœur défaillant; une force surnaturelle circule dans ses veines; ses bras, devenus puissants et nerveux, saisissent l'infortuné vieillard avant qu'il ait pu s'en défendre, et, chargée de son précieux fardeau, elle s'élance sur la surface glacée du fleuve.

Ce fut une lutte horrible que celle de la malheureuse fille au milieu des glaçons qui tantôt la soutiennent, et tantôt se brisent sous ses pieds mal assurés, tantôt, enfin, déchirant sa légère robe bleue, la teignent du sang pur de plus d'une blessure profonde. Les efforts que fait le pauvre vieillard pour s'échapper des bras meurtris qui le retiennent, redoublent les fatigues et les souffrances de l'héroïne dont les dernières forces s'épuisent; le nom de sa divine patronne sur les lèvres, elle espère résister encore; mais la nature est plus faible que son courage. Un dévouement si héroïque devait-il être inutile? Etait-ce le cadavre de son malheureux père, qu'avaient épuisé la

fatigue de sa résistance et son paternel désespoir, qu'elle devait déposer sur l'autre rive?...Elle-même y tombe inanimée; pendant de longues heures le sentiment de ses douleurs n'agit plus sur son être... son front est froid comme le sol sur lequel il s'imprime... A la pâleur de ses lèvres, à l'abaissement forcé de ses paupières, à l'immobilité de tout son corps, on croirait qu'elle a payé de son existence l'existence qu'elle eût voulu conserver à son père.

A quelques mois de là, dans une des salles de l'Hôtel-Dieu de Paris, on remarquait, au milieu d'un groupe de quelques sœurs de charité revêtues de leur costume pieux et lugubre, une jeune fille au voile blanc, d'une figure douce et pâle, et dont une empreinte de souffrance rendait la physionomie plus touchante. Cette novice était tout abnégation, tout dévouement auprès des nombreux malades et surtout des soldats blessés qui affluaient sur les lits de douleur. Puis, quand il se trouvait pour elle et ses compagnes quelques rares et fugitifs moments de repos, on la voyait, l'intéressante novice, entourée de toutes ces femmes, dévouées comme elle, et dont elle se disposait si bien à partager les travaux, les dangers et l'obscurité. Toutes alors l'interrogeaient, la questionnaient, toutes lui faisaient raconter sa vie aventureuse, et Marie, la simple fille des camps, l'enfant du soldat Pierre, Marie, le modeste Ange-Bleu, répétait le miracle de la nature, qui, sur les bords de la Bérésina, près du cadavre de son père, avait retenu sur ses lèvres la vie prête à lui échapper. Elle racontait comment les forces lui revenant par l'excès même des souffrances, elle avait senti se ranimer son courage par l'idée d'un grand devoir à remplir; comment, dans la profondeur de la neige, ses mains déchirées par le froid avaient creusé pour son père un tombeau dont ses larmes avaient marqué la place; comment, enfin, se traînant sur la terre glacée, elle était parvenue jusqu'à l'une des dernières litières de l'armée, dont la charge et le mauvais état des routes ralentissaient la marche; comment, se précipitant sous les pas des chevaux, elle avait fait un dernier effort. Depuis elle ne savait ce qui lui était arrivé, elle ne se souvenait de rien, elle était restée ensevelie longtemps, d'abord dans une léthargie profonde, ensuite dans une insomnie, dans un cauchemar indéfinissables. Un jour elle s'était réveillée de cet étrange sommeil sur un lit de l'Hôtel-Dieu de Paris; de douces et religieuses femmes, enveloppées de longs voiles noirs, l'entouraient, lui souriaient, l'appelaient leur sœur, et Marie avait juré de mériter ce nom comme déjà, par une sorte de pressentiment, elle en avait fait par avance la promesse à son père. Des protections puissantes semblèrent cependant bientôt devoir la tirer de son pieux asile; quelques-uns des officiers qui, dans d'autres temps, avaient apprécié ses vertus, s'intéressèrent à son sort et vinrent lui offrir de l'assurer et de le rendre à jamais heureux. Marie refusa leurs offres bienveillantes; sans famille, sans appui, les malheureux étaient désormais son père et ses frères; Dieu devenait son époux; sa pieuse charité se voua pour la vie au service des malades et des autels.

Cornélie Barre.

LE TOMBEAU D'UNE MÈRE.

C'est là, sous cette croix... tout mon être frissonne!
Là qu'ils l'ont enfouie à la merci des vers!
J'entends encore le glas de la cloche qui sonne,
Les coups du fossoyeur, et le vent qui moissonne
La feuille échappée aux hivers.

C'est là que je t'ai dit adieu, ma pauvre mère!
Un adieu que ton cœur a peut-être entendu.
J'ai pleuré, j'ai maudit la vie et sa chimère,
Redit cent fois ton nom dans ma tristesse amère,
Et tu ne m'as pas répondu!

J'ai vu, comme d'un poids dont on se débarrasse,
Leurs bras se décharger de tes restes chéris.
« Cruels, que faites-vous? C'est ma mère... De grâce!
« Pour la dernière fois laissez, que je l'embrasse...»
Mais eux n'écoutaient pas mes cris.

Je t'ai vue, enfermée en cette fosse affreuse,
T'arranger, ce semblait, pour le dernier sommeil;
Le prêtre avait béni ta couche ténébreuse,
Et la terre, tombant aux sons de sa voix creuse,
T'avait dérobée au soleil.

Spectacle déchirant! O penser qui m'oppresse!
Neuf fois déjà ces champs ont repris leurs couleurs
Sans que le temps ait pu, dans mon âme en détresse,
User ces souvenirs encor chauds de tendresse,
Ni calmer mes vives douleurs.

Une mère! Oh! c'est tout! Eh! quoi donc, je vous prie,
Égale ce trésor, y suppléa jamais?
Tout autre amour, hélas! est pure tromperie.
Oui, ma félicité dans sa source est tarie!...
J'ai perdu celle que j'aimais!

Je suis seul maintenant, car, détrompé du monde,
Incrédule à l'amour, doutant de la pitié,
J'ai compris, jeune encor, l'illusion profonde
Du mortel aveuglé qui croit à l'homme, et fonde
L'espérance sur l'amitié.

Seule, ô ma pauvre mère! oui, seule, je le jure,
Tu m'aimas de l'amour qui ne se lasse pas,
Que ne rebutent point la froideur ni l'injure,
Qui n'est jamais menteur, qui n'est jamais parjure,
Et qui ne finit qu'au trépas.

Et moi, je t'ai perdue! Hélas! quoi que je fasse,
Je n'ai plus rien de toi que ton lit de douleur,
Cette tombe mousseuse à l'étroite surface,
Et quelques mots gravés que chaque jour efface,
Et la croix témoin de mes pleurs!

Je me trompe... Pardonne, ô mère tendre et sage!
Tu m'as légué ta foi, la foi de nos aïeux;
La palme du martyre où mon cœur doit prétendre,
Un Dieu qu'il faut servir, un ciel qu'il faut attendre,
Une autre mère dans les cieux!

C'est assez! Dors en paix, ô mère vénérée!
En te récompensant Dieu voulut me punir;
Mais laisse-moi prier sur ta tombe sacrée,
Et hâte, par pitié, l'heure si désirée,
L'heure qui doit nous réunir!

A. Devoille.

OUVRAGES DE FEMMES.

L'ART DE FAIRE LES ROBES.

QUATRIÈME ARTICLE [1].

2e *partie*. — Des jupes.

(suite.)

Une robe taillée, et surtout commencée, doit être continuée sans interruption ni retard. Ceci, mesdemoiselles, est un axiome que l'ordre, l'activité, la raison et la mode adoptent également; et moi, docteur ès-aiguille, couturière en chef, *déserteur de nos dieux, déserteur de nos lois*, j'ai laissé pendant trois grands mois nos robes étalées en morceaux sur la table! Mais ne m'en veuillez pas, j'avais perdu la tête... Ne riez pas non plus. Ce n'est pas une confession, c'est une plainte que je vous adresse: ma pauvre tête était le siége d'af

(1) Voir pages 121, 183 et 215.

freuses douleurs. Après un énergique traitement sur la terre de notre France, il m'a fallu subir un traitement énergique dans les eaux de Savoie, et j'étais bien excusable de ne m'être pas occupée de robes, puisque je suis restée pendant tout cet intervalle en camisole ou en peignoir.

Enfin ma tête est retrouvée, mon aiguille ne s'est point rouillée dans les eaux d'Aix, ma plume a surnagé : l'une est encore assez coulante, l'autre encore assez lisse, et je reviens à la besogne avec une nouvelle ardeur. A l'œuvre donc! Voyons le dernier numéro de notre journal, celui qui traite de nos robes, et que voilà enseveli sous cet amas de lettres à répondre. Juillet! Quelle date, mon Dieu!... C'est égal, *vous n'aurez pas perdu pour attendre*, et ce petit proverbe en forme de consolation va recevoir, nous l'espérons, une application immédiate.

S'il vous en souvient, jeunes amies, nous avions terminé tout ce qui concerne les jupes; il ne nous restait plus qu'à les doubler, qu'à les garnir. Le premier soin est maintenant chose opportune; le second est un accessoire d'une telle importance qu'il nous faut le traiter à part, quoiqu'on garnisse toujours le jupon avant de le joindre au corsage. Achevons donc, par la manière de doubler, de ouater, cette deuxième partie trop longtemps suspendue; puis abordons les corsages, cette division si élégante et si laborieuse de notre art.

§ IV. *Doublage.*—Nous avons choisi une doublure convenable d'après ce que j'ai dit en commençant notre instruction; nous en taillons les lés exactement semblables aux lés de la robe, mais un peu plus courts à raison de l'ourlet actuel, de l'ourlet futur, auxquels ne fournit pas la doublure. Il importe peu que ses coutures répondent aux coutures du dessus; il suffit qu'elle soit de largeur égale quant au jupon, sa largeur étant tout-à-fait indifférente quant à l'étoffe. Une chose qui ne l'est pas, c'est l'absence complète de tous plissements ou saillies, tant au dessus qu'à la doublure, afin que les deux étoffes s'appliquent bien uniformément l'une sur l'autre et fassent corps. Pour l'obtenir, on repasse entièrement la doublure s'il y a lieu, et l'on *efface* les coutures du dessus, c'est-à-dire qu'on les repasse en écartant les lisières. Si la couleur est solide, on emploie un fer ordinaire; sinon on se sert d'un fer à gaufrer; enfin, s'il s'agit d'une étoffe délicate ayant quelque roideur, on efface les coutures avec l'ongle.

Le dessus et la doublure assemblés et repassés, appliquez-les l'un sur l'autre en appuyant celle-ci sur la table, ce qui est important. Baguez en longueur les deux ensemble, au bord, du côté opposé au côté placé devant vous; relevez ensuite à l'autre bout le dessus en le repliant sur lui-même, et passez légèrement la main bien ouverte sur chaque *pli-volant* afin qu'il vous guide plus tard. Ces plis doivent être écartés d'environ quinze centimètres[1]. Quelques ouvrières font cet intervalle plus grand, mais c'est aux dépens de la solidité.—Quand vous avez ainsi relevé l'étoffe jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un huitième jusqu'à la première bagûre, *glacez*, pour fixer l'une à l'autre la doublure et le dessus.—Un *glacé* est un bâti à demeure fait intérieurement. Ayez une aiguillée une ou deux fois plus longue qu'à l'ordinaire; piquez l'aiguille entre les deux étoffes en perçant délicatement; mettez entre les points la distance d'un seizième, et piquez-les toujours de gauche à droite sans les serrer, car le moindre resserrement ferait odieusement grimacer l'étoffe. Afin de l'éviter, on se garde bien d'arrêter après l'étoffe la fin et le commencement du fil; on en rajuste les deux bouts par un nœud qui se trouve dans le long point. Le premier rang de glacé fini, rabattez le pli suivant, et recommencez une nouvelle rangée le long du pli-volant. Le

(1) Un huitième d'aune.

doublage terminé, étalez la robe sur la table; appliquez-y les mains à plats, et donnez-lui en haut, en bas, au côté non bâti, une bagûre courante, afin d'empêcher l'une et l'autre étoffe de se retirer vers les bords d'aucune part.

Terminez la jupe en réunissant par une couture spéciale le premier et le dernier lé laissés libres. Les deux lisières du dessus mises l'une sur l'autre, rejetez un peu la doublure de celle qui vous est opposée, et baguez-la avec la lisière doublée placée devant vous. Ces trois morceaux cousus à points-arrière mélangés, écrasez la couture en la tournant vers la doublure non cousue, que vous rabattez et fixez à points-côtés sur la couture de manière à la cacher. Ces points ne doivent pas percer en dessous. —Veuillez vous rappeler cette couture, dont on se sert pour réunir tous les morceaux doublés.

Manière de ouater. Comme nos fournitures de couturière ont eu lieu au mois de juin, je ne vous ai point parlé d'acheter de la ouate; retournez donc dans notre magasin *rue Saint-Denis*, et faites provision de pièces de ouate blanche si l'étoffe à ouater est de couleur claire, brune ou noire si l'étoffe est de couleur foncée. Cette précaution trop négligée n'a pas besoin d'explication. Une pièce de ouate couvre ordinairement deux lés et se vend de 50 à 75 centimes suivant la grandeur et la qualité.

Chaque pièce présente une double surface glacée sans couture; fendez-la par un côté, dédoublez-la en l'ouvrant; elle vous offrira un duvet très doux que vous placerez sur la doublure de la robe afin que la chaleur se fasse plus tôt sentir de la porteuse. Quand ce duvet présentera des inégalités, soit en plus, soit en moins, vous les ferez disparaître; mais d'ailleurs vous l'enlèverez le plus possible vers le haut des lés, afin d'alléger les plis de la robe. Les pièces de ouate les plus fournies sont ordinairement gardées pour les manches et le corsage.

A la vérité on ne ouate plus guère la jupe; son ampleur est un obstacle qu'on a raison de respecter; mais je ne persiste pas moins à vous parler de jupe ouatée, parce que c'est ainsi qu'on prépare les pelisses, les manteaux, les châles de soie, si généralement portés, et que vous ferez aisément à tous ces objets l'application du principe.

Lorsqu'on veut avoir par-dessous un jupon ouaté, il faut absolument le couper en pointes, sous peine d'être démesurément et ridiculement grossie; en ce cas on ouate chaque lé de doublure séparément.

En toute autre circonstance on assemble la doublure, choisie bien souple, puis on s'occupe de la ouater; pour cela on étale sur une table la partie d'étoffe qu'un lé de ouate peut recouvrir, et l'on tient le surplus largement replié dans sa longueur; on applique le lé de ouate sur la doublure étalée et on les attache ensemble par des rangées de longs points-devant placés en travers à un intervalle de deux à trois doigts. Le premier lé de ouate ainsi placé, on le replie longitudinalement ; on étale de nouveau la doublure, et on applique un second lé de ouate que l'on joint au premier en croisant un peu le bord de l'un sur celui de l'autre et en réunissant ces deux bords par une rangée de points-devant faits en longueur.

La doublure ouatée est glacée ensuite au-dessus comme toute autre doublure; seulement vous aurez soin, mesdemoiselles, de bien percer en même temps la ouate et la doublure, et d'éviter toute grosseur ou inégalité du fil; car, en ce cas, le point fait au-dessus tirerait la ouate et serait suivi d'une petite masse de coton extrêmement désagréable. Le glacé doit, en outre, être fait à points plus petits.

En vous indiquant la façon du *doublage*, je n'ai parlé que d'étoffe en ligne droite, parce qu'en effet, mesdemoiselles, le glacé

se pratique seulement dans ce sens-là. On double bien, vous le savez, le corsage, dont les morceaux sont taillés de toute manière, les manches disposées communément en biais; mais comme on se borne à les bâtir tout autour pour les fixer à la doublure, je n'ai pas dû en faire mention. Mais il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de manches et de corsages ouatés, qui doivent absolument être *glacés* après la doublure revêtue de ouate. Le principe de glacer en ligne droite demeure toutefois; on y obéit en cherchant le droit-fil, que l'on obtient toujours dans les morceaux, quels qu'ils soient, et en faisant le glacé dans le sens prescrit.

Après avoir cousu les morceaux d'étoffe ouatée, on enlève la portion de ouate qui se trouve au-dessus de la couture afin d'éviter un bourrelet disgracieux; on rabat ensuite à l'ordinaire.

3e *partie*.—Des corsages.

§ I. *Principes généraux.* —Un monde de détails, et de détails variables, nous attend ici, vous le savez, mesdemoiselles, et peut-être, écoutant certaine frayeur, ajoutez-vous *in petto* : « Un monde d'obscurités, d'inutilités nous attend de même, car la mode est là, coupant, taillant, renversant, retournant et détruisant toute description à l'avance. »—A cette objection formidable, j'enfile l'aiguille, j'humecte la plume et je réponds en souriant : « Cette objection, fort exagérée, est reproduite en partie par la prudence; aussi, pour n'être point surchargée de détails et pour prévenir toute confusion possible, je vais réunir en commençant ce qui convient généralement et constamment à tout corsage, savoir : la manière de le composer, de le bâtir, de l'essayer, de l'attacher, de le border.—Nous avons dit comment on le monte à la jupe.

Tous les corsages ayant pour but d'entourer exactement le buste, se composent invariablement d'un devant, d'un dos, de deux côtés, de deux épaulettes et d'une ceinture. Après cela, que la mode divise en deux parties le devant et le dos, ou les maintienne en une seule pièce; qu'elle ne fasse qu'un seul morceau du derrière et des côtés, ou qu'elle les sépare, comme nous le lui voyons faire alternativement depuis quelques années; qu'elle tienne à part les épaulettes, comme elle l'a essayé anciennement, ou qu'elle les confonde, comme de nos jours, partie avec le devant, partie avec le derrière; qu'elle allonge assez ceux-ci pour suppléer à la ceinture, ou qu'elle la leur ajoute après coup; qu'elle veuille le devant et le dos plats ou plissés; qu'elle dessine ces plis transversalement ou en longueur; qu'elle ajoute tel ou tel ornement surnuméraire, toujours est-il que la tâche de la couturière se borne à s'occuper de cinq espèces de morceaux : derrière, devant, côté, épaulette et ceinture, qui communément se réduisent à trois espèces : derrière, devant, côté, et plus communément encore au devant et au derrière comprenant tout le surplus.

D'ailleurs, quelle que soit la division du corsage, la pose des morceaux, et, par conséquent, la manière de les bâtir, suivent des règles constantes.

La taille étant beaucoup plus développée à la poitrine qu'à la ceinture, il faut qu'un retranchement d'étoffe, opéré soit par des plis en long, soit par la coupe, ait lieu au-dessous du sein toutes les fois que le corsage est plat et que des plis transversaux n'existent point à la partie supérieure. Moins pressante, une nécessité de même nature se fait sentir au derrière du corsage; aussi doit-on avoir soin, lorsqu'on bâtit les morceaux, de resserrer graduellement en approchant de la ceinture : le bon sens, le bon goût l'exigent à la fois; mais gardez-vous bien, dans le désir d'accroître ce retranchement gracieux et d'avoir la *taille fine*, de resserrer plus qu'il n'est besoin. Les médecins, les gens sensés, font à ce sujet d'éloquentes ré-

clamations, de graves menaces, auxquelles je m'associerais de grand cœur, soyez-en sûres, car cet étranglement du buste, acheté au prix de la santé, me semble la chose la plus folle; mais il ne s'agit là ni d'hygiène ni de raison, il s'agit de couture... Or donc, en qualité de couturière, je déclare à toutes lectrices présentes et à venir qu'un corsage trop resserré par la ceinture grimace, remonte, bâille du haut et perd bientôt sa grâce, quelque bien fait qu'il soit d'ailleurs.

A moins que l'on se défie beaucoup des patrons, il est sage de commencer par fixer les crochets et les agrafes aux parties du corsage qui doivent s'attacher ainsi, et de le faire avant d'avoir réuni ces parties à nulle autre ; cette double précaution a pour objet d'être plus assurée de l'essai du corsage et d'y prévenir d'inutiles froissements.

Dans tous les cas, les deux bords latéraux du devant, formant à moitié l'entournure ou l'emmanchure, se placent invariablement sur les bords correspondants du petit côté, lorsqu'il existe, ou du derrière lorsque, fort développé à cette partie, il remplace et représente le petit côté. Il est bon que le devant dépasse en haut et en bas : en haut, il offre une ressource précieuse pour l'échancrure ; en bas, il contribue à préparer heureusement l'extrémité inférieure du devant lorsqu'il n'y a point de ceinture ajoutée.

La ligne d'épaulette du devant est toujours placée aussi sur la ligne correspondante du derrière ; en revanche, le bord latéral et en biais du derrière, formant l'emmanchure, se pose, sans nulle exception, sur le bord arrondi ou dorsal du petit côté. Tous ces morceaux, du reste, sont repliés au bord et bâtis comme devant être piqués ; ils le sont toujours en effet, à moins qu'ils ne reçoivent des ganses.

Il importe beaucoup, en formant ces bâtis, de maintenir l'étoffe dans son sens, de ne pas tirer les biais, de ne produire aucun plissement, même imperceptible. Le moindre oubli à cet égard suffit pour faire grimacer et pour détruire l'effet de la plus gracieuse coupe ; mais il suffit aussi d'apporter de l'attention à ce travail.

L'addition si générale des ganses dans les coutures du corsage demande ici quelques explications, et, sans aller plus loin, nous voici amenée à dire comment on prépare les *passe-poil.*

Commencez par diviser en petites bandelettes, larges d'un doigt environ, un biais de gros de Naples; rassemblez dans un papier toutes ces bandelettes, en mettant les plus courtes à part ; les replis et les coutures étant chose désagréable, elles serviront pour les épaulettes et autres bordures de peu d'étendue. Quelques personnes réunissent ces petits biais, ou *passe-poil,* par des coutures en droit fil, avant de commencer à recouvrir la ganse ; cette pratique longue, minutieuse, et d'un assez vilain effet, convient seulement quand le passe-poil abonde peu ; autrement on réunit les morceaux lorsqu'on place la ganse, comme nous allons l'expliquer.

Prenez le passe-poil entre le pouce et l'index gauche, le pliant légèrement en deux, ce qui produit un libre pli-volant au milieu, sous lequel vous poussez de la main droite la ganse ; en même temps vous tenez sous le passe-poil cette ganse bien serrée avec l'ongle du pouce gauche, et, au-dessous de la ganse ainsi recouverte, vous passez, à grands points-devant, un fil qui la maintient et achève de former le passe-poil. Ce fil passé, ordinairement en coton à bâtir ou en mauvais fil, doit être, autant qu'il se peut, de couleur assortie. Dès que vous le pouvez, vous attachez avec une épingle sur le genou, et vous continuez rapidement votre besogne.

Ce passe-poil est celui des coutures ; le passe-poil des bordures se fait un peu différemment. La bandelette est tenue plus large ; au lieu de recevoir à son milieu la ganse, elle la reçoit au tiers ; cet excédant est destiné à rabattre en dedans de la bordure. Le

repli que nous avons conseillé pour rejoindre les bandelettes ne convient pas au passe-poil de bordure, à raison de sa largeur. Ces replis, au surplus, sont bien simples. Parvenue au bout d'une première bandelette, on replie l'extrémité en biais de la seconde, et on place ce repli de manière à couvrir de quelques lignes la bandelette terminée, afin qu'il n'y ait point d'interruption. Un point fixe là l'une et l'autre, qui doivent être bien pincées pour ne point offrir de saillie.

Maintenant, pour placer la première sorte de passe-poil aux coutures d'un corsage, vous prenez un des morceaux à placer sur les autres, et le tenant de la main droite, vous appliquez de l'autre main la ganse sur la ligne à border, de manière que les deux bords taillés du gros de Naples se rencontrent avec le *taillé* du morceau. Vous bâtissez le long de la ganse, prenant bien garde qu'elle ne soit ni tendue ni tirée, ce qui serait également défavorable, et vous avez soin d'en laisser aux deux bouts du morceau (supposons le dos) un excédant de quelques lignes, afin de n'être pas exposée à voir votre ganse devenir trop courte par quelque accident. Ce conseil-là, mesdemoiselles, a presque force de principe.

Le dos ainsi garni, vous appliquez le petit côté à l'envers, en lui faisant suivre le contour bordé par la ganse, et vous faites un bâti solide, puisque c'est là, pour ainsi dire, une couture d'essai. Toutes les autres coutures du corsage reçoivent, avec de semblables précautions, une ganse semblable ou liséré. Plus tard on coudra à points-arrière le long du bâti.

Mais là, mes chers disciples en couture, je propose une amélioration; elle est timide, elle est sûre, et je connais des couturières en titre qui sont fort aises de l'employer. Cette application à l'envers du morceau correspondant, surtout lorsqu'il est doublé, laisse ignorer si l'on suit bien exactement les contours. Les réparations qu'indique l'essai du corsage forcent souvent à détruire, à refaire le double bâti expliqué, et, dans ce conflit-là, les lignes s'altèrent sans qu'on puisse y remédier. J'agis autrement.—Après avoir bâti le passe-poil le long de la ligne dorsale du petit côté, je le couds à petits points-arrière avec de la soie; j'efface ensuite en dessous le gros de Naples en arrière du liséré, et j'applique le petit côté ainsi bordé sur la ligne correspondante du derrière, après avoir pris et marqué par un fil la mesure convenable, bien entendu. Je bâtis pour l'essai; je répète cette manœuvre à l'autre petit côté, aux épaulettes; j'essaie le corsage. Si des réparations sont indiquées, j'avance ou recule les petits côtés et les épaulettes sur les parties correspondantes, à volonté, à claire vue, en appréciant bien ce que je fais. Je conserve ainsi les lignes dans toute leur pureté, et, sûre de mon affaire, je n'ai plus qu'à terminer la couture en faisant, comme je vous l'ai appris pour le montage du corsage à pointe, une suite de points-arrière dans le sillon du liséré. C'est bien, à la vérité, coudre deux fois le même objet; mais on a tant d'avantage à ne pas tâtonner, à ne pas défaire, que, malgré l'apparence, il y a encore dans cette méthode avantage de temps.

A mesure que l'on bâtit les morceaux du corsage, il est bon d'y appliquer de temps à autre le patron ajusté avec soin préalablement, et de les comparer à la mesure de la taille, de l'emmanchure, de la poitrine et des épaules s'il est question de robe décolletée, ou du cou s'il est question de robe montante. Ces sages précautions rendent les réparations de l'essai rares, insignifiantes ou nulles, ce qui est un véritable bonheur.

Avant l'essai, il ne faut jamais rien retrancher des parties excédantes, soit au-dessous des coutures bâties, soit vers l'emmanchure, soit à la longueur de la taille ou à la hauteur du devant et du dos. On est toujours à temps, et l'on peut s'exposer, en coupant plus ou moins, à gâter entièrement le corsage. D'ailleurs, il est pru-

dent, surtout à votre âge, mesdemoiselles, de laisser un excédant aux morceaux du devant, aux épaulettes, aux longueurs de taille spécialement, si le corsage est plat; sans cette précaution, il ne peut plus servir aussitôt que l'on engraisse.

Tenez en général le corsage juste, sans toutefois qu'il soit trop tendu, car il prête par l'usage, et si, en l'essayant, vous l'entrez fort librement, soyez assurée qu'avant dix jours il sera trop large. Cette remarque très sensée ne concerne point la ceinture, qui prête peu à raison du ruban de fil plus ou moins fort dont elle est soutenue. La proscription des ceintures trop étroites subsiste donc dans toute sa rigueur.

Le conseil que je viens de vous adresser doit être souvent modifié par la nature de l'étoffe. Ainsi, n'attendez rien de l'usage s'il s'agit d'étoffe sans souplesse comme certains damas et velours. Résignez-vous au contraire, même en faisant le corsage juste jusqu'à la gêne, à le voir s'élargir de la manière la plus grotesque, si vous avez à faire à certains jaconas ou guingamps. J'ai vu en ce cas d'habiles couturières être forcées de refaire au bout de quinze jours des corsages qui cependant allaient d'abord à ravir. Raison de plus pour vous engager à coudre les ganses au corsage en dessus; on en est quitte alors pour avancer les morceaux bordés après avoir décousu la couture du sillon, et c'est une peine assez légère.

Nous voici à l'essai du corsage. Ce moment important et presque solennel me laisse pourtant bien peu à dire, tant les instructions à donner dépendent de la taille, de la manière dont on a bâti, de la manière dont on essaie. Un corsage paraît si souvent défectueux par cela seul qu'il est mal mis! Ayez donc une bonne essayeuse, fixez fortement avec des épingles les côtés et le devant du corsage après le corset pour en conserver la longueur et pour en dessiner les lignes. Craignez de trop resserrer les épaulettes, de ne pas développer assez le devant, d'étrangler l'emmanchure ou de la faire bâiller par une échancrure maladroite, toutes ces choses étant l'écueil où l'on se brise en commençant.

Si les réparations étaient nombreuses, radicales, il serait indispensable d'essayer de nouveau le corsage après les avoir faites et bâties. En général on ne doit coudre un corsage que lorsqu'on est certaine qu'il va bien. Je conseille même encore, en ce cas, même après l'avoir cousu, de l'essayer avant d'y monter la jupe. Il arrive souvent qu'une aiguille étourdie force les plis, resserre les ganses, et qu'un corsage parfait à l'état de bâti est fort imparfait à l'état de couture.

Tout cela, chères amies, vous semble peu encourageant; mais quel art possède-t-on, s'il vous plaît, sans tâtonnements et sans ratures? quel succès n'est pas acheté par l'effort? quel plaisir n'est pas préparé par une sorte d'étude? Ne soyez donc pas rebutées de quelque effort, de quelque étude, qui doivent nécessairement vous conduire au succès, au plaisir, et croyez bien qu'avant peu de temps l'habitude paraîtra vous donner toutes ces choses-là gratis.

Élisabeth CELNART.

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE NOVEMBRE.

4 novembre 1827. — Mort de Bisson, officier de marine.

Voici, mesdemoiselles, un trait d'héroïsme que vous croiriez certainement devoir attribuer à l'antiquité grecque, si vous ne veniez d'en lire la date toute récente : 1827.

C'était en effet en 1827 que la corvette française *la Lamproie*, après avoir chassé et capturé sur les côtes de Syrie un brick grec monté par soixante-six hommes, le conduisit à Alexandrie, où ce pirate fut reconnu par plusieurs bâtiments marchands qu'il avait pillés. On fit passer soixante hommes de l'équipage sur une frégate, *la Magicienne*, qui partait pour Smyrne, et les six autres furent laissés à bord du brick sous la garde de l'enseigne Bisson et de quinze hommes. Les deux bâtiments firent route de conserve dans l'Archipel jusqu'au moment où, la tempête les ayant séparés, le brick fut obligé de relâcher à l'île de Stampalie. Deux des Grecs restés à bord étant parvenus à se sauver et à gagner la terre à la nage, l'enseigne Bisson comprit qu'il devait se tenir sur ses gardes et s'attendre à être attaqué par les pirates qui infestent toutes les îles de l'Archipel. Il s'assura de la résolution du pilote qui lui servait de second, fit avec lui une convention solennelle pour le cas où l'un des deux survivrait à la capture du bâtiment, et se prépara, avec ses quinze hommes, à une vigoureuse résistance. Le soir même deux grands misticks, chargés de soixante-dix hommes chacun, vinrent avec furie attaquer nos quinze compatriotes, abordèrent le brick par l'avant, tuèrent neuf des Français et envahirent le pont. Bisson, grièvement blessé, parvint cependant à échapper aux mains des pirates et à se jeter dans la chambre où les poudres avaient été disposées par son ordre. *Adieu, pilote,* cria-t-il aussitôt à son digne second qui combattait encore, et il lui ordonna de se jeter à la mer avec ses camarades. Au même instant il mit le feu aux poudres, et le vaisseau fut lancé dans les airs. Fidèle à son serment, le pilote Tremintin sauta avec le navire; mais, plus heureux que son brave capitaine, il fut jeté sans connaissance sur le rivage, un pied fracassé, le corps meurtri, et dépouillé bientôt de tout ce qu'il avait par un des brigands échappés au désastre, et notamment d'une montre en or que lui avait confiée le valeureux Bisson. Quatre matelots qui s'étaient précipités dans la mer à son commandement arrivèrent à terre sans blessures graves.

Le lendemain matin on trouva gisant sur la grève les corps de trois Français et de soixante-dix Grecs, triste, mais irrécusable témoignage que l'héroïque résolution du brave Bisson l'avait vengé des ennemis dont son navire fût devenu la proie.

Ce dévouement, ce courage excitèrent en France un enthousiasme dont le souvenir n'est pas effacé, et qui ne manque jamais aux grandes et belles actions. — Une loi votée l'année suivante assura 500 francs de pension à la sœur de Bisson, à titre de récompense nationale; la croix de la Légion-d'Honneur fut accordée au pilote Tremintin.

30 *novembre* 1670. — Fondation de l'Hôtel royal des Invalides.

Le trait d'héroïsme que vous venez de lire répandra peut-être un intérêt plus actuel sur les quelques lignes que nous allons consacrer à l'un des plus beaux établissements du grand règne de Louis XIV. — N'était-il pas juste que les hommes soumis quelquefois à de si rigoureux devoirs, obligés de supporter les fatigues de la guerre, de s'exposer à tous ses dangers, de donner leur vie pour leur pays, eussent au moins, en échange de tant de sacrifices, une retraite assurée pour le jour où leurs membres mutilés les rendraient inhabiles au travail? La profession des armes n'offrant, en effet, à la plupart de ceux qui l'embrassent dans les temps ordinaires, que la triste perspective de mourir soldats s'ils conservent leurs membres, ou de mourir de faim s'ils les perdent, un gouvernement humain, inspiré par une sage politique, devait placer un but à l'extrémité de cette carrière, la seule qui n'en ait pas; car on ne peut regarder ainsi ni l'épaulette qu'obtient un si petit nombre, ni la gloire qui n'apaise pas les cris douloureux d'une vieillesse abandonnée.

Pendant plus de deux siècles, depuis Charles VII, au règne duquel remonte l'institution des troupes soldées et permanentes, jusqu'à Louis XIV, les soldats mutilés n'avaient de choix qu'entre la mendicité et le brigandage, quand l'État ne les jugeait plus propres à son service. Le sentiment de cette cruelle injustice avait ému le cœur de Henri IV, qui, par divers édits, assura du moins une modeste existence aux officiers et aux soldats blessés en combattant pour leur patrie, et leur affecta l'hopital de l'Oursine en 1604 *pour y être logés, nourris et médicamentés*.

En 1634 Louis XIII fit, dans le même but, exécuter des travaux à Bicêtre, dès lors lieu de refuge pour les *invalides*, et plus tard érigé en commanderie de *Saint-Louis*, comme pour mieux le consacrer à sa pieuse et patriotique destination, en le mettant sous la protection d'un ordre dont les insignes récompensaient les grandes vertus militaires. Mais ces soulagements, d'ailleurs insuffisants, n'avaient aucun caractère de fixité, de durée, de régularité; leur existence n'était garantie par aucune institution légale.

Enfin Louis XIV, dont l'esprit savait si bien concevoir et exécuter les grandes choses, fixa définitivement le sort de ses soldats. Sous son règne, l'*Hôtel des Invalides* s'éleva, en réparation, nous allions dire en expiation des maux causés par la guerre. Un arrêt du mois de mai 1670 assigna des fonds pour la construction de l'édifice et pour la dotation de l'établissement. Plusieurs arrêts successifs et confirmatifs du premier fécondèrent cette belle création et en réglèrent toutes les parties. Les travaux commencèrent le 30 novembre, sur les plans dressés par Libéral Bruant, et quatre ans après, en 1674, les invalides purent prendre possession de leur nouvelle et splendide demeure; elle ne fut cependant entièrement achevée que trente ans plus tard, sous la direction de Mansard, qui donna le dessin du dôme et en dirigea l'exécution.

Plus de trois mille invalides habitent maintenant ce magnifique hôtel; on peut les répartir de la manière suivante, d'après leur âge ou la nature de leurs infirmités:

Aveugles (sans parler des borgnes), 154; — amputés ou mutilés des deux jambes, 12; — d'une seule jambe, 313; — des deux bras, et auxquels on donne à manger, 9; — d'un seul bras, 226; — paralytiques et perclus par les douleurs, 237; — épileptiques, 12; — fous, 31; — nez ou mentons d'argent, 8; — culs-de-jatte, 16; — pieds-bots, 115; — pieds gelés à Moscou, 28; — estropiés des mains, 132; — blessures diverses, 1,027; — moines-lais, sortant peu et ne faisant rien, 178; — admis comme âgés de plus de soixante-dix ans, 516; — comme âgés de plus de quatre-vingts ans, 37.

Nous aurions une foule de détails intéressants à vous donner sur la fondation et sur l'histoire de cette noble institution, depuis son origine jusqu'à nos jours. Le cadre trop borné de nos souvenirs historiques ne pouvant les admettre, qu'il nous soit permis d'espérer qu'un de nos spirituels collaborateurs voudra bien vous les dire; il trouvera dans les chroniques de l'Hôtel des Invalides de quoi vous intéresser et vous instruire tout ensemble.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Avant d'ouvrir les volumes qui attendent là un rapide examen, permettez-nous, mesdemoiselles, de vous redire deux traits touchants, l'un de charité, l'autre d'amour et de dévouement maternel, dont la date remonte à peine à quinze jours.

Voulant offrir à son mari un cadeau pour sa fête, la jeune comtesse de B... sortit de son hôtel, vers le milieu du mois dernier, pour acheter un joli nécessaire de toilette qu'elle avait remarqué la veille dans l'étalage d'un riche magasin. A quelques pas de la boutique du marchand elle aperçoit une jolie petite fille de six à sept ans, dont les traits amaigris annoncent la souffrance et que couvrent à peine des vêtements en lambeaux.

Madame de B... s'approche d'elle, l'interroge avec bonté, et apprend bientôt la misère profonde dans laquelle est plongée la famille de la pauvre enfant. Oubliant aussitôt le but de sa course, elle se fait conduire au septième étage d'une maison du faubourg Saint-Marceau, où gisaient sur de la paille une malheureuse femme et deux enfants en bas âge : c'étaient la mère et les deux sœurs de la petite fille.

Après avoir laissé des marques de sa bienveillance, madame de B... prit des informations qui lui firent connaître que ses protégés méritaient tout son intérêt; elle n'hésita pas alors à employer le prix destiné au joli nécessaire à l'achat de quelques meubles et de quelques effets les plus indispensables à la pauvre famille, et pour bouquet elle offrit à son mari les quittances des marchands, tout en se promettant bien de ne pas borner là ses bienfaits.

Voici maintenant la seconde *histoire* qui nous a paru digne de vous être contée.

Dans une des communes les plus solitaires et les plus reculées de la montagneuse Auvergne, et dans un hameau composé de trois ou quatre habitations situées à l'écart, vivait une famille laborieuse, mais aussi pauvre qu'on peut l'être dans un pays désert et montueux, où le travail est ingrat et où l'homme ne vit qu'en menant une existence presque sauvage. La conscription atteignit l'un des fils de cette famille, et la belle taille du jeune soldat le fit désigner pour être incorporé dans le 1er régiment de carabiniers. Grande fut la surprise de Gendre (c'est le nom du jeune soldat) quand il reçut un ordre de départ pour aller de Besse à Cambrai. Il était le seul de son pays qui eût cette destination, et il avait deux cents lieues à faire pour arriver à son régiment, lui qui de sa vie n'avait quitté ni ses chères montagnes ni son hameau natal, où il ne vient d'étrangers qu'un seul jour de l'année, pour visiter une chapelle vénérée dans le pays. C'était plus qu'aller au bout du monde.

On conçoit l'appréhension du conscrit et la douleur de toute sa famille. La mère

du jeune soldat encouragea son fils. La pauvre femme sentait trop bien que si elle flattait ses regrets, elle courait grand risque de le pousser à l'insoumission, ou peut-être à gagner le mal du pays. Sa tendresse inquiète sut pourvoir à tout et concilier ses devoirs maternels avec ceux de son fils envers sa patrie. Elle résolut de l'accompagner, de franchir avec lui la longue et pénible distance qu'il y a de l'extrémité de l'Auvergne à Cambrai, et de ne le quitter qu'après lui avoir vu faire connaissance avec ses nouveaux amis. Ce projet s'exécuta de point en point. La mère du jeune carabinier, quoique âgée de soixante ans, a eu, pour accompagner son fils, pour calmer ses regrets et pour acquérir la certitude qu'il avait rejoint son régiment, la courageuse persévérance de faire à pied et en sabots, les deux cents lieues qui séparent Clermont-Ferrand de Cambrai. Cette femme et son fils arrivaient, il y a quelques jours, à la caserne de cavalerie et recevaient de tous les militaires un accueil empressé. Chacun rendait hommage à l'amour maternel de cette femme. Suivant les ordres du colonel, elle fut logée au quartier et nourrie à la cantine. Elle fut pour tous les hommes du corps un objet de soins et de vénération. Une collecte faite sur-le-champ par les carabiniers produisit une petite somme qui, prélevée sur le sou de poche, a permis à la pauvre femme de retourner dans les montagnes de l'Auvergne, un peu moins légère d'argent qu'elle n'en était partie. MM. les officiers du régiment ont voulu prendre part à cette bonne action, et leur contingent pécuniaire augmentera notablement le pécule que lui ont formé les compagnons d'armes de son fils. Déjà la bonne mère songe au retour ; son cœur se serre à la pensée de se séparer de son fils ; elle le recommande à MM. les officiers et surtout à M. le colonel ; elle appelle sur lui leur protection, se rendant caution de sa bonne conduite et de son courage, et tout cela avec tant de naturel, de naïveté et d'éloquence, que tout les auditeurs en étaient profondément attendris. Elle le quitte enfin et reprend à pied le chemin de son village.

Presque toutes, mesdemoiselles, vous apprenez la musique instrumentale ou vocale, et presque toutes aussi vous vous êtes, sans doute, demandé comment il arrive que chaque profession ayant ses manuels encyclopédiques, toutes les parties de la science et de l'art en général ayant été traitées méthodiquement par des hommes spéciaux, chaque métier ayant ses rhéteurs qui ont expliqué dans de bons petits livres les principes fondamentaux et jusqu'aux secrets qui peuvent fixer la vogue, le chant, cette portion si essentielle du grand art de la musique, n'a été l'objet d'aucun traité proprement dit. Voilà aussi ce que s'est demandé avec vous un de nos collaborateurs dont vous avez lu souvent de charmantes pages ; et c'est pour répondre à votre question et à la nôtre qu'il a publié la *Physiologie du chant*, dans laquelle il traite non-seulement avec toute l'autorité d'une longue expérience et de savantes études, mais avec une grande force de raison et presque toujours une verve fort spirituelle, du choix d'un maître de chant, du mécanisme de la voix, de ses qualités, de ses défauts, semant à chaque page les conseils utiles à côté des réflexions critiques, et nous offrant un ouvrage qui résout à l'avance toutes les objections que ne manqueront pas de soulever la routine et l'intérêt personnel. Nous vous recommandons, à vous toutes qui chantez, l'ouvrage de M. Stéphen de la Madelaine, non pas seulement parce qu'il est presque toujours attachant par le tour heureux donné aux passages même les plus arides en apparence, mais surtout parce qu'il vous sera fort utile en vous empêchant peut-être de vous engager dans une fausse route qui vous éloignerait de votre but.

Puisque nous parlons musique, voilà une transition toute trouvée pour vous dire qu'un

autre de nos plus spirituels collaborateurs, habitué aux succès de la scène comme aux succès des salons, vient d'obtenir de l'Institut une nouvelle couronne.—Vous savez que chaque année la section des beaux-arts met au concours le sujet d'une cantate dont un poëte écrit les vers, un élève du Conservatoire la musique, et que l'auteur de la partition jugée la meilleure est envoyé à Rome où il demeure trois ans aux frais de l'Etat. Le sujet de la cantate qui vient d'obtenir le prix (*Loyse de Montfort*) a été traité cette année, par M. Emile Deschamps, avec tout le talent dont il a déjà donné tant de preuves; aussi le compositeur, M. François Bazin, si bien servi par le poëte, a-t-il fait un petit chef-d'œuvre qu'on applaudit maintenant sur la vaste scène de l'Opéra après l'avoir applaudi sous l'étroite coupole de l'Institut. Heureuse innovation, dont nous félicitons à la fois les auteurs et le public, car dans *Loyse de Montfort* nous avons retrouvé avec bonheur non-seulement les qualités du poëte, mais les nobles sentiments, mais les pensées élevées qui donnent à nos yeux un nouveau charme à la mélodie; c'est aussi pour cela que nous vous en parlons et que nous faisons trève à la réserve que nous nous sommes imposée pour tout ce qui tient au théâtre, réserve que vos mères approuvent, que vous êtes loin de blâmer, et dont nous nous félicitons chaque jour.

Nous voulions vous parler longuement d'un bel ouvrage dont nous avons sous les yeux le texte et les gravures, de *la Normandie pittoresque*, puis de *la Synthèse logique*, livre éminemment classique, dû à l'heureuse collaboration de MM. Taillefer et Gillet-Damitte; mais l'espace nous manque pour vous entretenir convenablement du premier, et même brièvement du second. Au mois prochain donc ce que nous avons à vous en dire.

TOILETTE.

Nous devons vous avoir dit que les manches plates sont tout-à-fait établies; mais vous avons-nous bien dit comment elles doivent être faites? Deux coutures conviennent mieux qu'une; cousez votre manche droite jusqu'au coude, et à partir du coude descendez en biais; votre patron doit représenter le bras à demi ployé. Laissez une ouverture à la couture du dehors, de la hauteur de quatre ou cinq boutons, pour que la main puisse passer facilement. C'est la forme la plus élégante, la plus commode, et celle qui se fatigue le moins.

Nous pourrions vous dire dès aujourd'hui beaucoup de façons nouvelles de mantes et de manteaux; mais nous ne pouvons vous conseiller avec certitude. Le burnous, très simple, sera le vêtement privilégié des personnes qui vont beaucoup à pied. On en fait en flanelle et en mérinos, ceux de flanelle, avec quelques accessoires de passementerie, sont de très bon goût comme négligé de fatigue. Nous vous conseillons la flanelle grise, bleue, ou café, avec des accessoires blancs, cerise, souci, ou violet.

En chapeaux ce sont de petites formes, très fermées et tombant jusqu'au bas des joues. Une nouveauté des plus à la mode, et qui se trouve très bien à votre convenance, mesdemoiselles, sont des capotes en velours, doublées de satin ou de crêpe. Ces capotes, à coulisses, ont une calotte plissée par derrière, de sorte que, toutes riches qu'elles soient, elles sont très négligées. Les plus jolies alliances de couleurs sont le velours noir, doublé de crêpe violet ou vert; le velours violet, doublé de vert ou de lilas; le velours gros bleu, doublé de satin blanc.

Les fichus sont toujours les mêmes: point de cols, mais un ou deux rangs de dentelle, de mousseline plissée ou à *très*, *très* petits tuyaux, gros comme une paille.



M Alophe del. Imp de P Bineteau

(Novembre 1840)

Robe de barège Écossais.— Cannezou de mousseline.— Robe de Flanelle.— Chapeau de Velours.— Cordelière de soie.

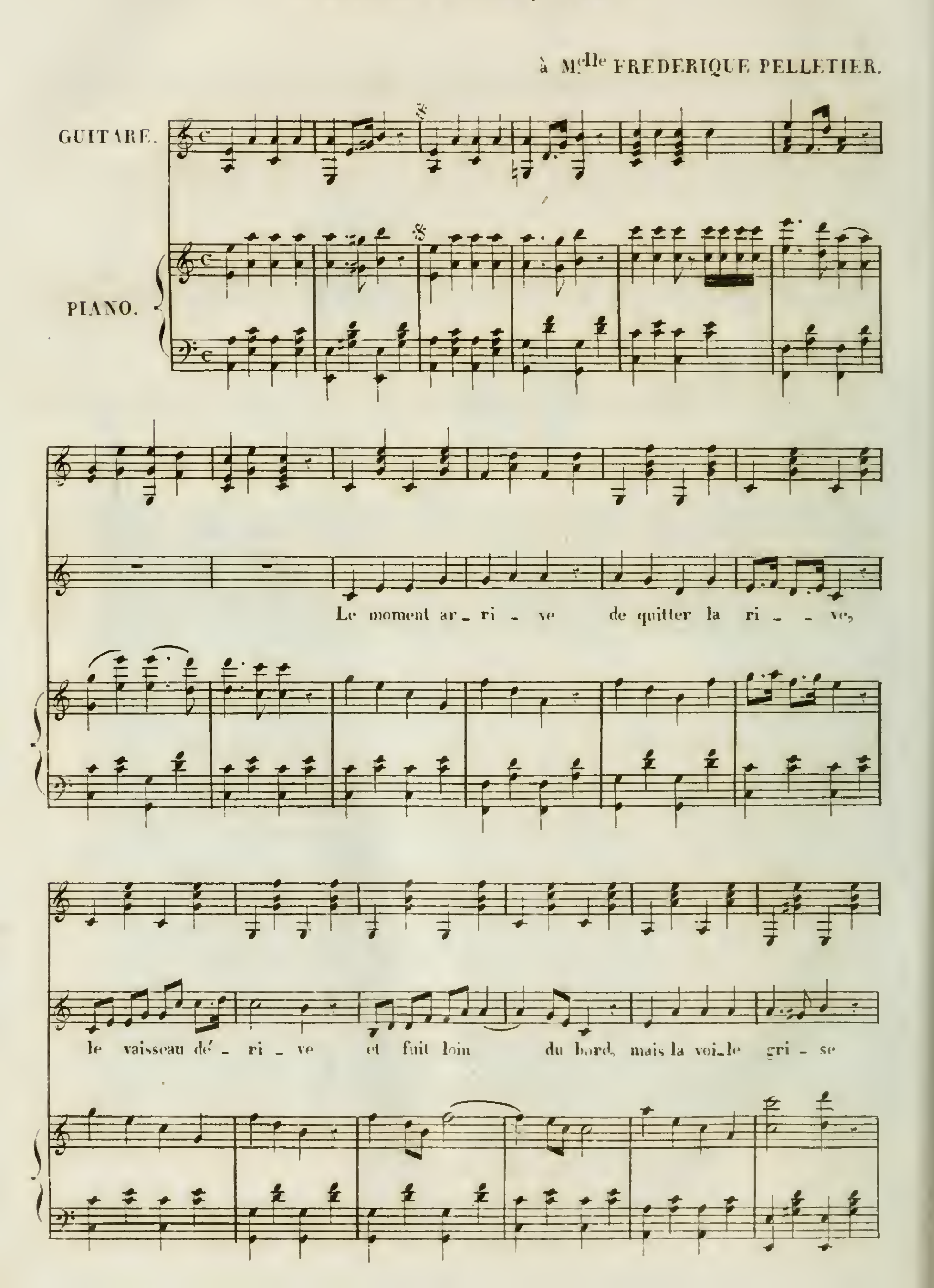
LA CHANSON DE JOHN DAVYS.

Paroles d'Alexandre DUMAS.

Musique de Madame Marie NODIER-MENNESSIER.

Accompagnement de Guitare par CARULLI.

à M.[lle] FREDERIQUE PELLETIER.





2.

L'équipage chante
Une chanson lente
Dont ma voix tremblante
Cherche en vain l'accord
Car celle que j'aime
D'un amour suprême
En ce moment même
Est au lit de mort.

3.

J'ai pris sur la plage
Une fleur sauvage,
Comme son visage
Je la vois pâlir,
C'est que toute plante
De sa tige absente
Fanée et souffrante
Doit bientôt mourir.

4.

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour,
Pauvre fleur de grève
Plus pâle qu'un rêve
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SOUVENIRS D'ÉGYPTE.

DÉPART DU CAIRE. — LA VALLÉE DES TOMBEAUX. — LE DÉSERT.

(EXTRAIT INÉDIT DE LA RELATION D'UN VOYAGE FAIT AVEC M. HORACE VERNET.)

Ce n'était pas sans regret que nous quittions le Caire, où nous avions été si affectueusement reçus par nos compatriotes. M. Linaut, ingénieur français au service du vice-roi d'Egypte, avait bien voulu s'occuper d'organiser notre caravane, et nous avait choisi d'excellents chameaux et des guides du mont Sinaï. Nous avions arrêté de notre côté un cuisinier et un drogman. Vers trois heures de l'après-midi, nos montures nous attendaient à la porte de l'hôtel anglais de Waghorn. Les dromadaires[1], soigneusement équipés, avaient des selles commodes, où l'on aurait pu se tenir facilement deux. Des coussins longs, disposés en toits au-dessus de leur bosse et maintenus par des pièces de bois, servent aussi à consolider le cavalier ; ils sont maintenus par des sangles de laine, bouclées sous le ventre. Les Arabes les chargent ordinairement de sacoches à provisions, dont les poches rayées, placées sous les jambes des voyageurs, sont ornées d'une série de lanières à glands noirs, flottant au gré du vent. On jette au-dessus du cou de l'animal un filet de cuir terminé par une frange à gros nœuds, souvent entremêlés de coquillages. Un simple licou, lié à une corde ou à une chaîne, remplace le mors et la bride. La première leçon de ce nouveau genre d'équitation se prend souvent aux dépens du cavalier ; car s'il omet une seule fois, pendant qu'il s'installe sur son coursier, le cri accoutumé des Arabes, celui-ci se redresse tout à coup, et le maître surpris descend involontairement du premier étage au rez-de-chaussée. C'est, du reste, l'animal le plus laborieux et le plus docile qui existe; on le conduit en le frappant doucement au cou avec un bâton recourbé par l'extrémité, et destiné à cet usage; si on le maltraite, il se révolte, se couche et refuse de marcher.

Nous grimpâmes sur nos bêtes plus ou moins chargées de bagages, et attachées deux à deux par le licou et par la queue. Notre vieux guide, le scheick Sélim, qui avait assisté au siége de Saint-Jean-d'Acre par l'armée française, il y a plus de trente ans, et qui n'avait pas traversé le désert depuis cette époque mémorable, marchait en tête, tenant son chameau par la chaîne. En partant du Caire, nous traversâmes des rues étroites, tortueuses et quelquefois obscures, où tout le vacarme de l'industrie et du commerce arrivait à nos oreilles. Les bâtiments qui dominent de chaque côté les bazars sont très élevés, contrairement aux usages du Levant, et assez rapprochés pour qu'on ait pu y jeter, en guise de toiture, des nattes de joncs, dont les débris pendent en

(1) La dénomination de dromadaire s'applique aux chameaux de course. Je n'ai jamais vu de chameaux à deux bosses dans ce pays. Celui d'Egypte est très élégant dans sa forme délicate ; le Syrien est plus lourd, et celui d'Asie est fort trapu, a les jambes courtes et renflées vers les épaules par-devant. Son col majestueux et très arrondi est garni sur la gorge d'un énorme jabot de poils qui contribue à lui donner un air de fierté.

lambeaux et laissent pénétrer les rayons d'un soleil brûlant. Les boutiques, en bois plus ou moins travaillé par d'habiles tourneurs ou menuisiers, ont pour auvent une sorte de volet soutenu par des crochets et se fermant à clef par-dessus tout l'étalage du marchand quand il veut sortir. Leur perspective dans de longues rues produit l'effet le plus agréable.

Ici un vieux Juif en turban noir, assis au coin de son estrade, développe, devant un aga en caftan fourré, des étoffes brochées de soie et d'or; plus loin des femmes voilées marchandent des bijoux de verroterie dont elles s'entourent les bras, ou des joyaux d'or qu'elles recherchent particulièrement. Leurs beaux yeux noirs, rehaussés avec art par l'usage du héné qui leur donne une expression très douce, semblent les convoiter avec amour. Le bas du visage, qu'elles cachent avec le plus grand soin, et en signe de respect, sous le borghot (voile du visage), est ordinairement tatoué au menton par un petit dessin bleu. Les pieds et les mains sont aussi tatoués de rayures rouges et autres menus dessins de fantaisie qui règnent jusque sur les ongles. Nous passons près du quartier des Juifs, dont l'entrée est barrée par des chaînes. Plus loin une mosquée s'offre à nous, remplie de fidèles, les uns debout, les autres agenouillés ou prosternés la face contre terre. C'est l'heure de la prière; le calme et le recueillement dont ils semblent pénétrés contrastent d'une manière frappante avec l'activité et l'agitation des rues. Puis viennent des cafés, remplis de fumeurs accroupis, ivres de hachich [1], se pâmant de plaisir à la vue de danseurs déguisés en Almées, qu'une musique barbare accompagne.

Tandis que nos yeux étonnés passaient avidement en revue tant de sujets nouveaux pour des Européens et des artistes, et que nous négligions la direction de nos montures qui sillonnaient pacifiquement la foule, notre contemplation fut subitement interrompue par le passage malencontreux d'une dizaine de chameaux chargés de poutres énormes et de pierres à bâtir placées dans de grands filets de cordes. Ces pauvres bêtes marchaient sans chamélier, d'un pas majestueux, promenant leurs têtes à droite et à gauche, avec un air de parfaite indifférence. Cet incident nous perfectionna dans l'art de garder l'équilibre sur l'animal que les poëtes nomment avec raison le vaisseau du désert. Vint ensuite une troupe nombreuse de dames, montées à califourchon sur des ânes de louage, dont les selles très élevées sont ordinairement recouvertes de tapis destinés à la prière. A côté d'elles marchaient des saïs [1] portant sur leurs épaules ou contre leurs hanches de petits enfants richement vêtus, mais qui presque tous avaient les yeux malades. Le haut du visage de ces femmes, seule partie visible de leur personne, attira naturellement nos regards. Comme nous les examinions avec attention, notre drogman nous apprit que c'était une grande impolitesse et que l'usage musulman est de détourner la tête quand une femme passe.

Nous arrivons à la porte de la citadelle, après avoir dit adieu à ces belles mosquées où le marbre et l'or se disputaient notre admiration; les derniers accents des derviches, dont la voix chevrotante s'élance encore des minarets pour appeler à la prière du soir, se perdent vaguement derrière nous, et restent pour ainsi dire emprisonnés dans les murs de la grande cité. Le sol s'abaisse; devant nous apparaît le désert, profond, immense comme un Océan. D'un côté le Mockatam développe ses croupes jaunes et coupées par des zones blanches; à ses pieds reposent des morts. De l'autre, le Nil bien-

(1) Graine de chanvre à fumer qui provoque le fou-rire.

(1) Femmes esclaves.

faisant roule ses eaux tranquilles, au milieu d'un tapis de verdure à l'ombre des palmiers. Plus loin, les pyramides orgueilleuses brisent la ligne nue de l'horizon. Du Nil à la ville s'étend un immense aqueduc, enjambant sur sa route des faubourgs délabrés, qu'habitent de pauvres fellahs. Un calme absolu pèse sur le spectateur. Autour de lui s'élèvent des tombeaux avec leurs épitaphes surmontées de turbans sculptés en pierre ou en marbre, suivant le rang de ceux qu'ils renferment. Quelques inscriptions rares, gravées en lettres d'or, se détachent sur des fonds de couleur. Parfois des chiens sans maîtres dorment à l'ombre de ces monuments. Sur une pierre nue, un pauvre aveugle agenouillé murmurait des prières à voix basse. L'amour de son fils, soutien de sa vieillesse, avait guidé ses pieds nus jusqu'à ce lieu de douleur. Non loin de là se déroule la funèbre vallée des Califes, où leurs cendres sont précieusement déposées sous des édifices somptueux. L'art du dixième siècle y a prodigué toutes les ressources du goût de cette époque; les proportions élégantes, la délicatesse et la perfection des détails, ajoutent à la richesse des matières qu'on y a mises en œuvre. Toutes les coupoles, de courbures différentes quoique uniformes en apparence, sont un tissu d'arabesques sculptées en relief. Des minarets à la taille svelte et arrondie, d'autres taillés à facettes, divisés par des anneaux, forment d'heureux contrastes avec les surfaces côtelées de quelques dômes qui rappellent la forme de certains fruits. L'extrême beauté du site m'engagea à en prendre au daguerréotype plusieurs vues que je revois chaque jour avec bonheur dans ma nombreuse collection[1].

Des femmes fellahs, portant sur leur tête des vases pleins d'eau, vinrent nous offrir à boire; leur costume simple fait valoir la beauté de leurs formes si admirablement développées dans cette classe inférieure dès l'âge de quinze à vingt ans; une longue robe de toile bleue, d'un tissu très souple et à manches très larges, qui pendent souvent jusqu'à terre, flotte sur leur corps de bronze; on croirait voir des statues antiques animées. Un grand voile noir entourant leur visage rehausse l'éclat de joyaux communs, mais qui ont du prix pour l'artiste par leur effet pittoresque. Nous leur donnâmes quelques paras dont elles semblèrent heureuses. La population à laquelle ces femmes appartiennent est plongée dans la misère la plus affreuse dans toute l'Egypte; à Alexandrie surtout le quartier qui leur sert d'asile est un amas de huttes en briques non cuites ou en terre, la plupart manquant de toit et ressemblant plutôt à des fours qu'à des habitations. Pour creuser le canal Mahmoudié, on recruta de tous côtés, par ordre de Méhémet-Ali, ainsi que cela se pratique souvent, hommes, femmes et enfants; ils travaillèrent de leurs mains et presque sans outils à cette œuvre colossale qui coûta, dit-on, la vie à trente mille de ces malheureux.

Déjà le soleil déclinant projetait des ombres allongées sur le sable; le grand Caire s'effaça peu à peu, et bientôt ne nous parut plus qu'une sombre silhouette sur un bandeau doré. D'après le conseil dicté par l'expérience de nos guides, et afin de ne pas être découverts par les Arabes errants, nous fîmes choix pour notre premier bivouac d'un emplacement creux, et nous dressâmes nos tentes près du tombeau supposé de Maleck-Adhel. Il fallut quitter un instant les extases contemplatives pour l'installation de notre petit campement. Nous commençâmes ainsi très gaîment et très commodément, grâce à la prévoyance de mon cher maître qui entend les voyages aussi bien que la peinture, notre vie de désert, qui dura dix-huit jours. Ni la crainte, ni le cri des cha-

(1) Quelques épreuves de cette collection sont reproduites avec une fidélité parfaite dans les *Excursions daguériennes*, publication d'un véritable intérêt. (*Note des Directeurs.*)

cals ne troubla notre sommeil pendant cette nuit; cependant, avant de nous coucher nous jugeâmes prudent de faire une promenade pour donner la chasse à ces importuns; nos burnous blancs nous changeaient en fantômes, errant parmi les tombeaux, sur le sol que la lune faisait briller comme de l'argent.

La vallée des Califes avait, pendant la nuit, quelque chose de plus mystérieux que pendant le jour; l'œil s'y perdait poétiquement dans les détours de ses ombres. Léonard de Vinci, qui savait si bien trouver dans les accidents d'une muraille les motifs d'une composition originale, eût transformé ces dômes aux reflets brillants et ces minarets effilés en casques de guerriers bardés de fer et armés de lances, surgissant au milieu d'un amas de formes inconnues.

La nuit a toujours une majesté qui charme le poëte: il aime à deviner et à terminer à sa guise ce qu'il ne voit qu'à demi; on éprouve le même intérêt devant des ruines, des inscriptions brisées ou effacées; l'imagination achève ce que l'œil n'aperçoit qu'en partie. Le spectacle silencieux d'une belle nuit dans le désert commande le recueillement et l'admiration; aussi, j'oubliai les chacals pour me plonger dans une rêverie dont je fus tiré par le bruit de la malle-poste anglaise qui fait le service du Caire à Suez, dernier indice de civilisation que nous devions apercevoir pendant notre voyage à travers le désert. L'effet de notre bivouac était très pittoresque; les dromadaires, couchés autour d'un grand feu, prenaient leur picotin de fèves, tandis que nos Arabes, accroupis en cercle, préparaient leur café, c'est-à-dire le faisaient griller dans une sorte d'écuelle en fer, l'écrasaient à l'aide d'un pilon de bois dans un mortier de pierre, le faisaient bouillir dans l'eau et le buvaient immédiatement avec le marc et sans sucre.

Nous passâmes une très bonne nuit, et de grand matin nous étions en route pour El-Kanca, en suivant un chemin ombragé de tamaristes et de beaux palmiers sur la lisière du désert que nous avions toujours en vue. Nous traversâmes de petits hameaux où la porte de chaque maison était surmontée de têtes de chameaux desséchées, auxquelles les habitants attachent sans doute quelque idée de protection superstitieuse; M. Linant, avec deux Anglais de ses amis, nous accompagna jusqu'à El-Kanca. M. Kœnig, précepteur des enfants d'Ibrahim-Pacha, nous y fit l'accueil le plus gracieux et le plus amical; je me souviens encore avec plaisir du piano que nous trouvâmes chez lui. Un piano dans le désert! voilà du merveilleux et de l'inattendu; je me crus à Paris, au milieu de mes sœurs que j'écoutais si volontiers. Quel bonheur me firent éprouver un instant dans cette douce illusion quelques airs français que nous joua la maîtresse du logis! Ceux qui n'ont pas traversé la mer ou voyagé dans un pays lointain ignorent ces émotions qui vous rapprochent soudain de ceux qu'on aime.

Le dessin qui accompagne ce numéro représente cette ville qui *dort*, suivant l'expression poétique de Victor Hugo, dans la vallée des Tombeaux; son silence imposant sert de préface au désert. Cette étrange contrée, d'un aspect majestueux, éblouissante de lumière, ressemble à un Océan de sable; toutes les éminences qui la couvrent sont arrondies par le vent qui en change sans cesse la disposition. Là, point de chemin tracé, les astres seuls guident l'Arabe dans sa course indépendante. Parfois cependant on traverse de vastes bassins situés près de la mer; leur blancheur éclatante est celle de la neige dont on les croirait couverts si l'ardeur du soleil n'offrait la preuve du contraire; ce sont d'immenses plaines de sel cristallisé qui a l'apparence réelle du verglas et même son craquement sous les pieds. Au sortir de ces plaines on rencontre de rares groupes de palmiers qui allongent leurs branches déliées sur le front ruisselant du voyageur harassé; des oi-

seaux de proie viennent se percher au milieu de ces fraîches oasis situées toujours dans des gorges profondes et plantées en croissants de lune. C'est là que les vautours, dont la tête rouge semble teinte du sang qui les nourrit, viennent se reposer de leurs repas; souvent on les voit s'abattre avec lenteur sur le corps mourant d'un chameau abandonné. Cet admirable et utile animal, d'un courage et d'une patience à toute épreuve, ne refuse jamais son service que pour succomber après l'épuisement complet de ses forces, entièrement consacrées à l'homme; il peut supporter la soif pendant plus de sept jours et endurer aussi la faim très longtemps, car la nature l'a pourvu de plusieurs estomacs où l'eau se conserve, et d'une substance graisseuse (renfermée dans sa bosse) qui se répand dans tout le corps pour sa nutrition, et en diminue le volume. Il est l'image vivante de la patience résignée. La sentence de Allah kérim (Dieu est grand) semble peinte sur sa physionomie pacifique comme s'il sentait la nécessité de subir la loi du fatalisme musulman. Des plantes épineuses lui servent d'aliments ordinaires pendant qu'il marche; le soir, quand l'Arabe fait halte pour camper, les chameaux font bonne garde; s'éveillant au moindre bruit précurseur d'un danger, ils appellent leur maître par leurs cris.

Souvent, pendant le trajet du désert, nous apercevions dans le lointain de petits pelotons de Bédouins hardis, épiant de leurs regards perçants notre caravane, trop bien armée pour leur nombre. La misère et la faim contraignent ces misérables à risquer leur vie pour un butin quelquefois très minime, qu'ils arrachent à d'inoffensifs voyageurs. Ainsi les bêtes sauvages, qui infestent ces lieux désolés, poursuivent leur paisible proie, les légères gazelles, dont la fuite rapide est la seule défense. Partout le sable est sillonné d'empreintes qui témoignent des nombreux combats dont cet asile du silence est le théâtre. Les anciens, qui érigeaient tant de statues à leurs dieux, n'auraient pas trouvé d'emplacement plus favorable et plus digne que le centre du désert pour la statue d'Harpocrate, dieu du silence! L'Arabe Bédouin est l'homme fauve, (pardon au grand Cuvier qui semble en ignorer l'existence), son corps est taillé pour la course; sa poitrine est large, son pied aplati, couvert d'une peau raboteuse et grise, le talon saillant et les orteils crochus. On dirait ses bras de bronze; les veines gonflées y tracent les caractères de l'énergie et du courage. L'ovale de sa figure n'est point interrompu par des boucles de cheveux, car la tête est rasée; il l'enchâsse sous une draperie rayée et carrée, reployée sur le front, en dessous, et pendant de chaque côté dans le style des antiques coiffures égyptiennes, le sphinx, par exemple; il l'entoure ensuite d'une corde en poil de chameau qui forme une espèce de turban de couleur rousse ou noire.

Sa patrie est partout sans être ailleurs que sous la tente qu'il préfère aux habitations des villes. Son cœur et sa pensée appartiennent au désert. L'Arabe est heureux dans l'espace; rien n'y gêne ses penchants; une tente rayée est le seul palais qu'il connaisse; la poudre et l'argent sont ses plus précieux trésors. Son costume simple et noble consiste en une chemise d'étoffe très légère et attachée autour des reins par une ceinture de cuir, véritable arsenal toujours garni de pistolets, de poignards et de cartouches. Les belles armes sont pour lui un objet de prédilection. Les fusils bédouins sont fort longs, la plupart à mèche et d'un poids fatigant, au point d'obliger le tireur à s'appuyer pour tirer juste. Les Arabes ont l'habitude de les porter sur le devant de la selle, appuyés sur les cuisses. Ordinairement ils marchent armés de grandes lances dont le fer est orné d'une houppe de laine. Pour attaquer les voyageurs, ils ont l'habitude d'envoyer en avant un ou deux cavaliers qui s'entretiennent avec les étrangers,

s'informent adroitement du but du voyage, de ce que la caravane peut posséder, de sa destination, puis les quittent après s'être assurés par eux-mêmes des moyens de défense contre lesquels ils auront à lutter, et continuent leur chemin en sens inverse pour retrouver leur bande, qui ne tarde pas à reparaître rangée en bataille. Si le nombre est supérieur à celui de la caravane (ils n'attaquent jamais autrement), le chef s'avance et demande qu'on lui livre les bagages. Si on fait mine de résister, le combat s'engage; sinon les brigands se contentent de s'emparer du butin et de dépouiller leurs victimes, auxquelles ils sont néanmoins disposés à offrir l'hospitalité commandée à tous par le prophète. Un fugitif ou un ennemi est toujours en sûreté chez eux; mais dès qu'il en sort, ils ne perdent pas une occasion de lui nuire ou de s'en rendre maîtres. Les femmes de ces tribus nomades prennent soin des enfants et des troupeaux, pourvoient aux besoins du ménage, filent et confectionnent les vêtements de la famille. Les Bédouins ne supposent pas de bonheur possible au-delà du pays qu'ils habitent. Ils méprisent les habitants des villes et les agriculteurs sédentaires. Leur patriotisme sauvage en fait de bons soldats pour la défense du territoire, malgré la minime solde qui reste souvent très arriérée dans l'armée.

F. Goupil.

LA FOLLE DE LA PERNELLE.

La petite montagne de la Pernelle est un des points les plus élevés de la Normandie, à trois lieues de Barfleur, à sept de Cherbourg. Les *touristes* qui veulent avoir un grand et vaste aspect du pays et de la côte ne manquent pas de monter au plateau de la Pernelle, d'où un immense panorama se déroule autour et au-dessous de l'explorateur.

Une petite église d'un bon style est assise toute solitaire sur la montagne; un cimetière l'entoure de son terrain bosselé et de ses hautes herbes. Quand je fus arrivé sur le plateau, une épaisse brume formait de tous côtés un rideau grisâtre qui cachait tout ce grand paysage que j'étais venu voir. Un autre peut-être se serait désolé, mais moi, à force de désappointements, je me suis fait de la philosophie et je me dis: « Puisque je ne peux jouir de la vue que l'on m'avait promise, entrons dans cette vieille église. Une église sur laquelle bien des siècles ont passé a toujours quelque chose à raconter à celui qui interroge ses murailles. » Je pris donc le sentier frayé à travers le cimetière, et tout d'abord je fus arrêté par trois tombes sur lesquelles je crus voir des écussons. J'approchai pour savoir quelle famille gisait là; je pensais que ce pouvait être quelques membres de la très noble maison d'Héricy, de qui relève la paroisse de la Pernelle; mais non, c'était une autre poussière, celle d'un humble juge de paix du nom de Massieu, qui dort là entre sa femme et sa mère. Ce que, d'un peu loin, j'avais pris pour des armoiries était ce qui convient à toute tombe; dans l'encadrement d'un écusson, un tailleur de pierre de village avait sculpté une tête de mort, deux os en croix et une faux. Ce sont là *les armes parlantes* de tout habitant du cercueil. Après avoir lu les trois épitaphes (car je lis toujours ces pages de marbre ou de granit que les vivants consacrent aux tré-

passés), j'arrivai au grand portail de l'église; il était fermé; j'allai à deux petites portes latérales : fermées aussi. Monté sur les degrés de pierre de la croix du champ de la résurrection, je regardai de tous côtés, espérant que mes yeux rencontreraient quelqu'un qui pût m'ouvrir le petit temple rustique; mais ce fut en vain. J'ai parlé tout à l'heure de ma philosophie, cependant je commençais à me sentir un peu d'humeur; j'étais venu pour jouir d'une magnifique vue, et le voile épais du brouillard ne se déchirait nulle part; j'étais à côté d'un vieil édifice dont l'intérieur aurait pu m'offrir quelque intérêt, et la porte en était fermée, et pas un être vivant ne se présentait à moi pour me l'ouvrir! Ainsi il me faudrait redescendre sans avoir rien vu, sans avoir rien ressenti, sans un aperçu pour mes yeux, sans une émotion pour mon âme!... Enfin les nuages s'entr'ouvrirent un peu, et quelques pâles rayons de soleil tombèrent sur la mer qui se mit à briller faiblement comme de l'étain.

Alors j'aperçus des îles qui se détachaient en noir sur ce fond luisant. Dans l'une d'elles je vis une tour, un lazaret, une église; et puis la brume redevenant épaisse, cette courte vision s'effaça, et il ne m'en resta qu'un vague souvenir... Je m'étais assis sur les marches du cimetière, espérant toujours que le soleil de midi finirait par vaincre et dissiper le brouillard et que je pourrais enfin admirer ce pays vanté qui montre des travaux entrepris par le génie de Vauban pour repousser les empiétements de la mer. Pendant que j'attendais, quelque chose bruït à côté de moi; c'était une femme dont les sabots faisaient crier le gravier du chemin qui traverse le plateau.

Ah! pensai-je alors, je ne redescendrai pas sans avoir rien vu; cette femme va m'indiquer où je trouverai la clef de l'église... Je le lui demandai.

« Chez le *custos*, monsieur, me répondit la paysanne qui filait sa quenouille en marchant.

— Le custos! où demeure-t-il?

— Là, en bas, à ce groupe de maisons d'où vous voyez s'élever de la fumée. Si monsieur le veut, j'irai le chercher.

— L'église est donc toujours fermée?

— Oui, monsieur, depuis qu'elle a été volée, et je vous assure que c'est bien gênant pour nous autres de la campagne, de ne plus pouvoir entrer dans l'église... Un peu de prière, ça nous reposait.

— Comment des voleurs se sont-ils avisés de venir dans cette pauvre église isolée?

— Oh! ce ne sont point des voleurs... C'est une jeune fille, Renaudine l'insensée.

— Quoi! une folle!

— Eh! mon Dieu, oui, monsieur. S'il faisait aujourd'hui bien mauvais, si le vent soufflait bien fort, si la pluie tombait à verse, si le tonnerre grondait à l'heure où je vous parle, vous l'entendriez chanter les litanies de la sainte Vierge. Quand il fait beau, la pauvre folle reste chez elle, et quand la tourmente est si forte que personne n'ose sortir, elle vient sur la montagne et passe cinq à six heures à se promener autour de la croix du cimetière... Un soir, j'étais chez ma cousine qui demeure là-bas dans la plaine, et vers minuit, le vent s'étant un peu apaisé, nous entendîmes une voix .. Ma cousine me dit : « C'est la folle qui chante, » et vraiment c'était elle.

— Mais vous m'avez parlé d'un vol...

— Oui, commis par elle.

— Et qu'a-t-elle dérobé... des vases sacrés?...

— Miséricorde! monsieur, rien de pareil, Dieu merci! Elle a emporté, elle a volé, comme ils disent, toutes les fleurs, tous les beaux bouquets de l'autel de la sainte Vierge! Elle n'en a pas laissé un.

— Quel singulier vol!

— Ça tient à une longue histoire.

— Tout en filant votre quenouille, asseyez-vous là et racontez-la-moi.

— Pour un monsieur comme vous je ne saurai pas bien dire...

— Dites-la-moi comme on la dit dans votre village. »

Alors, à mon invitation, la paysanne prit place sur la marche où je venais de m'asseoir, et me raconta ainsi l'histoire de Renaudine :

« Renaudine passait dans le pays pour être la plus belle fille de dix lieues à la ronde; tout le monde le disait et le répétait, mais elle, elle avait l'air de ne rien entendre. On prétend cependant que les femmes ont l'oreille fine pour les compliments, et que les sourdes même entendraient si on ne leur disait jamais que des louanges. Que Renaudine ait ou qu'elle n'ait pas écouté tous les éloges que l'on faisait d'elle, en vérité, je ne sais; mais ce que je puis assurer, c'est qu'elle était restée simple et modeste comme la dernière d'entre nous.

« Vous voyez, monsieur, combien la montagne de la Pernelle est solitaire et tranquille aujourd'hui? Eh bien! il y a un jour dans l'année, le premier juin, où tout ce plateau, ces chemins qui y conduisent et le cimetière même, sont tout couverts de monde, de jeunes garçons et de jeunes filles qui viennent à *l'assemblée*. Ce sont ceux et celles qui veulent servir et qui ne sont point assez riches pour rester chez leurs parents, dans la maison, dans la ferme où ils sont nés; les *bourgeois* y viennent de loin pour gager des garçons de service et des servantes. Ici, près de l'église, ils donnent le *denier-à-Dieu* au jeune homme ou à la jeune fille qu'ils ont choisie, et alors le marché est passé et l'on ne peut plus se dédire. Pour la Pernelle c'est une belle journée que celle-là; il y vient plus de deux mille personnes, et toutes, je puis vous le garantir, dans leurs plus beaux atours; car tout le monde a intérêt à plaire pour entrer en condition, le garçon de labour comme la servante de ferme. Oh! si vous voyez comme toutes nos filles de campagne se font belles! quels beaux bonnets elles ont pris pour ce jour-là! comme la forme en est haute, et comme le fond de papier bleu de ciel paraît bien à travers la fine mousseline et la dentelle qui garnit les barbes relevées! comme les cheveux en chignon sont lisses et bien peignés, et comme ils laissent voir la blancheur et la rondeur du cou, qu'entoure la chemisette plissée et brodée!

« Le jour du premier juin (il y a maintenant un peu plus de deux ans), Renaudine était venue à l'assemblée, et un marchand de Barfleur lui donna le *denier-à-Dieu* et la gagea pour avoir soin de deux petites filles jumelles de trois ans qui venaient de perdre leur mère.

« Six semaines après elle quitta la petite cabane de son père, et, le cœur bien gros, partit pour Barfleur, accompagnée de sa tante qui lui répéta bien des fois sur le chemin : « Renaudine, ta mère était bonne et pieuse; à présent que Dieu l'a appelée à lui, à présent que tu vas être loin de nous tous, pense à elle et prie la sainte Vierge de veiller sur toi. A Barfleur bien des gens te regarderont, bien des jeunes hommes te diront que tu es belle, mais ne fais aucun cas de leurs paroles.

—Soyez tranquille, répondait Renaudine; je me souviendrai toujours de ma mère et de vous, et je n'oublierai pas vos bons conseils. »

« Le marchand chez lequel s'était gagée Renaudine était droguiste, mi-épicier et mi-pharmacien. Le soir, quand les deux petites sœurs jumelles dont elle était la bonne étaient couchées et que son maître était allé faire sa partie de dominos ou de piquet dans une maison voisine, elle était chargée par lui de s'asseoir au comptoir et de répondre aux pratiques qui pourraient se présenter.

« Un soir, Renaudine était assise derrière une petite cloison vitrée; car à Barfleur les boutiques ne sont pas belles comme celles que j'ai vues à Rouen; un jeune matelot entra et demanda des herbes fortifiantes, du thym, du romarin et des roses séchées.

« En voulez-vous beaucoup? lui dit Renaudine.

— C'est pour mettre sur le bras paralysé d'un vieillard, répondit le jeune marin.

— Oh! alors je sais ce qu'il vous en faut!

—Donnez-le-moi bien vite, mademoiselle, car c'est pour mon père. O mon Dieu! faut-il qu'à mon retour je trouve cette peine-là?

— Tenez, monsieur. »

« Le matelot prit le petit paquet que la servante de l'herboriste venait de préparer, paya et sortit.

« Renaudine restée seule se dit: « Voilà un fils qui aime son vieux père. J'ai vu de l'impatience dans ses yeux pendant que je pesais les herbes qu'il m'avait demandées. » Le lendemain le matelot ne revint pas, et la servante du marchand de Barfleur en fut presque triste; elle aurait voulu savoir si les herbes qu'elle avait vendues la veille avaient fait du bien au vieillard.

« Trois jours se passèrent sans que Renaudine revît le jeune matelot. Un matin, comme elle promenait les petites filles de son maître, elle entendit la cloche de l'église sonner, et elle en prit le chemin. Se souvenant des conseils de sa tante elle se dit au dedans d'elle: « Je m'en vais aller prier Notre-Dame de Bon-Secours, lui demander de veiller sur moi. » Avec cette pieuse pensée elle alla droit à l'autel de la sainte Vierge, devant lequel les gens de mer échappés au naufrage vont remplir les vœux qu'ils ont faits pendant la tempête, et où l'on voit de petits vaisseaux suspendus à la voûte en signe de délivrance.

« Comme Renaudine s'agenouillait avec les petites filles, elle aperçut un matelot qui plaçait un cierge sur le chandelier de fer en face de l'image miraculeuse de l'*Étoile des mers;* ce matelot avait les cheveux et la taille d'un jeune homme, et quand il se retourna elle reconnut celui qui était venu lui acheter des herbes fortifiantes. En passant près d'elle il la regarda et elle crut voir dans ses yeux moins de tristesse que lorsqu'il était venu le soir chez son maître.

« Ce soir-là, je vis qu'il aimait son père, aujourd'hui je vois qu'il aime Dieu; ce doit être un bon jeune homme, » pensa Renaudine; et, à la tombée de la nuit, elle ne manqua pas de dire à son maître que son voisin était venu l'inviter à aller passer la soirée chez lui, que M. le curé y viendrait et qu'il y aurait une partie de boston. Quand elle fut seule, assise à travailler derrière la cloison vitrée du magasin, elle aurait voulu pouvoir songer à autre chose qu'au jeune matelot; elle appelait à elle les pensées de son village; mais elle avait beau faire, il ne s'en allait pas de son souvenir.

« Il paraît que ce qui arrivait à Renaudine le marinier l'éprouvait aussi, car, vers huit heures, elle le vit entrer dans la boutique. Se sentant émue, elle se leva, avança le bras vers le rayon où se trouvaient les herbes aromatiques, et lui demanda s'il en voulait encore pour son père.

« Non, mademoiselle, répondit le jeune homme, je vous remercie; mon père est guéri.

— Oh! tant mieux! »

Et, disant ces mots, Renaudine était devenue toute rouge.

« Vous vous intéressez donc à mon vieux père? demanda Guillaume le marin.

— Qui ne s'intéresse à un vieillard malade? Moi aussi j'ai un père bien âgé.

— Que Dieu vous le conserve comme il vient de me conserver le mien!

— C'était un cierge de joie que vous offriez ce matin à Notre-Dame de Bon-Secours?

— Oui; ma mère, ma sœur et moi avions fait vœu à la Vierge, patronne des mariniers.

— Et à présent que votre père est guéri, vous allez probablement vous embarquer pour de nouveaux voyages?

— Je n'en ai plus le désir.

— Cependant... les marins, à ce que l'on dit, sont mal à l'aise à terre.

— J'avais pensé cela... je ne le pense plus.

« Je ne vous répéterai pas, monsieur, ajouta la paysanne, tout ce que se dirent Renaudine et Guillaume ; ce que je vous ai raconté suffit pour vous montrer qu'ils s'aimaient. Oui, les chers enfants, ils s'aimaient d'un amour bien pur et bien tendre! Je vous ai dit comment cet amour était venu, et je croyais que le bon Dieu l'aurait béni ; mais non... Vous allez voir.

« Au bout de quelque temps Guillaume fut obligé de s'embarquer ; Renaudine pleura beaucoup, pria beaucoup Notre-Dame qui règne sur les mers, et, se répétant souvent les promesses qu'il lui avait faites au pied de la croix de la jetée, elle se résignait. Pauvre Renaudine ! elle faisait bien d'ouvrir son âme à la résignation, car elle n'était pas au bout de ses malheurs. Tout à coup elle apprit que son vieux père était mourant; elle partit aussitôt pour aller le soigner et elle n'arriva que pour lui fermer les yeux. La voilà orpheline ! Cependant sa tante, qui était presque une mère, lui demeurait encore. Quelque peu d'argent restait à cette vieille femme; une nuit, des voleurs entrèrent chez elle, enfoncèrent son armoire et lui enlevèrent tout ce qu'elle possédait; alors sa misère fut complète et la douleur de Renaudine fut presque du désespoir ; car, avec ses faibles gages, comment pourrait-elle faire soigner sa tante que le chagrin venait de rendre malade?

« A cette époque passèrent dans le pays des hommes qui font un commerce que probablement vous ne connaissez pas, un commerce qui fait pleurer et sourire bien des jeunes filles de campagne. On dit que chez nous, de ce côté-ci de la Normandie, ce commerce se fait plus qu'ailleurs. Or, vous saurez donc, monsieur, que chaque année, quand le printemps revient et que chacune de nous a envie d'être aussi belle que les fleurs qu'elle voit s'épanouir autour d'elle, il arrive dans nos villages des *voyageurs* de Paris ; ils portent avec eux des fichus de soie de couleurs bien voyantes, des bijoux d'or, des croix à la Jeannette, des cœurs avec des rubans de velours noir, et des boucles d'oreilles, et, après avoir étalé toutes ces tentations, ils persuadent aux pauvres filles de campagne qu'elles aient à se laisser couper leurs longs cheveux. A celles qui hésitent à se défaire de cette parure qu'elles tiennent de Dieu et de leurs mères, ces brocanteurs disent en les cajolant : « A quoi bon ces longs cheveux, jeune fille, et que faites-vous de cette chevelure inutile qui charge votre tête, qui tombe sur vos épaules et jusqu'à vos pieds? vendez-la-moi ; je vous donnerai en échange ces sept aunes de dentelle pour border votre belle coiffe ; je suspendrai à vos oreilles ces deux coques d'or, je mettrai ce velours et cette croix à votre cou. » Et les voilà, ces simples et naïves filles, qui baissent la tête et qui abandonnent pour moins que rien ce qui les rendait belles et ce qui avait fait l'orgueil de leur mère.

« Renaudine courba sa belle tête sous les ciseaux de ces Parisiens ; mais ce ne fut ni pour de la dentelle ni pour des bijoux d'or qu'elle vendit sa longue et blonde chevelure... Sa vieille tante était tombée en paralysie, il fallait cinquante écus pour la faire entrer dans un hospice, et Renaudine, à laquelle les marchands de Paris avaient fait de beaux compliments sur ses cheveux, lui disant qu'une reine, qu'une impératrice en seraient fières, leur dit : « J'ai besoin de cent cinquante francs ; donnez-les-moi, et ce que vous trouvez si beau est à vous. »

« Comme elle parlait ainsi, je vins à elle, et, la tirant à l'écart, je lui dis : « Renaudine, ce que Guillaume admire le plus en toi, il me l'a répété souvent, ce sont tes cheveux. »

« A ces mots Renaudine devint soucieuse ; un instant je crus qu'elle allait changer d'idée... qu'elle ne vendrait plus ses beaux cheveux... Mais tout à coup elle me dit : « Jeanne, c'est mal à toi de vouloir me détourner de mon devoir... Si je ne les vends

pas, qui fera entrer la sœur de mon père à l'hospice? » Puis, allant droit aux marchands, elle ajouta : « Comptez-moi l'argent que je vous demande, et prenez mes cheveux. »

« Le marché passé fut aussitôt exécuté; quelques coups de ciseaux firent tomber sur le carreau cette magnifique chevelure que nous appelions dans le village la chevelure d'ange... Quand Renaudine privée de ses cheveux releva la tête, en vérité elle n'était plus la même... Elle venait de faire une bonne action, et cependant elle était pâle, elle tremblait comme si elle avait commis le mal... Elle m'a souvent dit depuis que le froid des ciseaux lui avait glacé tout le sang, et qu'elle avait frémi alors dans tout son corps comme si elle avait été en face d'un malheur.

« Quand les marchands eurent en leur possession ce qu'ils avaient tant envié, quand ils étendaient ces beaux cheveux d'or dans du papier de soie pour les renfermer dans un carton, Renaudine leur dit : « Laissez-m'en une seule mèche... » Et se tournant vers moi, elle ajouta : « Ce sera pour lui, puisque tu me dis qu'il les aimait. »

« Il y a de cela déjà plus de deux ans, et je me souviens de tout comme si c'était d'hier... Quand Guillaume s'était embarqué, j'avais désiré pour le bonheur de Renaudine que son voyage ne durât pas longtemps. Eh! mon Dieu! il revint trop tôt! Qui pourrait croire que l'amour tient à si peu de chose! Quand le jeune matelot la vit sans ses longs cheveux, il la trouva bien moins belle... Je m'en aperçus et je lui dis : « Guillaume, si elle est moins jolie, elle vous a prouvé combien elle était bonne. » Et je lui racontai pourquoi elle avait vendu sa longue chevelure blonde. Le marin m'écouta froidement ; en si peu de temps son cœur avait complétement changé, et celui de ma pauvre amie allait se briser. Oh! les hommes! à leur gré une sainte action ne vaut donc pas un fragile ornement, et pour eux la beauté de l'âme n'est donc rien?

« Renaudine s'était aperçue avant moi du changement de son fiancé, et, dans son chagrin, elle me disait : « Comme je m'étais trompée! Je le croyais meilleur... Mes cheveux repousseront, mais son amour ne reviendra plus. »

« Trois mois après le retour de Guillaume, la plus belle fille du pays normand n'avait plus de fraîcheur, plus d'éclat dans ses yeux, plus de sourires sur ses lèvres... Cependant parfois son regard redevenait vif, ses joues rouges, sa parole animée et son front brûlait; alors on la voyait porter ses mains amaigries à sa tête et passer ses doigts effilés dans ses cheveux renaissants.

« Elle quitta la maison du marchand de Barfleur et vint s'établir seule dans la pauvre cabane de son père. J'allai demeurer avec elle, mais quelques semaines après mon arrivée la malheureuse ne me reconnaissait plus. L'amour trompé lui avait ôté l'esprit; il ne restait dans sa tête que des souvenirs vagues, en désordre, et dans son cœur que des regrets. Un jour, une noce se rendant à l'église de la Pernelle passa devant notre chaumière; elle entendit le violon du ménétrier et les chansons des conviés; et s'élançant sur le chemin, elle courut droit à la mariée et lui arracha son bouquet en criant : « C'est à moi que Guillaume devait le donner ; tu ne porteras pas ces fleurs qui devaient m'appartenir. »

« Disant ces mots, elle avait jeté le bouquet par terre et piétinait dessus.

« L'homme qui allait se marier, voyant une inconnue porter la main sur sa fiancée, l'avait rudement repoussée et presque fait tomber sur la route. Mais un cri s'éleva :

« C'est Renaudine, Renaudine la folle, ne lui faites pas de mal! La pauvre insensée, elle ne sait ce qu'elle fait. »

« A ce cri, à ce nom de Renaudine, on vit un jeune matelot quitter le cortége dans lequel se trouvaient plusieurs marins, et ils eurent beau le rappeler et courir après lui, il ne revint point à la noce... Je ne l'ai pas

bien vu, mais je crois que c'était Guillaume.

« Depuis ce jour le mal de Renaudine n'a fait qu'empirer... Maintenant elle n'a plus un instant de raison, mais Dieu a eu pitié de toutes les larmes qu'elle a répandues jour et nuit pendant six mois. A présent on dirait que cette fontaine de douleur est tarie... Dans sa pauvre tête il est venu tout à coup de l'espérance; elle dit qu'elle a reçu une lettre qui lui annonce que Guillaume l'aime toujours et qu'il va revenir. « Il veut que je sois belle, ajoute-t-elle en souriant, il veut que j'aie de beaux habits et des fleurs sur ma tête, à mon côté et sur ma robe. »

« Quand cette idée fixe lui vint, nous étions au plus fort de l'hiver; la neige s'étendait partout, et pas le plus petit bouton de fleur, pas le plus mince brin de verdure ne paraissait, tant la saison était rude.

« Cependant, répétait la folle, il me faut une couronne et un bouquet de roses blanches; il veut que je sois belle, il m'attend.

— Demain, lui disais-je, le soleil paraîtra peut-être; ses rayons feront fondre la neige et nous trouverons des primevères.

— Des primevères! des primevères! je n'en veux pas; ce sont des roses qu'il me faut... Et puis, Jeanne, tu me dis toujours: Demain, demain... mais ce n'est pas demain, c'est aujourd'hui qu'il m'attend! »

« Parlant ainsi, Renaudine me quitta... J'étais accoutumée à la voir sortir et rentrer, je la laissai s'éloigner sans inquiétude; mais l'heure du dîner était venue, et je l'attendais en vain. A trois heures de l'après-midi elle n'était point encore de retour; alors, le cœur bien inquiet, je me mis à sa recherche; Un enfant me dit qu'il l'avait vue monter à l'église... J'y allai; il n'y avait personne... Du haut de la montagne j'appelai: Renaudine! Renaudine! mais elle ne répondit pas. Des hommes et des femmes entendant mes cris vinrent me dire qu'ils allaient la chercher avec moi; car voyez-vous, monsieur, elle a beau être folle, tout le monde l'aime toujours. « Sa bonne tête est partie, mais son bon cœur est resté, » disent les pauvres, et ils se mirent en quête pour la retrouver. Nous passâmes tous une nuit affreuse et nous ne trouvâmes rien... « C'est au bon Dieu qu'il faut avoir recours, dis-je à mes compagnons de recherche; allons trouver monsieur le curé et prions-le de dire une messe à l'autel de la sainte Vierge, pour que Renaudine nous soit rendue.

— Jeanne a raison, s'écria tout le monde, montons à l'église. »

« Quand nous y arrivâmes, nous vîmes le curé et le sacristain sur le seuil de l'église; tous les deux semblaient consternés et parlaient de sacrilége... Un vol venait d'être commis dans le sanctuaire, l'autel de la Vierge venait d'être dépouillé de toutes ses fleurs et de toutes ses belles perles de verre et de clinquant...

« Au mot *fleurs*, je tremblai de tout mon corps, et je crus deviner qui avait emporté les bouquets de l'autel; mais je ne dis rien de mes craintes, et je priai le prêtre de dire la messe pour que nous retrouvions Renaudine. « Oh! bien volontiers, répondit le curé; la pauvre insensée est toujours restée une de mes chères brebis, et quand j'aurai offert le saint sacrifice, je me souviendrai de l'exemple du bon Pasteur, et j'irai la chercher avec vous. En attendant, chantons le *Parce, Domine, parce populo tuo*, et le *Miserere*, pour demander pardon du vol sacrilége qui vient d'être commis dans notre modeste église. »

« Pendant que nous étions tous à prier dans l'église de la Pernelle, deux gendarmes qui conduisaient un marin déserteur à Cherbourg virent au travers de la route quelque chose d'un peu élevé et ressemblant à une fosse de cimetière recouverte de neige. En approchant davantage, ils reconnurent que c'était une femme... cette femme, c'était Renaudine. La neige qui avait tombé toute la nuit et qui tombait encore à épais flocons la recouvrait presque en entier. Bien vite ils la relevèrent, secouèrent la neige qui

avait durci sur elle, la portèrent dans une maison voisine, et là ils la firent revenir à la vie en la tirant du sommeil profond dans lequel elle était tombée et qui ressemblait déjà à celui de la mort.

« Monsieur, figurez-vous donc cette jeune et belle fille rouvrant les yeux! N'est-ce pas qu'elle devait ressembler à la fille de la veuve de l'Évangile, quand notre Seigneur lui commanda de se lever de son cercueil? Renaudine avait quelque chose de plus frappant encore que la jeune ressuscitée de l'Ecriture sainte : c'était cette parure d'épousée que la pauvre insensée s'était faite avec les fleurs bénites qu'elle avait dérobées à l'autel de la sainte Vierge!

« Dans la paroisse il y a bien des gens qui disent que ce sont les fleurs bénites qu'elle avait sur elle qui l'ont empêchée de périr de froid; car, voyez-vous, ni Dieu ni la sainte Vierge n'auraient voulu la punir de son vol. La malheureuse avait-elle su ce qu'elle faisait quand elle s'était parée de ces bouquets?

« Elle fut ramenée au village, et quand elle nous vit autour d'elle, elle nous dit avec un sourire qui nous faisait tous pleurer : « Je retournerai demain, car il m'attend toujours. Je me suis endormie sur la route, voilà pourquoi je ne l'ai pas vu hier; mais demain! demain! ce sera mon beau jour! »

« De tout ce que nous lui disions elle ne comprenait rien, et à moi, son amie, sa gardienne, elle répondait tout de travers comme aux autres. Le curé arriva, et quand elle entendit sa voix, il se passa quelque chose d'étrange en elle ; elle porta ses deux mains sur son visage, tomba à genoux, et entre ses doigts nous voyions s'échapper de grosses larmes. Puis à travers ses sanglots elle cria : « Bénissez-moi!... bénissez-moi!... J'ai besoin de la bénédiction de Dieu...

— Mon enfant...

— Oh! vous m'appelez votre enfant!... Vous n'êtes donc pas fâché!... » Et disant ces mots, elle ôta ses mains de dessus son visage, et, les yeux encore mouillés de pleurs, elle regarda le prêtre avec une expression qu'un plus habile que moi, monsieur, ne pourrait bien vous rendre.

« Ma chère fille, répondit monsieur le curé, je suis le ministre du Dieu qui pardonne, et en venant auprès de vous ce sont des consolations que je vous apporte...

— Des consolations! répéta la folle, des consolations! » Puis, faisant le signe de croix, elle regarda le ciel.

« Renaudine, ajouta le prêtre d'une voix paternelle, les passions humaines égarent... Il y a un amour qui n'égare pas, un amour qui donne la paix et le bonheur : c'est l'amour de Dieu.

— Mon père, je n'ai aimé Guillaume qu'après Dieu... et c'était pour lui plaire que j'ai pris les fleurs de la chapelle.

— Mon enfant, c'était une grande faute, et si votre tête n'avait pas été égarée, je vous dirais que c'était un sacrilége.

— Un sacrilége! O mon Dieu! un sacrilége!

— Si vous aviez eu votre raison, c'est ainsi qu'il faudrait appeler ce que vous avez fait. Pensez donc! enlever à l'autel de la sainte Vierge les dons consacrés des fidèles! enlever les fleurs et les guirlandes à la reine des anges pour en faire une profane parure...

— Dieu va donc être courroucé contre moi? il va donc faire tomber des vengeances sur ma tête et sur celle de Guillaume?

— Non, car vous ne saviez ce que vous faisiez ; mais à présent qu'un rayon d'en haut éclaire votre esprit, repentez-vous et demandez pardon à Dieu et à sa divine mère. Demain je dirai une messe d'expiation pour vous.

— J'irai, mon Dieu! j'irai! » Et parlant ainsi, Renaudine semblait avoir toute sa raison.

« Demain, à neuf heures, à l'autel de la Vierge, » dit le curé ; et il sortit après avoir

béni celle qui n'avait péché que par folie.

« Quand le prêtre eut quitté notre cabane, je m'approchai de Renaudine qui était allée le reconduire jusque sur le seuil de la porte et je lui adressai la parole; mais quelle fut ma douleur quand je vis à ses réponses que le nuage était revenu sur son esprit!... La voix de l'homme de Dieu, elle l'avait comprise... la mienne, elle ne la comprenait plus.

«Au bout de quelques instants d'immobilité et de silence elle quitta le seuil de la porte, vint auprès de son armoire de bois de chêne, l'ouvrit, en tira une petite nappe que sa tante avait filée, l'étendit par terre ; puis elle prit les fleurs qu'elle avait attachées à sa robe et la couronne de roses blanches qu'elle avait ajustée à son haut bonnet, et elle déposa tous ces bouquets dans le naperon étendu sur le plancher ; après quoi elle noua les quatre coins de la nappe, et, le paquet étant fait, elle le plaça sur la table, s'assit à côté et se mit à fondre en larmes.

« Et que vas-tu faire à présent ? lui demandai-je.

— Rendre à Dieu ce qui est à Dieu. »

« Cette réponse me fit croire que la raison lui revenait encore, mais je fus bientôt détrompée en l'écoutant se parler à elle-même. Elle disait : « C'est cependant grand dommage ; à présent que je n'aurai plus ces belles parures de fleurs, comment ferai-je pour lui plaire?... »

« Le lendemain, elle était levée avant moi, et en m'éveillant je la vis assise sur le pas de notre porte, occupée à laver ses jolis petits pieds avec de la neige. Elle était déjà habillée, et elle avait mis la robe de deuil qu'elle avait fait faire à la mort de son père.

« Je lui demandai pourquoi elle avait pris ce vêtement ; pour toute réponse elle mit son doigt sur ses lèvres, et de l'autre main me montra le crucifix attaché auprès de son lit, et me fit comprendre qu'elle avait fait vœu de ne pas parler.

« Quand la messe commença à sonner, elle me fit signe de monter à l'église et qu'elle allait me suivre ; j'insistai pour l'attendre, et elle s'impatienta comme un enfant que l'on contrarie. Je partis en lui répétant que la messe allait bientôt commencer.

« Le curé était à s'habiller dans la sacristie, les cierges de l'autel étaient allumés, tous les habitants du village à genoux dans la chapelle de Notre-Dame, quand nous entendîmes une belle voix, bien sonore et bien douce, qui chantait l'*Ave maris stella* ; c'était celle de Renaudine. Oh ! la pauvre insensée ! comme elle nous parut belle et triste quand elle entra dans l'église ! Sa robe noire laissait voir ses pieds nus, et sur ses cheveux courts elle avait jeté un morceau de voile noir; autour de son cou, blanc comme l'ivoire, elle avait noué une corde dont les bouts pendaient presque jusqu'à terre ; d'une main elle tenait les fleurs qu'elle venait restituer. En nous voyant tous, elle ne fut point intimidée ; elle continua d'avancer, et comme à cet instant le curé sortait de la sacristie, elle vint se jeter à ses pieds en criant : « PARDON ! PARDON ! »

« Nous étions tous émus, et le vieux prêtre lui-même se sentait si attendri qu'il fut obligé de s'appuyer un instant sur une stalle avant de monter à l'autel. Renaudine lui remit toutes les fleurs, tous les bouquets, toutes les guirlandes ; puis, après s'être frappé la poitrine, elle s'en alla s'agenouiller tout au bout de l'église, à côté de la porte, et là, prosternée sur la pierre, elle était belle comme Madeleine repentante, elle pleurait et priait comme elle.

« Depuis ce jour la folie de ma pauvre amie a pris plus de calme ; elle reste davantage chez nous ; elle ne sort que lorsqu'il fait mauvais temps ; car sa pensée est demeurée attachée à la mer, à cause du jeune matelot, et quand elle entend les vents et la tempête, alors, que ce soit le jour ou que ce soit la nuit, elle m'échappe ; elle vient

ici sur la montagne chanter les Litanies et prier Notre-Dame des matelots. Sa tête n'a plus d'intelligence, mais son cœur a toujours de l'espoir en Dieu et en Notre-Dame; la piété est restée sur elle comme un rayon de soleil sur une ruine. »

Vicomte Walsh.

QUELQUES LEÇONS
DE BOTANIQUE.

Sixième Leçon [1]. *Armature.—Poils, aiguillons, épines.—Feuilles terrestres.—Feuilles aquatiles.—Dionée.—Népenthès.*

« Oh! le joli dessin! s'écria Laure en s'emparant de celui qu'elle venait d'apercevoir sur le bureau de son frère. Vois donc, maman!

« Oui, répondit madame de Céran, ce dessin est joli; il est, on peut le dire, émaillé de fleurs.

Laure. Et pourtant, ce ne sont que des fleurs très communes... Ah! voilà pourtant celle de l'attrape-mouche et du fameux népenthès.

Ernest. Ces prétendues fleurs sont des feuilles, comme nous le saurons tout à l'heure.

Laure. Oui, d'après le système du savant botaniste Turpin, qui ne veut voir partout que des feuilles.

Ernest. Du tout, du tout. En les examinant, alors que leur tour sera venu, nous reconnaîtrons qu'il ne s'agit pas plus de *système* pour la dionée et le népenthès que pour le *nelumbo lutea* [2] et l'écuelle d'eau.

(1) Voy. la 5e Leçon, page 311.

(2) Pl. III, fig. 1.

Laure. Ainsi, mon frère, tu vas nous parler aujourd'hui des feuilles? mais c'est que c'est à n'en pas finir; il y en a de tant de formes!

Ernest. Voilà Laurette reprise de ses épouvantes au sujet de la classification et de la nomenclature! Ne crains rien; tu sais que ma méthode, à moi, moitié écolier et moitié professeur, est d'attirer l'attention de *mon* disciple sur les généralités, en lui laissant le soin de chercher les détails *savants* dans ses livres d'étude. Oui, nous allons parler de ces organes foliacés qui forment l'élégant vêtement des végétaux axifères appendiculés. Mais là ne se borne point leur tâche. Les feuilles protégent l'enfance des rameaux et des fleurs qu'elles contiennent dans leur aisselle, et elles remplissent dans l'air, tu le sais déjà, l'office des racines dans la terre. Cependant, quelle que soit leur importance relativement à la vie du végétal, nous donnerons le pas, *de par la science*, à l'armature des végétaux, et nous dirons un mot du moins des poils qui hérissent quelques feuilles, des glandes

destinées chez le végétal, comme chez l'animal, à sécréter tel ou tel fluide après l'avoir séparé de la masse générale des liquides; enfin nous parlerons quelque peu des suçoirs, des aiguillons et des épines.

Mme DE CÉRAN. Je me souviens d'avoir entendu une fois une discussion fort vive au sujet des poils très piquants qui hérissent non-seulement les feuilles, mais les tiges mêmes des végétaux qu'on voit se développer de préférence dans les lieux secs et arides. L'un prétendait que ces poils leur avaient été donnés pour multiplier et augmenter par conséquent l'étendue de leur surface absorbante, l'autre soutenait que chaque poil n'était qu'un conduit destiné à rejeter au dehors les excrétions végétales.

ERNEST. Et tous les deux, ma bonne mère, pouvaient bien avoir raison. Mais ce qui est bien certain, c'est que, au sommet des poils, se montre presque toujours une gouttelette de liqueur, ce qui prouve qu'ils ne sont, comme les glandes miliaires, que l'extrémité d'un pore allongé en poil, tandis que, pour la première, cette extrémité s'est épaissie en glande. Parfois la liqueur que les poils sécrètent, si elle n'est pas toujours visible, a du moins un effet très *sensible,* ainsi que nous le prouvent les feuilles de l'ortie. La formation des ampoules produites par la feuille de l'ortie n'est pas due à une simple piqûre des poils dont elle est hérissée; c'est le résultat du fluide irritant qu'ils versent dans la blessure.

LAURE. Voilà des plantes armées à la manière des myrméléons, des araignées et même des serpents à crochet venimeux.

Mme DE CÉRAN, *en riant.* Avec cette différence qu'il n'y a point *volonté* de la part du végétal dans l'écoulement ou l'éjection du venin, ni dangers aussi grands pour quiconque s'en trouve atteint.

LAURE. Mon frère, les épines sont sans doute construites de la même manière, car il vient souvent des ampoules aux places qu'elles ont piquées?

ERNEST. Etablissons d'abord une différence entre l'aiguillon et l'épine. L'aiguillon n'est qu'une simple expansion de l'épiderme, dans laquelle abonde le tissu cellulaire; aussi les aiguillons se détachent-ils facilement de l'écorce qu'ils hérissent; tous les rosiers t'en offrent la preuve.

LAURE. Comment? les épines des rosiers sont des aiguillons?

ERNEST. Oui, ma sœur, ou, si tu l'aimes mieux, des poils renforcés; et, dans ce cas, ils peuvent bien sécréter quelque parcelle de liqueur corrosive dans la blessure qu'ils ont faite. Quant aux épines, elles ne se détachent point de la tige, parce qu'elles sont une dépendance du tissu vasculaire ou ligneux qui saillit et se replie ensuite sur lui-même; c'est le *scion spinescent* ou *avorté* que présente le prunier sauvage, par exemple; et la preuve, c'est que le même arbre transplanté dans un bon terrain, changera ses épines en rameaux ou foliacés, ou floraux. Quant à la vrille au moyen de laquelle les plantes grimpantes montent le long des appuis qu'on leur donne ou qu'elles cherchent, c'est encore le produit d'un avortement. Ici, c'est le pédoncule d'une fleur qui s'allonge considérablement; la fleur avorte ou manque, et l'on a des vrilles plus ou moins roulées en spirales; telles sont celles de la vigne; tantôt c'est un pétiole, tantôt c'est la nervure médiane de la feuille qui s'allonge et qui prend l'aspect filiforme, simple ou rameux, que présentent les vrilles des pois, des haricots, etc.; chez d'autres plantes grimpantes et sarmenteuses, telles que le lierre entre autres, la vrille disparaît pour faire place à une griffe garnie de filaments très déliés qu'on appelle *suçoirs*, parce qu'ils paraissent être destinés à pomper les sucs nutritifs que peuvent contenir les corps sur lesquels les implantent ces végétaux sarmenteux.

Mme DE CÉRAN. Remarque, ma fille, de quelle manière se modifient, suivant le besoin, les organes des végétaux.

ERNEST. C'est justement, ma bonne mère, cette observation qui a conduit Turpin à la pensée d'une identité complète entre tous les organes d'un végétal, quelles que puissent être les différences de formes, de couleurs dont, au premier aspect, nos yeux sont uniquement frappés. Que Laurette compare ce *nelumbo lutea*[1] et cette écuelle d'eau[2] à la fleur du liseron, et elle conviendra, rien que par ce simple aperçu, qu'à la couleur près ces feuilles peuvent bien passer pour une corolle campaniforme.

LAURE. Tu diras ce que tu voudras, mon frère; mais je ne suis pas encore persuadée que les feuilles et les fleurs c'est tout un. Prouve-le-moi clairement, mais là, sans qu'il y ait un mot à dire, et puis nous verrons.

ERNEST. Les preuves viendront d'elles-mêmes, à mesure que nous avancerons dans l'étude de l'organographie végétale. Ainsi continuons, et tâchons de découvrir ce que c'est que la feuille proprement dite. Comment et où naissent les feuilles?

LAURE. Mais... sur les arbres, sur les branches.

ERNEST. Que présentent les branches quand elles sont prêtes à se couvrir de feuilles?

LAURE. Ah! des bourgeons ou embryons fixes...

Mme DE CÉRAN. Qui naissent eux-mêmes des nœuds vitaux.

LAURE. Maman, j'allais le dire, je t'assure; mais j'hésitais un peu, il faut bien l'avouer.

ERNEST. Nous savons que les feuilles varient à l'infini sous les deux rapports de formes, de dimension; pour le savoir, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et à regarder autour de nous; ce que nous savons aussi, pour peu que nous ayons étudié le développement progressif de quelques bourgeons, c'est que les feuilles s'y trouvent repliées sur elles-mêmes tantôt plissées, tantôt roulées, etc. Mais nous ne nous arrêterons pas à ces divers caractères qui ont servi de base à la classification; car, ce qui nous intéresse surtout, c'est leur physiologie, n'est-il pas vrai, Laurette?

LAURE. Oh! certainement!

ERNEST. Un botaniste a dit que les feuilles sont l'estomac et les poumons des plantes, et des expériences curieuses semblent le prouver; cependant il ne faut pas oublier que les végétaux axifères, c'est-à-dire réduits aux tiges seulement, respirent et digèrent, puisqu'ils aspirent les fluides nourriciers que leur fournit l'air atmosphérique et puisqu'ils vivent. Quoi qu'il en puisse être positivement, les organes des végétaux, comme ceux des animaux, se modifient suivant les lieux dans lesquels l'espèce est destinée à vivre; ainsi, les feuilles des plantes terrestres suivant le climat et l'élévation au-dessus du sol à laquelle elles doivent arriver diffèrent dans leur structure. En général, l'épiderme qui recouvre la partie supérieure des feuilles appartenant aux végétaux ligneux et terrestres est lisse et poreux, tandis que celui de la face inférieure présente souvent des poils ou tout au moins un aspect cotonneux.

LAURE. Oh! pour ceci, je l'ai remarqué plus d'une fois.

ERNEST. Tu pourras répéter une expérience faite par l'infatigable Bonnet à qui les sciences naturelles doivent tant d'observations aussi curieuses que précises : si tu poses sur de l'eau des feuilles de n'importe quel arbre, du côté de leur surface inférieure, ces feuilles se conserveront fraîches et vertes pendant plusieurs mois; si tu les poses sur l'eau du côté de leur surface supérieure, elles se faneront en quelques jours.

LAURE. Ah! d'où vient cela?

(1) Pl. III, fig. 3.
(2) Pl. III. fig. 7.

Ernest. Cela vient de ce que c'est par les pores de la face inférieure des feuilles que sont pompés les gaz et les vapeurs répandus dans l'atmosphère; cette face inférieure, placée sur l'eau, continue d'aspirer le produit de l'évaporation continuelle de l'eau, et la feuille se maintient fraîche; tandis que placée sur l'eau par sa face supérieure qui est destinée à livrer passage aux fluides surabondants ou inutiles à la nutrition de la plante, la feuille est étouffée, axphyxiée.

Mme de Céran. De même que l'est la plante que l'on plonge dans l'eau par le feuillage.

Laure. Ah! oui, je m'en souviens.

Ernest. Dans les herbacés, on ne trouve point cette différence entre les deux faces de la feuille, parce que ces plantes s'élevant peu au-dessus du sol sont plongées dans une atmosphère toujours également humide, pour ainsi dire; aussi, qu'une feuille d'herbe repose sur l'eau par sa partie supérieure ou par sa partie inférieure, elle se conservera fraîche; ce qui prouve qu'elle absorbe également les produits de l'évaporation de l'eau, soit par une face, soit par l'autre. Cette différence dans la *qualité* et dans les *facultés* de l'épiderme supérieur et de l'épiderme inférieur est plus marquée encore chez les plantes aquatiques dont le feuillage flotte à la surface de l'eau.

Laure. Oh! je le conçois bien; et il faudra que j'examine quelques plantes de ce genre.

Ernest. Mais si la plante est submergée, les feuilles s'allongent en forme de lacet étroit; et peu à peu elles arrivent à ne présenter que des nervures : la nervure médiane seule domine, ainsi que te le montre cette feuille de châtaigne d'eau[1]; ou bien elles offrent, comme l'*ouvirandra fenestralis* représentée ici[2], une feuille réduite à son *squelette*, c'est-à-dire aux simples nervures.

Mme de Céran. En ce cas, le tissu cellulaire disparaît entièrement?

Ernest. Oui, ma bonne mère. La fleur submergée est elle-même réduite à ne présenter que les parties essentielles de la fleur. Ainsi l'*ouvirandra fenestralis*, si extraordinaire par son feuillage, ne porte pour fleurs que des épis cylindriques où se groupent en spirales de petites fleurs roses presque réduites au pistil et aux étamines. La renoncule aquatique prouve victorieusement l'influence du *milieu* dans lequel vit l'être végétal; il arrive souvent de trouver, dans des marais presque desséchés, des renoncules aquatiques dont les feuilles capillaires sont redevenues, par leur exposition à l'air, vertes et laminées; les feuilles supérieures sont même quelquefois en partie laciniées et en partie lobées.

Laure. Que c'est donc extraordinaire!

Mme de Céran. Il y aurait, ce me semble, un rapprochement à faire entre les poumons des végétaux ligneux et terrestres, et ceux des premières classes des animaux; puis, entre les poumons des végétaux aquatiques et les branchies des mollusques et de quelques insectes également aquatiques.

Laure. Ah! c'est vrai!

Ernest. L'œuvre de la Création est une, je ne cesserai de le répéter à Laurette, et la connaissance d'une loi générale dans un des règnes de la nature peut conduire à la divination des autres lois dans les autres règnes. Je vais dire quelques mots maintenant du sommeil des plantes.

Laure. Oh! tant mieux! Mais le népenthès...

Ernest. Son tour viendra. J'ai déjà parlé, tu t'en souviens, ma sœur, de l'irritabilité dont les végétaux sont doués?

Laure. Oui, oui; c'est *leur genre* de sensibilité.

Ernest. Des faits nombreux et bien constatés prouvent, par exemple, que si en pa-

(1) Pl. III, fig. 4.
(2) Pl. III, fig. 2.

lissant un pêcher, un poirier, on attache une branche de manière à ce que la face inférieure des feuilles regarde le ciel, les feuilles se retourneront peu à peu et parviendront à reprendre leur position naturelle.

LAURE. Mais ce n'est pas du sommeil, cela!

Mme DE CÉRAN. C'est du mouvement au contraire, et un mouvement bien singulier, bien remarquable. Il tient beaucoup de l'*instinct* qui excite les racines à surmonter tous les obstacles pour trouver un terrain humide, et les fleurs à se tourner du côté où leur arrive le plus d'air et le plus de lumière.

ERNEST. Et cet instinct n'est autre chose que de l'irritabilité. Linnée a donné le nom de sommeil des plantes au phénomène que présentent les feuilles composées et articulées, c'est-à-dire celles dont les folioles sont attachées par articulation au pétiole commun; telles, par exemple, celles de l'acacia. A certaines heures de la journée, au lever du soleil, les feuilles de l'acacia sont étendues presque horizontalement; à mesure que le soleil monte à l'horizon, les folioles se redressent et finissent par devenir presque verticales; peu à peu, avec le jour qui décline, elles s'abaissent de nouveau et arrivent vers le soir à la position horizontale qu'elles présentaient le matin.

LAURE, *en riant*. Je comprends! elles s'étendent tout de leur long pour dormir.

ERNEST. D'autres plantes, à feuilles composées et articulées, présentent le même phénomène; et une chose bien curieuse, c'est qu'on peut les *tromper* sur l'heure du sommeil.

LAURE. Ah! comment cela, mon frère?

ERNEST. L'habile botaniste de Candolle ayant placé dans un caveau, à l'abri de la lumière, des plantes à feuilles composées et articulées, est parvenu, en les privant de la lumière pendant le jour et en les éclairant fortement pendant la nuit, à changer pour quelques-unes, les heures de la veille et celles du sommeil.

LAURE. Il faudra que j'essaie... c'est-à-dire quand je saurai bien ce qu'on entend en botanique par des feuilles composées et articulées.

Mme DE CÉRAN. L'acacia ne t'en montre-t-il pas de ce genre?

ERNEST. Et n'as-tu pas tes éléments de botanique que tu peux consulter? Entre les plantes qui exécutent des mouvements qu'on pourrait croire *volontaires*, la sensitive, ou *mimosa pudica*, tient assurément le premier rang. L'air agité par le vent, l'ombre d'un nuage, le froid, la chaleur, les vapeurs irritantes, un rien enfin excite son irritabilité : à l'instant ses folioles se redressent l'une contre l'autre, puis se couchent l'une sur l'autre, et le pétiole commun fléchissant lui-même vers la terre, la feuille paraît être privée de vie; mais il n'en est pas ainsi du sainfoin du Bengale. Celui-ci est un tourbillonneur perpétuel. Ses feuilles sont composées de trois folioles articulées. Les deux latérales, plus petites, sont animées d'un double mouvement de flexion et de torsion sur elles-mêmes qui s'exécute sans que rien le provoque et qui dure jour et nuit; mais celui de la foliole médiane paraît dépendre au contraire de l'action de la lumière, car il cesse dès que la plante n'y est plus exposée.

LAURE. Un champ de sainfoin du Bengale doit être quelque chose de bien curieux à voir...

Mme DE CÉRAN. Et de bien fatigant pour les yeux!

ERNEST. Au Pérou, les feuilles du *porliéra*, en se rapprochant et en s'accolant dès que le ciel se couvre de nuages, annoncent la pluie. Mais, entre les feuilles singulières qui donnent des preuves d'une irritabilité plus ou moins *irritable*, il faut, sans contredit, placer, après la *mimosa pudica*, les dionées ou attrape-mouches. Regarde celle qu'on a représentée ici [1]; cette feuille est

(1) Pl. III, fig. 5

radicale, c'est-à-dire qu'elle ne se trouve point supportée par un pétiole. A son extrémité supérieure, elle se divise en deux lobes bordés de longs cils ; à l'intérieur, la surface de ces deux lobes est visqueuse. Quand un insecte vient s'y poser, les lobes se rapprochent vivement et l'insecte est pris ; tu en vois un saisi comme au trébuchet et dont les ailes et le corps sont seuls en dehors.

Laure. Ah ! c'est vrai ! il a l'air de se débattre...

Ernest. Chez d'autres espèces de dionées, les bords de la feuille se relèvent et se froncent comme l'ouverture d'une bourse à jetons.

Laure. Pauvre insecte ! Et il ne sort point de là vivant ?

Ernest. Non, sans doute. Quand il cesse de s'agiter, c'est qu'il est mort ; alors sa prison s'ouvre.

Mme de Céran. Nous avons en France, il me semble, des dionées ?

Ernest. Oui, ma bonne mère. Celle à bourse croît aux environs de Paris.

Laure. Il faudra que par curiosité je m'en procure.

Ernest. Et *les pauvres insectes !*

Laure. Je les délivrerai. Mais pourtant j'aimerais mieux le bienfaisant népenthès, qui présente au voyageur son urne salutaire remplie du produit de la rosée.

Ernest. C'est trancher une question, ma chère sœur, qui n'est pas décidée encore scientifiquement parlant. Examine d'abord cette feuille singulière [1] qui se compose d'un pétiole d'où part un long filet, prolongement de la nervure médiane, se terminant par une véritable feuille roulée, soudée par ses bords, et que surmonte une foliole attachée à la feuille par une charnière mobile ! L'ouverture de l'urne est étroite, tu le vois ; la foliole qui la recouvre est très souvent fermée ; comment donc l'intérieur de l'urne pourrait-il offrir à l'air une surface assez étendue, assez froide, et un passage assez grand pour que les vapeurs dont l'air est chargé, puissent se condenser dans cet intérieur, et en telle quantité que l'urne, le matin, s'en trouvât remplie ?

Laure. Ah ! c'est vrai ! J'ai cru si longtemps que la rosée tombait du ciel, que je ne peux encore m'accoutumer à la manière dont elle se forme.

Mme de Céran. L'urne, d'ailleurs, n'est-elle pas munie d'un couvercle ?

Ernest. La surface interne de l'urne du népenthès présente des corps glanduleux qui sécrètent ou distillent probablement l'eau dont l'urne, toujours fermée pendant la nuit, est remplie le matin. Le jour, l'opercule est ouvert ; cette eau s'évapore en tout ou en partie, et la nuit suivante l'urne de nouveau se remplit. Quant à la *limpidité* de l'eau du népenthès, elle est mise en doute aujourd'hui ; un certain goût de miel décèle clairement son origine, c'est-à-dire qu'elle est le produit d'une excrétion de la plante, et la foule des insectes qui viennent s'y noyer achèvent de la rendre peu potable ; mais un voyageur altéré n'y regarde pas de si près ; et, de la *reconnaissance*, est née sans aucun doute la réputation faite aux urnes distillatoires du népenthès.

Mme de Céran. Laure aurait bien envie de s'écrier que la poésie est préférable au positif de la science, mais elle ne l'ose pas.

Laure. C'est vrai, maman ; et pourtant, en y réfléchissant, on finit par préférer la vérité à la fable. Mais, Ernest, le népenthès a sans doute une fleur ?

Ernest. Oui, ma sœur. Elle est peu remarquable ; aussi, sans ses urnes singulières, le népenthès, qui n'est qu'une plante herbacée croissant dans les lieux humides, près des ruisseaux et des rivières, n'attirerait pas les regards.

Laure. Qu'a-t-on alors besoin de l'eau de ses urnes, puisqu'elle pousse auprès des rivières et des ruisseaux ? l'eau courante est

(1) Pl. III, fig. 6.

bien meilleure, et elle ne manque pas au voyageur qui découvre des népenthès?

Mme DE CÉRAN. A beau mentir qui vient de loin, ma fille! c'est un proverbe dont on peut faire malheureusement et trop souvent l'application aux voyageurs!

LAURE. Et ce *nelumbo lutea?* et cette écuelle d'eau? Tu n'en dis rien, Ernest?

ERNEST. Ces feuilles ont pris place ici, avec celles de l'*ouvirandra fenestralis*, à cause de leur forme singulière; forme qui les rapproche des corolles campaniformes de Tournefort.

LAURE. Voyons les fleurs, à présent!

ERNEST. Pas aujourd'hui, si tu veux bien le permettre. Je te dirai seulement que mon intention est de te présenter peu à peu au moins quelques modèles d'inflorescence qui te mettront à même de comprendre les classifications de Tournefort, de Linnée et de Jussieu.

LAURE. Ah! tant mieux! j'aime tant les fleurs, en peinture comme en nature! Mais est-ce que tu ne me donneras que des fleurs que je connais?

ERNEST. Dis-moi, je te prie, quelle est la fleur que tu connais parfaitement?... Tu te tais! A la leçon prochaine, je te prouverai, si tu le veux, que tu ne connais pas une seule de celles qui sont représentées ici, quoique ce soient des fleurs très communes assurément.

LAURE. Je ne dis pas non; mais tu me donneras aussi des fleurs singulières et belles, n'est-ce pas?

« Je te promets, dit Ernest en se levant, de quoi enrichir ton album. »

Mlle S. Ulliac TRÉMADEURE.

OUVRAGES DE FEMMES.

L'ART DE FAIRE LES ROBES.

CINQUIÈME ARTICLE [1].

3e *partie.* — DES CORSAGES.

(SUITE.)

Vous avez peut-être pensé, mesdemoiselles, que je laisserais nos corsages tout ouverts sans les attacher. Ce serait, surtout dans cette saison, un mauvais procédé dont je suis incapable. Puis, croyez-le bien, malgré la calomnie des événements contre moi, je ne suis point temporisatrice, et j'ai la meilleure volonté du monde de finir vos robes sans désemparer. Il y a tant de jolis travaux qui en attendent le terme et que je ne veux pas vous laisser ignorer plus longtemps!

§ II. *Manière d'attacher les corsages.* — Pour tous les corsages formant des plis, c'est la chose la plus simple : un devant à draperie s'attache seulement par la ceinture au moyen des deux grosses agrafes, des deux grosses boucles qui se trouvent invariablement au bas de tout corsage. Le dos d'une blouse s'attache aussi de cette manière d'abord, puis en haut par un bouton avec *bride* (boutonnière de poignet). Quelque-

(1) Voir pages 121, 185, 215 et 341.

fois ce bouton se répète deux à trois fois, principalement dans le cas où le dos fait *gerbe*, c'est-à-dire lorsque les plis partant du milieu du dos et du bas de la ceinture, ne se retrouvent pas dans le haut.

Mais lorsque le corsage est plat, il y a beaucoup plus à faire : soit devant, soit derrière (et plus communément par là), il faut ou le lacer, ou le fixer par une ligne d'agrafes assez rapprochées. Ce n'est, au reste, que par caprice qu'on donne la préférence au lacet, et cette préférence n'est jamais durable ; car la plupart des étoffes se prêtent peu à recevoir des œillets, et si le corsage tend, ou devient trop étroit, on ne sait comment y porter remède. Toutefois si vous choisissez ce mode, vous mettrez une légère baleine au bord de chaque derrière, à l'aide d'un ruban de fil étroit placé par-dessous, comme aux corsets; vous en marquerez la place allongée par une ligne d'arrière-points, que vous répéterez le long de la ligne des œillets. Enfin, pour empêcher le corsage de s'ouvrir par le bas, vous y coudrez une grosse agrafe et sa boucle.

« C'est chose bien simple, n'est-ce pas, de coudre des agrafes en face de leurs boucles? et là du moins nous esquiverons les détails. » Ne vous fiez pas à cette simplicité, mesdemoiselles, car je vais parler *d'agrafes approchées*, *croisées*, *mêlées*, *contrariées*, au risque de vous faire mériter la dernière épithète de ces agrafes-là; mais que voulez-vous? j'ai mon amour-propre de couturière, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous aie donné des notions incomplètes de notre art.

Toutes les agrafes (les boucles sont sous-entendues) doivent être toujours cousues sur un ruban de fil d'un doigt de largeur, et ce ruban doit être toujours placé au bord des morceaux à joindre (supposons les derrières comme les plus employés); voilà la règle. Passons aux diverses manières de la suivre et veuillez faire attention, s'il vous plaît, parce qu'un dos mal attaché gâte le plus joli corsage.

Il y a deux sortes de poses d'agrafes : toutes deux ont leurs avantages et leurs inconvénients. La première consiste à coudre les agrafes sur le ruban, bien cousu préalablement au bord du derrière. Comme déjà on a garni ce bord-là [1] d'un passe-poil de couture, qu'on l'a rabattu à l'envers, qu'on a mis dessus, par un bâti, le ruban de fil ; comme ce dernier a ensuite été fixé avec soin à l'envers par une couture à points-côté le long du liséré, et à l'endroit par une couture semblable ou même un *piqué* à son autre lisière, le derrière offre à ce point toute la fermeté désirable et ne peut former de plissements quand il a reçu les agrafes; mais les points qui les maintiennent paraissent en dessus malgré toutes les précautions et tiraillent certaines étoffes. Au reste, voici le travail à faire et les soins à prendre pour réussir. — D'une part, marquer au dos droit, à un doigt environ, l'intervalle des agrafes avec des épingles en travers ; placer leur *tête* ou crochet, en avant, vers le bord, à l'envers et les fixer par quelques points jusqu'à leur courbe, après avoir cousu solidement à droite et à gauche leur *pied* ou partie bouclée; aller de l'une à l'autre sans resserrer et sans couper la soie; bien percer le ruban de fil, la doublure, le *replié* du derrière sans laisser paraître le point à l'endroit. D'autre part, faire correspondre exactement, sur le bord du dos gauche, les boucles aux agrafes en les cousant, et par leur pied et jusqu'au point où manque l'étoffe; enfin crocheter de temps à autre les deux dos pour s'assurer de l'exactitude des boucles, relativement soit aux agrafes, soit à la ligne adoptée, dont nous allons parler incessamment. Mais tout cela est bien plus aisé avec l'aiguille qu'avec la plume.

La seconde manière de poser les agrafes a lieu sur le ruban libre, et pour ainsi dire à part. On mesure avec ce ruban la hauteur

(1) Voyez page 187, la figure à *la ligne des agrafes*

du dos, on coupe et l'on recommence : l'un des morceaux de ruban obtenus servira pour placer les agrafes, l'autre pour les boucles; on a soin de les tenir un peu plus longs que le dos, d'après le principe de prévoyance dont on doit se faire une habitude.

L'un des morceaux est ensuite replié autant de fois que l'on posera d'agrafes; une épingle est piquée à chaque repli : l'autre morceau est disposé de même façon sur le premier, et l'on commence par coudre les agrafes à chaque épingle sur l'un des deux, en le tenant bien attaché sur le genou. Cette précaution est utile pour empêcher le resserrement du ruban, grave inconvénient de cette méthode; il est bon aussi, dans ce but, de couper le fil après avoir cousu chaque agrafe, et de détirer de temps à autre le ruban.

Les agrafes se placent, comme nous l'avons dit, à l'envers et toujours à droite du derrière; mais en cette occasion il faut les disposer sur la lisière du ruban, comme si elles devaient être mises à l'endroit; il en est de même des boucles. Nous allons voir par quel motif, en procédant par ordre à l'arrangement définitif du dos.

Les dos fixés à leur doublure par un bâti fait au bord, sur la table, et tenus toujours, à la ligne des agrafes, plus larges d'environ deux doigts, vous commencez par rabattre sur la doublure, à chaque bord de la ligne, cet excédant qui fait le *replié*. Une bagûre courante maintient ce *replié* que vous bordez du passe-poil, puis vous placez le long du liséré le ruban garni d'agrafes, comme vous avez placé le ruban destiné à les recevoir. Mais au lieu de le poser de manière que les agrafes présentent à l'œil leur couture et leur partie bouclée, vous le disposez au contraire pour qu'elles offrent seulement leur crochet recourbé au-dessus de la lisière du ruban; c'est propre et gracieux. Vous comprenez maintenant pourquoi, mesdemoiselles, j'ai prescrit de placer sur le ruban libre nos agrafes à rebours. Vous cacherez de même au dos gauche la base repliée des boucles, afin qu'elles montrent seulement leur tête le long du ruban.

Ainsi garni, ainsi posé, le ruban ne peut se coudre qu'à points-côté sur les deux lisières, et encore avec difficulté. Un *piqué* en dessus y est donc chose pénible; on peut à la rigueur s'en dispenser, mais alors il faut coudre à très petits points de soie, de la manière la plus soignée, car l'autre inconvénient de cette méthode, d'ailleurs fort agréable, est de manquer de solidité. Les agrafes, en effet, ne tiennent pas au dos, et lorsque la couture du ruban qui les porte seul n'est pas très bien faite, elle manque par la tension habituelle du corsage, le ruban lâche et vient former au-delà du liséré, avec les agrafes qu'il entraîne, la ligne la plus disgracieuse au milieu du dos.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs de la pose des agrafes sur le ruban, on peut choisir leur disposition pour l'attache spéciale des dos. Ainsi, voulez-vous qu'elles soient *approchées* (ce qui est plus élégant et un peu plus lent)? mettez un liséré à la *ligne des agrafes* aux deux dos également; placez ensuite agrafes et boucles, de telle sorte qu'à droite le crochet des unes, qu'à gauche la tête des autres soient dépassés par le liséré. Les agrafes étant crochetées, les deux lisérés rapprochés sembleront en former un seul à double ganse, apparence qui est le but de notre travail. On s'en éloigne désagréablement en cousant les agrafes et les boucles trop en avant ou trop en arrière. Dans le premier cas, les agrafes demeurent à nu par l'écartement des dos; dans le second cas, les deux lisérés se croisent lourdement; l'un et l'autre sont intolérables.

Cette dernière erreur, cependant, nous servira de transition pour arriver aux agrafes *croisées*. Qu'est-ce en effet que le résultat de ces agrafes, sinon le dos de droite croisant un peu sur l'autre dos? Vous y parviendrez facilement de la manière suivante :

Mettez le liséré seulement au dos droit, et supprimez-le à l'autre dos. Placez les agrafes sur la lisière du ruban opposée à ce liséré, de telle sorte que leur pied touche cette lisière-là, et que l'autre lisière dépasse de beaucoup leur crochet. Cette dernière lisière sera cousue le long du liséré, et par conséquent les agrafes se trouveront de quelques lignes en arrière du dos. En ce cas-là, il va sans dire qu'on ne peut les coudre en dessous du ruban. Pour l'autre dos, mettez à volonté les boucles en dessus ou en dessous, pourvu qu'elles soient cousues à peu près au bord de la lisière du ruban, et que cette lisière soit cousue à points-côté au bord où le liséré manque. Par cet arrangement, le vide compris entre le liséré du dos droit et les agrafes se trouvera couvrir les boucles mises en avant du dos; il croisera sans charger, sans saillir, et l'unique liséré formera une ligne gracieuse sur les agrafes cachées.

En travaillant aux *agrafes croisées*, il faut souvent crocheter pour bien apprécier leur effet. Si la robe était noire ou de couleur sombre, il deviendrait nécessaire d'employer à droite un ruban de couleur, le *croisé* pouvant laisser paraître une fâcheuse ligne blanche au-dessous du liséré. Vous savez d'ailleurs que les agrafes doivent être assorties à la couleur de l'étoffe.

La ceinture et le bas du corsage croisent nécessairement; mais cela est si peu un mal que les couturières soigneuses ont coutume de les faire croiser même lorsqu'il s'agit de dos approchés. Il est en effet si désagréable qu'une robe écarte par le bas, qu'elle tienne ainsi la fente ouverte et laisse apercevoir les grosses agrafes crochetées! Pour y remédier à coup sûr, on taille le dos de droite de manière à laisser en bas une petite patte destinée à recouvrir ces agrafes et à être attachée avec une épingle sur l'autre dos. Lorsqu'il y a une ceinture on la tient un peu plus longue, et on l'appointe par le bout de droite dans ce but. Je vous conseille bien, mesdemoiselles, d'agir ainsi.

Les *agrafes mêlées* ont beaucoup d'analogie avec les précédentes. Au lieu de coudre au dos gauche des boucles métalliques, vous faites un peu en arrière du bord une suite de *brides à plat*, c'est à-dire que vous passez en dessus et en dessous de l'étoffe un long point de soie répété et que vous couvrez ces quatre à cinq petits fils d'un point de feston. Cette *bride* ou boucle en soie reçoit l'agrafe, mais ce mode, très usité pour les corsages ouvrant par-devant, l'est peu pour les corsages ouvrant par-derrière. On donne la préférence à la méthode que je vais vous expliquer.

Vous faites aux deux dos le *replié* ordinaire, mais un peu plus fort. Vous placez à celui de droite, à un petit doigt du bord, comme pour laisser la place d'une baleine, un ruban de fil dont les agrafes cousues en dessous présentent à ce point la ligne de leurs courbes; vous cousez l'autre lisière du ruban en arrière, afin que le bord du replié et la place de la baleine restent tout-à-fait libres; vous ne mettez aucun liséré.

Au dos de droite, le ruban de fil ordinaire est placé tout-à-fait au bord, et cousu à plat, à points-côté sur les deux lisières, à l'envers bien entendu; mais à l'endroit, au milieu de sa longueur, ce ruban reçoit une ligne de *brides à plat*, correspondant exactement aux agrafes. L'absence des liserés rend de légères baleines utiles pour maintenir la fermeté de ces dos, surtout si leur forme est montante. J'ai dit plus haut, la *place fictive de la baleine* au replié, parce qu'en effet les baleines se placent aux deux derrières sous le ruban de fil.

Restent les *agrafes contrariées*. Quelques couturières craignant de voir les dos se désagrafer, mettent alternativement à chaque dos une agrafe et une boucle quand il s'agit d'agrafes approchées. Leur but est atteint, mais cela est d'un aspect confus, d'un emploi embarrassant, et je vous conseille peu d'en faire usage.

Quand, d'ailleurs, vous placez des agrafes, ayez bien soin d'observer leur grandeur, et tâchez qu'elles soient toutes égales. Lorsqu'il s'en glisse sur la ligne de plus petites ou de plus grandes que le reste, il faut les coudre, soit en avant, soit en arrière des autres, afin que leurs crochets soient sur le même rang ; il en résulte un manque d'ordre et de régularité qui doit paraître insupportable à toutes mes chères clientes.

Voici nos robes attachées, Dieu merci ! car nous n'avons pas à nous occuper du devant, puisqu'aux robes ouvrant par là il suffit d'appliquer tout ce que je viens de dire. Les robes boutonnées qui sont anciennes ne le sont jamais d'ailleurs qu'en apparence, tant il est difficile ou plutôt impossible de faire tenir un corsage par des boutonnières ou brides à poignet ! Quand donc la mode exige des boutons, ils sont placés à droite, soit sur un dos, soit sur un devant que l'on agrafe par-dessous à l'ordinaire.

Il y a bien eu, dans un vieil autrefois, des robes à guimpe attachant sur l'épaule au moyen de brides et de boutons comme les chemisettes, mais il suffit de vous rappeler celles-ci pour vous mettre sur la voie. Maintenant, libres de toute attache (laissez ce pauvre calembourg se glisser parmi nos corsages), nous allons songer à les border.

§ III. *Manière de border les corsages.* — Prenez ce rouleau de passe-poil pour bordure dont vous devez vous souvenir, et regardez si l'excédant, tombant depuis la ganse recouverte et bâtie, a été laissé bas ou haut. Dans le premier cas, il nous faudrait border d'une manière commune et peu soignée que nous pouvons appeler à *points visibles;* dans l'autre cas, nous pourrions border à *repli*. Voici d'ailleurs les deux manières.

Le corsage fini et entouré du bâti primitif, vous en mesurez les parties, vous l'égalisez, s'il y a lieu, puis, prenant le passe-poil de la main gauche, vous l'appliquez sur le bord du corsage à l'endroit, en tournant la ganse vers vous, et l'excédant d'étoffe du côté qui vous est opposé. Dans cette position, l'envers du passe-poil est appliqué sur le corsage, et c'est à son endroit que vous le bâtissez, et que vous le fixez ensuite à points-arrière serrés le long de ce bâti.

Cette couture faite en points de soie, le passe-poil forme autour du corsage un liséré qu'il vous faut rabattre à l'envers. Relever la ganse cousue au liséré, rejeter l'excédant à l'envers du corsage, l'aplatir, lui faire un pli-rentré et fixer ce pli-rentré autour du corsage à l'aide de points-côté allongés, telles sont les opérations nécessaires. Ajoutons que ces points-côté allongés à l'envers doivent être petits et presque imperceptibles à l'endroit, et que vous devez, en rabattant, tendre le biais du passe-poil selon les exigences du corsage, dont les contours ne doivent être gênés d'aucune façon.

Il arrive cependant, surtout aux mousselines-laines, aux robes montantes, aux corsages à draperies taillées en biais, qu'on est obligé, en bordant le corsage, d'*emboire*, c'est-à-dire de resserrer doucement l'étoffe sans y laisser apercevoir de plis. Cette manœuvre exige beaucoup d'attention. Alors, après avoir bâti le passe-poil, on coud du côté du corsage afin d'opérer insensiblement sur ses deux contours trop tendus. Hors cette circonstance, on travaille invariablement du côté du passe-poil, afin qu'il ait plus de régularité et de grâce.

Quant à la bordure à repli qui doit lui donner principalement cette qualité, vous appliquez le passe-poil sur le bord de l'endroit du corsage comme à l'ordinaire ; mais au lieu de tracer le bâti le long de la ganse, en laissant l'excédant d'étoffe en arrière, vous repliez cet excédant de manière à recouvrir la ganse et à le ramener en avant, et vous faites le bâti entre le bord de ce repli et la ganse ; une série de points-arrière se

pratique ensuite le long de ce bâti formé ainsi à l'intérieur du passe-poil.

Vous apercevez la conséquence : le point-arrière fini, et l'excédant rabattu, la couture demeure intérieure et par conséquent invisible. Le rabat se fait comme toujours, d'ailleurs. Si vous vous souvenez que la perfection consiste à cacher les coutures, à paraître en quelque sorte coller, souder les morceaux, vous apprécierez la valeur de cette bordure. Au reste, ce n'est pas chose conventionnelle; le léger sillon qu'elle présente a vraiment beaucoup d'agrément.

Généralement on borde le corsage par le haut; mais quand il est question de corsages sans ceinture, de corsages à pointes recevant une ganse, le bas est aussi bordé. Il est bon d'employer là comme ailleurs la bordure à repli, qui, au reste, se fait lestement lorsqu'on y est habitué; mais le rabat est une sorte de bâti, car c'est au moyen de grands points d'épinette ou d'épine que l'on fixe l'excédant par-dessous.

Souvent aussi, au bas de ces corsages on met un passe-poil à double ganse. Pour l'obtenir on taille d'abord la bandelette assez large, on bâtit une première ganse, puis une seconde, et on coud le tout à la fois.

Je terminerai ce paragraphe, mes amies, en vous recommandant de laisser à chaque bout du corsage, en bas, un excédant de passe-poil d'un pouce au moins; vous le maintiendrez en le retournant en dedans sur les plis de la jupe, et vous le trouverez avec bonheur lorsque la mode ou l'embonpoint vous forceront de remanier ce corsage.

Nous connaissons maintenant les principes de tout corsage. Venons aux applications.

§ IV. *Corsages montants, corsages décolletés.*—Ils ont au fond la même forme comme vous en allez juger par ce modèle de robe plate en biais, maintenant si fort à la mode, pour faire valoir les dessins rayés. La ligne ponctuée, *a*, *a*, *fig*. 1 et *fig* 2, vous indique toute la différence entre un corsage montant de cette sorte et un corsage décolleté.

Fig. 1.

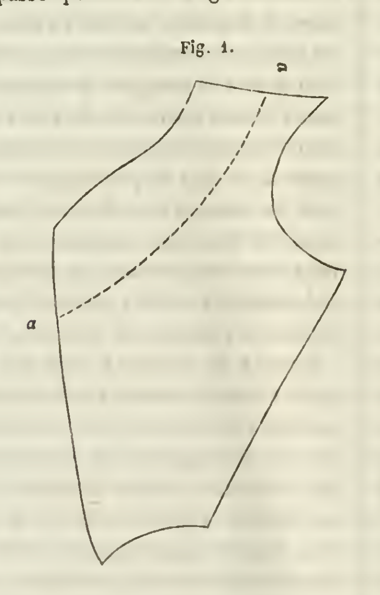
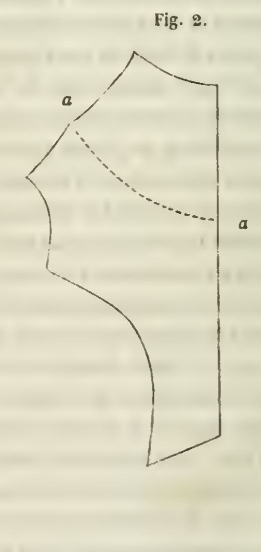
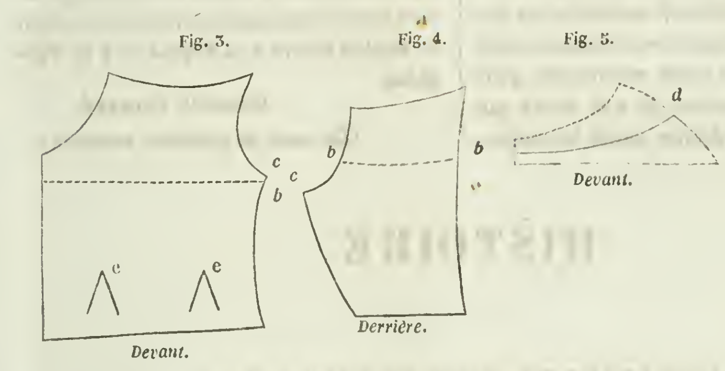


Fig. 2.



Ainsi donc, il vous sera encore plus facile de faire un corsage décolleté sur un corsage montant, que d'obtenir un patron montant d'après un patron décolleté, ainsi que nous l'avons vu dans notre second article[1]. De plus, si vous vous développiez de manière à rendre gênante une robe montante encore fraîche, vous voyez qu'il serait facile de l'agrandir et de lui donner du jeu en la décolletant d'après la ligne indiquée.

Quand les corsages décolletés sont à plis longitudinaux comme les blouses, et que l'on veut conserver ces plis par le haut, on se trouve obligé d'ajouter une bande échancrée qui puisse à la fois maintenir les plis et tracer le contour de la partie supérieure du buste. C'est ainsi que le patron montant de blouse, *fig.* 3 et 4, décolleté à la ligne *b*, *b*, devait être annexé aux pièces de poitrine et d'épaule, *fig.* 5 et 6, parce qu'il n'était guère plus en réalité qu'une large bande à laquelle tient seulement le bout d'emmanchure *c*.



En ajoutant l'étoffe indiquée par les lignes ponctuées *d*, *d*, surmontant les modèles des pièces d'épaule propres aux blouses décolletées, on obtient des pièces montantes formant une sorte de blouse plate par le haut, plissée par le bas, fort en usage pour les peignoirs et robes du matin.

Pour les robes en draperie, la différence d'une robe montante à une robe décolletée est peut-être encore plus simple, car il suffit 1° de diminuer l'ampleur du patron; 2° de resserrer la couture d'épaulette. Quand un devant à draperie est attaché à un dos plat, on décollete celui-ci comme l'indique la figure 2.

Je pourrais multiplier ces exemples et les appliquer aux corsages à schall, à trois pièces et autres, mais à quoi cela servirait-il? Ces dessins ne vous montrent-ils pas surabondamment comment vous devez opérer pour couper un corsage décolleté après un corsage montant, pour transformer au contraire un corsage montant en corsage décolleté?

« Et pour le coudre, pour le faire? »

C'est-à-dire pour le doubler, le bâtir, l'essayer, l'attacher, le border, le monter? je pensais que sur tous ces points je n'avais plus un mot à dire. Et avec quelque réflexion, mesdemoiselles, vous pourrez bien en penser autant.

« Mais vous devez nous parler encore de *corsages plats, de corsages à plis, de corsages de redingote, de corsages attachant par-derrière.* »

Sans doute, je l'ai promis, et je puis bien ajouter à cette longue nomenclature, *corsages moitié à plis et moitié plats*, comme, par exemple, ces blouses-peignoirs dont je vous entretenais tout à l'heure, et les corsages plats décolletés ou montants, en biais ou en droit fil, auxquels on ajoute après coup

[1] Page 188.

des draperies toutes préparées, mises en ligne droite transversale, en long ou en forme de V, et dont nous traiterons à la partie des ACCESSOIRES ; ou même encore ces corsages décolletés à plis transversaux, auxquels on appliquait en bas une bande plate, formant pointe au milieu, mais pointe renversée, c'est-à-dire relevée vers la poitrine. Je pourrais ainsi exhumer, prédire les modes (ce qui est tout un); mais vous avez compris déjà l'immensité, l'inutilité de la tâche. Vous avez senti qu'autant il fallait être explicite et multiplier les détails quand il s'agissait des principes, autant il convient d'être sobre maintenant qu'il s'agit des applications. Je n'ai certes pas entrepris de vous décrire toutes les modes, mais de vous mettre à même de tenir tête à toutes les modes: ce qui, de toute manière, est fort différent.

Cette observation n'est pourtant pas, jeunes amies, une fin de non-recevoir, un moyen d'éluder des promesses faites un peu sans doute par entraînement de prospectus (entraînement si fort à la mode, celui-là !). Du tout! J'espère, Dieu merci ! n'être jamais à la mode sous ce rapport, et j'espère aussi que vous le croyez. Cette observation n'a d'autre objet que d'établir mes limites, et de bien vous avertir que cet article ne sera point un feuillet enlevé à *la Psyché* ou à *la Sylphide*.

Élisabeth CELNART.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRE.

SOUVENIRS DU MOIS DE DÉCEMBRE.

26 *décembre* 1780. Mort du docteur Fothergill.

Le plus bel éloge de cet illustre médecin, son plus touchant panégyrique est dans cette épitaphe placée sur sa tombe: *Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa deux cent mille guinées pour le soulagement des malheureux*. Cet homme de bien, né dans le comté d'Yorck, était quaker; continuellement consulté par des personnes de la plus haute classe, et obligé par les principes de sa foi de ne point ôter son chapeau, et de ne pas s'incliner devant les personnes qu'il visitait, il suppléait à ce manque apparent de politesse par tant d'affabilité, tant d'empressement auprès des malades, qu'on oubliait cette absence des compliments d'usage, ou qu'on l'attribuait à une simple omission. Une angine gangreneuse qui devint épidémique en 1746 établit la réputation médicale de Fothergill. Le traitement qu'il adopta, fondé sur la raison, l'observation et la science, obtint un plein succès, et les plus célèbres académies d'Angleterre s'empressèrent d'admettre dans leur sein le jeune docteur. Fothergill ne se bornait pas à la médecine, il s'occupait avec un zèle égal d'histoire naturelle et d'économie rurale. Il fonda une maison d'éducation pour les orphelins et fut l'éditeur des livres destinés à leur éducation; la mort l'enleva à l'âge de 68 ans à la science qu'il honorait, et aux malheureux dont il fut toujours l'ardent bienfaiteur.

Mme DE FRÉMONT.

REVUE.

Le mois qui vient de finir, mesdemoiselles, restera dans l'histoire avec le souvenir des immenses malheurs qui l'ont signalé. L'année 1840 devait être, selon des bruits dès longtemps répandus et accueillis par la crédulité populaire, une année néfaste; quatorze départements, c'est-à-dire le sixième de notre belle France, ont eu le douloureux privilége d'être le théâtre où se sont accomplies ces funestes prédictions. La presse a publié les détails de ce grand désastre, ils ont fait et ils font encore l'entretien de toutes les familles; mais quelque tristes que soient ces récits, qu'ils sont loin, hélas! de peindre la terrible réalité! Des champs immenses changés tout à coup en une mer furieuse, au-dessus de laquelle paraissent à peine la cime des arbres et le faîte de quelques habitations restées debout; les maisons renversées par centaines[1], les eaux emportant les débris des meubles fracassés, les provisions amassées pour l'hiver, les fourrages et jusqu'aux bestiaux; enfin des milliers d'individus, hommes, femmes, enfants et vieillards échappés comme par miracle à la fureur des flots, recueillis dans les châteaux, dans les églises et jusque dans les chaumières épargnées par le fléau; mais maintenant sans asile, sans vêtements, sans pain, manquant de tout en un mot, tel est le tableau bien décoloré des immenses malheurs que la première moitié du mois qui finit a vu s'accomplir! La charité publique s'en est profondément émue, de toutes parts se sont ouvertes des souscriptions, où s'inscrivent chaque jour avec un admirable empressement le riche comme le pauvre, chacun accourant offrir son denier. Mais, grand Dieu! quand les pertes se comptent par millions, que pourra faire la générosité publique, sinon d'apporter quelque faible soulagement à tant de maux, car les guérir est impossible? Toutefois, que la pensée de cette impuissance ne soit pas un motif de découragement pour la charité; qu'au contraire elle devienne le mobile d'un redoublement d'efforts. De tels maux ont péniblement touché vos cœurs, mesdemoiselles, aussi aucune de vous ne refusera son offrande au grand acte de charité dont s'occupe toute la France. Le *Journal des Jeunes Personnes* serait heureux d'être l'intermédiaire de celles de ses lectrices qui voudront profiter de l'occasion favorable du renouvellement de leur abonnement pour ajouter au prix du journal une somme quelconque pour les malheureux inondés; la remise en sera faite immédiatement, en leur nom, à la *Revue Catholique*, qui, elle aussi, a ouvert dans ses bureaux [1] une souscription dont le produit, réparti entre les départements inondés, sera transmis à NN. SS. les évêques, consolateurs-nés de toutes les infortunes. L'offrande la plus modique sera reçue avec une égale reconnaissance, puisqu'elle aidera à soulager quelque misère; elle ne viendra jamais trop tard, car, malheureusement, elle trouvera encore d'immenses plaies saignantes; combien nous serions heureux, mesdemoiselles, et quelle somme importante nous aurions à remettre à la *Revue Catholique*, si chaque abonnée du *Journal des Jeunes Personnes* répondait à notre invitation, ne fût-ce même que par la plus légère aumône!

—Nous arrivons à la saison des concerts, et ils promettent d'être nombreux et suivis; en voici un qui se recommande de lui-même, mesdemoiselles, à toutes vos sympathies, c'est celui que donnera, le 6 décem-

(1) Dans un seul des départements inondés (celui de l'Ain), le chiffre officiel des maisons renversées est de 1094, et 106 menacent d'une ruine prochaine.

(1) Rue de Bussy, nos 12 et 14.

bre à 2 heures, dans la belle salle de M. Herz, rue de la Victoire, madame Pauline Duchambge, dont nous vous avons offert parfois de charmantes productions. Les artistes les plus distingués pour le chant et les instruments concourront à cette solennité, où l'on entendra plusieurs mélodies nouvelles de madame Duchambge elle-même, dont les romances ont causé longtemps et partout de si délicieuses émotions, et sont restées comme des types de la perfection du genre. Tous les amateurs de cette charmante musique, et les femmes surtout, voudront payer un tribut d'hommages et de reconnaissance à l'intéressante artiste, en se procurant un grand plaisir. Après un trop long silence, madame Pauline Duchambge va publier un Album musical, dont MM. Victor Hugo, Alfred de Vigny, Émile Deschamps, Sainte-Beuve, etc., lui ont fourni les paroles. Ce sera une des plus belles et des plus agréables étrennes qu'on puisse offrir.

— MM. H. Herz et Labarre ont eu l'heureuse idée de fonder des concerts *par abonnement*, qui seront donnés, sous leur habile direction, dans l'élégante salle de la rue de la Victoire; ces concerts, particulièrement consacrés à l'exécution des hautes compositions vocales et instrumentales, tant anciennes que modernes, formeront une série de douze matinées se succédant de *quinzaine en quinzaine*, les dimanches à deux heures. On y entendra :

Pour la partie vocale: mesdames Damoreau, Dorus-Gras, Fauconnier, d'Henin, Labarre, Nau, Pauline Viardot-Garcia, etc.; MM. A. Dupont, Geraldi, Inchindi, Meccatti, Ponchard, Révial, Wartel, etc.

Pour la partie instrumentale: MM. Allard, A. Batta, de Bériot, Dœhler, Dorus, Duriez, Ernst, Franchomme, Gallay, H. Herz, J. Herz, Klosé, Labarre, Lacombe, Littolf, Massart, Mermet, Ravina, Robreschts, Rosenhain, Rousselot, Servais, Tilmant frères, Urhan, Venit, Vieuxtems, Willent, Ed. Wolf, etc.

De tels noms suffisent pour faire pressentir le charme des matinées musicales que nous annonçons. Ajoutons que les jeunes personnes qui ne fréquentent point les spectacles, et elles sont nombreuses parmi nos abonnées, trouveront dans ces concerts l'occasion qui leur était rarement offerte d'entendre nos plus célèbres artistes du chant. MM. Herz et Labarre, qui ont voulu mettre cette jouissance à la portée de toutes les fortunes, ont fixé les abonnements à un prix fort modique: 36 fr. ou 25 fr. pour six concerts.

La première de ces charmantes réunions a eu lieu dimanche dernier, 29 novembre; une foule élégante remplissait la jolie salle, qui pourra bien ne plus suffire bientôt à l'empressement du public. Les morceaux peu nombreux, mais d'un choix excellent, ont été exécutés avec toute la perfection qu'on était en droit d'attendre des artistes distingués qui en étaient chargés. Ponchard a délicieusement chanté un air de *Stratonice*, et l'admirable voix de madame Pauline Viardot-Garcia s'est fait entendre deux fois aux applaudissements unanimes de l'assemblée ravie. La partie instrumentale, dont le morceau capital était un magnifique *septuor* de Hammel, pour piano, flûte, hautbois, cor, alto, violoncelle et contrebasse, et une délicieuse fantaisie pour piano par M. L. Herz, exécutée par l'auteur, n'a rien laissé à désirer.

La deuxième matinée aura lieu le dimanche 13 décembre. On y entendra madame Pauline Viardot-Garcia et MM. Meccati, Gallay, Labarre, Ravina, Tilmant, Urhan, etc.

x Sœur de la Malibran

FIN DU HUITIÈME VOLUME.



Mme Vaillant del. Imp de P. Bineteau

Feuilles et Corolles.

1. Nelumbo lutea. _ 2 Ouvirandra fenestralis. _ 3. Ecuelle d'eau _ 4 Chataigne d'eau. 5 Dionée _ 6 Attrappe-mouche. _ 7 Campaniforme. _ 8 Infundibuliforme. _ 9 Personnée. 10. Labiée. _ 11 Cruciforme

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Pages.

A MA FILLE THÉRÈSE, le jour de sa première communion, poésie, par M. A. Guiraud. . 253

ABEILLE ET LE MONDE (L'), fable, par M. Valery-Derbigny 115

ANDRÉA ORCAGNA, par M. Lottin de Laval. 65

ANGE-BLEU (L'), épisode de 1812, par Mme Cornélie Barre. 332

BEAUX-ARTS. Salon de 1840, par M. J. Duplessy. 117, 148

BEETHOVEN (suite et fin), par Mme A. Dupin. 33

BOTANIQUE (QUELQUES LEÇONS DE), par Mlle S. Ulliac Trémadeure :

Un mot des méthodes de Tournefort, de Linnée et de Laurent de Jussieu. — Généralités. 48

Pollen des anthères. — Tissu cellulaire et vasculaire. — Epiderme et stomate. 106

Germination. — Embryon. — Composition de la graine. — Episperme et périsperme. — Cotylédons; leur utilité. — Faits curieux de germination. — Les prismes naturels. 170

Végétaux appendiculés et inappendiculés. — Les racines. — Action des engrais. — Plantes parasites. 240

Tiges aériennes. — Tiges souterraines. — Nœuds vitaux. — Formation du bois. — Découverte nouvelle. 311

Armature. — Poils, aiguillons, épines. — Feuilles terrestres. — Feuilles aquatiles. — Dionée. — Népenthès. 367

BRODERIES : Février, 64; — Mars, 96; — Mai, 160; — Juillet, 224; — Août, 256; — Septembre, 288; — Octobre, 320.

CAPRICE (UN DERNIER), par Mme Juliette Bécard. 97

CASQUE D'OR (LE), par Mme la comtesse Dash. 161

CHATELAINES DE LA ROCHE-GUYON (LES), par Mme Cornélie Barre. 193

DERNIER CAPRICE (UN), par Mme Juliette Bécard. 97

DÉSERT (LE), souvenirs d'Égypte. 355

DISTRIBUTION DE PRIX A ROME. *Esther*, par M. Edouard de Bazelaire. 177

EMIGRANTS (LES), poésie, par M. Th. Muret. 12

FEDE, SPERANZA, CARITA, par M. Ernest Fouinet. 275

FÊTE DE MA MÈRE (LA), poésie, par Mlle Elise Moreau. 139

FOLLE DE LA PERNELLE (LA), par M. le vicomte Walsh. 358

HISTOIRE, par Mme de Frémont. Souvenirs des mois de :

Janvier : Commencement de l'ère vulgaire. — Première représentation de *Phèdre*, tragédie de Racine. — Promenade des Boudins 26

Février : Adoption en France du calendrier grégorien. — Mort de Gregorio Allegri, compositeur. 58

Mars : Mort de Gessner. — Première représentation des *Femmes savantes*, comédie de Molière. — Premier usage de la poudre à canon. 90

Avril : Mort de Lalande, — de Jean Jouvenet. — Couronnement de Pétrarque au Capitole. 125

Mai : Passage de la mer Rouge. — Mort de Rubens, — de Haydn. 154

Juin : Fête de l'Être suprême. 188

Juillet : Mort de Pierre l'Ermite. 221

Août : Naissance de Vauvenargues. — Journée de Velletri. 253

Septembre : Mort de Dante Allighieri, — de saint Vincent de Paul. 285

Octobre : Mort de Réaumur. 317

Novembre : Mort de Bisson. — Fondation de l'Hôtel des Invalides. 348

Décembre : Mort de Fothergill. . . . 380

JARDINIER DU CHATEAU DE SAINT-OUEN (LE), par Mme Mélanie Waldor. 1

JOURNÉE SUR LE MORBIHAN (UNE), par M. Amédée de Francheville. 246

JUMIÈGES, par Mme Constance Duplessis. . 43

LETTRES SUR LES SCIENCES PHYSIQUES (*Voy.*

Pages.

Sciences physiques).
Linnæus, par Mme A. Dupin. 225, 257, 238, 291
Marguerite Oberval, par Mme Mélanie Waldor..................... 277, 289
Mendiant de Saint-Séverin (le), par Mme la comtesse L. de Valberg....... 141
Minette (fable), par M. Bressier....... 182
Miroir magique (le), par Mme Louise B. de Saint-Léon..................... 113
Morbihan (une journée sur le), par M. Amédée de Francheville.......... 246
Oiseleur et le Rossignol (l'), fable, par M. Valery-Derbigny................ 203
Ouvrages de femmes, par Mme Elisabeth Celnart :
Coiffures Puget.................. 19
Manière de remettre à neuf les blondes blanches. — Tapis de lampe à jour.... 55
Fleurs en soie.—Réparation de chaussures élégantes.................... 86
L'art de faire les robes. 121, 183, 213, 341........................ 373
Plantes célèbres. *La Rose*, par Mme de Bradi.......................... 70
Prix (une distribution de) à Rome, par M. Ed. de Bazelaire................ 177
Revue : Janvier, 27. — Février, 61. — Mars, 93.—Avril, 127.—Mai, 158.— Juin, 190.—Juillet, 222. — Août, 254. — Septembre, 287. — Octobre, 318.— Novembre, 350. — Décembre, 381.
Robes (l'art de faire les), par Mme Elis. Celnart......... 121, 183, 213, 341, 373

Pages.

Roche-Guyon (les Chatelaines de la), par Mme Cornélie Barre................ 193
Rose (la) (Plantes célèbres), par Mme la comtesse de Bradi................ 70
Saint-Ouen (le Jardinier du chateau de), par Mme Mélanie Waldor. 1
Salon de 1840, par M. J. Duplessy.. 117, 148
Sciences physiques (lettres sur les), écrites à une jeune personne par son grand-père, par M. Oscar de Jul :
Origine de la gamme.............. 81
Théorie de l'accord................ 269
Sœur ainée (la), par M. Alfred des Essarts........................ 129, 205
Soirée a Tivoli (une), par Mme la baronne Amélie de Norew.................. 14
Souhaits (les), par Mlle Louise d'Aulnay. 236
Souvenirs de Normandie. *Jumièges*, par Mme Constance Duplessis........... 45
Souvenirs d'Egypte, par M. F. Goupil... 353
Toilette : Janvier, 32. — Février, 64. — Mars, 96. — Avril, 128. — Mai, 160. —Juin, 192.— Août, 256.— Octobre, 319. — Novembre, 352.
Tombeau d'une mère (le), poésie, par M. A. Devoille...................... 340
Tombeaux (la Vallée des), souvenirs d'Egypte.......................... 353
Tourterelle et le lézard (la), poésie, par Mlle Elise Moreau.............. 308
Vers sur la mort de Mlle Octavie Burthe, par Mme Louise Colet.............. 79

Musique ... après la p. 352

